BULLETIN

DE

L'ÉCOLE FRANÇAISE

D'EXTRÊME-ORIENT



A Monsieur René ROBIN

Gouverneur Général de l'Indochine

LA DATE DU TÀ KÈV

par Madame G. de CORAL-RÉMUSAT, V. GOLOUBEW et G. CŒDÈS.

I. — ARCHITECTURE ET DÉCORATION.

La date du Tà Kèv n'a pas été jusqu'ici exactement déterminée. Or, l'étude de l'évolution architecturale vient de permettre à M. Stern de situer chronologiquement ce temple entre Prè Rup et le Bàphûon. L'examen des colonnettes semble resserrer l'intervalle entre Prè Rup et Bantãy Srĕi d'une part et les gopura du Palais royal d'autre part. L'observation de la décoration des frontons confirme cette conclusion et permet également de désigner une période intermédiaire entre Bantãy Srĕi et les gopura du Palais royal, c'est-à-dire la fin du X[e] ou les premières années du XI[e] siècle (1).

(1) Nous ne pouvons donner ici la justification de toutes les remarques sur lesquelles nous nous appuyons. M. Stern et nous-même avons entrepris, depuis deux ans déjà, un travail sur l'évolution de la décoration khmère ; M. Stern a établi l'évolution du linteau et de la colonnette ; nous avons, de notre côté, étudié celle du fronton et des pilastres.

Les thèmes ornementaux se transforment, naissent les uns des autres, suivant une progression logique et souple en même temps. Certaines ordonnances, résultant des transformations d'un motif, ne peuvent apparaître qu'à un stade d'évolution déterminé. Si parfois, les artistes copient les modèles d'une période précédente, ils ne manquent pas de se trahir par des détails particuliers à leur époque. Lorsque la décoration d'un ou de plusieurs monuments offre des caractéristiques identiques à celles de la décoration d'un édifice *daté*, on est en droit de conclure que le ou les monuments en question sont approximativement contemporains de cet édifice ; ils sont évidemment antérieurs si leur décoration est moins évoluée, postérieurs si elle l'est davantage.

Nous avons donc étudié minutieusement le processus des thèmes décoratifs, leur développement, leurs fluctuations, leurs emprunts à des arts extérieurs. Nos recherches respectives, menées en toute indépendance, ont abouti à des résultats concordants. Notre travail est actuellement presque terminé ; mais notre documentation photographique pouvant présenter quelques lacunes, nous ne voudrions pas publier les résultats de nos recherches avant d'avoir vérifié, ou fait vérifier sur place, certains points importants.

Le présent article est donc un peu prématuré. Ne pouvant exposer l'ensemble de nos recherches, nous n'en présentons que des fragments et semblons peut-être établir

M. Stern, dans une communication à la Société asiatique (*JA.*, avril-juin 1933. *L'évolution de l'architecture khmère*). considère le Tà Kèv comme postérieur à Prè Rup ; or, ce dernier temple, par le style de ses linteaux et de ses pilastres, s'avère un peu plus tardif que le Mébôn oriental, daté lui-même de 952 [1].

Le temple-montagne khmèr, dont Añkor Vằt (XII[e] siècle) est le spécimen accompli, n'a pas surgi brusquement dans l'art d'Añkor sous sa forme parfaite. Trois siècles d'hésitations et de recherches ont permis aux architectes d'obtenir ce type de monument, constitué essentiellement par un gigantesque piédestal artificiel qui supporte à la fois un certain nombre de hautes tours-sanctuaires (évolution étudiée par M. Stern) et une ordonnance complexe de galeries voûtées.

Jetons un rapide coup d'œil sur les différents stades de formation de ces deux systèmes architecturaux : tours sur pyramides et galeries concentriques.

A Bàkoṅ (IX[e] siècle) apparaît une disposition inconnue de l'art préangkoréen : les tours sont groupées au pied d'une pyramide étagée en grès et latérite. Cette pyramide ne supportait qu'un seul sanctuaire, sans doute en matériaux légers, dont les traces ont presque entièrement disparu.

Un peu plus tard se dessine un procédé nouveau : vers l'an 900, au Phnoṃ Bằkhèṅ, les Khmèrs construisent des sanctuaires en grès sur une éminence naturelle revêtue de maçonnerie. Dans la première moitié du X[e] siècle, à Kòḥ Ker, le *pràṅ* est une simple pyramide artificielle très surélevée et un peu isolée du groupe des sanctuaires centraux.

Les Khmèrs placèrent ensuite, vers le milieu du X[e] siècle, sur une haute pyramide entièrement artificielle, des sanctuaires en briques, et sur les différents gradins de celle-ci d'autres sanctuaires de moindre importance. Les plans du Mébôn et du Prè Rup appartiennent à cette catégorie.

Mais les Khmèrs allaient bientôt créer un nouvel élément architectural. Dès le début de l'art angkoréen, en plus des tours, ils utilisaient des salles

---

nos arguments sur des postulats. De plus, notre terminologie risque de paraître déficiente : il serait compliqué d'employer ici une terminologie spéciale dont il faudrait expliquer d'avance chaque mot. Ces inconvénients, et les critiques qu'ils peuvent soulever, ne nous échappent pas ; pourtant le problème du Tà Kèv étant à l'ordre du jour, il nous a semblé utile d'essayer de contribuer dès maintenant à sa solution, dans la mesure des moyens dont nous disposons. Nous espérons que les critiques éventuelles de notre méthode ne seront définitivement formulées qu'après la publication complète de notre travail.

(1) Ce texte était déjà rédigé lorsque la découverte de la stèle de Prè Rup a révélé la date de fondation de ce monument, 965, et confirmé ainsi notre assertion de sa légère postériorité par rapport au Mébôn oriental.

longues, sortes de galeries fragmentées, couvertes d'une charpente. A Práḥ Kô et à Kòḥ Ker, ces bâtiments étaient construits sur le sol. Mais si nous jetons les yeux successivement sur les plans du Mébôn oriental, de Prè Rup, du Phĭmãnàkàs (plans LUNET DE LAJONQUIÈRE), nous faisons les constatations suivantes : au Mébôn (fig. 1) sur le premier étage de la pyramide, sont indiquées des salles longues qui ne formaient pas encore une galerie continue ; à Prè

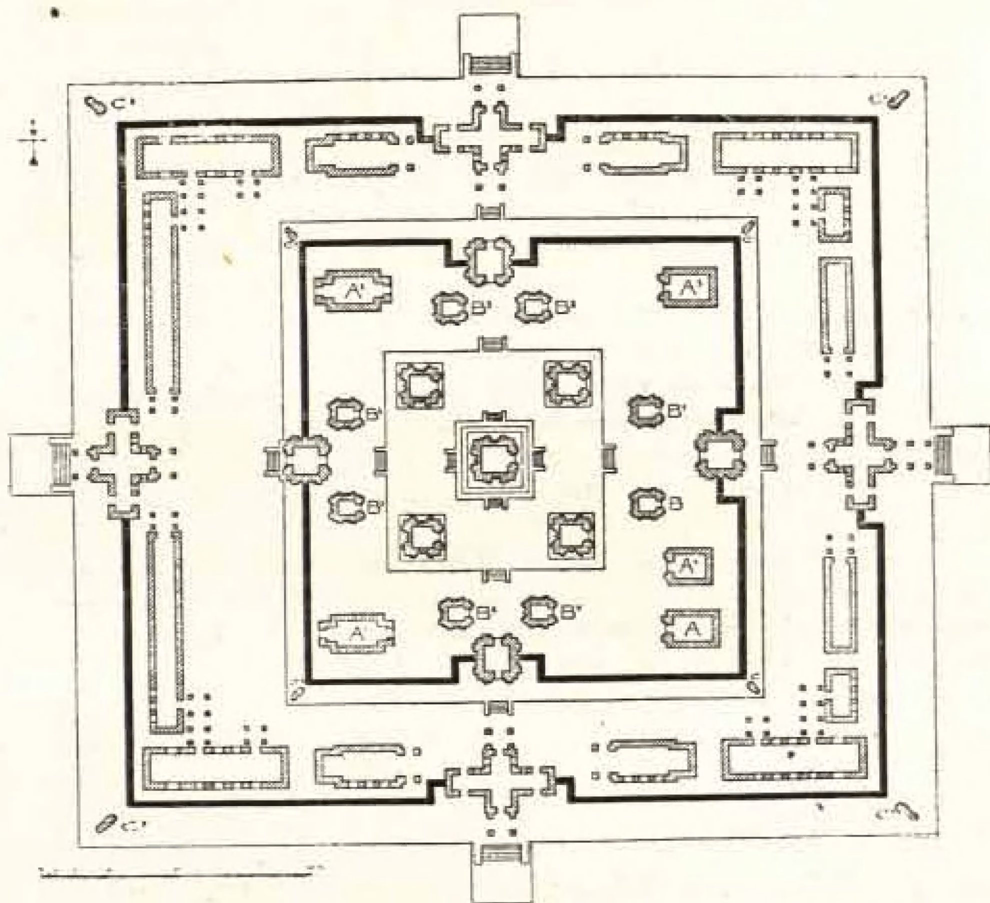


Fig. 1. — MÉBÔN ORIENTAL.
Plan, d'après LUNET DE LAJONQUIÈRE (*IK.*).

Rup (fig. 2), une tentative du même genre peut être observée sur les deux premières terrasses ; les recherches exécutées par la Conservation d'Aṅkor indiquent que ces tronçons de galeries étaient couverts en matériaux péris-

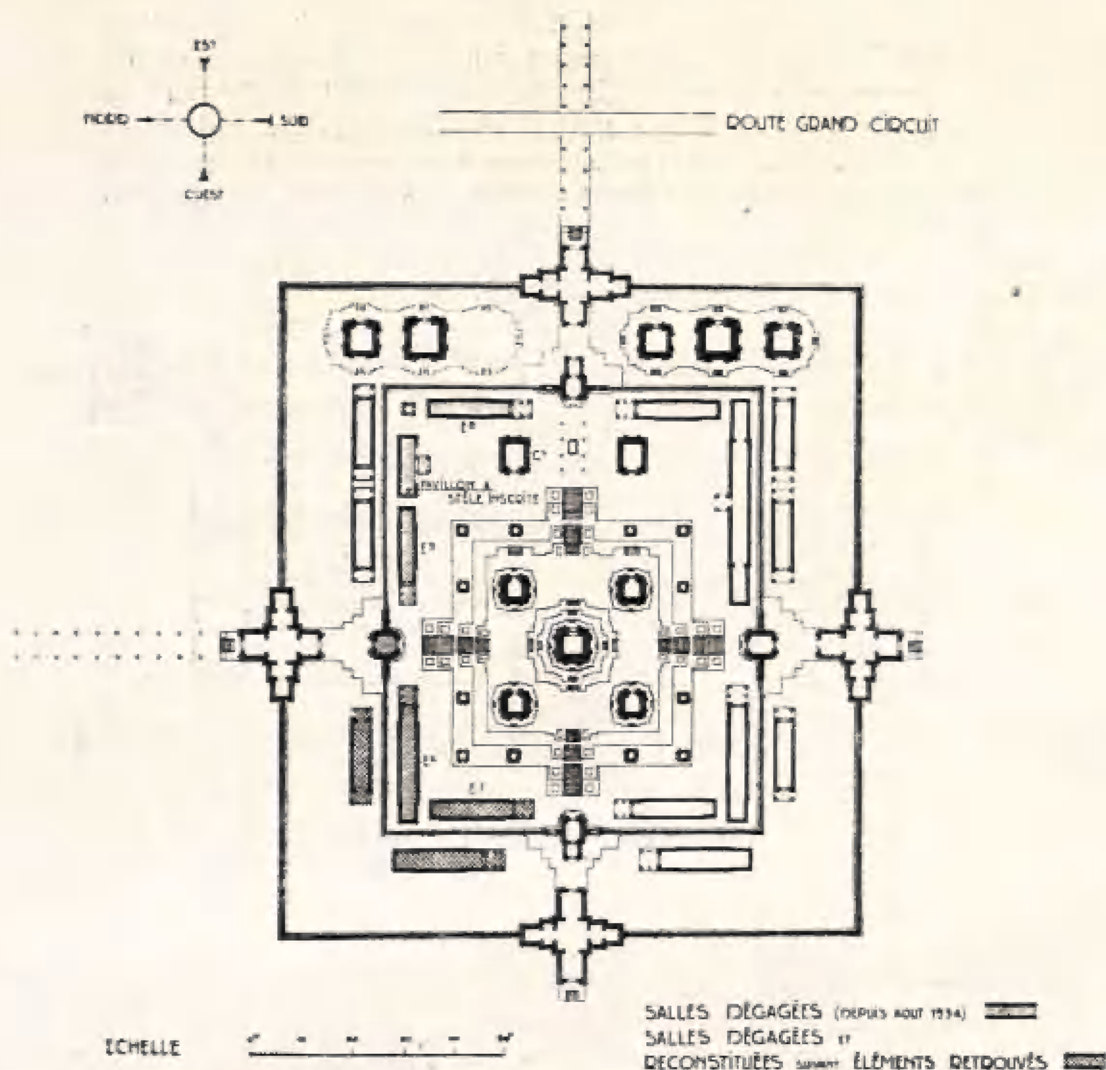


Fig. 2. — Prè Rup (d'après un plan dessiné par M. G. Trouvé et complété par M. Henri Marchal).

sables. Après ces divers tâtonnements, le Phĭmãnàkàs (fig. 3) qui, l'étude de sa décoration le confirme (voir Finot, *Le Yaçodharagiri et le Phĭmãnàkàs*, JA., janvier-mars 1932, p. 59), n'a été peut-être construit et en tout cas terminé qu'à la fin du X[e] ou au début du XI[e] siècle, marque un progrès véritable : une galerie *voûtée en grès*, timide et étroite, mais continue, court tout autour de la terrasse supérieure.

Ces deux procédés de construction : tours élevées au sommet de la haute pyramide artificielle, galeries voûtées construites sur ses étages, sont employés

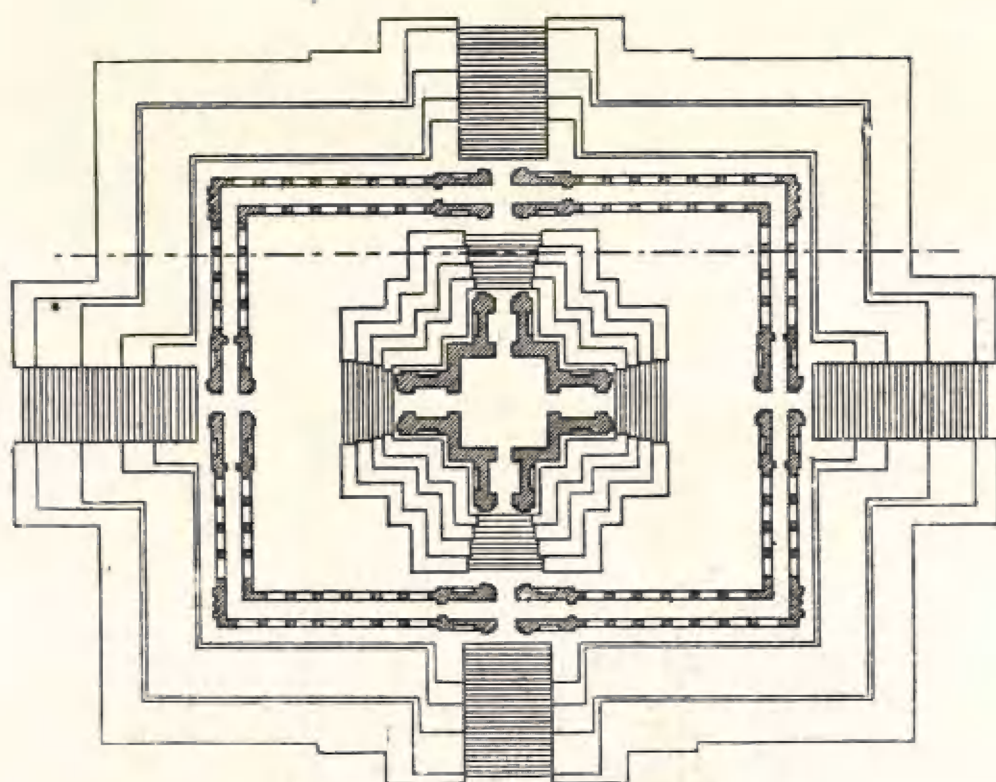


Fig. 3. — Phĭmãnàkàs.
Plan, d'après Lunet de Lajonquière (*IK.*).

simultanément au Tà Kèv (fig. 4). Dans ce temple, en effet, nous voyons, pour la première fois, cinq tours en pierre sur une pyramide artificielle (1); en outre, une galerie couverte en briques couronne tout le deuxième étage, tandis que deux autres galeries s'allongent sur le côté Est du 1er étage, de part et d'autre du gopura. Après les essais du Mébôn oriental et de Prè Rup, les galeries voûtées et pourtournantes du Phĭmãnàkàs et du Tà Kèv marquent un véritable progrès. Au Phĭmãnàkàs, qui est de petites dimensions, les architectes n'ont pas, en même temps que la galerie, fait supporter à la pyramide le poids des cinq grandes tours, tandis qu'au Tà Kèv les deux procédés sont hardiment superposés. Le système des galeries voûtées concentriques, qui s'affirme au

(1) Au Phnom Bàkhèn, les sanctuaires de *pierre* reposent sur une éminence *naturelle* maçonnée ; au Mébôn oriental et à Prè Rup, la pyramide *artificielle* supporte des tours en *briques*.

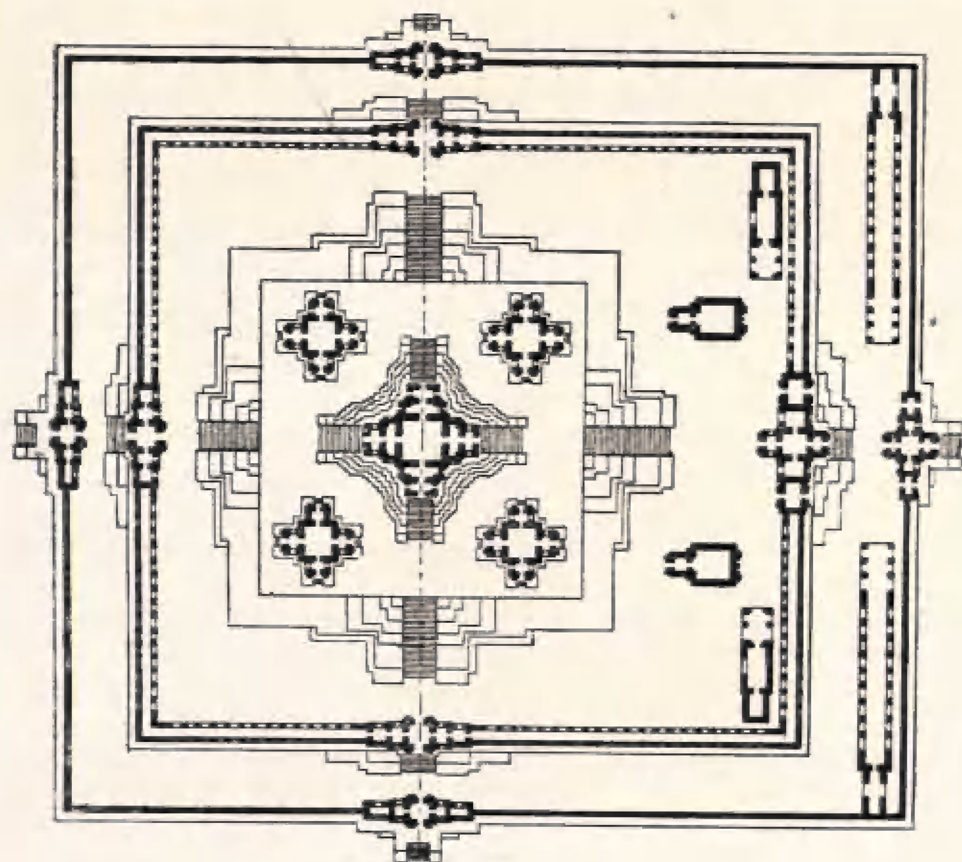


Fig. 4. — Tà Kèv.
Plan, d'après Lunet de Lajonquière (*IK.*).

Bàphûon (milieu du XI[e] siècle, *IK.*, fig. 16), où elles entouraient complètement le monument sur le premier et le deuxième étage du soubassement, trouvera sa forme définitive à Aṅkor Vǎt. Dans ce temple, non seulement les galeries pourtournantes courent sur le premier et le deuxième gradin, mais un système de galeries cruciformes à piliers conduit de l'un à l'autre et relie entre eux les cinq sanctuaires du sommet.

Le Tà Kèv, par son plan, annonce absolument Aṅkor Vǎt ; il est le chaînon entre les éléments encore dissociés du Mébôn, de Prè Rup, du Phĭmānàkàs et la belle unité d'Aṅkor Vǎt.

Le temple-montagne, fait de la combinaison sur une pyramide à gradins de tours en pierre et de galeries voûtées, caractérise l'architecture khmère et ne se rencontre sous cette forme en aucun autre pays ; il n'est pas né spontanément : les IX[e], X[e], XI[e] siècles nous montrent les étapes qui ont

logiquement précédé la pleine réussite obtenue au XII[e] siècle. Dans cette évolution le Tà Kèv s'avère postérieur à Prè Rup et antérieur au Bàphûon.

Cette position chronologique du Tà Kèv, indiquée par le plan même des monuments et la disposition des galeries, est encore confirmée par le mode de couverture. Les premières galeries, ou salles longues, nous l'avons dit, ont été couvertes en charpente (Práḥ Kô, Kòḥ Ker, Mébôn oriental, Prè Rup); celles de la deuxième moitié du XI[e] siècle et du XII[e] siècle sont voûtées en grès (Bàphûon, Aṅkor Vàt, Bàyon). Une période de transition a permis, semble-t-il, aux architectes de passer d'un système de construction à l'autre; les formules intermédiaires semblent avoir été la couverture en briques et, sur des galeries étroites, de maladroites tentatives de voûtes faites d'énormes blocs de grès. M. Parmentier (*Eastern Art*, vol. III) a songé, mais sans arriver à la conclusion qui selon nous s'impose, à comparer les monuments couverts suivant ces procédés : il cite ensemble les étroites galeries, couvertes par d'énormes blocs en pierre, de Práḥ Vĭhãr et du Phĭmãnàkàs (p. 151 et 155); il ajoute que ces deux temples constituent les premiers exemples de galeries voûtées (p. 160). Ailleurs (p. 155), M. Parmentier nomme trois monuments où se rencontrent des voûtes de briques : Tà Kèv, Práḥ Vĭhãr, gopura du Palais royal. M. Parmentier a donc noté les analogies présentées par les couvertures de galeries du Phĭmãnàkàs, du Tà Kèv, des gopura du Palais royal, de Práḥ Vĭhãr. Qu'il nous soit permis de signaler qu'en outre les thèmes ornementaux de ces édifices sont étroitement apparentés. Ces quatre monuments, nous le verrons plus loin ([1]), offrent des analogies décoratives frappantes et qui témoignent d'un commun degré d'évolution. La décoration du Phĭmãnàkàs et du Tà Kèv est, bien qu'un peu plus évoluée, proche de celle de Bantãy Srĕi; les thèmes du Phĭmãnàkàs et du Tà Kèv se reconnaissent, à un stade d'évolution encore un peu plus avancé, aux gopura du Palais royal et à Práḥ Vĭhãr, tandis que Práḥ Vĭhãr lui-même annonce déjà le Bàphûon. Or, Bantãy Srĕi est daté de la deuxième partie du X[e] siècle ([2]); le Bàphûon est attribué au milieu du XI[e] siècle ([3]). Nous connaissons donc avec une quasi-certitude les dates extrêmes du groupe de monuments auquel le Tà Kèv appartient.

Nous allons examiner de près les conclusions suggérées par les similitudes décoratives de ces monuments; mais, déjà, le mode de couverture des galeries nous engage à situer le Tà Kèv entre le deuxième tiers du X[e] et le milieu du XI[e] siècle.

([1]) Le présent article étant écrit en fonction du Tà Kèv, nous ne traiterons que des colonnettes (p. 408 et suiv.) et des frontons (p. 410 et suiv.); nous n'examinerons pas ici les linteaux et les pilastres sculptés dont ce temple est dépourvu.

([2]) Cf. Cœdès, *La date de Bantãy Srĕi*, BEFEO., XXIX, p. 289.

([3]) Cf. Cœdès, *La date du Bàphûon*, BEFEO., XXXI, p. 18.

Avant d'entreprendre l'examen des colonnettes et des frontons du Tà Kèv, nous devons nous arrêter à un petit détail décoratif qui entre dans leur ornementation et qui, à lui seul, fournit une indication précieuse. C'est un fleuron soutenu par une sorte de calice (fig. 5). Ce fleuron se rencontre très rarement dans la décoration du IXe et de la première moitié du Xe siècle ; peut-être le rencontre-t-on sporadiquement dans l'art de Rolùoḥ (colonnettes de Lolei), mais sous une forme si fruste qu'on hésite à le reconnaitre. Nous ne l'avons pas observé au Phnoṃ Bók, au Phnoṃ Bằkheñ ; il semble rare à Kòḥ Ker, et les quelques vestiges de la décoration de Prè Rup ne le montrent pas. Mais, brusquement, à Bantãy Srĕi, ce motif foisonne et s'insinue partout : on le rencontre dans le décor qui borde corniches et soubassements (*Le temple d'Īçvarapura*, pl. 9) ; dans les feuilles des colonnettes (*op. cit.*, pl. 41^b ; infra), dans l'ornementation végétale des tympans (*ibid.*, pl. 29), enfin, au sommet des feuilles rampantes qui festonnent les encadrements des frontons. Il devient moins fréquent dès la deuxième partie du XIe siècle ; déjà on ne le trouve plus dans les feuilles rampantes des frontons du Bàphûon. Circonscrit de la sorte, il se trouve précisément en abondance au Tà Kèv et dans tous les monuments qui, par leur style, font partie du groupe auquel nous avons pu rattacher ce temple (supra, p. 407, infra, p. 409 et 412).



Fig. 5. — Fleurons du Tà Kèv.

Les colonnettes. — Les colonnettes du Tà Kèv (pl. I, c) comportent quatre grands nus, séparés par des groupes de moulures, bordés de chaque côté par un rang de petites feuilles décoratives. Ces feuilles, toutes sensiblement de même longueur, sont disposées une au centre de chaque pan, et une sur chaque arête ; de la sorte, chaque pan présente une feuille entre deux demi-feuilles. Une telle disposition n'apparaît jamais, semble-t-il, au IXe siècle ; sur les colonnettes de cette époque la feuille centrale est beaucoup plus grande et sa base couvre toute la largeur du pan ; sur l'arête se trouve parfois une pendeloque ou, plus rarement et seulement à la fin du IXe siècle (Lolei, pl. I, A), une minuscule feuille, à peine visible entre les grandes feuilles.

Ce premier point acquis, M. Stern précise encore : au Xe siècle, les feuilles, nous venons de le dire, deviennent relativement d'égale grandeur ; pourquoi ? parce que si les feuilles des arêtes grandissent un peu, celles des pans rapetissent beaucoup ; pourquoi rapetissent-elles ? parce que les moulures augmentant en importance et en nombre, la hauteur des nus diminue. A partir de Prè Rup et de Bantãy Srĕi, les filets, ou minces moulures, qui, apparus



A



B



C



D

Colonnettes.

A, Lolei. — *B*, Pràsàt Sralàv. — *C*, Tà Kèv. — *D*, Gopura du Palais royal. (Cf. p. 408-409.)

entre les moulures principales (pl. I, A), augmentaient le nombre des nus, disparaissent pour un temps et laissent à leur place un espace vide entre les pointes opposées des feuilles. Ainsi se constitue un groupe de monuments (Prè Rup, une partie de Bantãy Srĕi, Pràsàt Sralàv (pl. I, B), Tà Kèv (pl. I, C), Klãñ Nord, Monument 486, etc., dont les colonnettes offrent les caractéristiques suivantes : quatre grands nus, non divisés par un filet ou une mince moulure intermédiaire ; feuilles petites (une ou deux par pan et une sur chaque arête) de taille relativement égale, aux pointes séparées par un espace libre.

La forme même des feuilles vient confirmer ce classement. Déjà apparaissent sur certaines colonnettes de Bantãy Srĕi des feuilles que leur forme spéciale nous engage à appeler fleurons. Ce fleuron, nous l'avons vu plus haut, abonde dans la décoration de toute une série de temples dont le style est intermédiaire entre Bantãy Srĕi et les gopura du Palais royal. Un fleuron, assez mal formé, apparaît peut-être déjà dans les grandes feuilles des colonnettes de Lolei (pl. I, A), mais cet ornement semble avoir été inusité pendant une grande partie du Xe siècle. On ne le trouve pas encore sur les colonnettes de Prè Rup. Mais il apparaît dans certaines colonnettes de Bantãy Srĕi, temple dans la décoration duquel il abonde brusquement ; on le retrouve régulièrement dans l'ornementation des colonnettes du Pràsàt Sralàv (pl. I, B), du Tà Kèv (pl. I, C), du Klãñ Nord, du Monument 486, dont les colonnettes offrent, nous venons de le constater, une identité de rythme.

Les gopura du Palais royal marquent un pas en avant dans l'évolution des colonnettes (pl. I, D) : pour la première fois, semble-t-il, nous voyons non plus quatre, mais six ou huit nus, séparés par des moulures, ornés de feuilles nombreuses, minuscules et d'égales dimensions [1].

Ainsi, avec Prè Rup et Bantãy Srĕi d'une part, les gopura du Palais royal d'autre part, nous tenons encore une fois les deux extrêmes d'un groupe de temples dont les colonnettes (et d'ailleurs, nos études nous en ont convaincus, toute la décoration) témoignent d'une identité de style. A cette identité de style correspond, selon nous, une identité d'époque. En tête de cette série, nous avons trouvé Prè Rup, qui, par son architecture, semble immédiatement postérieur au Mébôn oriental daté de 952, et Bantãy Srĕi dont la date, d'après

(1) L'innovation des gopura du Palais royal réside moins dans le nombre, porté à huit, des nus, que dans l'égalité des feuilles. En effet, les colonnettes d'un groupe de temples du Xe siècle, antérieurs à Prè Rup, avaient déjà huit nus, mais les moulures intermédiaires, toujours peu importantes, se réduisaient parfois à un simple filet ; de plus, ces moulures intermédiaires n'étaient généralement pas bordées de petites feuilles et quand, exceptionnellement, elles en comportaient, ces feuilles étaient beaucoup plus petites que celles des moulures principales. Ces détails font partie des fluctuations que nous ne pouvons exposer ici, mais que M. Stern se réserve de développer ailleurs.

M. Cœdès, est proche de 969 ; certaines colonnettes de ces deux monuments offrent déjà, nous l'avons vu, quelques-unes des caractéristiques particulières aux colonnettes du groupe en question. Les gopura du Palais royal, par leurs linteaux, leurs pilastres, leurs tympans (infra, p. 411, 412), appartiennent encore à cette même série, mais ils s'en détachent par leurs colonnettes, beaucoup plus évoluées. Les gopura du Palais royal semblent donc clore l'importante série que Prè Rup et Bantāy Srĕi avaient ouverte vers 969 ; l'année 1011, dont ils portent l'inscription, représentant leur *terminus ad quem*, et leur décoration étant la plus évoluée de tout le groupe, les gopura du Palais royal ont de grandes chances d'avoir été construits en un temps très rapproché de cette date.

Le Tà Kèv qui, par son ornementation, malheureusement inachevée, offre toutes les caractéristiques de la décoration des temples ainsi déterminés, a donc vraisemblablement été construit dans l'intervalle compris entre les deux dates limites, fournies par Prè Rup et Bantāy Srĕi d'une part et par les gopura du Palais royal d'autre part.

Les frontons. — Le Tà Kèv ne possédant ni linteaux, ni pilastres sculptés, les travaux de M. Stern sur l'évolution des linteaux (*R.A.A.*, t. VIII, fasc. 4) et nos propres recherches sur celle des pilastres ne peuvent être ici utilisées. En revanche, l'étude du fronton nous apporte de nouvelles précisions chronologiques (G. de Coral-Rémusat, *Some indian influences in khmer art*, Indian art and letters, VII, 2, p. 110).

Examinons rapidement les bordures, les motifs terminaux et les tympans des frontons.

Au Phnoṃ Bắkhèṅ, au Phnoṃ Bók, au Phnoṃ Kròm, et, croyons-nous, à Kòḥ Ker, les bordures des frontons sont ornées d'une succession de petits arcs trilobés (*BEFEO.*, XIX, pl. xx). Les frontons du Mébôn oriental et de Prè Rup, très endommagés, n'ont pas, à notre connaissance, gardé de décor discernable. La bordure de fronton décorée, au Tà Kèv, du motif dit « hampe de feuillage », apparaît, semble-t-il, pour la première fois à Bantāy Srĕi (deuxième moitié du X[e] siècle) et semble abandonnée déjà à l'époque du Bàphûon (milieu du XI[e] siècle).

Les bordures décorées de la « hampe de feuillage » paraissent donc avoir été employées pendant trois quarts de siècle, et leurs motifs terminaux permettent de les diviser en plusieurs groupes qui semblent s'être succédé.

Signalons tout d'abord ici l'étroite connexion des motifs décoratifs employés dans les linteaux et dans les frontons, les frontons adoptant généralement avec un léger retard les innovations des linteaux.

Ainsi, dans certains linteaux et aux extrémités de la plupart des frontons, voyons-nous aux IX[e] et X[e] siècles trois motifs se succéder : têtes de makara laissant tomber une pendeloque, têtes de lions simples crachant des nāga



Fronton reconstitué derrière le Klãn Nord (cf. p. 412).

polycéphales, têtes de lions accompagnées de bras humains et crachant des nāga polycéphales [1].

Les têtes de makara, d'influence javanaise, apparues dans les *linteaux* (Prāsāt Kôk Pô de Rolûoḥ) ne se maintiennent qu'exceptionnellement à cette place, tandis qu'aux extrémités des *frontons* on les trouve au Phnoṃ Bók, au Phnoṃ Kròm, au Phnoṃ Bàkhèn et même encore, croyons-nous, sur certains pràsàt de Kòḥ Ker (deuxième quart du Xe siècle). Mais, à cette époque, en divers points de la branche des linteaux, apparaissent parfois des têtes de lions de profil. Un peu plus tard, ces têtes de lions, crachant généralement un nāga, se retrouvent à Bantāy Srĕi non plus seulement dans les *linteaux*, mais aux extrémités d'un grand nombre de *frontons*. Il semble que les sculpteurs aient assimilé ces lions aux masques de monstres, dérivés du kāla javanais, fréquents dans la décoration depuis l'art de Rolûoḥ. En effet, ces masques sont généralement dans l'art angkoréen accompagnés de bras humains ; or ces mêmes bras apparaissent à côté des profils léonins dans quelques *linteaux* du style de Bantāy Srĕi, mais non pas encore aux extrémités des *frontons*. Il semble que ce soit un tout petit peu plus tard que les lions à bras soient montés à cette dernière place, où leur présence d'ailleurs paraît avoir été très passagère. D'après les documents que nous possédons, on ne les rencontre guère qu'aux frontons du Tà Kèv (pl. III, B), de Čikrèṅ, du Phĭmānàkàs, du Klāṅ Nord (pl. III, A) ; ces trois derniers monuments, par leurs linteaux et leurs pilastres, paraissent tout proches contemporains de Bantāy Srĕi, mais plutôt légèrement postérieurs à ce temple. Dès les gopura du Palais royal (1011 probablement, supra, p. 410) et Práḥ Vĭhār (que son style décoratif rattache au même groupe), les encadrements des frontons, gardant encore le décor dit « hampe de feuillage », abandonneront les têtes de monstres et s'achemineront vers la sobre formule du Bàphûon.

Après les bordures des frontons et leurs motifs terminaux, examinons les tympans. Leur évolution semble claire. Les tympans du Tà Kèv (pl. III, B) sont ornés d'un décor de feuillage qui s'épanouit au-dessus d'une simple tête de monstre. Cette ornementation, presque exclusivement végétale, résulte d'une série de transformations qui nous paraissent s'enchaîner très logiquement, bien que l'état de ruine de la plupart des tympans du IXe siècle ne nous permette d'appuyer nos observations que sur un nombre limité d'exemples [2].

Dans l'art préangkoréen, les tympans étaient, comme les murs, décorés de réductions d'édifices. Puis, dans ces édifices figurés, les sculpteurs ont placé

---

[1] Aux extrémités des linteaux, et parfois aussi aux extrémités des frontons, on trouve d'autres motifs terminaux ; mais, pour les frontons, les trois modes que nous citons sont les plus caractéristiques et les plus fréquemment employés. Nous n'avons pas à entrer ici dans une description détaillée des linteaux.

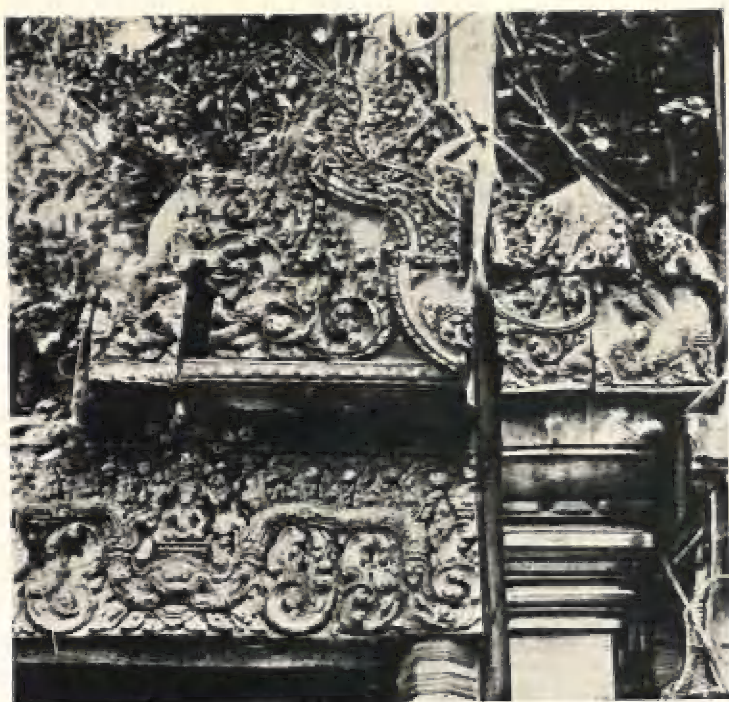
[2] Nous n'avons pas à nous occuper ici des tympans à scènes qui, apparus seulement à Bantāy Srĕi, ne se généralisent qu'à l'époque d'Aṅkor Vàt (1ère moitié du XIIe siècle).

des personnages (généralement une divinité principale et deux divinités secondaires) qui deviennent beaucoup plus importantes que les représentations d'édifices (Práḥ Kô, milieu du IX[e] siècle, *BEFEO.*, XIX, pl. I et XIV). Autour de ces personnages les réductions d'édifices se réduisent bientôt à un simple arc polylobé orné, semble-t-il, de feuilles rampantes [1] (Lolei, fin du IX[e] siècle, *op. cit.*, pl. XVII).

L'importance des feuilles rampantes augmente rapidement : autour de la divinité centrale le décor végétal forme déjà des rinceaux décoratifs auxquels se mêlent de multiples divinités secondaires ; cette formule est celle des dernières années du IX[e] siècle et du début du X[e] (Phnoṃ Kròm, *ibid.*, pl. VIII ; Phnoṃ Bók, *ibid.*, pl. XX ; Phnoṃ Bàkhèṅ). Le décor végétal couvre bientôt toute la surface du panneau, et entoure un personnage unique, divinité généralement montée sur son vāhana (Kòḥ Ker, deuxième quart du X[e] siècle). L'évolution se poursuivant, le vāhana généralement disparaît, remplacé parfois par une tête de monstre (Bantãy Srĕi, Phĭmãnàkàs) à laquelle, plus rarement, il se superpose (Čikrèṅ). Le dieu étant parfois supprimé à son tour, la tête de monstre demeure seule, surmontée par le décor végétal [2]. C'est exactement à ce point d'évolution que se situent quelques tympans de Bantãy Srĕi, ceux de l'édicule situé derrière le Khlãṅ Nord (pl. II), du Khlãṅ Nord lui-même (pl. III, A), du Tà Kèv (pl. III, B), et, si leur mauvais état ne nous trompe pas, des gopura du Palais royal. Les tympans du Bàphûon, trop abîmés pour pouvoir être étudiés sur photographies, semblent pourtant n'avoir pas appartenu exactement à ce type. Les tympans à décor végétal seront employés encore pendant tout le XI[e] siècle et même dans la première moitié du XII[e], puisqu'on en trouve quelques-uns à Aṅkor Vãt ; mais, presque toujours au-dessus de la tête de monstre, ils comporteront une divinité centrale. Les panneaux de feuillage surmontant une simple tête de kāla sont donc peu nombreux et semblent avoir eu, comme les bordures terminées par des monstres à bras, une durée très limitée. Les monuments dans la décoration desquels on trouve, soit l'une, soit l'autre de ces deux caractéristiques (Bantãy Srĕi, Čikrèṅ, édicule situé derrière le Khlãṅ Nord (pl. II), le Monument 486, Phĭmãnàkàs, gopura du Palais royal, Práḥ Vĭhãr), soit ces deux caractéristiques réunies (Tà Kèv (pl. III B), Khlãṅ Nord (pl. III, A), appartiennent tous au même groupe d'édifices que l'ensemble de leur décoration situe entre Prè Rup et le Bàphûon. Comme nous l'avons déjà observé à propos de l'architecture (supra, p. 407) et des colonnettes (supra, p. 409-410), ces monu-

[1] Cette évolution de la réduction d'édifice en un personnage abrité d'abord par une véritable représentation de prāsàt, puis seulement par un arc, s'observe à la même époque dans la décoration des murs.

[2] Observons ici qu'à Kòḥ Ker comme dans le groupe de monuments influencés par Bantãy Srĕi, l'évolution des tympans semble correspondre à celle des linteaux dont les motifs centraux subissent des transformations analogues.



A



B

A, Fronton du Klăṅ Nord. — B, Fronton du Tà Kèv. (Cf. p. 411.)

ments semblent, d'après ceux d'entre eux qui sont datés, couvrir une ère d'une cinquantaine d'années, comprenant le dernier tiers du Xe et le début du XIe siècle.

Toutes ces observations peuvent se résumer dans le tableau suivant :

1° Architecture : postérieure à Prè Rup, antérieure au Bàphûon.

2° Colonnettes : sûrement postérieures à Lolei, vraisemblablement postérieures à Prè Rup et à Bantāy Srĕi, antérieures aux gopura du Palais royal.

3° Bordures des frontons : postérieures à Bantāy Srĕi, antérieures aux gopura du Palais royal.

4° Tympans : postérieurs à Kòḥ Ker, vraisemblablement antérieurs au Bàphûon.

Ainsi, fixé entre Bantāy Srĕi (968?) et les gopura du Palais royal (1011?), le Tà Kèv ne peut avoir été construit qu'à la fin du Xe siècle ou durant les toutes premières années du XIe.

Gilberte de CORAL-RÉMUSAT.

II. — DÉTAILS DU PLAN.

Dans son étude sur l'âge du Tà Kèv, Mme de Coral-Rémusat a exposé les raisons qui l'ont amenée à dater ce temple des environs de l'an 1000 de notre ère. Nous croyons pouvoir ajouter quelques arguments de plus à ceux dont elle s'est servie pour sa thèse.

I. Les cinq sanctuaires de grès qui couronnent la pyramide étagée du Tà Kèv, se composent chacun d'une cella à quatre entrées et à quatre vestibules, le plan de chaque tour affectant ainsi le tracé d'une croix à branches égales (fig. 6. a et b) [1]. Cette disposition était-elle connue dans l'art angkoréen des IXe-Xe siècles ? Il semble que non. Le Prè Rup et le Mébôn Oriental n'offrent que des tours à une seule entrée et sans avant-corps, d'un type constant

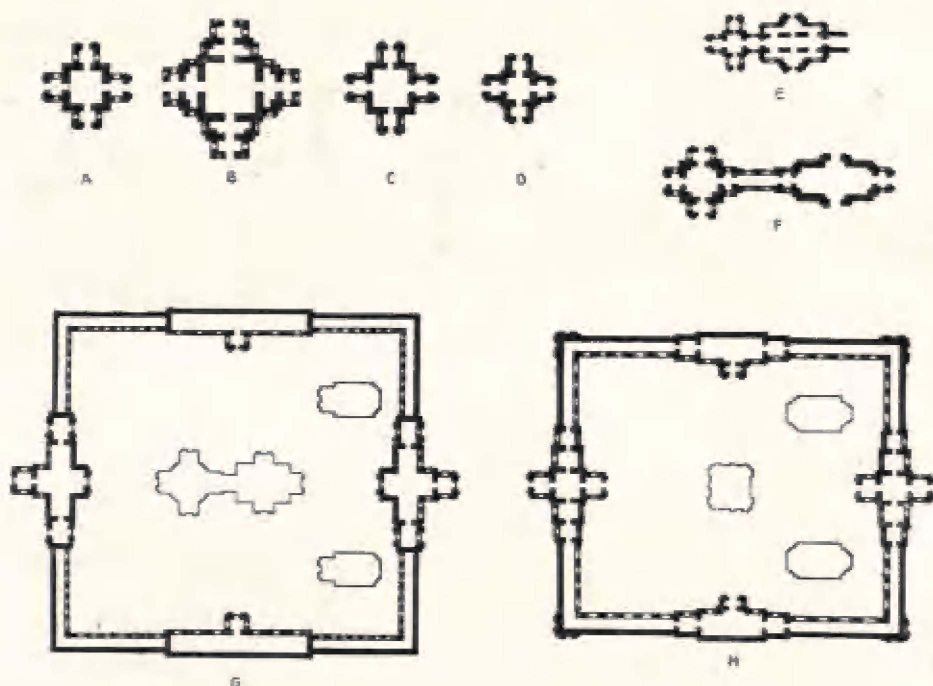


Fig. 6. — Art khmèr. Sanctuaires et galeries du xie siècle.

A, *P*, Tà Kèv, *IK.*, III, fig. 60. — *C*, Phĭmãnàkas, *IK.*, III, fig. 20. — *D*, P'imai, *IK.*, II, fig. 89 (XIIe s.). — *E*, Vât Bàsèt, *IK.*, III, fig. 111. — *F*, Vât Nôm Vân, *IK.*, II, fig. 78. — G. Vât Èk, *IK.*, III, fig. 109. — *H*, Tà Kâm Thom, *IK.*, III, fig. 92.

---

(1) Les vestibules sont simples ou doubles, selon qu'il s'agit des pràsàt d'angle ou du grand pràsàt central.

depuis l'époque de Rolûoḥ. Quant aux pràsàt du Phnoṃ Bàkhèṅ, lesquels, il est vrai, sont ouverts des quatre côtés, leurs cellas communiquent directement avec le dehors, n'étant précédées d'aucun porche ou vestibule. En échange, une disposition architectonique analogue à celle du Tà Kèv se retrouve au Phĭmânàkàs dont l'unique sanctuaire ne paraît avoir été achevé que vers le commencement du XIe siècle (fig. 6, C) (1). Nous la retrouvons également au Vât Bàsèt (fig. 6, E), au Vât Nŏm Văn (fig. 6, F), au Prâḥ Vĭhăr (*IK.*, II, fig. 52) et au Vât Èk (fig. 6, G), c'est-à-dire dans quatre monuments portant des inscriptions du XIe siècle (2). Elle se répète au début du XIIe siècle, à P'imai (fig. 6, D).

II. Les deux édifices-bibliothèques du Tà Kèv sont des salles oblongues, ouvertes à l'Ouest et précédées d'une petite antichambre (fig. 7, E). C'est là un type de bibliothèque caractéristique du siècle de Sūryavarman I, ainsi que l'attestent le Vât Bàsèt, le Vât Èk, le Phnoṃ Čisór et le Pràsàt Tà Kăm Thoṃ, dans la province de Siemrāp (fig. 7) (3).



Fig. 7. — Édifices-bibliothèques du XIe siècle.

A, Pràsàt Tà Kăm Thoṃ, *IK.*, III, fig. 92. — *B*, Vât Èk, *IK.*, III, fig. 109. — *C*, Vât Bàsèt, *IK.*, III, fig. 111. — *D*, Phnoṃ Čisór, *IK.*, I, fig. 56. — *E*, Tà Kèv, *IK.*, III, fig. 60.

III. Le Tà Kèv possède une belle enceinte-galerie pourvue de gopura et qui prend jour par de grandes baies à barreaux-balustres, percées dans le mur intérieur, le mur extérieur étant plein et orné de fausses fenêtres (fig. 4). Quel est le monument datant des débuts de l'art classique qui offre quelque chose de semblable ? Nous n'en connaissons point. Nous avons, par contre,

---

(1) Cf. L. Finot, *Le Yaçodharagiri et le Phimânàkàs*, JA., janvier-mars, 1932, p. 57. Voir également *BEFEO.*, t. XXVIII, p. 58 et suiv. (*La stèle du Pràsàt Trapằṅ Run*), et la notice de M. G. Cœdès sur le règne de Jayavīravarman, ci-dessous, p. 420.

(2) *Inv.* Cœdès, K. 208, 211 et 391-393. L'inscription de Nŏm Văn n'est pas de 1093, comme le porte l'inventaire sous K. 391, mais de 1004 ç. Cf. *BEFEO.*, XXIX, p. 298.

(3) Pour le Pràsàt Tà Kăm Thoṃ (682); cf. *IK.*, III, p. 328, fig. 92, donnée par erreur comme plan du Pràsat Tà Kăm (683). *Inv.* Cœdès, K. 246-248 (986 et 982 de l'ère çaka).

l'équivalent de cette galerie au Pràsàt Tà Kãm Thoṃ, déjà mentionné plus haut (fig. 6, H), et au Vàt Èk (fig. 6, G), ainsi que des galeries traitées sensiblement dans le même esprit au Phnoṃ Čisór et au Phĭmãnàkàs (fig. 3) ([1]). Nous la retrouvons reproduite, avec quelques légères variantes, encore à P'imai (*IK.*, II, fig. 89). On peut donc affirmer, sans risque d'erreur, que l'enceinte-galerie du Tà Kèv s'inspire d'une formule typique pour l'architecture khmère du XIe siècle.

De ces quelques faits groupés par nous, il résulte que les pràsàt, les bibliothèques et la galerie du Tà Kèv, s'ils n'ont pas été construits sous Sūryavarman I, ne peuvent être de beaucoup antérieurs à son règne.

V. GOLOUBEW.

([1]) Voir le plan du Phnoṃ Čisór dans *IK.*, I, fig. 56.

III. — EPIGRAPHIE.

L'épigraphie du Tà Kèv se compose d'une stèle trouvée à l'intérieur du porche Ouest de la bibliothèque Sud et de plusieurs inscriptions gravées sur les piédroits des gopura I et II Est.

La stèle (K. 534) donne la généalogie d'une famille brâhmanique et énumère les domaines que ses membres obtinrent de la faveur du roi Yaçovarman pour y faire des fondations: elle se termine par la date 815 ç. (893 A. D.) [1]. Ce texte offre d'étroits rapports avec une inscription du Práḥ Vĭhār (K. 382) [2] qui donne à peu près la même généalogie en la continuant d'ailleurs pendant cinq nouvelles générations; les domaines énumérés sont en partie les mêmes; la stance exprimant la date de 815 ç. est commune aux deux inscriptions: enfin les deux stèles font usage des caractères nāgarī, celle du Práḥ Vĭhār pour la totalité du texte sanskrit, celle du Tà Kèv pour les six dernières lignes.

A la suite des éditeurs, Barth et Bergaigne, et M. L. Finot, on attribue ordinairement ces deux inscriptions au règne de Yaçovarman. Or, en ce qui concerne la stèle du Práḥ Vĭhār, Aymonier [3] a soulevé des objections dont on n'a pas assez tenu compte. Il fait remarquer que le nom de Çivaçakti, dernier membre de la famille brâhmanique mentionné dans cette inscription dont il est probablement l'auteur, reparaît dans les deux lignes en écriture et en langue khmères qui sont gravées au bas de l'inscription sanskrite en nāgarī, et qui datent de 969 ç. (1047 A. D.). D'autre part, Aymonier note que « entre la mort de Jayavarman II et l'avènement de Yaçovarman, il ne s'écoula qu'une vingtaine d'années [4]. Ce laps de temps suffirait-il au placement de toutes les générations que donnent les généalogies tronquées du document, si loin qu'on les fasse remonter dans le long règne de Jayavarman II ? » Sur le premier point, l'unique et médiocre estampage de l'Ecole Française ne me permet pas de décider si Aymonier a bien lu l'inscription khmère, et si le nom de Çivaçakti se rapporte bien à la date de 969 ç., laquelle est certaine. Sur le second point, je serais assez disposé à lui donner raison: il semble impossible que les six ou sept générations énumérées dans l'inscription aient trouvé place entre le règne de Jayavarman II et celui de Yaçovarman.

Quant à la stèle du Tà Kèv, deux particularités me font hésiter à en attribuer la confection à l'époque de Yaçovarman. C'est d'abord l'aspect de l'écriture

---

(1) Publiée par M. Finot, *BEFEO.*, XXV, p. 297.

(2) Publiée par Barth-Bergaigne, *ISCC.*, LXI.

(3) *Cambodge*, II, p. 211.

(4) En réalité 35 ans (v. plus loin la liste des rois de Jayavarman II à Sūryavarman I). Mais cela ne change rien au raisonnement d'Aymonier.

en caractères khmèrs qui semble nettement postérieure à Yaçovarman. C'est ensuite la présence d'une image de Gaṇeça sculptée au bas de la première face. M. L. Finot qui a étudié ces « stèles historiées du Cambodge » [1], constate qu'elles correspondent à une mode passagère, qui a sévi entre le règne de Rājendravarman et celui d'Udayādityavarman II : des six stèles qu'il énumère, les cinq dernières s'échelonnent entre le milieu du Xe siècle et la fin du XIe ; la première, celle du Tà Kèv, est isolée à la fin du IXe siècle.

On peut donc se demander si la stèle du Tà Kèv et celle du Práḥ Vihār n'ont pas été gravées toutes deux sous le règne de Sūryavarman I, la première reproduisant un texte ancien (peut-être inscrit sur un piédroit) disparu dans la démolition d'un édifice de l'époque de Yaçovarman, la seconde reproduisant aussi un texte de Yaçovarman, mais complété jusqu'au règne de Sūryavarman.

Même si cette hypothèse est inexacte, et si la stèle du Tà Kèv date bien du règne de Yaçovarman, on ne saurait absolument pas en déduire qu'elle est contemporaine du monument, à la construction duquel elle ne fait pas la moindre allusion. Une statue vénérée, une stèle qu'on n'a pas voulu détruire, ne peuvent-elles trouver place dans un monument construit sur le site même ou à proximité du monument plus ancien qui les abritait ? Et songe-t-on à classer le temple de Vät Ph'u dans l'art khmèr « primitif », parce qu'on y a trouvé une stèle de Jayavarman I ?

Il n'y a donc rien à tirer de la stèle du Tà Kèv pour le problème de la date de l'édifice. Passons aux inscriptions des gopura.

Voici, pour le visiteur entrant dans le temple par l'Est, comment elles se succèdent (fig. 8) :

I. (K. 275 = *ISCC.*, XV, A). Inscription sanskrite. Adoration à Çiva. Généalogie de Yogīçvarapaṇḍita, « guru et exécuteur des travaux du roi qui acheva le Hemagiri », « guru de Sūryavarman ». Il donne « ce » *rājendrayāna* à Çiva, établit un *pañcaçūla* sur le Hemagiri, fait dresser un *cīracaraṇa* de pierre (?), deux images de Nandin et de Kāla, et « ces » images de lion. Adoration à Viṣṇu. Sūryavarman roi en 924 ç. Eloge de Yogīçvarapaṇḍita. Il marie à un brâhmane son élève Janapadā et donne à ses descendants la ville de Yogīçvarapura dans le district oriental. Imprécations.

II. (K. 276). Hommage à Çiva et salutation à Yogīçvara (en sanskrit = *ISCC.*, XV, a). En khmèr : dons de ce dernier aux dieux de Liṅgapura, Añve Danle, Vak Ek, Cāmpeçvara, Kaṃdvat Dik, Çrī Jayakṣetra, Vnaṃ Pūrvva, Chpār Rañsi, Hemaçṛṅga (à qui il donne un *pañcaçūla*, qui doit être celui

---

[1] *Mélanges Linossier*, I, p. 255.

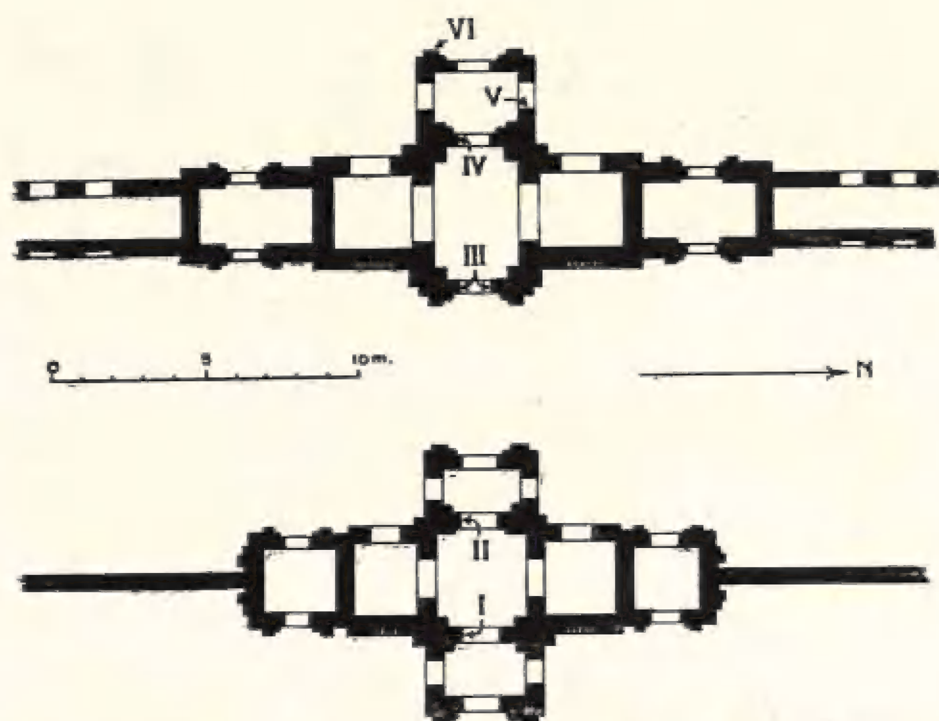


Fig. 8. — PLAN DES GOPURA DU TÀ KÈV, indiquant l'emplacement des inscriptions.

que l'inscription précédente mentionne comme offert au Hemagiri, ce qui permet d'identifier ces deux monuments), et à Narendragrāma.

III. (K. 277). Piédroit Sud. Même début en sanskrit que II. Sūryavarman. Fondations de Yogīçvarapaṇḍita à Narendragrāma, Liṅgapura, Aṅve Danle (texte très ruiné). — Piédroit Nord. Imprécations en faveur des fondations de Yogīçvarapaṇḍita (en sanskrit = *ISCC.*, xv,b,c). En khmèr : fin de l'énumération des fondations.

IV. (K. 278 = *ISCC.*, xv, B). Inscription sanskrite. Adoration à Çiva. Généalogie de Çivācārya, nommé par Jayavarman V, inspecteur des qualités et des défauts sur le Hemaçṛṅgagiri. Sous le règne de Sūryavarman, il fixe en 929 ç. les limites du domaine Hāripura, et érige « ici » quatre images. Son petit-fils Çivavindu, prend le nom de Kṣītindropakalpa à la mort de son arrière-grand-oncle maternel qui portait ce titre. Il devient inspecteur des qualités et des défauts sur le Hemaçṛṅgagiri, et fait diverses fondations dont on ne peut dire si elles se rapportent ou non au sanctuaire du Tà Kèv.

V. (K. 536). Graffito = *ācāryya malyāṅ*.

VI. (K. 535). Inscription sanskrite en écriture très tardive mentionnant la donation par le roi Jayavarman d'images de deux taureaux (Nandin) et de Lokapāla. Vu l'aspect de l'écriture, il s'agit au plus tôt de Jayavarman VII.

Les deux dernières inscriptions sont sans intérêt pour la recherche poursuivie ici. Les quatre premières datent du début du règne de Sūryavarman I. Les inscriptions I et IV mentionnent expressément des donations faites « ici », c'est-à-dire dans le monument où elles sont gravées, mais aucune ne se rapporte à la fondation du temple lui-même. Sur ce point précis, elles se bornent à nous fournir un *terminus ad quem*, 929 ç. (1007 A.D.), au-dessous duquel il est impossible de faire descendre la construction du Tà Kèv.

Mais il y a un fait qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que les deux éminents brâhmanes Yogīçvarapaṇḍitā et Çivācārya qui, appartenant à des familles différentes, présentent la particularité commune d'avoir fait l'un et l'autre (probablement l'un après l'autre) des fondations au Tà Kèv, ont aussi en commun d'être mis par les inscriptions en rapport avec le Hemagiri ou Hemaçṛṅgagiri [1] ; le premier pour l'avoir achevé et y avoir établi un pañcaçūla, le second pour y avoir été préposé à l'inspection des qualités et des défauts [2] (charge qu'il passa ensuite à son petit-fils). Il est assez séduisant de chercher à identifier le Tà Kèv avec le Hema(çṛṅga)giri, dont le nom, équivalant à celui du Meru, s'applique architecturalement fort bien à un temple-montagne couronné de cinq tours-sommets. Le Hemaçṛṅgagiri fut certainement commencé sous Jayavarman V (inscr. de Pràsàt Kôk Pô) [3] et le Hemagiri fut achevé par Sūryavarman I, dates qui coïncident exactement avec le résultat des recherches de Mme de Coral-Rémusat. Les inscriptions du Tà Kèv ne permettent malheureusement pas de faire plus pour le moment que de formuler cette hypothèse. D'autres documents de la même époque vont nous permettre d'en proposer une autre qui complète la précédente.



On admet généralement que Jayavīravarman, dont on possède des inscriptions échelonnées de 925 à 928 ç. (1003-1006 A. D.), est le nom que porta Sūryavarman I pendant les premières années de son règne. Cette opinion, émise par Aymonier, est basée sur le fait que dans plusieurs inscriptions [4], Sūryavarman I donne 924 ç. (1002 A. D.) comme date de son avènement. Elle est confirmée, selon M. Finot, par une inscription de Pràsàt Trapãṅ Run

---

[1] Que la comparaison des inscriptions I et II permet de considérer comme un seul et même monument (supra, p. 419).

[2] On a peut-être eu tort de considérer cette charge comme l'équivalent d'un ministère de la justice. Il s'agit plus probablement d'une fonction limitée au sanctuaire en question.

[3] Cf. *BEFEO.*, XXXI, p. 19.

[4] Notamment celles des Serments du Phīmānàkàs (K. 292), du Pràḥ Khằn de Kômpoṅ Svày (K. 161), et de Tà Kèv (K. 275).

(Rolùoḥ, K. 598) disant expressément que Jayavīravarman monta sur le trône en cette même année 924 [1]. Quelques inscriptions nouvellement découvertes obligent à reprendre la question.

Il y a d'abord une inscription sanskrite gravée sur une stèle trouvée en 1930 par M. H. Parmentier à Pràsàt Khnà, province de Mlu Prei (K. 661), et datant du début du règne d'Udayādityavarman II. Elle fait mention d'une famille dont les membres se succédèrent dans « la charge de porteur d'éventail au service des *treize* rois, depuis le roi des rois nommé Çrī Jaya[varman II] unique possesseur du parasol blanc, jusqu'au roi nommé Sūrya[varman I] », (*çrījayākhyād dharaṇīdharapater ekaçubhrātapatrād āsūryyākhyan nṛpāṇāṃ vyajanavaradharan tryuttarāṇāṃ daçānām*).

La succession des rois du Cambobge de Jayavarman II à Sūryavarman I est très exactement connue, sans lacune. La voici :

Jayavarman II	802-854 A. D.
Jayavarman III	854-877
Indravarman I	877-889
Yaçovarman I	889 ± 910
Harṣavarman I Īçānavarman II	± 910-928 (?) [2]
Jayavarman IV	921 (?)-942
Harṣavarman II	942-944
Rājendravarman	944-968
Jayavarman V	968-1001
Udayādityavarman I	1001-1002
Jayavīravarman (portant à partir de 1006 le nom de Sūryavarman I)	1002-1049.

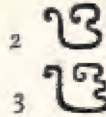
Cette liste ne comporte que douze rois. Elle en comporterait treize, comme le veut l'inscription de Pràsàt Khnà, si Jayavīravarman était distinct de Sūryavarman I. D'autres inscriptions, dans lesquelles le nom de Sūryavarman I apparaît *avant 928 çaka*, date supposée du changement de nom, donnent de la consistance à cette hypothèse.

Comme la plupart des documents sont datés en chiffres, il convient d'abord de revoir les dates une à une, car les chiffres 2 et 3 ne sont pas tellement différents qu'on ne puisse les confondre, surtout si le texte n'est pas parfaitement conservé.

(1) *BEFEO.*, XXVIII, p. 73, n. 3.

(2) Les dates des règnes des deux fils et successeurs de Yaçovarman sont incertaines. Il est probable que pendant les dernières années d'Īçānavarman II, Jayavarman IV s'était déjà proclamé roi à Kòḥ Ker (*BEFEO.*, XXXI, 14 et suiv.).

Les inscriptions des serments du Phĭmānàkàs donnent plusieurs exemples très nets de ces deux chiffres qui affectent les formes suivantes :



Muni de cette donnée, je vais d'abord établir une liste chronologique de toutes les inscriptions de 923 ç. à 933 ç. qui donnent, en même temps qu'une date, un nom ou un titre royal.

1. Pràsàt Khnà (K. 356 Nord), *BEFEO.*, XI, p. 402.

(l. 8) *çrīmān yas tridvirandhrair dharaṇibhṛd udayādityavarmmāgryakarmmā.*

« Le vénérable Udayādityavarman (I), maître de la terre par trois, deux et les ouvertures (923), accomplissant des actes excellents. »

2. Kòḥ Ker (K. 682), inscription inédite, cf. *BEFEO.*, XXXI, p. 15, n. 2.

923 çaka [catu]rddaçī roc māgha çukravāra vraḥ pā [da dhūli] jeṅ vraḥ kamrateṅ añ çrī udayādityavarmmadeva.

« 923 çaka, 14ᵉ jour de la lune croissante de Māgha, vendredi, S. M. Udayādityavarman » (I).

3. Tà Kiṅ (K. 125). *BEFEO.*, XXVIII, p. 142.

(l. 1) *923 çaka*

(ll. 3-4) *vraḥ pāda dhūli jeṅ vraḥ kaṃmrateṅ añ ta paramapavitra*

(l. 20) *man añ khñuṃ paṃcyaṃ khñuṃ teṃ kaṃmrateṅ kaṃtvan añ gi pi dval vraḥ karuṇā ta paramapavitra.*

4. Robàṅ Romās (K. 153), inscription inédite.

923 çaka nu vraḥ kamrateṅ ña çrī someçvarapandita... jvan bhūmi... ti dār vraḥ karuṇā prasāda ta dhūli vraḥ pāda kamrateṅ añ çrī sūryyavarmmadeva.

« 923 çaka. V. K. A. Çrī Someçvarapaṇḍita... offre une terre... obtenue par faveur royale de S. M. Sūryavarman. »

5. Bos Pràḥ Ṇan (K. 89), *Corpus*, pl. CCVIII.

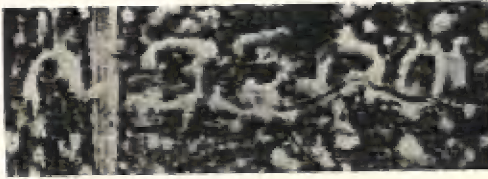
(l. 1) *924 çaka* (l. 2)... *vraḥ pāda kamrateṅ kaṃtvan añ çrī sūryyavarmmadeva.*

6. Pràsàt Trapāṅ Run, Kǒṃpoṅ Svày (K. 705), inscription inédite, cf. *BEFEO.*, XXXIII, p. 531.

(l. 1) *924 çaka* [1] *nu dhūli vraḥ pāda kamrateṅ kaṃtvan añ çrī sūryyavarmmadeva.*

---

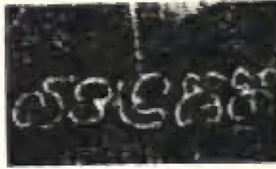
[1] Le chiffre que je transcris 2 présente à sa partie inférieure droite un aplatissement, une sorte de concavité, correspondant peut-être à la deuxième sinuosité du chiffre 3. Aussi ne donné-je cette inscription que pour mémoire, sans en tirer argument.



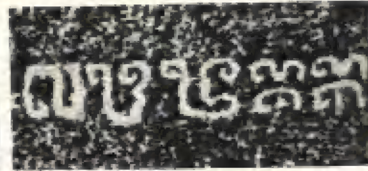
A



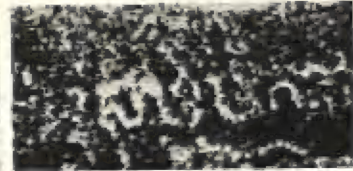
B



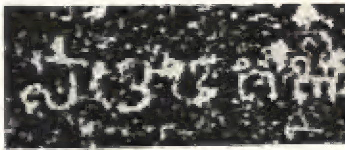
C



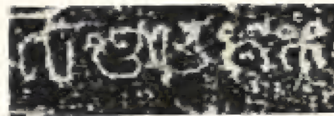
D



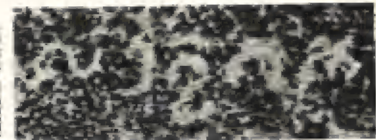
E



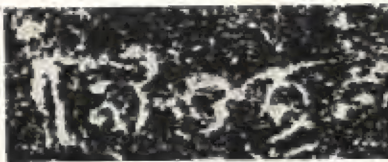
F



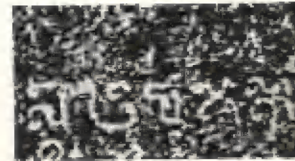
G



H



I



J



K

DATES DES INSCRIPTIONS DE JAYAVĪRAVARMAN ET DE SŪRYAVARMAN I.

A, Tà Kin (3), 923. — *B*, Robań Romās (4), 923. — *C*, Bos Práḥ Ṇan (5), 924. — *D*, Prāsāt Trapăṅ Run, K. Svày (6), 924 (ou 934). — *E*, Stœ̆n Ćrap (7), 925. — *F*, Tûol Prāsāt (8, A), 925. — *G*, Tûol Prāsāt (8, B), 925. — *H*, Daṃbók Khpos (9), 927. — *I*, Phnoṃ Práḥ Nét Práḥ (10), 927. — *J*, Prāsāt Trapăṅ Run, Roluoḥ (11), 928. — *K*, Phīmānàkàs (14), 933, 924. (Cf. p. 422-424.)

7. Stŭṅ Črap (K. 693), inscription inédite, cf. *BEFEO.*, XXXI, p. 620.

(A, l. 1) *925 çaka pañcamī ket bhadrapada ādityavāra*

(l. 3) *dhūli vraḥ pāda dhūli jeṅ vraḥ kamrateṅ añ çrī jayavīravarmmadeva.*

« 925 çaka, le 5e jour de la lune croissante de Bhadrapada, dimanche. . . S. M. Jayavīravarman. »

8. Tûol Pràsàt (K. 158), *Corpus*, pl. lii-liv.

(A, l. 1-2) *925 çaka pi ket āçvayuja çukravāra anurādhanakṣatra nu dhūli vraḥ pāda dhūli jeṅ vraḥ kamrateṅ añ çrī jayavīravarmmadeva stāc āy vraḥ caturdvāra vraḥ jayendranagarī.*

« 925 çaka, 3e jour de la lune croissante d'Āçvayuja, vendredi, astérisme Anurādha, S. M. Jayavīravarman résidant au Saint Carturdvāra de Jayendranagarī. »

(B, l. 14-15) *925 çaka pi ket āçvayuja çukravāra anurādhanakṣatra nu dhūli vraḥ pāda dhūli jeṅ vraḥ kamrateṅ añ çrī jayavīravarmmadeva stāc āy vraḥ gṛha chloṅ vraḥ kralā phdaṃ paçcima.*

« 925 çaka, 3e jour de la lune croissante d'Āçvayuja, vendredi, astérisme Anurādha, S. M. Jayavīravarman résidant dans la sainte demeure et traversant la chambre à coucher de l'Ouest. »

9. Daṃbók Khpos (K. 196), inscription inédite, cf. Aymonier, *Cambodge*, I, p. 420.

Cette inscription très ruinée où apparaît vers la fin le nom de *Çrījayavīravarmmadeva*, commence ainsi :

(l. 1) *cāp vā noḥ ta nu tok gol daha vā noḥ tok gol* (2) *noḥ añ pre vvaḥ drvaṅ° 927 çaka pañcamī ket māgha* (3) *vudhavāra bharaṇinakṣatra...*

« Arrêtez ceux qui arrachent les bornes ; s'ils arrachent ces bornes, j'ordonne de leur fendre la poitrine. 927 çaka, 5e jour de la lune croissante de Māgha, mercredi, astérisme Bharaṇi. »

10. Phnoṃ Práḥ Nét Práḥ (K. 216), *Corpus*, pl. ciii-civ.

Nord (l. 1) *927 çaka purṇṇamī vaiçākha çukravāra gi nu khloñ vala.....* (2)... *ta dhūli vraḥ pāda dhūli jeṅ vraḥ kamrateṅ añ çrī jayavīravarmmadeva.*

« 927 çaka, pleine lune de Vaiçākha, vendredi, le khloñ vala . . . à S. M. Jayavīravarman. »

11. Pràsàt Trapăṅ Run, Rolûoḥ (K. 598), *BEFEO.*, XXVIII, p. 67.

(B, l. 1) *928 çaka pi ket jyeṣṭha çukravāra āradanakṣatra nu dhūli vraḥ pāda dhūli jeṅ vraḥ kamrateṅ añ çrī [ja](2)yavīravarmmadeva ta svey vraḥ rājya nu çaka catvāri do nava.*

« 928 çaka, 3e jour de la lune croissante de Jyeṣṭha, vendredi, astérisme Ārada, S. M. Jayavīravarman qui jouit de la royauté en 924 çaka. »

12. Phnoṃ Sankè Kòṅ (K. 232).

Aymonier, *Cambodge*, II, p. 246, a lu le début de l'inscription khmère gravée sur le piédroit Nord : « En 938 (ou 928) çaka, 2e jour de la première

quinzaine de Vaiçākha, mercredi, mansion lunaire Bharaṇī, S. M. Sūryavarman, roi des quatre portes sacrées, etc. » L'Ecole ne possède malheureusement pas d'estampage de cette inscription khmère, mais la dernière ligne du texte sanskrit qui est inscrit sur le piédroit Sud et semble se rapporter à la même fondation donne la date 929 (*dvāra-dvi-randhraiḥ*). Ceci favorise la lecture 928 dans le texte khmèr qui, au lieu de compter l'année comme courante, l'a peut-être comptée comme écoulée.

13. PRÀSÀT NĀK BUOS (K. 342).

AYMONIER, *Cambodge*, II, p. 233, lit au début de l'inscription khmère du piédroit Ouest, qui nomme deux fois Sūryavarman I, la date « 930 çaka, 1er jour de la lune croissante de Kārtika, lundi ». L'estampage de l'Ecole ne permet pas de distinguer les chiffres de cette date.

14. SERMENTS DU PHĪMĀNÀKÀS (K. 292), *BEFEO.*, XIII, 6, p. 12.

933 çaka navamī ket bhadrapada ādityavāra ... dhūli vraḥ pāda kamrateṅ kamtvan añ çrī sūryyavarmmadeva ta sakala svey vraḥ dharmmarājya nu 924 çaka.

« 933 çaka, 9e jour de la lune croissante de Bhadrapada, dimanche, ... S. M. Sūryavarman qui jouit intégralement de la sainte royauté en 924 çaka. »

Cette liste montre tout d'abord que le nom de Sūryavarman ne remplace pas celui de Jayavīravarman à une date déterminée, comme ce serait le cas si le roi avait réellement changé de nom. Alors que Jayavīravarman apparaît en 925 (inscr. 7 et 8), 927 (9 et 10), et 928 (11), Sūryavarman est attesté dès 923 (4) et 924 (5).

La différence de noms s'accompagne d'une différence de titulature. Tandis que le titre de Jayavīravarman est partout *dhūli vraḥ pāda dhūli jeṅ vraḥ kamrateṅ añ*, conformément au protocole des précédents rois d'Aṅkor, celui de Sūryavarman comporte partout (sauf 4 et 13) le terme *kamtvan*. Ce terme est si caractéristique de son épigraphie qu'on peut se demander si ce n'est pas déjà lui qui est nommé dans l'inscription de Tà Kiṅ de 923 ç. (3).

Coïncidant avec cette différence de titulature, apparaît une différence généalogique. Sūryavarman se réclame de la race solaire, du *sūryavaṃça* (inscr. de Práḥ Khằn, K. 161), tandis que Jayavīravarman se rattache à la race lunaire, au *somavaṃça* (inscr. 8).

Enfin, si l'on étudie la répartition géographique des inscriptions de Jayavīravarman et de Sūryavarman, on est amené à constater que celles de Jayavīravarman sont groupées à l'Ouest, dans la région d'Aṅkor, mais que, celles de Sūryavarman antérieures à 929, ont été trouvées dans le Nord-Est. Les deux domaines s'affrontent dans la région située entre le Sud de Promtép et le Nord de Kômpoṅ Svày, et c'est à l'un des points de rencontre qu'a été trouvée la curieuse inscription de Dambók Khpos (9) dans laquelle un personnage parlant à la première personne, probablement le roi Jayavīravarman dont le nom apparaît un peu plus loin, menace de « fendre la poitrine à ceux qui arracheront les bornes ».

Cette expression rappelle deux passages de la stèle de Sdŏk Kăk Thoṃ, se rapportant à la même époque, où il est question d'actes de vandalisme commis au début du règne de Sūryavarman I :

(face D, ll. 40-41) *man vraḥ pāda Nirvvāṇapada krīdā vala pi ᵃnak tok vraḥ āy Bhadrapattana nu Stuk Ransi.*

M. Finot (*BEFEO.*, XV, 2, p. 91), suivant en cela Aymonier (*Cambodge*, II, p. 269, n. 1), traduit cette phrase : « Alors S. M. Nirvāṇapada (Sūryavarman I) leva des troupes *contre* les gens qui dévastaient les temples à Bhadrapattana et Stuk Ransi. » Mais c'est donner à *pi* un sens qu'il n'a jamais. Ce mot indique toujours le but de l'action exprimée par le verbe principal, et la phrase citée doit se traduire littéralement : « Alors, S. M. Nirvāṇapada (Sūryavarman I) promena (m. à m. joua) son armée pour que les gens [de cette armée] arrachent les dieux (*tok vraḥ*) à Bhadrapattana et à Stuk Ransi. » Ce sens est pleinement confirmé par une phrase qui apparaît un peu plus loin (ll. 45-46) et qui parle des « fondations qui avaient été dévastées lorsque S. M. Nirvāṇapada promena son armée » (*caṃnat noḥ phoṅ syaṅ ta çūnya kāla vraḥ pāda Nirvvāṇapada krīdā vala*).

Il est fort possible que ce soient ces dévastations qui aient motivé les menaces de Jayavīravarman à Daṃbók Khpos (9) en 927 ç. (1005 A.D.). Elles ne suffirent pas à arrêter la « promenade » de Sūryavarman I qui, deux ans après, laisse une inscription à Sankè Kòṅ (12), fort loin dans l'Ouest, et dont la stèle de Sdŏk Kăk Thoṃ mentionne le passage à Bhadrapattana et à Stuk Ransi, dans la même région.

Au total, il semble nécessaire de dissocier Jayavīravarman d'avec Sūryavarman I, et l'on est tenté de se représenter ainsi l'histoire des premières années du XIᵉ siècle.

L'avènement, en 923 ç. (1001 A. D.), d'Udayādityavarman I, qui n'était qu'un descendant assez éloigné de son prédécesseur Jayavarman V, suscita des compétitions qui mirent aux prises deux personnages dont les origines sont passées sous silence par les inscriptions. Jayavīravarman devient roi à Aṅkor en 924 ç. (1002 A. D.), pendant que Sūryavarman s'organise dans l'Est, où l'inscription de Robaṅ Romās (4) et peut-être celle de Tà Kiṅ (3) attestent sa présence dès l'année précédente. C'est entre 927 ç. et 929 ç. (1005-1007 A. D.) que se place la « promenade militaire » (*krīdā vala*) qui assure à Sūryavarman la victoire sur Jayavīravarman et l'accession au trône d'Aṅkor. Plus tard, il fera remonter à 924 ç. son avènement au pouvoir, ce qui ne sera pas complètement faux, puisqu'en fait il détenait dès cette année-là une partie du pays.

Cette reconstruction, hypothétique sans doute, mais la seule qui soit actuellement susceptible de concilier les données épigraphiques groupées ci-dessus, a par surcroît l'avantage de nous expliquer un fait assez frappant. Tandis que les premières inscriptions de Sūryavarman I, trouvées dans l'Est, sont toutes en khmèr et généralement fort mal écrites, les stèles de

Tûol Pràsàt (8) et de Pràsàt Trapãň Run de Rolûoḥ (11) émanant de Jayavīravarman, sont partiellement en sanskrit, et peuvent être rangées parmi les meilleures productions des lapicides cambodgiens. C'est apparemment parce que Jayavīravarman, installé à Aṅkor, avait à sa disposition les pandits et les çilpin royaux.

En profita-t-il pour entreprendre quelque construction à laquelle nous puissions attacher son nom? Certainement, et l'inscription de Pràsàt Trapãň Run de Rolûoḥ (11) le dit en toutes lettres (B, ll. 30-31) : *vraḥ stāc āy vraḥ caturdvāra nā mel vraḥ vnaṃ ta ti pre thve nirmmāṇa*. « Sa Majesté (Jayavīravarman) était au Palais des Quatre Portes et examinait la Sainte Montagne dont il avait ordonné la construction » (1). Caturdvāra, les Quatre Portes, est le nom du Palais royal d'Aṅkor. Les deux seuls monuments d'Aṅkor Thoṃ qui puissent être qualifiés de *vraḥ vnaṃ* « temple-montagne », sont le Phĭmãnàkàs et le Bàphûon. Le Bàphûon date très probablement du règne d'Udayādityavarman II (2). Reste le Phĭmãnàkàs qui est nettement plus ancien, et qui se trouve précisément tout à côté de ce « bassin de pierre d'Aṅkor Thoṃ » (*vraḥ çilātatāk Yoçodharapurī*), où, suivant l'inscription, Jayavīravarman résidait une semaine avant, et immédiatement après son inspection des travaux du temple-montagne (3). Je ne crois pas forcer beaucoup le texte en identifiant celui-ci avec la pyramide du Phĭmãnàkàs.

Mais les faits rapportés par l'inscription de Pràsàt Trapãň Run datent de l'année 928 ç. (1006 A. D.) qui est la dernière date attestée du règne de Jayavīravarman. Celui-ci dut, en disparaissant, laisser le Phĭmãnàkàs inachevé. Or, on s'accorde à considérer la timide galerie voûtée qui couronne cet édifice comme postérieure aux étages de la pyramide. Il devient alors tentant d'attribuer à Sūryavarman I, prince d'origine étrangère, la construction de cet élément architectural nouveau au Cambodge : la galerie voûtée. Et l'on est amené à se demander si l'achèvement par Sūryavarman I du Hemagiri de Jayavarman V n'aurait pas consisté aussi dans la construction d'une galerie voûtée — qui serait précisément la galerie du second étage du Tà Kèv.

Hypothèses ? Soit. Mais comment ne pas être amené à les formuler en présence des faits suivants : d'une part, dans l'épigraphie, deux édifices que leurs noms désignent comme des temples-montagnes, le Hemagiri commencé par Jayavarman V et achevé par Sūryavarman I, et le Vraḥ Vnaṃ de Yaçodharapurī en cours de construction pendant la dernière année du règne de Jayavī-

(1) *BEFEO.*, XXVIII, pp. 68, 77.

(2) G. Cœdès, *La date du Bàphûon*. BEFEO., XXXI, p. 18.

(3) *BEFEO.*, XXVIII, pp. 75, 78. — Ce bassin de pierre est certainement celui qui se trouve au Nord de la pyramide du Phĭmãnàkàs. Aucun autre sraḥ dans Aṅkor Thoṃ ne mérite ce nom. Dans son état actuel, le parement est décoré sur sa face Sud de bas-reliefs tardifs. Mais la margelle ancienne qui subsiste au-dessous d'eux et se poursuit sur les autres faces est bien de l'art du Xe siècle.

ravarman et probablement achevé par Sūryavarman I ; — d'autre part, sous nos yeux, deux temples-montagnes, le Tà Kèv et le Phĭmānàkàs, que des recoupements nous invitent à identifier respectivement au Hemagiri et au Vraḥ Vnaṃ, et qui offrent les deux plus anciens types de galeries voûtées connus au Cambodge ?

Au total, si les inscriptions du Tà Kèv, et d'une façon générale celles du début du XIe siècle, ne permettent pas de dater avec précision la construction du monument, les seules hypothèses raisonnables qu'elles autorisent tendent toutes à placer celle-ci dans les dernières années du Xe et les premières années du XIe siècle, c'est-à-dire très exactement à l'époque déterminée par les recherches de Mme de Coral-Rémusat et de M. Goloubew.

Note additionnelle. — Pendant l'impression de cet article, j'ai reçu l'estampagne d'une inscription sanskrite récemment découverte à Tûol Dón Srĕi (Bàrày, Kǒṃpoṅ Thoṃ) dont une stance semble bien confirmer ma façon d'envisager le début du règne de Sūryavarman I. Dans l'éloge de ce roi on lit (face B, ll. 25-26):

navayauvanadṛpto yo *navagrahasamaprabhaḥ*
navavarṣaṃ vitatyājim *avdhidvinavarājyabhāk* ‖

« Enflammé de *neuve* jeunesse, doué d'un éclat semblable à celui des *neuf* planètes, il soutint une guerre de *neuf* ans et jouit de la royauté en *neuf*-deux-(quatre) océans. »

Il est extrêmement improbable que cette guerre ait eu lieu avant 924 ç., car les dernières années du règne de Jayavarman V paraissent avoir été fort calmes. Par contre, si nous comptons neuf ans à partir de 924 ç., nous arrivons à l'année 932, et c'est l'année suivante en 933 ç. que furent gravées les inscriptions des serments sur les portes du Palais Royal. Cette guerre de neuf ans a ainsi beaucoup de chances de correspondre à la lutte contre Jayavīravarman que nous ont laissé entrevoir les inscriptions précédemment citées.

G. CŒDÈS.

BIBLIOGRAPHIE ANALYTIQUE

DES

TRAVAUX RELATIFS AUX ÉLÉMENTS ANARYENS DANS LA CIVILISATION ET LES LANGUES DE L'INDE

par Constantin RÉGAMEY

Préface.

La présente bibliographie porte sur les travaux concernant :

1° les éléments culturels et linguistiques que la civilisation indienne doit aux populations anaryennes de l'Inde (Dravidiens, Muṇḍa, etc.),

2° les influences que l'Inde ancienne a subies de la part des civilisations anaryennes étrangères (par conséquent, je n'ai tenu compte ni de l'influence du monde musulman qui s'est exercée sur l'Inde moderne, ni des influences grecques et iraniennes, pour autant qu'elles étaient aryennes). Ce domaine de recherches constitue le noyau de la bibliographie et c'est sur ces points que j'ai visé à la rendre complète et à donner des analyses détaillées.

Cependant, les éléments linguistiques et culturels fournis par les populations anaryennes de l'Inde appartiennent souvent, en même temps, à des langues ou à des civilisations étrangères. Il fallait donc tenir compte des affinités linguistiques et ethniques des Dravidiens ou des Muṇḍa. La littérature qui traite de ces questions étant énorme, on ne pouvait pas tout citer. Je me suis donc borné à signaler les principaux travaux concernant les relations des Muṇḍa ou des Dravidiens avec les autres races et groupes linguistiques et leurs influences mutuelles. C'est ainsi que je ne signale de tous les travaux du P. W. Schmidt que celui qui étudie les rapports du muṇḍa et des langues austroasiatiques (**21**)*. A plus forte raison, j'ai dû exclure de la bibliographie les travaux de Matsumoto et de Rahder sur les rapports entre le japonais et les langues austroasiatiques, puisque ces auteurs ne tiennent pas compte de l'Inde. J'omets également les descriptions non comparatives des populations et des langues anaryennes de l'Inde.

A cette distinction de matière se joint la distinction chronologique. Ce n'est que pour les travaux des 20 ou 30 dernières années, que j'ai cherché à donner une liste complète. En ce qui concerne l'époque antérieure, pour ne pas encombrer la bibliographie par des ouvrages en majorité surannés, je me borne à signaler les publications présentant des théories typiques ou offrant une synthèse des idées de l'époque, ce qui me dispense de citer les travaux antérieurs (tel est l'article de Bühler sur l'épigraphie, celui de Woods pour la légende du déluge, celui de Sylvain Lévi, n° **34**, pour la question du Bāveru-

(*) Les chiffres gras renvoient aux numéros de la bibliographie.

jātaka, etc.). Quant aux petites notes de cette époque, je ne signale que celles qui ne sont pas entrées dans les grands travaux et qui risquent, par conséquent, de passer inaperçues. Les considérations ci-dessus justifient certaines lacunes : mais je ne prétends pas m'excuser des omissions involontaires d'autant plus inévitables que quelques publications me sont restées inaccessibles.

J'ai pourvu chaque numéro d'une analyse plus ou moins détaillée ; mais on ne doit pas considérer que ces analyses portent également sur toutes les parties des travaux examinés. Je ne vise qu'à y signaler tout ce qui concerne directement la question des éléments anaryens. Ceci explique la disproportion apparente entre les résumés et les dimensions de certains ouvrages analysés. Il est clair que, dans ces conditions, l'analyse d'un court article peut être plus longue que celle d'un gros livre. En aucun cas, la longueur des analyses ne doit être interprétée comme une indication sur la valeur scientifique des ouvrages signalés. Je ne crois pas utile d'indiquer d'une manière quelconque mon avis personnel sur tel travail, d'autant plus que les recherches en question sont relativement jeunes et qu'il est encore impossible de tracer une ligne de démarcation entre ce qui est sûr et sérieux et ce qui ne l'est pas. J'ai donc tâché de rester objectif, sauf dans quelques cas où la critique me semblait indispensable.

La concision de certaines analyses provient également du fait que j'évite les répétitions en renvoyant à l'article où les mêmes idées ont été exposées pour la première fois. Les articles qui ne font que reproduire le contenu d'un travail antérieur, sans apporter de nouvelles théories ou de nouveaux faits, ne sont pas numérotés à part, mais ils sont signalés à la suite du travail qui les a inspirés ou qui est parallèle.

Etant donné le nombre assez restreint des numéros de la bibliographie et la complexité des principaux ouvrages, il a paru inutile de la diviser en sections, puisque plusieurs articles auraient appartenu à plusieurs groupes à la fois. J'ai donc suivi l'ordre chronologique et cherché à faciliter l'usage de la bibliographie par des renvois nombreux et par trois index : noms d'auteurs, matières, mots indo-aryens d'origine anaryenne. Les renvois qui se trouvent au cours de l'analyse, se rapportent au point mentionné dans la phrase ; ceux qui suivent l'analyse, concernent l'article entier. Je signale également les principaux comptes rendus.

La bibliographie est arrêtée au mois de décembre 1933. Je ne signale pour l'année 1934 que quelques ouvrages dont j'ai eu connaissance avant l'impression de mon travail. J'ai l'intention de le poursuivre et de donner dans quelques années un supplément portant sur les ouvrages parus après 1933. J'espère profiter de cette occasion pour compléter la bibliographie présente et pour corriger les fautes, et je serai très reconnaissant à tous ceux qui voudront bien me les signaler.

J'exprime ici toute ma gratitude à M. Jean Przyluski qui m'a intéressé à la question des éléments anaryens et qui m'a toujours fourni de précieuses indications sur mon travail ; je tiens aussi à remercier bien vivement Melle

Marcelle Lalou qui a bien voulu se charger de la correction du texte, et je suis sincèrement reconnaissant à M. Jules Bloch, M. Stanislaw Schayer, M. Stefan Przeworski et à tous ceux qui m'ont donné des informations et ont contribué à rendre la présente bibliographie plus complète.

Paris, 1934.

Abréviations.

AA	Artibus Asiae, Hellerau-Dresden.
AAnth.	Archiv für Anthropologie, Braunschweig.
AASOR	Annual of the American School of Oriental Research, New Haven.
ABIA	Annual Bibliography of Indian Archaeology, Leyden.
ABORI	Annals of the Bhandarkar Oriental Institute, Poona.
Act. Or.	Acta Orientalia, London.
AM	Asia Major, Leipzig.
AnzWAW	Anzeigen der Wiener Akademie der Wissenschaften.
AO	Archiv Orientální. Journal of the Czechoslovak Oriental Institute, Prague.
ASI	Archeological Survey of India, Calcutta.
BCLS	Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie Royale de Belgique.
BEFEO	Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient, Hanoi.
Bijdr.	Bijdragen tot het Taal-, Land-, en Volkenkunde van Nederl. Indië.
BSL	Bulletin de la Société de Linguistique, Paris.
BSOS	Bulletin of the School of Oriental Studies, London.
DLZ	Deutsche Literaturzeitung, Berlin.
EA	Etudes Asiatiques publiées à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'École Française d'Extrême-Orient, 1925, II vol.
ERE	Encyclopedia of Religion and Ethics.
GGA	Göttingische Gelehrte Anzeigen.
IA	Indian Antiquary, Bombay.
IHQ	Indian Historical Quarterly, Calcutta.
IL	Indian Linguistics, Lahore.
ILN	Illustrated London News.
JA	Journal Asiatique, Paris.
JAOS	Journal of the American Oriental Society, New Haven.
JASB	Journal of the Asiatic Society of Bengal, Calcutta.
JBBRAS	Journal of the Bombay Branch of the Royal Asiatic Society.
JBHS	Journal of the Bombay Historical Society.
JBORS	Journal of the Bihar and Orissa Research Society, Bankipore.
JHAS	Journal of the Hyderabad Archeological Society.
JIH	Journal of Indian History, Madras.
JORM	Journal of Oriental Research, Madras.
JPTS	Journal of the Pali Text Society.

JRAI	Journal of the Royal Anthropological Institute, London.
JRAS	Journal of the Royal Asiatic Society, London.
KF	Kleinasiatische Forschungen, Weimar.
KZ	Zeitschrift für Vergleichende Sprachforschung, Göttingen.
MAGW	Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft zu Wien.
MASI	Memoirs of the Archeological Survey of India, Calcutta.
MASB	Memoirs of the Asiatic Society of Bengal, Calcutta.
MCB	Mélanges Chinois et Bouddhiques publiés par l'Institut Belge des Hautes Etudes Chinoises, Bruxelles.
ML	(Mélanges Linossier) Études d'Orientalisme publiées par le Musée Guimet à la mémoire de Raymonde Linossier, Paris, 1932, II vol.
MO	Le Monde Oriental, Uppsala-London.
MSL	Mémoires de la Société de Linguistique, Paris.
MVAG	Mitteilungen der Vorderasiatisch-Aegyptischen Gesellschaft.
NION	Nederlandsch Indië Oud en Nieuw.
OAZ	Ostasiatische Zeitschrift, Berlin und Leipzig.
OLZ	Orientalistische Literaturzeitung, Leipzig.
QJMS	Quarterly Journal of the Mythic Society, Bangalore.
RA	Revue d'Assyriologie et d'Archéologie Orientale, Paris.
RAA	Revue des Arts Asiatiques, Paris.
RC	Revue Critique d'Histoire et de Littérature, Paris.
RHA	Revue Hittite et Asianique.
RHR	Revue de l'Histoire des Religions, Paris.
RIA	Otto Schrader, Reallexicon der Indogermanischen Altertumskunde, 1901.
RO	Rocznik Orjentalistyczny, Lwów.
SBAW	Sitzungsberichte der Bayrischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse.
SII	Studia Indo-Iranica. Ehrengabe für W. Geiger zur Vollendung des 75 Lebensjahres, Leipzig, 1931.
SK	Seminarium Kondakovianum, Prague.
SPAU	Sprawozdania Polskiej Akademji Umiejętności, Kraków.
TP	T'oung Pao, Paris-Leyde.
VS	« Vyasasangrahamu ». A Miscellany of Papers presented to Rao Saheb Mahopadhyaya Gidugu Venkata Ramamurti Pantulu Garu, Guntur, 1933.
WBKA	Wiener Beiträge zur Kunst und Kulturgeschichte Asiens.
WZKM	Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes.
ZB	Zeitschrift für Buddhismus und verwandte Gebiete, München-Neubiberg.
ZDMG	Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, Leipzig.
ZII	Zeitschrift für Indologie und Iranistik, Leipzig.
CR	Compte rendu.

BIBLIOGRAPHIE.

1. ROBERT CALDWELL : *A Comparative Grammar of the Dravidian or South-Indian Family of Languages.*

1ère édition, London, 1856, VIII + 528 pp.
2ème — — 1875, XLII + 608 pp.
3ème — — 1913, XL + 640 pp.

(Les pages sont citées d'après la 3ème édition.)

Croyant à l'unité primitive du langage, C. prétend trouver des analogies entre les parlers dravidiens d'une part et les langues indo-européennes, sémitiques, australiennes et « scythiques » (cette dernière dénomination désignant la famille ouralo-altaïque) d'autre part. Il admet toutefois que seules les concordances avec les langues « scythiques » sont précises, ce qui s'explique par l'hypothèse que le dravidien, après la « séparation des langues » appartenait au groupe « scythique ». C. signale, en effet, l'harmonie vocalique qui caractérise à la fois les langues « scythiques » et le dravidien (pp. 180-182), l'étroite ressemblance de certains suffixes dravidiens et ouralo-altaïques (p. ex. le suffixe du pluriel : drav. *-mor*, *-mar*, mongol *-nar*, *-ner*, turc *-lar*, *-ler*, etc. ; goṇḍ. *-k*, hongrois *-k*, lapon *-k*, *-ch*, *-h*, etc.), les désinences nasales du génitif caractéristiques de ces deux groupes linguistiques, d'intéressantes analogies dans la formation des pronoms (pp. 372-383, 389-395, 409, 437, 439, etc.), le suffixe du passé *-d* qui se retrouve dans les langues « scythiques » (pp. 510-512), l'emploi du participe « relatif » commun au dravidien, au mongol et au mandchou, enfin de nombreuses concordances lexicales.

L'aspect des langues dravidiennes a été fortement altéré par l'influence du sanskrit ; cependant, on doit admettre aussi l'influence du dravidien sur l'indo-aryen. L'existence d'une langue dravidienne « brahui » en Béloutchistan, ainsi que certains noms géographiques conservés par PTOLÉMÉE prouvent que les Dravidiens occupaient jadis un territoire bien plus vaste qui comprenait l'Inde du Nord (cf. **48**). C'est là qu'ils rencontrèrent les Indo-aryens et furent appelés par ceux-ci *dasyu* (pp. 106-114). Il paraît improbable que les Dasyu fussent des Kolariens dont le nombre est si petit par rapport à celui des Dravidiens. La civilisation de ces derniers devait être assez haute ; ceci ressort de leur vocabulaire qui possède un grand nombre de termes techniques qui ne furent pas empruntés au sanskrit (p. 114, cf. **26**). Il n'y a donc rien de surprenant dans le fait que les Indo-aryens aient subi certaines influences dravidiennes, attestées par des emprunts lexicaux et par certaines altérations de la langue (p. ex. l'existence, en sanskrit, des consonnes cérébrales; cf. G. I. ASCOLI, *Corsi di glottologia*, vol. I, 1870, pp. 232 et suiv., **49**, **144**) et, dans l'indo-aryen moderne, l'inflexion du nom à l'aide des parti-

cules postposées, la postposition au lieu de la préposition, la formation des temps au moyen des participes, etc.). Les faits phonétiques, comme l'existence du ḷ cérébral, le passage de *a* et *ā* à *e* peuvent provenir aussi bien du dravidien que des langues kolariennes.

Quant aux concordances lexicales, C. distingue les ressemblances dues à « l'unité initiale des langues dravidiennes et indo-européennes » (p. ex., drav. *uyar* « haut », grec ἄκρ, arménien *wor* « haut » ; drav. *migu* « grand », skr. *mahant*, grec μέγαλος, goth. *mikils*, etc.) et les emprunts réciproques entre le sanskrit et le dravidien. Le nombre de mots sanskrits empruntés au dravidien est, selon C., assez considérable ; il en dresse une liste qui comprend dès la seconde édition, les éléments fournis par GUNDERT (3) et KITTEL (5).

Cf. E. WEBB, *Evidences of the Scythian Affinities of the Dravidian Language, condenced and arranged from Rev. R. Caldwell's Comparative Dravidian Grammar*, JAOS, VII, pp. 271 et suiv. ; C. SCHOEBEL, 1er Congrès International des Orientalistes, Paris, 1873, CR de la 1ère session, t. II, pp. 348-350 ; HOMER B. HULBERT, *Comparative Grammar of the Korean Language and the Dravidian Family of Languages*, Seoul, 1906 ; A. TROMBETTI, *Elementi di glottologia*, Bologne, 1923, pp. 63 ss., 404 ss. ; — **12**, **20**, **84**, **152**.

2. ALBRECHT WEBER : *Die vedischen Nachrichten von den* NAXATRA *(Mondstationen)*.

I Teil (Historische Einleitung), Abhandl. der Königl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1860, pp. 283-332.

II Teil, ibid., 1861, pp. 267-400.

L'auteur expose d'abord la théorie de BIOT sur l'origine chinoise des *nakṣatra* indiens (cf. J. B. BIOT, *Étude sur l'astronomie indienne*, Paris, 1859). En effet, le système des mansions lunaires indiennes présente de nombreuses et étroites analogies avec les *sieou* chinois, analogies qui ne peuvent s'expliquer que par l'emprunt. La priorité du système chinois ressort, selon BIOT, du fait que les distances inégales entre les *sieou* répondent exactement aux faits astronomiques, tandis que les *nakṣatra* y sont mal adaptés.

Cependant, aucun autre fait ne témoigne d'une influence de la Chine sur l'Inde. En outre, le système des *sieou* ne correspond qu'à l'état assez récent de l'astronomie indienne, ce qui exclut la possibilité d'un emprunt direct à la Chine. D'autre part, les *sieou*, précisément là où ils diffèrent des *nakṣatra*, présentent des concordances avec les *menāzil* arabes. Il est donc probable que ces trois systèmes sont dérivés d'un quatrième qui ne saurait être que celui des Babyloniens, des analogies entre l'astronomie chaldéenne et chinoise ayant été signalées depuis longtemps. Des traces du système babylonien, conservées par les peuples de l'Asie antérieure rendent très probable l'origine chaldéenne des *nakṣatra* dont certains noms comme *kṛttikā*,

rohiṇī, *āśreṣā*, etc., semblent être une traduction des noms babyloniens correspondants.

Les différences que l'on constate entre le système indien et les traces du système babylonien s'expliquent par l'inexactitude de la tradition indienne, puisque les textes qui nous renseignent sur les *nakṣatra* sont bien plus récents que l'introduction de ce système dans l'Inde.

Cf. A. Weber, *Indische Skizzen*, Berlin, 1857, pp. 76 et 98 ; J. B. Biot, *Étude sur l'astronomie indienne et sur l'astronomie chinoise*, Paris, 1862 ; F. Max Müller, *India, what can it teach us*, pp. 126-133 ; A. Weber, *Indische Studien*, B. IX, Leipzig, 1865, pp. 424-472 ; A. Weber, *Indische Literaturgeschichte* (2e éd.), pp. 265 et suiv. ; H. Zimmer, *Altindisches Leben*, pp. 345, 363, 368 ; J. Schmidt, Abh. der Berl. Akad., 1890, p. 51 ; — **16**, **68**.

3. H. Gundert : *Die dravidischen Elemente im Sanskrit*. ZDMG, Band 23, 1869, pp. 517-530.

Il serait bien improbable que les relations mutuelles entre les Dravidiens et les Indo-aryens n'eussent laissé de traces que dans le vocabulaire dravidien ; en fait, un grand nombre de mots sanskrits ont été empruntés aux langues dravidiennes. L'auteur cherche une méthode qui permettrait de découvrir les mots dravidiens sous la forme indo-aryenne. Il croit pouvoir établir cette méthode en étudiant les *tadbhava* sanskrits empruntés par les Dravidiens et les altérations phonétiques qu'ils ont subies ; G. suppose que les mots dravidiens en sanskrit devraient subir des altérations analogues. Des indices pareils montrent que tel mot sanskrit peut être anaryen, mais pour prouver qu'il est en fait emprunté aux langues dravidiennes, on doit découvrir dans celles-ci une racine vivante apparentée.

En se servant de cette méthode, G. dresse une longue liste de mots sanskrits présumés d'origine dravidienne.

Cf. **4**, **5**, **12**, **65**, etc.

4. John Beames : *A Comparative Grammar of the Modern Aryan Languages of India*. 1 vol. London, 1872.

L'auteur trouve peu probable que le dravidien ait influencé considérablement les langues des Indo-aryens qui étaient plus civilisés que les aborigènes. On veut attribuer à l'influence anaryenne le fait que les langues indo-aryennes modernes ont abandonné l'ancien système de flexion en se servant des auxiliaires, des participes et des particules. Pourtant cet état ne se produisit qu'à la suite des prâkrits ; s'il avait été dû à l'influence dravidienne, il se serait produit bien plus tôt, quand les populations anaryennes de l'Inde étaient plus

nombreuses et plus fortes. D'ailleurs, le caractère actuel des langues indo-aryennes s'explique suffisamment par le développement naturel (§ 12 – § 14). L'influence anaryenne ne se manifesterait donc que dans les emprunts lexicaux faits non seulement au dravidien, mais encore aux langues kolariennes (muṇḍa) (§ 9).

5. F. Kittel : *On the Dravidian Element in Sanskrit Dictionaries*. IA, August 1872, pp. 235-239.

Contient une liste de mots sanskrits commençant par *a*, *ā* dont l'origine paraît être dravidienne.

Cf. **11**, **12**.

6. A. Cunningham : *Harapa*. ASI, vol. V, Report for the Year 1871-72. Calcutta, 1875, pp. 105-108, 2 planches (xxii et xxxiii).

Description de la localité de Harappā, au Penjab, et des objets qu'on y a trouvés, dont le plus intéressant est un sceau qui présente l'effigie d'un taureau du type non indien (sans bosse) et six caractères appartenant à une écriture inconnue. C. en conclut que le sceau était étranger à l'Inde.

Cf. **7**, **8**, **27**, etc.

7. A. Cunningham : *Inscriptions of Aśoka*. Corpus Inscriptionum Indicarum, vol. I, Calcutta, 1879.

Les pages 49-63 sont consacrées à l'étude de l'écriture « indo-palie » (*brāhmi*) des inscriptions d'Aśoka. C. s'élève contre l'hypothèse qui attribue à cet alphabet une origine phénicienne (**14**) et cherche à prouver qu'il est dérivé d'une écriture idéographique primitive, développée dans l'Inde. C'est ainsi que le signe *ga*, rappelant une paire de jambes, serait en rapport avec le verbe *gam* « marcher » ; la lettre *pa* ressemblerait à une main (*pāṇi*) ou aux ailes (*pakṣa*) ; le signe *ma* représenterait un poisson (*matsya*) ; *va*, l'instrument *vīṇā*, etc. La seule inscription ancienne connue jusqu'à présent, celle du sceau de Harappā (**6**), semble comfirmer l'hypothèse ci-dessus. En admettant que ces caractères représentent une étape primitive de l'écriture brahmi, on peut lire dans l'inscription le nom *L-ach-mi-ya*.

Le développement hypothétique de l'alphabet brāhmī est indiqué sur la planche xxviii.

Cf. Terrien de la Couperie, Academy, 2. v. 1885 ; **27**. **32**. **46**. **58**. **181**. **187**. etc.

8. M. LONGWORTH DAMES : *Old Seals found at Harappā.* IA, vol. XV, January 1886, p. 1, 2 illustrations.

Description de deux sceaux trouvés à Harappa : celui que CUNNINGHAM a décrit (6) et un autre, trouvé par M. J. HARVEY, et qui porte une inscription en caractères analogues.

9. R. OTTO FRANKE : *Mudrā = Schrift (oder Lesekunst)* ? ZDMG, Band 46, 1892, pp. 731-734.

En analysant l'emploi du mot *muddā* dans le Milindapañha, l'auteur conclut qu'il signifie « écriture » ou « lecture », signification qui ne s'écarte pas beaucoup du sens classique de ce mot : « sceau ». Cette constatation peut être d'importance pour l'histoire de l'écriture indienne, puisqu'elle indique que cette écriture était bien connue dans l'Inde lors de la rédaction du canon bouddhique. D'autre part, on pourrait rattacher le mot *mudrā* au nom de l'Égypte (hébreu *miẓraim*, vieux perse *mudrāya*), ce qui fournirait une indication intéressante sur l'origine de l'écriture indienne.

Cf. A. WEBER, *Die Griechen in Indien*, p. 5 ; H. HÜBSCHMANN, KZ, 36, p. 176 ; — 176.

10. R. MORRIS : *Notes and Queries. N° 32 : Are there any Trace of Babylonian or Assyrian Names in Pali Literature* ? JPTS, 1891-3, pp. 25-28.

L'auteur signale certains mots palis qui semblent représenter d'anciens noms babyloniens : *Bāveru* dans le Bāveru-jātaka (identifié par MINAYEFF, Journal du Ministère de l'Instruction Publique, St. Pétersbourg, 1870, pp. 225-239, avec Babylone, cf. 34), *Seruma* ou *Soruma* (Sussondi-jātaka, III, p. 187) qui peut être une corruption du mot *Sumer* (cf. 39). Dans ce dernier jātaka, le Bodhisattva apparaît comme un homme ailé, un *supaṇṇa* ; cette notion mythologique, de même que les noms des localités habitées par les *supaṇṇa* : *Seruma* et *Simbali*, semblent être également d'origine mésopotamienne.

Cf. J. HALÉVY, Revue Sémitique, 1895, pp. 268-278 ; — 23.

11. F. KITTEL : *Dravidische Elemente in den Sanskrit-Dhātupāṭhas.* Festgruss an Rudolf von Roth, Stuttgart, 1893, pp. 21-24.

L'auteur indique la méthode permettant de découvrir des racines dravidiennes dans le vocabulaire sanskrit. Il en signale de nombreuses dans les Dhātupāṭha, p. ex. : *val-* « se pencher », *barh-*, *bal-*, *bhall-* « donner », *baṭ-* « diviser », etc. (cf. l'index).

Cf. 12.

12. F. Kittel : *A Kannaḍa-English Dictionary*. Mangalore, 1894.

La préface (pp. xiv-xlv) contient une liste de mots sanskrits présumés d'origine dravidienne.

Cf. 25, 33, 65, 85, 86, 106, 116, 123, 145, 152, 169, 170, 200, 218, 220, 221.

CR. : F. Müller, WZKM, VIII, 1894, pp. 344-345.

13. Hermann Oldenberg : *Religion des Veda*. Berlin, 1894, pp. 185-207. Traduction française par V. Henry, Paris, 1903, pp. 155 et suiv.

Les Āditya forment un groupe de divinités distinctes de tous les autres dieux du Panthéon védique. Ils sont sept, bien que nulle part le Ṛgveda ne les énumère tous; leur nombre total paraît être plus important que leurs personnalités. A leur tête marche Varuṇa, dieu qui possède un grand pouvoir occulte. Sa fonction est de garder les lois cosmiques et de juger les hommes. On l'adore tout autrement qu'Indra : avec plus de crainte et d'estime. On le représente toujours comme un être saint et sublime. Ce fait amène à conclure que Varuṇa provient d'une civilisation supérieure à la civilisation védique et, puisque les dieux du type des Āditya ne se rencontrent, dans le monde indo-européen, que dans l'Inde et l'Iran, on peut supposer que ce groupe de divinités est anaryen. La culture la plus proche de l'Iran et de l'Inde, et qui avait le plus tôt développé l'idée du dieu comme puissance morale, était celle des Sémites. C'est à eux que les Indo-aryens auraient pu emprunter des divinités comme les Āditya. D'autre part, le couple Mitra-Varuṇa porte toujours des traits qui permettent de le considérer comme les dieux du soleil et de la lune. Les sept Āditya seraient des planètes. On ne peut pas ne pas reconnaître dans ce groupe les notions essentielles de la mythologie babylonienne.

Cf. H. Oldenberg, ZDMG, B. 49, 1895, pp. 172-180 ; B. Geiger, Sitzungsber. der Wiener Akad., 176, 1916, 7 Abh., pp. 139 ss. et 159 ss. ; H. Güntert, *Der arische Weltkönig*, pp. 170 ss. ; Sten Konow, *Zur Frage nach den Asuras*. Festgabe Hermann Jacobi, 1926, pp. 259-264 ; 2, 15, 16, 47, 96, 135, 184, etc.

14. G. Bühler : *Indische Palaeographie*. Grundriss der Indo-Arischen Philologie und Altertumskunde, Band I, Heft ii, 1896, § 4-§ 8. (Cf. G. Bühler, *Indian Paleography*. IA, 1904, appendix, 102 pp.)

De toutes les théories sur la provenance de l'alphabet *brāhmī*, la plus vraisemblable est qu'il dérive d'un ancien type d'écriture sémitique analogue à celui de l'inscription de Meša (vers 890 avant J.-C.). De nombreuses données prouvent que les Indo-aryens avaient des rapports commerciaux avec les

peuples de Mésopotamie et qu'ils faisaient des voyages maritimes dès l'époque védique. Certains noms de villes et de pays, dans le Jātaka (surtout le nom de Babylone dans le Bāveru-jātaka, **34**), montrent que les Indiens connaissaient les grands pays sémitiques de ces temps, et il n'y a rien d'impossible qu'ils aient emprunté à ces peuples l'alphabet. L'auteur fixe la date de cet emprunt vers 800 avant J.-C.

Quant à l'alphabet *kharoṣṭhī*, il provient sans doute de l'écriture araméenne qui était employée dans l'empire des Achéménides. C'est probablement aux Perses que les Indiens ont emprunté cet alphabet et c'est aussi par l'intermédiaire des Iraniens qu'ils ont reçu le nom sémitique de l'écriture : *dipi* (cf. **100**, **176**).

Cf. A. Weber, *Indische Skizzen*, Berlin, 1857, pp. 127-150 ; G. Bühler, *On the origin of the Brāhmi Alphabet*, Sitzungsb. der K. Ak. der Wiss. zu Wien, 1895, No III ; J. Halévy, Revue Sémitique, VI, pp. 279-281 ; T. W. Rhys Davids, *Buddhist India*, p. 114 ; D. R. Bhandarkar, *Origin of Indian Alphabet*, Proc. and Trans. of the First Orient. Conference, Poona, vol. II, 1922, pp. 305-318 ; J. Charpentier, *Pauṣkarasadi*, JRAS, 1928, pp. 339-348.

Pour les travaux ultérieurs, voir : Louis Renou, *Bibliographie védique*, pp. 304-306.

15. V. Henry, *Un mot sémitique dans le Véda, hrūḍu*. JA, 9ème série, tome X, 1897, pp. 511-516.

L'auteur propose d'expliquer le mot bizarre *hrūḍu* (AV, I, 25., 2e et 3e) par l'emprunt du nom sémitique de l'or dont la forme ancienne est **harūḍu*. La signification proposée s'accorde bien avec l'invocation qui accompagne le mot *hrūḍu* dans l'AV : « ô Dieu du jaune ! ». L'existence d'un mot protosémitique dans l'ancienne formule magique indienne suggère les conclusions suivantes : 1° on pourrait supposer qu'une partie du rituel magique des Atharvavédins procéderait de la source sémitique, et 2° que cette influence remonterait à une antiquité respectable lorsque les Sémites avaient encore conservé le phonétisme protosémitique.

Cf. les objections de M. Halévy, ibid., p. 511, et JA, mars-avril 1898, p. 320 ; A. Barth, RHR, XXXIX, 1899, p. 85 ; V. Henry, *La magie dans l'Inde antique*, Paris, 1904, pp. 92-93 et 184-185 ; J. Halévy, Revue Sémitique, XXII, 1914, pp. 79-80 ; — **30**, **47**.

16. J. Kennedy : *The Early Commerce of Babylon with India, — 700-300 B. C.* JRAS, 1898, pp. 241-288.

L'auteur conteste l'existence de relations commerciales entre l'Inde et Babylone avant le VIIIe siècle av. J.-C. Les arguments que l'on invoque pour

prouver que ces relations sont plus anciennes (l'origine présumée indienne du mot assyrien *sindu*, cf. LASSEN, *Indische Altert.*, II, p. 554, et **47**, **124**, l'identification : Ophir=Abhira, cf. LASSEN, ibid., I, 357, II, 552-592) ne sont pas sérieux. Par contre, il y a beaucoup de preuves d'existence de ce commerce après le VIII[e] siècle. Ce sont les Dravidiens qui faisaient des voyages maritimes en Babylonie et en Egypte. Ces relations sont prouvées par le fait 1° qu'on a trouvé dans les fouilles de Birs Nimrud et de Ur des objets en tek, 2° que le riz, le paon, le bois de santal étaient connus à l'Ouest dès le V[e] siècle sous leurs noms dravidiens (cf. J. BLOCH, *Le nom du riz*, EA, I, pp. 37-47) et 3° que le nom même de Babylone est mentionné dans le Bāveru-jātaka (**34**), 4° que le mot védique *manā* correspondrait à un nom de mesure assyrienne (cf. ZIMMER, *Altindisches Leben*, pp. 50-51, et **47**, **100** ; l'auteur n'insiste pas sur cette identification), et enfin par de considérables influences que la civilisation babylonienne a exercées sur l'Inde. Ce sont : *a*) l'emprunt de l'écriture sémitique qui est à la base de l'alphabet brahmi (**14**), *b*) l'emprunt du système monétaire babylonien, les *purāṇa* indiens ayant pour modèle les *shekel*, *c*) l'influence de l'astronomie babylonienne sur l'astronomie indienne (**2**), et enfin *d*) les éléments mésopotamiens dans l'architecture indienne (la plupart empruntés par l'intermédiaire de l'Iran ; la seule influence babylonienne directe serait à constater dans les bâtiments indiens à quelques étages rappelant les *zigurat*, cf. **135**, **160**. Ce type de bâtiments proviendrait dans l'Inde, aussi bien qu'en Babylonie, du culte des montagnes, cf. **190**).

Cf. H. G. RAWLINSON, *Foreign Influences in the Civilisation of Ancient India 900 B. C.-400 A. D.*, BBRAS, XXIII, n° 66, 1911-12, pp. 217-238.

17. J. HALÉVY : *Mélanges étymologiques*. MSL, XI, 1900, pp. 73-91.

L'article contient, entre autres, les étymologies des mots sanskrits : *maṇi* « bijou », *bali* « tribut », *raśanā* « sangle », et *niṣka* « monnaie », que l'auteur considère comme empruntés aux mots araméens : *mān* « objet précieux », *belu* « genre d'impôt », *risna* « bride » et *niṣka* « nom d'une certaine monnaie » (cf. **100**).

18. STEN KONOW : *Notes on Dravidian Philology*. IA, December 1903, pp. 449-458.

L'auteur examine entre autres (pp. 455-458) l'influence que le dravidien a exercée sur l'indo-aryen. Les emprunts lexicaux (cf. **1**, **3**, **5**, **11**, **12**) mis à part, cette influence a causé : en phonétique, la cérébralisation (cf. **144**), le passage de *r* à *l* et certaines altérations phonétiques en prakrit ; en morphologie : la simplification de la conjugaison, l'emploi presque exclusif des

participes, le développement de formes nouvelles comme le futur périphrastique ou le participe du type *kṛtavant* analogue au tamoul *śéydavan* et la stabilisation de l'ordre des mots dans les langues indo-aryennes modernes.

Cf. **19**, **20**, **152**, **164**, etc.

19. Sten Konow : *Muṇḍas and Draviḍas*. IA, May 1904, pp. 121-125.

Les peuples Kol, Muṇḍa, Santal, Bhumij, Ho, etc., ne diffèrent pas au point de vue anthropologique des Dravidiens. Leurs langues étaient classées d'abord dans le groupe dravidien, jusqu'à ce que Max Müller ait démontré que ces parlers forment un groupe linguistique indépendant. Il nomma ces langues muṇḍa et les considéra comme « traces of a language spoken in India before the Tamoulian conquest » (cf. **62**, **155**). Néanmoins, Ferd. Hahn prétend prouver dans son *Kurukh Grammar*, Calcutta, 1900, que la langue muṇḍari appartient à la famille dravidienne. M. K. démontre, en se basant sur les faits phonétiques, morphologiques et lexicaux, que muṇḍari et kurukh appartiennent à deux groupes linguistiques essentiellement distincts.

Cf. **20**.

19a. Sten Konow : *Etruscan and Dravidian*. JRAS, January 1904, pp. 45-51.

Signale des analogies entre les langues dravidiennes et l'étrusque : quelques mots se ressemblant (étr. *turu*, tamoul *tara* « donner » ; étr. (*a*)*ma* « est », gondi *mā* « être », etc.), quelques suffixes analogues (*-al*, *-ar*, *-na*, suffixes de nombre *-ar*, *-l*, suffixes casuels *-t*, *-al*, etc.) et surtout de frappantes analogies dans la formation des verbes (p. ex. l'absence des particules négatives, l'emploi en étrusque, de *vacl*, *vacil* dans la même fonction que *āg-il* tamoul).

20. Sten Konow : *Muṇḍa and Dravidian Languages*. Linguistic Survey of India, vol. IV, Calcutta, 1906, pp. xiv + 681.

M. S. K. qui conteste l'origine dravidienne des parlers muṇḍa (**19**), est plutôt disposé à les rapprocher des langues indochinoises : mon, khmer, etc. (pp. 5 et 11-15 ; cf. **21**). Les peuples muṇḍa, refoulés par les invasions dravidienne et aryenne (cf. **1**, **62**, **130**, **155**), devaient occuper jadis dans l'Inde un territoire beaucoup plus vaste qu'à présent. Pourtant M. S. K., qui ne croit pas que les parlers indo-aryens aient été directement influencés par les langues muṇḍa (à l'exception, peut-être, de la conjugaison du bihārī), suppose que cette influence s'est exercée par l'intermédiaire du dravidien.

Dans la partie relative aux langues dravidiennes, l'auteur se demande s'il est juste de compter le brahui parmi ces langues (p. 285), car ce parler, bien

que probablement d'origine dravidienne, a subi tant d'influences diverses qu'il peut être considéré comme une langue à part.

M. S. K. a déjà étudié (**18**) l'influence du dravidien sur l'indo-aryen au point de vue phonétique et morphologique ; ces langues ont également laissé d'importantes traces dans le vocabulaire indo-aryen : par ex. le nom de Śiva, désignant primitivement un dieu dravidien nommé « rouge » (tamil *śivan* = rouge). L'interprétation erronée du nom védique Rudra a permis de confondre ces deux dieux en un seul Rudra-Śiva (cf. **91**, p. 41, **142**, p. 82).

21. P. W. Schmidt : *Die Mon-Khmer-Völker, ein Bindeglied zwischen Völkern Zentralasiens und Austronesiens.* AAnth, Neue Folge, Band V, 1906, pp. 59-109 (trois cartes). Traduction française par Mme J. Marouzeau, BEFEO, VII, 1907, pp. 213-263 ; VIII, 1908, pp. 1-35.

Une longue étude des langues indochinoises a conduit le P. Schmidt à la conclusion que les langues mon, khmer, čam, etc., sont étroitement apparentées aux parlers de Malakka, au khasi et au nicobarais. On doit aussi placer dans ce nouveau groupe linguistique les langues muṇḍa (cf. **20**) qui présentent les concordances suivantes avec le groupe mon-khmer (pp. 63-64) : *a*) toutes les consonnes, excepté ṅ, ń, *y* et *w*, peuvent devenir préfixes, *b*) les consonnes infixées ont des fonctions presque identiques, *c*) outre les préfixes et les infixes, on trouve aussi des suffixes analogues, surtout à ceux du nicobarais, *d*) enfin il existe un très grand nombre de concordances lexicales (liste : pp. 89-98, cf. **157**). Le P. Schmidt propose de nommer ce nouveau groupe linguistique : « austroasiatique » et le divise en : 1) groupe mixte (čam, radé, jarai, etc.), 2) les langues mon-khmer, 3) les parlers senoi et semang en Malakka, 4) palaung, wa et riang, 5) khasi, 6) le nicobarais, et 7) les langues muṇḍa. Toute cette famille « austroasiatique » dont la parenté est attestée aussi par les données anthropologiques (cf. **53**) est liée, au point de vue linguistique, aux langues austronésiennes, avec lesquelles elle forme une unité que le P. Schmidt propose d'appeler « famille austrique ».

Cf. P. W. Schmidt, *Grundzüge einer Lautlehre der Khasi-Sprache in ihren Beziehungen zu derjenigen der Mon-Khmer-Sprachen*, Abh. der K. Bayer. Ak. der Wiss., kl. I, Bd. XXII, Abt. III (CR. : Sten Konow, GGA, 1906, pp. 228-238) ; P. W. Schmidt, *Die Sprachfamilien und Sprachenkreise der Erde*, Heidelberg, 1926, pp. 135-140 ; A. Trombetti, *Elementi di Glottologia*, Bologna, 1923, pp. 55-62, 83-102, 423-452 ; J. Przyluski, *Les langues austroasiatiques*, Les langues du monde, Collection Linguistique, XVI, Paris, 1924, pp. 385-403. CR. : L. Finot, TP, 1907, pp. 134-137 ; Grierson, JRAS, 1907, pp. 187-192.

22. Torgny Segerstedt : *Les Asuras dans la religion védique*. RHR, vol. 57, 1908, pp. 157-203, 293-316.

Plusieurs passages du Veda et surtout des Brāhmaṇa indiquent que l'opposition : *asura-deva* est avant tout une distinction ethnique. Fausböll a déjà établi (*Indian Mythology according to the Mahābhārata*, London, 1903, p. 14) que le nom *asura* désignait des habitants primitifs de l'Inde. Dans l'Atharva Veda, les Asura sont mis en rapport avec les Dasyu, les deux mots n'étant que des dénominations différentes des ennemis vaincus par Indra, dieu des Aryens. Ces derniers désignaient par le mot *asura* non seulement les peuples aborigènes, mais encore les dieux de ces tribus. Un rapport étroit entre *asura* et *māya* se conçoit aisément, puisque les populations étrangères, en pratiquant un culte incompréhensible, semblaient toujours posséder une force magique.

De nombreux faits indiquant que la supériorité culturelle des Aryens n'était pas particulièrement grande, il est probable qu'ils ont introduit dans leur panthéon certains dieux aborigènes, comme Varuṇa, Rudra, les Marut et Pūṣan.

Le culte de ces dieux s'écarte sensiblement de celui d'Indra, Agni, etc., et présente des traits primitifs, caractéristiques de la religion végétaliste : les sacrifices faits à ces dieux, surtout ceux qui sont célébrés pendant la fête de *cāturmasya*, sont en rapport avec les rites de fécondité ; le caractère anaryen de ces dieux ressort de leur aspect, même de leurs coiffures. Par exemple, Rudra et Pūṣan portent, tous les deux, les cheveux disposés en forme de coquille, d'où leur épithète : *kapardin* (cf. 177). La même épithète s'applique aux prêtres de la famille *Vasiṣṭha* et à la tribu *Tṛtsu*. La célèbre lutte des deux familles sacerdotales : celle de *Vasiṣṭha* (culte de Varuṇa) et celle de *Viśvamitra* (culte d'Indra), s'explique aussi par l'opposition ethnique (cf. 41).

Cf. 39, 59, 95, etc.

23. A. C. Sen : *Reference to Babylon in the Rigveda*. JASB, vol. V, nº 10, 1909 (1910), pp. 407-419.

L'auteur cherche à identifier le mot *vamrī* que l'on interprétait d'habitude comme féminin de *vamra* « espèce de fourmi », avec les noms iraniens de Babylone (*Babli*, *Bawli*). Cette identification change tout à fait la signification du texte de Ṛgveda, IV, 19, 9, qui paraît contenir une allusion à la Babylonie.

Cf. 34.

24. G. Hüsing : *Die Elamische Sprachforschung*. Memnon. Zeitschrift für die Kunst- und Kultur-Geschichte des Alten Orients, Band IV, 1910, Berlin-Stuttgart-Leipzig, pp. 5-40.

L'auteur signale certains traits analogues entre l'élamite et le brahui. D'autre part, la langue élamite rappelle à certains égards les parlers cau-

casiens. Ces faits peuvent s'expliquer soit par l'hypothèse que l'élamite est une langue composée d'éléments hétérogènes (ce qui serait confirmé par certaines données anthropologiques), soit par la parenté des parlers caucasiens et des langues dravidiennes (on peut signaler de nombreuses concordances lexicales entre ces groupes linguistiques).

Cf. **42**, **83**.

25. E. Hultzsch : *Ginger*. JRAS, 1912, pp. 475-476.

L'auteur explique le nom sanskrit du gingembre, *sṛṅgavera*, au moyen de deux mots dravidiens : *iñji* « gingembre vert » et *vēr*, *bēr* « racine ».

Cf. Jolly, JRAS, 1905, pp. 166-168 ; F. W. Thomas, ibid., pp. 169-170.

26. P. T. Srinivas Iyengar : *Life in Ancient India in the Age of the Mantras*. Madras, 1912, x + 140 pp.

Le livre décrit la vie sociale dans l'Inde à l'époque védique telle que la présentent les Mantras. Cette vie ne diffère pas essentiellement de celle de tous les peuples primitifs. Les Aryens védiques ne se distinguaient de leurs voisins Dasyu que par le culte d'Agni, la constitution de la famille et le rôle prépondérant des sacrifices dans leur religion. Les Dasyu que l'auteur identifie avec les Dravidiens, n'étaient pas plus sauvages que les Aryens. Au contraire, de nombreux faits indiquent que leur civilisation était supérieure et originale. Le vocabulaire dravidien possède des noms pour tous les objets de civilisation ; certains de ces mots ont même été empruntés par les Aryens.

En somme, ce n'est pas la race ou la culture qui distingue les Aryens des Dasyu, mais la langue et la religion ; en effet, les Dasyu ne pratiquaient pas le culte d'Agni ni celui du soma. Les classes aristocratiques adoptèrent ce culte et se nommèrent Aryens ; mais les cultes primitifs des aborigènes subsistèrent : adoration de la vache, des serpents, de l'arbre pippala, etc. De même le caractère dravidien de Śiva, Viṣṇu et de leur mère Aditi est très net. Le nom même de Viṣṇu est dravidien (de *viṇ* = ciel) (cf. **189**).

Cf. P. T. Srinivas Iyengar, *The Myth of the Aryan Invasion of India*, IA, March, 1913, pp. 77-83 ; — **36**, **54**, **128**.
CR. : J. Kennedy, JRAS, 1913, pp. 706-710.

27. J. F. Fleet : *Seals from Harappa*. JRAS, 1912, pp. 699-701, 4 illustrations.

Description de trois sceaux trouvés à Harappā, qui ont été acquis par le British Museum. Ils sont tous du type décrit par Cunningham (cf. **6**, **8**). Le

déchiffrement des inscriptions de ces sceaux proposé par CUNNINGHAM (*lacchmīya*, cf. 7, et *kalomologūta*), paraît bien incertain.

Cf. **32, 58, 73, 74, 77, 181**, etc.

28. H. R. HALL : *The Ancient History of the Near-East. From the earliest times to the battle of Salamis.* London, 1913.

En discutant l'origine des Sumériens (pp. 173-174), l'auteur pose l'hypothèse qu'ils proviennent de l'Inde. Il est sûr que l'Inde possédait une assez haute civilisation préaryenne créée par les Dravidiens, civilisation qui avait fortement influencé la culture des vainqueurs aryens. Or, le type des Sumériens, connu par leurs monuments, est très rapproché du type dravidien moderne. On peut donc chercher dans l'Inde l'origine de cette race sumérienne qui n'était ni sémitique ni aryenne et qui aurait laissé, en Élam, des traces de sa civilisation pendant la migration vers la Mésopotamie. On trouve encore maintenant au Béloutchistan une population parlant un dialecte dravidien, le brahui.

Cf. A. B. KEITH, *The Religion and Philosophy of the Veda and Upanishads*, I, p. 10 ; — **85, 92, 128, 147, 148, 208.**

29. F. H. WOODS : *Deluge.* ERE, 1913, vol. IV, p. 555.

L'auteur signale de grandes analogies entre la légende indienne du déluge (*Śatap. Brāhm.*, I. 8, 1) et les récits babyloniens ; toutefois, de nombreux détails ne se rencontrent que dans la légende indienne, ce qui évoque, peut-être, une inondation extraordinaire du Gange. D'autres variantes du même mythe se trouvent dans le Mahābhārata (III, 187), dans le Bhāgavata-Purāṇa (VIII, 24, 4, où la légende ressemble le plus au récit biblique) et dans le Viṣṇu-Purāṇa (où l'on trouve des correspondances avec les légendes américaines).

Cf. T. K. CHEYNE, *Deluge*, Encycl. Biblica, I, 1065, § 20, a, 1899 (contient de nombreuses références aux travaux antérieurs) ; MAX MÜLLER, *Indien in der Weltgeschichte*, pp. 111 ss ; M. HABERLANDT, MAGW, XVI, 1886, p. 12 ; J. HALÉVY, Revue Sémitique, VII, 1899, pp. 32-36 ; R. ANDREE, *Die Flutsagen* ; GERLAND, *Sintflut*, Bonn, 1912 ; J. G. FRAZER, *Ancient Stories of a Great Flood*, 1916.

30. W. CROOKE : *Hinduism.* ERE, 1913, vol. VI, p. 688, § 5, *Foreign influence in Aryan culture and belief.* Cf. ERE, vol. VI, p. 715, *Hinglāj.*

M. COORKE rend compte des travaux relatifs à l'influence de la culture babylonienne sur celle de l'Inde (cf. **13, 14, 16**). Dans le domaine religieux,

on peut rapprocher le nom de la déesse *Nana Devī*, adorée à Hinglāj, du nom de la Déesse-Mère *Nana* de Erech qui fut appelée plus tard *Nanea* (II Maccab. I, 13-15), *Anaiti*, *Anaea*, *Aneitis* ou *Tanais* et adorée en Syrie, en Perse et en Arménie (cf. J. HALÉVY, *Aditi*, *Anahita*, Revue Sémitique, VII, 1899, pp. 30-32 ; **211**). Certaines légendes des Brāhmaṇa, surtout l'histoire du déluge (cf. **29**) rappellent les mythes babyloniens. L'auteur montre que l'influence babylonienne sur l'Inde se laisse apercevoir relativement tard et qu'elle s'est exercée peut-être par l'intermédiaire des Dravidiens (**16**).

Cf. **47**, **76**.

31. F. E. PARGITER : *Vṛṣākapi and Hanumant*. JRAS, 1913, pp. 390-400.

L'auteur avait établi dans un article précédent que les noms *Vṛṣākapi* et *Hanumant* désignaient le même personnage particulier à la mythologie dravidienne. *Vṛṣākapi*, signifiant à la lettre « un singe mâle », pourrait être la traduction sanskrite d'un mot dravidien ayant le même sens. Or, en tamoul, « mâle » se traduit par *aṇ* et la plus ancienne dénomination du singe est *mandi*. Il est donc permis d'admettre l'existence, dans l'ancienne mythologie dravidienne, d'un dieu-singe appelé *aṇmandi*, sanskritisé en *Hanumant*. Si ce rapprochement est correct, il fournit une preuve de l'existence des cultes anaryens des singes dans le domaine indo-aryen.

Cf. **91**, p. 41, note.

32. K. P. JAYASWAL : *The Harappa seals*. IA, July 1913, p. 203.

Essai de déchiffrement des inscriptions qui se trouvent sur les sceaux décrits par FLEET (**27**). L'auteur suppose que les signes pictographiques de ces inscriptions ont servi de base à l'écriture brahmi (cf. **58**, **181**, chap. XXIII, **183**, **187**, **227**) et ceci lui permet de déchiffrer leur valeur phonétique. Ainsi, l'inscription du sceau B, lue de droite à gauche, donne le mot : *dī-vya-ba-lo*.

Cf. K. P. JAYASWAL, *The Statue of Ajataśatru Kunika and a Discussion on the Origin of Brahmi*, JBORS, VI, Part II, 1920, pp. 173-204. (Brahmi serait d'invention indienne et aurait servi de base à l'écriture sémitique.)

33. K. B. PATHAK : *Maṭachi : a Dravidian Word in Vedic Literature*. IA, August 1913, p. 235.

M. JACOB a signalé (JRAS, 1911, p. 510) que le mot singulier *maṭacī* (Chāndogya-Upaniṣad) désigne une sauterelle et est probablement anaryen. M. P. fournit des exemples dravidiens qui confirment cette hypothèse. La

sauterelle est appelée en canara *miḍice*, en telugu *miḍutha*, etc. ; ces noms sont dérivés de la racine *miḍi* « sauter ».

Cf. 65, 213.

34. Sylvain Lévi : *Autour du Bāveru-Jātaka*. Annuaire de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, 1913-1914, pp. 1-19.

Analyse des problèmes soulevés par le Bāveru-jātaka (*Bāveru* représentait-il vraiment le nom de Babylone, et ce jātaka témoignait-il des relations directes ou indirectes entre l'Inde et la Babylonie ?) et des controverses concernant le passage du paon de l'Inde à la Méditerranée.

Cf. J. Halévy, Revue Sémitique, 1895, pp. 268-278 ; *Le nom du paon*, JA, 1913, II, pp. 710-713 ; *Les témoignages védiques sur l'âge du Véda*, Revue Sémitique, XXII, 1914, pp. 68-84 ; J. Bloch, *Le nom du riz*, EA, I, p. 39.

35. K. P. Jayaswal : *On the Origin of « Mleccha »*. ZDMG, Band 68, Heft 4, 1914, p. 719.

La plus ancienne mention du mot *mleccha* se trouve dans le Śatapatha Brāhmaṇa, III, 2, 1 (Br.), 23-24, où ce nom désigne un peuple étranger poussant des cris inintelligibles *he'lavo*, *he'lavaḥ*. L'auteur suggère que le mot *mleccha* provient du sémitique *melekh* « roi » (cf. prākrit *milakkhu* et *malikkho*) et que le cri *he'lavaḥ* (cf. 22, p. 164) représente le nom sémitique du dieu (hébreu *ĕlôăh*). Le récit du Śatap. Brāhm. constituerait encore une preuve des rapports entre les Indo-aryens et les Sémites.

36. P. T. Srinivas Iyengar : *Did the Dravidians of India obtain their Culture from Aryan Immigrants* ? Anthropos, IX, 1914, pp. 1-15.

L'auteur développe l'idée exprimée au n° 26 qu'on ne doit pas confondre les groupes linguistiques avec les groupes de race, et conteste l'hypothèse de l'invasion aryenne dans l'Inde. En effet, on ne trouve dans les Veda aucune mention des migrations ethniques. Les luttes avec les Dasyu ne doivent pas être interprétées comme une invasion victorieuse. Les conflits ne surgissaient que dans le domaine religieux. Dans les Veda les *dasa* sont nommés *anindra* : « ennemis du culte d'Indra ». Les épithètes *anāsa*, *kṛṣṇa*, *asikni*, concernant les démons, ne peuvent rien apprendre sur la race des *dasa*. D'autre part, la pureté du type dolychocéphalique des Jats et des Rajputs ne peut pas être la preuve d'une invasion qui aurait eu lieu au 2e millénaire avant J.-C.

Il est d'ailleurs frappant que le Veda n'ait de commun avec l'Avesta que le culte du *soma-haoma* ; leurs panthéons sont différents sauf le dieu insignifiant

Mitra. Il est donc presque sûr que les autres dieux védiques (même Indra) ne représentent que des divinités aborigènes plus ou moins aryanisées. On a constaté que les langues indo-aryennes trahissent une profonde influence dravidienne (**1**, **12**, **18**, etc.). Puisqu'il n'y eut jamais d'invasion dravidienne du Sud au Nord, on ne saurait comprendre cette influence qu'en admettant que les Dravidiens formaient la population de l'Inde, tant au Nord qu'au Sud (les Muṇḍa n'entrent pas en ligne de compte puisqu'ils étaient sauvages ainsi qu'ils le sont encore aujourd'hui). Le védique et le sanskrit ne seraient donc que la langue d'une élite religieuse qui pratiquait les cultes du feu et du soma, empruntés aux Aryens de l'Iran.

Cf. Śrinivas Iyengar, *The Words Ārya and Drāvida.* JORM, vol. III, pp. 189-197. — **26**, **54**, **128**.

37. Ananda K. Coomaraswamy : *Some Ancient Elements in Indian Decorative Art.* OAZ, Band 11, Heft 4, Januar-März 1914, pp. 383-392, 21 illustr.

L'auteur signale de nombreuses concordances entre l'art décoratif indien et celui des civilisations méditerranéennes. Le motif de quatre gazelles n'ayant qu'une tête est commun à l'Inde et à l'art égéen, de même que les deux lions à une seule tête. La représentation bengalie de Manasā Devī est presque identique à la figure de la déesse aux serpents crétoise. Les analogies entre l'art indien et égéen se laissent entrevoir en outre dans les ornements géométriques. Le motif décoratif indien le plus caractéristique : le lotus, se répète souvent dans l'art méditerranéen.

Il y a pourtant peu de données pour attribuer ces correspondances à une influence directe de l'art méditerranéen sur l'Inde. Il est bien plus vraisemblable de considérer ces motifs communs comme des vestiges de l'art d'une civilisation asiatique plus ancienne qui s'étendait de la Méditerranée jusqu'à la Chine.

Cf. **109**. **110**.

38. E. Griffini : *Duryōdhana (skr.) = Ḏū Raidān (südarab).* ZDMG, Band 69, Heft 1/2, 1915, pp. 173-174.

Dans une communication au JRAS, 1913, p. 684 (cf. aussi JRAS, 1913, pp. 685, 1048 et p. 451), M. Grierson a signalé la ressemblance de l'épisode du roi Duryodhana dans le IIe livre du Mahābhārata avec la légende de la reine de Saba. M. Griffini trouve que le nom même de Duryodhana témoigne de l'origine arabe de la légende, puisqu'il n'est qu'une sanskritisation du nom Ḏū Raidān porté par une famille de l'Arabie Méridionale et qui se trouvait dans le titre : « Rois de Saba et de Ḏū Raidān ».

39. F. W. Thomas : *Dr. Spooner, Asura Maya, Mount Meru, and Karsha.* JRAS, April 1916, pp. 362-366.

En critiquant l'hypothèse de Spooner sur l'origine iranienne du nom Asura Maya (< Ahura Mazda), l'auteur indique que les Aryens, pendant leurs migrations vers le Penjab, ont pu subir si profondément l'influence des peuples de Mésopotamie qu'ils ont même emprunté le nom du dieu Aššur, ce qui donnerait Asura et plus tard, en iranien, Ahura. Varuṇa qui est un Asura, paraît aussi provenir de Mésopotamie (cf. **13**, **96**).

A côté de cette conjecture, on pourrait placer l'hypothèse que dans le nom du mont Meru ou Sumeru (surtout si l'on considère la dernière forme comme primitive) on aurait une réminiscence du mot Šumer (**10**). Quant au nom d'une certaine mesure : *karṣa*, que l'on retrouve aussi en iranien, il est possible de l'identifier avec *karṣa*, nom d'une monnaie employée par les Araméens d'Egypte (cf. JRAS, 1924, pp. 93-94).

Cf. K. Rama Varma Raja, *Comparative Studies*, 1908 ; JRAS, 1917, pp. 131-132 ; A. B. Keith, Bhandarkar Commemorative Volume, Poona, 1917, p. 88 ; H. Sköld, *Where the Asuras Assyrians ?*, JRAS, 1924, pp. 265-267.

40. Albert J. Carnoy : *Iranian Views of Origin in Connection with Similar Babylonian Beliefs.* JAOS, vol. 36, part III, December, 1916, pp. 300-320.

Un grand nombre d'éléments de la religion et de la mythologie indo-iranienne proviennent de la Mésopotamie. La déesse Anāhita (**30**, **211**), identifiée plus tard à Ištar (la triade Ahura Mazda, Mithra, Anāhita, correspond exactement à la triade Sin, Šamaš, Ištar, cf. **156**), est d'origine sumérienne. La conception indo-iranienne de l'ordre moral et cosmique (*ṛta*, *aša*) a une source sémitique, et le rôle du gardien de cet ordre, Varuṇa, est exactement comparable à celui de Sin. De même, les mythes indo-iraniens du Gandharva, de l'inceste de Yama et Yamī (cf. **229**) et toutes les légendes du déluge (cf. **29**) trahissent l'influence des idées mésopotamiennes.

Cf. A. J. Carnoy, American Journal of Theology, January 1917 ; — **47**, **76**, **96**.

41. R. B. Ramaprasad Chanda : *The Indo-Aryan Races.* Part I, Rajshahi, 1916.

L'auteur accepte l'hypothèse de Hoernle et Grierson qui admettent deux invasions aryennes successives dans l'Inde. Par conséquent, il distingue deux éléments dans la population de l'Inde Centrale : une race composée des

anciennes familles des ṛṣi comme Vasiṣṭha, et une race noire, d'origine aryenne, mais mêlée d'éléments mésopotamiens. Cette seconde race serait venue dans l'Inde plus tard, mais elle aurait reconnu la suprématie des familles des ṛṣi. Ces deux éléments formèrent la population aryenne dont se distinguaient les Niṣāda aborigènes parlant le muṇḍa. A ces trois éléments ethniques, la spécialisation des fonctions fit ajouter deux subdivisions, ce qui créa le système des castes.

L'auteur étudie les migrations des populations indiennes et analyse leurs apports à la civilisation de l'Inde. Le culte de Viṣṇu et de Kṛṣṇa se développa probablement parmi les populations de la frontière du Nord-Ouest ; le śaktisme, qui est répandu surtout au Bengale, fut probablement influencé par la civilisation matriarcale des Dravidiens.

Le type « mésaticéphalique » des Indo-aryens provient du mélange du *Homo Alpinus* avec les Aryens védiques et les Dravidiens ; certaines tribus anciennes, comme les Turvaśa, les Yadu, etc., ont eu, de plus, du sang sémitique et mésopotamien.

Cf. **139**.
CR. : Sir A. B. Keith, JRAS, 1917, pp. 167-175.

42. G. Hüsing : *Völkerschichten in Iran*. MAGW, XLVI Band, VI Heft, Wien, 1916, pp. 199-250.

En examinant les diverses couches ethniques de l'Iran, l'auteur établit que les anciens habitants du Béloutchistan n'étaient pas Iraniens ; c'étaient des aborigènes semblables aux Brahui actuels, apparentés en même temps aux Dravidiens et aux Élamites ; ils s'appelaient *Hvajiya* (Αἰθίοπες orientaux des Grecs).

Parmi leurs voisins, ceux qui étaient nommés *Kaśyapa* par les Indiens (Κάσπιοι des Grecs) correspondaient aux *Kassé* des Assyriens et seraient aussi apparentés aux Élamites. La forme *Sūrya* du nom du dieu indien aurait été influencée par le nom kaspien *Sūriyaš*.

D'ailleurs, quand on examine les conditions linguistiques dans l'Inde, on voit que le sanskrit classique possède la morphologie et le vocabulaire aryens (ce dernier avec beaucoup d'exceptions), tandis que sa phonétique et sa syntaxe, riches en mots composés, ont l'air anaryen. Les langues modernes de l'Inde ont l'aspect encore moins indo-européen. Quant aux données anthropologiques, on manque de crânes et d'images provenant des temps védiques. Toutefois, les types reproduits sur les reliefs de Sañchī et de Bhārhut ne représentent point le type aryen ; ils ressemblent plutôt aux Sumériens.

M. H. avait déjà supposé, dans un travail antérieur (**24**), la parenté des langues dravidiennes et du groupe caucasien-élamite. On pourrait rapprocher l'ethnique *draviḍa* = *tamila* du nom des Τάπυροι, habitants du Tabaristan, et l'on serait tenté de poser l'hypothèse que ces peuples, sortis du Caucase, ont

traversé l'Iran, laissé les Brahui en Béloutchistan pour parvenir enfin dans l'Inde où leur langage subit l'influence des langues muṇḍa et indo-aryennes d'où résultèrent les parlers dravidiens.

L'auteur cherche dans l'Inde et dans les pays voisins les restes des Sumériens; certaines concordances lexicales permettraient de supposer que les traces du sumérien se sont conservées dans la langue birmane.

Les données anthropologiques, bien que peu certaines, semblent renforcer l'hypothèse de la parenté dravido-caucasienne.

Cf. 68, 83.

43. E. H. Hunt : *Hyderabad Cairns. (Their Problems)*. JHAS, July 1916, pp. 180-224, 2 planches et 7 illustrations.

Description des tombeaux entourés de cercles en pierre qu'on a trouvés au Deccan et qui rappellent les « cairns » de Mésopotamie, d'Egypte, d'Espagne, d'Ecosse et d'Irlande. Les « cairns » de Maula Ali et de Raigir ont été explorés par M. Yazdani qui a trouvé dans les tombeaux, parfois à la profondeur de 16 pieds, une ciste composée de dalles et posée à peu près sur la ligne Nord-Sud, ce qui a, sans doute, une signification rituelle. La ciste était entourée de pots dont les plus beaux étaient placés à droite et à gauche, les plus petits et les plus simples, du côté Nord. Ces cistes contenaient des perles en cornaline et en lapis-lazuli (cf. 81), des plats en fer, des couteaux, des tridents et des ornements en cuivre. De nombreuses urnes étaient remplies d'os humains. La céramique de ces tombeaux présente deux types différents : des pots rouges et des pots noirs. Sur ces pots sont souvent répétés des signes très curieux dont la signification est obscure. Si ces tombeaux sont d'origine aborigène, il serait très important de les étudier par rapport aux autres civilisations. Le résultat de cette recherche ferait ressortir des traits communs qui éclaireraient l'histoire des usages et de la religion dans l'Inde.

Cf. *Annual Report of the Archeological Departme it*, 1915/16, Hyderabad, pp. 6-10 ; — 46, 67.

44. K. Amrita Row : *A note on the Non-Aryan Element in Hindi Speech.* IA, January 1916, p. 16.

Signale l'origine dravidienne des six mots hindis suivants : *jhagrā*, *āṭā*, *ghunṭnā*, *khonṭā*, *sīp* et *ēḍī*.

45. K. Amrita Row : *The Dravidian Element in Prakrit.* IA, February 1917, pp. 33-36.

Liste de mots prâkrits d'origine dravidienne (cf. l'index).

Cf. 64, 166.

46. G. Yazdani : *Megalithic Remains of the Deccan. A New Feature of them.* JHAS, 1917, pp. 56-79, 1 planche et 1 carte.

Description et analyse des signes gravés sur les pots découverts dans les « cairns » de Raigir (**43**). Ces signes, considérés par M. J. Marshall comme « owners marks », ont plutôt l'air d'une écriture idéographique ou même phonétique, puisque certains sont identiques aux lettres brahmi de l'inscription de Bhattiprolu. Ce fait peut confirmer l'hypothèse de Cunningham : l'alphabet brahmi se serait formé d'anciens hiéroglyphes indiens (**7, 32**). D'autres signes rappellent les lettres étrusques. D'ailleurs, certains faits linguistiques semblent témoigner d'un rapport entre les Dravidiens et les Etrusques (cf. **19 a, 210**). L'article est suivi du catalogue de la « marked pottery ».

Cf. Walhouse, IA, III, 1874, pp. 276-277 ; D. R. Bhandarkar, Proc. and Trans. of the First Orient. Conference, Poona, vol. II, 1922, pp. 305-318 ; Das Gupta, JASB, XXVII, pp. 43-44 ; — **67, 187**.

47. B. G. Tilak : *Chaldean and Indian Vedas.* Commemorative Essays presented to Sir Ramakrishna Gopal Bhandarkar. Poona, 1917, pp. 31-42.

Bien qu'on ait souvent exagéré l'importance de l'influence babylonienne sur la culture indo-aryenne, on ne saurait nier l'existence de cette influence surtout dans le domaine de la cosmogonie, de l'astronomie (**2, 16**) et de la magie (**15, 68**). Le mot assyrien *manā* (cf. **16, 100**), qu'on trouve dans les Veda, et le mot *sindu*, qui désignait la mousseline chez les Babyloniens (**16**), peuvent prouver l'ancienneté des relations indo-babyloniennes. Si l'on compare les croyances religieuses, on observe de grandes analogies dans les légendes cosmogoniques indiennes et babyloniennes (les eaux cosmiques, la formation du monde, le déluge, etc.). Mais, tandis que les Aryens védiques adoraient les bonnes divinités, la religion babylonienne consistait surtout en pratiques magiques destinées à propitier de mauvais démons.

Pourtant, le culte officiel védique n'enferme pas toute la religion indo-aryenne ; un excellent monument de croyances populaires est l'Atharva Veda. Or, dans les formules magiques de ce recueil, on trouve des noms énigmatiques qui n'ont pas d'étymologie aryenne. Ce sont, p. ex. : *Taimata*, *Āligī*, *Viligī*, *Urugūlā*, *Tābuva*. On est frappé par la ressemblance de certains de ces mots avec les noms des démons babyloniens. C'est ainsi que *Taimata* rappelle le nom du dragon androgyne chaldéen *Tiamat*, tandis que *Urugala* désigne le monde souterrain qu'a visité Ištar. *Urugūlā* peut signifier par personnification : « divinité infernale ». Quant aux mots *Āligī*, *Viligī*, l'auteur ne trouve pas de correspondances exactes dans le babylonien ; il essaye de rapprocher *Viligī* du nom assyrien *Bil-(gi)*, *Bel-(gi)*. Le mot *kimīdin* (RV, VII, 104.24, AV, X, 4), bien qu'il puisse être expliqué par l'indo-aryen, rap-

pelle les noms des démons babyloniens *Ekimmu* et *Dimme*. Pour le mot *tābuva(m)*, on devrait chercher l'explication ailleurs. Il est possible que ce mot soit en relation avec le *tabu* polynésien (**62** p. 56).

Cf. **50**, **76**, p. 673, **95**, **96**, **100**, **128**, etc.

48. D. R. BHANDARKAR : *The Carmichael Lectures 1918*. Calcutta, 1919, Lecture I, pp. 1–41.

Bien que l'auteur insiste sur le caractère essentiellement aryen de la civilisation indienne, il admet que les Indo-aryens ont emprunté certains mots aux Dravidiens. C'est ainsi que le mot *cora* « voleur » se rattacherait probablement à l'ethnique dravidien *Coḍa*, prononcé *coṛa* en tamoul. La présence de mots comme *maṭacī* en védique (cf. **33**, **213**) indique que les Dravidiens étaient répandus également au Nord de l'Inde. Ceci, d'ailleurs, est attesté par la langue brahui et par quelques emprunts au dravidien dans les parlers modernes de l'Inde septentrionale, p. ex. : bengali *telo* « tête » < télougou *tālā* ; bengali *nolā* « langue » < tam. *nālu* ; les suffixes du pluriel en bengali : *gulā* et *gulī* < dravidien *gal*, etc.

Cf. **44**, **49**, **91**, et D. R. BHANDARKAR, *Ancient History of India*, 1919, p. 26.

49. BIJAYCHANDRA MAZUMDAR : *The History of the Bengali Language*. Calcutta University Press, 1920, XVII + 298 pp.

Le pays Vaṅga n'a pas été colonisé par les Aryens avant le VI[e] siècle avant J.-C. Ceci explique la présence de nombreux éléments dravidiens dans la population et les idiomes du Bengale. Le chapitre V, pp. 55–70, est consacré à l'analyse des influences dravidiennes sur l'indo-aryen ; ce sont : le cérébralisme (pourtant, l'auteur note que le dravidien n'admet pas de cérébrales initiales, tandis qu'on en trouve en sanskrit (cf. **65**, **144**) et qu'en bengali, le cérébralisme est moins fort que dans les autres parlers indo-aryens modernes), l'anaptyxe, l'accentuation de la syllabe finale en bengali oriental, l'emploi de certains suffixes dravidiens (*ku* du datif, *gal*, *ar* du pluriel) et la position de la négation après le verbe en bengali, enfin de nombreux emprunts lexicaux, p. ex. : skt. *ghoṭaka*, prakrit *ghoṛa* « cheval » < tamoul *gurramu* (cf. **65**), skr. *mālā* « guirlande » < tam. *mālā* « fleur », etc. (cf. B. C. MAZUMDAR, *Bāṅgālābhāṣāy Drāviḍī upādāna*, Sāhitya-pariṣāt -patrikā, vol. XX, part 1).

Cf. **48**, **91**.

50. W. Kirfel : *Die Kosmographie der Inder nach den Quellen dargestellt.* Bonn und Leipzig, 1920, 401 pp., 18 tbl.

Die Beeinflussung der indischen Systeme durch Babylon, pp. 28*-36*.

L'auteur note des ressemblances frappantes entre la cosmologie babylonienne et celle de l'Inde, comme p. ex. l'idée de l'océan céleste au-dessus du firmament. Cette idée ne résulte pas de la simple observation, l'analogie ne pouvait donc être fortuite. L'idée des montagnes cosmiques (Harsag-(gal)-kurkura en Mésopotamie et Meru dans l'Inde) offre une analogie encore plus frappante. Si ces ressemblances ne témoignent pas nécessairement d'un contact direct entre les deux civilisations, certaines notions cosmologiques indiennes correspondent trop exactement aux idées babyloniennes pour qu'on puisse nier une influence mésopotamienne directe. Ce sont : le rôle des nombres trois (trois cieux) et sept (sept mondes inférieurs, cf. les traces de cette notion dans les bâtiments iraniens et dans la cosmologie bouddhique, cf. 135), l'idée des quatre gardiens du monde analogue à celle des quatre dieux planétaires des Babyloniens, la correspondance entre les 7 planètes et les 7 couleurs (cf. 191) et les ressemblances des *nakṣatra* (cf. 2).

Cf. A. Weber, *Indische Skizzen*, 1857, p. 198 ; *Indische Studien*, IX, 1865, p. 77 ; P. Jensen, *Die Kosmologie der Babylonier*, Strasbourg, 1890, pp. 182 ss. ; W. F. Warren, *The Earliest Cosmologies*, New York, 1909 ; F. W. Thomas, *Some Remarks on Indian Cosmology*, JRAS, 1920, pp. 158-159.

51. W. J. Edmondston Scott : *The Basque Declension : its Kolarian Origin and Structure.* BSOS, vol. I, part 3, 1920, pp. 147-184, une carte.

Tentative pour démontrer l'étroite affinité des déclinaisons basque et muṇḍa, ce qui provient, selon l'auteur, de l'unité primitive des langues muṇḍa, bantu et basque.

52. James Hornell : *The Origin and Ethnological Significance of Indian Boat Designs.* MASB, VII, n° 3, Calcutta, 1920, pp. 139-256, 34 ill. et VI planches.

L'étude des formes de canots et des méthodes de pêche dans l'Inde, accompagnée d'une analyse linguistique et anthropologique, conduit l'auteur aux conclusions suivantes (pp. 225-246) : *a*) la population prédravidienne de l'Inde se composait d'éléments négritos et protopolynésiens. *b*) Les Polynésiens qui habitaient les côtes de la mer, ont introduit dans l'Inde l'« outrigger » à un porte-nage, c'est-à-dire le type de canot qui est encore caractéristique

de la culture polynésienne. *c*) L'« outrigger » à deux porte-nages est d'invention malaise. *d*) Comme les canots de Madagascar et de l'Afrique Orientale ont toujours le double porte-nage, il en résulte que ces contrées ont été colonisées par des Malais. *e*) Cette émigration malaise, via Ceylan, semble avoir eu lieu beaucoup plus tard que l invasion polynésienne et après l'arrivée des Dravidiens dans l'Inde. Les Shanars et les Izhuvans de l'Inde méridionale descendent probablement des immigrants malais. *f*) Les vrais Dravidiens appartiennent à la race méditerranéenne ; avant de se séparer des Méditerranéens, les Dravidiens auraient emprunté certaines formes de canots caractéristiques de la culture méditerranéenne. *g*) Les Dravidiens ont dû habiter jadis la Mésopotamie où ils ont emprunté ou inventé le bateau de pêche circulaire et le radeau de roseaux ; *h*) ils ont ensuite été forcés, peut-être sous la pression des peuples sémitiques ou mongoloïdes (des Accadiens), de se diriger vers l'Est. Les traces de cette migration se sont conservées dans la langue brahui. *i*) Après leur arrivée dans l'Inde, les Dravidiens se sont répandus dans les vallées de l'Indus et du Gange, en y introduisant les types de canots employés sur le Nil et le Tigre. *j*) Les Polynésiens ont été complètement absorbés, au point de vue politique et linguistique par les Protodravidiens. L'état actuel de l'Inde méridionale est le résultat de toutes ces migrations.

Cf. J. Hornell, *South Indian Blow Guns, Boomerangs and Crossbows.* JRAI, LIV, 1924, pp. 316-346 (surtout pp. 339, 390) ; — 70, 76, pp. 674-675, 102, 103.

53. Robert Heine Geldern : *Gibt es eine austroasiatische Rasse?* AAnth. Band XVIII (XLXI), 1920, pp. 79-99, 1 carte et 1 illustration.

L'auteur conteste la théorie du P. W. Schmidt (21) suivant laquelle toutes les populations parlant les langues austroasiatiques appartiendraient à la même race. Le P. W. Schmidt se fondait sur des données insuffisantes et trop inexactes pour pouvoir prouver la parenté anthropologique des peuples austroasiatiques. D'autre part, comme il n'a pas démontré que ces peuples diffèrent, au point de vue anthropologique, des Tibéto-birmans, des Siamois, etc., il ne peut pas établir l'existence d'une race austroasiatique distincte. M.H.G. signale que les Mon, les Khasi et les Palaung appartiennent plutôt à la race mongole et qu'il est impossible de différencier d'une façon nette les autres peuples austroasiatiques de leurs voisins. Par conséquent, on doit abandonner l'idée qu'une race spéciale correspond à la famille linguistique austroasiatique. On pourrait plutôt parler d'un groupe anthropologique « indo-australien », comprenant les Senoi, les Kubu, les Toala, les Wedda et plusieurs tribus montagnardes de l'Inde.

La complexité anthropologique des peuples austroasiatiques, ainsi que leur extrême dispersion, s'expliquent par les migrations ethniques en Asie

Méridionale. Vers le début de notre ère, les peuples austroasiatiques ont dû occuper presque toute l'Indochine. Quant à l'Inde, la tradition historique fait défaut, mais les données ethniques et linguistiques (surtout les traces des parlers austroasiatiques dans la région himalayenne) indiquent que la population austroasiatique occupait jadis toute l'Inde centrale (cf. **90**). La dispersion de ces peuples sur le territoire entre le Tonkin et le Cachemire doit dater de l'époque néolithique, puisqu'elle correspond exactement à la dispersion du type caractéristique de la « hache à soie » (cf. **130**).

Cette race mongoloïde a dû former la plus ancienne couche connue en Asie méridionale ; les invasions successives ont déchiré l'unité primitive de cette ancienne couche ethnique et détruit sa pureté anthropologique. Le type le plus pur serait représenté par les Khasi, les Riang, les Palaung, les Mon et, peut-être, les Khmer et les Annamites. Il est difficile d'établir jusqu'à quel point les Muṇḍa ont conservé la pureté de race, puisqu'ils ont dû subir de nombreuses influences.

Cf. **56**, **130**, **131**.
CR. : L. Finot, BEFEO, XX, 4, pp. 67-68.

54. George William Brown : *The Sources of Indian Philosophical Ideas.* Studies in honor of Maurice Bloomfield, New Haven, 1920, pp. 75-88.

L'influence dravidienne sur les langues indo-aryennes est déjà établie (cf. **12**, **18**) ; elle n'est pas moins sensible dans le domaine religieux : le culte de Śiva (cf. **20**, **26**), de Kālī/Durgā, des serpents (**67**, **109**), des singes (**31**), de l'arbre pipal, etc., ne s'explique que par l'animisme dravidien. On pourrait même affirmer que tout l'Hindouisme actuel est dravidien, que ce n'est que son organisation qui est restée aryenne. Cet animisme dravidien introduisit dans le monde indo-aryen des idées étrangères aux Veda, comme la doctrine de la transmigration (cf. **121**), et entama l'évolution philosophique qui, encore imprégnée d'éléments aryens dans les Upaniṣad, s'en dégage de plus en plus dans le jainisme et le bouddhisme. Le même animisme est à la base des autres systèmes philosophiques indiens, puisque tout est pénétré d'esprit, aussi bien pour le Vedānta qui n'admet qu'un seul esprit, que pour le Nyāya et le Sāṁkhya qui en admettent plusieurs. Les noms mêmes : Sāṁkhya et Yoga, quoiqu'aryens, ne s'appliquent pas bien aux doctrines qu'ils désignent. Il est possible qu'ils soient dus à la sanskritisation d'anciens mots dravidiens actuellement hors d'usage. L'ascétisme et les castes pourraient être aussi d'origine dravidienne.

Cf. **70**.
CR. M. Winternitz, OLZ, 1924, col. 424, 425 ; A. B. Keith, *The Rel. and Phil. of the Veda and Upan.*, pp. 632-633 ; L. de La Vallée Poussin, BSOS, vol. II, 1922, p. 330.

55. P. L. Barbour: *Buruçaski, a Language of Northern Kashmir.* JAOS, vol. 41, part 1, February 1921, pp. 60-72.

L'auteur donne une description générale de la langue buruśaski, en signalant la « pronominalisation » et l'emploi du système vigésimal comme ses traits les plus caractéristiques. Cette langue ne se laisse rapprocher d'aucune famille linguistique connue. L'auteur propose l'explication suivante de cet isolement: les Buruśaski seraient les seuls représentants de la plus ancienne race de l'Inde qui aurait occupé jadis un territoire très étendu. Les invasions successives des Dravidiens et des Aryens auraient brisé son unité. Certains éléments furent repoussés vers le Nord de l'Inde où leur langue, en contact avec les parlers tibéto-birmans, produisit le groupe des langues himalayennes. D'autres éléments reculèrent vers l'Est et subirent une forte influence mon-khmère: de là l'origine des langues muṇḍa. Seuls, les Buruśaski cachés dans les vallées impénétrables ont pu conserver leur ancienne langue relativement pure.

Cf. 150.

56. Jean Przyluski: *De quelques noms anaryens en indo-aryen.* MSL, vol. XXII, 1921, fasc. 5, pp. 205-210. (Traduction anglaise: 132, pp. 3-8).

Les Aryens, en envahissant l'Inde, n'avaient pas dans leur vocabulaire de mots pour désigner un grand nombre de plantes, d'animaux et de produits des régions tropicales; ils furent donc obligés de faire des emprunts aux langues des populations aborigènes: des Dravidiens et surtout des Muṇḍa qui habitaient probablement l'Inde centrale (cf. 53). Ceci explique la présence dans l'indo-aryen de certains mots d'origine austroasiatique.

L'analyse des noms de la banane dans les langues de la Péninsule Malaise et dans les parlers apparentés permet à M. P. de rétablir les formes anciennes **ka-lī* et **ta-lī* où *lī* est la racine et *ka-*, *ta-* sont des préfixes. Si l'on ajoute à **talī* le préfixe *ka-*, le mot signifiera « bananier ». Précisément, en sanskrit, *kadalī* désigne le bananier. Ce mot qui ne peut être indo-européen se laisse aisément expliquer par la morphologie des langues austroasiatiques.

La racine *bal*, *bul* désigne le poil dans les langues austroasiatiques. On la retrouve en tibétain, dans le nom de la laine *bal* et dans l'adjectif '*bal-*'*bol*. Précédée du préfixe *ka/kam*, cette racine donne *kambala* signifiant en sanskrit « étoffe de laine ». Ce sens se trouve dans l'Atharva-Veda, ce qui prouve que l'emprunt est ancien (cf. 232).

Prakrit *sakkaro* et pali *sakkharo* « sucre » correspondent à khmer *skar*, stieng *sökar*, čam *çaradan*, etc., et il est peu probable que les langues de l'Indochine aient emprunté ce mot à l'indo-aryen, car les formes *skar*, *sökar*, etc., présentent une formation typique des langues austroasiatiques (préfixe *sa-* et racine *kar*), tandis que *sakkharo* ne s'explique pas par l'indo-européen. Sanskrit *śarkara* serait une sanskritisation artificielle des formes prakrites. La recherche des emprunts aux langues austroasiatiques en indo-aryen est

d'une grande importance non seulement pour l'étude de la culture indienne, mais aussi pour l'histoire des langues indochinoises, puisque ces emprunts sont antérieurs aux plus anciens monuments de ces langues.

Cf. **60**, **63**, **66**, etc.

CR. : L. de La Vallée Poussin, BCLS, 5e série, t. XIV, n° 5, pp. 145-165.

57. P. Wilhelm Koppers : *Kulturkreislehre und Buddhismus*. Anthropos, vol. XVI-XVII, fasc. 1, 2, 3, 1921-1922, pp. 442-458.

On peut expliquer par l'influence anaryenne certains problèmes de la religion et de la philosophie indienne qui étaient inexplicables, lorsqu'on les attribuait au développement de la pensée aryenne. Les religions préaryennes ont déjà influencé la mythologie védique : Aditi (culte matriarcal), Rudra et Rudrani étaient des divinités anaryennes (cf. **36**, **211**). A l'époque des Upaniṣad cette influence est bien plus profonde et ses traces sont attestées dans la vie sociale aussi bien que dans les idées philosophiques. A côté du *brahman* apparaît un principe féminin et matériel : *prakṛti*, ce qui explique le passage du monisme idéaliste des anciennes Upaniṣad au dualisme partiellement matérialiste du Saṃkhya. Ce principe féminin provenait de la civilisation matriarcale indigène. Le Saṃkhya s'est formé probablement dans l'Inde Orientale qui était habitée par les peuplades austroasiatiques. Dans le fait que *prakṛti* est considérée comme la source de tout le Mal, on peut voir une réaction aryenne contre les influences anaryennes.

Le culte de Śiva-Śakti a eu la même origine non aryenne. L'adoration de la lune qui constitue un des éléments de cette religion est caractéristique des cultes matriarcaux. La « mort » et la « naissance » périodiques de la lune ont pu influencer le développement de l'idée de la transmigration qui est étrangère au Veda.

On s'est aperçu depuis longtemps que les sources du bouddhisme étaient les mêmes que celles du Saṃkhya. L'origine orientale du bouddhisme est indubitable. Cette religion présente encore plus de traits anaryens que le Saṃkhya. Des deux principes du Saṃkhya elle supprime le principe masculin et spirituel et ne conserve que le principe matériel féminin qu'elle identifie avec la souffrance = *saṃsāra*. L'auteur veut même attribuer la formation du saṅgha bouddhique à une réaction contre le matriarcat, en le comparant aux « associations des hommes » caractéristiques des sociétés matriarcales.

On retrouve des influences matriarcales analogues en Chine, dans le taoïsme, ce qui s'explique par des relations ou, peut-être, par une certaine affinité entre les populations austroasiatiques et indochinoises.

Cf. R. Heine Geldern, *Mutterrecht und Kopfjagd im westlichen Hinterindien*, MAGW, LI, 1921, pp. 105-140 ; P. W. Schmidt, Anthropos, XIV-XV, 1919-1920, pp. 1138-1146 ; — **229**.

58. R. B. Bishun Svarup : *Harappa Seals and Antiquity of Writing in India (with plate)*. JBORS, VIII, 1922, pp. 100-119 ; IX, 1923, pp. 347-352.

Tentative de déchiffrement des trois écritures indiennes les plus anciennes : 1° les signes sur la céramique des « cairns » dans l'Inde du Sud (46) ; 2° les inscriptions de Rājgīr ; 3° l'écriture des sceaux de Harappa (27). L'auteur discute le déchiffrement de ces dernières inscriptions, proposé par Cunningham (7) et Jayaswal (32) et conteste les hypothèses attribuant à l'alphabet brahmī une origine sémitique (14, 16). Cet alphabet proviendrait directement de l'écriture pictographique de Harappa qui aurait été inventée par les Aryens parlant le védique. En partant de cette hypothèse, l'auteur prétend trouver la valeur phonétique des signes et lire sur les sceaux de Harappa les noms des rois : *Bhīmadeva*, *Viśravas*, *Kadarvī*, *Śakhādūrva*, etc., qui appartiennent, d'après les listes pouraniques, à la dynastie des Paṇḍava.

Cf. 187.

59. R. B. Sarat Chandra Roy : *A possible ethnic Basis for the Sanscritic Element in the Munda Languages*. JBORS, IX, 1923, pp. 376-393.

L'auteur analyse les mots communs au sanskrit et au muṇḍāri et se demande s'ils sont tous d'origine indo-européenne. Quant à la provenance des Muṇḍa, M. S. C. R. propose les hypothèses suivantes : 1° la petite tribu muṇḍa portant maintenant le nom *asur* constituerait le reste d'une ancienne race formant le substratum des Muṇḍa ; 2° cette race était identique aux *Asura* védiques ; 3° elle constituerait une branche de la race caucasienne, une branche qui serait à la base des peuples austroasiatiques et même australiens ; 4° cette race serait caractérisée par les cultes du taureau et du phallus ; 5° les Muṇḍa actuels proviendraient du mélange de ces Asura avec la race dravidienne.

Cf. 95.

60. Jean Przyluski : *Emprunts anaryens en indo-aryen*. BSL, XXIV, pp. 118-123. (Traduction anglaise : 132, pp. 8-15.)

Les noms de la charrue se ressemblent en sanskrit (*lāṅgala*) et dans les langues austroasiatiques (khmer *aṅkăl*, khasi *ka-lyṅkor*, malais *taṅgāla*, etc.). Ces mots ne peuvent pas être d'origine indo-aryenne, puisqu'ils ne se retrouvent pas en indo-européen et, d'autre part, on trouve un mot apparenté en annamite, langue qui n'a jamais subi l'influence indienne. On peut rapprocher de *lāṅgala* les mots sanskrits *laguḍa* « bâton », *lāṅgula* « pénis, queue » et *liṅga* « pénis ». La parenté sémantique de ces mots résulte de la mentalité des peuples primitifs identifiant avec le membre viril la charrue formée d'un bâton et « fertilisant » la terre. L'analyse des mots austroasiatiques signifiant « pénis »

fournit une racine commune *lak de laquelle ont pu être formés, à l'aide de l'infixe nasal et du suffixe *ala/ula*, les noms de la charrue qui ont été empruntés par les Indo-aryens. Cette hypothèse rend compte de la diversité des formes *lāṅgala, lāṅgula, laguḍa* et *liṅga*, diversité inexplicable par la morphologie indo-européenne. Le fait que les mots du groupe *liṅga* ont été empruntés aux peuples austroasiatiques peut fortifier l'hypothèse de l'origine anaryenne des cultes phalliques dans l'Inde.

Cf. **192**.

CR. : L. de La Vallée Poussin, BCLS, 5e série, t. XIV, no 5, 1928, pp. 145-165.

61. S. K. Chatterji : *The Study of Kōl*. The Calcutta Review, Sept. 1923, pp. 451-473.

L'auteur propose de nommer la famille des Muṇḍa du nom de *Kōl* qui désigne dans toutes les langues muṇḍa « l'homme », tandis que « Muṇḍa » ne porte que sur une seule tribu. Informations détaillées sur la vie, la culture et les langues des Kōl. M. C. signale l'importance de l'étude de cette culture qui représente probablement les restes de la civilisation préaryenne dans l'Inde du Nord. De nombreux mots indo-aryens sont d'origine kōl, p. ex. : *utpala* = muṇḍari *upal-ba* « fleur flottante », nom de l'arbre *madhuka* = kōl *madkam*, etc. L'habitude de compter par vingtaines au Bengale, au Bihar et au voisinage est probablement due aussi à l'influence du kōl (cf. **119**). Certaines lois phonétiques du bengali correspondent à celles du santali, comme l'harmonie vocalique, etc. (cf. **214**).

Cf. **132**, pp. xix-xxv, **209**, **213**.

62. Sylvain Lévi : *Préaryen et prédravidien dans l'Inde*. JA, vol. CCIII, 1923, pp. 1-57. (Trad. anglaise : **132**, pp. 63-126.)

Certains noms ethniques de l'Inde peuvent être expliqués par le système morphologique des langues austroasiatiques, p. ex. : *Kosala-Tosala, Aṅga-Vaṅga, Kaliṅga-T(r)iliṅga, Utkala-Mekala, Pulinda-Kulinda*. On voit que ces noms se laissent classer par groupes et que les formes de ces groupes ne diffèrent que par l'initiale ou la syllabe initiale, ce qui amène à voir dans celle-ci les préfixes typiques des langues austroasiatiques. Dans *Pulinda, Kulinda, Aṅga, Vaṅga, Kaliṅga-Triliṅga, Uḍra-Uṇḍra-Puṇḍra-Muṇḍa*, etc., on trouve en outre des infixes nasaux qui jouent un rôle considérable dans la morphologie austroasiatique. Pour la majorité de ces pays, la tradition a conservé des données qui prouvent leur caractère barbare. Par exemple, il est raconté (Mahābhār., I, 104) que cinq pays : Aṅga, Vaṅga, Kaliṅga, Puṇḍra et Suhma étaient des enfants de la reine Sudeṣṇā qui s'était unie au ṛṣi Dīrghatamas suivant l'ordre du roi Bali, son mari. Toute la légende porte l'empreinte d'une sauvagerie singulière. Kaliṅga, Aṅga et Vaṅga étaient des pays impurs ;

on exigeait une expiation après le voyage et le séjour dans ces contrées. L'Aitareya Brāhmaṇa (7, 18) classe les pays : Pulinda, Andhra, Puṇḍra, Śabara et Mutiba parmi les *dasyu*. Dans un passage de Bṛhatkathāślokasaṃgraha les Pulinda sont comparés aux troncs d'arbres noircis par le feu ; ils sont petits comme des nains. Les fils de leurs chefs portent des noms d'animaux, ce qui indique l'existence du totémisme.

Tous ces faits semblent prouver qu'avant l'invasion dravidienne, l'Inde était habitée par des populations austroasiatiques qui y formaient des états considérables. A l'invasion dravidienne succéda celle des Indo-aryens. Ceux-ci soutinrent des relations suivies avec les peuples austroasiatiques de l'Inde et de l'Indochine et en ont sans doute subi longtemps l'influence. L'auteur étudie particulièrement les mots *kakkola*, *takkola* (cf. 87), *kaliṅga*, tib. *gliṅ*, skr. *laṅka* et des composés *Kāmarūpa*, *Tāmralipti*, etc.

Cf. **87**, **90**, **102**.

CR. : A. B. Keith, *The Rel. and Philosophy of the Veda and the Upan.*, pp. 632-633.

63. Jean Przyluski : *Emprunts anaryens en indo-aryen.* BSL, vol. XXIV, 1924, fasc. 3, pp. 255-258. (Traduction anglaise : **132**, pp. 15-19.)

Les noms du bétel dans les langues austroasiatiques peuvent être réduits à la racine **malū*/**balū*. Si l'on compare les noms indo-aryens : skr. *tāmbūlaṁ*, pali *tambūlī*, *tambūlaṁ*, prakrit *tamboli*, *tambolaṁ*, on y retrouve la racine *būla*/*bola* qui ne diffère de *balū* que par la permutation des voyelles. Le préfixe *tam-* correspond à *töm-*, *dōm-* qui précède normalement les noms des arbres en stieng, bahnar et khmer. L'hypothèse de l'origine austroasiatique du bétel et de son nom est corroborée par le fait que *malū*/*balū* dérive d'une racine austroasiatique **mur-*, **mul-* signifiant « rouler ». On retrouve des éléments apparentés dans les mots bengalis *bārui* « caste qui cultive le bétel » et *baroj* « sorte de pergola où l'on cultive le bétel ».

L'auteur suppose que la forme sanskrite *tāmbūla* est la plus exacte transcription de l'ancien nom du bétel dans les langues austroasiatiques, nom qui a perdu son préfixe dans les langues modernes de l'Indochine.

Cf. **149**, **168**.

CR. : L. de La Vallée Poussin, BCLS, 5e série, XIV, 1928, pp. 145-165.

64. Jules Bloch : « *Voir* » *en indo-aryen. Antidoron*, Festschrift Jacob Wackernagels, Göttingen, 1924, pp. 143-149.

Parmi les diverses racines indo-aryennes qui expriment l'idée de « voir », *her-*, attesté en prakrit, n'est pas indo-européen. L'auteur le rapproche du dravidien : brahui *hir-*, kurukh *ēr-*, *īr-*, goṇḍi *hur-*.

Cf. **45**, **166**.

CR. : Turner, BSOS, IV, p. 366.

65. Jules Bloch : *Sanskrit et dravidien.* BSL, vol. XXV, 1924, fasc. 1, pp. 1-21 (traduction anglaise : **132**, pp. 35-59).

L'auteur est d'avis que le rôle de l'influence dravidienne sur les langues indo-aryennes est exagéré. Une des preuves de cette influence serait l'existence des consonnes cérébrales en indo-aryen. Or, cette cérébralisation que l'on retrouve, d'ailleurs, en iranien, s'explique très bien sans influence dravidienne, d'autant plus que le dravidien n'admet pas des cérébrales initiales, existantes pourtant en indo-aryen (cf. **144**). Les autres faits d'altération phonétique en indo-aryen, comme l'extension progressive de *l* en sanskrit classique aux dépens de *r*, l'unification des sifflantes, etc., peuvent être attribués aussi bien à l'influence des langues muṇḍa qu'à celle du dravidien. En ce qui concerne les spirantes, l'indo-aryen ressemble plus au muṇḍa qu'au dravidien.

Les données morphologiques ne nous fournissent rien de net. P. ex. la réduction du genre peut se produire sans aucune intervention extérieure; le fait que le genre a complètement disparu seulement dans les parlers orientaux de l'Inde peut être attribué plutôt à l'influence du tibéto-birman qu'à celle du dravidien.

Les éléments du vocabulaire indo-aryen, considérés comme empruntés au dravidien, évoquent des doutes. L'auteur dresse une liste de ces mots : *ghoṭa*, *gardabha*, *maṭacī* (cf. **33**, **213**), *mayūra* (cf. **89**), *phāla*, *mukha*, etc. (cf. l'index). Pour la plupart de ces mots, le problème n'est pas clair et l'on peut trouver aussi des concordances dans les langues austroasiatiques.

Bref, les influences anaryennes qu'a subies l'indo-aryen ne doivent pas être attribuées uniquement au dravidien, mais on doit prendre en considération également les langues austroasiatiques, surtout le muṇḍa.

Cf. **152**, **233**.

66. Jean Przyluski : *Emprunts anaryens en indo-aryen.* BSL, vol. XXV, 1924, fasc. 1, pp. 66-71. (Traduction anglaise : **132**, pp. 19-25.)

Le mot sanskrit *bāṇa* « flèche » correspond aux divers mots austroasiatiques se réduisant au type *panah* dont l'initiale est en khmer (*ɓañ*), intermédiaire entre la sonore et la sourde. Ce mot s'explique sur le domaine austroasiatique comme dérivé par infixation nasale d'un verbe *pŏh*, *pah*, etc., « tirer de l'arc »; il désigne non seulement l'arc, mais aussi la flèche. Par conséquent, l'origine austroasiatique du skr. *bāṇa* semble très probable.

La racine *pŏh*, *pah* désigne aussi l'action de carder le coton. Etant donné qu'elle provient probablement d'un ancien **ɓas*, la formation des noms austroasiatiques désignant le coton (khmer *amɓas*, črau *paç*, *baç*, radè, malais, javanais *kapas*, batak *hapas*, etc.) devient claire : ils remontent à une forme ancienne *kamɓas* (préf. *kam*- + *ɓas*) dont le khmer (*k*)*amɓas* a gardé la trace la plus exacte. Cette forme ancienne fut empruntée par l'indo-aryen : skr. *karpāsa* (cf. grec κάρπασος et hébreu *karpas*) désignant une étoffe de coton (cf. **90**, pp. 42-44, **114**).

On ne peut séparer de *karpāsa* les mots sanskrits *karpaṭa* et *paṭa* désignant, eux aussi, une étoffe de coton. La correspondance de *t* et *s*, inexplicable en indo-aryen, est régulière dans les langues austroasiatiques, p. ex. : annamite *t* = mon-khmer *s*. Sanskrit *karpāsa* d'une part, et *karpaṭa*, *paṭa* d'autre part, doivent donc avoir été empruntés à des époques successives ou à des dialectes différents.

Cf. **196**.

CR. : L. de La Vallée Poussin, BCLS, 5e série, XIV, 1928, pp. 145-165.

67. E. H. Hunt : *Hyderabad Cairn Burials and their Significance*. JRAI, vol. LIV, January 1924, pp. 149-156, 15 illustrations.

Description détaillée des tombeaux explorés à Maula Ali, près de Secundebarad, à Begumpet, à Kompilly et à Raigir qui présentent tous le type des « cairns » (cf. **43**, **46**). Parmi les objets trouvés dans ces tombeaux, seuls les tridents et la poterie trahissent certaines connexions avec l'industrie moderne de l'Inde. Les autres objets sont complètement étrangers à la civilisation contemporaine de l'Inde méridionale. On constate plutôt des ressemblances avec la culture celtique de l'Irlande d'une part, et, d'autre part, avec celle des « pot-burials » de Mésopotamie. Mais on est surtout frappé par de nombreuses concordances avec la civilisation égyptienne (cf. **70**, **201**) :

a) les pots noirs avec des bases rouges rappellent la céramique de la seconde dynastie de l'Égypte (**201**),

b) la position Nord-Sud des cistes, qui est aussi une caractéristique des tombeaux égyptiens,

c) un certain signe, souvent répété sur les pots de Raigir, ressemble au signe égyptien « *ka* »,

d) les perles en lapis-lazuli, provenant probablement de la Perse (cf. **81**) et qu'on trouve également en Égypte,

e) le symbole du serpent, qui offre une surprenante ressemblance avec le même symbole égyptien (on en trouve de pareils en Mésopotamie).

Néanmoins, il est presque impossible, dit l'auteur, d'établir si ces ressemblances proviennent d'influences directes ou indirectes, ou si les éléments culturels se sont développés indépendamment.

Cf. E. H. Hunt, *Megalithic Burials in the Deccan (Hyderabad State)*, Man, vol. XXII, n° 251, p. 216.

68. Victor Christian : *Untersuchungen zur Paläoethnologie des Orients*. MAGW, Band LIV, 1924, pp. 1-50.

En étudiant les éléments ethniques de la Mésopotamie au point de vue anthropologique, archéologique, ethnologique et linguistique, l'auteur pose

l'hypothèse que les Sumériens se composaient au moins de trois types ethniques: *a*) type méditerranéen auquel correspondaient des éléments proto-hamitiques de la langue sumérienne, *b*) type arménoïde auquel correspondaient certaines concordances linguistiques entre le sumérien et les parlers caucasiens, et *c*) type prémalais, caractérisé au point de vue anthropologique par les os malaires saillants et la position oblique des yeux, et, au point de vue ethnographique, par l'usage du tablier en feuilles (cf. l'emploi des habits analogues par les aborigènes anaryens de l'Inde, Grünwedel, *Mythologie des Buddhismus,* — déesse *Parṇaśavarī*) et par des institutions matriarcales (cf. **69**, **88**, **117**, pp. 363, 364).

A ces trois éléments ethniques correspondent exactement trois types de religion que l'auteur distingue dans les croyances des Accadiens. Le premier type, nommé émanisme, serait propre à la race méditerranéenne ; la religion astrale des Babyloniens serait le produit de la race arménoïde ; enfin, la couche prémalaise était caractérisée par des croyances chamaniques et des institutions sociales très rapprochées de celles de la Sibérie. Ces concordances qui mènent jusqu'en Chine, sont expliquées par l'entremise de la race prémalaise qui occupait jadis un domaine très vaste. La linguistique fournit des données qui permettent de rapprocher le sumérien des langues océaniennes, surtout du groupe austronésien (cf. **103**, **104**, **133**). Ces éléments linguistiques se laissent découvrir même dans certains idiomes de l'Afrique du Nord (**103**) qui auraient été influencés par les peuples de race prémalaise, venus de l'Inde où ils formaient jadis le substrat ethnique le plus ancien, en Mésopotamie.

Des similitudes de l'astrologie indienne, chinoise et babylonienne peuvent être dues aux influences exercées déjà aux temps historiques (cf. **2**).

Cf. 98, 224.

69. Jean Przyluski : *Le prologue-cadre des Mille et une Nuits et le thème du svayaṃvara. Contribution à l'histoire des contes indiens.* JA, juillet-septembre 1924, pp. 101-137.

Le prologue-cadre des *Mille et une Nuits* est construit d'après une formule commune à beaucoup de cadres du même genre et il est aisé d'établir que cette formule est indienne. Mais le procédé narratif ou, du moins, les caractéristiques de certains cadres semblables, n'ont-ils pas une origine encore plus lointaine ? On peut comparer à l'histoire de Shéhérazade les deux cadres du Nanthouk Pakaranam siamois et du Vetālapañcaviṃśati. Ces divers prologues présentent entre eux d'incontestables ressemblances et, en même temps, des différences bien marquées. Dans le cadre secondaire du Nanthouk Pakaranam, une jeune princesse est muette de naissance ; le roi promet la main de sa fille à celui qui la guérira. Parmi de nombreux prétendants, un jeune prince réussit, par ruse, à la faire parler. Ce récit suggère que le mutisme de la

princesse n'était pas une maladie, mais un stratagème pour trouver un époux de son choix. L'épisode rappelle la coutume du *svayaṃvara*, souvent citée dans la littérature indienne, et qui permet à une femme de choisir librement son époux, p. ex. : le *svayaṃvara* de Damayantī dans le Nalopākhyāna, celui de Draupadī dans le Svayaṃvaraparvan du Mahābhārata et de Sītā dans le premier chant du Rāmāyaṇa. Mais, en examinant ces deux derniers récits, on voit que dans les *svayaṃvara* de Draupadī et de Sītā, qui sont des sortes de tournois, le choix de l'époux ne leur appartient nullement; il n'y a plus du *svayaṃvara* que le nom. Il apparaît que, lors de la rédaction de ces deux récits, l'institution ancienne avait déjà disparu, ce qui prouve le caractère archaïque du véritable *svayaṃvara*.

D'autre part, le choix d'un époux par la femme libre de toute contrainte est inconcevable dans une société patriarcale, telle que la société aryenne. Il faut donc voir dans le *svayaṃvara* une institution anaryenne, formée dans une société proprement matriarcale. Or, des traces de pareilles institutions ne s'observent actuellement que sur le domaine austroasiatique. D'autres indices invitent également à chercher l'origine du *svayaṃvara* dans la même aire de civilisation.

Dans un grand nombre de récits indiens, la femme choisit son époux en lui jetant une guirlande ou en lui posant un diadème sur la tête. L'auteur compare des usages analogues observés au Cambodge, chez les Tai blancs, dans la région de Cao-bằng, chez les Miao-tseu et même dans le folk-lore chinois, c'est-à-dire dans la zone des peuples austroasiatiques et des pays limitrophes. L'objet lancé est tantôt un fruit entouré d'étoffe et auquel est attachée une queue de tissus, tantôt une balle, parfois même un turban, mais l'intention est la plupart du temps de conclure des accordailles. Cette coutume est largement répandue encore aujourd'hui, au cours des fêtes populaires, dans le monde austroasiatique. Les chants et les vers qui accompagnent ces jeux, consistent presque toujours en devinettes. L'auteur montre l'évolution de ces devinettes rimées, depuis les fêtes de fiançailles dont elles étaient partie intégrante, jusqu'aux cadres des contes, jusqu'à ceux même où le thème du choix de l'époux a complètement disparu.

Cf. 88.

CR. : L. de La Vallée Poussin, BCLS, 5e série, XIV, 1928, no 5, pp. 145-165.

70. Gilbert Slater : *The Dravidian Element in Hindu Culture.* London, 1924, 192 pp., 7 planches.

Les Dravidiens actuels représentent un mélange des aborigènes indiens et d'une race méditerranéenne venue du Nord-Ouest et qui avait passé en Mésopotamie à l'époque où les Sumériens ne connaissaient pas encore l'agriculture (cf. 52, 72, 76). La civilisation de cette race méditerranéenne était

apparentée à la civilisation égyptienne ; il s'y trouvait une caste bien organisée de prêtres magiciens. Cette institution fut à la base du système des castes indiennes qui résultèrent de la différence des races et des fonctions.

Les Aryens qui envahirent l'Inde étaient plus barbares et plus belliqueux que les Dravidiens. Néanmoins, tout en les conquérant, ils subirent leur influence culturelle, p. ex. : la constitution d'un gouvernement organisé ; l'art de filer et de tisser ; les éléments de religion : les dieux Śiva, Viṣṇu, Brahma (= dieu solaire égyptien), Sarasvatī (son pendant lunaire). Mais la langue dravidienne a été supplantée par le védique qui était plus facile et c'est ce qui a donné l'apparence de la diffusion de la civilisation aryenne dans l'Inde.

Cf. **123**. CR. : L.D. Barnett, JRAS, 1924, pp. 485-487 ; Caland, Museum, XXXIII, nº 2 ; A.B. Keith, *Relig. and Phil. of the Veda*, pp. 630-631.

71. J. Mayr : *Dravidische Nominalsuffixe und ihre afrikanische Parallelen.* Bibliotheca Africana, I, 1924, pp. 44-56. (L'ouvrage n'a pas pu être consulté).

Cf. **197**.

72. Sir John Marshall : *First Light on a Long Forgotten Civilisation. New discoveries of an unknown prehistoric past in India.* ILN, 20. IX. 1924, pp. 528 et 548, 25 illustrations pp. 529-532.

Jusqu'à présent, les données matérielles relatives à la culture de l'Inde avant le IIIe siècle av. J.-C. faisaient presque entièrement défaut. Les fouilles exécutées à Harappa dans le Montgommery-District du Penjab et à Mohenjo-Daro dans le Larkana-District semblent combler cette lacune. A Mohenjo-Daro, sous les couches supérieures appartenant à l'époque des Kushan, on a découvert au moins deux couches d'une époque bien plus ancienne, présentant des bâtiments en brique. A Harappa, on a découvert environ 7 couches du même type, mais les restes des bâtiments étaient plus ruinés. Les objets exhumés à Harappa et à Mohenjo-Daro sont presque identiques. Ce sont divers types de céramique, des perles en verre bleu ou en coquille, des dés et, ce qui est le plus intéressant, des sceaux portant des inscriptions en une écriture inconnue et représentant des animaux (licornes ou taureaux ; ceux-ci d'un type différent du buffle indien, cf. **6**, **27**). Aucun objet en fer n'a été découvert, ce qui prouve que les trouvailles appartiennent, en tout cas, à une époque antérieure aux Maurya.

Il est possible que cette civilisation date des Protodravidiens dont les migrations dans les contrées du Sind sont attestées par l'existence, au Béloutchistan, de la langue brahui apparentée au dravidien. Certains savants ont supposé (**52**, **70**) que les Dravidiens appartenaient à la race méditerra-

néenne ; or, l'archéologue qui a découvert Mohenjo-Daro, M. Banerji trouve une grande analogie entre la céramique et les inscriptions minoennes de Crète et celles de Mohenjo-Daro (**37**, **76**). Mais il est possible aussi que les civilisations de Harappa et de Mohenjo-Daro se soient développées spontanément dans la vallée de l'Indus, tout comme la culture égyptienne se développa au bord du Nil et celle de Mésopotamie au bord du Tigre et de l'Euphrate.

Cf. Sir J. Marshall, Annual Report of the Director General of Archeology in India 1920/21, Calcutta, 1923, et Annual Report of the ASI 1922/23, Section II : *Mohenjo-Daro*, pp. 102-104 (contiennent les premières communications sur les fouilles à Harappa et M. Daro) ; M. Boule, L'Anthropologie, XXXIV, 1924, p. 606 ; R. P. Chanda, *Note on Prehistoric Antiquities including Antiquities from Mohen-jo-Daro.* Calcutta, 1924 ; C. Autran, *Un problème de paléographie.* « Illustration », 28. III. 1925, p. 289 ; *Sumer und Indien*, Archiv für Orientforschung, III, H. 2/3, col. 85 et suiv. ; *Sumer und Indien*, Archiv für Keilschrifforschung, II, H. 3/4, col. 140 et suiv. ; — **73**, **74**, **76**, **77**, **79**, **80**, **81**, **82**, **92**, **93**, **113**, etc.

73. A. H. Sayce : *Professor A. H. Sayce on the remarcable discoveries in India.* ILN, 27. IX. 1924, p. 566.

M. Sayce signale que les sceaux de Harappa et de Mohenjo-Daro décrits par Sir J. Marshall dans **72** sont identiques aux « tablettes de comptabilité » proto-élamites trouvées par de Morgan à Suse. Ce rapprochement prouve que les relations entre Élam et l'Inde du Nord dataient déjà du III[e] millénaire avant J.-C., et ouvre des perspectives nouvelles sur l'origine et l'âge de la civilisation indienne.

Cf. M. Boule, L'Anthropologie, XXXIV, 1924, p. 606 ; G. A. Barton, JAOS, 49, III, pp. 263-268 ; C. Autran. *Un problème de paléographie,* « Illustration », 28. III. 1925, p. 289 ; — **74**, **83**, **111**, **113**.

74. C. J. Gadd and Sidney Smith : *The New Links between Indian and Babylonian Civilisation.* ILN, 4. X. 1924, p. 614, 28 illustr. pp. 614-616.

Les auteurs signalent l'extrême ressemblance des sceaux de la vallée de l'Indus avec les cachets mésopotamiens. Le type du taureau qui y est représenté est décidément sumérien. La mangeoire qui est placée devant l'animal est aussi un motif familier à l'art babylonien de toutes les époques. Quant à l'écriture, neuf caractères de Harappa et M. Daro sont presque identiques aux idéogrammes sumériens du III[e] millénaire avant J.-C. et sept caractères sont partiellement comparables. Parmi les autres objets trouvés dans la vallée de l'Indus, le cylindre en hématite, les objets en coquille, les statuettes et sur-

tout le type des bâtiments en brique avec le drainage (cf. **180**) sont également caractéristiques de la culture sumérienne du IIIe millénaire avant J.-C. On ne saurait expliquer tous ces faits que par l'existence d'étroites relations entre l'Inde du Nord et la Mésopotamie.

Cf. M. Boule, L'Anthropologie, XXXIV, 1924, p. 606 ; C. Autran, *Un problème de paléographie*, « Illustration », 28. III. 1925, p. 289 ; G. A. Barton, JAOS, 49, III, pp. 263-268 ; — **77, 78, 81, 98, 111, 113, 126, 128, 148, 159, 181**, chpt. XXII.

75. Sir John Marshall : *Influence of race on early indian Art.* « Rûpam », N° 18, April 1924, pp. 69-73.

L'art indien n'a pas été créé par les Aryens. En effet, c'est au Penjab, dans les contrées habitées par les purs Aryens védiques, qu'on trouve le moins de restes artistiques. Au contraire, à mesure qu'on avance vers le Sud, le nombre des monuments s'accroît et l'art s'épanouit surtout dans l'Inde Méridionale, dans les contrées très peu aryanisées. Ceci prouve que les Dravidiens ont contribué au développement des beaux-arts dans l'Inde beaucoup plus que les Aryens. Ce n'est qu'à partir du IIIe siècle avant J.-C., sous l'influence dravidienne, que les Indo-aryens commencèrent à produire les admirables monuments de l'art indien.

Cf. **108, 109, 173.**

76. Sunitikumar Chatterji : *Dravidian origins and the beginning of Indian Civilisation.* « The Modern Review », December 1924, pp. 664-679, 26 illustr.

L'auteur montre que les idées anciennes sur les Aryens « pères de la civilisation indienne » sont contredites par de nombreux faits. Les populations préaryennes de l'Inde : Dravidiens et Kolariens (= Muṇḍa, cf. **61**) avaient une culture aussi développée que celle des Aryens védiques, peut-être même plus haute. L'influence de ces populations anaryennes peut seule expliquer la présence, dans la civilisation indienne, d'éléments non védiques, par ex. la *pūjā* (cf. **116, 117**). Le mot lui-même qui n'est pas indo-européen, est rapproché par M. C. du dravidien *pu* « fleur », de même que les mots sanskrits *puṣkara* « lotus » et *puṣpa* « fleur ».

L'hypothèse de l'existence d'une culture préaryenne dans l'Inde est renforcée par les faits archéologiques. Les fouilles exécutées à Adittanallur, sur le domaine dravidien, révèlent une haute civilisation. Les fameuses trouvailles de Mohenjo-Daro et de Harappa sont une preuve plus éclatante d'une culture anaryenne. M. C. expose les vues de M. Banerji qui est incliné à rapprocher

cette civilisation de la culture crétoise (la céramique et les labrys trouvés à Mohenjo-Daro rappellent ceux de la Crète). D'autre part, si *draviḍa* = *tamila* = *dramila* (cf. 1, p. 8-10), on pourrait rapprocher ce mot du nom des Lyciens (chez Hérodote Τέρμιλαι, sur les inscriptions *Trmmili*) qui étaient d'origine égéenne. L'auteur signale même quelques concordances lexicales (par ex. lycien *xupo* « tombeau », skr. *kūpa*, *guha* ; cf. 114) et culturelles (culte de la Grande Déesse, cf. 30, 211) entre l'Inde et l'Asie Mineure. Toutefois, des conclusions décisives seraient prématurées, car elles ne reposeraient que sur des hypothèses.

Cf. S. K. Chatterji, *Recent Discoveries in Sind and the Punjab*. IHQ, I, N° 1, 1925, pp. 176-179 ; A. C. Das, The Modern Review, March 1925, pp. 355-356 ; S. K. Chatterji, ibid., pp. 356-357.

77. L. A. Waddel. *The Indo-Sumerian seals deciphered. Discovering Sumerians of Indus Valley as Phenicians, Barats, Goths and Famous Videc Aryans 3100-2300 B. C.* Luzac & Co., London, 1925, XXIV + 106 pp.

L'auteur, qui avait posé dans son livre précédent l'hypothèse de l'origine aryenne des Sumériens (dont une branche, les Phéniciens, auraient colonisé l'Angleterre et seraient des ancêtres des populations britanniques (*sic*)), prétend prouver que les listes royales des Purāṇa correspondent exactement aux listes des dynasties sumériennes. Pour pouvoir le démontrer, l'auteur modifie la manière généralement admise de lire les noms sumériens, par ex. : au lieu de *Ur-ninā*, il lit *Uruaš* et le compare à *Haryaśva* indien ; au lieu de *Eannatum*, il lit *Bi(d)-aś-na-di* qui doit être identique au *Pasenadi*, etc. L'auteur se permet des licences philologiques en employant selon la nécessité les formes palies et prakrites au lieu du sanskrit. C'est ainsi qu'il néglige la forme *kṣatriya* et se sert de la forme *khattiyo* pour identifier cette caste avec les Hittites chassés en 718 de Carchemish par Sargon II. Le dernier roi de ces Hittites, *Wisidi(ri)* serait identique à *Vicitravīrya* de la tradition indienne.

De pareilles méthodes permettent à l'auteur de « déchiffrer » les inscriptions sur les sceaux de Harappa et Mohenjo-Daro et d'y trouver la confirmation de ses théories. Les premiers « Sumériens-Aryens », qui étaient en même temps Phéniciens (= Pañcāla !), auraient colonisé la vallée de l'Indus et fondé la civilisation de M. Daro, etc. Les événements historiques de cette époque seraient conservés dans les récits épiques indiens et dans les Purāṇa. *Gadhi* indien serait *Gudea*, *Suṣena* correspondrait à *Gimil-sin*, *Paraśu-Rāma* à *Bur-sin I* et *Sargon I d'Agade* serait identique au roi *Sāgara d'Ayodhyā* (!!). Enfin M. W. identifie le dieu poisson des Sumériens (et la déesse *Ninā*) avec l'avatar de Viṣṇu, avec Poseidon et Neptune, avec Dagon des Phéniciens et en fait dériver le symbole chrétien du poisson.

CR. P. IHQ, I, 1925, pp. 583-585 ; BSOS, IV, 2, 1925, p. 37 ; J. Charpentier, JRAS, Okt. 1925, pp. 797-799 ; R. C. Temple, IA, vol. LIV, pp. 121 ss, 141 ss, 191ss, 205 ss, 236 ss ; G. Ipsen, OLZ, 1929, col. 91.

On retrouve la même méthode et le développement des mêmes idées dans les travaux suivants :

L. A. Waddel : *Sumerians in India.* IHQ, I, N° 1, 1925, pp. 88-91 ; *Indo-Sumerian Seals.* JRAS, 1926, pp. 115-116 ; *Dynasty of Haryashwa or the Sumerian Uruash (Ur-nina) as Imperial Kings of Kish, Erek and Lagash,* The Asiatic Review, 1926 ; *A Sumer-Aryan Dictionary,* Luzac & C°, London, 1927 ; *The Aryan Origin of the Alphabet ; Disclosing the Sumero-Phoenician parentage of our letters ancient and modern,* Luzac & C°, London, 1927 ; *The Makers of Civilisation in Race and History,* London, 1929.

78. Bruce Hannah : *Recent Discoveries and the Sumerians.* JBORS, XI, 1925, pp. 142-161.

Tout en reconnaissant l'affinité de la culture sumérienne avec celle de Harappa et Mohenjo-Daro, l'auteur n'admet pas l'hypothèse (cf. 28, 74) du développement dans l'Inde de cette civilisation. Ses idées géologiques et anthropologiques lui font distinguer deux races différentes constituant le peuple sumérien : la race noire et la race jaune, plus ancienne et parlant une langue agglutinante. Cette dernière race était peut-être identique aux *dasyu* védiques (que l'auteur sépare des *dasa*), créateurs de la civilisation de la Vallée de l'Indus.

79. V. Scheil : *Un nouveau sceau hindou pseudo-sumérien.* RA, XXII, N° 2, 1925, pp. 55-56, 2 illustr.

L'auteur critique la méthode et les conclusions de M. Waddel (77) et signale un nouveau sceau du type de Harappa qui est en sa possession. Ce sceau paraît provenir de Djhoka, mais ceci ne démontre pas nécessairement l'existence de relations entre l'Inde et Babylone, car le sceau a pu être transporté à basse époque par un marchand hindou.

Cf. 80, 202, 203, 204, 205, 206.

80. F. Thureau-Dangin : *Sceaux de Tello et sceaux de Harappa.* RA, XXII, N° 3, 1925, pp. 99-101, 1 illustr.

Description du sceau du type de Harappa acquis par le Musée du Louvre en 1924 et qui doit provenir de Tello. Avec le sceau trouvé à Kiš (81) et le sceau décrit par M. Scheil (79), ce serait le troisième spécimen de ce genre prove-

nant de Sumer. Autrefois Sarzec avait trouvé à Tello un cachet étroitement apparenté au type de Harappa.

Il ne paraît pas impossible qu'il y ait eu des relations et des influences entre les peuples des vallées de l'Indus, du Tigre et de l'Euphrate. Cependant, leurs civilisations doivent avoir des sources distinctes.

Cf. 111, 202, 203, 204, 205, 206.

81. Ernest Mackay : *Sumerian Connexions with Ancient India*. JRAS, 1925, pp. 697-701, une planche.

Les sceaux trouvés à Kiš et à Suse et provenant de l'ancienne époque sumérienne correspondent exactement aux cachets « indo-sumériens » de Harappa ; la ressemblance est surtout frappante pour les images du taureau et du poisson (cf. 74, 80). D'où provenaient ces objets ? Trois hypothèses sont possibles : de l'Inde, de Sumer ou d'un troisième pays qui les fournissait aux deux premiers. Or, on a trouvé à Kiš des perles en lapis-lazuli, d'autres en cornaline ornées de figures géométriques peintes en blanc sur rouge et datant à peu près de 3000 avant J.-C. Les perles en lapis-lazuli sont plus grossièrement faites ; elles peuvent provenir de l'Iran où cette pierre était assez répandue (67). Quant aux perles en cornaline, on en a trouvé de pareilles dans les fouilles de toutes les contrées de l'Inde (48) et en bien plus grand nombre qu'en Mésopotamie. Cela semble indiquer que les objets « indo-sumériens » étaient fabriqués dans l'Inde.

Cf. 111, 113.

82. Sylvain Lévi : Communication à la Société Asiatique le 13. 11. 1925. JA, vol. CCVI, N° 2, 1925, pp. 370-372.

M. S. L. signale les fouilles de Mohenjo-Daro et de Harappa et rappelle deux faits qui attestent l'existence d'une civilisation ancienne dans la vallée de l'Indus : 1) Aristobule rapporte qu'il a trouvé dans cette région « une contrée abandonnée avec plus de mille villes devenues désertes » ; 2) la tradition bouddhique a conservé le souvenir de six villes très anciennes. L'une, Roruka, se trouvait chez les Sauvīra ; d'aucuns chercheraient à rapprocher Suvīra (Subīra dont le nom actuel est Sumra) de Sumer, mais il faut accumuler d'abord les faits avant d'énoncer des hypothèses.

Cf. 39.

83. Ferdinand Bork : *Elam. Sprache*. Reallexikon der Vorgeschichte, Berlin, 1925, Band III, pp. 70-83.

Dans le § 24 (pp. 82, 83) du chapitre consacré à la langue élamite, M. B. signale des traits communs à l'élamite et au brahui dravidien. On les rencontre

surtout dans les pronoms enclitiques, dans la formation de l'impératif, dans certains suffixes et dans le vocabulaire.

Cf. **24**, **42**, **161** ; F. Bork, OLZ, April 1924.

84. F. Otto Schrader : *Dravidisch und Uralisch*. ZII, Band 3, 1925, pp. 81-112.

En analysant toutes les théories concernant l'origine des langues dravidiennes, l'auteur est d'avis que la plus vraisemblable est celle de Caldwell (**1**) : parenté du dravidien avec les langues ouralo-altaïques. M. S. signale les concordances suivantes entre les deux groupes : absence d'aspirées dans la langue ancienne ; tendance à éviter les sonores initiales et les groupes consonantiques initiaux ; le « Stufenwechsel » ; ressemblance de certains suffixes (surtout casuels) et de leurs fonctions, enfin des concordances lexicales. Les analogies deviennent moins nettes dans le domaine des pronoms et des numéraux (cf. Edwin H. Tuttle, *Finnic and Dravidian*, New Haven, 12 pp.).

L'existence du peuple brahui au Béloutchistan confirme l'hypothèse que les Dravidiens ont immigré dans l'Inde par le Nord-Ouest.

Cf. **163**. CR. E. Lewy, KZ, 56, 1929, pp. 145-150.

85. Marc Collins : *On the Octaval Systeme of Reckoning in India*. Dravidic Studies, N° 4, University of Madras, 1926, 30 pp.

On observe dans l'Inde ancienne une prédilection pour les nombres 8, 16, 64, etc. Ces chiffres sont à la base des anciens systèmes monétaires. 64 (8 × 8) est employé comme un « nombre rond », de même que 100 (10 × 10), p. ex. les 64 *kalā*. Le mot *kalā*, qui désigne aussi la seizième partie du corps humain, est d'origine dravidienne et apparenté aux mots *kāl*, *kālam* signifiant « temps » (cf. les emprunts sanskrits : *kāla* et *kalpa*). Tous ces mots sont en rapport avec la lune : *kālaṇ* désigne une planète invisible ; ce terme peut aussi s'appliquer à la nouvelle lune et de là proviendraient les significations : « sombre, noir, dieu de la mort », qu'on retrouve dans le sanskrit *kāla*. D'autre part, *kalā* désigne la seizième partie du disque lunaire.

Les divisions lunaires dravidiennes sont en rapport avec la notion du nœud (drav. *kaṇ*, cf. les emprunts sanskrits : *kaṇḍa*, *khaṇḍa* et probablement *kaṇṭha*). La même racine se retrouve dans le tamoul *kāṇi* « une soixante-quatrième partie » et dans les emprunts indo-aryens : skt. *gaṇa* et *gaṇ-* « calculer », bengali, hindi *gaṇḍa* « une tétrade » (8 : 2, cf. **119**, p. 235), la mesure bengalie *kāṇi* (et sa sanskritisation présumée *kākiṇī*), hindi *ānā*, etc. Tous ces faits semblent témoigner de l'existence, chez les Dravidiens qui occupaient jadis le Nord de l'Inde, du système octaval qui ne céda que relativement tard à la

numération décimale, apportée par les Aryens. Cette supposition est fortifiée par l'analyse des numéraux dravidiens qui ne sont originaux que jusqu'à 8, les noms de 9 et de 10 étant empruntés au sanskrit. Noter que le mot sanskrit *viṃśa* « un vingtième » est employé dans les langues dravidiennes avec la signification d' « un seizième ». On observe le procédé contraire dans les noms de la vingtaine en bengali *kōṛī* et en hindi *kuṛi* qui dérivent du drav. *kuṛi* signifiant « limite, fin » et désignant auparavant une seizaine (cf. **119**). Skt. *koṭi* « point final, un très grand nombre » serait de même origine.

Dans la conclusion, l'auteur signale le rôle important que le nombre 8 et ses multiples ont joué à l'époque d'Aśoka. Les traces du système octaval s'observent en Chine et en Mésopotamie. Le déterminatif numéral sumérien *kan* ou *gan*, ne serait-il pas identique aux racines dravidiennes et sanskrites : *kaṇ* — *gaṇ* « calculer » ? (cf. **128**).

86. SYLVAIN LÉVI : *Notes Indiennes. Paloura-Dantapura.* JA, 1925, pp. 46-57. (Traduction anglaise : IA, vol. LV, 1926, pp. 94-99, et **132**, pp. 163-175.)

PTOLÉMÉE parle d'une ville indienne, Paloura, placée près du delta du Gange. Il est bien étonnant qu'une telle ville ne soit pas mentionnée ailleurs. Son nom se laisse diviser en *pāl-ūr* dont la seconde partie est identique au dravidien *ūr* « ville ». Le premier élément peut signifier, en dravidien, ou le « lait » ou bien la « dent » (télougou *pallu*, gond *pal*, etc.). Dans ce cas, Paloura aurait signifié « ville des dents » et on pourrait en rapprocher le nom de ville Dantapura qui a exactement le même sens en sanskrit. Cette ville est mentionnée dans les textes bouddhiques et jainas qui la placent au pays de Kaliṅga. Chez PLINE, on trouve une ville Dandagula située exactement à la place de Paloura de PTOLÉMÉE, ce qui permet de supposer que Dantapura, Dantakura, Dandagula, etc., ne sont que des traductions indo-aryennes du nom dravidien Paloura.

Tandis que les mots *pura* et *ūra* sont bien connus, l'un en sanskrit, l'autre en dravidien, l'origine de *kura* est incertaine. On trouve cette terminaison dans un autre nom géographique de l'Inde : Hippokoura de PTOLÉMÉE qui était la résidence du roi Baleokouros ; le nom de ce souverain, qui contient aussi l'élément *kura*, est une transcription grecque du nom *Viḷivāyakura* qu'on rencontre sur les monnaies Andhra. On pourrait identifier cette terminaison avec celle de Sōsikourai de PTOLÉMÉE qui correspond à Tuttcorin et où *kourai* représente, sans aucun doute, le mot tamoul *kuḍi* « village ».

Le fait que la ville Dantapura était, au temps de Ptolémée, connue plutôt sous son nom dravidien Paloura, prouve que les Dravidiens occupaient alors un territoire beaucoup plus étendu qu'à présent.

Cf. **104**, **105**, **134**, **213**.

87. Sylvain Lévi : *Ptolémée, le Niddesa et la Bṛhatkathā*. EA, II, pp. 1-55.

En analysant les listes de noms géographiques qui se trouvent dans le Mahā-Niddesa et dans le Milindapañha, l'auteur apporte de nouvelles précisions sur l'origine des noms *Takkola-Kakkola* (pp. 3-16) qui signifient « cardamome » dans les langues non indiennes, tandis que, dans l'indo-aryen et le dravidien, ils désignent diverses plantes odorantes. La formation par préfixes indique l'origine austroasiatique de ces mots (cf. 62). Les mêmes textes contiennent une liste de « chemins » qui reparaît pour la plus grande partie dans le Ślokasaṃgraha. En étudiant le « chemin des bambous », l'auteur propose une nouvelle étymologie du mot *kīcaka* « bambou »; ce serait une transcription sanskrite de l'expression chinoise *ki-tchou* « le bambou *ki* ». Cette hypothèse serait corroborée par le fait que l'ancienne prononciation du caractère 竹 « bambou » était *tchŏk* (p. 43).

88. Jean Przyluski : *La princesse à l'odeur de poisson et la nāgī dans les traditions de l'Asie Orientale*. EA, II, pp. 265-284.

Le 1er chant du Mahābhārata raconte que Vyāsa, l'auteur légendaire des Veda, naquit d'une jeune fille née elle-même d'un poisson dont elle avait gardé l'odeur, et d'un ṛṣi. Les circonstances de cette naissance se retrouvent exactement dans la légende birmane de la naissance d'Upagutta. L'auteur compare à ces deux légendes nombre de récits indiens, chinois et indo-chinois où l'on peut reconnaître les thèmes essentiels : une princesse naît d'un poisson et en garde l'odeur ; elle est parfois disgraciée à cause de cette odeur ; son enfant devient un grand homme ou un saint et le fait de descendre d'un animal aquatique cause sa supériorité. Dans les récits chinois, cet animal est un dragon, dans les légendes indiennes, c'est un *nāga*. Parfois, la mère du héros est elle-même une *nāgī* ; dans d'autres récits, elle devient un garçon. On voit que certaines notions de la légende ancienne choquaient les peuples plus civilisés et le récit perdait ses traits vulgaires. Par la suite, on ne parlera plus de l'odeur de poisson, bien que ce fût un détail important dans la légende ancienne.

Lorsqu'on cherche le lieu d'origine de ces traditions communes à l'Inde, à la Chine et à l'Indochine, on aperçoit deux traits étrangers aussi bien aux peuples de l'Inde qu'aux anciens Chinois : *a*) le fait que le monde des eaux est le grand réservoir où les dieux puisent leur pouvoir supérieur, et *b*) l'idée que la souveraineté appartient aux femmes et qu'elle est transmise par les femmes. Les Aryens et les Chinois plaçaient leurs dieux sur les hautes montagnes et leur société patriarcale n'aurait pas pu créer une légende dont le motif principal était fondé sur le système de succession à descendance utérine.

C'est en Indochine dont les habitants vivaient surtout sur les deltas et dont la société était du type matriarcal, qu'il faut chercher l'origine de la légende de la princesse à l'odeur de poisson.

De ce centre culturel que formait jadis le monde austroasiatique, la légende s'est répandue en Chine et dans l'Inde et les déformations qu'elle a subies sont dues le plus souvent à l'adaptation des motifs aux traditions d'une société patriarcale : le poisson femelle devenait *nāga* ou dragon, la fille devenait garçon.

Cf. J. Przyluski, *The Legend of Kṛṣṇa Dvaipāyana at the Bayon of Angkor-Thom*, The Yearbook of Oriental Art and Culture, 1924-25, London, 1925, pp. 62-65, planches 45, 46, 47 (représentation de la légende de Kṛṣṇa Dvaipāyana dont le caractère anaryen a été démontré en **88**).

CR. : L. de La Vallée Poussin, BCLS, 5ème série, XIV, No 5, 1928, pp. 145-165.

89. Jean Przyluski : *Emprunts anaryens en indo-aryen*. BSL, vol. XXVI, 1925, fasc. 1 et 2, pp. 98-103. (Traduction anglaise : **132**, pp. 129-135.)

Le nom de l'éléphant dérive dans certaines langues du mot qui signifie « main » (p. ex. skr. *hastin*, *karin*). A l'origine des mots austroasiatiques désignant la main, on peut poser la racine *taṅ* (malais *tong*, stieng *tŏng*, batak *tañan*, etc.). Si nous examinons l'indo-aryen *mātaṅga* « éléphant », nous y distinguons à première vue cet élément *taṅ* et le préfixe *ma-*, ce qui indique l'origine austroasiatique de ce mot.

L'existence du préfixe *ma-* dans les langues austroasiatiques ressort de la comparaison du santali *marañ* « grand » et de l'annamite moderne *lớn* « grand » (l'annamite ancien garde encore le préfixe : *mlŏn*). On retrouve le même préfixe dans le nom austroasiatique du paon (santali *marak'*, savara *mara*, mon *mrā*, etc.) où la racine *rak'* est l'imitation du cri du paon (cf. **65**, p. 16). Les mots indo-aryens désignant le paon : *marūka*, *mayūka*, *mayūra* proviennent probablement de ce mot austroasiatique (cf. **167**).

Ainsi, les noms des animaux nobles, comme l'éléphant et le paon, sont formés à l'aide du préfixe *ma-*. La particule *ma* est emphatique en khasi et, dans nombre de parlers austroasiatiques, elle signifie « grand » ou « or » ; on pourrait donc attribuer à ce préfixe une valeur d'augmentatif. On le retrouve dans un grand nombre de noms propres indo-aryens et même, peut-être, dans le nom du vent et des dieux védiques *marut* dont la racine serait aryenne : *rud-* « crier, hurler » (cf. **118**).

Cf. **149**. CR L. de La Vallée Poussin, BCLS, 5ème série, XIV, N° 5, 1928, pp. 145-165.

90. Jean Przyluski : *Un ancien peuple du Penjab : les Udumbara*. JA, Janvier-Mars, 1926, pp. 1-59. (Extrait, en anglais : **132**, pp. 149-160.)

L'étude de données topographiques relatives aux populations du Penjab ancien permet à l'auteur de distinguer, à côté des Indo-aryens, un peuple iranisé : les Bhadra ou Madra (autres variantes : Bhalla, Malla, Bahlika et

Pahlava) et, dans leur voisinage, d'autres tribus d'origine anaryenne, entre autres les Udumbara ou Odumbara dont la capitale Batanagara est probablement la ville actuelle de Pathānkot, connue par une florissante industrie de lainages.

Les textes bouddhiques mentionnent quelquefois, parmi les marchandises précieuses, une étoffe de laine nommée *koṭumbara* ou *kodumbara* en pali et *koṭambaka* en sanskrit. L'auteur démontre qu'il est très probable que ce mot soit une variante de l'ethnique Udumbara/Odumbara.

Le mot *udumbara* désigne en outre en sanskrit le « ficus glomerata » ; la même racine se retrouve dans les noms sanskrits de la coloquinte : *tumba* et du melon d'eau : *goḍumba*. La formation de ces mots à l'aide de préfixes (*tumba-goḍumba*) permet de supposer qu'ils sont tous, ainsi que les ethniques précités, d'origine austroasiatique. En effet, le concombre s'appelle en javanais et en malais *timun* ou *katimun*, ce qui correspond au doublet sanskrit: *tumba-goḍumba*. La forme madouraise *antemon* (<**kan-temon*) explique le mot *udumbara* (<**kudumbara*). L'amuissement de l'initiale est caractéristique des langues austroasiatiques. On pourrait attribuer aussi à l'influence austroasiatique la persistance singulière des anciennes aspirées sonores dans l'indo-aryen.

Les noms de pays empruntés au monde végétal sont fréquents chez les peuples austroasiatiques. Les ethniques comme Udumbara, etc., attestent l'existence de populations austroasiatiques au Nord du Penjab. Cette hypothèse explique en outre beaucoup de faits observés dans le Haut-Penjab, entre autres le changement de l'intonation dans les parlers modernes de ce pays. Le nom même du peuple parlant une langue dravidienne au Béloutchistan : *brahui* serait austroasiatique, comparable à *birhar* et aurait été donné aux Proto-dravidiens refoulés par les Austroasiates vers les montagnes du Béloutchistan et le Dekhan ; les peuples austroasiatiques seraient donc venus dans l'Inde après les Dravidiens et c'est avec eux que luttèrent d'abord les Aryens tout en subissant leur influence (cf. **62**, **130**, **155**).

Il semble aussi que les Grecs et les Romains aient eu des relations avec ces populations sans l'intermédiaire des Aryens, comme l'indiquent les emprunts : grec Κάρπασος et latin *carbasus* qui reproduisent exactement la forme austroasiatique avec une labiale mi-sonore *b/p* (la forme indo-aryenne devait être dans ce temps *kappasa*. Cf. **66**, **114**, **196**). Le même flottement entre la sourde et la sonore s'observe dans les noms grecs et latins du coing : Κοδύμαλον, Κυδώνιον μᾶλον et *cotonea* qu'on peut rapprocher de *kodumbara*.

Cf. **136**. CR. R. L. Turner, BSOS, V, 1, pp. 126-127 ; L. de La Vallée Poussin, BCLS, 5ème série, XIV, N° 5, 1928, pp. 145-165.

91. S. K. Chatterji : *The Origin and Development of the Bengali Language*. Calcutta University Press, 1926, II vol., xci + 1179 pp.

La culture indienne est l'œuvre commune des Aryens et des Dravidiens (p. 28). Les Muṇḍa ont beaucoup moins contribué au développement de la

civilisation indienne actuelle. Par contre, on ne peut pas nier que les influences mésopotamiennes et égéennes ont agi sur l'Inde ancienne (le culte de la Déesse Mère, cf. **30**, **76** ; le mythe du déluge, cf. **29** ; certaines notions astronomiques, cf. **2**, etc.). L'apport des Dravidiens est la doctrine de la transmigration (cf. **54**), puis quelques nouvelles divinités qui sont parfois d'anciens dieux védiques auxquels on a transféré les attributs et les noms de dieux anaryens (p. ex. : Viṣṇu, cf. **26**, p. 126, **189** ; Śiva, cf. **20**, p. 279, **118**, **142**, p. 82 ; Hanumant, cf. **31**, etc.) (p. 42).

L'influence du dravidien sur les langues indo-aryennes est exposée dans l'appendice B (pp. 170-178). Elle a eu pour résultat, en phonétique : la cérébralisation, l'absence des spirantes, l'anaptyxe dans le moyen et moderne indo-aryen, etc. (cf. **18**) ; en morphologie : le remplacement, en moderne indo-aryen, des prépositions par les postpositions (dérivées souvent du verbe, comme bengali *haitē*, *diyā*, etc.), l'absence des terminaisons du comparatif et du superlatif, la simplification de la conjugaison (les suffixes : *-jōla*, *-jōṭ*, *-hiṭṭi*, *-viti*, *-gaḍḍa*, *-pōla*, etc., fréquents dans la toponomastique du Bengale, sont d'origine dravidienne) ; en syntaxe : l'emploi des formes signifiant « ayant dit » dans le sens de « car, puisque », etc. La tendance qu'a le bengali d'éliminer les affixes du genre provient peut-être de l'influence des langues muṇḍa.

CR. A. Meillet, BSL, XXVIII, fasc. 84, 1927, pp. 97-98 ; R. L. Turner, JRAS, 1928, pp. 666-668 ; V. Lesný, WZKM, vol. 35, 1928, pp. 320-323 ; J. Bloch, JA, vol. 210, 1927, pp. 160-164.

92. Sir John Marshall : Annual Report of the ASI, 1923/24, Calcutta, 1926. Section II, Exploration and Research, pp. 47-54, planches xvii-xxi (35 illustrations).

Exposé détaillé des faits signalés dans les nos **72**, **73**, **74**. Suppose que les Sumériens sont venus en Mésopotamie de la vallée de l'Indus qui serait, par conséquent, le berceau de la civilisation de toute l'Asie occidentale (cf. **28**, **128**, **148**).

CR. L.D. Barnett, JRAS, 1926, p. 764 ; Srinivasachari, JIH, V, pp. 135-141 ; C. B., QJMS, XVII, p. 72.

93. Sir John Marshall : *Unveiling the prehistoric Civilisation in India. Discoveries in Sind, the Punjab and Balutchistan-cities older than Abraham.* ILN, 27. 11. 1926, p. 346, 16 illustr. (pp. 343 et 346-349) et 6. 111. 1926, p. 398, 16 illustr. (pp. 398-400).

Pendant le temps écoulé depuis la première publication sur les fouilles de Harappa et de Mohenjo-Daro (**72**) on a établi que les traces de cette culture,

dite indo-sumérienne, se retrouvent dans une aire très vaste renfermant le Sind, une partie du Penjab, le Béloutchistan et probablement le Rajputana. Les fouilles ont révélé une civilisation qui surpasse, à certains égards, la culture moyenne de la Mésopotamie et de l'Égypte. On est surtout frappé par l'arrangement confortable des maisons qui sont presque toutes pourvues d'un drainage compliqué.

Le nombre des sceaux exhumés a considérablement augmenté ; certains cachets représentent l'arbre *pippala*. La trouvaille la plus intéressante est une tablette en faïence bleue, représentant une divinité assise sur un trône, les pieds croisés, et adorée des deux côtés par deux personnages derrière lesquels on aperçoit des serpents (cf. **113**, **172**, **229**). Cette tablette peut être de grande valeur pour l'étude des croyances de la population « indo-sumérienne ». On a découvert, en outre, un vase contenant diverses tablettes en argent dont l'une était couverte d'inscriptions cunéiformes babyloniennes.

On possède déjà beaucoup de données qui permettent de placer les couches supérieures de M. Daro au IIIᵉ millénaire avant J.-C. (cf. **81**). L'image d'un homme trouvé dans ce site montre un type complètement différent de celui des habitants actuels de l'Inde. La culture « indo-sumérienne » était sans aucun doute anaryenne.

Cf. : Sir J. Marshall, *Prehistoric India. Sing and Punjab Discoveries.* The Times, London, 4. III. 1926, p. 186, 7 illustr. (p. 1 of the Illustrated Section) ; *Die Entdeckung der vorarischen Kultur in Indien.* Breslauer Zeitung, 12. III. 1926 ; JIH, V, 1926, pp. 101-106 ; Panchanan Mitra, *Prehistoric India* (2nd edition), Calcutta, 1927, Chp. XII, pp. 261-276 (comparaison avec des fouilles à Nal) ; ABIA, 1926 (1928), pp. 1-6, planches I-V ; « Modern Review », May 1926, pp. 598-600, 5 illustr.

94. R. B. Ramaprasad Chanda : *The Indus Valley in Vedic Period.* MASI, N° 31, Calcutta, 1926, 16 pp.

La découverte de la civilisation de Harappa et de Mohenjo-Daro permet d'expliquer plusieurs mots et faits mentionnés dans les Veda et dont la signification, jusqu'à présent, n'était pas sûre. C'est ainsi que les objets en coquille, exhumés dans la vallée de l'Indus, prouvent que le mot *samudra* signifiait « océan » déjà dans les textes védiques. *Pur* et *pura* désignaient les villes, telles que Harappa et Mohenjo-Daro et non pas des forteresses ou des refuges, comme on le supposait auparavant. Ces villes étaient habitées par des aborigènes, puisque, dans le Ṛgveda, le mot *pura* se rapporte toujours aux villes construites par l'ennemi. Il en ressort que, lors de l'arrivée des Indo-Aryens au Penjab, les villes comme M. Daro n'étaient pas encore détruites.

L'auteur suppose que l'ethnique védique *paṇi*, provenant de la racine *paṇ* qui évoque l'idée du commerce, désignait les habitants de ces villes commer-

ciales. A une époque plus récente, quand le centre de la civilisation indo-aryenne se fut transporté aux vallées du Gange et de la Yamunā, les nouveaux immigrants anaryens, désignés comme *nīcya* et *apacya* seraient représentés par les peuples : Āraṭṭa, Gandhāra, Sauvīra, Kaliṅga, Magadha, Aṅga, Vaṅga (cf. 62), etc.

Le mémoire est terminé par l'analyse des différents usages funéraires caractéristiques des populations anaryennes de l'Inde (cf. 67, 124).

Cf. 139. CR. : Oldham, IA, February, 1928, p. 35.

95. Anantaprasad Banerji-Sastri : *Asura-India*. Patna, 1926, xviii-137-x pp.

L'auteur distingue dans l'Inde ancienne trois groupes ethniques : les Aryens, les aborigènes *dasa* ou *dasyu* (les Dravidiens) et les Asura, peuple maritime occupant les embouchures de l'Indus et habitant des villes comme Harappa, Mohenjo-Daro, etc. En partant de l'identification : *asura* = *aššur* (cf. 39, 96, p. 14, 230), M. B. S. prétend prouver que les Asura sont des Assyriens. A l'appui de cette thèse il apporte un très grand nombre de faits et d'indications choisis sans aucune critique. C'est ainsi que l'on trouve, dans ce livre, des identifications comme *Uṣas* = *Isis*, *Pulaha* = *Pelasgoi*, *Kratu* = Crétois, etc. Bien que vaincus définitivement par les Aryens dans la bataille de Paruṣṇī (que l'auteur considère comme un fait historique), les Asura laissèrent à la civilisation indienne de nombreux éléments culturels : le culte de la Grande Déesse, les institutions matriarcales, mariages entre frère et sœur, cultes magiques de l'Atharva Veda (l'auteur cherche également à démontrer l'origine mésopotamienne de la civilisation austroasiatique de l'Inde).

CR. : L. D. Barnett, JRAS, 1928, p. 669 ; Jean Buhot, RAA, 1927, p. 178.

96. Paul Kretschmer : *Varuṇa und die Urgeschichte der Inder*. WZKM, Band XXXIII, 1926, pp. 1-22.

L'auteur propose de rattacher la forme *aruna* qui désigne le dieu Varuṇa dans le traité de Boghaz-kōi, au nom hittite de la mer : *aruna*, et de considérer Varuṇa comme un ancien dieu de la mer emprunté aux populations asianiques, au temps des migrations indiennes en Asie antérieure. La différence entre la forme *aruna* et *uruwana* que l'on retrouve dans le texte de Šubbiluliuma s'explique par l'origine étrangère du nom. Le v initial de la forme indienne pourrait résulter d'une tendance à rapprocher le nom étranger des racines indiennes comme *varas* « largeur », *vārīyan*, etc.

Le caractère maritime de Varuṇa s'est conservé dans certains aspects de la religion indienne (cf. 184). La complexité de ses fonctions dans la mythologie védique peut provenir de la confusion d'*aruna* avec *asura*. A l'ancienne

divinité de la mer se sont jointes des notions cosmiques et morales provenant de la civilisation suméro-accadienne. Les peuples de l'Asie antérieure confondaient souvent les divinités du ciel avec celles de la mer ; ainsi le dieu assyrien Aššur présente ce double caractère. On ne saurait nier qu'il existe une connexion entre Aššur et Asura/Ahura (**39, 95**), bien qu'il soit peu probable que ce rapport puisse être attribué à un emprunt direct. La complexité des fonctions de Varuṇa provient encore de se parenté étroite avec Mitra, parenté qui apparaît comme le prolongement de Sin et Šamaš dans la religion babylonienne.

Le contact des Indo-iraniens avec les populations de l'Asie antérieure aurait aussi laissé des traces dans la phonétique aryenne, notamment le passage de l'*e indo-européen à l'*a* aryen.

Cf. A. Hillebrandt, ZDMG, 81, 1927, pp. 74-77 ; A. B. Keith, *Mitanni, Iran and India*, Modi Memorial Vol., 1930, pp. 81 et suiv. ; A. B. Keith, *The God Varuṇa*, IHQ, IX, 1933, pp. 515-520 ; J. Charpentier, MO, XXV, 1931, pp. 7-10 ; — **114, 115, 162, 184, 230.**

97. G. Jouveau-Dubreuil : *La tholos aryenne du Malabar*. JRAS, 1926, pp. 715-716, planches XIV-XV.

Signale l'existence, au Maladar, de tombes hémisphériques analogues aux *tholoï* du bassin méditerranéen et ayant des façades de style sumérien.

98. Victor Christian : *Die Beziehungen der altmesopotamischen Kunst zum Osten*. WBKA, Band I, 1926, pp. 41-63, 12 illustrations.

L'auteur signale des correspondances entre l'art mésopotamien et celui de l'Inde et de l'Extrême-Orient. Les analogies les plus importantes avec l'art sumérien ont été constatées au cours des fouilles de la vallée de l'Indus (pp. 54 et ss.) ; ce sont surtout les sceaux qui ressemblent en tous détails à ceux de la Mésopotamie (**72, 74, 81**). La céramique de Mohenjo-Daro et Harappa semble être plus récente que celle de Suse et correspond plutôt à la céramique syro-palestinienne du 2e millénaire avant J.-C. Quant aux perles en cornaline trouvées à Kiš, elles peuvent être aussi bien d'origine indienne qu'iranienne (cf. **81**). On trouve de nombreuses analogies avec l'art de M. Daro dans les trouvailles de la vallée de Zhob en Béloutchistan (cf. F. Noetling, Verhandl. der Berliner Gesellsch. für Anthr. Ethn. und Urgeschichte, 1898, pp. 460-470). Tous ces rapports ne témoignent pas d'une influence directe de la Mésopotamie sur l'Inde, d'autant plus que la couche supérieure de M. Daro est à dater d'environ 1000 avant J.-C. On devrait plutôt supposer que les deux civilisations ont été influencées par une même ancienne culture, mais que la civilisation de l'Indus a conservé plus longtemps certains éléments archaïques.

De nombreux faits indiquent qu'à l'époque du cuivre, la civilisation était assez homogène dans toute l'Asie, de la Méditerranée jusqu'à la Chine (cf. **109**). Certaines migrations ethniques ont introduit dans l'Asie antérieure une nouvelle culture, caractérisée par l'incrustation en bois et en pierre, qui s'est conservée encore en Indonésie sous une forme archaïque. Ces migrations ont dû commencer à l'époque néolithique ; elles expliquent les analogies dans l'art de la Mésopotamie, de l'Inde et de la Chine.

Bien que les relations commerciales entre la vallée de l'Indus et la Mésopotamie aient dû exister déjà au 3e millénaire, les influences mésopotamiennes directes ne se sont exercées sur l'art indien que relativement tard. On ne saurait nier que les pagodes chinoises imitées de monuments indiens ont pour modèle les *ziggurat* (cf. **16**, **135**, **160**).

Cf. **108**, **109**, **190**.

99. Stella Kramrisch : *Grūndzuge der indischen Kunst.* Hellerau, Avalun Verlag, 144 pp., 48 planches.

Le type classique de la beauté féminine dans l'art indien évoque les représentations de femmes à l'époque néolithique ; c'est évidemment l'idéal préaryen de femme aux formes opulentes dont la beauté est étroitement liée à la fécondité. De même, les types de bâtiments tellement caractéristiques de l'Inde, comme *stūpa* et *sikhara*, remontent à l'époque préhistorique.

A ce sentiment de l'art, les Indo-aryens ont opposé les formes abstraites et les symboles géométriques, comme le cercle, le *svastika*, etc. Mais l'attrait vers l'art figuré préaryen était plus fort et ces symboles ne subsistèrent que comme ornements. L'art indien en général a été peu sensible aux influences extérieures ; elles se bornent aux quelques motifs comme p. ex. celui des quadrupèdes ailés provenant de l'Asie occidentale (cf. **190**).

CR. Karl With, AA, 1925/26, pp. 157 et suiv. ; E. B. Havell, Rūpam, 1926, pp. 74-77 ; E. A. Voretzsch, AM, III, pp. 140 et suiv. ; H. Zimmer, OLZ, 1927, col. 191-194 ; S. Oldenburg, Zapiski Kollegii Vostokovedov pri Aziatskom Muzee Akademii Nauk SSSR, II, 2, 1927, p. 390.

100. J. Scheftelowitz : *Indische Kultureinflüsse.* ZB, VII, Heft 3/4, 1926, pp. 270-285.

L'auteur analyse les influences mutuelles entre l'Inde et ses anciens voisins et dresse une liste de mots indiens empruntés au sumérien (*nāga* « étain » = sumérien *nāggu*) et à l'assyrien (p. ex. : *āra* « métal » = assyr. *eru* ; *godhuma* « blé » = iranien *ganluma* < ancien sémitique *ḥanṭim*, etc.). On trouve déjà de pareils emprunts dans le Ṛgveda : *manā* « un certain poids » = babyl. *manū* ; *khāri* « mesure de capacité » = babyl. *kāru* ; *niṣka* « bijou » = babyl. *niš̌ku*, etc.

Des influences babyloniennes s'observent aussi dans certaines idées de l'époque védique, p. ex. : dans la notion de sept régions du ciel (Ait. Br. 5,10 ; Tait. Ar. 2,55) ou dans la croyance que « si un nourrisson a deux dents poussées à la fois, c'est un mauvais présage » (Ath. Veda, IV, 140).

101. A. C. Woolner : *Prakritic and Non-Aryan strata in the vocabulary of Sanskrit.* Sir Asutosh Memorial Volume, Patna, 1926, pp. 1-7.

Le caractère indo-européen de l'indo-aryen ressort surtout de sa structure morphologique et syntaxique, beaucoup moins du vocabulaire. Le nombre de mots indo-aryens dont l'étymologie est sûrement indo-européenne est assez restreint ; pour un grand nombre de mots indiens, surtout prakrits, on ne peut trouver aucune racine indo-européenne. L'auteur dresse une liste de mots inexplicables qu'on peut classer par groupes : ceux du type : a) *aṇḍa, canda*, etc., b) *alla, kalla*, etc., c) *pulinda, alinda*, etc., d) *kaliṅga, kuraṅga, taraṅga*, etc.

En rendant compte des nos **56, 62, 65, 66, 89**, l'auteur ajoute qu'on devrait chercher l'origine des mots précités non seulement dans les langues dravidiennes et austroasiatiques, mais encore dans les parlers d'autres voisins historiques de l'Inde, comme les Tibétains, les Lepcha, les Buruśaski et même les Sumériens.

CR. D. C. Bhattacharyya, IHQ, V, 1, 1929, p. 162 ; R. L. Turner, BSOS, V, p. 128-129.

102. Paul Rivet : *Le rôle des Océaniens dans l'histoire du peuplement du monde et de la civilisation.* Annales de Géographie, no 197, XXVe année, 15. IX, 1926, pp. 385-390.

Le rôle des peuples océaniens paraît avoir été beaucoup plus important dans l'histoire de l'humanité et du peuplement de la terre qu'on ne le croyait jusqu'ici. Les traces de migrations de ces peuples s'observent non seulement en Asie méridionale et en Océanie, mais en Amérique, en Afrique et même en Europe. L'auteur distingue les migrations suivantes : la plus ancienne, qui remonte probablement au Pléistocène, est celle des Australiens ; viennent ensuite celle des Mélanésiens, celle des Polynésiens et enfin celle des Indonésiens. Le point de départ de ces migrations serait l'Asie méridionale.

Le territoire occupé par les Océaniens était très vaste : ainsi l'emploi du boumerang est attesté chez les Sumériens, en Arabie ancienne, en Égypte et même dans le monde européen protohistorique. L'influence océanienne sur les Indo-aryens se retrouve dans divers domaines (cf. **52, 53, 56, 60, 62, 63, 68, 69**, etc.). Les travaux anthropologiques semblent indiquer que le même type ethnique dolichocéphale se trouve dans l'Inde, dans les couches les plus

anciennes de Kiš, dans l'Est Méditerranéen et dans l'Europe occidentale à l'époque préhistorique (cf. DUXLEY BUXTON, *Ethnic relations in India and the Near East*, Nature, vol. CXVII, 1926, p. 639).

De toutes les tentatives faites pour établir une unité linguistique sur ce vaste domaine, la plus vraisemblable est celle qui reconnaît des affinités entre le groupe océanien et le sumérien (cf. **103, 104, 133**).

Cf. PAUL RIVET, *Le groupe océanien*, BSL, XXVII (1926), 1927, pp. 141-168.

103. EDUARD STÜCKEN : *Polynesisches Sprachgut in Amerika und Sumer*. MVAG (E. V.), 1926, II (paru en 1927), 127 pp.

En rédigeant un dictionnaire comparé des langues océaniennes et américaines, l'auteur a noté de nombreuses concordances lexicales entre ces langues et le sumérien et même l'égyptien. M. S. propose l'explication suivante de ce fait : des peuples appartenant au groupe océanien (qui est à son tour apparenté à la famille linguistique américaine) se seraient établis, par suite de longues migrations, dans la vallée du Nil et en Mésopotamie et, en se mêlant aux populations aborigènes, auraient formé deux groupes indépendants : Égyptiens et Sumériens. D'autre part, en rappelant les travaux de BOPP et de TREGEAR (qui cherchaient à démontrer la parenté de l'océanien et l'indo-européen) et de D. MACDONALD (qui voulait prouver la même chose pour l'océanien et les langues sémitiques), l'auteur suggère que l'on devrait chercher l'origine de l'indo-européen et du sémitique ancien dans le monde océanien. Hypothèse qui paraît hardie, mais on ne saurait expliquer autrement les nombreuses et surprenantes correspondances qu'on trouve dans toutes ces familles linguistiques.

Cf. KLUGE, *Versuch einer Beantwortung der Frage welcher Sprachgruppe ist das Sumerische anzugliedern* ? Leipzig, 1921, p. 89 ; — **104, 133**.

104. JEAN PRZYLUSKI : *Noms de villes indiennes dans la Géographie de Ptolémée*. BSL, vol. XXVII, fasc. 3, 1927, pp. 218-228. (Traduction anglaise : **132**, pp. 136-148.)

M. SYLVAIN LÉVI a montré (**86**) que dans plusieurs noms géographiques le mot *pura* a le même sens que l'élément *kūra*. On trouve aussi dans les transcriptions grecques les formes : *koura*, *goura*, *oura*, *our*, provenant toutes de l'ancien *kūra* (pour l'amuissement de l'initiale, voir **90**). Le nom Paloura, correspondant à l'indo-aryen Dantapura (**86**), peut renseigner sur l'origine de *ura*. Le nom se divise en *pal-ura*. **Pal* signifie en dravidien « dent », mais la même racine désigne l'ivoire dans les langues austroasiatiques (cf. **213**). D'autre part, *kūra* qui est probablement identique à *ūra*, *ur* peut

correspondre au dravidien *kuḍi* « ville ». Sur le domaine austroasiatique, on peut poser les formes anciennes : **kātū̆* pour le groupe muṇḍa et **kuṭa* pour l'indonésien (cf. les emprunts indo-aryens *kū̆ḍya* « mur » et *kuṭa* « forteresse »). Ces deux types peuvent être rattachés aux verbes signifiant « fermer, enclore, etc. » (čam *karok*, stieng *kötoh*, etc.). Les formes *kura*, etc., ainsi que les mots dravidiens *kuḍi* et *ūra*, seraient donc d'origine austroasiatique.

D'autre part, on trouve chez Ptolémée *kara*, *gara*, ce qui ressemble au sumérien *gar-* « rassembler, enclore », *kar-* « mur ». Si l'on note que *uru*, *ur* signifie en sumérien « habitation, ville », on est tenté de voir dans la racine commune au sumérien et à l'austroasiatique *kar*, *(k)ur*, le prototype : 1° de nombreux mots dravidiens et austroasiatiques signifiant « ville », 2° des mots sanskrits *kuḍya* et *kuṭa* et, 3° des terminaisons *koura*, *goura*, *kara*, *gara*, *oura*, *our* dans les noms de villes indiennes. Le problème est encore trop peu connu pour qu'on puisse expliquer définitivement les analogies suméro-austroasiatiques, mais les concordances de plusieurs formes sont surprenantes.

Cf. **103**, **133**, **134**, **135**. CR. R. L. Turner, BSOS, V, 1, p. 128. L. de La Vallée Poussin, BCLS, 5ème série, t. XIV, N° 5, 1928, pp. 145-165.

105. A. Clements Schoener. *Altdravidisches. Eine namenkundige Untersuchung.* Partenkirchen, 1927, 50 pp.

L'auteur veut prouver, en comparant les noms géographiques, qu'à l'époque préhistorique on parlait en Europe et en Asie Antérieure la même langue : le dravidien. Il recherche dans tous les noms géographiques (assyriens, iraniens, italiens, germaniques, celtiques, etc.) des éléments dravidiens : *ār* « rivière », *mal* « montagne » et *ūr* « ville, place ». Les comparaisons sont établies sans tenir compte des faits historiques ni du développement des langues étudiées.

CR. H.H. Figulla, OLZ, 1928, col. 989-991 ; W. Wüst, Zeitschrift für Ortsnamensforschung, vol. V, pp. 101-104. L. V. Ramaswami Aiyar, QJMS, XX, 1929, pp. 50-53.

106. Edwin H. Tuttle : *Dravidian* *wrīghia *« rice »*. JAOS, vol. 47, N° 3, 1927, pp. 263-266.

L'auteur rétablit la forme ancienne du nom du riz en dravidien : **wrīghia*. Ce mot fut emprunté par l'indo-aryen, lorsqu'il se trouvait à l'étape **wrijhi*. La forme ancienne serait un composé : **wrī + ghian* dont le second élément rappelle le nom birman du riz *chan* (< **ghian*) et dont le premier ressemble au malgache *vari*, javanais *pari*, bahnar *broi*, etc., signifiant « riz ».

Cf. J. Bloch, *Le nom du riz*, EA, I, pp.34-47; J. Charpentier, *Der Name des Roggens*, Arkiv för Nordisk Filologi. 1926, pp. 63.

107. R. S. Vaidyanatha Ayyar : *Manu's Land and Trade Laws (their Sumerian Origin and Evolution up to the Beginning of the Christian Era).* Madras, 1927, xxi + 164 + vii pp.

L'auteur accepte les théories de M. Waddel (77) et fait dériver les Lois de Manu de la même source que le Code de Hummurabi. Manque de méthode scientifique.

Cf. **147, 148.** CR. J. Charpentier. JRAS, 1929, p. 148.

108. R. B. Ramaprasad Chanda : *The Beginnings of Art in Eastern India with special reference to sculptures in the Indian Museum Calcutta.* MASI, N° 30, 1927, viii + 54 pp., 7 planches.

L'atmosphère de la religion védique n'était pas favorable au développement de l'art (cf. **99, 122**). La description des dieux que l'on trouve dans le *Nirukta* de Yaska, indique clairement qu'à l'époque védique, les divinités n'ont pas encore reçu les formes qui leur sont particulières dans l'épopée et dans les Purāṇa (chp. I). Par contre, la religion primitive dont l'existence dans l'Inde orientale est révélée par les anciens textes bouddhiques et jaina, fournissait plus de thèmes à la représentation plastique. Le culte de l'arbre (d'où le type architectonique du *caitya*), la vénération des ancêtres (qui faisait ériger, à leur mémoire, des *stūpa*, chp. II), enfin l'adoration des animaux, contribuèrent considérablement au développement de l'art plastique dans l'Inde.

On adorait les animaux exactement comme en Babylonie et en Assyrie, en plaçant leurs symboles sur les étendards (cf. **124, 139**) ; de ces étendards dérivent les colonnes couronnées de statues de Garuḍa, de *makara*, de lion, d'éléphant ; c'est le modèle des piliers d'Aśoka (chp. VI, cf. **191**). L'époque d'Aśoka présente la synthèse de tous éléments étrangers : assyriens, iraniens, hellénistiques, etc., assimilés, consciemment ou inconsciemment, aux éléments indiens.

Cf. **109, 173**, p. 279. CR. : S. Kramrisch, OAZ, IV, heft 3, 1927, pp. 158-159 ; L. D. Barnett, JRAS, 1928, pp. 940-941 ; Plotinus, Rūpam, N° 35-36, July-Oct. 1928, pp. 45-50 ; QJMS, vol. XX, p. 324 ; The Pioneer, Allahabad, 29. I. 1928 ; Civil and Military Gazette, Lahore, 25, III, 1928.

109. Ananda K. Coomaraswamy : *History of Indian and Indonesian Art.* London, 1927, 295 pp., 400 illustr., 128 planches, 29 cartes. *Geschichte der indischen und indonesischen Kunst* (trad. par Hermann Götz), Leipzig, 1927, xi + 324 pp., 128 pl.

L'art indien est l'œuvre commune des Indo-aryens et des populations non-aryennes. Le rôle de ces dernières est même plus considérable, puisque, jus-

qu'au III[e] siècle avant J.-C. l'art indien ne s'est développé que sur le domaine anaryen (cf. 75). On doit distinguer, dans l'art indien, les éléments anaryens suivants : 1° L'art de la vallée de l'Indus s'est probablement développé dans l'Inde. Comme cette civilisation comporte d'incontestables analogies avec la civilisation mésopotamienne, on peut tenter l'hypothèse de l'origine indienne de l'art sumérien (pp. 3-5). 2° Les éléments dravidiens dans la religion indienne sont très considérables. Ce sont les cultes du phallus, de la Déesse-Mère, des *nāga*, des *yakṣa*, — bref, des cultes du type *bhakti* (cf. 121), qui ont transformé le symbolisme abstrait des Veda et des Brāhmaṇa en culte des images, ce qui a favorisé le développement de l'iconographie anthropomorphique (cf. 99, 122). En architecture, les *caitya* et les arcs en forme de fer à cheval sont d'origine dravidienne (cf. 108) (pp. 5-9). 3° Outre ces éléments indigènes, on a constaté de nombreuses analogies entre l'art indien et celui de la Mésopotamie : les motifs décoratifs formés de quelques quadrupèdes n'ayant qu'une tête (37) ou de figures ailées (cf. 99), plusieurs détails architectoniques (forme cylindrique des *stūpa* à deux étages, le « battlement-frieze » de l'autel de Bharhut, voisin du *kudurru* babylonien, etc.) ; enfin certaines méthodes techniques communes (cf. 160, 190).

L'influence étrangère n'est responsable que d'un petit nombre de ces analogies ; la plupart sont les apports artistiques d'une ancienne civilisation asiatique qu'on imagine à la base de toutes les cultures postérieures (pp. 11-14).

Cf. A. Coomaraswamy, IHQ, VI, pp. 373-375 ; 110. CR. : W. Cohn, OAZ, V, pp. 18-20 ; N. J. Krom, Nieuwe Rotterdamsche Courant, 2, VII, 1927 ; N. J. Krom, NION, vol. XII, pp 94 et suiv. ; P. Yetts, JRAS, 1927, pp. 644-645 ; Plotinus, Rūpam, July 1927, pp. 74-80 ; J. Buhot, RAA, IV, 1927, pp. 115-116 et 179 ; K. With, Cicerone, 1927, pp. 778 et suiv. ; V. Goloubew, BEFEO, XXVII, 1927, pp. 413-417 ; W. F. Stutterheim, Djâwâ, VIII, pp. 50-54 ; A. Salmony, AA, 1928, pp. 74 et suiv. ; F. Weller, AM, 1928, p. 277 ; W. Printz, ZDMG, vol. 82, pp. 153 et suiv. ; Betty Heimann, OLZ, 1928, col. 666-671 ; P. Pelliot, TP, vol. XXVI, pp. 379-388 ; S. de R., Gazette des Beaux-Arts, 1929, pp. 177 et suiv.

110. Ananda K. Coomaraswamy : *Notes on Indian Coins and Symbols. I. The so-called caitya.* OAZ, Band IV, Heft 4, 1927, pp. 175-179, illustr. 1-19.

Il est généralement admis que le motif des trois arcs superposés que l'on trouve sur les monnaies indiennes représente le *stūpa* bouddhique. Pourtant ce motif ne ressemble pas au *stūpa* et il serait préférable d'y voir le « symbole du *caitya* ». L'auteur pense qu'il représente une montagne et le rattache à une série de symboles du même genre répandus dans toute l'Asie antérieure et le bassin de la Méditerranée.

111. Fr. W. von Bissing : *Ein vor etwa 15 Jahren erworbenes « Harappa-Siegel »*. Archiv für Orientforschung, Band IV, Heft 1, 1927, pp. 21-23.

L'auteur est d'avis que les sceaux de Harappa et de Mohenjo-Daro sont beaucoup plus voisins, comme forme et comme écriture, des cachets élamites que des cachets sumériens (cf. 73). Il en ressort que la civilisation de la vallée de l'Indus paraît apparentée à la culture protoélamite, mais n'aurait rien de commun avec le Sumer. L'existence de sceaux semblables à Kiš (81) peut être expliquée par l'exportation de produits élamites en Mésopotamie.

Cf. 228.

112. Sir John Marshall : *The Prehistoric Civilisation of the Indus*, pp. 60-63, K. N. Dikshit : *Western Circle. Mohenjo-daro*, pp. 63-73. R. B. Daya Ram Sahni : *Northern Circle. Harappa*, pp. 73-80. Annual Report of the ASI, 1924/25, Calcutta, 1927. Section II, Exploration and Research. Planches XVI-XXVIII (1 plan et 74 illustr.).

Exposé détaillé des découvertes signalées dans le nº 93, suivi d'une description des objets trouvés à Mohenjo-Daro et Harappa.

Cf. *Ancient Sind Civilisation*, Times of India, 12, IX, 1927 ; *Copper Age in India*, *ibid.*, 29, X, 1927. CR. Oldham, IA, vol. 79, November 1928, pp. 219-220.

113. Walther Wüst : *Über die neuesten Ausgrabungen im nordwestlichen Indien*. ZDMG, Band 6 (81), Heft 3/4, 1927, pp. 259-277.

Informations détaillées sur les découvertes de Harappa et Mohenjo-Daro. L'auteur insiste sur leur extrême importance pour l'archéologie, l'anthropologie, la paléographie et l'histoire des religions dans l'Inde (pour ce dernier point la tablette en faïence bleue représentant une divinité assise sur un trône, les pieds croisés, et vénérée par deux *nāga*, présente un intérêt spécial. cf. 93, 172, 229).

A quelle famille ethnique appartient la culture de Harappa et Mohenjo-Daro ? Il y a quatre hypothèses parmi lesquelles on ne peut choisir dans l'état actuel des connaissances : famille indo-aryenne (supposition la moins probable, cf. 129) ; famille dravidienne (ce qui serait confirmé par l'existence, au Béloutchistan, des Brahui, apparentés aux Dravidiens) ; famille sumérienne (cf. 74, 78, 128) ou enfin un peuple autochtone (72, 81, etc.).

Compte rendu de 6, 8, 27, 72, 73, 74, 111, etc., et importante bibliographie (pp. 275-277).

114. Walter Porzig : *Kleinasiatisch-Indische Beziehungen.* (Beitrag zur Festschrift für E. Hultzsch) ZII, Band 5, Heft 3, 1927, pp. 265-280.

Les travaux des assyriologues nous ont appris que l'aristocratie mitanienne appartenait probablement aux tribus indo-européennes qui formèrent plus tard la population aryenne de l'Inde. L'auteur recherche les influences subies par ces tribus en Asie antérieure. Puisqu'il s'agit du 2e millénaire avant J.-C., les influences résultant du contact entre l'Inde et les civilisations mésopotamienne et iranienne n'entrent pas en ligne de compte. L'Asie mineure, dès le début du 1er millénaire avant J.-C., était à l'écart des Iraniens et des Indiens. Par conséquent, les correspondances qu'on peut observer entre la culture indienne et celle de l'Asie mineure doivent remonter à des temps plus reculés, quand les Aryens se trouvaient encore au voisinage de l'Anatolie.

L'auteur signale une série de concordances lexicales entre l'indo-aryen et les mots grecs empruntés aux parlers de l'Asie mineure : sanskrit *aravinda* — grec ἐρέβινθος, skt. *naḷa* — gr. νάρθηξ, skr. *drakṣa* « raisin » peut être rapproché du grec θράσσω et τάργανον « vinaigre », gr. κάρπασος, que l'on considère d'habitude comme emprunté à l'indo-aryen (*karpāsa*, cf. **66**, **90**, **196**), proviendrait aussi de l'Asie mineure (plusieurs noms géographiques de la Méditerranée présentent des formes bien proches du mot *karpāsa*), la racine indo-aryenne *dal-* « s'ouvrir, bourgeonner » — la racine grecque θαλ « s'enfler, gonfler, surtout en parlant des boutons de fleurs » (cette signification est étendue au procès de la conception et de l'enfantement, cf. grec θάλαμος, ce qui ne peut être conçu que dans la civilisation caractérisée par le matriarcat et le culte des végétaux, cf. **117**, pp. 363, 364), grec Κύπη — skt. *kūpa* (cf. le lykien *kupa* « tombeau taillé dans le roc », **76**, p. 678).

Les rapprochements ci-dessus sont confirmés par les considérations suivantes : 1° les exemples cités sont, en majorité, restreints au monde végétal, ce qui est caractéristique d'une civilisation préaryenne où les cultes végétalistes jouaient un rôle considérable (**117**), 2° la correspondance phonétique : sanskrit *d* = grec θ serait inexplicable, si les mots analysés étaient indo-européens. Au contraire, si on les considère comme empruntés aux langues anaryennes, la différence phonétique se laisse aisément expliquer par l'inexactitude de l'adaptation des sons étrangers et par le fait que les Indo-aryens avaient emprunté ces mots plus tôt que les Grecs.

Les influences de la civilisation de l'Asie mineure s'observent aussi dans certains faits culturels indiens, p. ex. : 1° le dieu Śiva présente beaucoup de traits anaryens caractéristiques de la mythologie asianique, 2° certaines données permettent de voir dans l'alphabet *brahmi* une évolution de l'écriture cunéiforme de Mitanni.

Cf. P. Kretschmer, *Indra und der hethitische Gott Inaras.* KF, Band I, Heft 2, 1929, pp. 315-316 ; A. B. Keith, *Mitanni, Iran and India*, Modi Mem. 1930, pp. 81 et suiv. ; — **96**, **115**, **162**.

115. Paul Kretschmer : *Weiteres zur Urgeschichte der Inder*. KZ, Band 55, 1928, pp. 75-103.

L'auteur rapproche Indra du dieu hittite *Inar*, *Inaraš* chez qui on retrouve les caractères d'un ancien dieu asianique du vent, bien que son nom soit indo-européen (cf. ἀνήρ, *nara*, etc.). Ce dieu aurait été emprunté par les Indo-aryens pendant leur séjour en Asie antérieure. La tradition indienne a gardé encore d'autres traces de l'influence asianique (cf. **96**, **114**) : le nom *Kubera* qui se rattache aux Cabires asianiques ; le jeu de dés qui, jusque dans les détails, est identique dans l'Inde et en Grèce et qui doit provenir, ainsi que le nom Κύβοι, de l'Asie mineure. Enfin le séjour des Indo-aryens dans l'Asie antérieure explique la légende indienne du déluge (cf. **29**) : le mythe sémitique est localisé dans les contrées Nord-Est de Mitanni, précisément dans la région qui a conservé les traces du séjour des Indiens. Le nom arménien de l'Ararat : *Masis* (Μάσιον ὄρος des Grecs), pouvait être à la base du nom indo-iranien du poisson skt. *matsya*, avest. *masya*- qui remplace dans la légende indienne le dieu sémitique.

Les langues de l'Asie antérieure ont dû influencer également la phonétique indo-iranienne (cf. **96**), en y produisant l'aspiration des sourdes qui remplacèrent les anciennes sourdes (p. ex. : skt. *ratha*, av. *rada* — lat. *rota* ; skt. *panthā* — gr. πόντος ; skt. *phena* — slav. *pěna*, etc.) ou les anciennes sonores aspirées (p. ex. : skt. *nakha* — lit. *nāgas*, etc.).

Cf. P. Kretschmer, *Zum Ursprung des Gottes Indra*. Anz. WAW phil. kl. LXIV, 1927, pp. 39 et suiv. ; *Indra und der hethitische Gott Inaraš*. KF, Band I, 1929, pp. 297-319 ; **162**.

CR. E. Benveniste, RC, 1929, pp. 476 ; J. Charpentier, MO, XXV, 1931, pp. 10-13.

116. Jarl Charpentier : *The Meaning and Etymology of Puja*. IA, vol. 1927, pp. 93-99, 130-136 (en allemand : Festgabe H. Jacobi, 1926, pp. 276-297).

Le mot *pūjā* (et son dérivé *pūjāyati*) reste isolé dans le vocabulaire sanskrit. Les tentatives pour le rapprocher de certains mots iraniens ont échoué. Mais déjà Gundert et Kittel (**3**, **12**) l'ont comparé à une racine dravidienne : tam. *pūçu*-, canara *pūsu* qui signifie « enduire, oindre, teindre » et qui serait à l'origine du mot sanskrit *pusta*(*ka*).

Pour renforcer cette hypothèse, l'auteur étudie la signification du mot *pūjā* désignant certaines cérémonies étrangères au rituel védique (cf. **76**, p. 668, et **117**, pp. 349-354) où se retrouvent les cultes sauvages, accompagnés de sacrifices sanglants, comme p. ex. celui du *meriāḥ* chez les Khond, caractéristiques des coutumes religieuses des aborigènes préaryens de l'Inde,

méprisés par les brahmanes. Mais ces derniers finirent par admettre certaines divinités anaryennes comme Kālī, Gaṇeśa, etc., ainsi que certains rites, ce qui créa la complexité des religions hindouistes.

Un des éléments les plus caractéristiques de la *pūjā*, est l'usage de laver les idoles avec de l'eau, du miel, du petit-lait, etc., de les enduire de certains onguents ou de les peindre de couleurs rouge ou jaune. Ce rite, qui est un des traits caractéristiques des cultes primitifs où la couleur rouge remplace le sang, serait l'élément essentiel de la *pūjā* ; de là le nom de la cérémonie provenant de la racine dravidienne *pūsu* « enduire, oindre ».

Cf. Chintaharan Chakravarti, *Meaning and Etymology of pūjā*. IA, August 1928, p. 140 ; — **117**.

117. Jean Przyluski : *Totémisme et Végétalisme dans l'Inde*. RHR, XCVI, N° 6, Nov.-déc. 1927, pp. 347-364.

L'auteur distingue dans l'Inde trois différents types de religion qui correspondent probablement à trois couches ethniques superposées :

1° Dans le premier type, on rendait hommage aux dieux en arrosant leurs effigies, en les ornant de fleurs, d'onguents et de couleurs vives, sans leur offrir aucun sacrifice. Ce rituel a survécu, surtout chez les Dravidiens, sous la forme de la *pūjā* (**76**, **116**).

2° A côté de cette religion, il en existait une autre dont les éléments essentiels étaient des sacrifices de viande crue et de sang chaud. Ces pratiques ont survécu jusqu'à ces derniers jours chez les Khond de Sambalpur, qui sacrifiaient des victimes humaines appelées *meriāḥ* (cf. **116**) et qui enfouissaient les lambeaux de la chair de la victime pour assurer une bonne récolte. Certains indices semblent prouver que ces pratiques caractérisaient la religion des Muṇḍa.

3° Enfin, les Aryens dont le culte nous est connu par les Veda, offraient également des sacrifices consistant, le plus souvent, en viande cuite et en libations de *soma*.

La seconde de ces religions peut être rapportée à des peuples dont les dieux sont des totems. Ceci explique les sacrifices où l'homme renouvelait sa force vitale en tuant son totem et en consommant sa chair ; on évitait de cuire la viande, afin que cette énergie sacrée ne s'échappe pas.

L'auteur signale des survivances du premier type de religion chez les Sémang de Malaka ; cette religion pourrait être nommée « végétalisme ». Dans ce système, les âmes humaines résident dans les arbres et ce sont des plantes qui fournissent aux hommes la force vitale. Les mêmes idées se retrouvent dans des contes des Santal et dans le Jātaka 281. Comme les dieux sont des arbres, ils n'ont pas besoin de manger ; le culte ne consiste donc qu'à les orner, à les arroser, ce qui est la *pūjā* indienne.

Le développement du végétalisme et du totémisme dépend surtout des conditions alimentaires : les pays où la végétation est abondante comme p. ex. Malaka, créent le végétalisme, tandis que les steppes arides de l'Australie où l'homme doit se nourrir de gibier, incitent au totémisme. Le végétalisme paraît primitif et plus ancien que le totémisme.

Pour conclure, l'auteur démontre que le rôle de la femme devait être prépondérant chez les populations végétalistes, ce qui est attesté par les traces d'un système matriarcal chez ces populations.

Cf. **153**. CR. **138**, **215**, pp. 598-599.

118. Jean Przyluski : *Le Concile de Rājagṛha. Introduction à l'histoire des Canons et des Sectes bouddhiques.* Paris, 1928, IIIe Partie, Chp. I, pp. 239-256, *Le mythe de Gavāmpati.*

Dans l'ancienne église bouddhique, le *bhikṣu* Gavāmpati était considéré comme un moine participant de la nature des bœufs. Ce même *bhikṣu* est devenu, sous le nom de *Gavompadé*, l'un des saints les plus populaires en Birmanie où il a été associé à une divinité śivaïte que l'on représente d'habitude sous la forme d'un taureau. Dans l'Inde proprement dite, on peut trouver les traces de l'identification de Gavāmpati et de Paśupati = Rudra-Śiva. Les analogies entre ces deux personnages mythiques sont assez étroites. Ils habitent, tous les deux, la montagne. Certains traits de la légende de Gavāmpati portent les traces d'un mythe qui mettait aux prises les eaux et le vent desséchant, ce qui, de nouveau, rapproche ce saint de Rudra-Śiva, dieu des tempêtes. Le mythe de l'antagonisme entre le vent sec et la pluie ne se conçoit que dans l'Asie des moussons avec ses saisons de pluie et de sécheresse bien marquées. Il semble donc qu'on devrait chercher l'origine de ce mythe dans le monde anaryen. On trouve, en effet, ses traces sur le domaine austroasiatique (dans la Péninsule Malaise) et en Chine (lutte entre l'empereur Yu et Fang-Fong). Dans toutes ces légendes, les dieux du vent ou de la sécheresse ont certains traits communs avec le bœuf.

L'hypothèse de l'origine austroasiatique des figures mythiques analogues au taureau-Rudra et au taureau-Gavāmpati est fortifiée par le caractère anaryen du mot *marut* (**89**) et par la comparaison du rituel : sur le domaine austroasiatique, on immole un taureau pour faire cesser la sécheresse, et les rites se retrouvent avec les mêmes détails en Chine (sacrifice au Keng-fou) et dans l'Inde (*śūlagava*).

Cf. **136**, **189**, **191**, **231**. CR. J. Charpentier, BSOS, V, part 3, pp. 648-682 ; J. Bloch, RC, 1929, pp. 481-482 ; P. Masson-Oursel, RHR, vol. 94, n° 1, 1929, pp. 99-100 ; O. Pertold, AO, 1, 3. 1929, pp. 372-373 ; E. H. Johnston, JRAS, 1930, pp. 420-423 ; J. Rahder, Museum, Aug.-Sept. 1930, col. 309-311 ; J. A. F. Maynard, JSOR, Jan.-Ap, 1931. p. 43.

119. Jean Przyluski : *La numération vigésimale dans l'Inde*. RO, vol. IV, 1926, paru en 1928, pp. 230-237.

Pour désigner le nombre vingt, la langue bengalie possède, à coté du mot indo-aryen *bis*, un autre nom *kuri*, *kuḍi* (cf. hindi occidental *kōṛī* et gujarati *koṭi* ou *kuṇṭī* ; cf. **85**, p. 22) qui ne peut pas être d'origine indo-européenne. On trouve des noms de vingtaine presque identiques en muṇḍa (mahle *kūrī*, birhar *kūṛī*, juang *koḍi*), en dravidien (kurukh *kūṛī*, malto *kōṛī*, etc.) et même dans la langue des Siyins qui possèdent, tout en employant la numération tibéto-birmane, un mot spécial pour vingt : *kul*.

Puisque les langues dravidiennes mentionnées avaient perdu la plupart des anciens numéraux et les avaient remplacés par des noms empruntés, il est très probable que le mot *kuri*, *koḍi*, etc., provient des langues muṇḍa. Cette hypothèse est confirmée par : 1° l'existence du même mot chez les Siyins, au voisinage des langues austroasiatiques et 2° par le fait que la racine **kuri* désigne aussi, en muṇḍa, l'homme (santali *haṛ*, kurku *koro*, etc., cf. **61**, p. 455) ou la femme (sant. *kūṛī*, muṇḍari *kūṛī*, korwa *koṛi*, etc.).

L'auteur démontre que la computation austroasiatique a eu pour support réel la personne humaine : à l'état plus primitif, le nom de l'homme désignait une dizaine (cf. riang *s-kăl*, palaung *se-kūr*) et à l'état plus développé, — une vingtaine, ce qui s'observe surtout dans les langues muṇḍa et ce qui a été emprunté par le bengali et par certains autres dialectes indo-aryens modernes.

Les quatre membres évoquent la notion de la tétrade qui prend une importance capitale dans les langues muṇḍa, où par ex. 80 s'exprime comme 4 (vingtaines) (le mot qui désigne 80 : *pon* ou *pan* est identique à celui qui désigne 4) ou bien comme vingt tétrades. Le nom d'une tétrade, *gaṇḍa*, signifie aussi en santali l'action de diviser (*gaṇḍa guti*). Ce mot se retrouve dans le vocabulaire sanskrit *gaṇḍaka* : « division, système de computation par quatre, une monnaie valant 4 cauri ». Le dernier sens montre que le mot a été emprunté aux langues austroasiatiques, car le système monétaire des « cauri » est proprement austroasiatique. On peut encore rapprocher skt. *paṇa* « 80 cauri » du santali *pan* « 80 ». Ainsi se retrouvent dans les langues indo-aryennes les trois tétrades qui sont à la base de la numération muṇḍa : *gaṇḍa* = 4, *kuri* = 4 × 5, *pan* = 4 × 20.

Cf. **85**, **132**, pp. XIII-XIV, 25-32.

120. F. Otto Schrader : *Ein syntaktisches Problem der indischen Sprachfamilien*. ZII, Band 6, Heft 1, 1928, pp. 72-81.

Dans les trois grandes familles linguistiques de l'Inde : indo-aryenne, dravidienne et muṇḍa, le génitif précède normalement le mot qu'il détermine. Or, les langues dravidiennes, muṇḍa et les parlers indo-aryens modernes

emploient, dans un certain cas, une syntaxe spéciale : il s'agit d'une expression où le déterminant est placé après le mot déterminé ; et ce n'est que le dernier mot qui reçoit la terminaison du cas auquel se trouve le mot déterminé.

Comme une telle expression ne se rencontre pas en sanskrit ni dans les prakrits, elle ne peut être originaire de l'indo-aryen. Cette syntaxe paraît bien étrange dans le domaine des langues dravidiennes. Ce n'est que dans les parlers muṇḍa que cette construction semblerait justifiée, car dans la famille des langues austroasiatiques la postposition du génitif est très fréquente. Ce serait donc un des cas d'influence syntaxique exercée par les langues muṇḍa sur le dravidien et sur l'indo-aryen moderne.

Cf. **144**, **149**, **152**, etc.

121. Ananda K. Coomaraswamy : *Yakṣas*. I. Smithsonian Miscellaneous Collections 80, N° 6, publication 2926. Washington, 1928, 43 pp., 23 planches.

Les Yakṣa (dont les plus éminents furent Kubera et Gaṇeśa) constituent une classe de divinités préaryennes de l'Inde représentant les forces de la richesse et de la fertilité. Le mot *yakṣa* serait probablement un nom anaryen désignant primitivement toutes les grandes divinités ; cette extension fit que les conceptions animistes, particulières au culte des *yakṣa*, se répandirent sur toute la religion hindoue en y introduisant la *bhakti* et la doctrine de la transmigration et en influençant fortement les dogmes bouddhiques et ceux des hindouistes (cf. **54**). D'autre part, ces cultes contribuèrent au développement de l'iconographie indienne, en lui fournissant le thème de la naissance du Buddha, le motif de *dohada* et les figures des déesses des rivières dans l'art médiéval.

Cf. **174**, **175**.

122. J. N. Farquhar : *Temple-and-Image Worship in Hinduism*. JRAS, 1928, pp. 15-23.

Le culte védique n'exigeait ni temples ni simulacres des dieux. Les premières mentions du culte des images apparaissent dans la littérature indienne au IVe siècle avant J.-C. Ces cultes se sont développés, d'après la tradition indienne, parmi les Śudra. La tradition reflète ici la vérité historique, mais on doit considérer les Śudra comme des aborigènes, des *dasyu* qui ont été aryanisés et admis dans la communauté védique en y formant une quatrième caste. Ils apportèrent dans la société aryenne leurs anciens rites, surtout la vénération des temples et des images saintes.

Cf. **108**.

123. S. C. Sarkar : *Some Aspects of the Earliest Social History of India (Pre-buddhistic Ages).* London, 1928, xi+vi+225+iii pp.

L'idée fondamentale de l'ouvrage est celle-ci : la vraie culture aryenne n'a été conservée dans l'Inde que par les *kṣatriya*; par contre, la civilisation brahmanique s'est développée parmi les peuples anaryens habitant la vallée du Gange (cependant l'auteur rattache à ce groupe ethnique la civilisation de Harappa et Mohenjo-Daro). Les brahmanes ont falsifié, dans les textes védiques, la vraie tradition historique; on ne peut la découvrir que dans les Purāṇa.

Ces textes « historiques » révèlent à M. S. : 1° l'existence, dans l'Inde ancienne, d'usages complètement étrangers à la culture védique, tels que inceste (cf. **40, 229**), polyandrie, etc. (la tradition brahmanique s'efforçait de passer ces usages sous silence, mais elle en a conservé quand même des traces, p.ex. dans le mythe de Yama et Yamī), 2° deux invasions successives des Aryens dans l'Inde : le premier groupe composé des Śaka, Yavana, Kamboja et Pārada appartenait à la race indo-iranienne ; le second groupe (les Niṣada, les Nāga, les Abhira, etc.) comptait certains éléments élamites, sémitiques, et sumériens (cf. **41**). Ces envahisseurs trouvèrent dans l'Inde une population dravidienne qui fournit de nombreux éléments culturels à la civilisation indienne (p.ex. l'emploi des briques, ce qui est attesté par le nom sanskrit de la brique *iṣṭaka* (cf. **184**) que l'auteur fait dériver de la racine dravidienne *iṭ* « creuser », le type architectonique de la *śālā*, la technique du tissage (cf. **70**) attestée par l'origine dravidienne des mots *sirī*, *nīvī*, *śimbala*, *kambala* (cf. **56**), etc., enfin le culte brahmanique).

CR. J. Charpentier, JRAS, 1930, pp. 460-462 ; O. Stein, *Neuere Forschungen zur altindischen Sozialgeschichte, Rechts- und Staatsrechtsliteratur. I.* AO, vol. III, 1931, N° 1, pp. 49-86 ; M. Winternitz, DLZ, 1931, pp. 824-826.

124. Sir John Marshall : *A New Chapter in Archeology : the Prehistoric Civilisation of the Indus.* ILN, 7. 1. 1928, pp. 12-15 et 32, 18 illustr. (pp. 12-15), ILN, 14. 1. 1928, pp. 42-45 et 78, 80, 17 illustr. (pp. 42-45). (Extrait du même article : ABIA, 1927 (1929), pp. 1-6, 7 illustr.)

L'article apporte de nouvelles précisions sur la civilisation de la vallée de l'Indus. Les recherches ont prouvé qu'il n'est pas exact d'appeler cette civilisation « indo-sumérienne », puisque les analogies avec la culture de la Mésopotamie ne proviennent pas d'une origine commune, mais d'étroites relations culturelles entre les deux pays. On a trouvé à Mohenjo-Daro des morceaux d'étoffe *sindu* (cf. **16, 47**), ce qui prouve la justesse de l'hypothèse qui faisait dériver le nom grec et babylonien de cette étoffe du nom de l'Indus.

D'ailleurs, la civilisation de Mohenjo-Daro et de Harappa dont l'aire d'extension comprenait Béloutchistan, Waristan, Sind, Penjab et certaines contrées

à l'Est du Cutch et de Kathiawar (on ne sait si elle ne s'étendait pas au Rajputana et à la vallée du Gange) et qui fleurissait entre 3330 et 2700 avant J.-C., paraît avoir également eu des relations avec d'autres pays que la Mésopotamie.

Presque tous les squelettes exhumés à Mohenjo-Daro appartiennent à la race dolichocéphalique de l'Asie méridionale. L'art de l'Indus présente des traits originaux; il surpasse l'art mésopotamien dans le modelé des animaux et ne lui est inférieur que dans les représentations humaines. La construction des maisons privées rappelle celle des bâtiments trouvés récemment à Ur (p. ex. l'emploi de bitume), mais elle présente un état plus développé (surtout le remarquable drainage). Quant à la religion, l'auteur signale les analogies suivantes: 1° (avec la Mésopotamie) figures gravées sur les sceaux rappelant les représentations du dieu babylonien Eabani; statuettes représentant la Déesse-Mère: 2° (avec l'Égypte prédynastique) quatre étendards portant un totem (représentés sur un cachet) qui ressemble singulièrement aux étendards des nomes égyptiens, des images totémistes d'animaux polymorphes (en partie mouton, en partie bœuf et en partie éléphant) (cf. **108**, **139**).

Des objets rappelant les symboles *liṅga* et *yoni*, ainsi que l'effigie de la divinité adorée par les *nāga*, présentent des éléments exclusivement indiens.

Malgré les analogies mentionnées ci-dessus, on ne doit pas considérer la vallée de l'Indus comme le berceau des civilisations égyptienne et mésopotamienne, puisque la civilisation primitive s'est probablement développée presque simultanément sur l'immense territoire asiatique, de l'Adriatique au Japon (cf. **37**, **109**).

Cf. Sir J. Marshall, The Times, 4. 1. 1928 et 5. 1. 1928 (2 ill.); Madras Mail, 16. 1. 1928; Times of India, 4. 1. 1928; Bombay Daily Mail, 4. 1. 1928; Daily Express, Madras, 6. 1. 1928; Sir A. B. Keith, *India the Cradle of the World Civilisation*, Visva Bharati Quarterly, vi, Oct. 1928, pp. 314-322; R. D. Banerji, *Tāmrayuga mẽ Bhāratavarṣa* (L'Inde à l'époque du cuivre), Viśāl-Bhārat, vol. I, N° 1, 1928, pp. 33-40, 7 ill.

CR. Antiquity, March 1928, pp. 83-85, 10 illustr.; J. Charpentier, JRAS, 1929, p. 914.

125. Sir John Marshall, Ernest Mackay, R. B. Daya Ram Sahni: *Mohenjo-Daro*. K. N. Dikshit: *Western Circle*. Annual Report of the ASI, 1925/26, Calcutta, 1928. Section II: Exploration and Research, pp. 72-100, planches XVI-XLVI (4 plans, 131 illustr.).

Le rapport de Sir Marshall contient les faits exposés au n° **124**. Ses collaborateurs rendent compte des fouilles exécutées sous leur direction à Mohenjo-Daro en 1925/26.

L'article de M. Dikshit rend compte des recherches faites aux alentours de la vallée de l'Indus, en quête de trouvailles appartenant à cette civilisation.

126. George A. Barton : *On the se-called Sumero-Indian Seals.* AASOR, VIII, 1926/27, New Haven, 1928, pp. 79-89. 64 illustr. (pp. 90-95).

L'auteur compare 124 caractères « indo-sumériens » avec des signes sumériens, élamites, hittites, égyptiens, crétois, cypriotes et chinois. Il résulte de cette comparaison que seuls 35 caractères « indo-sumériens » présentent certaines ressemblances avec l'écriture sumérienne. Tous les autres en diffèrent tellement que, malgré quelque affinité avec les hiéroglyphes hittites, on doit considérer l'écriture « indo-sumérienne » comme indépendante et originale. De même, les signes des chiffres relevant d'un système décimal, s'écartent du système sumérien qui était sexagésimal.

Un seul cachet de Mohenjo-Daro semble porter une inscription sumérienne qui serait à lire : *lil-lil-a-en* ou *gè-gè-a-en*, ce qui pourrait être un nom propre. Mais le caractère du sceau étant purement indien, cette inscription pourrait témoigner tout au plus de relations entre l'Inde et la Mésopotamie. En se basant sur la valeur pictographique des signes, l'auteur propose quelques déchiffrements. Bibliographie.

Cf. : **159, 216.** — CR. C. J. Gadd, JRAS, 1929, pp. 881-882.

127. Ananda K. Coomaraswamy : *A very Ancient Indian Seal.* Bulletin of the Museum of Fine Arts, Boston, vol. XXVII, pp. 28-29, 2 ill.

Description d'un sceau du type de l'Indus acquis dans l'Inde en 1910 ou en 1912 et qui est actuellement en possession du Boston Museum.

128. Jainath Pati : *Is Indo-Aryan Invasion a Myth?* IHQ, IV, N° 4, 1928, pp. 678-694.

L'auteur reprend la théorie de M. Iyengar (**26, 36**) : aucun fait ne témoigne d'une invasion des peuples aryens dans l'Inde. Le caractère indo-européen de la langue védique peut être expliqué sans invasion aryenne ; au contraire, le cérébralisme indique que l'indo-aryen a été parlé par une population aborigène, anaryenne. Les récentes découvertes archéologiques de la vallée de l'Indus confirment la thèse de l'auteur ; si l'on admet que cette civilisation fut détruite par les envahisseurs aryens, on ne saurait expliquer la survivance de nombreux éléments caractéristiques de cette culture dans la tradition védique ; ces survivances démontrent que l'ancienne civilisation a été partiellement conservée par les aborigènes aryanisés. L'auteur note ces survivances dans les analogies de la religion indienne et sumérienne (mythes cosmogoniques, légende du déluge, rites magiques, etc.) et dans quelques mots indo-aryens présumés d'origine sumérienne, tels que *guṇa* — sum. *gun* (cf. F. W. Thomas, JRAS, 1920, p. 465), *gaṇa* — sum. *gan* (cf. **85**), *ap* — sum. *apsu* (cf. **47**), *ari* « ennemi » — sum. *ari*, etc. La plupart de ces mots ont été signalés par M. G. W. Brown (cf. JAOS, 45, p. 366).

Cf.: J. Pati, *The Different Royal Genealogies of Ancient India*, JBORS, 1920, pp. 205-228; E. J. Thomas, *The so-called Indo-Aryan Invasion*, IHQ, V, N° 2, 1929, pp. 248-253; C. V. Vaidya, *Indo-Aryan Invasion in India — not a Myth*, ibid., pp. 253-260; J. Pati, *The Indo-Aryan Invasion — a Myth*, IHQ, VI, N° 3, 1930, pp. 513-528; Daji N. Apte, *Hindī-Sumerī-Saṃskṛtī* (en marathe), Poona, 1928 (CR. "The Modern Review", 1928, p. 655).

129. Binode Bihari Roy: *Harappa and the Vedic Hariyupia*. JBORS, vol. XIV, part II, 1928, pp. 129-130.

L'auteur identifie Harappa avec Hariyupia, ville mentionnée dans le Ṛgveda, et en conclut que la civilisation de l'Indus était aryenne.

130. Robert Heine Geldern: *Ein Beitrag zur Chronologie des Neolithikums in Südostasien*. Festschrift, Publication d'hommage offerte au P. W. Schmidt, Wien, 1928, pp. 809-843, 16 illustr.

La hache à tenon (Schulterbeil) est particulièrement caractéristique de l'époque néolithique en Indochine, en Assam, en Orissa, au Chota Nagpur, à Formose et au Japon. L'aire où l'on trouve cette hache, recouvre assez nettement le domaine occupé jadis par les populations austroasiatiques, ce qui permet de considérer le « Schulterbeil » comme un produit typique de leur civilisation.

Au Dekhan et dans le Nord de l'Inde, on trouve, dans les couches néolithiques, des haches cylindriques pointus (spitznakige Walzenbeile) qui sont complètement inconnues à l'Indochine et dans le domaine austroasiatique. Ce sont probablement des produits de la civilisation néolithique dravidienne. Plusieurs considérations amènent à conclure que cette civilisation est bien plus ancienne que la culture des haches à tenon et que l'arrivée des Dravidiens était bien antérieure à l'invasion austroasiatique (cf. **90**, **155**). L'analyse anthropologique confirme ces conclusions; E. Eickstedt (cf. p. ex. *Der Zentral-Dekkan und die Rassengliederung Indiens*, Anthrop. Anz. VIII) distingue chez les Muṇḍa les couches anthropologiques suivantes: 1° la plus ancienne, composée des éléments mélanides et weddoïdes (cf. **224**, **228**), 2° la couche dravidienne (indides méditerranéens), et 3° la couche mongolide. Seule cette dernière couche représente l'élément austroasiatique (cf. **53**, **131**).

Les civilisations préhistoriques de l'Inde se succéderaient donc dans l'ordre suivant:

1° Les populations primitives — époque paléolithique,

2° Les Dravidiens — IVe ou IIIe millénaire avant J.-C. — culture des haches cylindriques,

3° Les Austroasiates — établis dans l'Inde pas plus tard qu'au VIIIe siècle avant J.-C. — culture des haches à tenon,

4° Les Aryens — culture du cuivre et du fer.

Les faits relatifs à l'Inde furent déjà exposés par l'auteur dans les pp. 51–53 de l'article : *Die Steinzeit Südostasiens*, Sitz. Berichte des Anthr. Ges. in Wien, 1926/27, MAGW, Band 57, 1927, pp. 47–54, 5 fig.

Cf. R. H. Geldern, *Urheimat und früheste Wanderungen der Austronesier*. Anthropos, XXIII, 1932, Heft 3, 4, pp. 543–619, XIX planches, 90 ill. ; — **131**, **231**.

131. Robert Heine Geldern : *Orissa und die Mundavölker im « Periplus des Erythräischen Meeres »*. Beiträge zur historischen Geographie, Kulturgeographie, Ethnographie und Kartographie, vornehmlich des Orients, Leipzig und Wien, 1929, pp. 157–171, 1 carte.

Signale l'exactitude des données du « Periplous de la Mer Erythrée » § 62, relatives à l'Orissa et aux peuples barbares qui l'habitaient : Κιρρᾶδαι et Βαργυσοι. La comparaison du texte du *Periplous* et de Ptolémée avec la tradition indienne permet d'établir que ces peuples, nommés en skt. *Kirāta* et *Bhārga* et qui correspondent aux Muṇḍa contemporains, occupaient au 1er siècle de notre ère un territoire qui s'étendait jusqu'à l'Himalaya ; au point de vue ethnique, ces populations se rapprochaient beaucoup plus que maintenant des Mongols (cf. **53**), ce qui expliquerait le fait que la tradition indienne attribuait parfois le nom de *Kirāta* aux populations tibéto-birmanes. Les peuples fabuleux du « Periplous » : Ἱπποπρόσωποι ou Μακροπρόσωποι correspondaient sans doute aux *Ekagudia* et *Ghormuha* des légendes santalies (cf. **231**).

132. Sylvain Lévi, Jean Przyluski and Jules Bloch : *Prearyan and Predravidian in India*. Translated from French by Prabodh Chandra Bagchi, University of Calcutta, 1929, XXIX–184 pp., une carte.

Traductions des articles : **56**, **60**, **62**, **63**, **65**, **66**, **86**, **89**, **104**, **119** et de la partie linguistique du no **90**, suivie d'une note topographique sur Tosala et Dhauli. Dans l'introduction, M. P. C. B. retrace l'histoire de l'étude des influences anaryennes dans l'Inde et, en collaboration avec M. S. K. Chatterji, dresse une liste de mots indo-aryens présumés d'origine austroasiatique, cf. l'index.

Cf. **155**.

133. Paul Rivet : *Sumérien et océanien*. Collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris, XXIV, Paris, 1929, 59 pp.

Signale de nombreuses concordances lexicales entre les langues océaniennes et le sumérien. On peut les expliquer soit par une origine commune, soit

par des emprunts réciproques. Ceci serait à retenir surtout pour les analogies entre le sumérien et les langues austroasiatiques de l'Inde, car les relations commerciales entre les vallées de l'Euphrate et de l'Indus dataient du IIIe millénaire avant J.-C.

L'auteur est convaincu que le domaine des langues suméro-océaniennes s'étendait autrefois du Japon à la Tasmanie, de la Méditerranée à l'Amérique et que cette famille formait le plus ancien substrat linguistique de ces contrées. Le vocabulaire comparatif suméro-océanien qui termine le mémoire est accompagné de nombreuses notes signalant des emprunts faits aux langues suméro-océaniennes par le sémitique et l'indo-aryen.

Cf. P. Rivet, *Sumérien et océanien*. Donum Natalicum Schrijnen, 1929, pp. 162-167 ; — **103**, **104**. CR. P. Pelliot, TP, XXVIII, pp. 202-203.

134. Jean Przyluski : *Hippokoura et Satakarni*. JRAS, April 1929, pp. 274-279. (Traduction anglaise de L. V. Ramaswami Aiyar dans le « Journal of the Andhra Historical Research », vol IV, Part 1, 1930.)

Le nom d'une des villes indiennes énumérées dans les listes de Ptolémée : *Hippokoura* peut être décomposé en un mot grec *hippos* « cheval », plus l'indien *kura* « ville ». Ce nom de la capitale des rois Andhra peut expliquer celui de plusieurs de ces rois : *Satakani* en prakrit, sanskritisé en *Śātakarṇi* ; à côté de ce nom, on trouve encore : *Sadakani*, *Satikani* et, en sanskrit, *Śatavāhana* et *Śālivāhana*. On est tenté d'en rapprocher les *Sātiyaputa* des inscriptions d'Aśoka et les *Setae* de Pline. Si l'on pose *Sātiyaputa* = *Satakani*, on aperçoit que l'élément *kani*, équivalent de *puta*, est presque identique à la racine austroasiatique commune * *kon* signifiant « fils » (par ex. juang *koni* « fils »).

Le nom du fils en muṇḍa : *hapan* peut provenir de * *han* * < *kan* par l'infixation de *pa*. La même syllabe pouvait former un préfixe ; on pourrait donc poser l'ancienne forme * *pahan* qui pourrait expliquer le nom * *Satapahana*, sanskritisé en *Śātavāhana*. Le premier élément de *Satakani* se laisse ramener aussi à un original muṇḍa. Puisqu'on a montré que le nom de la capitale des Andhra signifie « Ville du cheval », on peut supposer que le patronymique des rois Andhra doit s'interpréter « Fils du cheval ». En effet, dans un certain nombre de langues muṇḍa, *sădăm* désigne le cheval.

Le rôle que joue chez les Andhra le dieu vénéré sous la forme d'un cheval dans l'*aśvamedha*, peut expliquer le nom de la ville *Viḷivāyakura* qui ressemble singulièrement au titre royal *Beleokouros*, noté par Ptolémée. En retranchant *kura*, qui signifie « ville », on obtient *Beleo-* qu'on peut rapprocher du mot sanskrit *vaḍavā* « jument », pali *valavā*. *Hippokoura* ne serait que la traduction grecque de *Viḷivāyakura*.

Cf. **136**, **189**, **212**, **213**.

135. Jean Przyluski : *La ville du Cakravartin. Influence babylonienne sur la civilisation de l'Inde.* RO, tom V, 1927, paru en 1929, pp. 165-185.

Il existe dans la littérature indienne une série de toponymes qui pourraient être rapprochés : *Potana*, mentionné dans le Mahāgovindasutta et le Mahāvastu, *Potali*, dans certains Jātaka, *Potala*, dans le Vinaya des Mūlasarvāstivādin, *Patala*, que Ptolémée et Arrien placent dans le delta de l'Indus, *Potala* à Lhassa et enfin le sanctuaire *Potalaka* au Sud de l'Inde, fréquenté par Avalokiteśvara, d'après Hiuang-tsang. Dans la plupart de ces lieux résidaient l'un ou l'autre Cakravartin de la légende bouddhique. *Pāṭaliputra*, capitale du Magadha, dont le nom moderne *Patna* pourrait provenir de l'ancien *Patana*, est à ajouter à toute cette série qui devrait être rapprochée du mot indien *pattana* ou *paṭṭana*, signifiant « ville » et qui paraît représenter l'ancien nom propre devenu nom commun. Les étymologies aryennes de ce mot ne sont pas satisfaisantes ; on doit chercher l'origine du mot **Patana-Patala* hors du monde indo-européen.

A l'Ouest où s'étaient formés, dès les temps les plus anciens, de grands empires centralisés, on trouve le nom d'Egbatana qui désignait non seulement la capitale des Mèdes, mais aussi certaines autres villes de l'Asie antérieure. Ce nom n'a pas d'étymologie iranienne sûre et pourrait provenir du mot assyrien *bītānu*, *bītannu*, signifiant « palais », auquel on aurait ajouté l'élément *hag-*. Or, il n'est pas niable que la culture indienne a subi une influence sémitique (cf. **2**, **13** ,**14**, **16**, **29**, **40**, **96**, **100**, **109**). Si l'on examine les descriptions bouddhiques de la résidence du Cakravartin, on voit que presque tous les textes représentent ces villes entourées de 7 enceintes de diverses couleurs au centre desquelles se dresse le palais royal. Ces murailles enferment un parc dont les arbres sont entièrement faits de substances précieuses. On reconnaît ici les 7 enceintes d'Egbatana, comparables aux étages de la *ẓikkurat* babylonienne, auxquelles s'est ajoutée l'image du jardin d'Eden. On voit que le nom des villes impériales de l'Inde, ainsi que leur aspect, se laissent expliquer par l'hypothèse d'une influence babylonienne. Bien mieux, la notion même de Cakravartin, inexplicable dans l'Inde morcelée et soumise à une multitude de rāja locaux, provient de Babylone où le roi était un souverain universel conçu à l'image du dieu.

Cf. **136**, **156**, **160**, **173**, **176**, **184**, **190**, **191**.

136. Jean Przyluski : *Un ancien peuple du Penjab : les Salva*. JA, Avril-Juin 1929, pp. 311-354.

L'auteur établit que l'ethnique Salva, après avoir désigné un peuple apparenté aux Madra (cf. **90**), finit par devenir le nom des familles puissantes qui gouvernaient le Haut-Penjab. Le mot Salva se laisse identifier avec les noms du cerf et du daim dans les langues austroasiatiques. De la même racines *al/sar*

dérive le sanskrit *śarabha* « cerf ». L'étude des contes où figurent les cerfs, amène l'auteur à conclure que les *śarabha* désignaient jadis les totems de certains peuples austroasiatiques, notamment les Salva, et que ce totem a été transformé plus tard en un dieu Śarabha, transformation qui a dû s'exercer en fonction du développement politique des Salva. En effet, tandis que l'organisation de confédérations groupées sous l'hégémonie d'une famille princière, aboutit à la notion d'empire universel et à celle des Cakravartin (cf. **135**), les idées religieuses se développent parallèlement : à l'ancien totem succéda un *śarabha* divin, incarné dans le chef de la confédération, puis un Cerf d'Or, personnification du Soleil. Des traces d'anciennes croyances austroasiatiques sont apparentes dans la légende de Ṛṣyaśṛṅga, ainsi que dans les rituels d'*aśvamedha* (cf. **134**), *vājapeya*, et *puruṣamedha*. On peut aussi considérer la *dīkṣa* védique comme l'identification magique avec le Cerf d'Or = dieu solaire, ce qui démontre l'origine austroasiatique de cette pratique.

Cf. **90**, **191**.

137. Jean Przyluski : *La croyance au Messie dans l'Inde et l'Iran. A propos d'un livre récent.* RHR, tome C, N° 1, Juillet-Août 1929, pp. 1-12.

En rendant compte du livre de M. E. Abegg (*Der Messiasglaube in Indien und Iran*), M. P. signale quelques influences étrangères dans la croyance au Messie dans l'Inde. La foi bouddhique en Maitreya a dû subir, même dans les détails, l'influence du mithriacisme ; la ressemblance du nom de Maitreya et de Mithra n'est pas fortuite. Dans l'hindouisme, les notions messianiques sont teintées d'éléments sémitiques d'une part (p. ex. : les quatre rois contemporains de Kalki ressemblent à la tétrade musulmane : Élie, Al-Khadir, Jésus et Idris ; les adversaires de Kalki : Koka et Vikoka rappellent Gog et Magog de l'Apocalypse, etc.) et austroasiatiques d'autre part (le caractère de Kalki qui apparaît tantôt comme un cheval, tantôt comme un personnage à tête de cheval, tantôt comme un homme monté sur un cheval ; le nom même de ce dernier avatar de Viṣṇu peut être dérivé du santali *kal* « ennemi, poison, serpent et, en général, tout ce qui est dangeureux ».)

CR. P. Pelliot, TP, XXVIII, p. 196.

138. Louis de La Vallée Poussin. *Totémisme et Végétalisme.* BCLS, 5e série, tome XV, N° 3, 1929, pp. 37-52.

Compte rendu de l'article **117** complété par la description de la *pūjā* bouddhique. L'auteur ajoute que le totémisme et le végétalisme présupposent une notion, au moins primitive, de l'âme, car ces croyances reposent sur l'idée, que, pendant la conception, l'enfant reçoit son corps de ses parents et son

« âme » d'un être étranger, d'un arbre dans le végétalisme et d'un animal dans le totémisme. En conclusion, l'auteur indique comment cet animisme primitif s'est transformé en spiritualisme dans la religion bouddhique.

Cf. **116**, **118**, **172**.

139. R. B. Ramaprasad Chanda : *Survival of the Prehistoric Civilisation of the Indus Valley*. MASI, N° 41, Calcutta, 1929, IV, 40 pp., 2 planches.

Les hymnes védiques les plus anciens parlent très peu des luttes et des batailles, ce qui prouve qu'à l'époque de leur rédaction, l'ancienne inimitié entre les Aryens et les habitants de Mohenjo-Daro et Harappa était déjà effacée. On constate plutôt une distinction entre les rois et les prêtres, ce qui est de nature à prouver qu'il existait une différence de culte entre les ṛṣi et les rois, ces derniers conservant probablement les anciens cultes de l'Indus, caractérisés par les sacrifices humains et l'*anumaraṇa*. Pourtant cette ancienne religion a dû décliner, puisqu'un petit nombre de missionnaires aryens a pu imposer, d'une manière pacifique, la religion védique aux aborigènes. Malgré tout, les éléments de l'ancien culte subsistèrent dans la religion indienne : ce sont : 1° le *yoga*, dont l'existence dans la vallée de l'Indus est attestée par les statuettes représentant un homme aux yeux mi-clos, fixés sur le bout du nez (cf. **182**). Les prêtres pratiquant ce *yoga* étaient surnommés *yati* dans l'ancienne littérature védique ; plus tard, ils réapparaissent sous le nom de *vrātya* et ils sont considérés comme des hérétiques par les milieux orthodoxes ; ils existent pourtant dans la religion populaire comme les *sannyāsi* brahmaniques et les *śramaṇa* bouddhiques ; 2° Le culte de l'arbre pippal et du génie de cet arbre ; ce culte est attesté par de nombreux cachets de MDaro (cf. **112**, pp. 62 et 65) ; 3° les étendards avec les animaux symboliques (cf. **108**, pp. 31-33) ; 4° les cultes phalliques ; des symboles de *liṅga* et de *yoni* furent trouvés à MDaro (**125**, p. 79, **192**).

La différence fondamentale entre les groupes ethniques formant l'ancienne société indienne permet de comprendre la rigidité du système des castes.

CR. L. D. Barnett. JRAS, 1930, pp. 938-939 ; The Englishman, Calcutta, 11, X, 1929 ; Civil and Military Gazette, Lahore, 11, XI, 1929 ; The Pioneer, Allahabad, 10, XI, 1929.

140. E. Benveniste : *Le nom d'un animal indien chez Élien*. Donum Natalicum Schrijnen, Nijmegen-Utrecht, 1929, pp. 371-376.

Élien parle d'un animal vivant dans les régions inaccessibles du Nord de l'Inde et qui s'appelle : Καρτάζωνος. Ce mot traduit le nom iranien du rhinocéros **kargazān*, nom que l'on ne peut pas séparéer de la série des mots sémitiques : accad. *kurkizānu*, arabe *karkaddan*, etc. On a essayé d'expliquer le nom

iranien par l'emprunt au sanskrit *khaḍgadhenu* « femelle du rhinocéros », mais ce rapprochement se heurte à des difficultés insurmontables ; d'ailleurs, le skt. *khaḍga* est aussi obscur. Le mot paraît anaryen. Étant donné que le rhinocéros était connu dans la vallée de l'Indus (les fouilles de Mohenjo-Daro l'ont prouvé), on pourrait expliquer les formes indo-iraniennes et sémitiques par un emprunt aux langues des populations aborigènes. Le schème consonantique du mot original devait être **khkẓn/khgdn*.

141. Gabriel Ferrand : *Un conte populaire santali*. Donum Natalicum Schrijnen, 1929, pp. 856-860.

L'auteur signale un parallèle santali (Bodding, *Santal Folk Tales*, II, 76-83) du conte bien connu du Pañcatantra (V, 9) : « Le brahmane et le pot de farine ». Il ressort de la comparaison des deux récits que le conte santali est original, puisque sa morale est inacceptable pour l'esprit indo-européen ; elle fut donc changée dans le Pañcatantra et dans les nombreux parallèles européens.

142. Suniti Kumar Chatterji : *The Foundation of Civilisation in India*. Tijdschrift van het Koninklijk Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen. Deel LXVIII, Aflevering 1 en 2, Weltevreden, 1929, pp. 65-91.

Histoire présumée des migrations vers l'Inde des Indo-européens qui enrichirent leur culture primitive par des emprunts aux peuples de l'Asie mineure et de la Mésopotamie (p. ex. dans la notion des Asura on retrouve la trace de la peur causée par les Assyriens, cf. **39**), de sorte qu'à leur arrivée dans l'Inde, les Aryens possédaient une culture complexe. De plus, ils furent, probablement dans l'Iran, en contact avec des peuples dont la civilisation était déjà très évoluée, comme le prouvent les fouilles de Mohenjo-Daro et de Harappa, et qui étaient probablement des *dasyu* védiques. Dans l'Inde, les Aryens rencontrèrent des Dravidiens, peuple d'origine incertaine, peut-être apparenté aux populations méditerranéennes (cf. **70**, **76**) et des Muṇḍa, d'origine austroasiatique. Ces deux groupes ethniques ont eu une grande influence sur les Aryens envahisseurs et de ce mélange de races est sortie la culture spécifiquement indienne. L'auteur montre les influences anaryennes dans la croyance à Śiva et à Uma (cf. **30**, **76**, p. 675, **118**, **211**), dans le rituel de *pūjā*, dans le culte des *nāga* (cf. **88**, **121**) et celui d'Hanuman (cf. **31**) et enfin dans un grand nombre d'emprunts lexicaux. Selon l'auteur, les Muṇḍa, après les Negrito sauvages, formaient le plus ancien substrat ethnique de l'Inde antérieurement aux invasions successives des Dravidiens et des Aryens (cf. **62**, **130**, **155**).

Cf. **173**.

143. Suniti Kumar Chatterji : *Hindu Culture and How it Spread Abroad.* The Searchlight (Anniversary Number 1929).

L'auteur insiste sur la nécessité de modifier les opinions courantes sur le début et le développement de la culture indienne. Celle-ci n'est pas un phénomène isolé, mais résulte de la fusion des cultures : aryenne, dravidienne et austroasiatique. C'est pour cette raison qu'elle s'est répandue largement dans le monde malais et dans l'Indochine où les populations austroasiatiques ont facilement subi l'influence d'une civilisation qui contenait tant d'éléments de leur propre culture.

144. A. M. Pizzagalli : *L'origine delle linguali nell'antico indiano e l'influsso drāviḍico.* Silloge Linguistica dedicata alla memoria di Graziadio Isaia Ascoli, Torino, 1929, pp. 152-169.

L'auteur rappelle la théorie d'Ascoli (*Corsi di Glottologia*, vol. I, 1870, pp. 232 et suiv.) sur l'origine des cérébrales dans l'ancien indien et indique les points de cette théorie qu'on devrait modifier à la suite des recherches récentes. On ne peut plus attribuer le cérébralisme à l'influence directe du dravidien sur l'indo-aryen, mais on doit l'expliquer par les différences dialectales et celles-ci se formèrent sous l'influence du substrat. Étant donné que le cérébralisme s'est développé surtout dans l'Inde centrale, il serait plus exact de l'attribuer à l'action du substrat muṇḍa, qu'à celui des Dravidiens. Le développement de ce phénomène phonétique dans le moyen et le moderne indien aurait été favorisé par les conditions sociales et l'organisation d'une vie collective.

Cf. **49**, **65**, **164**.

145. F. Otto Schrader : *Sanskrit* anala « *Feuer* ». KZ, vol. 56, 1929, pp. 125-127.

Le mot indo-aryen *anala* « feu » n'est pas à séparer des formes dravidiennes : tam. *aṅal* « feu », *aṅali* « feu, soleil », *aṅaṟṟu* « brûler, chauffer », etc. Le dravidien possède une série de doublets : *kaṅal, kaṅali, kaṅaṟṟu* avec la même signification ; ces mots s'expliquent par la racine dravidienne **kan-* ; la chute dialectale de *k* initial est régulière en dravidien. D'autre part, le mot indo-aryen ne s'explique pas bien par l'indo-européen ; les étymologies proposées sont insuffisantes. Il paraît donc très vraisemblable que le nom du feu est un emprunt au dravidien.

Cf. O. Schrader, OLZ, 1932, p. 209.

146. L. V. Ramaswami Aiyar : *Notes on Dravidian, IX.* IHQ, V, No 2, 1929, pp. 339-341.

L'auteur étudie les mots : kũi, kuvi *man* « être, exister », kurukh *men* « être », goṇḍi *man* et brahui *manning* « devenir » dont la racine semble s'être développée sous l'influence de l'auxiliaire muṇḍa *men* « être ».

Cf. : **149**, p. 232 (No 49) ; L. V. Ramaswami Aiyar, *Dravidian « Man »*. Educational Review, June 1930, pp. 1-6 ; et *The Dravidian Base « uḷ »*, IL, vol. I, 1931, pp. 46-48.

147. Vaidyanatha Ayyar : *The Dravidian Civilisation in Palestine.* QJMS, XIX, No 3, January 1929, pp. 171-179, 6 fig., 2 cartes.

L'auteur qui prétend identifier, au moyen de données archéologiques, les Sumériens avec les Dravidiens et les Indo-aryens avec les Hittites (**148**), compare les vestiges de la civilisation présémitique de Palestine avec la culture dravidienne et les trouve très proches et produits par la même race suméro-dravidienne.

148. Vaidyanatha Ayyar : *The Sumero-Dravidian and the Hittite-Aryan Origins.* QJMS, XIX, No 4, April 1929, pp. 294-313.

Il est établi que les Sumériens n'étaient pas des aborigènes de la Mésopotamie Méridionale, mais leur habitat antérieur n'est pas encore fixé. L'auteur cherche à démontrer qu'il faut le chercher dans la vallée de l'Indus où la civilisation sumérienne s'est développée (cf. **92**, **128**). Il prétend ensuite démontrer, en comparant les données archéologiques et anthropologiques et en analysant la morphologie et le vocabulaire sumérien et dravidien, l'identité de ces deux peuples. Il suppose que la civilisation des Hittites s'est développée également dans la vallée de l'Indus, à côté de celle des Suméro-Dravidiens.

149. L. V. Ramaswami Aiyar : *Austric and Dravidian.* QJMS, XX, N° 2, Octobre 1929, pp. 107-114, et No 3, January 1930, pp. 226-232.

L'auteur suppose qu'entre le dravidien et les langues muṇḍa existent de nombreuses correspondances pour lesquelles il est difficile de déterminer qui est le prêteur et qui l'emprunteur. Signale des correspondances phonétiques suivantes : en kurukh et brahui existent des consonnes aspirées, les deux groupes de langues possèdent des « checked sounds » ; sous l'influence austroasiatique, les consonnes sourdes sont conservées entre les voyelles dans certains dialectes dravidiens. En morphologie, on peut comparer dans le muṇḍa et le dravidien,

certains infixes et certaines désinences. Quant aux préfixes, ils sont complètement étrangers au dravidien moderne ; cependant, on peut considérer, dans les doublets dravidiens, tels que *kolai* : *olai*, *pagam* : *agam*, *tāḻ* : *āḻ* ; les consonnes *k*, *p*, *t*, comme des traces d'anciens préfixes. L'auteur dresse en outre une liste de mots communs au dravidien et aux langues austroasiatiques.

Cf. **146**, **150**, **151**, **167**, **168**.

150. L. V. Ramaswami Aiyar : *Word-Parallels between Dravidian and other Language-Families.* Educational Review, January 1930.

Toutes les hypothèses récentes sur l'origine des langues dravidiennes ne peuvent établir d'une manière définitive des correspondances essentielles avec les autres groupes linguistiques dans le domaine morphologique et sont restreintes aux concordances purement lexicales. Mais celles-ci peuvent provenir du contact des langues et ne sont point la preuve d'une origine commune. L'auteur dresse une liste de mots dravidiens dont on peut trouver successivement les correspondances dans les langues austroasiatiques (cf. **149**), ouralo-altaïques (cf. **1**, **84**), australiennes, sumériennes (cf. **148**) et même buruśaski.

151. L. V. Ramaswami Aiyar : *Problems of Dravidian Linguistics. I. Etymological Studies.* Educational Review, May 1930.

Analyse de quelques étymologies dravidiennes incertaines : tam. *śāppiḍu* « manger » et *śāppāḍu* « repas » dont la racine peut être d'origine austroasiatique ; *māḍalam* « grenade », provenant de l'austroasiatique *bah* + *dalima* « fruit de grenade » (le mot *māḍalam* serait à la base de l'emprunt sanskrit *māḍulaṅga*) ; les noms de la joue, dont un groupe est probablement emprunté à la série austroasiatique qui a fourni au sanskrit *kapola* « joue ». Les mots dravidiens signifiant « lumière », « feu », « chaleur » rappellent beaucoup les mots correspondant en océanien et en sumérien.

Cf. **149**.

152. Jules Bloch : *Some Problems of Indo-Aryan Philology.* Forlong Lectures for 1929, No 2 : Indo-Aryan and Dravidian. BSOS, vol. V, Part IV, 1930, pp. 730-744.

En analysant les influences des langues anaryennes sur l'indo-aryen, on doit distinguer d'une part les altérations phonétiques et morphologiques qui résultent d'un mélange inconscient des deux systèmes linguistiques et,

d'autre part, les emprunts lexicaux qui sont presque toujours volontaires. Les influences des langues dravidiennes sur le système phonétique et morphologique de l'indo-aryen ne sont pas nettes (cf. **65**). On trouverait plutôt des concordances de syntaxe, notamment l'emploi fréquent des gérondifs, l'usage distributif des répétitions, que l'on ne connaît pas en indo-européen, etc. (cf. en outre **120**, **171**, **198**, **199**). Quant aux emprunts au vocabulaire dravidien, les exemples typiques cités par l'auteur (cf. **1**, **65**) ne sont pas très nombreux. Ce sont pour la plupart des mots populaires : noms d'animaux, de plantes et de certains outils. Pourtant le nom indo-aryen de la collection des arts et métiers *kalā* (**1**, **85**) est probablement dérivé du tamoul, canara *kal-* « apprendre » ; si les Aryens ont emprunté cette dénomination aux Dravidiens, ils ne pouvaient pas les considérer comme des sauvages. La plupart des emprunts ne se trouvent qu'en sanskrit ; les langues modernes en possèdent beaucoup moins. Cela semble indiquer qu'un grand nombre de ces mots ne sont que des emprunts individuels ou des provincialismes.

Noter la théorie de M.B. sur les migrations des Brahui dont la langue est caractérisée par certains faits phonétiques qui ne sont pas communs à tous les dialectes dravidiens. Cela paraît prouver que les Brahui s'étaient séparés des Dravidiens après la différenciation de leur langage ; ils seraient donc venus au Béloutchistan de l'Inde centrale (cf. Jules Bloch, JA, 1911, I, pp. 162-167, G. Morgenstierne, *Report on a Linguistic Mission to North-Western India*, Oslo, 1932, pp. 5-7).

Cf. **164**, **198**, **233**. — CR. : F. G. Kent, Language, VII, N° 1, 1931, p. 65.

153. Jarl Charpentier : *Naicāśākha*. JRAS, April 1930, pp. 335-345.

En examinant le 14ème vers du RV. III, 53, l'auteur admet avec Hillebrandt que le mot obscur : *naicāśākha* a le même sens que *naiyagrodha* et que par suite *nīcaśākha* n'est qu'un des noms du « Ficus bengalensis ». On devrait donc traduire *naicāśākha* « celui qui adore le *nīcaśākha* » et le considérer comme une épithète de l'ethnique Kikaṭa qui désigne, probablement, un peuple anaryen du Sindh. On a des traces du culte des arbres dans la culture de Mohenjo-Daro (cf. **93**, **113**, **114**, **117**). Mais, si le vers cité avait seulement évoqué la simple adoration des arbres sacrés, il n'aurait pas indigné autant les Aryens védiques. L'explication de leur répulsion peut être trouvée dans de nombreux passages des Jātaka où sont décrits des sacrifices humains à des arbres, spécialement à des *nyagrodha*. Ce sont les rites sanglants accompagnant le culte des arbres chez les peuples anaryens de l'Inde qui rendirent ceux-ci odieux aux Aryens védiques.

Cf. K. Chattopādhyāya, JRAS, October 1930, pp. 894-896, et F. W. T.(homas), ibid., p. 894.

154. Jean Przyluski : *Emprunts anaryens en indo-aryen.* BSL, XXX, fasc. 2, 1930, pp. 196-201.

L'auteur signale une série de doublets indo-aryens caractérisés par l'équivalence *bh/m*, p. ex. : *bhallu(ka)/mallu* « ours », pali *bharu* « mer » et *maru* « désert », **malla/bhalla* « noix », etc. L'équivalence *b/m* est fréquente dans les langues austroasiatiques ; on serait donc tenté de chercher dans ces langues l'origine des doublets sanskrits qui sont inexplicables par l'indo-européen. En effet, on trouve dans les langues austroasiatiques la racine *bal/mal* désignant l'ours, la racine *bar* qui sert à exprimer, en même temps, la notion de la mer et du désert, etc. Ceci nous permet de rapprocher les formes indo-aryennes en *m* des formes anaryennes en *bh* et vice versa, p. ex. : skt. *bhāla* et santali *moloṅ* « front », pali *meṇḍa* et santali *bheḍa* « bélier ».

Cf. **184**.

155. Jean Przyluski : *Pre-Dravidian or Proto-Dravidian.* IHQ, VI, No 1, March 1930, pp. 145-149. Translated from French by Dr. N. Dutt.

En signalant la publication du livre de M. Bagchi (**132**), M. P. fait certaines réserves sur le titre de ce recueil qui contient des traductions de ses articles. Ce titre correspond aux idées de M. Sylvain Lévi qui admet que les Muṇḍa forment, dans l'Inde, la couche ethnique la plus ancienne à laquelle se seraient superposés les Dravidiens, puis les Aryens (cf. **62**). M. P. est d'avis que les Dravidiens, ou du moins leurs ancêtres, habitaient l'Inde dès une époque très reculée et que les Muṇḍa sont venus plus tard (cf. **90**, **130**). Par suite, la dénomination « prédravidien » devrait être remplacée par « protodravidien ».

L'auteur examine le passage de Bṛhatkathā-śloka-saṃgraha cité par M. Sylvain Lévi (**62**, p. 26) comme preuve que les Pulinda (dont le nom et les usages sont austroasiatiques) sont des aborigènes noirs de l'Inde. M. P. admet que les chefs des Pulinda et leurs institutions sont austroasiatiques, mais refuse d'en déduire que la population noire elle-même est muṇḍa. On devrait plutôt supposer que ce récit prouve la coexistence sur le même territoire de deux éléments ethniques : une aristocratie d'origine austroasiatique et une plèbe noire, les Protodravidiens (cf. aussi **218**).

Cf. **233**.

156. Jean Przyluski : *La théorie des guṇa.* BSOS, vol. VI, Part 1, 1930, pp. 25-35.

L'auteur démontre que l'origine de la théorie des *guṇa* doit être cherchée dans l'Iran. En effet, les significations des mots : *tejas* (= *sattva*), *rajas* et *tamas* correspondent exactement à la triade iranienne : Horomazes (la Lumière

pure), Mitres (la lumière diffuse dans l'atmosphère) et Areimanios (les Ténèbres). Cependant, les valeurs que la tradition indienne attribue aux *guṇa* : *tejas* = chaleur, lumière, *rajas* = eaux, et *tamas* = nourriture, ne se laissent pas expliquer par les notions iraniennes. Par contre, ces significations correspondent assez exactement à la triade sémitique : Sin = ciel, Ea = océan et Enlil = terre (la nourriture est souvent considérée, dans les Upaniṣad, comme équivalant à la terre).

De même, les analogies entre la cosmogonie iranienne et celle de l'Ath. Veda (les hymnes de Rohita) remontent à une source babylonienne, puisque ce n'est que dans la religion sémitique que s'est développée la croyance à un dieu créateur, croyance qui est étrangère aux plus anciennes couches de la mythologie indo-iranienne (cf. **13**).

L'action conjuguée des croyances sémitiques et iraniennes a dû s'exercer sur l'Inde à plusieurs reprises, puisqu'on ne saurait expliquer autrement le parallélisme du développement des idées religieuses dans l'Inde et dans l'Iran.

Cf. J. Przyluski, *La loi de symétrie dans la Chandogya-Upaniṣad*, BSOS, V, 3, 1929, pp. 489-497 ; — **40, 135, 136, 184, 191, 211**.

157. W. F. de Hevesy : *On W. Schmidt's Munda-Mon-Khmer Comparisions. (Does an « Austric » Family of Languages Exist?)* BSOS, vol. VI, Part 1, 1930, pp. 187-200.

En signalant l'existence de la famille austroasiatique (**21**), le P. W. Schmidt reconnut lui-même que les parlers muṇḍa et les langues mon-khmer diffèrent sensiblement au point de vue morphologique et syntaxique. Il ne fonda donc le rapprochement de ces langues que sur la comparaison des vocabulaires. Or, M. de H. signale qu'un très grand nombre de ces rapprochements portent à faux, puisque les mots muṇḍa que le P. W. Schmidt considérait comme des formes préfixées de racines mon-khmer, sont formés au moyen de suffixes et dérivent d'une autre racine. Il serait donc prématuré de croire que la parenté du muṇḍa et du groupe mon-khmer, ainsi que l'existence de la famille austroasiatique, sont établies définitivement.

Cf. **195**.

158. Sir John Marshall : *The Indus Culture*, pp. 51-60, R.B. Daya Ram Sahni : *Mohenjo-Daro*, pp. 60-88. Ernest Mackay : *Mohenjo-Daro « L » Area*, pp. 89-97. Madho Sarup Vats : *Harappa*, pp. 97-108. Annual Report of the ASI, 1926/27, Calcutta, 1930, Section II. Exploration and Research, planches x-xxiii (2 plans, 54 illustr.).

Sir Marshall reproduit l'article **124**. Ses collaborateurs donnent une description détaillée des fouilles en 1926/27.

CR. E.J. Thomas, JRAS, 1932, p. 717.

159. George A. Barton : *A Comparative Liste of the Signs in the So-called Indo-Sumerian Seals.* AASOR, X, 1928/29, New Haven, 1930.

Liste comparative des caractères « indo-sumériens » comparés avec les signes sumériens, élamites, hittites, égyptiens, crétois, cypriotes et chinois. Cette liste sert à illustrer les idées développées au no **126**.

160. C.L. Fabri : *Un élément mésopotamien dans l'art de l'Inde.* JA, CCXVII, Octobre-Décembre 1930, pp. 298-302.

On rencontre souvent dans l'art indien (p. ex. dans les « railings » de Bharhut, dans les grottes Kandagiri et Udayagiri) un ornement qui consiste en une série de motifs semblables à des tours à étages, placées l'une auprès de l'autre et alternant parfois avec des lotus. Ce motif qui peut représenter les *ẓikkurat*, est mésopotamien d'origine ; dans l'Inde, les temples à degrés étaient complètement inconnus.

CR. Amer. Journ. of Archeology, vol. XXXVI, p. 187.

Cf. **190**.

160*a*. Amelia Hertz : *Die Kultur um den Persischen Golf und ihre Ausbreitungen.* Klio, Beiheft XX, Leipzig, 1930, 152 pp., 15 ill. et 8 pl.

L'auteur estime que l'ancienne civilisation protoélamite (« Persische-Golf-Kultur ») a été détruite par une invasion des barbares et ses éléments ont été développés par les Indiens et par les Grecs plus profondément que par les Mésopotamiens. On peut noter des analogies frappantes entre cette culture protoélamite et la civilisation de l'Indus. On a exhumé à Susa II et à Lagaš des briques du type Harappa, des statuettes de singe et d'autres objets qui témoignent des rapports commerciaux entre les deux pays. D'autres correspondances ne peuvent être attribuées qu'à une origine commune. L'analyse du type anthropologique représenté par la statue de MDaro, indique que les habitants de ce site appartenaient à la race Mussian (arménoide, cf. **224**). La céramique et les ornements des sites de la vallée de l'Indus rappellent ceux de Mussian. Les représentations des animaux sur les sceaux de l'Indus rappellent l'art de Susa II et de Ur I. La présence de l'ure (cf. **225**) dans ces images témoigne de l'origine protoélamite de la civilisation de l'Indus, puisque, à la dite époque, cet animal n'était domestiqué qu'en Perse occidentale.

L'écriture protoélamite et celle de l'Indus se ressemblent considérablement. L'auteur estime que la culture protoélamite a créé les premières notions mathématiques (étroitement liées avec des idées théologiques) qui ont été conservées par les Indiens (le système des chiffres, la construction précise des autels indiens en briques carrées du type que l'on trouve déjà à Mussian, etc.). De même, certaines idées religieuses de l'Inde proviendraient de la religion protoélamite.

CR. S. Przeworski, OLZ, 1931, col. 843-847 ; O. Neugebauer, OLZ, 1931, col. 847-850 ; W. Printz, ZDMG, X, p. 135 ; V. Christian, MAGW, vol. LXI, pp. 131-135 (cf. A. Hertz, MAGW, LXII, pp. 160-162) ; W.F. Albright, JAOS, 51, pp. 67-70 ; A.K. Coomaraswamy, IHQ, VII, p. 421.

161. G. William Brown : *The Possibility of Connection between Mitanni and the Dravidian Languages.* JAOS, vol. 50, N° 4, 1930, pp. 273-305.

La langue mitanni paraît être proche de l'élamite qui semble être apparenté au brahui (cf. **24**, **83**). Il serait donc intéressant de comparer directement le mitanni avec le dravidien.

En mitanni, le système vocalique est très voisin du système dravidien. On découvre aussi certaines concordances morphologiques dans la formation des cas et de certains pronoms, mais c'est surtout dans le domaine du verbe que les correspondances deviennent nettes : formation des verbes composés, formation des temps à l'aide des participes, les suffixes, la marque du passé, les terminaisons personnelles.

Mais, étant donné la connaissance imparfaite du mitanni, on ne doit pas tirer de ces correspondances des conclusions décisives.

162. Paul Kretschmer : *Altindisch* amba. KZ, 57, 1930, pp. 251-255.

Le « Lallwort » indo-aryen *amba*, *ammu* se retrouve en asianique où cet élément sert à former le nom géographique Ambason = Μητρόπολις et désigne, sous la forme *amba*, *amma* « la Déesse Mère ». Le passage *mm* > *mb* est attesté par d'autres parallèles asianiques (cf. le passage analogue de *ll* à *ld*). Le nom *amba* étant plus répandu en Asie mineure que dans l'Inde, son origine asianique ne semble pas douteuse, d'autant plus que le culte indien de la Déesse Mère vient, lui aussi, de l'Asie antérieure.

Cf. A. Meillet, *A propos de ved.* amba. BSL, XXXIV, fasc. 1, 1933, pp. 1-2 ; — **211**.

163. A. F. Thyagaraju : *Glossarial Affinities between Finnish and Dravidian.* QJMS, XXI, N° 2, October 1930, pp. 125-128.

Liste des concordances lexicales entre le dravidien et le finnois.

164. Alfred Master : *Some Parallelisms in Indo-Aryan and Dravidian with especial reference to Marāṭhī, Gujarātī and Kanarese.* JBBRAS, vol. V, 1930, pp. 95-140.

On trouve déjà en sanskrit les indices de l'influence dravidienne : la fameuse cérébralisation en phonétique (**18**, **49**, **65**, **144**), et, en syntaxe, la

prédominance de mots composés, la tendance à n'employer qu'une seule voix (passive) au lieu de l'actif et du passif. Cette influence est bien plus profonde dans les prâkrits : outre la cérébralisation et le *ḷ* prâkrit, elle explique aussi l'insertion de voyelles dans les groupes de consonnes (*harisa* < *harṣa*), etc. Vararuci donne une série de désinences casuelles et des suffixes prâkrits qui ressemblent à ceux du dravidien. Parmi les langues indoaryennes modernes, ce sont surtout le marathe et le gujarati qui trahissent une grande influence du dravidien, particulièrement du canara : p. ex. les lois phonétiques établies par M. J. Bloch, comme la dentalisation des palatales et la diphtongaison des initiales *e*, *o*, de curieuses analogies dans la formation des cas et des noms de nombres, etc.

Suite : **198**, cf. **165**, **199**.

165. R. V. Jahagirdar : *Kanarese Influence on Old Marathi with Special Reference to Jñaneśvarī*. ABORI, vol. XI, part iv, 1930, pp. 374-397.

Analyse des influences exercées par le canara sur la langue marathe à l'époque de Jñanadeva, auteur du Jñaneśvarī. L'auteur explique par cette influence : la fréquence des sons *ḷ* et *ḍ*, la prononciation de *c* et *j* comme *ts* et *dz* (cf. **164**, **233**), certaines postpositions et la formation de certains temps verbaux.

Cf. **164**, **198**, **199**.

166. A. N. Upadhye : *Kanarese Words in Deśī Lexicons*. ABORI, vol. XII, part iii, 1931, pp. 274-284.

Liste des mots *deśī* qui paraissent d'origine dravidienne.

Cf. **45**, **64**.

167. L. V. Ramaswami Aiyar : *Linguistic Analysis of Dravidian Names denoting « Peacock » and « Bat »*. JBORS, September-December 1930, paru en 1931, pp. 317-326.

M. Przyluski a montré que les noms du paon en indo-aryen sont d'origine austroasiatique (**89**). M. A. signale qu'en dravidien la forme ancienne du nom du paon devait être *mayil*, qui ne semble pas être d'origine dravidienne, mais plutôt austroasiatique. Cette forme a-t-elle été empruntée directement aux Muṇḍa, ou la forme indo-aryenne *mayūra* a-t-elle servi d'intermédiaire ? Il est, pour le moment, impossible de trancher cette question.

Les noms dravidiens de la chauve-souris semblent provenir également des racines austroasiatiques (cf. **132**, p. xxi).

Cf. **149**, **168**.

168. L. V. Ramaswami Aiyar : *Dravidic Forms for « Betel-Leaf »*. JORM, January 1931, pp. 1–9.

Les noms dravidiens du bétel se composent généralement de deux parties : l'une (*ila, ilai, ira*, etc.) signifiant « feuille » et l'autre *vettr-, vett-, bacc-*) qui se laisse réduire à la forme ancienne **va/er*, **ba/er*, ou **va/el*, **ba/el*. Ces formes rappellent exactement les racines austroasiatiques désignant le bétel (cf. **63**). Il est bien probable que c'est encore un emprunt du dravidien aux langues austroasiatiques.

Cf. **149**.

169. L. V. Ramaswami Aiyar : *Dravidic Names for « Palms »*. JBORS, vol. XVII, 1931, pp. 216-225.

Analyse des mots indo-aryens *tāḷa* « palms » et *tāla* « bottom » que Kittel (**12**) fait dériver du canara *taḷ*. L'hypothèse émise par M. A. est que la racine *tāla* « palme » est indo-européenne ; l'influence dravidienne s'est limitée uniquement à la cérébralisation de *l*, ce qui a donné les formes indo-aryennes *tāḷa* et *tāḍa*.

Cf. **170**.

170. L. V. Ramaswami Aiyar : *Notes on Some Dravidian Plant-Names*. JORM, vol. 193, pp. 156–166.

L'auteur discute l'origine des mots indo-aryens *panasa, phalasa, palasa* « jack-fruit », « bread-fruit », « thorn », *vaṅga* « brinjal » et des mots dravidiens correspondants.

171. F. Otto Schrader : *A Curious Case of Idiomatic Sanskrit*. BSOS, vol. VI, Part 2, 1931, pp. 481–482.

Un cas d'influence de la syntaxe dravidienne qui a rendu presque inintelligible une phrase sanskrite de la Bhagavatgītāvyākhyā de Śankarānanda, à cause du mauvais emploi du sanskrit *vinā* qui devait traduire le canara *allade* ou le tamoul *allamal*. Cela provient de ce que Śankarānanda était Dravidien.

Cf. **199**.

172. Heinrich Zimmer : *Buddha*. Der Erdball, 5me Jahrgang, Heft 7, Juli 1931.

Le bouddhisme est le résultat d'une longue évolution des idées religieuses du monde anaryen de l'Inde, idées conçues au temps des grandes cultures préaryennes comme celles de Harappa et de MDaro (noter la découverte, à

MDaro, d'une tablette en faïence représentant un ascète vénéré par les hommes et les dieux, qui est assis exactement à la manière de Buddha, cf. **113**, p. 266). Le long développement de ces idées anaryennes a laissé des traces dans le dogme de la pluralité des Buddha et de leur existence aux temps les plus reculés.

Ces conceptions anaryennes supplantent enfin, non sans s'y mêler, la mythologie aryenne des Veda et la magie des Brāhmaṇa, et c'est cette synthèse que représente le bouddhisme.

Cf. **118**, **138**.

173. Suniti Kumar Chatterji : *Some Problems in the Origin of Art and Culture in India*. The Viśva-Bharati Quarterly, vol. 8, Part III, 1930-31, pp. 268-283.

Les nouvelles découvertes archéologiques permettent de tracer approximativement les étapes suivantes dans le développement de l'art indien :

1° Art préaryen de Harappa et de Mohenjo-Daro qui paraît proche de l'art sumérien. Etouffée par l'invasion aryenne, cette culture ne renaît que dans l'hindouisme, en y introduisant le culte des Yakṣa (cf. **121**, **174**, **175**, les *caitya*, cf. **108**), les sceaux avec des images d'animaux, les figures en terre cuite et en cuivre, etc.

2° A côté de cet art anaryen, les Aryens développaient des éléments empruntés pendant leur contact avec les Assyriens et les Babyloniens. Ces influences mésopotamiennes se voient dans certains détails architectoniques et décoratifs (cf. **190**).

3° Cet art primitif de l'Inde subit une profonde influence achéménide. C'est de nouveau le contact, à travers l'Iran, avec l'art mésopotamien, enrichi par certains éléments asianiques et grecs.

4° De ces éléments hétérogènes résulte l'art des Maurya et des Śuṅga.

5° L'art grec produit les monuments du Gandhāra. Un mélange plus complet des éléments grecs et indiens est représenté par l'art de Kushan (Mathura) et d'Andhra (Amaravātī).

L'époque Gupta et celle du Moyen-Age continuent le développement de l'art indien qui se répand alors dans l'Indonésie, la Chine, le Japon, etc., en y subissant des altérations dues au substrat étranger.

Cf. **99**, **109**, **191**.

174. Ananda K. Coomaraswamy : *Yakṣas*. II. Smithsonian Institution Publication 3059, Washington, 1931, 84 pp., 50 planches.

Analyse de la « cosmologie des eaux » qui est caractéristique des anciennes religions de Sumer, de Crète, de la vallée de l'Indus, etc. Le culte

anaryen de l'eau a fortement influencé la religion védique et l'art indien, en leur fournissant deux données mythiques : barattement de l'océan et Arbre cosmique. Cette cosmogonie développe l'idée d'un dieu universel d'origine aquatique. Tel est Varuṇa qui fut identifié par Kretschmer (**96**) avec un ancien dieu asianique de la mer et qui est en même temps la « racine de l'arbre cosmique ».

Cette conception est restée la même pendant le développement de la religion indienne ; seuls les noms changèrent. On a donc eu, succédant à Varuṇa : Prajāpati, Puruṣa et Viṣṇu. De même, on reconnaît l'ancienne Déesse Mère successivement dans : Aditī (cf. **211**), Iḍā, Dhīṣaṇā, Prakṛtī, Vāk, Lakṣmī, Bhūmī Devī et les Śakti. Les mythes aquatiques qui lui fournirent les motifs : *makara*, *graha*, lotus, vases de fleurs, etc., étaient d'importance pour l'art indien.

Cf. J. Ph. Vogel, *Indian Serpent Lore*, London, 1927 ; A. K. Coomaraswamy, JAOS, 49, pp. 186-190 ; — **121**, **175**.

CR. J. Buhot, Bull. des Amis de l'Orient, n° 11, pp. 52 et suiv. ; W. N. Brown, JAOS, 51, n° 3, pp. 283-288 ; P. Pelliot, TP, 1932, pp. 162-163 ; L. D. Barnett, JRAS, 1932, pp. 421-424.

175. A. M. Hocart : *Yakṣas and Vaddas*. SII, pp. 3-10.

Le culte des yakṣa paraît avoir été un élément essentiel de la religion des populations présinghalaises de Ceylan. Il a encore conservé son importance primitive chez les Wedda. Les notions populaires qui représentent la « communauté » des Yakṣa comme une société organisée ayant ses rois, semblent refléter le souvenir d'une ancienne civilisation antérieure aux Wedda. Il n'est pas nécessaire d'identifier Yakṣa à un peuple spécial ; il s'agit plutôt d'une culture qui a fortement influencé les Wedda et les envahisseurs singhalais.

Cf. **121**, **174**.

176. Fritz Hommel : *Pali* muddā = *babylonisch* musarû *und die Herkunft der indischen Schrift*. SII, pp. 73-84.

L'auteur démontre que le mot sanskrit *mudrā*, pali *muddā* (cf. **9**), « écriture, sceau », est emprunté à l'ancien babylonien (*musarū* « écriture, sceau ») par l'intermédiaire du vieux perse qui changeait *ẓ* en *d* (*musarū* > **muẓrā* > *mudrā*).

L'alphabet brāhmī serait aussi d'origine sémitique (**14**) et aurait comme base les écritures qui s'étaient développées dans l'Arabie Orientale.

Cf. H. Hübschmann, KZ, 36, p. 176.

177. Harit Krishna Deb : *Vedic India and Minoan Men*. SII, pp. 177-184.

L'auteur prétend trouver dans la tradition védique des concordances aux noms ethniques des inscriptions égyptiennes du 2e millénaire avant J.-C. Ainsi, les *škl*š qu'on identifie avec des Σικελοί, sont comparés au *śigru* védique ; les *'kwš* (Ἀχαιοί) correspondraient aux *Yakṣu*, tandis que les deux peuples différents, nommés *trš* et *wšš* se seraient amalgamés à leur arrivée dans l'Inde et c'est pour cela qu'on les retrouve dans le Veda sous le nom *Turvaśa*. Du reste, la tradition indienne a conservé les traces des deux noms : *Tur* et *Vaśa*.

Les hypothèses de l'auteur sont renforcées par le fait que tous ces peuples que l'on rencontre mentionnés ensemble sur les inscriptions égyptiennes, figurent aussi dans la tradition védique unis dans une coalition contre les Suda.

Les mots védiques : *pulastin* « wearing the hair plain » et *kapardin* « wearing the hair in braids », n'ont pas d'étymologie aryenne et paraissent provenir de noms de tribus dont les membres étaient coiffés d'une pareille manière (cf. 22). Or, les *Pulastin* peuvent correspondre aux Philistins de la Bible = *plst* égyptiens. Ceux-ci sont, en Égypte, coiffés de chapeaux qui leur donnent l'air d'avoir les cheveux dressés. D'autre part, les *Kapardin* peuvent être rapprochés des Caphtor de la Bible, du peuple que l'on veut identifier avec les *Keftiu* égyptiens et avec les habitants de la Crète que les Égyptiens représentaient les cheveux tressés.

CR. : C. Fürer-Haimendorf, Anthropos, 28, 1933, p. 221.

178. F. J. Richards : *Bowls from Ur and the Nilgiris*. Man, XXXI, 1931, pp. 203-204.

La coupe en bronze exhumée par Breeks à Nilgiri, ressemble d'une manière frappante à la coupe en or, trouvée par Wooley à Ur (cf. ILN, 17. xii. 1927, p. 1092). Les coupes peuvent provenir d'époques très différentes, mais la ressemblance de tous les détails est tellement nette, qu'on ne saurait l'expliquer que par l'hypothèse que les deux objets remontent à la même civilisation ancienne.

179. E. J. H. Mackay : *Excavations at Mohenjodaro*, pp. 67-76 ; N. G. Majumdar : *Excavations at Jhukar*, pp. 76-83 ; Madho Sarup Vats : *Excavations at Harappa*, pp. 83-89 ; Annual Report of the ASI, 1927/28, Calcutta, 1931 ; Section II, Exploration and Research ; planches XXII, XXIX, XXXI, XXV (2 plans et 96 illustr.).

Description des fouilles exécutées en 1927/28 à Mohenjo-Daro, et à Jhukarjo-Daro, situé à 16 lieues au Nord de MDaro et qui contient des bâtiments et des objets caractéristiques de la civilisation de l'Indus.

CR. : E. J. Thomas, JRAS, 1932, p. 717.

180. S. Langdon : *A new Factor in the Problem of Sumerian Origins.* JRAS, July 1931, pp. 565-592, 2 ill.

La découverte des sceaux « indo-sumériens » à Kiš et à Suse (cf. **81**) crée des difficultés dans la compréhension de la culture mésopotamienne. Certaines couches culturelles de Mésopotamie, de même que la civilisation préhistorique de l'Indus, sont caractérisées par l'emploi de l'écriture pictographique et des briques rectangulaires. Cette culture est soudain remplacée, en Mésopotamie, par une autre civilisation employant des briques plan-convexes et l'écriture pictographique dite « sumérienne », qui se transformera plus tard en écriture cunéiforme. Bien qu'il soit difficile de déterminer le rapport qui existe entre ces cultures, l'auteur propose l'hypothèse suivante : les populations très évoluées qui habitaient la vallée de l'Indus et qui employaient les briques rectangulaires et l'écriture dite « indo-sumérienne », étaient des Sumériens ; ils parvinrent plus tard en Mésopotamie où ils trouvèrent une civilisation inférieure, mais qui possédait sa propre écriture (celle qu'on appelle maintenant écriture pictographique sumérienne). Les « Indo-sumériens » introduisirent leur civilisation et l'emploi des briques rectangulaires, mais cela ne dura pas longtemps. Une nouvelle invasion ou le retour des influences indigènes, fit naître la culture caractérisée par l'emploi des briques plan-convexes et l'écriture pictographique qui devient cunéiforme.

Cf. **182**.

181. Sir John Marshall (edited by) : *Mohenjo-Daro and the Indus Civilisation : being an official account of archeological excavation at Mohenjo-Daro carried out by the Government of India between the Years 1922 and 1927.* III volumes : vol. I, Text, Chp. I-XIX, pp. XXVII, 1-364 et planches I-XIV ; vol. II, Text, Chp. XX-XXXII, pp. XIV, 65-716 ; vol. III, Plates, pp. XI, planches XV-CLXIV. London, Arthur Probsthain, 1931.

Exposé synthétique des résultats de fouilles exécutées dans la vallée de l'Indus entre 1922 et 1927 (cf. **72**, **92**, **93**, **112**, **113**, **124**, **125**, **158**). J. Marshall : Chp. I. *The Country, Climate, and Rivers.* II. *The Site and its Excavation.* III. *The Buildings.* IV. *Other Antiquities and Art* (cf. **103**, **124**). V. *Religion.* Cultes de la Déesse-Mère et d'un dieu mâle, prototype de Śiva ; cultes phalliques, attestés par la présence des symboles *liṅga* et *yoni* ; adoration des animaux, des arbres et des eaux (d'où résulta le culte des *yakṣa* et des *nāga*, cf. **88**, **121**, **174**). Les figures rappelant le personnage mythique sumérien Eabani, et certains traits du culte de la Grande Déesse et du taureau peuvent témoigner de l'influence mésopotamienne, mais tous les autres éléments portent l'empreinte indienne et se sont encore conservés dans les

religions indiennes. VI. *Disposal of the Dead.* VII. *Extent of the Indus Civilisation.* Elle n'était pas trop étendue ; pourtant rien n'indique que la civilisation des populations préaryennes de la vallée du Gange et de l'Inde méridionale ait été différente. A l'Ouest, les affinités les plus frappantes avec la culture de Mohenjo-Daro ont été observées au Béloutchistan, surtout à Nal. VIII. *The Age and the Authors of the Indus Civilisation.* Les sept couches connues présentent une évolution durant à peu près 500 ans, mais la civilisation de l'Indus doit être bien plus ancienne que les premières couches de Mohenjo-Daro. Les sceaux du type de l'Indus exhumés à Kiš et à Ur (cf. **79, 80, 81**) permettent de dater provisoirement les couches de Mohenjo-Daro : 3250-2750 avant J.-C. Rien n'indique que cette civilisation ait été aryenne ; au contraire, on constate de nombreuses divergences entre la culture pastorale védique et la civilisation urbaine de la vallée de l'Indus. L'état actuel des connaissances ne permet pas d'établir de quelle race (muṇḍa, dravidienne, une race encore plus ancienne ?) étaient les habitants de Harappa et de Mohenjo-Daro et quels étaient leurs rapports avec les populations de la Mésopotamie. IX. *The stūpa Area.* ERNEST MACKAY : X. *SD Area.* XI. *L Area.* H. HARGREAVES : XII. *HR Area.* R. B. DAYA RAM SAHNI : XIII. *HR Area, Section B.* XIV. *VS Area,* ERNEST MACKAY : XV. *DK Area.* XVI. *Architecture and Masonry.* XVII. *Plain and Painted Pottery with Tabulation.* XVIII. *Figurines and Model Animals.* XIX. *Statuary.* XX. *Faience and Stone Vessels.* XXI. *Seals, Seal Impressions and Copper Tablets, with Tabulation.* C. J. GADD: XXII. *Sign List of Early Indus Script.* Analyse de l'écriture de l'Indus. L'auteur admet que l'expérience n'a pas confirmé son hypothèse de la connexion entre cette écriture et celle des Sumériens. Le fait que les inscriptions sur les sceaux présentent pour la plupart des noms propres en rend difficile le déchiffrement. L'auteur propose toutefois de lire un certain groupe de signes comme *putra.* S. LANGDON : XXIII. *The Indus Script.* L'écriture de Mohenjo-Daro n'a pas de rapport avec l'écriture sumérienne. Elle rappelle plutôt les hiéroglyphes égyptiens. Le trait qui la distingue de toutes les autres écritures anciennes est la présence de signes diacritiques. Ceci permet de ressusciter la théorie de CUNNINGHAM (7) qui faisait dériver l'alphabet brahmi de l'écriture de Harappa. Mais on ne doit pas en conclure que la langue des habitants de la vallée de l'Indus a été indo-aryenne (cf. **187, 201, 216, 227, 234**). Liste de caractères de l'Indus correspondant aux lettres brahmi, p. 433. Liste de tous les caractères de l'Indus connus, pp. 434-452. *Postscript,* pp. 453-455, où l'auteur annonce que l'écriture sumérienne très archaïque, découverte récemment à Jemdet Nasr, offre plus de ressemblances avec l'écriture de l'Indus. E. MACKAY : XXIV. *Household Objects, Tools and Implements.* E. MACKAY et M. SANA ULLAH : XXV. *Copper and Bronze Utensils and other Objects.* E. MACKAY : XXVI. *Personal ornaments.* XXVII. *Games and Toys.* XXVIII. *Ivory, Shell, Faience, and other Objects of Technical Interest.* A. S. HEMMY : XXIX. *System of Weights at Mohenjo-*

Daro (cf. **226**). XXX. SEYMOUR SEWELL et B. S. GUHA : XXX. *Human Remains.* Distingue, dans la vallée de l'Indus, les types anthropologiques suivants : 1° Race protoaustraloïde, 2° race méditerranéenne, 3° branche mongole de la race alpine, 4° race alpine (cf. **224**). XXXI. *Zoologocal Remains* (cf. **225**). EDWIN PASCOE : XXXII. *Minerals and Metals.*

Cf. SIR A. KEITH, *When our Civilisation began : an amazing Find in India.* New York Times, 22, XI, 1931 ; SIR A. KEITH, *The Ancient Mesopotamia of India. Townplanning 5000 years ago at Mohenjo-Daro*, ILN, 19, XII, 1931, pp. 1000-1002, 24 ill., pp. 1000-1004 ; JEANNE J. LOCQUIN, *La civilisation préaryenne de la vallée de l'Indus*, Gazette des Beaux-Arts, Paris, 1933, pp. 321-342, 33 ill. ; VASUDEV B. METTA, *A Long Forgotten Civilisation in India Discoveries of Cities from Five to Six Thousand Years Old*, The Wordl To-day, vol. LVIII, n° 1, pp. 1-7, June 1931, 5 illustr. ; A. DUNCAN, *The Indus Civilisation = Mohenjo-Daro and Harappa*, India, Oct. 1931, pp. 836 et suiv., 3 ill. ; A. E. MAHON, Urusvati Himalayan Research Institute. II, 1932, pp. 5-9. SHANTA DEVI, *Āmāder deśā — 5000 vatsar āge (Notre pays, il y a 5000 ans.* En bengali), Prabāsī, vol. XXXI, part 2, n° 3, pp. 375-386, 10 ill. ; DOROTHY MACKAY, *Mohen-jo-dāro o pracīn sindhu tirer samyatā (Mohenjo-Daro et l'ancienne civilisation de la Vallée de l'Indus.* En bengali), Prabāsī, vol. XXXII, pt. I, pp. 831-838, pt. II, pp. 105-113, 20 ill. H. G. RAWLINSON, *Indus-Valley Civilisation. Its Discovery and Meaning.* Times of India, Bombay, 5, VIII, 1932 ; — **234**.

CR. : F. W. THOMAS, JRAS, 1932, pp. 453-466 ; G. R. HUNTER, *Mohenjo-Daro — Indus Epigraphy*, JRAS, 1932, pp. 466-503 ; MARENDRA NATH LAW, IHQ, VIII, n° 1, 1932, pp. 121-164 ; W. PRINTZ, ZDMG, 11, 1932, pp. 135-139 ; O. STRAUSS, *Frühgeschichtliche Induskultur*, OLZ, 1932, n° 10, col. 642-653 ; R. P. CHANDA, *Sind Five Thousand Years Ago*, The Modern Review, August 1932, pp. 151-160, 12 ill. ; R. F. ZENTLER et PIERRE DUPONT, Ind. Art and Letters, VI, pp. 151-153 ; A. BANERJI-SASTRI, JBORS, XVIII, pp. 235-239.

182. ERNEST MACKAY : *Further Links between Ancient Sind, Sumer and elsewhere.* Antiquity, V, December 1931, pp. 459-473, 10 illustr.

Complète les chapitres écrits par l'auteur dans **181**. Enumère les mêmes objets découverts à Mohenjo-Daro et en Mésopotamie, par ex. : têtes de panthères faites en argile à M. Daro, en argent en Sumer ; signe du svastika que l'on retrouve en Élam ; perles en cornaline, trouvées à Chanhu-Daro, qui correspondent aux trouvailles de Kiš. On trouve aussi à M. Daro, en Crète, en Elam et à Ur des colombes en argile, les ailes étendues. En Sumer, ces colombes sont en rapport avec le culte de la déesse Ninkharsag, en Crète et dans le Proche-Orient, avec celui de la Déesse Mère. La présence de ce symbole à M. Daro suggère l'hypothèse que l'image de la déesse demi-nue, si fréquente au Sind, doit être celle de la Déesse Mère.

Quant aux figures aux yeux à demi fermés (cf. **139**, **181**), trouvées à Mohenjo-Daro et à Kiš, on ne peut déterminer si c'est un trait ethnique ou une expression religieuse.

Sur les dés trouvés en Mésopotamie, les nombres sont disposés autrement que sur ceux de Mohenjo-Daro. La disposition indienne se retrouve presque identique sur le dé cubique découvert en 1921 à Tel el Amarna.

Les concordances signalées par l'auteur lui permettent d'établir que les couches supérieures de Mohenjo-Daro sont contemporaines des couches antérieures de Kiš et d'Ur.

Cf. **190**, **207**, **222**, **223**.

183. *Prāṇ Nāth* : *The Script of the Indus Valley Seals.* JRAS, July 1931, pp. 671-674, 2 listes.

En parlant de la thèse de Langdon (**181**, chp. xxiii) qui considère l'alphabet brahmi comme un prolongement de l'écriture de M. Daro, l'auteur propose quelques déchiffrements et annonce des études ultérieures.

Cf. **187**.

184. Jean Przyluski : *Varuṇa, God of the Sea and Sky.* JRAS, July 1931, pp. 613-622.

La tentative de M. Kretschmer (**96**) pour faire dériver le nom Varuṇa du mot hittite *aruna* « mer » rencontre de sérieuses difficultés et n'explique même pas le nom de dieu dans le traité de Šubbiluliuma : *Uruwana*. Néanmoins M. P. admet que Varuṇa désignait primitivement le dieu de la mer, mais il fait dériver ce nom de la racine austroasiatique *bharu-maru* (**154**, pp. 197-199), qui se retrouve en sumérien (*bar*) et appartient au paléo-asiatique commun. Le nom Varuṇa serait donc formé de l'ancien *baru*+le suffixe *-na* que l'on trouve dans le mot *patana* (**135**). D'autre part, l'auteur démontre que le changement de l'initiale *b*>v>zéro s'explique par les lois de la phonétique austroasiatique, ce qui lui permet de tirer aussi de *baru* le mot hittite *aruna* (mer).

Les Aryens védiques, habitant le continent, n'avaient pas conservé l'ancienne notion du dieu de la mer et en confondant Varuṇa avec Asura, l'avaient conçu comme dieu du ciel. Mais la croyance au Varuṇa, dieu de la mer, s'est maintenue chez les peuples maritimes et nous en retrouvons les traces dans le Varuṇa du Rāmayāṇa et dans les contes indiens sur Bharu.

Cf. A. Berriedale Keith, *The God Varuṇa*, IHQ, IX, 1933, pp. 515-520; **135**, **211**.

185. JEAN PRZYLUSKI : *Le nom du blé*. RO, 1928/1930, paru en 1931, pp. 125-129.

BARTHOLOMAE a déjà indiqué que le nom indo-aryen du blé : skt. *godhūma*, est un mot déformé dont la forme la plus ancienne paraît être l'iranien *gantuma*. En isolant le suffixe *-ma*, on obtient une racine *gantu* qui ne s'explique pas en indo-européen. M. P. rapproche cette racine du nom d'un dieu lithuanien Gondu, invoqué lors du mariage et qui est probablement un génie de la végétation. L'hypothèse du caractère végétaliste de ce dieu est renforcée par la comparaison avec le dieu finnois Köndös qui passe pour avoir créé les champs.

Bien qu'on puisse rapprocher de ces noms les mots slaves *gody*, *hody*, *god*, etc., désignant « année, fête », où le passage sémantique est facile à concevoir, la racine reste inexplicable dans le domaine indo-européen. Ce ne sont que des langues finno-ougriennes qui en fournissent l'explication. Certaines langues de ce groupe ont un mot commun pour désigner le grain : votiak *kidis* « semence », zyriène *köidis* « semence », tchérémisse *kinde*, *kindo* « céréales ».

On aboutit donc à l'hypothèse de l'influence de peuples septentrionaux sur les Indo-aryens et même sur les Dravidiens, puisque les noms du blé sont en dravidien : can. *gōdi*, tam. *kōdi*, toda *kodj-* (cf. **65**, p. 16). La forme sanskrite *godhūma* peut être due à l'influence dravidienne.

Cf. **100**, **195**, **232**. CR. : **221**, pp. 129-134.

186. JEAN PRZYLUSKI : *On the Origin of the Aryan Word Iṣṭakā*. IHQ. VII, nº 4, 1931, pp. 735-737.

D'accord avec M. SARKAR (**123**), l'auteur considère que le mot *iṣṭakā* « brique » est d'origine anaryenne. Mais l'hypothèse de l'origine dravidienne se heurte à des difficultés sémantiques. Le problème peut être résolu grâce au mot pali *leḍḍu(ka)* « a clod of earth », dont la sanskritisation est *leṣṭu*. Les prâkrits offrent une grande variété de formes du même mot, ce qui indique une origine anaryenne.

On trouve en outre en santali, une série de mots provenant de la racine *leṭ* (*leṭko* « sticky, adhesive, as some kinds of clay », *leṭkom* « to stick, to adhere », *leṭe leṭe* « soft, mudlike, moist » etc.) dont la signification est proche de celle du mot indo-aryen. Les formes parallèles, dans de nombreuses langues austroasiatiques, démontrent l'origine anaryenne de la racine *leṭ*.

Dans les langues austroasiatiques, la consonne initiale pouvant disparaître, *et* est le nom khmer de la brique. Par analogie on peut supposer en indo-aryen une forme **eṣṭa* dont la sanskritisation aurait donné *iṣṭa-ka*. Le fait qu'un nom apparenté, *ištya*, existe en iranien ouvre d'intéressantes perspectives sur le territoire occupé jadis par les éléments austroasiatiques (cf. **232**).

Cf. **188**.

187. Pran Nāth: *The Scripts on the Indus Valley Seals*. I, IHQ, vol. VII, n° 4, 1931, Supplément, pp. 1-52. II, IHQ, vol. VIII, n° 2, 1932, Supplément, pp. 1-32.

I. Exposé des résultats de l'étude annoncée au numéro **183**. L'écriture de l'Indus est syllabique et constitue une forme très primitive de l'alphabet brahmi. Elle dérive probablement de l'écriture proto-élamite et présente également de nombreuses ressemblances avec l'alphabet crétois. Les premières tentatives pour déchiffrer les inscriptions des sceaux de M. Daro donnèrent une série de noms qui rappellent en même temps les noms des dieux sumériens et ceux des personnages de la tradition védique et pouranique. L'auteur insiste sur ce fait que les noms : *Sina*, *Sini*, *Nina*, *Bhu*, *Lila*, *Ila*, *Isara*, etc., sont communs aux panthéons sumérien et indien.

II. La comparaison des caractères de l'Indus avec les signes gravés sur la céramique de l'Inde méridionale (cf. **46**, **67**) montre que la même écriture y a été employée et que les mêmes dieux y ont été adorés. Le caractère monosyllabique de l'écriture de l'Indus indique que la langue des habitants de M. Daro et de Harappa était monosyllabique. Cependant, ces « monosyllabes » forment ensemble des mots sanskrits. L'auteur en conclut que la langue de l'Indus présente l'indo-aryen primitif, à l'époque où il n'était pas encore devenu flexionnel (M. P. N. ressuscite la théorie de Caldwell d'après laquelle toutes les langues ont été primitivement monosyllabiques, comme le chinois).

Les noms déchiffrés par l'auteur sur les sceaux de l'Indus rappellent les noms tantriques, ce qui prouve, selon M. P. N., que ces cultes ont conservé d'anciens éléments mythiques de Harappa et de M. Daro.

Cf. **201**, **216**, **227**. A. K. Sur, IHQ, IX, n° 2, 1933, p. 582.

188. T. K. Joseph : *Iṣṭakā and Iṣṭya*. IHQ, VIII, n° 2, June 1932, p. 376.

L'auteur ajoute quelques remarques à l'article de M. Przyluski (**186**. Noter que la racine *leṭ* de laquelle M. Przyluski fait dériver le mot *iṣṭakā* est austroasiatique et non pas dravidienne, comme le veut M. Joseph) et suggère que le mot sanskrit *culli* « foyer » provient du nom dravidien du four : *cūḷa*.

189. Jean Przyluski : *Le nom du dieu Viṣṇu et la légende de Kṛṣṇa*. AO, vol. IV, n° 2, 1932, pp. 261-267.

On ne peut rattacher à un prototype indo-aryen toutes les formes du nom de Viṣṇu : *Viṣṇu*, *Viṭha*, *Veṭha*, *Veṇhu*, *Vidhu*, *Biṭṭa*, etc. On a supposé, pour expliquer la diversité de ces noms, que Viṣṇu était un dieu aryen qui aurait plus tard été confondu avec un dieu anaryen portant un nom analogue

(cf. **26**, **142**, p. 82). Mais cette hypothèse repose sur des faits non démontrés, tandis que celle de l'origine anaryenne du dieu et de ses noms est vérifiable. La diversité et l'irrégularité de ces noms sont l'indice d'une origine anaryenne ; le suffixe *-nu* peut provenir du suffixe anaryen *-na* (cf. **135** et **184**) ; les permutations de voyelles, *i/e*, et de consonnes, *ṭh/ṣ*, s'expliquent par la phonétique austroasiatique. La même racine se retrouve dans des noms géographiques, comme p. ex. Veṭhadīpa, ce qui n'a rien d'étonnant, car, si Viṣṇu était un dieu ancestral des populations du Dekhan, il a pu donner son nom au pays. L'auteur suppose que la racine **viṭh* se retrouve dans le nom *dra-viḍ-a*.

Certains faits mythologiques confirment l'hypothèse de l'origine anaryenne de Viṣṇu. Dans le Ghatajātaka (n° 454), dix personnages, dont au moins sept sont des dieux de la mythologie indienne, sont présentés comme les fils d'Andhakaveṇhu. Ce dernier nom qui signifie Viṣṇu l'Andhra, prouve que Viṣṇu et les Andhra étaient étroitement liés et, puisque les dieux sont désignés comme ses fils, on revient à la notion de Viṣṇu, dieu ancestral. Le texte bouddhique a subi certains changements qui décèlent l'altération aryenne d'une tradition anaryenne. La même tendance peut expliquer que le récit du Mahābhārata, au lieu des fils d'Andhakaveṇhu, mentionne les Vṛṣṇi ; ce nom, correspondant à pali Veṇhu, a probablement été substitué à Viṣṇu. Dans Pāṇini, les Barbares du Sud sont appelés Andhaka-vṛṣṇi.

L'hypothèse de la substitution de Vṛṣṇi à Viṣṇu est renforcée par le fait que les rois anaryens d'Andhra portaient le titre de « fils du Cheval » et que, dans ce pays, le cheval était adoré comme un dieu ancestral (cf. **134**) : ne pourrait-ce être Viṣṇu, le dieu à tête de cheval et dont le cheval est un avatar ?

Cf. 191.

190. C. L. Fabri : *Mesopotamian and Early Indian Art : Comparisons*. ML, I, pp. 203-253, 36 illustr.

Analyse des influences mésopotamiennes sur l'art indien. L'auteur signale les concordances suivantes : le motif du *ziqqurat*, commun à l'art mésopotamien et indien (chp. I = **104**), le motif du *dharmacakra* = disque solaire qui symbolise la majesté royale en Mésopotamie (chp. II, cf. **136**, p. 340 et **191**), la ressemblance des motifs indiens et mésopotamiens de l'arbre sacré dans un enclos (chp. III), la manière de représenter les dons que l'on reçoit des dieux par le symbole du « vase d'abondance » (chp. IV), le complexe de bœufs et de lions dans les chapiteaux (motif particulier aux anciens cultes solaires de l'Asie antérieure et qui a survécu dans le mithriacisme, cf. **191** ; chp. V), le type du trône aux pieds de lion (*siṃhāsana*, chp. VI), les figures d'animaux ailés (chp. VII, cf. **98**, p. 59), le type du Buddha aux cheveux bouclés (chp. VIII) et la ceinture *mekhalā* (chp. IX).

L'origine de tous ces motifs se trouve en Mésopotamie et ceci témoigne de relations étroites entre l'Inde et l'Asie antérieure à l'époque qui précède les influences achéménides sur l'Inde.

Cf. **191**.
CR. : Fossey, RC, 1933, p. 244.

191. Jean Przyluski : *Le symbolisme du pilier de Sarnath*. ML, II, pp. 481-498, 2 pl., 3 fig.

L'interprétation par des symboles bouddhiques n'explique pas d'une manière satisfaisante la présence des quatre animaux qui sont représentés sur le pilier de Sarnath : éléphant, taureau, cheval et lion. Rien ne prouve que les piliers dits d'Aśoka soient d'inspiration bouddhique. Aśoka peut avoir inscrit ses édits sur des monolithes érigés longtemps avant son règne. Pour comprendre la signification du monument de Sarnath, il faut y voir l'image du grand pilier cosmique qui sort, d'après la tradition indienne, d'un lac, relie la voûte céleste à la terre et sert de support au soleil (cf. J. Przyluski, *Deux noms indiens du dieu Soleil*, BSOS, IV, p. 2, pp. 457-460 et **230**). Les quatre animaux se retrouvent dans le mythe bouddhique du lac Anavatapta que les textes situent au centre du monde et décrivent encadré par quatre rochers qui correspondent aux quartiers de l'espace et qui sont symbolisés par des têtes d'animaux. Les quatre animaux symboliques s'expliquent en fonction d'une cosmologie dont le caractère essentiel est la correspondance entre un orient, un fleuve, une couleur, une planète, une matière précieuse et un animal symbolique. On observe des correspondances analogues dans l'astrologie babylonienne. Les piliers aux lions seraient une survivance indienne d'un type achéménide disparu dans l'Iran et qui remonte à la Babylonie et à l'Égypte.

Certaines déformations de ces symboles cosmologiques dans l'Inde et l'Indochine s'expliquent par la confusion des animaux symboliques avec les Quatre Souverains.

Cf. **135**, **136**, **156**, **184**, **211**.
CR. : Fossey, RC, 1933, pp. 248-249.

192. A. K. Sur : *Beginnings of Liṅga Cult in India*. ABORI, vol. XIII, part II, 1932, pp. 149-153.

L'existence des cultes phalliques dans la vallée de l'Indus est attestée par les fouilles de MDaro. Le nom *liṅga* démontre l'origine austroasiatique de ce culte (cf. **60**). Des trouvailles archéologiques indiquent que ce culte date, dans l'Inde, de l'époque néolithique.

193. J. Gonda : *Austrisch en Arisch. Het belang van de kennis der Austrische talen, voornamelijk voor de Indische Philologie.* Rede uitgesproken bij de aanvaarding van het ambt van buitengewoon hoogleraar in de faculteit der letteren en wijsbegeerte aan de Rijks-Universiteit te Utrecht op 30 Mei 1932, Utrecht, 1932, 34 pp.

Revue des travaux sur les langues de l'Indochine et de l'Indonésie, sur leur classification et sur la recherche des éléments austroasiatiques dans les langues et la culture indo-aryenne. Comptes rendus des travaux de M. Przyluski (cf. **56**, **60**, **63**, **66**, **69**, **89**, **90**, **119**, **189**) et de M. Sylvain Lévi (n° **62**).

L'auteur signale certains emprunts anaryens dans l'indo-aryen, notamment : skt. *agaru*, nom de l'aloës qui serait emprunté aux parlers de l'Indochine. Dans ces langues, la forme primitive du mot a été probablement **garu*.

Suivent quelques exemples de mots austroasiatiques qui sont entrés jusque dans les langues européennes par l'intermédiaire de l'indien et de l'arabe, p. ex. le nom du citron « limon » (skt. *nimbū-ka*) et le nom du camphre (skt. *karpura* ; la comparaison avec les formes austroasiatiques : khmer, *kāpōr*, čam *kapū*, mon *khapuiw*, montre que *ka(r/m)* n'est qu'un préfixe et explique sa forme variable).

Très riche bibliographie.

Cf. J. Gonda, *Kleine bijdrage tot de kennis van den kaneelhandel in de oudheid.* Tijdschrift van het Kon. Nederl. Aardrijkskundig Instituut, Mei 1932, pp. 414-424 ; — **194**.

194. J. Gonda : *Etymologica.* Act. Or., vol. X, 1932, pp. 326-335.

Étymologie de quatre mots indo-aryens : *lavaṅga* « clou de girofle », *laśuna* « ail, poireau », *marīca* « poivre » et *śalākā* « tige ». On a constaté depuis longtemps que ces noms ressemblaient beaucoup aux mots correspondants austroasiatiques, ce qu'on expliquait par l'emprunt au sanskrit. Pourtant, ces mots n'ont pas d'étymologie indo-européenne, tandis qu'ils sont très fréquents sur le domaine austroasiatique. La comparaison des diverses formes permet d'y constater le jeu caractéristique des préfixes (p. ex. pour *laśuna* : javanais *laśuna*, malais *dasun*, balinais *jasun*, etc. ; pour *śalākā* les formes austroasiatiques : *sĕlak*, *halik*, *le'*, *slik*, *salak*, etc. ; pour le nom du poivre : jav. *mrica*, malais *mĕrica*, alfur. *warisa*, bugin. *burica*, etc.), ce qui ne laisse aucun doute sur l'origine austroasiatique de ces mots. Les noms analogues en indo-aryen et en dravidien (cf. **12**, p. xxvii, s.v. *marīca* et l'index) seraient empruntés.

195. Wilhelm von Hevesy : *Finnisch-Ugrisches aus Indien. Es gibt keine austrische Sprachfamilie — das vorarische Indien teilweise finnisch-ugrisch.* Wien, 1932, viii + 383 pp.

L'auteur reprend la critique (cf. **157**) du rapprochement des langues muṇḍa avec le groupe mon-khmer. La principale différence entre ces deux

familles linguistiques consiste en ce que, dans les parlers muṇḍa, les suffixes constituent un des éléments essentiels de la morphologie, tandis qu'ils n'existent pratiquement pas en mon-khmer. D'autre part, ces suffixes muṇḍa trahissent une étroite ressemblance avec les suffixes finno-ougriens. L'auteur signale encore d'autres analogies entre le muṇḍa et le finno-ougrien, p. ex. : l'harmonie vocalique, l'anaptyxe, l'existence, en muṇḍa, des « checked consonants » que l'auteur rapproche du « Stufenwechsel » finno-ougrien, la différenciation du genre animé et inanimé, les analogies de formation des verbes, le rôle des particules emphatiques, etc. Enfin une très longue liste de concordances lexicales.

Pour expliquer ces affinités, l'auteur propose l'hypothèse suivante : les peuples muṇḍa n'appartiennent pas à la famille austroasiatique, mais ils constituent un groupe ethnique qui s'est détaché de la communauté finno-ougrienne dans une haute antiquité. L'auteur est enclin à identifier ce groupe primitif aux Savara, dont le nom indique, dans la tradition finno-ougrienne aussi bien que dans l'Inde, un ancien et puissant peuple. Les éléments finno-ougriens dans les langues dravidiennes (**1, 84, 150, 163**) sont dus, selon M. de H., à la profonde influence que les Muṇḍa ont exercée dans l'Inde.

Un groupe muṇḍa aurait émigré de l'Inde par le Caucase et aurait donné naissance au peuple hongrois, ce qui expliquerait la présence de mots indiens en hongrois.

Cf. F. A. Uxbond, *Munda-Magyar-Maori. An Indian Link between the Antipodes. New tracks of Hungarian Origins*, London, 1928, et le CR. : Julius Germanus, Visva Bharati Quarterly, VII, 1, pp. 81-110 ; P.O. Bodding, *A Santal Dictionary*, Preface, p. xv ; — **217**.

CR. : A. Sauvageot, BSL. XXXIII, nº 100, p. 180 (cf. G. de Hevesy, BSL. XXXIV, 1933, fasc. 3, pp. 237-242) ; G. Cœdès, BEFEO, 1932, pp. 580-581 ; W. Printz, ZDMG, 87, Heft 1/2, 1933, pp. 98-99 ; L. Goebl-Gáldi, Revue des Etudes Hongroises, 1933, pp. 333-339 ; H. H. Figulla, OLZ, 1934, col. 187-190 ; R. L. Turner, JRAS, 1934, pp. 798-800.

196. G. L. Schanzlin : *On the Structure of Munda Words*. JAOS, vol. 52, nº 1, 1932, pp. 46-50.

Analyse de la racine austroasiatique de l'emprunt indo-aryen *karpāsa* (cf. **66**) ; recherche sur la formation des mots en muṇḍa et sur leur rapport avec les langues mon-khmer.

197. Edwin H. Tuttle : *Dravidian and Nubian*. JAOS, vol. 52, nº 2, 1932, pp. 133-144.

Comparaison des langues dravidiennes avec l'ancien nubien. Tentative de rapprochement entre ces deux groupes linguistiques. L'auteur signale, en effet, de nombreuses correspondances phonétiques, morphologiques et lexicales.

Cf. **71**.

198. Alfred Master : *Some Parallelisms in Indo-Arian and Dravidian with especial reference to Marāṭhī, Gujarātī, and Kanarese.* JBBRAS, vol. VIII, 1932, pp. 29-68.

Suite de **164**. L'auteur signale des parallélismes entre le dravidien et l'indo-aryen moderne dans la formation des verbes [influence mutuelle entre le canara et le gujarati dans la formation du présent, cf. **165** ; certains détails de la formation de l'aoriste ; la désinence du passé en marathe, bengali, oriya, etc : *la* présente un passage phonétique (*ta* > *da* > *la*) dravidien ; le passage indo-européen (*ta* > *da* > *a*) a donné la terminaison du passé dans les langues indo-aryennes du Nord] et dans la syntaxe (emploi de verbes composés, ordre des mots, prédominance de la parataxe, emploi de la forme mhāṇūn en marathe, etc.).

L'auteur insiste sur ce que les éléments essentiels du marathe et du gujarati sont aryens, mais il sonts modifiés à la façon dravidienne, ce qui ne s'explique que par l'action du substrat.

Cf. **199**.

199. Jules Bloch : *Une tournure dravidienne en marathe.* BSL, XXIII, fasc. 2, 1932, pp. 299-306.

Dans le verbe indo-aryen moderne, lorsque le participe au cas oblique a la valeur d'abstrait verbal ou d'infinitif, le sujet logique prend la construction normale du complément du nom, c.-à-d. qu'il est accompagné de l'adjectif d'appartenance. Seul, le marathe met, dans ce cas, le sujet logique au nominatif. Cette construction se retrouve exactement dans les langues dravidiennes où elle est partie intégrante du système. L'introduction de cette tournure en marathe date probablement des temps modernes.

200. L. V. Ramaswami Aiyar : *South Dravidian Words for « Crocodile »* Educational Review, January 1932.

En analysant les noms dravidiens du crocodile, l'auteur signale la possibilité de l'origine dravidienne des mots sanskrits : *musali*, « lézard » et *mācala* « crocodile ».

201. Flinders Petrie : *Mohenjo-Daro.* Ancient Egypt, June 1932, Part II, pp. 33-40.

L'auteur rend compte du nº **181** en signalant des analogies entre certains ornements de la poterie à Mohenjo-Daro et en Égypte, la ressemblance des haches indiennes avec celles de la 1ère dynastie d'Égypte, etc. L'auteur procède

ensuite à l'analyse de l'écriture de l'Indus ; il constate qu'elle est purement pictographique et tellement primitive qu'il n'est pas difficile de reconnaître ce que les caractères représentent. Partant de ces considérations, M. P. propose le déchiffrement d'une centaine de signes.

Cf. 67.

202. S. Langdon : *Another Indus Valley Seal*. JRAS, January 1932, pp. 47-48.

Description d'un sceau acheté par M. Cook chez un antiquaire de Londres. L'objet a probablement été trouvé en Mésopotamie. Le sceau figure l'image habituelle du bœuf et porte une inscription en caractères de l'Indus.

Cf. 203, 204, 205.

203. C. J. Gadd : *Seals of Ancient Indian Style found at Ur*. The Proceedings of the British Academy, vol. XVIII, 1932, 22 pp., 3 pl.

Description et analyse des dix-huit cachets du type de l'Indus trouvés en Mésopotamie. Huit de ces cachets datent de la première moitié du 3ème millénaire avant J.-C. Certains sceaux portent un symbole astronomique bien connu dans l'ancienne civilisation mésopotamienne.

204. C. J. Gadd : *A Seal of Mohenjo-Daro Type*. The British Museum Quarterly, vol. VII, no 1, 1932, p. 5-6, planche VI, 2 illustrations.

Description d'un cachet rond en stéatite provenant probablement de la Mésopotamie et portant une inscription en caractères de l'Indus.

Cf. 203, 205.

205. C. Leonard Woolley : *A Fresh Link between Ur and Mohenjo-Daro. The discovery of a seal typical of the Indus civilisation and of a mysterious grave-shaft of the Second Dynasty at Ur, with « coffins » and funeral furniture*. ILN, 13. II. 1932, pp. 240-241, 6 illustr.

L'auteur signale la découverte, à Ur, d'un tombeau datant de la seconde dynastie de Ur. Dans un cercueil de ce tombeau, on a trouvé un sceau circulaire représentant un taureau et portant une inscription en caractères de l'Indus. L'importance de cette trouvaille consiste en ce qu'on peut dater le sceau avec précision de 2080 *circa*.

Cf. 206.

206. Henri Frankfort : *Early Days in Babylonia. Intercourse with India (New Evidence)*. The Times, 26, III, 1932, p. 15, 1 illustr.

Les cinq sceaux du type de l'Indus, trouvés jusqu'à présent en Mésopotamie (79, 80, 202, 204, 205), ne pouvaient pas être datés exactement. D'autant plus grande est l'importance du sceau cylindrique exhumé à Tel-Asmar et datant de la dynastie d'Accad (vers 2500 avant J.-C.). Ce cylindre porte les effigies d'animaux inconnus en Mésopotamie et caractéristiques de l'Inde; de même, certains détails d'exécution témoignent d'une origine indienne. On a trouvé, dans la même couche, des cachets carrés du type commun à Mohenjo-Daro, des perles en cornaline, etc. Toutefois, certains détails indiquent que ces objets ne proviennent pas directement de MDaro, mais d'une autre localité, appartenant à la même civilisation, ou d'une époque antérieure ou postérieure.

Le contenu de cet article est reproduit dans : H. Frankfort. *Tell Asmar, Khafaje and Khorsabad. Second preliminary report of the Iraq expedition*. Oriental Institute Communications No 16, Chicago 1933, pp. 47-53, illustr. 30-33.

Cf. H. Frankfort, *Mesopotamia sheds light on Ancient India*. ILN, 1, X, 1932, pp. 502-510, 14 ill., pp. 502-505 ; *Archeology and the Sumerian Problem*. Studies in Ancient Oriental Civilisation, No 4, Chicago 1932, pp. 23-30 ; *The Indus Civilisation and the Near East*, ABIA, vol. VII, 1932 (34), pp. 1-12, 1 planche ; — 207.

207. Ernest Mackay : *An important Link between Ancient India and Elam*. Antiquity, Sept. 1932, pp. 356-357, 2 illustr.

Le sceau cylindrique décrit par M. Frankfort (206) est sûrement d'origine indienne, car on y trouve représentés l'éléphant, le rhinocéros, etc. Pourtant, la forme cylindrique des sceaux est rare dans les trouvailles de Harappa et MDaro. On a trouvé, avec ces sceaux, des perles en cornaline (cf. 81) ; il est donc probable qu'ils sont contemporains de la couche supérieure de MDaro, ce qui permet de les dater vers 2500 avant J.-C. Étant donné que le double vase en stéatite, trouvé dans la couche la plus profonde de MDaro, provient sans doute de l'Elam, notamment de la seconde période de Suse (environ 2800 avant J.-C.), l'intervalle entre ces deux couches doit être à peu près de 300 ans.

Cf. 223.

208. A. S. Thyagaraju : *Sumero-Dravidian Affinities*. QJMS, XXIII, No 2, 1932, pp. 222-228.

Liste des concordances entre le vocabulaire dravidien et les mots sumériens donnés par Waddell dans *Sumer-Aryan Dictionary* (cf. 77).

209. S. K. Chatterji : *Two New Indo-Aryan Etymologies*. ZII, Band IX, Heft 1, 1932, pp. 31-40.

Etymologie du mot *cāwal, cāul, cal*, etc., désignant, en indo-aryen moderne, le riz cuit. L'auteur qui a voulu ramener ce mot au skt. *taṇḍula* (cf. l'index), propose une nouvelle explication : le mot serait issu du moyen indo-aryen **camma*, qui proviendrait de la confusion des deux racines : **cam-* indo-européen « boire » et **cam, *jam* austroasiatique « manger ». La sanskritisation de *camma* aurait donné les mots sanskrits *cāmya* « nourriture », *ācāma* « eau dans laquelle le riz a été cuit » et peut-être *camasa* « gâteau ».

L'article contient encore une étymologie indo-aryenne du mot bengali *pur, por* « brûler ».

210. Jean Przyluski : *La diaspora tyrrhénienne et sa limite orientale*. RHA, vol. 9, oct. 1932, pp. 58-64.

L'élément *-sena* qui termine souvent les noms de personnes dans l'Inde, donne un sens absurde si on l'interprète par l'indo-aryen. Il semble être plutôt un suffixe anaryen marquant la descendance. Un suffixe semblable se retrouve dans l'onomastique étrusque où il paraît résulter de la fusion de deux suffixes asianiques : *sa* et *ina*. L'analogie entre l'Inde et les peuples méditerranéens ne paraît pas fortuite. Le nom étrusque Porsena et le nom indien Prasena se superposent aisément. La forme ancienne du nom des Etrusques : *Tur(a)sena* correspond assez exactement à l'ethnique *Śūrasena*. Il semble que les deux noms sont formés de la même racine *śūra/tura* signifiant « seigneur, héros » et qui est probablement identique à l'ancien nom du taureau *tur/sur* qui est entré avec *t* dans les langues européennes (lat. *taurus*, vx. slave *turŭ*, etc.) et avec *s* dans une partie des langues sémitiques (hebr. *sor*).

Les analogies entre l'Inde et l'Étrurie (cf. 46) peuvent s'expliquer par l'expansion des peuples asianiques à l'Est et à l'Ouest. Leur migration vers l'Italie est généralement admise : l'expansion vers l'Inde serait prouvée par les faits ci-dessus.

Cf. 211.

211. Jean Przyluski : *Les noms de la Grande Déesse*. RHR, vol. CV, N° 2-3, 1932, pp. 182-192.

On observe dans le monde ancien le culte d'une Grande Déesse qui fut probablement à l'origine une Déesse Mère. Les statuettes de cette déesse ont été trouvées en Élam, en Mésopotamie, en Asie mineure, au Caucase, en Egypte et, tout récemment, dans la vallée de l'Indus et au Béloutchistan (cf.

181, p. 50). Il paraît donc que ce culte s'étendait sans interruption de l'Indus au Nil sur les régions qui avaient une civilisation commune pendant l'âge chalcolithique.

En analysant les noms de la Grande Déesse chez les divers peuples, l'auteur les classe en deux types :

1° *Ardvī* en Iran et Artémis en Grèce. Les étymologies de ces noms sont obscures en Iran et en Grèce. On pourrait les rapprocher du lydien *Artimuλ* et de l'étrusque *Artume*. Dans les langues asianiques, *m* et *w* permutent fréquemment ; on peut donc poser une forme ancienne **artuwi* qui serait le lien entre *Artémis* et *Ardvī*.

2° A la seconde catégorie appartiennent les noms : *Anaïtis, Anāhita* en Iran, *Nanā, Nanaī, Anat* en Asie mineure et en Syrie, *TNT* à Carthage. La diversité des formes indique qu'il s'agit d'un nom emprunté, qui devait être à peu près **Tanaī/Nanaī*, susceptible de s'adjoindre, en sémitique, la marque du féminin *-t*. L'initiale de ce mot devait être un phonème intermédiaire entre *n* et la dentale pure et qui pouvait même disparaître complètement. Un phonème analogue existe dans les langues austroasiatiques qui constituaient une large part du substrat préaryen et dont la connexion avec le sumérien est très probable.

En Asie mineure, le nom d'Anaïtis est parfois écrit *Tanaïs*. Ce nom désigne aussi le fleuve nommé plus tard *Don*. Or, la déesse de la fécondité est aussi celle des eaux qui assurent la fertilité. Dans l'Iran, Ardvī est à la fois le nom de la Grande Déesse et celui d'un fleuve mythique. On pourrait supposer que dans le nom du fleuve *Tanaïs* on ait la trace d'un emploi analogue du nom **Tanaī/Nanaī*.

Dans l'Inde, on trouve une déesse dont le caractère s'oppose aux idées normales des Indo-aryens et qui ressemble beaucoup à la Déesse Mère. Le caractère matriarcal de cette divinité est attesté par le fait que ses fils, les *Āditya* (dont l'origine anaryenne a été déjà soupçonnée, cf. **13**) sont désignés par un matronymique. On pourrait donc l'identifier à la Grande Déesse de l'Asie antérieure, d'autant plus que le nom Aditi peut être rapproché de celui d'Anaïtis, si l'on admet que la dentale imparfaitement nasalisée pouvait être empruntée sans nasalisation.

Cf. : Jean Przyluski, *Le culte de la Grande Déesse*. RHR, vol. CVIII, nº 1, 1933, pp. 50-66 ; — **162**.

212. Jean Przyluski : *Satvant, Sātvata and Nāsatya*. IHQ, IX, Nº 1, 1933, pp. 88-91.

Nombre de passages épiques et pouraniques nous apprennent que Sātvata n'était qu'un autre nom des Vṛṣṇi et que les Sātvata possédaient une religion propre. Dans les Brāhmaṇa, le nom Satvant désigne un peuple méridional.

L'auteur propose d'isoler dans ce mot le suffixe aryen *-vant* et la racine anaryenne **sat*, nom du cheval en muṇḍa, racine qui se retrouve dans plusieurs noms ethniques et dynastiques : Sataka, Satakani, Sātiyaputa, etc., et que M.P. a déjà rapportée aux Andhra (**134**).

Cette hypothèse est renforcée par le fait que les Sātvata étaient identiques aux Andhaka-Vṛṣṇi (cf **189**).

Si *sata* et *satiya* sont des formes du nom du cheval, il est possible d'expliquer le nom védique *Nāsatya*, synonyme de *Aśvin*. On y retrouve *satiya* = *aśva*, précédé du préfixe anaryen *nă*.

Cf. **232**.

213. P. B. Bagchi: *Some Linguistic Notes.* IHQ, IX, No 1, 1933, pp. 253-265.

L'auteur conteste l'hypothèse expliquant le skt. *maṭaci* « sauterelle » par l'emprunt au canara *miḍice* et au télougou *miḍuṭha* (cf. l'index, s. v. *maṭaci*). En signalant l'existence du même mot **madaka* en iranien, M.B. suppose que ce nom est d'origine indo-iranienne et que la forme sanskrite est dérivée du féminin **madak'i* ; le mot canara serait calqué sur cette dernière forme.

Le commentateur Yallaya observe que le nom du grand astronome Mañjula signifiait « soleil » dans la langue du pays que celui-ci habitait. M. B. suppose que ce nom provient du mot arabe *manzil* désignant une mansion lunaire et correspondant au sanskrit *nakṣatra*.

L'auteur tend à prouver que la ville moderne Kolhapur est identique à l'ancienne Hippokura. M. Przyluski a montré (**134**) que ce dernier nom est une transcription grecque du mot signifiant « ville du cheval ». Or, selon M.B., le premier élément du mot Kolhapur serait une altération du nom dravidien du cheval, p. ex. : tel. *koṛā*, kui *goḍā*, brahui *hulla*, etc.

M. B. signale les formes du vocabulaire sanskrit où l'on retrouve, en premier élément, le nom dravidien de l'éléphant (**pil-*pal-*, etc., cf. **86**, **104**) : les noms de villes Pilusāra, Paluśā, etc., le nom propre Pālakāpya, les mots *palāda*, *palādana*, *palāpa*, *palāśa*, *pippala*, etc., et jusqu'au védique *Paidva*.

214. Muhammed Shahidullah : *Muṇḍā Affinities of Bengali.* Proc. and Trans. of the 6th All-India Oriental Conference, Patna, 1930 (paru en 1933), pp. 715-721.

Signale les concordances entre le muṇḍa et le bengali. Phonétique : fréquence des diphtongues, harmonie vocalique (cf. **61**, p. 47), changement de y et v initiales en *j* et *b*, flottement entre *n* et *l* initiaux, etc. Morphologie : l'adjectif ne s'accorde pas avec le nom, les postpositions sont ajoutées au thème et non pas à la forme oblique, comme c'est le cas en dravidien et dans les autres langues modernes de l'Inde, ces postpositions se ressemblent en

muṇḍa et en bengali. Syntaxe : même ordre de mots, emploi des verbes en fonction d'adjectif, etc. Nombreuses concordances lexicales. Toutes ces affinités s'expliquent par le fait que le substrat du Bengale est muṇḍa.

Cf. **61**, **209**.

215. Hermann Niggemeyer : *Totemismus in Vorderindien.* Anthropos, XXVIII, 1933, fasc. 3-4, pp. 407-461 ; fasc. 5-6, pp. 579-619.

Grand mémoire synthétisant toutes les recherches antérieures sur le totémisme dans l'Inde. Description détaillée des divisions des tribus par rapport au totem, des noms et des sortes de ces totems, des institutions sociales et religieuses relevant du totémisme, de son influence sur l'art des populations anaryennes de l'Inde, etc. L'auteur aboutit aux conclusions suivantes : l'ancien totémisme indien est patriarcal (le type du totémisme matriarcal, dans l'Inde du Sud-Ouest et en Assam, est un phénomène secondaire et local) ; les tribus primitives de l'Inde centrale et du Chota-Nagpur semblent représenter le totémisme le plus ancien ; il serait particulier à la race « gondide » (cf. E. v. Eickstedt, *Der Zentral-Dekkan und die Rassengliederung Indiens*, Anthrop. Anz., VIII, 1931) représentée actuellement par les tribus Bhil, Baiga, Kurku, Gond, Oraon, Mardia, Kui, etc. C'est par leur influence que l'on peut expliquer le totémisme des Muṇḍa et des Dravidiens (certains éléments du totémisme muṇḍa peuvent avoir été importés également par les austroasiates mongolides). Ce fait indique que le totémisme est très ancien dans l'Inde, puisque les Gondides sont un élément ethnique plus ancien que les Indides et, peut-être, que les Mélanides.

Le totémisme a été déformé ou détruit par les grandes civilisations de l'Inde : il a pourtant contribué au développement de ces cultures en leur prêtant certaines institutions sociales, avant tout l'exogamie des groupes (cf. S. K. Karandikar, *Hindu Exogamy*, Bombay, 1929). L'Inde est le seul pays où l'on constate la présence des institutions totémistes, aussi bien parmi les peuplades primitives que dans les éléments de la haute culture.

Bibliographie et un appendice précieux : liste alphabétique des castes et des tribus totémistes de l'Inde (pp. 601-619).

Cf. J. Frazer, *Totemism and Exogamy*, vol. II, pp. 218-335, *Totemism in India* ; — **117**.

216. Guillaume de Hevesy : *Sur une écriture océanienne paraissant d'origine néolithique.* Bulletin de la Société Préhistorique Française, N° 7-8, 1933, pp. 1-15, 1 liste.

L'auteur signale plusieurs analogies entre les caractères de l'Indus et l'écriture des tablettes, rapportées de l'île de Pâques. Ces analogies vont parfois

jusqu'à l'identité, bien que l'écriture océanienne paraisse un peu plus archaïque. Dans l'état actuel des recherches, il est prématuré de vouloir établir une explication définitive de ces étranges concordances. Il semble toutefois justifié d'attribuer cette écriture à une civilisation néolithique que les Polynésiens (dont la liaison avec l'Inde Préhistorique est attestée par de nombreux faits, cf. p. ex. 102) ont, au cours de leurs migrations, importée à l'Ile de Pâques. Mais il est impossible d'établir le lieu d'invention de cette écriture.

La découverte de M. de Hevesy fut signalée pour la première fois par M. Paul Pelliot dans les Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions, 16, IX. 1932, p. 310.

Cf. E. Denison Ross, *India and Easter Island. Similarity of Early Script*. The Times, 21. IX, 1932. 6 ; G. de Hevesy, *Océanie et Inde Préaryenne : Mohenjo-Daro et l'Ile de Pâques*. Bulletin de l'Association Française des Amis de l'Orient, Nos 14-15, 1933, pp. 29-50 ; A. K. Sur, IHQ. IX, No 2, p. 582.

217. W. F. de Hevesy : *A small Contribution to the Knowledge of the Munda Languages*. VS, pp. 30-32.

Liste de concordances lexicales entre les parlers muṇḍa et les langues ouralo-altaïques.

Cf. 195.

218. S. K. Chatterji : *Khāravēla*. VS, pp. 71-74.

Le nom du roi *Khāravela*, connu par la fameuse inscription de Udayagiri-Kaṇḍagiri, ne s'explique pas bien par les racines indo-aryennes. On s'attendrait, d'ailleurs, à ce que le nom du roi du Kaliṅga soit anaryen. Bien que la population de ces contrées fût muṇḍa, il semble que les classes dirigeantes parlaient le dravidien, probablement l'ancien télougou. En effet, le nom Khāravela semble être dravidien. Il se composerait de *khāra* = **kār* (mot dravidien signifiant « noir » et qui fut emprunté par le sanskrit : *kāla*) et *vela* = tamoul *vēl* « lance, pique » (on retrouve ce mot dans l'indo-aryen moderne : *ballam* « lance ») et signifierait « celui à la lance noire (ou terrible) ».

Kāravellaka et *Kāravallī* désignent en sanskrit une espèce de courge (en indo-aryen moderne : *karela*). La forme de cette plante rappelle la lame d'une pique et sa couleur est vert foncé. Ceci permet d'expliquer le mot *kāravellaka*, etc., par les mêmes racines dravidiennes que le nom du roi Khāravela.

219. Helmer Smith : *Singhalais ruval « la voile »*. BSL, XXXIV, fasc. 2, No 102, 1933, pp. 216-217.

Signale l'origine indonésienne du mot pali *lakāra* « voile », formé du malais *layar* (par l'intermédiaire de l'ancien singhalais **laara*) avec une fausse « restitution » du *k*

220. OTTO STEIN : *Greco-Indian Notes*, 2. KAMPANA. BSOS, vol. VII, part 1, 1933, pp. 61-68.

M. LIEBICH a considéré le mot *kampana* (signifiant dans la Rājataraṅgiṇī : « commandement de l'armée ») comme emprunté au grec Καμπή ou au latin *campus* (cf. BSOS, VI, p. 431 et suiv.). Mais on ne peut pas séparer ce mot de *kampaṇa* « district », fréquent dans les inscriptions du Sud de l'Inde et qui alterne avec le mot *jhampaṇa* dont la signification est obscure. L'élément *kampaṇa* ou *kampa* figure souvent dans les noms et les titres des rois méridionaux indiens. M. FLEET a rapproché (IA, IV, p. 211) ce mot du canara *kampaḷa*, *kampiḻu* « assemblée, multitude ». Il est impossible actuellement de décider d'où ce mot est originaire. Toutefois, au point de vue sémantique, l'hypothèse de l'origine dravidienne du mot et de sa migration jusqu'au Kaśmir paraît moins probable que l'explication contraire.

221. JARL CHARPENTIER : *Beiträge zur indischen Wortkunde*. MO, XXVI, 1932 (1933). pp. 91-169.

L'article contient des suggestions sur l'origine anaryenne de plusieurs mots indo-aryens, p. ex. *sarṣapa*, *śṛgala*, *kaśyapa*, etc., et l'analyse du nom du chameau *kramelaka*, sanskritisation de *kamela(ka)* qui provient du nom sémitique *gamal* par l'intermédiaire du grec Κάμηλος (pp. 159-161).

L'auteur propose (p. 112) d'expliquer le nom védique *(a)pūpa* « gâteau » par l'emprunt d'un ancien mot dravidien qui est attesté actuellement par tam. malayal. *appam*, tel. *appamu*, can. tulu *appu*, etc. Compte rendu du 185 (pp. 129-134).

222. ERNEST MACKAY : *A Sumerian Representation of an Indian Stand*. JRAS, 1933, April, pp. 335-338, 1 illustr.

Signale une grande ressemblance entre les *niknakku* babyloniens, supports en argile trouvés à Hursagkalamma, à Kiš et ailleurs, et les éventaires en osier que l'on voit actuellement à chaque gare de l'Inde.

Cf. S. LANGDON, JRAS, 1933, pp. 337-338.

223. E. J. H. MACKAY : *Excavations at Mohenjodaro*, pp. 67-75. MADHO SARUP VATS : *Excavations at Harappa*, pp. 76-83. Annual Report of ASI ; 1928/29, Calcutta, 1933. Section II, Exploration and Research ; planches XXIII-XXXIII (1 plan, 37 illustr.).

Description détaillée des fouilles de 1928/29. Parmi les trouvailles les plus importantes, il faut noter le sceau cylindrique représentant quelques animaux de style sumérien ou élamite, mais que la présence du crocodile *gharial* oblige

à rapporter à une origine indienne (le type du sceau est présargonique, ce qui permet de dater la couche correspondante de MDaro de 3000-2750) et le cachet représentant une divinité cornue que Sir J. MARSHALL identifia avec Śiva. Noter aussi une représentation du culte du pippal.

224. H. F. FRIEDERICHS und HEINRICH W. MÜLLER: *Die Rassenelemente im Indus-Tal während des 4 und 3 vorchristlichen Jahrtausend und ihre Verbreitung*. Anthropos, XXVIII, 1933, fasc. 3. 4. pp. 383-406, 2 planches, 15 illustr.

Étude des squelettes et des crânes exhumés à MDaro, complétée par l'analyse des sculptures provenant du même site. Les habitants de la vallée de l'Indus présentaient au 4ème et 5ème millénaires avant J.-C. une population mixte au point de vue anthropologique et composée d'éléments weddoïdes, hamitiques et mongolides (cf. **130**, **215**). À Harappa on a découvert encore un quatrième élément : arménoïde.

Le type weddoïde représente l'élément le plus ancien ; on le retrouve en Sumer (cf. D. BUXTON, *On the Human Remains excavated at Kish*, I. Paris, 1924), au Béloutchistan (cf. **228**) et parmi les Dravidiens, ce qui confirme les hypothèses de HALL (**28**) et de HÜSING (**42**).

L'élément hamitique (cf. **68**) de MDaro correspond au type « indide » de l'Inde, aux Arabes et aux Iraniens actuels, ainsi qu'à la population prédynastique de l'Égypte. Le type mongolique (prémalais de CHRISTIAN, **68**) serait venu de l'Est. L'élément arménoïde de Harappa représenterait les restes des migrations du Nord.

Ainsi les éléments ethniques de la vallée de l'Indus sont à peu près les mêmes qu'en Mésopotamie, mais il est impossible d'établir, à l'heure actuelle, si la proportion entre les divers groupes était la même. En tout ca , leur présence dans la vallée de l'Indus prouve qu'il faut rapporter la date de leur invasion au delà du 4me millénaire avant J.-C. Bibliographie.

Cf. **181**, chpt. XXX.

225. HEINZ F. FRIEDERICHS: *Zur Kenntnis der frühgeschichtlichen Tierwelt Südwestasiens unter besonderer Berücksichtigung der neuen Funde von Mohenjo-Daro, Ur, Tell Halaf und Maikop*. Der Alte Orient, Band 32, Heft 3/4, 1933, 45 pp., 8 planches, 26 illustr.

L'analyse des figures d'animaux, trouvées dans la vallée de l'Indus et en Mésopotamie, conduit aux conclusions suivantes : l'animal le plus répandu en Asie occidentale était l'ure (*Bos primigenius*) qui était domestiqué dans l'Inde et en Mésopotamie (c'est cet animal que représentent les prétendues

licornes des cachets de MDaro, cf. H.F. Friederichs, *Das « Einhorn »*, Natur und Museum, 1933). A MDaro, parmi les autres animaux domestiques, on doit compter : le *Bos nomadicus*, le buffle, trois espèces de zébus, la brebis et la chèvre. Par contre, le gaur, le rhinocéros et l'éléphant, bien que très fréquemment représentés sur les sceaux avec une mangeoire, n'étaient pas domestiqués. C'étaient des animaux sacrés, de même que le tigre et l'ure.

Ces faits zoologiques indiquent que les habitants de la vallée de l'Indus étaient sédentaires, puisque les animaux de ce genre ne pouvaient pas être domestiqués par les nomades. L'origine différente de tous ces animaux (zébu et *Bos nomadicus* venant des steppes du Turkestan et de l'Iran, brebis et chèvre des montagnes iraniennes, buffle de l'Inde centrale) montre la complexité ethnique et culturelle de la civilisation de l'Indus (cf. **224**). Tous les animaux sacrés étant d'origine indienne, la religion de MDaro a dû se développer dans l'Inde.

Cf. **181**, chpt. xxxi.

226. N.T. Belaiew ; *O bezmene w Indii.* Résumé anglais : *On bismar in India.* SK, VI, 1933, pp. 137-156, planches viii, ix.

Il est vrai qu'on n'a pas trouvé de balances romaines à Mohenjo-Daro ; mais elles furent connues en Mésopotamie et on les emploie encore maintenant au Malabar. Leur usage, à une époque ancienne, est attesté par un bas-relief gandharien trouvé dans la vallée du Swat et qui représente la légende du roi des Śibis. A Amarāvatī, la balance du roi des Śibis est également une balance romaine, tandis qu'à Ajaṇṭā, c'est une balance ordinaire. Cette différence s'explique par des raisons chronologiques et ethniques : la balance romaine était moins connue dans l'Inde centrale que dans la zone influencée par des civilisations de l'Ouest.

L'image de la balance romaine figure sur certains *purāṇa* de l'époque des Maurya. Ces monnaies appartiennent au même système monétaire que celles de MDaro dont les mesures et les poids étaient apparentés à ceux de la Mésopotamie. On aurait donc, à l'époque des Maurya, une survivance directe des éléments de la civilisation de l'Indus.

226 a. Giuseppe Piccoli : *A Comparison between signs of the « Indus Script » and signs in the Corpus Inscriptionum Etruscarum.* IA, November 1933, pp. 213-215, II tables.

L'auteur signale un grand nombre de signes étrusques ressemblant aux caractères de l'Indus, ce qui attesterait une fois de plus la liaison entre la civilisation méditerranéenne et celle de l'Indus.

227. P. Meriggi : *Zur Indus-Schrift.* ZDMG, XII, Heft 3/4, 1934, pp. 198-241, 12 tbl.

L'auteur laisse de côté le problème de la valeur phonétique de l'écriture de l'Indus et ne cherche qu'à déchiffrer la signification des « inscriptions ». Il établit que l'écriture est « idéo-phono-graphique ». La comparaison des variantes des mêmes groupes de signes donne une certaine connaissance de la flexion de cette langue, ce qui pourra, peut-être, aider à l'identifier. Dans ce genre d'inscriptions il ne s'agit que de flexion nominale. L'auteur croit que certains caractères ne servent qu'à noter les désinences ou les suffixes casuels : du nominatif, du génitif et du datif.

L'aspect de l'écriture de l'Indus rappelle celui des caractères hittites, bien qu'un rapport historique soit peu probable.

L'article contient une analyse détaillée des « inscriptions ». L'auteur essaie d'en déchiffrer plusieurs.

228. Stefan Przeworski : *Zagadnienia etniczne Luristanu w VIII w. przed Chr.* SPAU, tom 39, 1934, N° 3, pp. 7-9. Traduction allemande : *Die Etnischen Probleme von Luristan im VIII Jhd. v. Ch.* Bulletin de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, Cl. de Philol., 1934, pp. 46-50, 2 fig.

Les reliefs sur les vases en bronze trouvés au Luristan et qui datent du VIIIe siècle avant J.-C. (cf. A. U. Pope, ILN, N° 4879, 1933, p. 615, fig. 9 et 15) représentent le type de la race weddoïde (cf. **224**) qui habitait vers 3000 avant J.-C., la partie Sud de l'Iran. J. de Morgan a établi qu'il y a au Luristan des traces de cet élément weddoïde, qui a joué un certain rôle dans le développement de la civilisation locale apparentée à celle d'Elam. En signalant la possibilité d'une connection entre les Weddoïdes de l'Iran et les populations préaryennes de l'Inde (M. Przyluski a signalé des traces linguistiques de ces populations dans l'Iran, **232**), l'auteur analyse les rapports entre MDaro et les pays autour du Golfe Persique.

229. Stanislaw Schayer : *Zagadnienie elementów niearyjskich w buddyzmie indyjskim.* SPAU. Traduction anglaise : *Prearyan Elements in Indian Buddhism.* Bulletin de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, Cl. de Philol., 1934, pp. 55-65.

Le bouddhisme a évolué en dehors du système social védique et sur un territoire qui ne fut brahmanisé que relativement tard. Il paraît donc probable que cette religion contient une large part d'éléments préaryens. La représentation sur la majolique de Mohenjo-Daro de l'ascète méditant rappelle singulièrement les statues bouddhiques (cf. **172**). D'autre part, il est possible de

rattacher l'épithète Tathāgata à l'ancien mythe de Yama, qui serait aussi une conception préaryenne.

Il serait prématuré de vouloir définir exactement les éléments ethniques des populations préaryennes en Asie méridionale et occidentale. On devrait plutôt ternir compte des oppositions culturelles dont une des plus frappantes est celle du patriarcat indo-européen et du matriarcat préaryen.

Or, on retrouve dans la tradition bouddhique des légendes comme celle du mariage du roi Okkāka avec ses sœurs qui témoignent d'institutions sociales différentes de l'exogamie aryenne rigoureuse. On note la différence des idées aryennes et préaryennes dans l'opposition entre l'idée védique de la renaissance du père dans son fils et la doctrine bouddhique de la réincarnation, dans laquelle le rôle du père est tout à fait secondaire. Cette doctrine suivant laquelle l'individu devient après la mort un Gandharva qui cherche lui-même ses futurs parents, rappelle la théorie de *ratapa* des Aranda australiens. D'après l'Abhidharmakośa, le Gandharva, au moment où il a trouvé sa future mère accomplissant l'acte de copulation, devient lui-même amoureux d'elle et semble participer à cet acte, en entrant dans l'utérus de la mère. Cette embryologie singulière n'a pu se développer que dans une société où l'amour sexuel entre la mère et le fils n'était pas considéré comme anormal. Ces usages étaient fréquents dans les sociétés matriarcales qui ont développé le culte de la Grande Déesse, mère et amante en même temps. En Elam, la reine mère pouvait se marier avec son propre fils.

Pour conclure, l'auteur propose une nouvelle étymologie du mot *gandharva*, en l'identifiant avec *gardabha*, nom anaryen de l'âne. Si cette hypothèse est juste, elle constitue encore une preuve de l'origine préaryenne de la conception du Gandharva.

230. Jean Przyluski : *Deva et asura*. RO, VIII, 1932 (1934), pp. 25-29.

Dans le monde austroasiatique, la multitude des génies locaux formait une féodalité reconnue par les chefs indigènes et, plus tard, par les rois aryens qui ne manquaient pas de faire des donations en l'honneur de ces génies auxquels ils décernaient alors des titres honorifiques, tels que *brahmarakṣas*, *mahāyakṣa* ou *asura*. Ce dernier titre provenant de l'accadien *aššur*, s'appliquait surtout aux plus grands dieux ; mais, par euphémisme, dans l'Inde où la religion indo-aryenne fut sollicitée par les superstitions austroasitiques, on l'attribuait aussi aux premiers d'entre les *rakṣas* et autres génies anaryens.

C'est dans l'hostilité entre Aryens et non-aryens qu'on doit chercher la cause initiale du schisme entre les deva et les asura. A mesure que la société brahmanique s'organise, elle n'admet plus les divinités anaryennes et c'est alors que les asura sont condamnés comme des démons. Dans l'Iran, dont la religion a subi plus fortement l'attraction du monothéisme sémitique, le pres-

tige d'Ahura Mazda s'est imposé avec tant de force, qu'il eût été sacrilège de profaner son nom en l'appliquant à des génies inférieurs ; on laissa à ceux-ci l'ancien nom indo-européen *daeva*. Ces considérations expliquent la différence de traitement des *deva* et des *asura* dans l'Inde et dans l'Iran.

Cf. **13**, **96**, **184**, etc.

231. Jean Przyluski : *Études indiennes et chinoises. I. Les Unipèdes.* MCB, Vol. II, 1932-1933 (1934), pp. 309-332.

L'ethnique *kuy*, *kuoy*, *k'ouei*, etc., qui apparaît en Indochine, en Chine, en Birmanie et dans l'Inde dravidienne, est probablement un vieux mot par lequel les populations préchinoises et préaryennes se désignaient elles-mêmes. En Chine ancienne, le mot *k'ouei* désignait une catégorie de démons unipèdes localisés dans les montagnes. On peut présumer que ces légendes chinoises sont en relation avec l'image mythique de certains barbares préchinois, apparentés eux-mêmes aux *kuy* indochinois et à certaines peuplades préaryennes de l'Inde. On retrouve, en effet, la légende des Unipèdes hors de la Chine.

En Indochine, c'est la légende du génie *Độc Cước* dont le corps est coupé en deux suivant l'axe longitudinal. Il repose sur un pied, mais il est rapide comme l'éclair, fait à son gré le beau et le mauvais temps et protège les villages. Dans la tradition indienne, on rencontre le nom *Ekapāda* qui désigne tantôt une catégorie de démons, tantôt un peuple. Le mythe des Unipèdes se retrouve dans le folklore des Muṇḍa qui classe parmi les ogres les êtres appelés *ekaguḍia* ou *ghormūhā* (cf. **131**), démons qui n'ont qu'une jambe et dont la tête ressemble à celle d'un cheval. Ces monstres perpétuent sans doute le souvenir d'une population préaryenne et anthropophage, différente des Muṇḍa, puisque ceux-ci en parlent avec épouvante.

On doit chercher l'origine de toutes ces légendes dans les croyances religieuses. L'auteur signale le mythe védique d'*Aja ekapād*, divinité solaire dont le pied sert à pomper l'eau et à la faire retomber en pluie (cf. J. Przyluski, *Deux noms indiens du dieu Soleil*, BSOS, VI, part 2, pp. 457-460), et qui symbolise aussi l'axe cosmique. Le même rapprochement entre l'étai cosmique et un monstre unipède se trouve dans la tradition chinoise, dans les légendes de T'ang le Victorieux qui est *p'ien*, c'est-à-dire « moindre d'une partie », et de Yu le Grand qui clochait du pied. Ce dernier trait est à la base de la danse rituelle taoïste où l'on sautillait en imitant le pas de Yu.

Tous ces faits sont probablement des survivances d'une très ancienne civilisation ; certains détails rituels indiquent que cette civilisation était caractérisée non par l'industrie des métaux, mais par l'usage de la poterie.

Cf. **118**, **130**.

232. JEAN PRZYLUSKI : *Emprunts anaryens en indo-iranien.* MO, XXVIII, (1934), pp. 140-145.

Certains mots indo-aryens, dont l'origine anaryenne a été démontrée par l'auteur, ont des équivalents en iranien, par ex. : *kambala* (56) — persan *bal*, *godhūma* — avest. *gantuma* (185), *iṣṭaka* (186) — avest. *ištya*, *Nāsatya* (212) — avest. *Naoṅhaiθya*, *makara* — avest. *kara*. M. P. attribue ce fait à un emprunt datant de la période indo-iranienne. De même, rien n'empêche d'admettre que certains mots anaryens ont été empruntés dès l'époque de la communauté indo-européenne. C'est le cas du nom austroasiatique du poison **visa/bisa/misa* (muṇḍa *bis*, khmer *piš*, čam *bih*, indonésien *bisa*, *visa*) qui fut emprunté à trois reprises : d'abord à la période indo-européenne (noms du poison : skt. *viṣa*, lat. *virus*, gr. ἰός, v. irl. *fi*), ensuite à la période indo-iranienne (avest. *bis* « remède », *bišaz* — « soigner, guérir » — pali *bhisa*, skt. *bisa*, *visa*, etc.), et enfin à l'époque plus récente, par l'indo-aryen (les formes préfixées : skt. *kilbiṣa*, *kalmaṣa* « mal, souillure, tache », cf. les formes coexistantes en čam *biḥ* « poison » et *mŏaiḥ* « rouille, oxyde, crasse »).

233. JULES BLOCH : *L'Indo-Aryen du Véda aux temps modernes.* Paris, A. Maisonneuve, 1934, 335 pp.

La conclusion (pp. 321-331) est consacrée au problème de l'influence des langues anaryennes de l'Inde sur l'indo-aryen. On ne sait rien de la langue de l'Indus ni des peuples que les Aryens rencontrèrent dans l'Inde. On pourrait les identifier aux populations qui entourent le domaine aryen à l'heure actuelle, sans que cette identification puisse être démontrée comme sûre. On doit quand même admettre, avant l'arrivée des Aryens, deux invasions : celle des Dravidiens, plus ancienne, et celle du groupe muṇḍa, probablement apparenté au point de vue linguistique aux populations mon-khmer, et qui aurait tenu le bassin du Gange et la zone subhimalayenne du Penjab. Tout en cédant à l'invasion aryenne, ces deux groupes ont laissé leur marque sur les langues aryennes et contribué à leur vocabulaire (56, 60, 63, 65, 152, etc.). La cérébralisation, le remplacement de *ḷ* védique par *ḍ* en sanskrit classique, le maintien des aspirées s'expliquent par l'action combinée et successive du dravidien et du muṇḍa. D'autres influences phonétiques seraient : la diphtongaison des initiales *(y)e-*, *(u)o-* et la dentalisation des palatales devant *a*, *o*, *u* en marathe (cf. 164, 165). En général, l'indo-aryen offre bien plus de traits communs avec le dravidien qu'avec le muṇḍa.

La conclusion est terminée par la comparaison des faits indiens avec le développement de l'iranien.

234. G.R. HUNTER : *The Script of Harappa and Mohenjodaro and its Connection with other Scripts.* London, 1934, XII + 210 pp., XXXVII pl.

L'écriture de l'Indus est une écriture à part, bien qu'elle trahisse une certaine ressemblance avec les écritures élamite et sumérienne (surtout avec celle des

inscriptions de Jemdet Nasr, 3500 av. J. C.). Ces analogies peuvent être attribuées à l'origine commune ou à l'emprunt qui a eu lieu avant le 4ème millénaire avant J.-C. Le fait que les signes représentant l'homme ont toujours, contrairement à ce qu'on trouve dans l'écriture sumérienne, la forme d'une silhouette, suggère l'origine égyptienne.

L'écriture de l'Indus est sûrement à la base de la brāhmī et peut-être aussi des alphabets cypriotes et phéniciens. Malheureusement cette écriture ne nous enseigne rien sur la langue parlée à Harappa et MDaro, ce qui rend si difficile la question de la race, à laquelle appartenaient les habitants de ces sites. Il est très peu probable que ce soient des Aryens. Peut-être étaient-ce des Dravidiens, ce qui serait attesté par la présence, au Béloutchistan, des Brahui et par une certaine affinité entre les langues dravidiennes et l'élamite (cf. **24**). Il est aussi probable que les Muṇḍa sont les descendants des peuples de l'Indus.

Le livre contient la liste la plus complète qu'on ait publié jusqu'à présent, des caractères de l'Indus et une analyse très détaillée de cette écriture. L'auteur cherche à établir les significations des signes numéraux, de certains suffixes (cf. **227**) et des caractères désignant le servant, l'esclave et le fils.

CR. : E. Mackay, Antiquity, VIII, No 30, 1934, pp. 252-254.

I. Index des noms d'auteurs.

Les chiffres gras renvoient aux analyses des livres ou des travaux. Les chiffres ordinaires indiquent que l'auteur est cité soit dans les notices, soit comme auteur de compte rendu.

II. Index des matières.

Cet index ne contient que des données générales qu'il faut combiner pour obtenir des indications détaillées. Par ex., pour retrouver les travaux concernant l'influence des langues dravidiennes sur l'indo-aryen, il faut chercher les numéros communs aux « influences dravidiennes » et aux « langues dravidiennes » ; pour se renseigner sur les affinitées entre le muṇḍa et les langues austroasiatiques, il faut consulter les numéros communs aux « langues muṇḍa » et « langues austroasiatiques ». De même, les questions relatives à l'écriture de la vallée de l'Indus se trouveront dans les numéros communs aux rubriques « Indus » et « paléographie » ; la combinaison des rubriques « populations méditerranéennes » et « anthropologie » renseignera sur la race méditerranéenne, etc.

Les noms ethniques (p. ex. Hittites, Burušaski, etc.) désignent le peuple, sa civilisation et sa langue, si cette dernière n'est pas traitée dans une rubrique à part.

III. Index des mots indo-aryens d'origine anaryenne.

Cet index ne contient que les mots indo-aryens dont l'origine anaryenne a été démontrée ou suggérée dans les travaux signalés dans la présente bibliographie. J'ai ajouté certaines indications qui sortent du cadre de cette bibliographie, mais sans prétendre que ces données supplémentaires soient complètes. J'ai gardé, pour le choix des mots, la même attitude objective que pour la rédaction des notices ; je cite donc tous les mots non aryens de l'ancien et du moyen indo-aryen (il serait impossible de donner une liste complète des éléments étrangers dans le vocabulaire des langues indo-aryennes modernes ; le présent index ne contient que les mots indo-aryens modernes d'origine dravidienne ou austroasiatique qui sont cités dans les travaux analysés) sans tenir compte de la vraisemblance des rapprochements proposés. Je n'ai omis que des cas manifestement absurdes et les mots dont on a signalé seulement l'aspect anaryen, sans indiquer leur origine (cf. par ex. les listes de mots de ce genre dans **91**, p. 42, **101**, **221**, dans *Altindische Grammatik* de Wackernagel, I, p. 184, etc.). Naturellement je ne tiens pas compte des emprunts aux langues indo-européennes, mais j'ai cru utile de citer des mots qui paraissent avoir été empruntés à l'époque de la communauté indo-européenne, tels *paraśu*, *loha* (cf. **91**, p. 28), *viṣa* (**232**), etc.

Les chiffres gras renvoient aux numéros de la bibliographie ; les chiffres qui suivent indiquent les pages du travail analysé. Ces derniers font défaut, lorsque le mot est discuté dans l'article entier.

I. Védique et sanskrit.

II. *Pāli*.

III. *Prākrit.*

IV. *Bengali.*

V, *Gujarati*.

VI. *Hindi*.

VII. *Marathi* (*et Jñāneśvārī*).

VIII. *Oriya*.

IX. *Pañjabi*.

X. *Sindhi*.

XI. *Singhalais*.

Notes et Mélanges

A PROPOS DE TROUSSES DE TOILETTE

(Pl. V et VI, 1).

Dans une note précédente [1] nous avons comparé une trousse hallstattienne de Bohême et une trousse annamite actuelle. Mme Claude Pascalis, ancienne élève de l'Ecole du Louvre, versée dans l'art tibétain, a eu l'extrême amabilité de nous signaler d'autres objets de toilette se rapprochant beaucoup de celui de Bohême. Nous l'en remercions vivement et nous nous proposons de les étudier ici.

Postérieurement, le P. Finn, auteur de plusieurs études intéressantes sur le préhistorique de l'île de Lamma, voisine de Hongkong, nous a aussi communiqué des renseignements sur la trousse d'Ur ; nous le prions d'agréer tous nos remerciments.

1° Un nécessaire de toilette en or (notre pl. V, 1) provenant d'une tombe d'Ur [2] est représenté pl. xviii, en b. Il se compose, comme la trousse hallstattienne figurée par Déchelette [3], de trois petits instruments réunis en haut par un anneau : pincette, cure-oreilles, grattoir. Dans l'objet d'Ur, le grattoir, au lieu d'être bifide à son extrémité inférieure, est pointu, ce qui se voit aussi sur une pièce de l'époque de la Tène [4] (notre pl. V, 3). La reproduction donnée par M. Gordon Childe n'est pas assez nette pour permettre l'analyse des détails. A la loupe on distingue cependant, entre l'anneau et la région active de chaque pièce, une sorte de manche, constitué par un fil de métal enroulé sur un pivot. La même partie, au Hallstattien, se compose souvent de la tige, continuation de la région active, tordue sur elle-même. La pièce asiatique est, d'aspect, non de facture, plus fruste que celle trouvée en Bohême.

Nous reproduisons ici les détails suivants sur la technique employée pour le façonnement de la trousse d'Ur, bien que la traduction française les donne comme se rapportant au travail du bronze (p. 176), tandis que la légende de la planche anglaise parle d'or (pl. xix, b).

---

(1) *BEFEO.*, t. XXXIII, fasc. 2, 1933, p. 988.

(2) Gordon Childe. *L'Orient préhistorique.* Traduction, pl. xviii, b. Ce nécessaire est en or (voir l'édition originale anglaise, 1929, pl. xix, b).

(3) Déchelette. *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, t. II, 2, p. 880, fig. 370, en 3.

(4) Déchelette, t. II, 3, fig. 548, en 3.

« La pince était formée de deux minces tiges de ruban métallique coulées ensemble... Le nécessaire de toilette comprenait une de ces pinces, une aiguille (grattoir, selon nous) et un cure-oreille suspendus à un anneau par une boucle formée en tordant l'extrémité de ces ustensiles enroulée autour du manche. » (Traduction française, p. 177.) Dans le texte anglais : « The looped head of each instrument, through which the common ring passes, has been formed by hammering out the upper end of the implement...... » (p. 189).

Harappa et, à 700 kilomètres, Mohenjo-daro, ont la même civilisation (GORDON CHILDE, traduction, p. 189). Dans la première de ces villes a été trouvée une trousse de toilette rappelant celle d'Ur, mais plus grande (*loc. cit.*, édition anglaise de GORDON CHILDE, p. 208) [*Annual Report of the Archaeological Survey of India, 1923-24*, pl. XIX, 22].

Dans chacune de ces trousses, les instruments sont au nombre de trois et ont des attributions respectivement analogues. L'observation suivante, faite à la suite d'une conversation avec M. CŒDÈS, a son importance : dans les trousses d'Ur, de Harappa, de Bylan (Hallstattien), de Hanoi (actuel), la tige de chaque objet est tordue sur elle-même [1], en hélice [2], ou est ornée d'une hélice. Le manche des petits instruments du nécessaire du Tibet (actuel) est rigide, plus ou moins décoré d'encoches.

Voici quelques détails :

Enroulement dans le sens des aiguilles d'une montre :

Trousse d'Ur, tr. d'Harappa, tr. de Bylan.

Enroulement dans le sens inverse :

Trousse de Hanoi.

Nombre de tours :

Trousse d'Ur, plus de 10 ; tr. d'Harappa, 3 et 4 ; tr. de Bylan, 10 ; tr. de Hanoi, 6 dans un exemplaire, 11 dans un autre.

A Ur, les nécessaires de toilette manquent dans les plus anciennes tombes, mais se trouvent en grand nombre dans le cimetière « A » postérieur [3].

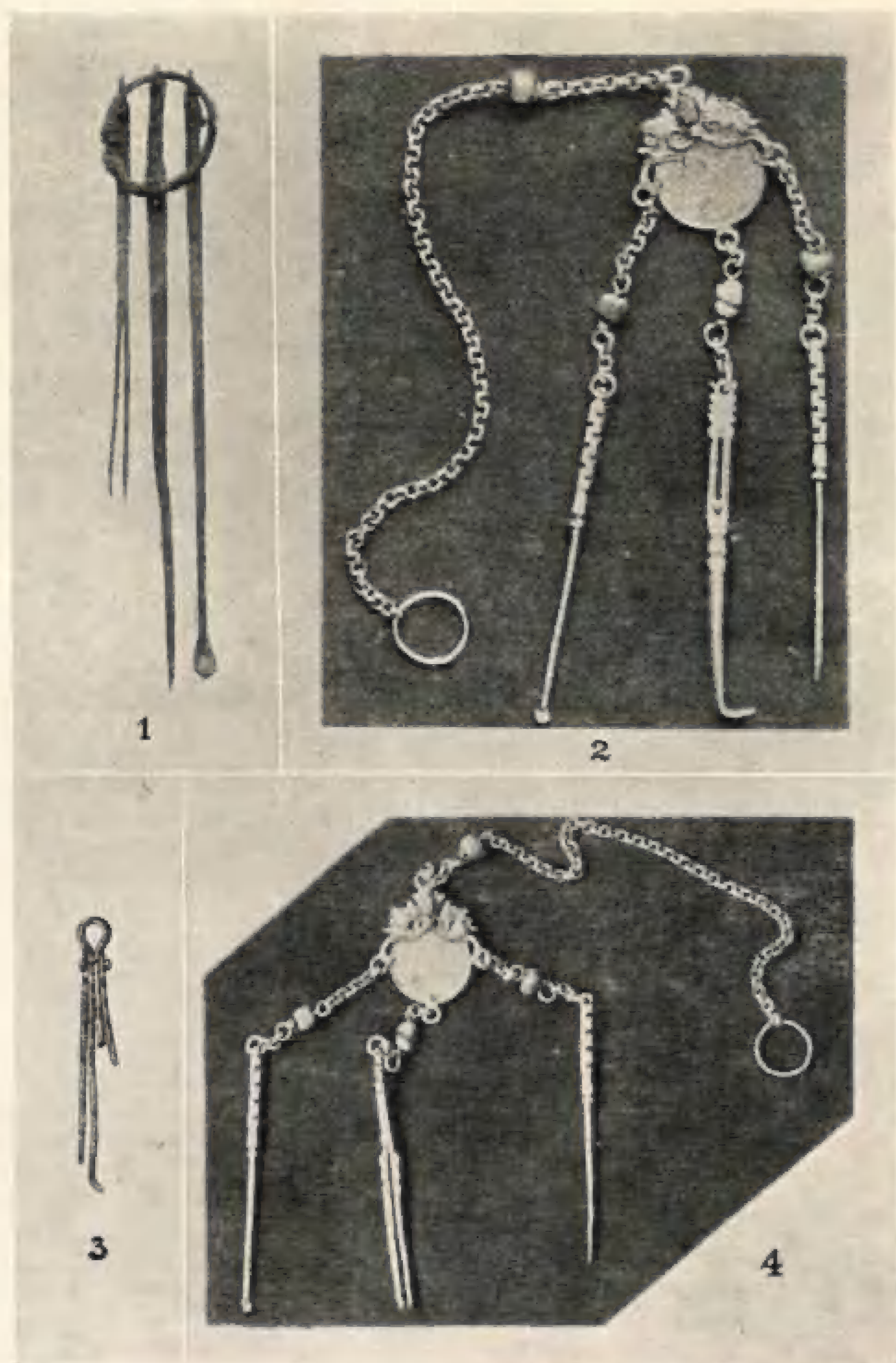
Ces nécropoles, si nous ne nous trompons, remontent au troisième millénaire av. J.-C. ; les instruments hallstattiens auraient été fabriqués au premier millénaire avant notre ère [4]. Si l'un de ces modèles dérive de l'autre, c'est donc, sans conteste, celui d'Ur qui a pénétré jusqu'en Bohême. Est-on autorisé à invoquer une simple coïncidence, des peuples ayant atteint le même

(1) Dans la trousse de Bylan et dans celle de Hanoi, la pincette seule n'a pas subi de torsion.

(2) En archéologie rituelle, l'hélice et la spirale sont équivalentes.

(3) GORDON CHILDE. Traduction, *loc. cit.*, p. 283.

(4) JANSE, *Quelques antiquités chinoises d'un caractère hallstattien.* The Museum of far Eastern antiquities, Stockholm, Bull., n° 2, 1930, p. 177. « Celle-ci (la culture hallstattienne) a probablement commencé vers l'an 1000 ou un peu plus tard et a dû subsister jusque vers l'an 400 av. J.-C. »



TROUSSES DE TOILETTE. 1, Ur. 2 et 4, Tibet. Actuel. 3, Stradonitz (Bohême). Epoque de la Tène. Cf. p. 567.

degré de culture, ayant mêmes besoins, créant des objets identiques ? Non, à notre avis, deux pièces peuvent avoir de grandes analogies, sans dériver l'une de l'autre, mais, ici, il ne s'agit pas d'un objet isolé ; ils sont trois, unis d'après un mode analogue. Sans qu'il y ait certitude, de grandes présomptions militent en faveur de la filiation (1) ; la pièce relativement récente, assez finement travaillée, descendrait de l'ancienne, plus fruste ; ce serait fort intéressant.

Voilà pour le temps ; examinons si le petit nécessaire s'est aussi répandu dans l'espace. Nous l'avons signalé de Bylan (Bohême) et de Hanoi (Extrême-Asie orientale). Mme Pascalis nous a montré qu'il existe aussi dans le Tibet actuel. Deux figures d'un ouvrage (2) publié par la Smithsonian Institution (pl. 6 et 9) montrent chacune une petite trousse (notre pl. V, 2 et 4). Voici les notices explicatives : « Pl. 6, fig. 7, *instrument pour les dents, en argent, cuillère pour oreilles et petite pince* (3) [Ct. no 167. 272. U.S.N.M.]. Pl. 9, fig. 1, *instrument en argent pour les dents, petite pince et cuillère pour les oreilles.* Attachée par une chaîne d'argent à une demi-roupie. Ornement supérieur, papillon avec un corps en turquoise. Chala. (Cat. no 167. 272 U.S.N.M.) (fig. 4). » La seconde de ces trousses a exactement la même composition que celle du Hallstattien [Déchelette, t. II, 2, p. 880, fig. 370, en 3], mais, comme dans celle d'Ur, le grattoir (peut-être cure-dents) est pointu et non bifide, les manches sont plus ouvragés et les objets unis par un système compliqué de chaînettes, plus perfectionné que celui de la petite trousse de Hanoi [*BEFEO.*, t. XXXIII, fasc. 2, p. 988]. Dans l'autre nécessaire (fig. 1) [pl. 6, fig. 7 de M. Woodville Rockhill], la pincette est remplacée par un crochet ; Déchelette [t. II, 3, fig. 548] figure une trousse de toilette de l'époque de la Tène (notre pl. V, 3) où se trouvent un crochet et une tige pointue, pas de pincette ; malgré ces quelques différences, les pièces du Tibet sont bien les mêmes, ornées avec un peu plus de coquetterie, que le modeste bibelot de Hanoi.

Cette création, pour employer le style de nos catalogues de nouveautés, a eu du succès : de Bohême elle a été dans l'Asie orientale et dans l'Asie centrale. M. Woodville Rockhill en parle comme d'un nécessaire pour les dents ; Déchelette dit pour les oreilles. Cela n'a pas grande importance ; chez les peuples ayant une civilisation incomplète, le même objet peut avoir différentes attributions (4) ; un cure-dents est en même temps un cure-oreilles.

Que conclure ? Dans le temps, le petit nécessaire se retrouve à près de quatre mille ans d'intervalle. C'est fort joli.

---

(1) Les Sumériens étaient surtout un peuple commerçant, le trafic intérieur et extérieur était très développé ; une route commerciale conduisait vers le Nord ; etc. [Léonard Woolley, *Les Sumériens*, 1930].

(2) Woodville Rockhill, *Notes on the ethnology of Tibet*. Washington, 1895.

(3) Dans la trousse figurée en 7 ne se voit pas de pince.

(4) En Indochine, les Annamites au service des Européens cassent la glace et le charbon avec les cuillères à soupe de leurs maîtres ; c'est un exemple entre mille.

Dans l'espace, la distance séparant les deux points extrêmes où a été rencontré cet humble instrument populaire est d'environ neuf mille kilomètres en ligne droite (notre pl. VI, 1). C'est aussi assez surprenant.

Le point capital est de savoir si vraiment ces petites trousses, hallstattiennes et modernes, dérivent de celles d'Ur, comme nous le pensons. Nous laissons aux savants spécialisés en la matière le soin de décider en dernier ressort.

Addendum.

En 1926, un auteur hongrois, M. Ferdinand Fettich, publia un article *Über die Erforschung der Völkerwanderungskunst in Ungarn* (IPEK., 1926, p. 265) sur les recherches archéologiques faites dans son pays. Elles se rapportent à l'art des peuples migrateurs : de l'Est sont venus les Scythes, les Sarmates, les Huns, les Avares, les Magyars ; de l'Ouest, les « Barbares », Germains, Celtes, Slaves, Thraces, etc. Les objets figurés appartiennent au moyen âge le plus reculé (p. 265). Parmi eux se voient (pl. 19, fig. 6 ; fig. 9 de notre texte) un cure-dents ou grattoir (probablement l'un et l'autre), une pincette, un cure-oreilles, tous en argent. Ils ont été trouvés dans un tombeau germain. Ces menues pièces, de même taille à peu près que les hallstattiennes figurées par Déchelette [*Manuel d'Archéologie préhistorique*, t. II, 2, fig. 370 [1], p. 880], ne sont plus fixées à un anneau ; leurs extrémités proximales sont disposées pour être ainsi attachées. Les manches du grattoir et de la cuillère à oreilles portent la même décoration que la pincette de Déchelette [fig. 370, en 3]. Ils ne sont pas tordus en hélice (spirale, a-t-on coutume de dire) comme ceux du hallstattien de Bohême (de Bylan). Le grattoir (cure-dents, à l'occasion, d'après nous) se termine en bas



Fig. 9. — I, Près Alife (Italie), Hallstattien. Grattoir de toilette, à deux pointes [Déchelette, *loc. cit.*, II, 2, fig. 370, en 6, p. 880]. II, Hongrie. Cure-dents ou grattoir, pincette, cure-oreilles en argent [F. Fettich, *Über die Erforschung der Völkerwanderungskunst in Ungarn*. IPEK., 1926, p. 265, pl. 19, fig. 6].

(1) Cette figure a été reproduite par nous, *BEFEO.*, t. XXXIII, p. 989, fig. 50, A.

par une pointe recourbée en dehors ; DÉCHELETTE en montre à deux pointes [*loc. cit.*, fig. 370, en 6 et notre fig. 9 en 1]. La parenté étroite de ces triples instruments de toilette, les uns bohémiens, les autres germains, est incontestable. Leurs lieux d'origine ne sont pas éloignés. En est-il de même dans le temps ? *Hallstattien*, d'après DÉCHELETTE, de l'an 900 à l'an 500 [p. 513] ; certains auteurs (1) donnent des estimations un peu différentes. Moyen âge, d'après les historiens, de 395 (2) à 1453. Faut-il prêter à ces dates une signification rigoureuse ? Peut-être pas. La trousse germaine semblerait cependant passablement plus récente que la hallstattienne.

D'après M. JANSE [*Antiquités chinoises d'un caractère hallstattien*, in Bulletin of the Museum of far eastern antiquities, Stockholm, n° 2, p. 182] : « Même dans l'Europe centrale, certains objets propres à la culture de Hallstatt ont survécu jusqu'à l'époque des invasions. »

M. COLANI.

FUSAIOLES CÉRAMIQUES HALLSTATTIENNES ET FUSAIOLES INDOCHINOISES

(Pl. VI, 2).

DÉCHELETTE (3) représente des objets en fer et des fusaïoles en terre cuite ; mobilier de deux sépultures hallstattiennes d'Aguilar de Anguila (Espagne). Les fusaïoles sont photographiées de trois quarts, vues d'en haut ; elles sont subtronconiques. Le texte ne fournit aucune explication, si ce n'est, dans le volume suivant [t. II, 3, p. 1398] : « En Espagne, on trouve régulièrement deux fusaïoles dans les sépultures d'Aguilar de Anguila. » D'après leur aspect et malgré l'absence de renseignements, nous n'hésitons pas à rapprocher de ces pièces anciennes des échantillons que nous avons trouvés en Indochine dans quelques kjökkenmöddinger, paléolithiques ou néolithiques inférieurs, dans les champs de jarres du Trân-ninh (Laos) et dans la grotte crématoire de Ban Ang (Trân-ninh), etc. Voici les dimensions des deux qui sont figurés ici :

PROVENANCE	HAUTEUR MAXIMA	DIAMÈTRES MOYENS	
—	—	Grande base	Petite base
		—	—
Grotte crématoire de Ban Ang (pl. VI, 2, en *f*).....	27 mm.	44 mm.	38 mm.
Kjökkenmödding de Làng Vanh (4) (pl. VI, 2, en *e*).	19 mm.	35 mm.	30 mm.

(1) N. 1 de la p. 568.
(2) 395, mort de THÉODOSE ; 1453, prise de Constantinople par les Turcs.
(3) *Manuel d'Archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, t. II, 2, fig. 264.
(4) Province de Hoà-bình, Tonkin.

La forme est peu régulière, le façonnement grossier. Les fusaïoles d'Espagne semblent, d'après la photographie (notre pl. VI, 2, en *a-d*), être faites avec plus de soin. N'empêche qu'au point de vue de l'aspect général, la ressemblance soit frappante entre les objets ibériens (époque de Hallstatt) et ceux d'un kjökkenmödding et d'une grotte crématoire indochinois (paléolithique supérieur ou néolithique et Age du fer).

Dans notre article précédent [1], un briquet pong en fer a été rapproché d'un objet suédois, semblable ou presque, de l'époque des Vikings. Ici nous signalons la similitude fort probable de fusaïoles ibériques et d'échantillons pré-ou protohistoriques d'Indochine. Si ce ne sont pas des effets du hasard ou des convergences, déterminisme industriel (ce qui paraît douteux), on peut se demander si ces modestes objets ne sont pas les témoins de mouvements commerciaux ou autres, d'époques très reculées. A notre avis, plus l'objet est modeste (fusaïole), plus considérable est son intérêt ; des caravanes de trafiquants transportaient au loin surtout des choses de valeur ; ils ne chargeaient pas leurs bêtes de somme d'échantillons d'un trop faible rapport. Une pièce très humble est donc un témoin qui a cheminé par d'autres moyens, non déterminés.

Comme nous l'avons déjà écrit, l'Indochine est une terre (en partie pays de marches) où il subsiste encore dans les campagnes reculées un fond de menus objets (bijoux et autres), très anciens, fort intéressants. Ils permettraient de retracer, au moins, quelques points de l'histoire d'un lointain passé encore ignoré. Mais qu'on se dépêche ; nous sommes bombardés (le mot n'est pas trop fort) de tous côtés par la camelote moderne ; Europe, Japon, Etats-Unis s'en donnent à qui mieux. Dans les boutiques des quartiers annamites de Hanoi, de mois en mois, on peut constater cette régression des marchandises indigènes. Le passé s'en va en emportant à tout jamais ses secrets.

M. COLANI.

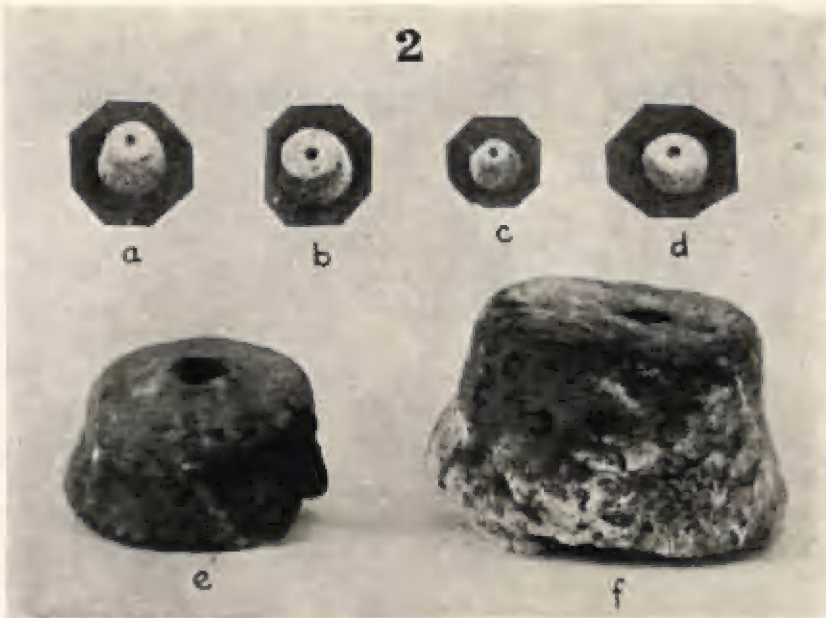
NOTE AU SUJET DE TRÉPIEDS

Après de grandes hésitations, nous nous décidons à signaler l'analogie suivante, pure coïncidence peut-être : dans les maisons annamites campagnardes un peu aisées, et même dans les maisons cham, on apporte à l'hôte, tant soit peu important, lorsqu'il désire se laver les mains, une grande cuvette en cuivre, montée sur un trépied en bois. De l'époque de Hallstatt, DÉCHELETTE [2] représente un trépied et un chaudron trouvés dans la Côte d'Or et deux

(1) M. COLANI, *BEFEO.*, t. XXXIII, 1933, fasc. 2, p. 981.

(2) *Loc. cit.*, vol. II, 2, fig. 221, trépied et chaudron du tumulus de la Garenne à Sainte Colombe (Côte d'Or) ; fig. 222, trépieds et chaudrons de bronze provenant de la tombe Regulini-Galassi, à Cervetri (Italie).





1, Eurasie. + Point où a été rencontrée la petite trousse de toilette. Cf. p. 570.

2, Fusaïoles en terre cuite. *a* à *d*, Aguilar de Anguita (Espagne). Sépultures hallstattiennes. *e*, Kjökkenmödding de Lang Vanh (Tonkin). Préhistoire.

f, Grotte crématoire de Ban Ang (Laos). Protohistoire. Cf. p. 571.

autres en Italie. Il montre aussi un trépied incomplet (Palatinat) de l'époque de la Tène [1], fabrication grecque.

Cet objet mobilier avait donc une aire d'extension assez considérable en Eurasie occidentale. L'Eurasie orientale l'a-t-elle copié ? Est-ce probable ?

M. COLANI.

COINCIDENCE PEUT-ÊTRE FORTUITE.

Les tailleurs annamites, à Hanoi, se servent d'un objet singulier, découpé dans une omoplate de buffle (fig. 10, 1).

Description. — Sorte de couteau sans tranchant affûté ; dimensions maxima en millimètres d'un des exemplaires : longueur 180 ; largeurs : vers le milieu 32, à l'extrémité proximale 15; épaisseur 3. Indice de longueur largeur : $\frac{180 \times 100}{32} = 562$. En considérant le contour, on voit que l'un des grands côtés est très convexe, rayon relativement court, et l'autre concave, rayon plus long ; le petit côté (extrémité distale), oblique, forme un angle aigu, une pointe, avec la courbe convexe et un angle obtus avec la concave. L'extrémité proximale, étroite, est perforée, trou de suspension.

Nous avons deux spécimens ; inutile de décrire le second, de plus grande taille, proportionnellement bien plus large en haut.

Usage. — Quand les tailleurs indigènes veulent relever un patron sur une étoffe, appliquant sur le tissu l'outil en question, ils suivent, avec la pointe fortement appuyée, les bords du papier. Elle n'entaille pas, mais trace une raie profonde.

Rapports et différences. — Vu de face, l'objet dont il est question plus haut présente une silhouette qui n'est guère commune ; elle est à peu de chose près celle d'un couteau néolithique en pierre taillée de la Haute-Egypte [J. DE MORGAN, *La préhistoire orientale*, t. I, fig. 53, en 3, p. 289]. Dimensions maxima en millimètres, approximatives, d'après la figure : longueur 230, largeur 50. Indice de longueur largeur : $\frac{230 \times 100}{50} = 460$. L'égyptien est donc proportionnellement plus large que l'indochinois. En outre, celui-là, monolithique, se termine par un petit manche bien compris; tandis que dans l'autre l'extrémité proximale continue les courbes du contour. C'est ce contour, très particulier, convexité, concavité, obliquité du petit côté, qui nous fait rapprocher les deux objets. Cette coupe se rencontre rarement ; dans les deux cas, elle est intentionnelle ; il ne s'agit pas d'un déterminisme de la matière ; une omoplate de buffle n'impose pas une pareille silhouette.

---

[1] *Loc. cit.*, vol. II, 3, fig. 437. Trépied (incomplet) en bronze de fabrique grecque. Sépulture de Dürkheim (Palatinat rhénan).

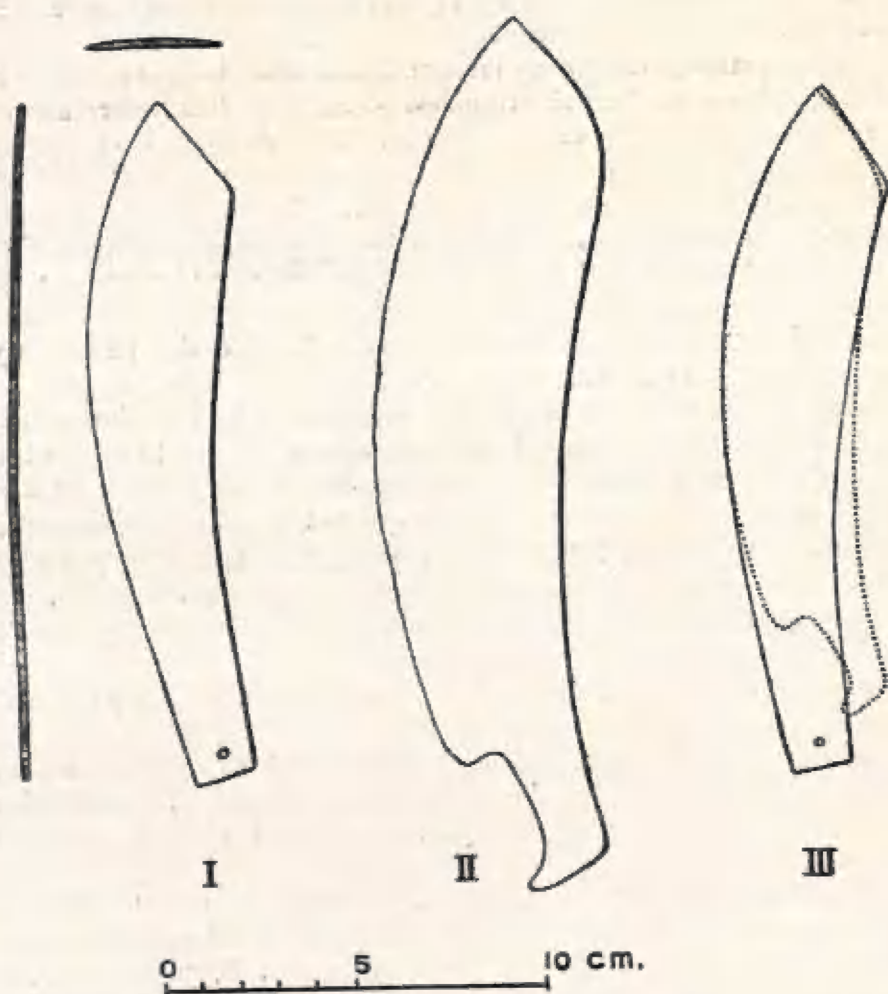


Fig. 10. — I, Hanoi. Instrument actuel en omoplate de buffle, servant aux tailleurs annamites à tracer des traits sur les étoffes. II, Haute-Egypte. Couteau néolithique en pierre taillée [J. de Morgan, *loc. cit.*, t. I, fig. 53, p. 289]. III, Superposition des contours des deux instruments, en les réduisant à une même largeur.

Remarques. — Nous n'avons pas la prétention, cela va sans dire, établir une filiation, ni même une parenté, entre deux objets d'attributions aussi différentes, et de substances aussi dissemblables. Certaines formes n'auraient-elles pas en quelque sorte traîné (qu'on nous pardonne l'expression) à travers le proche Orient et l'Asie jusqu'à l'Extrême-Orient ; traîné à travers le temps, traîné à travers l'espace ? Nous n'entendons pas forcer ce rapprochement

assez douteux [1], nous estimons cependant qu'il est nécessaire de le mentionner.

M. Andersson [*Children of the yellow Earth*, chap. XII, p. 200 et suivantes] dit qu'en Chine les pauvres des villes, les paysans appartiennent encore à une race primitive et intacte. Les plus simples ustensiles domestiques des miséreux constituent un matériel qui nous parle avec force et clarté de la première culture historique chinoise. Ensuite, il décrit certains couteaux : ces couteaux en pierre forment le très large groupe des instruments qui ont survécu jusqu'à nos jours. Les remouleurs de Pékin ont, pour attirer leurs clients, un instrument sonore, composé de cinq lames en métal [Andersson, *loc. cit.*, fig. 95] de la forme des couteaux préhistoriques. L'auteur suédois donne d'autres exemples ; nous n'en citerons qu'un : il compare [p. 220 et suivantes] des modèles céramiques néolithiques, les vases à fonds pointus (pl. 20), à un type actuel, le Ting-Tripod [pl. 21, fig. b] qu'on peut acheter actuellement pour quelques sous dans les marchés de Pékin.

En Indochine, chez les pauvres des villes et des campagnes, combien d'instruments nous parleraient aussi de temps reculés et nous procureraient des renseignements sur les échanges et les migrations en un lointain passé.

M. COLANI.

---

[1] Parmi nos lecteurs, certains nous signaleront sans doute d'autres objets de cette même forme, ce qui nous rendra grand service. Nous n'avons pas la prétention d'avoir épuisé le sujet.

NOUVELLES RECHERCHES AUTOUR DU PHNOṂ BẢKHÈṄ

Rapport sur une mission archéologique dans la région d'Aṅkor (Décembre 1933 — mars 1934).

Dans le tome XXXIII du *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient* j'ai résumé les résultats d'une enquête archéologique qui m'avait retenu au Cambodge pendant une partie de l'année 1932 et dont l'objet était la recherche de la première ville d'Aṅkor (1). Le présent mémoire se rapporte à une nouvelle série de travaux, entrepris dans le même but au cours de l'hiver 1933-1934.

A la fin de ma première campagne de fouilles, en novembre 1932, je pouvais considérer comme acquises les données suivantes :

A. Le Phnoṃ Bảkhèṅ, centre présumé de la première ville d'Aṅkor (Yaçodharapura I), possédait et possède en partie encore une enceinte rectangulaire faisant le tour complet du monticule au niveau de la plaine ; cette enceinte est formée de levées de terre, le long desquelles il y a des bassins-fossés encore assez profonds, bien que comblés plus qu'à moitié de terre végétale. La forêt qui les recouvre, entremêlée de lianes, les dissimule à peu près complètement à la vue.

B. Les bassins-fossés sont séparés les uns des autres par des terre-pleins dont quatre se trouvent très exactement dans les axes du Bảkhèṅ. A chacun de ces quatre terre-pleins correspondait une avenue large d'environ 12-13 mètres. Les avenues qui se dirigeaient vers l'Est, le Sud et l'Ouest, étaient flanquées de nombreux sraḥ et trapãṅ, disposés symétriquement, par paires; quant à l'avenue Nord, sacrifiée, celle-là, lors de la construction d'Aṅkor Thoṃ, elle s'arrête, dans son état actuel, brusquement devant le fossé Sud de la capitale de Jayavarman VII, à quelque 300 m. du Bảkhèṅ.

C. Aucune trace de l'avenue N. n'a été jusqu'ici relevée à l'intérieur d'Aṅkor Thoṃ. En revanche, nous y avons déblayé un ouvrage en maçonnerie, placé dans l'axe Bảkhèṅ-Phĭmãnảkảs, et qui marque très vraisemblablement

(1) Cf. *Le Phnoṃ Bảkhèṅ et la ville de Yaçovarman. Rapport sur une mission archéologique dans la région d'Aṅkor, en août-septembre 1932.* BEFEO., t. XXXIII, 1933, fasc. 1, pp. 319-344. Dans les notes qui suivent, ce titre sera remplacé par l'abréviation : Rp. 1932.

le point terminal de cette voie (¹). L'ouvrage en question est un petit massif dallé, et parementé de latérite, permettant de franchir un étroit fossé dont les bords ont des gradins de pierre analogues à ceux que l'on voit aux fossés de l'Enceinte Royale et du Tà Kèv.

D. Des sondages pratiqués à l'Ouest de ce vestige, et au N. du monument 486, ont permis de constater la présence, sous la chaussée qui va du Bàyon à la porte dite « de Takao », d'un pont à plusieurs arches, dont la largeur inusitée, plus de 16 m., représente à peu près le double de sa longueur (²).

E. A proximité de cet ouvrage, au N. de la chaussée, j'avais constaté l'existence d'une forte dépression Est-Ouest, dont la partie la plus creuse forme un étang d'une superficie assez considérable, connu des indigènes sous le nom de Bĕṅ Tru ; cette dépression large d'environ 200 m., est limitée du côté N. par une haute digue qui passe immédiatement au Sud de Bàphûon et que M. MARCHAL a décrite en détail dans son rapport pour juillet 1932.

F. Une série de reconnaissances effectuées en dehors d'Aṅkor Thoṃ, vers l'Ouest, nous a permis de repérer les vestiges d'une importante levée de terre, ayant la même direction que la digue mentionnée plus haut, c'est-à-dire Est-Ouest, et qui semble bien en être la continuation ; elle est parallèle, elle-même, au remblai qui part de la chaussée des Géants, devant la porte de Takao, vers l'angle N.-E. du Bàrày occidental (³). De ces observations, ainsi que des données relevées à l'intérieur d'Aṅkor Thoṃ, il résulte que le fossé Nord de la première Yaçodharapurī n'a pas complètement disparu, et qu'il en subsiste encore de nombreuses traces, faciles à reconnaître sur le terrain.

G. Du côté de la rivière de Siemrâp, nos investigations avaient amené la découverte, sur la berge droite du stuṅ, d'un groupe de ruines comportant le soubassement d'un petit pràsàt, avec le torse d'une statue féminine traitée dans le style de Rolûoḥ (⁴). D'après nos calculs, ces ruines se trouvaient à peu près dans l'axe E.-O. du Bàkhèṅ, ou plus exactement, dans le prolongement de cet axe vers l'Est, en dehors du vaste carré occupé par la première ville.

H. Des recherches faites sur le sommet même du Mont Bàkhèṅ, ont révélé dans l'aménagement et l'ordonnance des temples édifiés par Yaçovarman, certaines particularités qui paraîtraient inexplicables si la pyramide couronnant cette colline n'avait pas été, du temps de ce roi, le Mont Central symbolique où résidait le Devarāja (⁵).

(¹) *Ibid.*, pp. 332 et 337.

(²) *Ibid.*, p. 338.

(³) *Ibid.*, p. 339.

(⁴) *Ibid.*, p. 327, fig. 13 et 14, pl. IV.

(⁵) Par exemple, les quatre Nandin correspondant aux quatre escaliers de la terrasse étagée, sur laquelle s'élevait le sanctuaire du Dieu-Roi ; cf. Rp. 1932, p. 342 (pl. V).

En résumé, toutes ces données, jointes à un certain nombre d'autres faits observés au cours de nos travaux, et dont déjà il a été rendu compte dans mon premier rapport, constituaient en faveur de l'identité du Phnom Bàkhèn avec le Mont Central, un ensemble bien ordonné de preuves, susceptibles, certes, d'être complétées à la suite de nouvelles recherches, mais dont le bien-fondé, garanti par le « témoignage des choses », ne pouvait guère être contesté.

Pour préparer ma seconde mission au Cambodge, j'ai eu la chance de pouvoir consulter un plan photographique au 1/5000e de la région d'Aṅkor, exécuté du 24 au 26 janvier 1933 par le capitaine GOUËT et le sergent-chef GUEGADEN, du centre aéronautique de Biên-hoà (pl. VII) [1]. Grâce à ce précieux document, je fus en quelque sorte à même de refaire à vol d'oiseau mes recherches de 1932 et de procéder à leur soigneuse vérification [2].

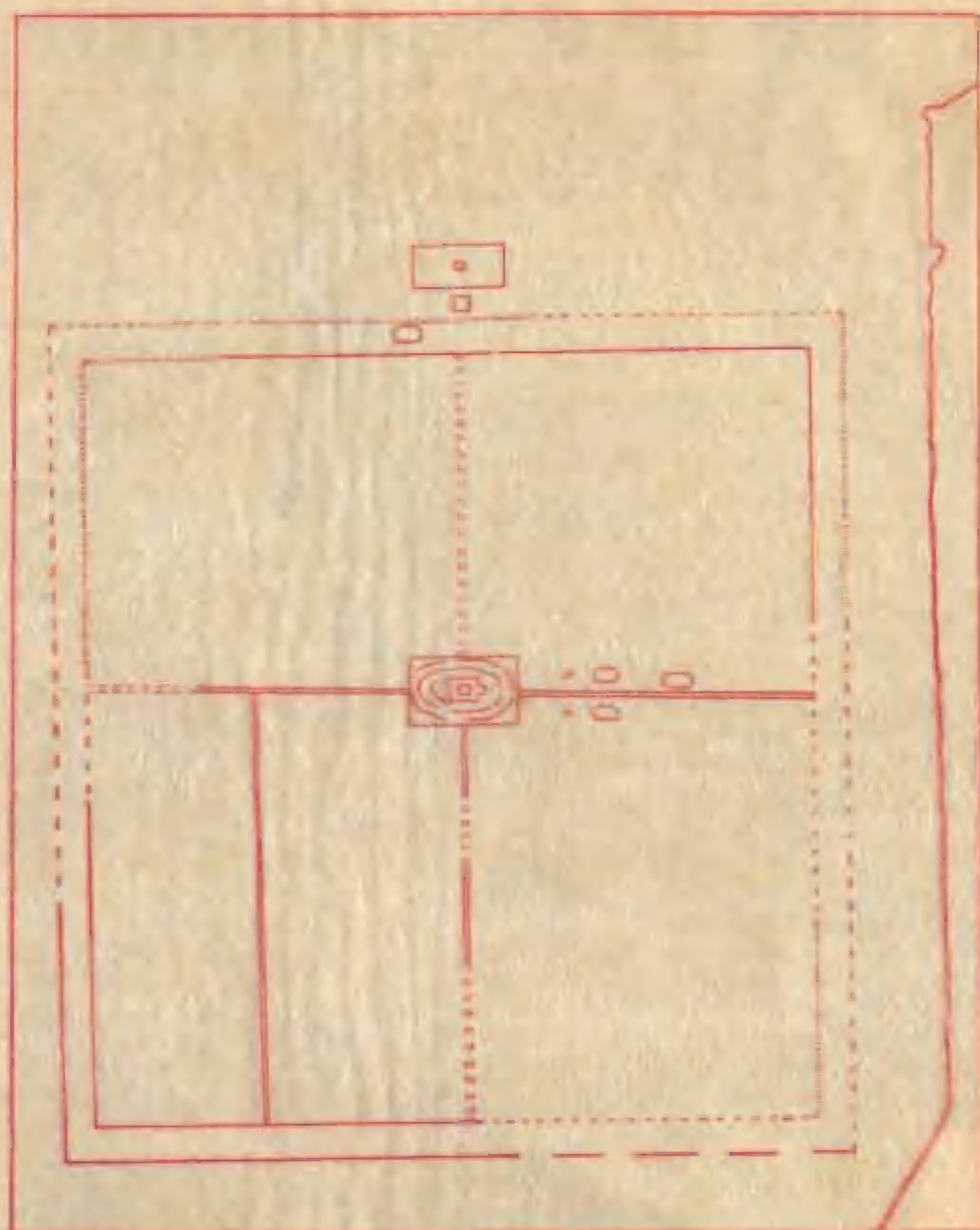
A ce propos, j'ai à signaler une judicieuse remarque qui me fut communiquée par M. Henri PARMENTIER. Elle concerne les deux grandes digues, voisines d'Aṅkor Vàt, qui correspondent, d'après mon hypothèse, au fossé Sud de la première Yaçodharapura. Le tracé de ces ouvrages, tel qu'il apparaît sur la carte au 1/50.000e de BUAT et DUCRET, présente la particularité suivante : la levée Sud, après avoir suivi sur une longueur d'environ 3 kilomètres une direction parallèle à celle de la levée N., s'écarte sensiblement de son axe, en s'orientant E.-S.-E. et en formant de ce fait un angle d'environ 75° avec le prolongement de la digue N.-S. qui suit la douve d'Aṅkor Vàt, et dont j'avais fait l'extrême limite orientale de la ville fondée par Yaçovarman (fig. 11). Il en résultait, dans le plan présumé de cette capitale, une irrégularité un peu gênante pour l'œil, que je me proposais d'expliquer tant bien que mal, par un remaniement ultérieur. Or, M. PARMENTIER, en examinant les clichés de la mission GOUËT, a constaté qu'aucun indice réel ne correspond au changement de direction attribué à la digue S. par BUAT et DUCRET [3]. Il y a donc lieu de

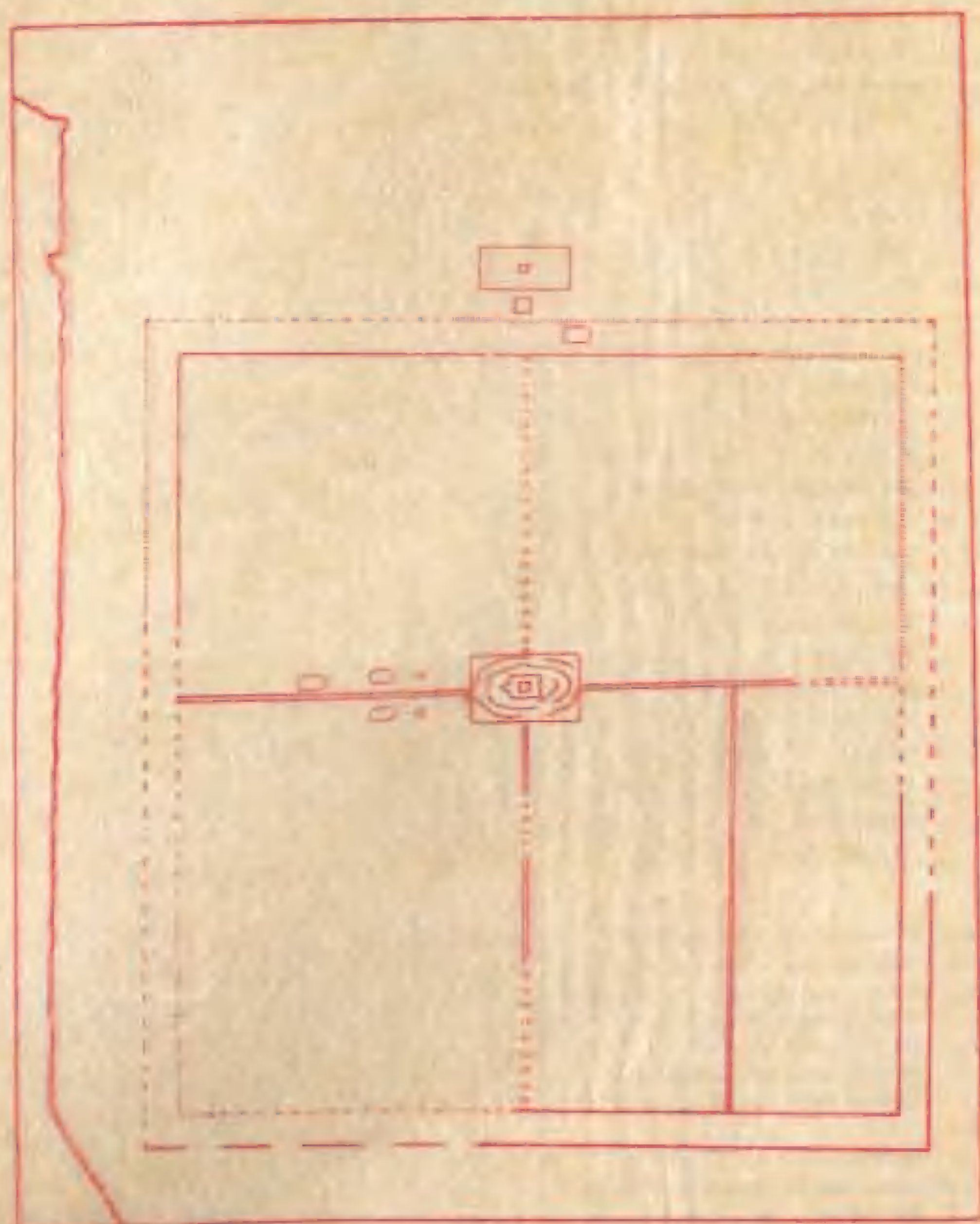
---

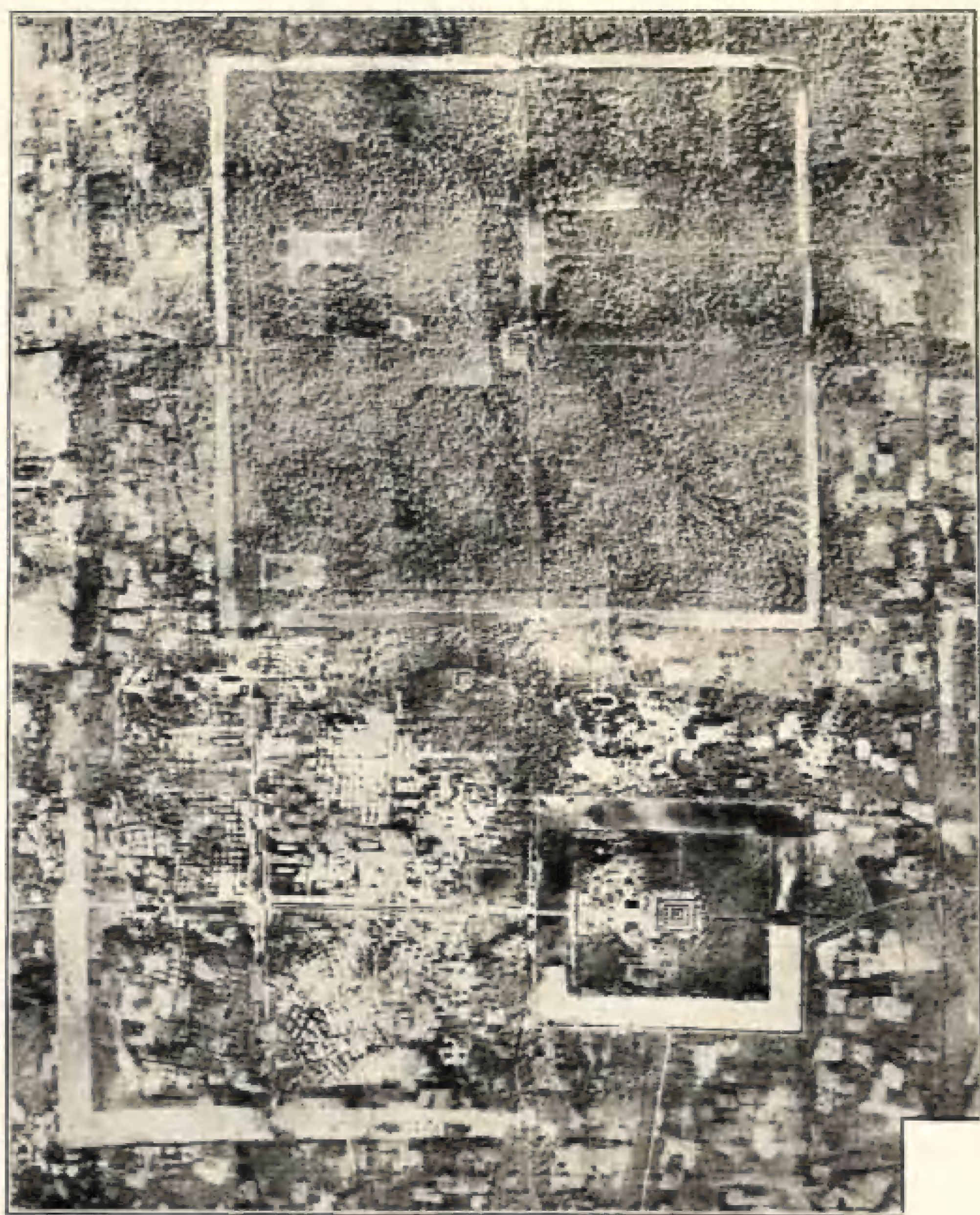
[1] Le mérite d'avoir doté l'Ecole française de ce magnifique instrument de travail revient au général BILLOTTE, Commandant supérieur des troupes en Indochine, qui avait visité Aṅkor en automne 1932 et s'était vivement intéressé aux travaux, alors en cours dans ce site. Les détails de la mission GOUËT ont été réglés par le lieutenant-colonel KRAEMER, Commandant l'Aéronautique militaire, après entente avec le Directeur de l'Ecole française. La mise au point du levé d'avion, et notamment l'assemblage des 192 feuilles dont il se compose, a été faite sous sa direction, à Hanoi, par les soins du personnel de la Section photographique.

[2] Une analyse très complète de ce levé a été donnée par M. H. PARMENTIER dans le *BEFEO.*, t. XXXIII, 1933, fasc. 2, pp. 1111-1116. J'en extrais le passage suivant qui se rapporte au Mont Bàkhèn : « Le temple du Bàkhèn est très net sur (feuille) 132 avec une enceinte rectangulaire de bassins-fossés... De la colline part une avenue E.-O. vers l'Ouest qu'on peut suivre sur 1800 m., une autre vers l'Est sur plus de 1 km. ; celle-ci passe entre 6 bassins, 4 petits et 2 grands, et peut-être deux grands plus à l'Est » (p. 1114).

[3] *BEFEO.*, t. XXXIII, p. 1116 : « Je crains fort que l'élargissement des levées qui







Cliché de l'Aéronautique militaire de l'Indochine.

Echelle : 0 1 2 km.

LEVÉ PHOTOGRAPHIQUE D'AṄKOR, AVEC LE PHNOṂ BÀKHÈṄ ET LES FOSSÉS DE LA VILLE DE YAÇOVARMAN.

considérer cette déviation comme douteuse, pour ne pas dire conjecturale, en attendant qu'un nouveau levé topographique vienne confirmer ou infirmer définitivement le tracé qui la comporte, tracé que nous trouvons reproduit actuellement sur toutes les cartes d'Aṅkor.

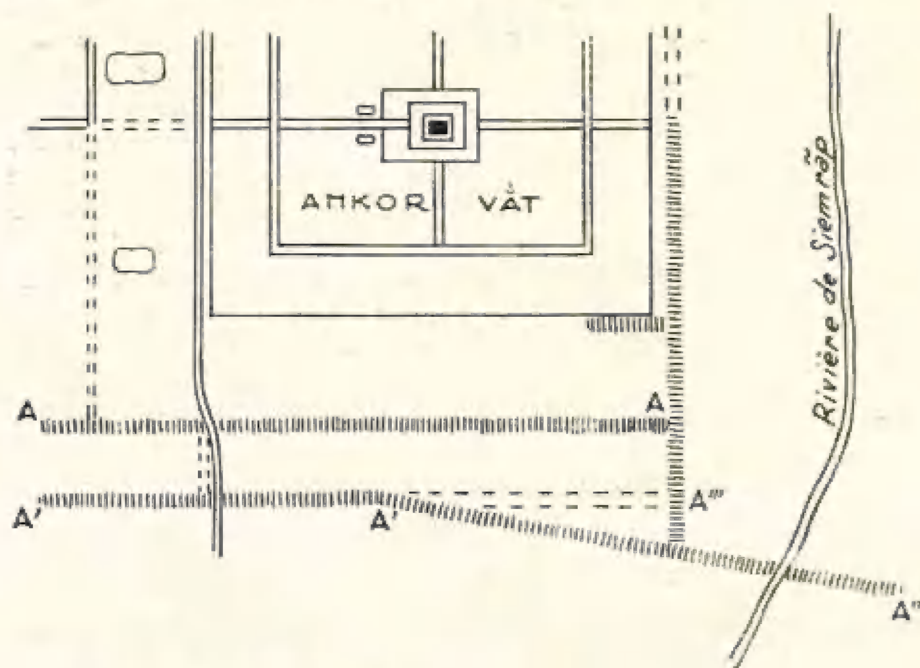


Fig. 11. — Digues au Sud d'Aṅkor Vāt. AA, digue Nord ; A' A''', prolongement supposé de la même digue ; A' A'', déviation indiquée sur la carte de Buat et Ducret.

En novembre 1933, je retournai à Siemrāp, chargé d'une nouvelle mission par le Directeur de l'Ecole française. J'y retrouvai M. Marchal qui venait de rentrer de France où il avait passé son congé. La réouverture des chantiers eut lieu le 4 décembre. Afin de ne pas disperser nos efforts, je n'employai, au début, que deux équipes de travailleurs, composées chacune d'une trentaine de coulis ; elles étaient installées, l'une à l'intérieur d'Aṅkor Thoṃ, à proximité du Bàyon, l'autre au pied du Bàkhèṅ. Je rendrai d'abord compte des travaux exécutés par cette seconde équipe.

prolongent la ceinture supposée de Yaçodharapura au delà de l'angle S.-E. du bassin-fossé d'Aṅkor Vāt et le prolongement de la levée S. vers l'Est un peu S. ne soit une imagination de Buat et Ducret, erreur que j'ai eu le tort de répéter, ainsi d'ailleurs que la carte au 100.000°. Absolument rien sur le terrain, ni à l'Ouest, ni à l'Est de la rivière, n'en éveille l'idée sur f. 191 et 192.»

Dégagement de l'escalier Ouest du Mont Bàkhèṅ. — Dès 1929, M. Marchal avait signalé, dans l'un de ses rapports, l'existence au bas du versant occidental de la colline, d'une paire de lions de pierre, dont l'un se dressait encore sur son socle, à peu près intact, tandis que l'autre, cassé en plusieurs morceaux, gisait à côté, dans le fourré. Cette découverte rendait extrêmement probable la présence dans cet endroit d'un escalier monumental pareil à ceux des versants Est et Nord. Cependant, un débroussaillement sommaire opéré alors par M. Marchal n'en avait point fait apparaître les vestiges [1]. En reprenant les recherches amorcées par mon camarade, il y avait donc lieu de tenter une fouille. Quelques coups de pioche suffirent pour dégager une première marche de latérite, suivie de plusieurs autres. Au bout de deux jours, plus de trente marches furent ainsi mises à nu (pl. VIII, A). Elles étaient flanquées d'échiffres rampantes ainsi qu'on peut le voir à l'escalier Nord. En coupant et brûlant les buissons, les lianes et les hautes herbes, et en abattant les arbres dans l'axe indiqué par les marches, nos coulis progressèrent peu à peu jusqu'au faîte du Phnom. La pente Ouest du Bàkhèṅ est moins raide que celle du côté opposé. Par endroits même, les blocs de latérite se succèdent sur un plan à peine incliné. Aussi, l'escalier se trouve-t-il interrompu, à une faible distance de son départ, par une sorte de terrasse qui en occupe toute la largeur, marquant ainsi comme un temps d'arrêt dans l'ascension de la colline.

Le gopuram Ouest au pied du Bàkhèṅ. — L'escalier Ouest ayant été retrouvé, il nous restait à explorer un tertre haut de quelque 6-7 mètres que nous avions repéré en septembre 1932 dans l'axe de l'avenue médiane, à un niveau un peu plus élevé, par rapport à celle-ci, mais en contre-bas par rapport aux deux lions de pierre, mentionnés plus haut. Quelques saignées et sondages pratiqués sur le sommet de cette élévation avaient révélé la présence de blocs de latérite, qui pouvaient bien provenir d'un édifice détruit, mais faute de temps nos recherches n'avaient pas été poussées plus loin [2]. Le moment était maintenant venu de les reprendre énergiquement. On commença par décaper une partie du tertre et par creuser deux profondes tranchées entre les racines d'un vieil arbre dont les branches abritaient notre chantier contre le soleil, et que, pour cette raison, nous avions décidé provisoirement de ne pas abattre. Ce n'était pas sans anxiété que je suivais, d'heure en heure, la progression de la fouille, car, en dépit d'un raisonnement qui me semblait logique, je ne pouvais nullement garantir à l'avance que la butte de terre végétale, éventrée par mes coulis, allait vraiment livrer les ruines d'un gopuram ancien. Ce que je craignais surtout, c'était de remettre au jour une de ces constructions bâtardes de date

---

(1) M. Marchal note à ce propos, que la pente de la colline ne laisse « apparaître aucun vestige de l'escalier que pouvait faire supposer la présence encore *in situ* des deux lions à la base du versant Ouest ». (Rapport pour juillet 1929.)

(2) Rp. 1932, p. 335.



A



B

Phnom Bàkhèn. A. Dégagement de l'escalier Ouest (cf. p. 580). *B.* Marches de latérite et terre-plein devant l'escalier Est (cf. p. 582).

incertaine comme il n'en existe malheureusement que trop dans la forêt d'Añkor. Par chance, ce qui apparut dans la fouille ne tarda pas à me rassurer. C'étaient des assises de latérite régulièrement posées, un peu en retrait les unes sur les autres et dont les décrochements à angle droit, en dépit des nombreux blocs manquants ou déplacés, dessinaient le contour d'un édifice à plan crucial, manifestement semblable aux gopuram dont M. MARCHAL avait reconnu les traces sur le sommet du Bàkhèn (pl. IX, A) (1). Comme on n'a exhumé à côté ni briques, ni colonnettes, ni fragments de barreaux-balustres ou de linteaux, il y a lieu de supposer que le reste de l'édifice avait été construit en matériaux périssables (2).

Un soigneux repérage, fait pendant le dégagement de ces vestiges, me permit de constater qu'ils correspondaient très exactement à l'axe Est-Ouest du « Mont Central » et constituaient de ce fait un élément de liaison entre l'escalier décrit plus haut, avec son perron d'accès flanqué de lions, et la grande avenue axiale Ouest, déjà explorée en 1932, et dont le prolongement se confond avec la digue Sud du Bàrày occidental (3). Nous constations, en même temps, que la levée de terre au pied du Bàkhèn s'interrompait à droite et à gauche du monticule fouillé par nous. Il ne paraît par conséquent point douteux que celui-ci n'ait appartenu à l'enceinte dont cette levée faisait partie.

Ainsi l'existence, à l'Ouest du Phnoṃ Bàkhèn et dans son voisinage immédiat, d'un gopuram ancien pouvait être considérée comme définitivement prouvée. En existait-il un autre au Sud ?

Le gopuram Sud. — Dans mon précédent rapport j'écrivais : « Au Sud du Bàkhèn, dans l'axe du temple, nous avons également repéré une petite butte qui dissimule peut-être l'emplacement d'un édifice en ruines, mais les quelques sondages que nous avons pratiqués n'y ont point révélé la présence de pierres de taille. » (4) Il paraissait opportun de reprendre l'étude de cette butte, puisque les fouilles faites à l'Ouest du Phnoṃ avaient donné de si bons résultats. Nous ouvrîmes donc un second chantier, après avoir fait débroussailler, sur une assez vaste étendue, le terrain autour du tertre à fouiller. Notre attente ne fut pas trompée. Il y avait, en effet, un gopuram au Sud du Bàkhèn. Ici également, les assises de latérite apparues dans la tranchée indiquaient le tracé d'une construction à plan crucial, construction dont seule la base était

---

(1) Le dégagement de ces vestiges n'étant pas encore terminé, j'en réserve pour plus tard la description détaillée. En ce qui concerne les gopuram de la 1re enceinte, voir les rapports de M. MARCHAL pour 1929 (juin-octobre).

(2) Des constructions élevées moitié en pierre, moitié en bois hourdé ou autres matériaux légers, ne devaient pas être rares à l'époque du Bàkhèn ; il en existait également dans la région de Kòḥ Ker.

(3) Rp. 1932, p. 335.

(4) *Ibid.*, p. 336.

de pierre, le reste ayant été édifié en matériaux moins durables (pl. IX, B). Ce second gopuram, bien entendu, s'accordait avec l'avenue dégagée dès l'automne 1932 et portée sur notre carte [1]. Par contre, les recherches faites sur le versant Sud de la colline n'aboutirent à aucun résultat, et il y a peut-être lieu d'admettre, une fois pour toutes, que de ce côté du Bàkhèṅ il n'y eut jamais ni escalier de latérite, ni lions de pierre [2].

Vaines recherches au Nord du Phnoṃ. — Il s'agissait maintenant de rechercher le gopuram qui correspondait, du côté Nord, à la 2e enceinte du Phnoṃ Bàkhèṅ. L'année d'avant nous avions déjà tenté une fouille, accompagnée de quelques sondages, au pied du magnifique escalier découvert et dégagé par M. MARCHAL en 1929, mais nous n'en pûmes tirer aucune indication utile quant à l'existence de vestiges anciens, enfouis dans le sol. Les fouilles faites au cours de ma seconde mission n'eurent pas plus de succès, et à l'heure qu'il est, j'en suis encore à me demander, tout comme en novembre 1932, si les matériaux de ce gopuram introuvable n'avaient pas été employés à la construction d'Aṅkor Thoṃ, après suppression de l'avenue reliant le Bàkhèṅ au Phĭmānàkàs [3].

Vestiges d'une terrasse à l'Est du Bàkhèṅ. — Pendant ma première campagne de recherches en septembre 1932, des sondages pratiqués à l'Est du Phnoṃ, devant le perron gardé par les deux lions de pierre, avaient amené la découverte de plusieurs gradins de latérite et d'une marche de grès en accolade, complètement ensevelis sous terre, mais encore *in situ* (pl. VIII, B). Ainsi fut retrouvé le véritable niveau de base du Bàkhèṅ, par rapport à l'avenue axiale Est. En même temps furent exhumés, à proximité de la chaussée moderne d'Aṅkor Thoṃ, les restes d'un ouvrage en latérite, de dimensions assez importantes, dont la destination, à première vue, paraissait très incertaine [4]. J'avais d'abord pensé à un gopuram réduit, par suite de diverses infortunes, à l'état d'une ruine à peu près informe, et auquel on eût, par surcroît, enlevé la plupart de ses matériaux. M. MARCHAL songeait, lui, plutôt à un terre-plein épaulé par un mur de soutènement, formant terrasse, avec une aile Nord et une aile Sud,

---

(1) *Ibid.*, pl. III.

(2) M. MARCHAL ne mentionne dans son rapport que « quelques blocs de latérite mélangés aux nombreux blocs de grès tombés du sommet de la colline ». « D'ailleurs, ajoute-t-il, une carrière interrompt de ce côté l'emplacement de l'escalier et en modifie l'aspect. » (Décembre 1933.)

(3) Il convient, toutefois, de mentionner une fouille exécutée entre l'escalier N. du Bàkhèṅ et la douve Sud d'Aṅkor Thoṃ, à quelque 40 m. de celle-ci : dans la tranchée ouverte sur une longueur d'environ 5 mètres, apparurent les restes d'un muret de briques ainsi que quelques fragments de sculptures, accompagnés de deux statuettes de bronze représentant une divinité féminine et d'un petit nāga de même matière (Rapport du Conservateur d'Aṅkor pour janvier 1933).

(4) Rp. 1932, p. 334 et note 1.



A



B

PHNOM BĂKHEŇ. A. Soubassement de gopuram devant l'escalier Ouest (cf. p. 581). *B.* Vestiges d'un gopuram au Sud (cf. p. 582).

et une vigoureuse saillie du côté Est. Les observations faites par mon jeune collègue G. Trouvé à qui avait été confié le déblayage de ce monument au cours de l'hiver 1932-1933 ne firent qu'accroître notre incertitude, car elles apportaient, selon toutes les apparences, la preuve que l'ouvrage en question non seulement avait subi certaines retouches caractéristiques du temps de Jayavarman VII, mais datait lui-même d'une époque sensiblement postérieure à celle où furent construits la pyramide et les escaliers du Bàkhèn. Cette opinion se basait principalement sur les constatations suivantes : 1. Le monument que l'on suppose être, à tort ou à raison, une terrasse, n'a pas d'aile Ouest ; à la place de cette aile il y a un remblai qui recouvre une petite chaussée de latérite, partant du perron dégagé en contre-bas des deux lions de pierre, devant l'escalier Est. Cette chaussée est construite de façon à masquer en partie les trois marches inférieures du perron. Elle lui est donc postérieure. A plus forte raison, il y a lieu d'admettre qu'il en est de même du remblai qui la renferme. 2. L'intérieur de la terrasse présumée se compose de terre et débris de latérite. « Or, à l'époque de Yaçovarman, écrit M. Trouvé, toute terrasse était massive, soit toute en briques, soit toute en latérite, suivant le cas ; ce n'est que plus tard que l'on rencontre des terrasses à parements, avec remplissage en terre ou tout autre débris de matériaux, à l'intérieur. » Il cite ensuite, comme exemple de ce genre de terrasses, les substructions d'un édifice du XIIe siècle, le « Pràsàt Tor », qu'il suppose être contemporain des vestiges exhumés à l'Est du Bàkhèn [1].

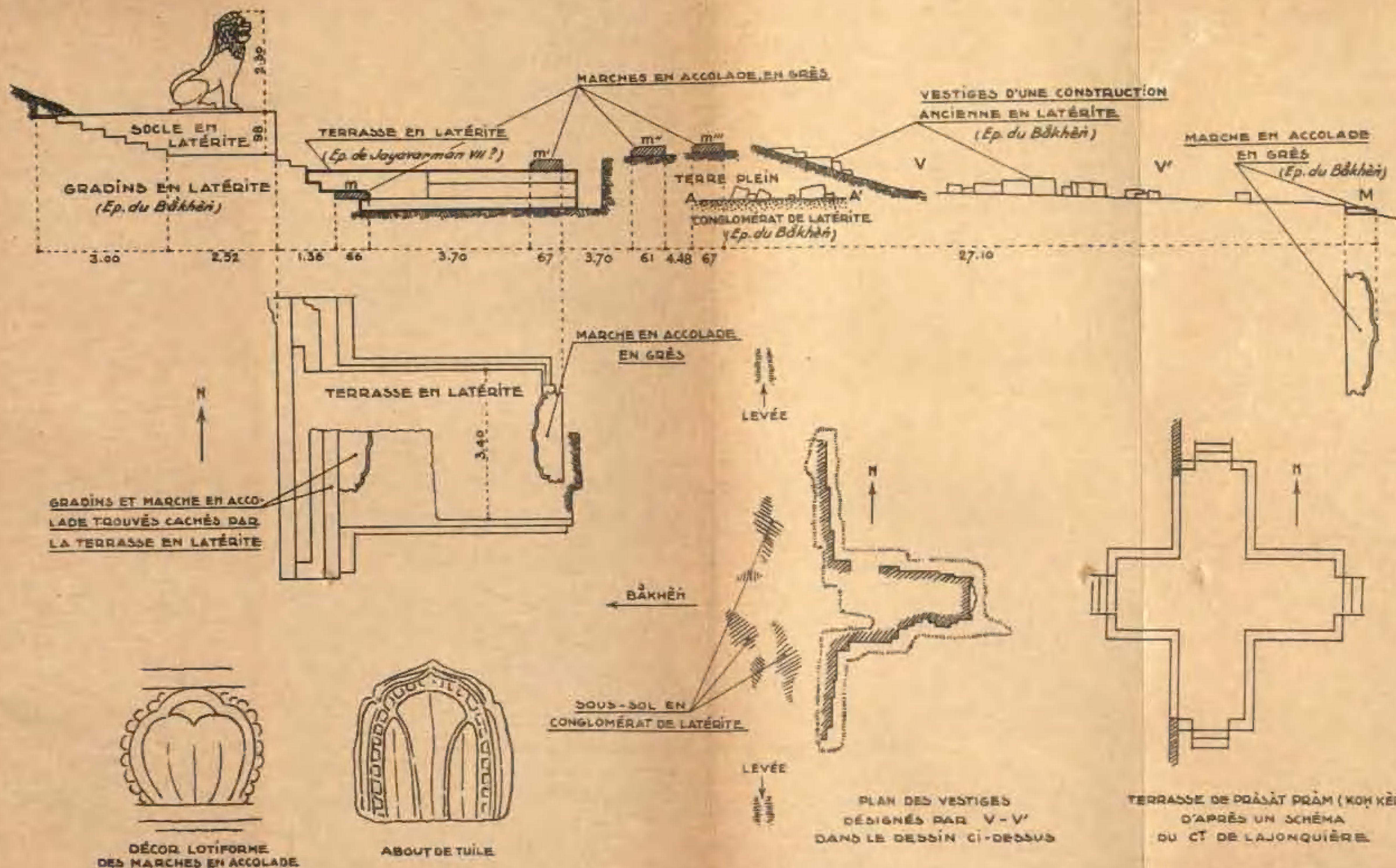
M. Trouvé posait ainsi un problème chronologique qui n'était pas sans importance pour mes recherches, car si la date suggérée par lui était exacte, j'étais forcé d'admettre que les vestiges décrits dans son rapport, n'avaient rien à voir avec la ville de Yaçovarman. Je résolus donc de les étudier à nouveau sur place, en y mettant le plus grand soin et sans perdre de vue les remarques faites par mon collègue (pl. X). Voici les conclusions auxquelles aboutit ce supplément d'enquête : 1. La petite chaussée de latérite dont le départ masque en partie les trois marches inférieures, récemment exhumées, du grand escalier Est, présente en effet toutes les caractéristiques d'un remaniement fait sous Jayavarman VII. Je rappellerai à ce propos qu'une retouche analogue a été exécutée au Palais Royal devant le perron Est du grand gopuram d'entrée, dans le but manifeste d'obtenir un raccord avec la Terrasse des Eléphants. 2. On ne saurait mettre en doute que le terre-plein situé un peu plus à l'Est de cette chaussée ne soit qu'un simple remblai très différent des soubassements en briques ou latérite que nous a légués l'art de Rolûoḥ. Il semble même, que nous ayons affaire là à un ouvrage relativement récent, de date incertaine, mais postérieur au XIIe siècle, époque à laquelle l'avait attribué M. Trouvé. En résumé, en ce qui concerne cette partie de mon enquête, nos

---

(1) Rapport du Conservateur d'Aṅkor pour mars 1933 (inédit).

observations et conclusions concordent parfaitement. Par contre, je ne puis partager l'avis de M. TROUVÉ quant à l'âge du mur de soutènement qui retient le remblai du côté Est, et dont la partie centrale, formant saillie, est très exactement placée dans l'axe du Bàkhèṅ. Ce mur, je l'ai examiné à maintes reprises, et j'avoue n'y avoir rien trouvé qui eût évoqué un tant soit peu l'idée d'une maçonnerie contemporaine d'Aṅkor Thoṃ. En revanche, malgré son état de ruine, il montre encore à sa base ces assises en retrait, que tant de fois j'avais relevées sur des constructions du temps de Yaçovarman et à Kòḥ Ker. Il y a donc lieu, à mon avis, de ne pas confondre ce vestige avec le reste, et de l'étudier séparément, comme s'il avait en quelque sorte une existence propre, indépendante du remblai et du tronçon de chaussée auxquels l'avait associé le hasard de remaniements arbitraires. Il a déjà été dit que dans l'opinion de M. MARCHAL ce mur a pu constituer la face orientale d'une terrasse à plan crucial, dont la branche occidentale aurait été noyée dans le terre-plein devant l'escalier du Bàkhèṅ. Suggestion logique et séduisante, à laquelle je sacrifiai, sans trop d'hésitation, l'hypothèse d'un gopuram. Par malchance, mes recherches, pas plus que celles de M. TROUVÉ, n'ont amené la découverte de cette « branche Ouest », laquelle, si elle avait été retrouvée, eût mis fin à toutes nos incertitudes. Fallait-il en déduire qu'elle n'avait jamais existé ? A mon avis, nullement. A vrai dire, j'avais dans une certaine mesure escompté à l'avance ce petit insuccès, car je considérais comme extrêmement probable qu'à l'époque où fut détruite la terrasse, les coulis-manœuvres, chargés d'en enlever, bloc par bloc, les matériaux, aient opéré de préférence du côté Ouest, ce côté étant moins visible que la partie opposée où venait aboutir l'une des quatre grandes voies de la première ville, l'avenue Est. De plus, certains indices recueillis en cours de fouilles étaient nettement favorables à ma conjecture. Ainsi, à une certaine profondeur, et *au-dessous* du remblai examiné par M. TROUVÉ, je vis apparaître une couche assez épaisse et compacte en conglomérat de latérite pilonnée qui s'étend, ainsi que l'attestent les sondages, sur une surface considérable, et dont le niveau concorde avec celui de l'emplacement occupé par les vestiges encore existants de la terrasse supposée [1].

[1] A propos des travaux exécutés en février-mars 1934, à l'Est du Bàkhèṅ, M. MARCHAL note, dans son rapport au Directeur de l'Ecole française : « Plusieurs sondages furent pratiqués autour du massif qui précède les marches en latérite entre les deux lions à la base Est du Bàkhèṅ et qu'un mur de soutènement délimite sur la partie Est. Ce mur avait été mis au jour lors des premiers travaux de recherche ; il s'interrompt assez brusquement après deux décrochements au Nord et au Sud. On n'a pas retrouvé d'autres traces de murs délimitant ce massif du côté Ouest, mais un conglomérat de latérite pilonnée est apparu en sous-sol non loin du socle du lion Sud et un peu Sud-Est du dit socle. Une grande quantité de tuiles et débris de tessons assez variés furent trouvés dans ces fouilles, ce qui prouve l'importance des constructions qui s'élevaient à cet endroit. Il résulte donc de ces nouveaux sondages que l'on se trouve en présence d'un ancien ouvrage sans doute contemporain de la première ville, et qui fut remanié dans la suite... »



Travaux devant l'escalier Est du Bàkhèṅ

(d'après des plans et croquis de H. Marchal, G. Trouvé et V. Goloubew, cf. p. 582.)

Sur ce sous-sol artificiel il y avait encore des blocs épars de latérite, derniers témoins, sans nul doute, de quelque bâtisse disparue. Mais l'argument le plus suggestif, le plus probant, à l'appui de mes conjectures, m'a été fourni par les marches en accolade, dont nous avions déterré un certain nombre dans divers points de la fouille, dès août-septembre 1932, et qui, au début, n'avaient que peu attiré mon attention.

Ces marches, sculptées dans des dalles de grès, datent incontestablement d'une époque très proche de celle du Bàkhèṅ ; car elles ne peuvent être postérieures de plus de 30 à 40 ans aux marches qui ornent les perrons de la pyramide étagée, sur le sommet de la colline. Leur décoration se compose de pétales de lotus doubles, cernés d'un perlage, et de fleurons quadrifoliés, inscrits les uns dans les losanges, les autres libres. Comme ces motifs se répètent absolument identiques sur les cinq marches récupérées par nous, il est permis de supposer que celles-ci proviennent du même monument. Quel était ce monument ? Sur les cinq marches en question, il y en a quatre qui assurément ne sont pas *in situ*. Bien que disposées dans un certain ordre, elles ne font plus partie d'aucune construction, car on ne peut qualifier de *construction* le terre-plein sur lequel elles reposent actuellement. En est-il de même quant à la cinquième marche ? Il semble que non, car celle-là est placée devant la saillie Est du mur de soutènement. Pour qui connaît l'architecture khmère, il n'est point besoin de prouver que la présence d'une marche en accolade devant un perron à moitié démoli ou tombé en ruines est chose aussi normale que, par exemple, l'existence au-dessus d'une entrée de pràsàt, d'un linteau décoratif supporté par des colonnettes. Or, c'est précisément le cas de cette cinquième marche, qui correspondait assurément à la branche Est de la terrasse sacrifiée. On peut donc supposer qu'elle est restée *in situ* ou a été à peine déplacée. Détail à retenir : cette marche est plus grande que les autres, ce qui s'explique par le fait qu'elle donnait accès au principal perron de la terrasse, celui qui se trouvait dans l'axe du Bàkhèṅ, face à la chaussée. Quant aux quatre autres marches, elles représentent à peu près tout ce qui reste des perrons supprimés, dont l'un, le perron Ouest, était peut-être double. Après destruction de la maçonnerie et l'enlèvement des blocs de latérite, elles sont restées forcément sans emploi, et c'est ainsi qu'elles ont fini par échouer sur la crête d'un massif de terre, où elles se trouvent encore.

Ayant reconstitué théoriquement le monument qui remplaçait au pied du Mont Bàkhèṅ le gopuram Est de la seconde enceinte, j'avais encore à répondre à une question dont l'importance me paraissait capitale. La terrasse à plan cruciale, si fréquente à partir du XIIe siècle dans l'art angkoréen, était-elle déjà connue, en tant que forme d'architecture, à l'époque où Yaçovarman I construisit son « Mont Central » ? Je n'étais pas sans éprouver quelques embarras lorsque je me rendis compte que rien de semblable n'avait existé à Hariharālaya, dont les temples marquent le dernier stade de l'art khmèr avant la fondation d'Aṅkor. Ni Pràḥ Kô, ni le Bàkoṅ, ni Lolei n'ont eu de terrasse

cruciale. Je ne pouvais donc mettre en doute qu'une construction de ce type eût constitué dans l'art de Rolûoḥ un cas absolument unique, sans précédent. C'est alors que je songeai aux monuments de Kòḥ Ker, si proches de ceux du Bàkhèṅ à tant de points de vue. Est-ce que par hasard j'allais trouver dans la capitale de Jayavarman IV ce que j'avais en vain demandé à la *purī* d'Indravarman? En passant en revue, l'un après l'autre, les temples de Kòḥ Ker, je finis, en effet, par découvrir le monument qu'il me fallait, c'est-à-dire une terrasse semblable à celle du Bàkhèṅ. Elle se trouve devant l'entrée d'un temple secondaire, le Pràsàt Pràṃ (nº 265) [1]. L'enceinte de ce sanctuaire, selon L. de Lajonquière, offre cette particularité qu'elle possède, au lieu du gopuram d'entrée, « une simple terrasse cruciforme en limonite, haute de 1 mètre ». Les branches N. et S. de ce massif de maçonnerie « sont accolées à la face extérieure du mur d'enceinte », tandis qu'à « chacune des extrémités de cette croix sont disposés les gradins qui en permettent l'accès...» (pl. X). L'analogie est parfaite, puisqu'il y a, à la fois, identité de plan et identité de destination, les deux ouvrages en question étant appelés à remplacer un gopuram [2]. Il ne pourrait donc être question d'un simple hasard. Reste à savoir maintenant, laquelle des deux terrasses est la plus ancienne. Logiquement, en ne tenant compte que des faits historiques, nous devrions considérer celle de Kòḥ Ker comme postérieure à celle de Yaçodharapura, mais cette façon de résoudre le problème s'accorde difficilement avec le style des marches en accolade qui ornaient la terrasse au pied du Bàkhèṅ et que je suis enclin de dater plutôt du milieu que des premières années du Xᵉ siècle [3]. Il y a donc lieu d'admettre que la petite terrasse du Pràsàt Pràm est la plus ancienne des deux et qu'elle a pu en conséquence servir de modèle à son sosie d'Aṅkor.

A propos de cet essai de datation, je rappellerai au lecteur, qu'une inscription contenant la généalogie de Rājendravarman fut burinée sur un piédroit du Bàksĕi Čàṃkròṅ, en 948 A. D., bientôt après le retour de ce roi dans la ville « qui avait été longtemps vide » [4]. Est-ce en cette occasion qu'aurait été édifiée, devant le Bàkhèṅ, redevenu le « Mont Central » du royaume, la fameuse terrasse aux quatre bras [5]? On sait avec quel empressement Rājen-

---

(1) *I. K.*, II, p. 356, fig. 181.

(2) Les classiques terrasses du XIIᵉ siècle, dites « terrasses royales », avec leurs « perrons d'honneur », flanqués de lions, n'ont rien à voir avec l'enceinte qui fait le tour du temple ; elles se placent d'habitude entre le principal gopuram et l'entrée du sanctuaire.

(3) Voir plus haut, p. 582.

(4) G. Cœdès, dans *J. A.*, 1909, I, p. 467.

(5) La signification symbolique de ce genre de terrasses dans l'art khmèr n'est pas encore connue ; le problème se complique du fait que ces terrasses semblent avoir servi de soubassements à des édifices en matériaux légers, dont il ne reste presque plus de traces.

dravarman IV, à son retour de Kòḥ Ker, s'était posé en héritier direct et légitime de son oncle maternel, le grand Yaçovarman [1]. Rien de plus naturel qu'il ait songé, en venant s'installer dans la capitale de ce dernier, à la « rajeunir » de son mieux en ajoutant des édifices nouveaux à ceux qui existaient déjà, et en faisant remettre en état son réseau hydraulique et ses ouvrages de défense.

A ce sujet, j'ai à mentionner une communication de M. Philippe Stern sur « Les transformations de la ville d'Angkor », faite à la Société Asiatique, le 7 avril 1933, et d'où est extrait le passage suivant : « Le désir de plusieurs souverains d'édifier un nouveau temple-montagne et probablement de grouper autour palais et habitations explique peut-être certaines transformations d'Angkor. Il semble que l'hypothèse de M. Goloubew se confirme et que le Phnoṃ Bàkhèn soit le centre de la ville primitive, Phnoṃ Bàkhèn auquel Harṣavarman (inscription de Bàksĕi Čàṃkròṅ) adjoignit sans doute la pyramide de Bàksĕi Čàṃkròṅ, et qui resta, semble-t-il, le centre de la ville jusqu'au départ pour Kòḥ Ker. Au retour de Kòḥ Ker (944), Rājendravarman construisit — il n'y a aucun doute, plusieurs inscriptions le confirment — le Mébôn oriental dans l'étang de Yaçovarman. Prè Rup, situé tout près et exactement au Sud, est du même style. Bàt Čŭm, par son inscription de 960, semble dater à peu près de cette époque. Des restes d'édifices trouvés près de Bantãy Kdei (temple postérieur), paraissent également être de la seconde partie du Xe siècle ainsi que d'autres petits monuments récemment découverts. Il semble donc qu'après le retour de Kòḥ Ker les embellissements dont parlent les inscriptions aient abouti à la création d'une nouvelle ville, *ville de l'Est*, hypothèse qui paraît appuyée par les récents travaux de M. Trouvé et la découverte — que nous avions laissé prévoir en précisant pour la première fois l'idée d'une ville de l'Est — d'une chaussée nord-sud unissant le Mébôn oriental à Prè Rup. » [2]

Je ne pense pas qu'on puisse formuler des objections sérieuses contre les idées exprimées par M. Stern en ce qui concerne l'existence, à l'Est de la *purī* de Yaçovarman, d'une importante agglomération groupée autour du Prè Rup, au Sud du Bàrày oriental. Mais ce qui me paraît difficile à prouver, c'est la conjecture que cette « ville de l'Est » aurait remplacé, en tant que *centre du royaume*, la première ville d'Aṅkor, c'est-à-dire Yaçodharapura I. Le fait que le Prè Rup se trouve uni au Mébôn oriental par une « chaussée Nord-Sud » ne constitue qu'un argument de faible valeur, tant qu'il n'est pas étayé et renforcé par d'autres témoignages recueillis sur le terrain. Or, à ma connaissance, rien ne permet, pour l'instant, de prévoir, ni même d'espérer, la découverte, autour du Prè Rup, d'un système de digues et de fossés comparable à celui qui entoure encore de nos jours le Bàkhèn et le Phĭmãnàkàs.

---

(1) Cf. G. Cœdès, *La tradition généalogique des premiers rois d'Aṅkor d'après les inscriptions de Yaçovarman et de Rājendravarman*, BEFEO., XXVIII, p. 136.

(2) *J. A.*, avril-juin 1933, p. 353 et suiv.

Le dégagement des ruines décrites dans les précédentes pages, a révélé la présence, dans le remblai à l'Est du Bàkhèṅ, de nombreux fragments en céramique, dont quelques-uns ne sont pas dépourvus d'intérêt. Il s'agit d'abouts de tuiles émaillés, d'une fabrication très soignée, rappelant ceux du Prè Rup au dépôt d'Aṅkor Thoṃ (pl. X). Leur décor consiste en un pétale de lotus aux nervures saillantes et à contours doubles, motif assez semblable à celui des dalles en accolade. La glaçure est d'une jolie couleur crème. On a également retrouvé de grandes tuiles creuses, provenant sans nul doute d'une toiture écroulée, indices certains d'un édifice en matériaux légers qui s'élevait jadis en cet endroit.

Recherches à l'intérieur de l'enceinte II. — Après avoir rendu compte des travaux qui nous permirent de résoudre un certain nombre de problèmes intéressant l'enceinte au pied du Bàkhèṅ, j'ai encore à dire quelques mots des recherches faites à l'intérieur de celle-ci (1). Dans la partie Sud-Ouest du vaste rectangle formé par les levées de terre et les fossés, nous avons reconnu un certain nombre de bassins de forme irrégulière, mais dont quelques-uns sont très profonds et paraissent avoir été creusés à même un sous-sol rocheux. Leur destination, à mon avis, n'est point douteuse : ce sont des réservoirs destinés à recueillir les eaux de ruissellement pendant la saison des pluies. Non loin de ces bassins, nos coulis ont exhumé les restes d'un édifice de dimensions assez importantes, dont le soubassement se composait de gradins en latérite. Il était à plan carré. A chacune des quatre faces correspond un décrochement formant perron. Quant aux murs de ce bâtiment, ils paraissent avoir été en pierre, du moins en partie, si l'on en juge d'après les blocs de latérite apparus dans la terre, au-dessus du soubassement (2).

Travaux dans Aṅkor Thoṃ. — En même temps que les investigations à proximité du Bàkhèṅ, j'avais repris le dégagement et l'étude des vestiges découverts pendant ma précédente mission en bordure Sud de la route allant du Bàyon à la porte Ouest d'Aṅkor Thoṃ. Ayant pris pour point de départ le petit

---

(1) Pour ce travail j'ai pu utiliser la main-d'œuvre pénale, prêtée à la Conservation par M. Jean Truc, résident de Siemrâp. Je suis heureux de pouvoir lui exprimer ici ma sincère reconnaissance. J'ai également eu l'avantage de pouvoir profiter, pendant toute la durée de nos recherches, du concours très actif du maréchal des logis Ivan Baud, chef du poste d'Aṅkor Vât, dont l'aide me fut particulièrement précieuse pour l'établissement, autour du Bàkhèṅ, d'une piste praticable pour les automobiles, ainsi que pour les nombreux débroussaillements au pied de cette colline.

(2) La présence de ces vestiges nous a été révélée par un monticule assez élevé, sur le haut duquel il y avait un « vague massif rond en latérite », déjà reconnu par M. Marchal, il y a quelques années. Ce massif, bien entendu, n'a rien à voir avec les substructions dégagées à l'intérieur du monticule (Rapport du Conservateur d'Aṅkor pour janvier 1934).

massif dallé, à parements de pierre, qui se trouve dans l'axe Bàkhèn-Bàphûon-Phĭmānàkàs ([1]), je fis avancer mes coulis dans les deux directions Est et Ouest, non sans avoir préalablement exploré le terrain à la sonde et reconnu la présence, à diverses profondeurs, de gradins de latérite (fig. 12). En pro-

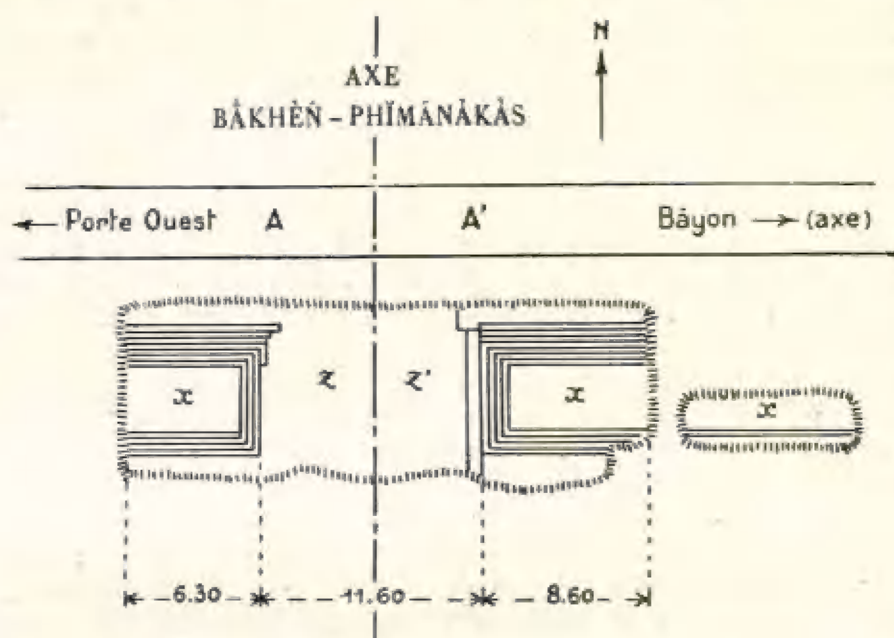


Fig. 12. — Fouilles à l'Ouest du Bàyon (point A). AA', route de Takao; zz', passage dallé (point A); x, bassins à gradins de latérite.

gressant vers l'Ouest, nous rencontrâmes à quelques mètres du point indiqué plus haut, et que nous allons, pour plus de commodité, appeler « point A », un second massif maçonné, moins large, dans le sens Est-Ouest, que le premier, mais qui devait correspondre, lui également, à l'axe d'une avenue allant du Nord au Sud. Comme le précédent massif, il se compose d'un terre-plein dallé de latérite, entre murs de soutènement traités en gradins (pl. XI, A, et fig. 13). Ce sera notre « massif B » (ou « point B »). Comme il n'y avait pas trace d'un passage d'eau ménagé dans le terre-plein, il fallut se rendre à l'évidence et admettre que l'eau contenue dans le bassin entre A et B n'était pas de l'eau courante ([2]). Il ne s'agissait donc pas, à proprement parler, d'un chenal

([1]) Voir plus haut, p. 576-577.

([2]) Voir à ce sujet Rp. 1932, p. 338, note 1 : « Un autre point intéressant est de-

alimenté par le Bàrày ou la Rivière de Siemrāp, mais d'un fossé-réservoir extrêmement allongé, rempli d'eau stagnante, provenant sans doute des pluies. Autre importante constatation : les gradins de pierre qui constituent

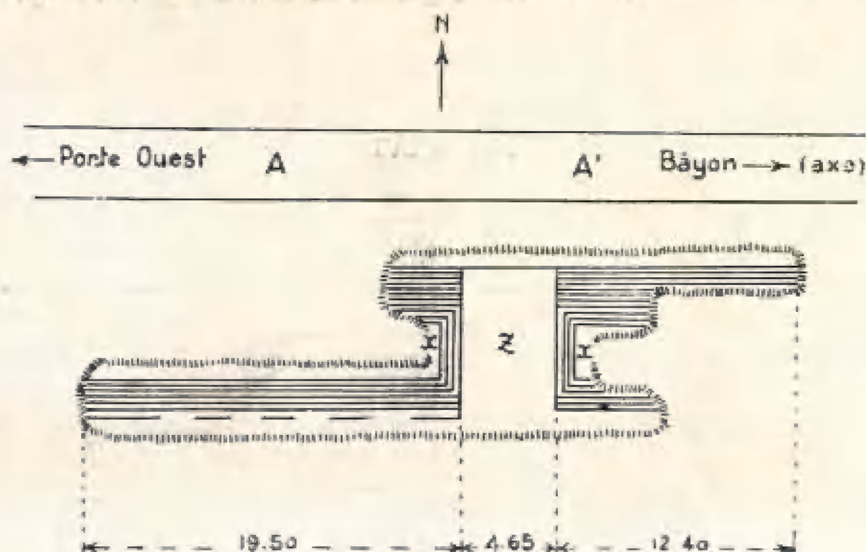


Fig. 13. — Fouilles à l'Ouest du Bàyon (point B). AA', route de Takao ; z, passage dallé (point B) ; x, bassins.

les bords de ce bassin, ne s'arrêtent pas au niveau représenté par le dallage des massifs A et B, mais montent un peu plus haut, ce qui semble indiquer l'existence, à une époque sans doute antérieure à Aṅkor Thoṃ, d'une importante levée de terre à laquelle ces gradins servaient d'étai. Cette levée s'interrompait dans l'axe de l'avenue qui lui était perpendiculaire, ainsi que l'attestent les vestiges encore en place.

En longeant toujours les gradins, de l'Est à l'Ouest, et en multipliant les sondages, nous finîmes par atteindre le pont de latérite découvert en novembre 1932, quelques jours avant mon départ d'Aṅkor, et dont il a déjà été fait men-

---

savoir s'il existe un rapport quelconque entre ce chenal et une large ouverture, pratiquée dans la digue Ouest du Bàrày oriental, au Sud de son principal axe ».

Il est vrai que la petite chaussée traversière située dans l'axe Phìmānàkàs-Bàkhèṅ, montre les vestiges d'une conduite d'eau encore faciles à reconnaître, mais ces vestiges se trouvent *au-dessus* du dallage, et par conséquent à un niveau supérieur à celui des gradins qui constituent les bords des fossés-réservoirs (rapport de M. Marchal pour décembre 1933).



A



B

A. Déblayage de bassins maçonnés et d'une chaussée traversière dans Aṅkor Thom (point *B*; cf. p. 589). — *B*. Pont et canalisations de latérite, dégagés sous la route de Takao (point C); vue prise du côté Nord (cf. p. 591).

tion au début de ce mémoire (1). J'y ai mis une forte équipe de coulis, afin de pouvoir procéder rapidement à son déblayage complet. Une fois mis à nu, cet ouvrage me parut plus important qu'au moment de sa découverte (pl. XI, B, et fig. 14). Il a quatre piles, à quoi s'ajoutent, du côté Ouest, deux canalisations

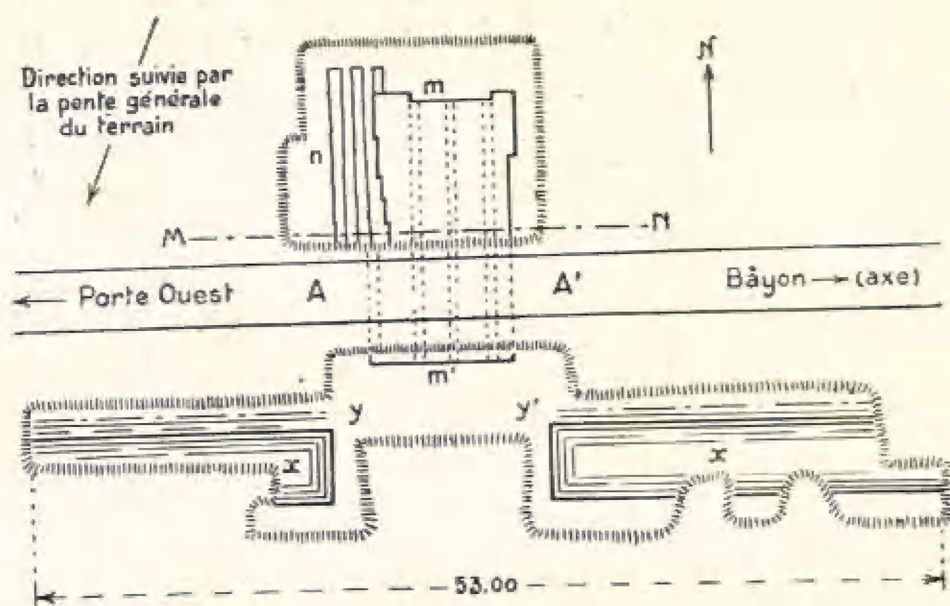


Fig. 14. — Ouvrage hydraulique dégagé à l'Ouest du Bâyon (point C). AA', route de Takao ; mm', arches du pont en latérite ; MN, axe Est-Ouest du même ouvrage ; n, canalisations ; yy', vestiges d'un chenal N.-S. ; x, bassins.

de latérite, à ciel ouvert, celles-là, et dont l'axe est légèrement oblique par rapport à l'axe suivi par les ouvertures du pont, qui est franchement Nord-Sud. Avant d'avoir atteint ce point, notre point C, nous constatâmes que les gradins dégagés le long de la route, se retournaient à angle droit, ce qui déterminait une séparation complète entre l'eau immobile contenue dans le bassin-fossé, entre B et C, et les masses d'eau que débitaient les arches du pont. D'où venaient celles-ci ? Ceux qui ont lu mon rapport de 1932, se souviendront peut-être d'une hypothèse que j'y avais émise au sujet du fossé extérieur Nord de la première ville. Ce fossé, je proposais de le localiser entre la chaussée Ouest d'Aṅkor Thom, celle qui va à la porte dite « de Takao », et la grande digue au Sud du Bàphûon. Si je ne me suis

(1) Voir plus haut, p. 577.

pas trompé dans mes conjectures, si le fossé en question se trouvait réellement là où je l'avais placé sur la carte associée à mon rapport (pl. X), la présence du pont s'explique. Il servait de déversoir. Nous avons relevé, au Sud de cet ouvrage, les traces, encore parfaitement distinctes, d'un chenal N.-S. qui passait à l'Est du pràsàt 496 et paraît bien avoir été un chenal d'adduction, auquel correspondait peut-être une écluse placée devant les ouvertures du pont. Il serait prématuré de discuter ici les nombreux problèmes soulevés par la découverte de cette curieuse construction, car le nivellement d'Aṅkor est à l'heure qu'il est un travail encore à peine ébauché [1]. Je me contenterai, pour l'instant, de rappeler l'existence, à l'angle Sud-Ouest d'Aṅkor Thoṃ, d'un ouvrage assez semblable au pont dégagé par nous, et qui n'est autre que la fameuse « vanne d'écoulement » signalée pour la première fois par le Ct de LAJONQUIÈRE dans *I. K.* et décrite en détail par M. MARCHAL [2]. Ce rapprochement s'impose d'autant plus que l'extraordinaire largeur de l'ouvrage, sur lequel passe la route de Takao, exclut toute idée d'un pont proprement dit, tandis qu'il paraît plus que vraisemblable que les passages d'eau voûtés, ainsi que les deux conduites en latérite, aient été pratiqués dans une véritable digue, la même, sans nul doute, dont il a déjà été question plus haut, à propos des gradins de pierre [3]. D'après des observations faites sur place, il y a lieu d'admettre que l'axe de cet important ouvrage de terre se trouvait un peu au Nord de l'axe Est-Ouest du Bàyon, prolongé vers la Porte de Takao.

A l'Ouest du point C, il y a un nouveau fossé-réservoir, non moins allongé que les deux autres et qui se termine comme eux, par un retour vers le Sud des gradins. A partir de cet endroit, situé à quelque 250 mètres à l'Est de la porte de Takao, on se trouve en présence d'un ensemble assez confus d'ouvrages de latérite et de grès, tels que canalisations couvertes, murs de soutènement, marches d'escalier, etc., mis au jour par M. MARCHAL

---

(1) Voir, à ce propos, H. PARMENTIER, *Le nivellement d'Aṅkor*, dans *BEFEO.*, t. XXXIII, 1933, fasc. 1, p. 310 et suiv. Dans le même tome du *Bulletin*, fasc. 2, p. 1124 et suiv., le lecteur trouvera un rapport de M. G. TROUVÉ sur des *Chaussées et canaux inédits, au Nord d'Aṅkor Thoṃ*, très important pour la connaissance du régime hydraulique de l'ancienne capitale. Il y a également lieu de consulter les pages consacrées par M. G. GROSLIER à la même question dans *Art et Archéologie khmèrs*, t. II, p. 118 et suiv.

(2) *BEFEO.*, t. XVIII, VIII, p. 36 et suiv. Cet ouvrage connu par les indigènes sous le nom de *rŏn tadĕv* est encore utilisé par eux comme déversoir du *bĕṅ Thoṃ*, étang situé près de l'angle Sud-Ouest d'Aṅkor Thoṃ. M. MARCHAL se demande s'il ne s'agit pas plutôt d'un passage souterrain que d'une « vanne d'écoulement ». Il n'est pas impossible que l'ouvrage en question ait eu une double destination, c'est-à-dire, qu'il ait servi de passage souterrain en saison sèche, et d'écoulement d'eau pendant la saison des pluies.

(3) P. 590.

en juin 1924, et dont l'étude détaillée est encore à faire. Pour l'instant, il est difficile d'avoir des idées précises sur l'âge de ces divers ouvrages. De même, on ne peut déterminer le rôle qu'ils tenaient dans le système hydraulique d'Aṅkor Thoṃ, sans avoir recours à des conjectures plus ou moins hasardeuses.

L'exploration du sol à l'Est de l'axe Bằkhèṅ-Phĭmãnàkàs permit de constater, ainsi que je l'avais du reste prévu, que les gradins de latérite n'atteignent pas, dans leur état actuel, le Bàyon. Comme ils s'interrompent brusquement, sans la moindre trace d'un retour à angle droit, il faut supposer qu'ils ont été détruits lors de la construction de ce temple. Pour en finir avec nos recherches dans cette partie d'Aṅkor Thoṃ, j'ai encore à mentionner l'existence, à proximité de la terrasse bouddhique du Práḥ Kŭk Thlok, de trois assises de latérite, posées suivant la direction Nord-Sud. J'ignore à quel genre de construction elles ont appartenu.

Faute de temps, je n'ai pu que préparer, en vue de travaux futurs, l'étude des vestiges échelonnés à l'Est du Bàyon, le long de la route qui va à la Porte des Morts. Dès 1932, quelques sondages pratiqués en divers points, à proximité de cette route, avaient fait apparaître des gradins analogues à ceux qui existent de l'autre côté du Bàyon (1) ; il y avait donc là également des réservoirs-fossés, parallèles à l'axe Est-Ouest d'Aṅkor Thoṃ. De nombreux nouveaux sondages, exécutés entre le Bàyon et la Porte des Morts, sur une étendue de plus de 1.000 mètres, rendirent le fait évident, en accusant partout la présence dans le sol de blocs de latérite. Toutefois, en nous approchant du Bàyon, nous eûmes la surprise, M. Marchal et moi, de voir s'interrompre les gradins ; à leur place apparut, à 0 m. 60 environ, sous le niveau du sol actuel, une sorte de plateforme, faite d'un conglomérat pierreux, et qui a dû servir de massif de fondation à un édifice disparu. Elle mesure environ 25 m. Est-Ouest sur 12 m. Nord-Sud. Située dans le voisinage de la terrasse bouddhique n° 4, elle passe sous la route en remblai exécutée par les Travaux Publics (2). A côté de la terrasse bouddhique que je viens de mentionner, se trouve une dépression assez marquée, le *trapăṅ Antoṅ*, qui pourrait être, de même que le *bĕṅ Tru*, au Sud-Ouest du Bàphûon, un vestige de l'ancien fossé Nord (3).

La succession de nos sondages nous ayant ramenés vers le centre d'Aṅkor Thoṃ, nous fûmes tentés d'examiner d'un peu plus près les restes d'un bassin de latérite signalés par notre collègue G. Trouvé en 1931, à proximité du Bàyon dans l'angle formé par la terrasse qui précède ce temple à l'Est, et l'aile N. de sa galerie extérieure. Afin de procéder à leur déblayage, je demandai à M. Marchal et obtins de lui une équipe de la Conservation d'Aṅkor.

---

(1) Les points de sondages sont indiqués par les lettres v-v'-vv'' sur le plan qui est joint à mon rapport de 1932 (pl. III).

(2) Sur la terrasse bouddhique n° 4, voir H. Marchal, *Monuments secondaires et terrasses bouddhiques d'Aṅkor Thoṃ*, BEFEO., t. XXVIII, 8, p. 16.

(3) Cf. Rp. 1932, p. 338.

Commencé dans les derniers jours de février, ce travail fut continué après mon départ [1]. Du compte rendu présenté par M. MARCHAL après la clôture du chantier, il résulte que le bassin découvert par M. TROUVÉ, est antérieur aux substructions du Bàyon et qu'il y a lieu, par conséquent, de le considérer comme indépendant du plan dont s'étaient inspirés les architectes de Jayavarman VII. Reste à fixer l'époque à laquelle il appartient. Le problème est d'un haut intérêt, car il paraît probable que ce bassin se trouvait dans l'axe d'un temple ou autre édifice important, dont les fondations existent peut-être encore au-dessous des massifs de maçonnerie sur lesquels s'élève le Bàyon. J'ajouterai qu'un sondage fait par M. MARCHAL devant la galerie intérieure Est de ce monument, entre son entrée axiale et l'entrée latérale Nord, a révélé l'existence d'un double dallage de latérite, au-dessous du dallage actuel en grès [2]. Une autre recherche à la sonde, opérée entre le mur d'enceinte extérieur et les galeries à bas-reliefs, donna des résultats analogues ; de plus, M. MARCHAL a pu faire cette curieuse constatation que « la latérite du dallage inférieur ne correspond pas exactement à celle qu'on trouve habituellement à Aṅkor, sa teneur en oxyde de fer étant plus grande qu'ailleurs » [3].

En dépit du fort cubage de terre déplacée par les pelles de mes coulis, je n'ai eu à enregistrer la découverte d'aucun fragment de stèle inscrite, d'aucune sculpture de quelque intérêt. On n'a exhumé que des peṣaṇl, avec ou sans rouleau, et de nombreux débris de céramique. Le seul objet sorti des fouilles, qui mérite d'être mentionné ici, est un saphir ramassé par un couli à environ 1 m. 50 de profondeur, à l'Ouest du Bàyon, non loin du point B. La pierre pèse 49 carats. Elle est en forme d'amande et a été soigneusement polie par frottement. Sa couleur est un bleu clair aqueux, rappelant les saphirs de Ceylan.

Une digue et un chenal inédits à l'intérieur d'Aṅkor Thoṃ. — Pendant le mois de janvier 1934, j'ai pu employer une équipe supplémentaire de coulis, mise à ma disposition par le Service forestier, sur les fonds versés à ce dernier pour les travaux du Parc d'Aṅkor. Je leur fis exécuter un débroussaillement soigné à l'intérieur d'Aṅkor Thoṃ, le long de sa muraille Ouest, en partant de la Porte de Takao et en allant droit au Sud. Ce travail, surveillé par un caporal forestier, donna d'excellents résultats.

Une large et haute digue N.-S. fut reconnue par nous sur toute sa longueur, à partir de la chaussée axiale Ouest d'Aṅkor Thoṃ et jusqu'au point où nous avions aperçu, en 1932, des gradins de latérite [1]. Elle suit une profonde

---

(1) Voir rapport du Conservateur d'Aṅkor pour février-mars 1934.

(2) Rapport du Conservateur d'Aṅkor pour avril 1934. Les deux dallages en question se trouvent respectivement à 2 m. 43 et à 3 m. 40 env. de profondeur par rapport au niveau actuel. Au-dessous du second dallage, M. MARCHAL n'a trouvé que « du sable à peu près pur ».

(3) *Ibid.*

(1) Rp. 1932, p. 341 et note 1.

dépression dont le bord opposé est constitué par la levée de terre qui double la muraille d'Añkor Thoṃ ; vers le fond du creux, à moitié enfouis dans le sol marécageux, apparaissent çà et là, des blocs isolés de latérite, derniers restes d'un parement maçonné (fig. 15). La dépression est encore parfaitement reconnaissable à l'Ouest du Běň Thoṃ dont elle longe le bord ; plus loin elle se confond avec les nombreuses rigoles, par où les eaux de surface, accumulées dans l'angle Sud-Ouest d'Añkor Thoṃ, s'écoulent vers les canalisations souterraines, dont il a été question plus haut ([1]).

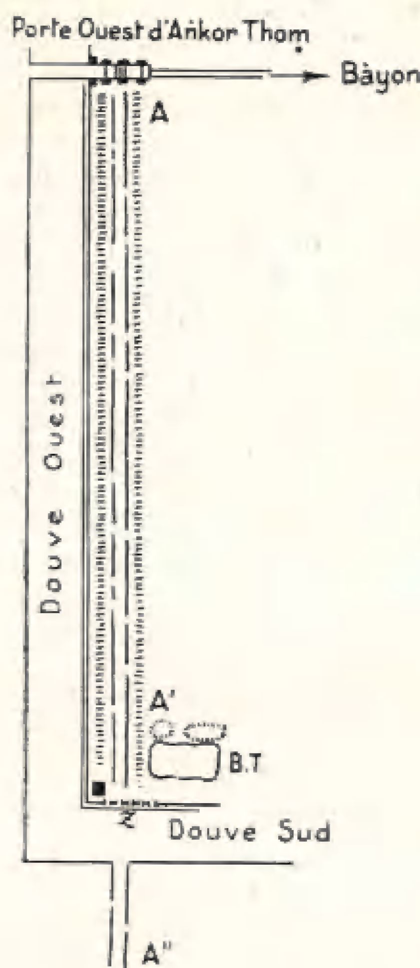


Fig. 15. — Digue et chenal entre le Běň Thoṃ et la porte de Takao (Añkor Thoṃ). B. T., Běň Thoṃ ; Z, vannes d'écoulement.

Chose curieuse : il existe au Sud d'Añkor Thoṃ, dans l'exact prolongement de la dépression repérée par nous, un chenal abandonné et asséché depuis longtemps, dont on peut poursuivre le tracé jusqu'à sa rencontre avec la digue extérieure Sud de la ville de Yaçovarman (pl. XII) ([2]). Nous avons suivi les berges de cet ancien cours d'eau sur plus de 2 kilomètres. Elles sont couvertes de broussaille, et le terrain d'alentour est nettement sablonneux. Serions-nous par hasard en présence d'un ouvrage intéressant le régime hydraulique de la première Yaçodharapurī, et qui aurait été ensuite utilisé en partie par les constructeurs d'Añkor Thoṃ ? La chose ne paraît pas impossible. Mais tout en pressentant la portée du problème que nous pose l'existence, à l'Ouest du Bàkhèṅ, d'un chenal parallèle au cours de la rivière de Siemrāp, je crois devoir en réserver la discussion pour plus tard, car dans l'état actuel de nos connaissances sur le régime des eaux d'Añkor, nous risquerions trop de lui donner une solution de fantaisie, incompatible avec les procédés scientifiques dont s'inspirent nos recherches.

([1]) P. 592.

([2]) L'existence de ce chenal est signalée sur la carte au 1 / 100.000e du Service Géographique (feuille 167 bis) ; voir *BEFEO.*, t. XXXIII, 1933, fasc. 1, p. 312, fig. 11.

Le problème du Bàphûon. — Lorsqu'on examine avec attention le plan d'Aṅkor Thoṃ, on est tenté de se poser la question suivante : comment se fait-il que le Bàphûon, avec son massif imposant, long de 120 m. et large de 100 m., se trouve logé dans ses murs comme dans un lit de Procruste, tandis que, à côté, la svelte pyramide du Phĭmânàkàs qui n'a que 28 × 35 m. à sa base, est entourée, elle, d'une vaste enceinte, mesurant près d'un demi-kilomètre en longueur ? Pour expliquer une telle anomalie, il faut admettre que son architecte ne disposait que d'un espace minime par rapport au volume de la construction à élever (fig. 16). Mais alors, de quelle nature était l'obstacle qui l'obligeait à emprisonner le Bàphûon dans un enclos aussi étriqué ? Ici, le problème se complique, car au Sud de ce temple, il n'y a, en fait de monuments, pratiquement rien, à part quelques insignifiantes bâtisses de basse époque. Force nous est donc de reporter notre attention sur la haute levée de terre qui passe au Sud du Bàphûon, en se dirigeant de l'Est à l'Ouest ([1]). Serait-ce par hasard elle qui nous fournirait la clef de l'énigme ? J'ai déjà dit pour quelles raisons j'ai cru pouvoir identifier cet ouvrage avec la digue qui constituait le bord extérieur du large fossé, creusé par Yaçovarman au Nord de sa ville ([2]). Si l'on admet cette identification comme vraisemblable, on s'explique aisément pourquoi les con-

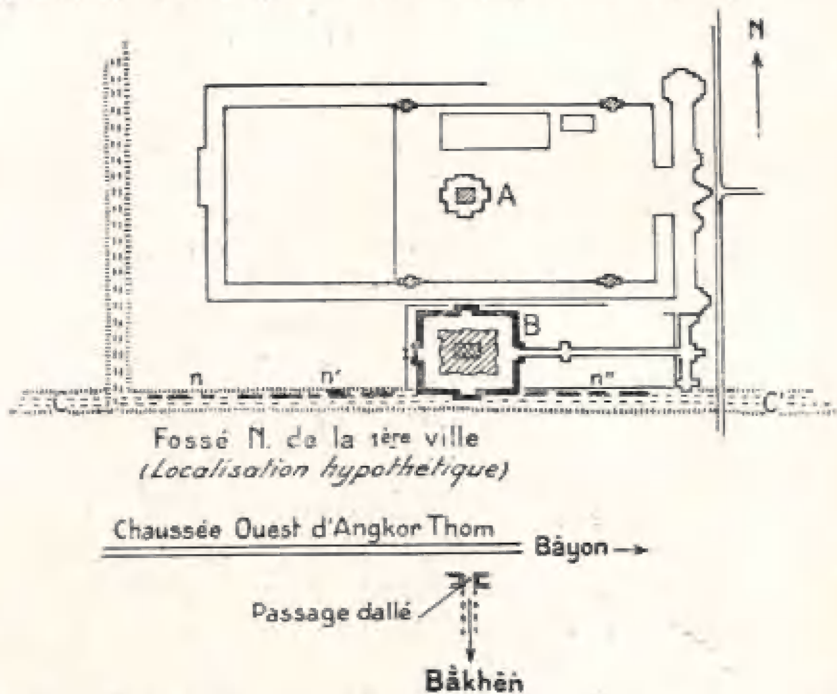


Fig. 16. — Le Bàphûon et le fossé Nord de Yaçodharapura I. A, Phĭmânàkàs ; B, Bàphûon ; CC', levée de terre ; n n' n", gradins de latérite.

([1]) Voir plus haut, p. 577.
([2]) Rp. 1932, p. 338 et suiv.

structeurs du Bàphûon ont été tenus à respecter cette digue : il s'agissait de conserver un ouvrage important dont la suppression, sans doute, ne paraissait guère possible à une époque où le cadre de la première Yaçodharapurī était encore intact [1]. On s'explique de même pourquoi le talus Nord de la digue fut garni de latérite, disposée par gradins [2] : le rôle de ces gradins était d'empêcher, pendant les grandes pluies, le glissement des masses de terre détrempée vers le mur extérieur du Bàphûon, trop faible, pour résister à leur pression ; je rappellerai, à ce propos, que la même précaution avait été prise par rapport à des terrassements datant de la même époque, le long de la route actuelle de Takao [3].

De ce qui précède, il résulte que le Bàphûon, en ce qui concerne la surface occupée par lui, était désavantagé du fait de sa proximité avec le fossé extérieur de la première ville ; si celui-ci n'avait pas existé au moment de son édification, ou si l'on avait pu, sans trop d'inconvénients, le déplacer quelque peu vers le Sud, nous aurions affaire, sans nul doute, à un plan moins paradoxal où le « temple-montagne » se serait trouvé parfaitement à l'aise au milieu d'une enceinte proportionnée à ses dimensions. De cette conclusion en faut-il tirer une autre, en affirmant que le Bàphûon n'a jamais été le centre *géométrique* d'une ville ? Il me semble que oui. D'ailleurs, on n'a relevé jusqu'à présent dans Añkor Thoṃ aucun vestige que nous soyons à même d'attribuer, avec quelque vraisemblance, à une *purī* centrée sur le Bàphûon. Quant aux textes, le seul témoignage qui semble se rapporter à l'existence d'une telle ville, celui de la stèle de Lovêk, n'est pas absolument clair quant au sens du terme sanskrit employé pour désigner l'emplacement, à l'intérieur de la capitale khmère, du Mont d'Or élevé par Udayādityavarman II [4].

---

[1] Voir plus haut, p. 577.

[2] Rapport du Conservateur d'Añkor pour juillet 1932.

[3] Voir plus haut, p. 530. Un autre exemple de ces gradins servant d'étai nous a été récemment fourni par les fouilles d'Ak Yoṃ. Voir à ce sujet, le rapport de M. Trouvé pour décembre 1934, relatif à la découverte à l'intérieur de la digue Sud du Baráy occidental, d'une chaussée antérieure à celle-ci. A propos de cette découverte, M. Cœdès écrivait au Conservateur d'Añkor : « Par ses inscriptions et son style, le monument primitif d'Ak Yom est antérieur à Angkor I. Lorsque le Bakheng fut aménagé en « Mont Central », l'avenue Ouest a pu être prolongée en dehors de l'enceinte Ouest et longer le sanctuaire d'Ak Yom en empiétant même sur la pyramide : c'est à ce moment que se placeraient la construction du mur de soutènement et certains remaniements de l'ensemble, notamment la démolition du sanctuaire Nord-Est. Cet ensemble, amputé d'une partie de ses constructions Nord, dévorées par la chaussée, serait resté un lieu de culte au moins jusqu'en 1001, date de l'inscription de la pierre aux neuf devas. Après cette date la construction de la digue Sud du Baráy, utilisant le tracé de l'ancienne chaussée, aurait achevé d'engloutir le monument ». Cf. également Rp. 1932, p. 331.

[4] Cf. G. Cœdès, *Etudes cambodgiennes*, XIX, *La date du Bàyon*, BEFEO., XXVIII, p. 82 : « même venant après une comparaison avec le mont Meru situé au milieu du Jambudvipa (*madhyasthahemādrijambudvipa*), c'est peut-être forcer un peu le sens du mot *antar* dans l'expression *antassvarṇādri* que de le traduire par « centre (géométrique) de la ville ». Pour l'inscription de Lovêk, voir *ISCC.*, XVII.

Collaboration du Service géographique. — A la fin du mois de janvier 1934, un opérateur du Service géographique, l'adjudant-chef M. Perinelli, fut mis à la disposition de l'Ecole française, pour le relevé des digues, fossés, bassins et vestiges archéologiques de toute espèce, dégagés par nous autour du Bắkhèṅ. Bien que favorisé par le beau temps, ce travail délicat, rendu souvent pénible à cause de la densité du fourré, nécessita près de cinq semaines. Le plan au 1/10.000e de M. Perinelli a enrichi de nombreuses précisions opportunes les résultats déjà acquis par nous sur le terrain (fig. 17) [1]. Ce qui, à première vue, retient l'attention, c'est le grand nombre des *trapăṅ* qui tantôt se répartissent, selon un ordre déterminé, autour du « Mont Central », tantôt se succèdent le long des grandes avenues axiales. De ces pièces d'eau, près de 300 ont été portées sur la carte. Leur nombre total semble dépasser 800. Par endroits, l'ordonnance si caractéristique de ces *trapăṅ* fait songer

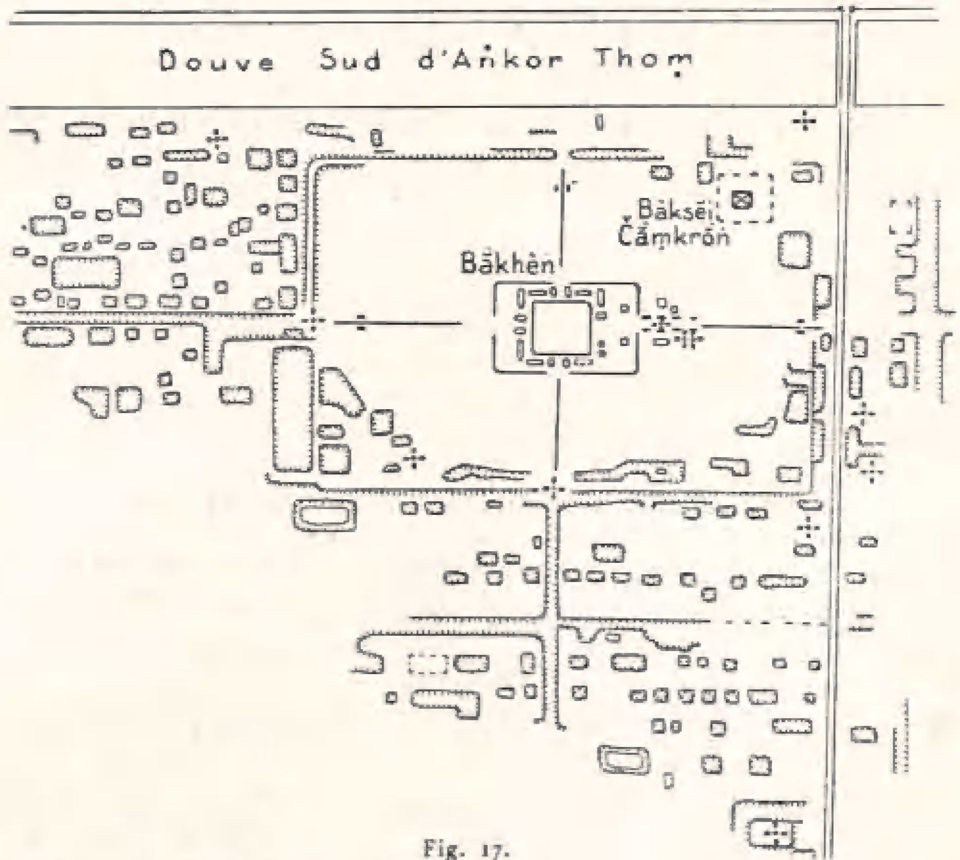


Fig. 17.

Relevé au 1/10.000e de la région du Bắkhèṅ par M. Perinelli du Service Géographique.

[1] Cette carte a été jointe au rapport du Conservateur d'Aṅkor pour mars 1934.

à des rues tracées au cordeau, et cette impression se trouve renforcée par la nature des objets que recèle la brousse alentour. Parmi ces objets, il y a des débris de céramique chinoise et khmère, des tuiles et des abouts de tuiles, des rouleaux de peṣanī, des bronzes, des perles, de petits cristaux de roche, des morceaux de fer couverts d'une rouille pulvérulente. Les sondages, effectués dans un certain nombre de points signalés par M. Perinelli, ont en outre accusé la présence sous terre, à une profondeur de 1 m. 20 et 1 m. 50 environ, de cendres et de menus morceaux de matières carbonisées, indices irrécusables d'une ancienne couche d'habitation [1]. Quelques modestes que puissent paraître ces restes, un archéologue consciencieux ne saurait les négliger.

Outre les pièces d'eau, M. Perinelli a soigneusement étudié, sur ma demande, plusieurs ouvrages de terre situés à proximité de la rivière de Siemrāp, et qui, pour bien des raisons, me paraissaient être contemporains de la première ville d'Aṅkor. Parmi ceux-ci, la digue N.-S. qui longe à l'Est le fossé d'Aṅkor Vắt, présente un intérêt tout particulier, car son tracé correspond très exactement à celui de la levée de terre qui devait clore, du côté de la rivière, l'enceinte de la *purī*. M. Perinelli a pu suivre cette digue jusqu'à son point de rencontre avec l'avenue axiale Est ; au delà de ce point, son tracé devient incertain, mais il semble bien qu'il ait subi un léger décallage de 20 à 30 mètres [2].

Grâce à la collaboration de M. Perinelli, nous avons pu déterminer l'exact emplacement du groupe de ruines, repéré sur la rive droite du Stuṅ Siemrāp au cours de ma précédente mission. Elles se trouvent, non pas dans le prolongement de la chaussée Est du Băkhèṅ, ainsi que nous l'avions cru, mais à environ 150 m. au Nord de cet axe. La chaussée aboutissait donc directement à la rivière, en passant au Sud du petit sanctuaire dont la fouille nous avait livré le torse d'une divinité féminine [3]. J'avais donc, en ce qui concerne ce monument, à modifier quelque peu les indications portées sur notre carte de 1932. Je le fis d'autant plus volontiers, que des recherches toutes récentes, effectuées par mon collègue G. Trouvé, de l'autre côté de la rivière, ont permis de reporter plus au Sud, donc vers l'axe du Băkhèṅ, le point de départ de l'ancienne chaussée qui reliait jadis Lolei, la capitale d'Indravarman, à la première ville d'Aṅkor [4] (pl. XII).

---

[1] Il n'est guère douteux que le niveau auquel appartiennent ces objets et matières ne soit celui de l'ancienne ville (Yaçodharapura I).

[2] Voir pl. XII.

[3] Rp. 1932, pl. IV, B.

[4] Cette chaussée avait attiré mon attention dès juillet 1932, lorsque je survolais la région d'Aṅkor avec le lieutenant de vaisseau Menès. Elle part de l'angle N.-O. du Indratataka et se dirige vers Aṅkor suivant un tracé rectiligne S.-E.-N.-O. Voir à ce sujet ce que M. Parmentier écrit dans *BEFEO.*, t. XXXIII, p. 1115, à propos du levé d'avion du capitaine Gouët : « une ligne rigide N.-O.-S.-E. file à 1 km. S.-O. du Pr. Kravăn ; elle rencontre la route du petit circuit à 1 km. au Nord de l'axe d'Aṅkor

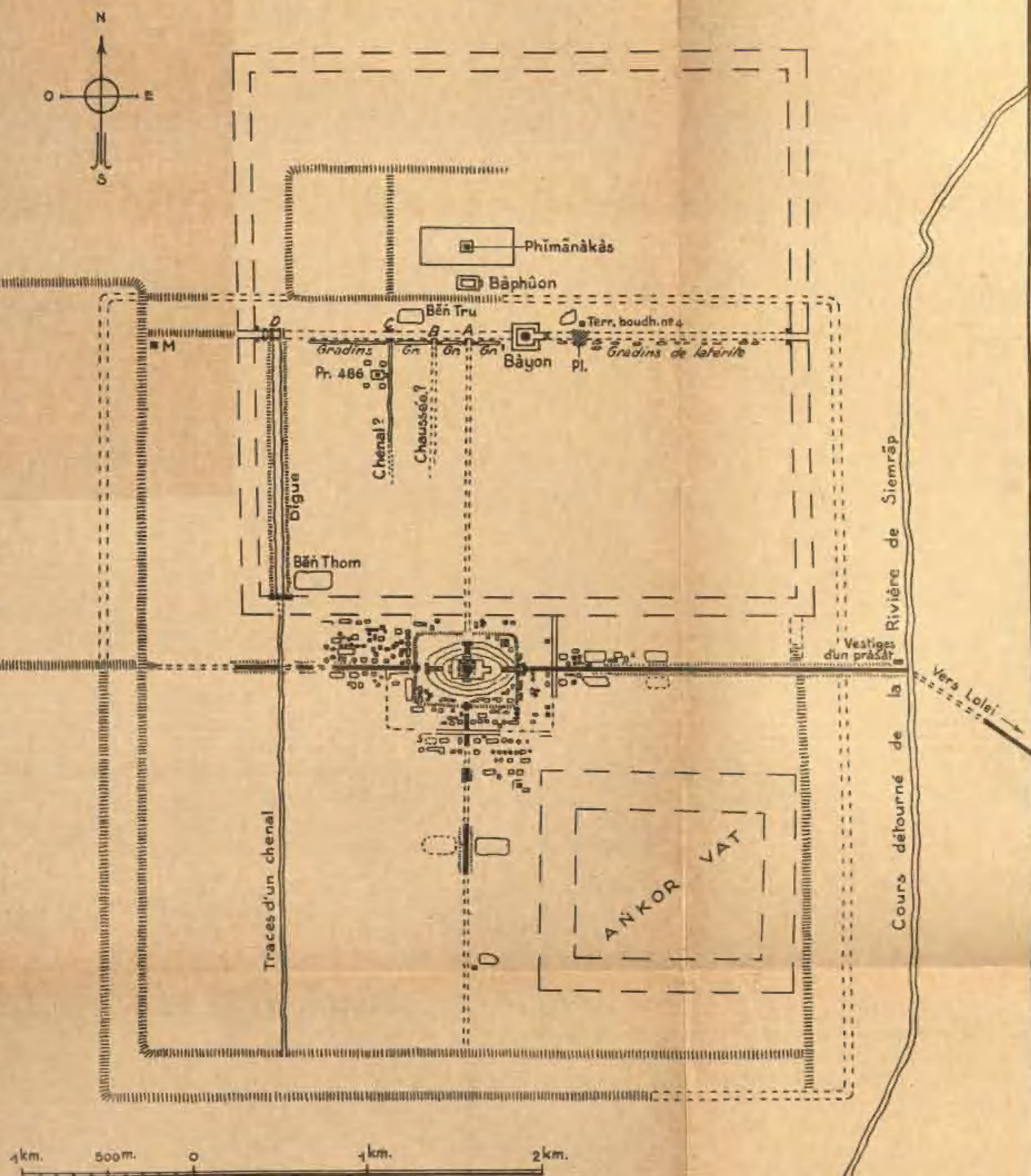
En terminant mon rapport, je tiens à dire quelques mots des principes généraux qui m'ont guidé au cours des deux campagnes archéologiques, consacrées au Bàkhèṅ et à la ville de Yaçovarman. Bien avant que ne fût donné le premier coup de pioche, j'étais déjà à même de fixer sur un plan schématique les principaux éléments de la première Yaçodharapura. Autrement dit, il s'agissait non pas de découvrir, dans le sens propre du mot, une ville inconnue, mais de contrôler sur un terrain encore peu exploré un ensemble de faits déterminé par raisonnement. Une tâche aussi nettement définie me permettait de grouper et d'intensifier mes efforts autour d'un seul et unique objectif, ce qui constituait, certes, un avantage appréciable. D'autre part, je ne me dissimulais point certains graves inconvénients qui rendaient extrêmement délicate la solution intégrale du problème posé. Il fallait, à tout prix, ne pas se laisser assujettir par un parti pris, par une idée fixe, ne pas imposer aux faits réellement observés une interprétation tendancieuse, dans le seul désir de voir triompher une théorie. Il fallait, en d'autres termes, garder vis-à-vis de soi-même, son indépendance de chercheur scientifique, pour qui l'honnêteté et la discipline professionnelle viennent avant toute autre chose.

C'est avec infiniment de raison qu'un maître des sciences historiques, passionné pour les longues et patientes enquêtes, Fustel de Coulanges, signalait à ses disciples le danger que présentent les idées préconçues, les problèmes résolus à l'avance : « Au lieu d'étudier l'objet en soi et tel qu'il est, vous y portez, vous sujet pensant, vos idées personnelles. Vous croyez regarder l'objet et vous ne regardez que votre propre pensée. Vous êtes dominé par votre propre pensée au point de ne voir qu'elle et de la voir partout. C'est la plus grande cause d'erreur de l'histoire. Il y a des esprits qui, pour ce seul motif, sont comme incapables de voir le vrai. » (1) Ne reconnaître dans les objets que le reflet de sa propre pensée, c'était là l'écueil à éviter ! Aussi me suis-je efforcé, de mon mieux, de ne pas céder à la tentation de considérer chaque vestige exhumé par mes coulis, comme un témoignage irrécusable en faveur de ma thèse. Ai-je toujours réussi « à ne voir que le vrai », c'est-à-dire à séparer ce qui est de bon aloi et franchement utilisable pour mes recherches, de ce qui demeure encore douteux ? Je ne puis l'affirmer, car le départ souvent, n'a pas été facile. Je ne puis attester, à la fin de ce rapport, que la sincérité de l'effort accompli.

V. GOLOUBEW.

Vât et à 750 m. à l'Est de la rivière ; on n'en voit pas la suite vers le Nord-Ouest. Prolongée en ce sens, elle atteint la rivière en face de l'avenue E.-O. du Phnom Bàkhèṅ ; si on la continue vers le Sud-Est, il semble qu'on doive arriver à Lolei. Ce pourrait être « l'ancienne jonction de Hariharālaya et de Yaçodharapura ». Les observations de M. Parmentier concordent donc parfaitement avec celles de M. Trouvé, faites sur le terrain (*BEFEO.*, t. XXXIII, p. 1126).

(1) Cette citation est empruntée à l'excellent petit livre du Comte Du Mesnil du Buisson sur *La technique des fouilles archéologiques*, paru au cours de cette année chez Paul Geuthner, à Paris (p. 28).



Plan de la Ville de Yaçovarman (Añkor I)

d'après les travaux de V. Goloubew et H. Marchal (Décembre 1933-Mars 1934).

ESSAI SUR LES MOULURES DE BAIES DES MONUMENTS D'AṄKOR

(Pl. XIII.)

A la faveur de quelques jours passés à Aṅkor, nous relevâmes les principaux profils de baies sur les édifices les plus importants du groupe. Dans certains grands ensembles, il ne nous a pas été possible de voir toutes les ouvertures, mais nous pensons cependant avoir recueilli les profils les plus caractéristiques.

Bien qu'un assez grand nombre de moulures ait été relevé, des vérifications ultérieures sur place et l'étude d'autres profils de monuments épigraphes pourraient amener des rectifications dans le classement que nous avons tenté d'effectuer ; il ne semble pas, cependant, que les grandes divisions que nous proposons puissent subir de très fortes modifications.

Si nous étudions les baies d'art khmèr primitif, nous ne rencontrons, à part deux exceptions [1], que des chambranles non ornés ou, peu fréquemment, une bande plate assez large qui cerne le contour extérieur de l'ouverture [2].

Deux monuments d'art primitif présentent des moulures de baies : Hân Ĉei A, *IK.* 83 [3], et le Pràsàt Práḥ Thât Thoṃ [4], *IK.* 108 ; nous n'en avons pas, malheureusement, les profils.

D'après les documents que nous avons pu consulter, les édifices à linteaux du type II intermédiaire présentent généralement la bande plate d'encadrement à leurs baies. Mais ce détail se rencontre aussi à Saṃbór-Prei Kŭk (Tour aux lions C^1) en liaison avec un linteau II et au Pràsàt Trapăṅ Sram, *IK.* 119, où il est associé avec un linteau du type I.

En outre, il convient de noter que le Pràsàt Daṃrĕi Kràp, daté probablement de 802 A. D. [5], ne présente ni bande saillante extérieure ni moulures [6].

---

(1) *AKP.*, t. I, p. 35-36 et note 1 de la page 36.

(2) Pràsat Kŏmpoṅ Práḥ, *IK.* 146,5 ; Pràsat Phuṃ Pràsàt, *IK.* 153 ; Saṃbór-Prei Kŭk C^1; Práḥ Thât Sram, *IK.* 119 (Pràsàt Trapăṅ Sram) ; Phnoṃ Bàsĕt, *IK.* 78 (*AKP.*, t. I, p. 134).

(3) *AKP.*, t. I, p. 195. Linteau du type I. Inscription Cœ. 81 du VIe siècle çaka. La figure 73, page 87 de l'*IK.*, t. I, paraît indiquer des moulures très simples ; elles sembleraient être plutôt une complication de la bande plate que de véritables moulures. Il convient de remarquer que les piédroits sont assemblés d'onglet avec le linteau (*AKP.*, t. I, p. 36, note 2), fait qui facilite le raccordement des profils. La bande plate s'accommode bien plus aisément d'un assemblage d'équerre.

(4) *AKP.*, t. I, p. 206, et t. II, planche XCI. Linteau du type II.

(5) *Evolution du linteau khmèr*, par Ph. Stern, Revue des Arts Asiatiques, 1934, p. 252.

(6) *AKP.*, t. I, fig. 51.

Dans le but de faciliter l'étude de ces profils en art khmèr classique, un numéro d'ordre a été attribué à chaque élément, mais le profil-type, très complexe, que nous donnons ci-dessous n'a pas été rencontré et ne doit pas exister.

En partant du tableau du piédroit, cette numérotation est la suivante :



Fig. 18. Moulure de baie des monuments d'Aṅkor. Profil-type.

1° Bande plate ;
2° Gorge entre doucines opposées ;
3° Bande entre le n° 2 et le n° 4 ;
4° Doucine ou segment de cercle ;
5° Arêtes (de une à trois) ;
6° File de boutons fleuris ;
7° Bande plate ;
8° Doucine et listels.

Nous allons tenter de suivre l'évolution de ces moulures en nous guidant principalement sur l'élément n° 4. Cette doucine part d'une forme très allongée, au début de l'art classique (art de Rolûoḥ), s'accentue rapidement (Bàksĕi Čàṃkrôṅ), diminue de longueur et prend une forme en S de plus en plus prononcée (Khlăṅ Nord — Enceinte Royale). Prâḥ Pĭthu (Tour C, [18]) (1) montre sa transformation en quart de cercle et le Bàyon, son terme final en segment de cercle.

Un second profil en arêtes (n° 5) évolue également d'une arête peu importante à l'origine (Kuṭĭçvara) à une suite de trois dents dès le Mébôn oriental et Bàt Čŭṃ; il se déchiquette et se complique au Bàphûon et à Aṅkor Vàt pour retomber à deux arêtes à Praḥ Khằn 522 et à une seule au Bàyon et aux avant-corps des Pràsàt Suor Prat.

Un autre guide peut être trouvé dans le profil n° 2 où l'on voit la gorge très large et relativement peu profonde à Kuṭĭçvara et au Phnoṃ Bàkhèṅ se resserrer et se creuser jusqu'à l'innovation du Bàphûon où une saillie vient occuper le fond de cette moulure.

Les profils ornés de boutons de fleurs et de fleurs ou de feuilles ne semblent apparaître qu'avec Bantãy Saṃrè [27] et Aṅkor Vàt [29 à 31]. Nous retrouvons ensuite cette décoration à Bantãy Kdĕi [33] et à Bantãy Čhmàr, *IK*. 816.

L'élément n° 3, dont nous voyons peut-être la naissance en deux faibles arêtes au Mébôn oriental et à Prè Rup, se dessine plus nettement au Khlăṅ Nord et prend sa forme définitive dès le Tà Kèv 533. Cet élément peut cependant ne pas exister dans quelques profils postérieurs, mais il permet de départager certaines moulures, telles celles du Mébôn [9] et du Tà Kèv 533 [14], par exemple.

---

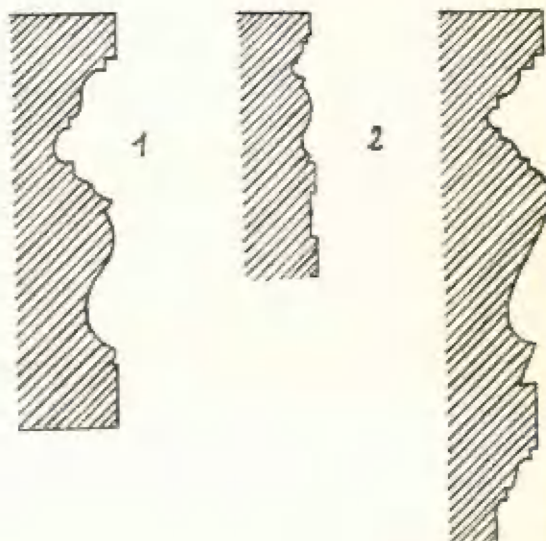
(1) Les numéros entre crochets [ ] donnent l'ordre de classement des profils dans la planche.

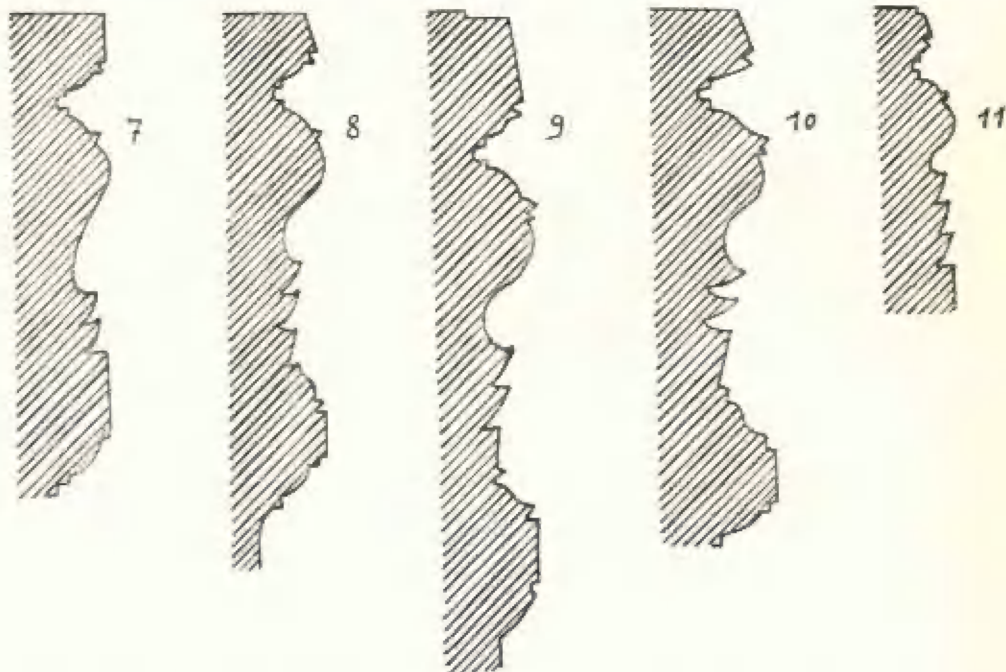
PROFILS

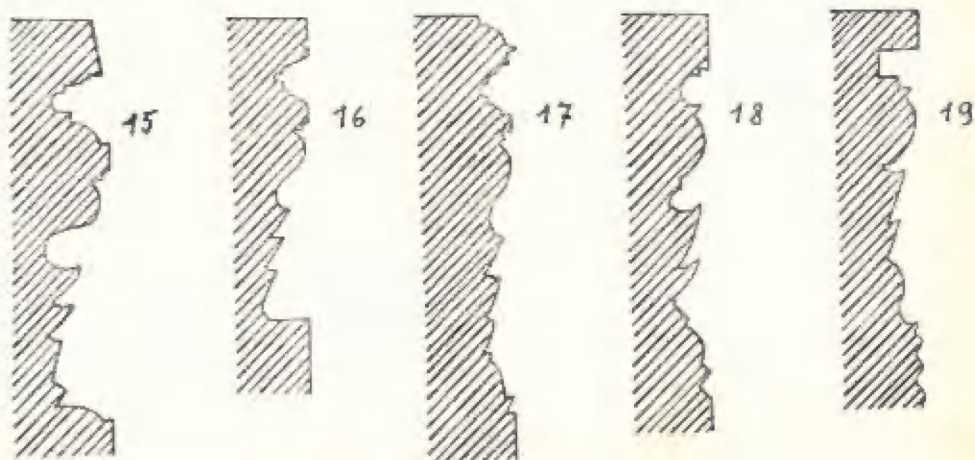
DE

MOULURES (cf. p. 601).

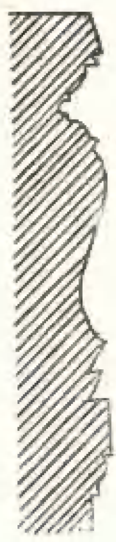
Echelle au quart
de la grandeur.








4


5


6


12


13


14


20


21


22


23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34


36

37

38

Sous réserve de vérifications ultérieures et d'une étude plus complète à l'aide d'un plus grand nombre de documents, il semble possible de classer ces profils suivant leurs principales caractéristiques et de déterminer de façon approchée l'époque où certaines de ces moulures ont apparu. Dans l'ordre des éléments du profil-type, nous pouvons faire les remarques suivantes :

La gorge évasée (moulure nº 2) ne paraît exister avec cette ampleur relative qu'au début de l'art classique, jusqu'à Kòḥ Ker (1) ; la saillie qui vient en occuper le fond ne se montre qu'à partir du Bàphùon, sans que sa présence soit constante.

L'élément nº 3 n'a pas été rencontré avant le Tà Kèv 533 et l'Enceinte Royale ; il peut s'atténuer par la suite (Práḥ Pĭthu, Tours C. [18], S.-O. [19], S.-S.-O. [32]) jusqu'à rappeler la petite arète, simple ou double, de Baksĕi Čàṃkrŏṅ ou du Mébŏn oriental.

La doucine nº 4 diminue de longueur de façon presque constante ; nous la voyons en effet dans le rapport 1/2 à 2,6 (2) à l'origine, dépasser le rapport 1 à 3 avant la fin du IXe siècle çaka, atteindre le rapport 1 à 4 au Xe siècle et arriver au rapport maximum de 1 à 6. 7 au Bàphùon [24], lorsque la doucine s'est transformée en quart de cercle.

Le quart de cercle, qui se substitue presque brutalement à cette doucine, n'apparaît pas avant Práḥ Pĭthu, Práḥ Pàlilày et le Bàphùon, mais certains monuments de la seconde période classique reprennent la doucine, en lui donnant cependant une importance bien moins considérable qu'avant (rapport 1/5 à 5, 2).

Enfin, l'élément supplémentaire nº 8 est spécial à la période de Bàkoṅ (3) à Kòḥ Ker, mais peut ne pas exister (Lolei).

En ne tenant compte que de ces profils, le Phnoṃ Bàkhèṅ 496 [3] serait légèrement antérieur à Lolei 589 [4] ; ensuite viennent le Mébŏn 531 [9] et Prè Rup 538 [10]. Le Khlĕṅ Nord 480 [13] et le Tà Kèv 533 [14] seraient entre eux et l'Enceinte Royale 476 [15], et le Phĭmãnàkàs 476 [12] pourrait se classer juste avant ces derniers (4).

Práḥ Pàlilày 478 [20] précéderait (5) le Bàphùon 475 [22 à 24] ; ensuite viennent Thommanon 490 [25] et Bantãy Saṃrè 541 [26 à 28], que les moulures

---

(1) Nous n'avons pas vu les monuments du groupe de Kòḥ Ker, mais, sur certaines photographies, se distingue l'élément supplémentaire nº 8 (Pràsat Nãṅ Khmau) et l'élément nº 3 ne paraît pas exister ; ces profils pourraient donc se classer entre Prè Rup et le Khlĕṅ Nord.

(2) Ce rapport a été calculé en prenant le profil nº 4 comme unité et sans tenir compte des profils nos 7 et 8.

(3) Nous n'avons pas relevé les moulures de Bàkoṅ, mais certaines photographies montrent nettement cet élément.

(4) Les moulures de ce monument sont petites et usées, ce qui rend leur classement assez incertain.

(5) Classement incertain, les moulures de Práḥ Pàlilày n'étant pas très caractéristiques. L'absence de saillie au fond de la gorge nº 2 a été le seul élément qui nous ait incité

des fausses-portes de la cella [27] classent après Thommanon 490 [25] et rapprochent ainsi d'Añkor Vât 497 [29 à 31]. Ce dernier édifice offre une catégorie spéciale de profils (moulures n° 5) qui n'a pas été rencontrée dans les autres monuments étudiés.

Avec Bantãy Kdĕi 535 [33], nous retrouvons la doucine n° 4, mais les profils n° 2 et n° 6 déclassent cette doucine qui est ainsi une reprise de l'ancien élément n° 4, précédemment transformé en segment de cercle ; Práḥ Pĩthu 481/5 est dans le même cas (Tour S.-S.-O. [32]). Si l'on ne tenait compte que de la doucine, ces deux monuments se classeraient après l'Enceinte Royale 476 [15].

Avec Tà Prohm 534 [34], les moulures se simplifient, les arêtes n° 5 tombent à deux, ainsi qu'à Práḥ Khån 522 [35] où les profils sont très mous. Au Bàyon 474 [37], le n° 5 est à arête unique, le segment de cercle est presque complètement écrasé et aux avant-corps des Pràsàt Suor Prat 480 [38], tout l'ensemble devient presque un profil en dents de scie inégales, confus et peu vigoureux.

Nous avons cru pouvoir donner ci-dessous un essai de classement par périodes ; les dates indiquées sont en ère çaka.

De 811 à 869 (moulures 1 à 6).	Elément n° 8 (1). Elément n° 4 très allongé, dans le rapport 1/2 à 2, 6 avec l'ensemble des moulures. Une à deux arêtes n° 5.
De 874 à 933 (moulures 7 à 15).	Elément n° 8. Elément n° 4 : rapport 1/3, 2 à 3, 7. Début du profil n° 3 à la fin de cette période. Trois arêtes n° 5 (2).
Milieu du Xe siècle (moulures 16 à 18).	Elément n° 4 : rapport 1/4 à 4, 2. Profil n° 3 (3). Transformation du profil n° 4.
Deuxième partie du Xe siècle à la fin du XIe (moulures 19 à 31).	Elément n° 4 en quart de cercle : rapport 1/4, 8 à 6, 7. Biseau saillant au fond de la gorge n° 2 à partir du Bàphûon (4). Boutons fleuris au profil n° 6 à partir de Bantãy Saṃrè probablement (5).
Fin du XIe et début du XIIe siècle (moulures 32 et 33).	Doucine n° 4 réapparaissant dans le rapport 1/5 à 5, 2. Le biseau saillant se maintient au fond de la gorge n° 2.

à lui assigner ce classement. Si, comme nous le supposons, certains monuments postérieurs à Añkor Vàt n'ont pas de saillie au fond de la gorge n° 2, le profil de Práḥ Pàlilãy pourrait être classé près du n° 34 de la planche. Même observation pour la moulure n° 21 (Práḥ Pĩthu, Tour N.-O.).

(1) N'existe pas obligatoirement (Lolei [4]).

(2) Sauf au Phĩmãnàkàs [12] (2 arêtes).

(3) N'existe pas obligatoirement (Práḥ Pĩthu [18] et [19]).

(4) N'existe pas obligatoirement (Thommanon [25] — Bantãy Saṃrè [26]).

(5) Pourraient ne pas exister obligatoirement.

XII[e] siècle (moulures 34 à 38).	Elément n° 4 dans le rapport 1/4, 7 à 5, 5 (1). Le biseau saillant se maintient au fond de la gorge n° 2 (2). Arêtes n° 5 retombant à 2 et 1. Profils de plus en plus confus.

Le tableau I récapitule les données précédentes par monument ; les croix dans les colonnes indiquent les éléments existants et les chiffres, le nombre des arêtes pour les profils n[os] 5 et 6. Les seules moulures étudiées sont celles des baies citées dans la légende de la planche. Le tableau II indique les inscriptions découvertes dans les temples (dates en ère çaka), en respectant l'ordre du tableau I. Le détail des observations se rapportant à ces moulures a été indiqué en appendice.

R. DALET.

(1) Sauf aux avant-corps des Prāsāt Suor Prat [38], rapport 1/3,5.
(2) Sauf au Nāk Pān [36].

Légende de la planche.

1. Kuṭiçvara 535, 2 : Tour C.
2. Kapilapura 497, 2 : Tour C.
3. Phnoṃ Bàkhèṅ 496 : Tour C., porte N.
4. Lolei 589 : Tour N.-O., baie.
5. Pràsàt Kravàn 537 : Tour C.
6. Bàksĕi Čàṃkrôṅ 495 : Fausse-porte S.
7. Pràsàt Lăk Năṅ 540 : baie.
8. Bàt Čŭṃ 536 : Tour C.
9. Mébôn 531 : Tour C., porte.
10. Prè Rup 538 : Tour S.-O., baie.
11. Pràḥ Ĕinkôsĕi 544 : Tour N. Baie isolée de l'Est, cadre mouluré orienté à l'Ouest.
12. Phĭmànàkàs (Pyramide) 476 : Gopura S., face N.
13. Khlăṅ Nord 480 : Porte O. sous porche.
14. Tà Kèv 533 : Gopura I E., porte intérieure O.
15. Enceinte Royale 476 : Gopura E.-S., baie latérale E. (mêmes moulures au Gopura E.).
16. Temple 487 (Maṅgalârtha) : Porte E. sous porche.
17. Pràḥ Ĕinkôsĕi 544 : Tour C.
18. Pràḥ Pĭthu 481/5 : Tour C., aile N., porte du vestibule.
19. Pràḥ Pĭthu 481/5 : Tour S.-O., aile S., porte sous porche.
20. Pràḥ Pàlilày 478 : Tour C., porche E.
21. Pràḥ Pĭthu 481/5 : Temple N.-O., porte E. de la cella.
22. Bàphûon 475 : Gopura II S., cadre intérieur de la fenêtre N. Portes des Gopura II S. et II O.
23. Bàphûon 475 : Gopura III E., porte E. sous porche.
24. Bàphûon 475 : Gopura IV E., porte O. sous porche.
25. Thommanon 490 : Tour C., fausse-porte S.
26. Bantăy Saṃrè 541 : Enceinte I, gopura E., porte latérale S. Tour C., avant-corps S., O. et N. Bibliothèque S., porche O., porte O. et fausse-porte E. Tour C., fenêtres des avant-corps.
27. Bantăy Saṃrè 541 : Tour C., fausse-porte S.
28. Bantăy Saṃrè 541 : Galerie I, face E., deuxième fenêtre O. vers le Sud après le Gopura E.
29. Aṅkor Vàt 497 : Gopura IV O., aile N., première fausse-fenêtre E.
30. Aṅkor Vàt 497 : Gopura II E., entrée S., face E.
31. Aṅkor Vàt 497 : Galerie III, face O., porte O. sous avant-corps. Cloître, aile E. Trois baies entre le cloître et la galerie II. Bibliothèque N. (échelle réduite).
32. Pràḥ Pĭthu 481/5 : Tour S.-S.-O., porte E. sous porche.
33. Bantăy Kdĕi 535 : Tour C., aile N., passage E.
34. Tà Prohm 534 : Enceinte I, face E., porte latérale N.
35. Pràḥ Khằn 522 : Gopura II E., aile E., cadre intérieur, fenêtre N. (même profil à la galerie en croix O).
36. Năk Pằn 527 : Templion central, baie.
37. Bàyon 474 : Nef de la cella, porte S. entre tourelles à visages.
38. Pràsàt Suor Prat 480 : Tour au S. de l'accès du Khlăṅ Sud, avant-corps O., fenêtre N., moulures intérieures.

TABLEAU I.

MONUMENTS	1		2		3	4		5	6	7	8
	N° d'ordre des moulures dans la planche		(gorge)	(saillie)		(doucine)	(segment de cercle)				
Kuṭiçvara 535, 2..	1	×	×			×		1		×	
Kapilapura 497, 2	2	×	×			×		1		×	
Phnoṃ Bākhèṅ 496..	3	×	×			×		1		×	×
Lolei 589	4	×	×			×		2		×	
Prāsāt Kravān 537	5	×	×			×		2		×	×
Bàksĕi Čāṃkrŏṅ 495	6	×	×			×		2		×	×
Prāsāt Lāk Nāṅ 540.	7	×	×			×		2		×	×
Bāt Čŭṃ 536	8	×	×			×		3		×	×
Mébŏn 531.	9	×	×		×(?)	×		3		×	×
Prè Rup 538	10	×	×		×(?)	×		3		×	×
Prāḥ Einkosĕi 544..	11	×	×			×		3		×	
Phīmānākas 476 (Pyramide).	12	×	×			×		2		×	
Khlăṅ Nord 480..	13	×	×		×(?)	×		3		×	
Tà Kèv 533	14	×	×		×	×		3		×	×
Enceinte Royale 476	15	×	×		×	×		3		×	
Maṅgalārtha 487 (1).	16	×	×		×	×		3		×	
Prāḥ Einkosĕi 544..	17	×	×		×	×		3		×	
Prāḥ Pīthu 481/5.	18	×	×			×		2		×	
Prāḥ Pīthu 481/5	19	×	×		×		×	3		×	
Prāḥ Pălilāy 478.	20	×	×		×		×	3		×	
Prāḥ Pīthu 481/5.	21	×	×		×		×	3		×	
Bāphûon 475..	22	×	×		×		×	3		×	
Bāphûon 475	23	×	×	×	×		×	3		×	
Bāphûon 475..	24	×	×	×	×		×	1 + 2		×	
Thommanon 490 (2)	25	×	×		×		×	3		×	
Bantāy Saṃrè 541	26	×	×		×		×	3		×	
Bantāy Saṃrè 541	27	×	×	×	×		×	3	1	×	
Bantāy Saṃrè 541	28	×	×	×	×		×	2	1	×	
Aṅkor Vāt 497.	29	×	×	×	×		×	2	1	×	
Aṅkor Vāt 497	30	×	×	×	×		×	2		×	
Aṅkor Vāt 497	31	×	×	×	×		×	3		×	
Prāḥ Pīthu 481/5	32	×	×	×	×	×		2	1	×	
Bantāy Kdĕi 535..	33	×	×	×	×	×		2	1	×	
Tà Prohm 534.	34	×	×	×	×		×	2		×	
Prāḥ Khăn 522	35	×	×	×			×	2		×	
Nāk Pān 527	36	×	×		×		×	1		×	
Bàyon 474..	37	×	×	×	×		×	1		×	
Prāsāt Suor Prat 480	38	×	×	×	×		×	1		×	

(1) Monument vraisemblablement composé de réemplois.
(2) Les moulures de Čau Sày, IK. 489, sont identiques.

Tableau II.

Principales inscriptions (1).

Kuṭiçvara 535, 2.	
Kapilapura 497, 2.	Cœ. 300 : XIIe-XIIIe ; Cœ. 579 (stèle) : 890.
Phnoṃ Bàkhèṅ 496 (fondé en 811).	Cœ. 464 (cella) et 558 : 890 ; Cœ. 729 : (base N.-E. de la pyramide) VIe.
Lolei 589.	Cœ. 323 à 338 : 811-815.
Pràsàt Kravàn 537.	Cœ. 269 à 271 (Tours S., C. et N.) : 843.
Bàksĕi Čàṃkrŏṅ 495.	Cœ. 286 : 869.
Pràsàt Lắk Nāṅ 540.	Cœ. 265 : 881.
Bàt Čŭṃ 536.	Cœ. 266/8 : 882 et IXe.
Mĕbŏṇ 531.	Cœ. 528 (stèle) : 874.
Prè Rup 538.	Cœ. 527 (Tour N.-E.) : XIe ; Cœ. 777 (Pierre à dépôt sacré) : IXe ; Cœ. 806 (Stèle) : 883.
Práḥ Ĕinkósĕi 544.	Cœ. 262 : 890/904 ; Cœ. 263 (Stèle) : 890/892.
Phĭmānàkàs 476.	Cœ. 291 : 832 (réemploi).
Khlăṅ Nord 480.	Cœ. 468 : Xe ; Cœ. 542 : X-XIe.
Tà Kèv 533.	Cœ. 275 : 924 ; Cœ. 278 : 929.
Enceinte royale 476.	Cœ. 292 (Gopura E.) : 933.
Maṅgalàrtha 487.	Cœ. 488 (Piédroit) : 1217 ; Cœ. 567 (Stèle) : 1203.
Práḥ Ĕinkósĕi 544.	Cœ. 262 : 890/904 ; Cœ. 263 : 890/892.
Práḥ Pĭthu 481/5.	Cœ. 543 (Fragment de stèle) : IXe.
Práḥ Pàlilày 478.	Cœ. 546 : ?
Práḥ Pĭthu 481/5.	Cœ. 543 (Fragment de stèle) : IXe.
Bàphŭon 475.	Cœ. 583 (Stèle) : 866/890 ; Cœ. 732 (Stèle bûchée) : Xe.
Thommanon 490.	
Bantăy Saṃrè 541.	
Aṅkor Vàt 497.	Cœ. 298/9 : XIIe.
Práḥ Pĭthu 481/5.	Cœ. 543 (Fragment de stèle) : IXe.
Bantăy Kdĕi 535.	Cœ. 272 (1ère enceinte, angle N.-E.) : XIIe ; Cœ. 532 (Temple E. — réemploi) : entre 866 et 890 ?
Tà Prohm 534.	Cœ. 273 (Stèle) : 1108 ; Cœ. 274 : XIIe.
Práḥ Khăn 522.	Cœ. 462 : XIIe ; Cœ. 621 à 642 : XIIe ; Cœ. 670/1 : XIIe.
Năk Păn 527.	Cœ. 564/5 : ?
Bàyon 474.	Cœ. 293/4 : XIIe ; Cœ. 470 (Piédroit ?) : XIIIe ; Cœ. 539 : XIIe ; Cœ. 700 : XIIe ; Cœ. 775/6 (Graffito 1 ligne (cella) et graffito sur socle du Buddha) : XIe.
Pràsàt Suor Prat 480.	

(1) Dates en ère çaka (78 A. D.).

Appendice.

Moulure n° 1 : Bande plate, assez souvent inclinée (Mébôn 531 [9], Pré Rup 538 [10], Tà Kèv 533 [14], Aṅkor Vắt 497 [29 à 31], etc.), présentant parfois en retrait du côté du tableau, soit un pan coupé (Lolei) 589, Tour N.-O. [4]), soit un listel (Mébôn 531, Tour C., porte E. [9], Práḥ Ĕinkôsĕi 544, Tour N. [11]), soit encore un quart de rond entre deux listels (Khlẵṅ N. 480, Porte O. sous porche [13]). Dans certains cas, elle porte, vers l'élément n° 2, une double rainure délimitant un petit filet (Bantãy Saṃrè 541, Galerie I, fenêtres intérieures de la face E. [28], Práḥ Pĭthu 481/5, Tour S.-S.-O. [32]).

Moulure n° 2 : Gorge séparant l'élément n° 1 de l'élément n° 3 ou n° 4, composée généralement de doucines opposées partant de listels qui délimitent une gorge (Kuṭiçvara 535, 2, Tour C. [1], Phnoṃ Bằkhèṅ 496, Tour C. [3] où cet élément est très important) et aboutissant à deux autres listels formant liaison avec les éléments n° 1 et n° 3 (ou n° 4). Ces derniers listels se relèvent rapidement en arêtes (Pràsàt Lắk Nãṅ 540 [7]) et les doucines s'ornent de rainures supplémentaires (Bàphûon 475 [22 à 24], Bantãy Saṃrè 541 [27 et 28], Aṅkor Vắt 497 [29]). Le fond de la gorge est occupé au Bàphûon 475 (Galeries III et IV, gopura E. [23 et 24]) par une saillie qui s'amplifie à Bantãy Saṃrè 541 [27 et 28], à Aṅkor Vắt 497 [29 à 31] et à Bantãy Kdĕi 535 [33] (c'est alors une file de boutons fleuris entre deux listels) pour se réduire ensuite en un biseau plus ou moins aigu (Práḥ Khằn 522 [35], Bàyon 474 [37]) entre deux listels qui disparaissent aux avant-corps des Pràsàt Suor Prat 480 [38].

Moulure n° 3 : Cette moulure commence à se dessiner (?) au Mébôn 531 [9]. Au Tà Kèv 533 [14], c'est déjà un filet de biais suivi d'une petite arête ; elle s'atténue à Práḥ Pĭthu 481/5 (Tour S.-O. [19]), lorsque la moulure n° 4 se transforme, et reprend une ampleur plus grande ensuite. Elle s'orne parfois, sur la partie plate, d'une minuscule baguette entre creux légers (Bantãy Saṃrè 541, Galerie I, fenêtres [28]) et à Aṅkor Vắt 497 (Gopura II E., entrée S. [30]) devient un biseau par suite de sa combinaison avec la partie finale de la moulure n° 2.

Moulure n° 4 : Grande doucine plate à l'origine (Kuṭiçvara 535, 2, Tour C. [1]) qui s'accentue (Bàksĕi Čăṃkrŏṅ 495 [6]) de plus en plus en diminuant de longueur (Enceinte Royale 476, Gopura E. [15]), s'orne d'un listel vers les deux tiers à Práḥ Pĭthu 481/5 (Tour C. [18]) et se transforme en quart ou tiers de cercle suivant la vigueur des moulures (Práḥ Pĭthu 481/5, Tours S.-O. [19] et N.-O. [21], Práḥ Pàlilăy 478 [20], Bàphûon 475 [22 à 24], Bantãy Saṃrè 541 [26 à 28], Thommanon 490 [25], Aṅkor Vắt 497 [29 à 31], Tà Prohm 534 [34]) ; cette doucine reparaît à Bantãy Kdĕi 535 (Aile N. de la Tour centrale, passage E. [33] où une file saillante de boutons fleuris se voit dans la gorge de la moulure n° 2). A Aṅkor Vắt 497, elle s'orne vers sa fin de deux listels (Gopura II E., entrée S. [30], Gopura III O. [30], Bibliothèque I N. [30], Cloître, aile E. [31]). Puis cet arc s'écrase (Práḥ Khằn 522 [35], Bàyon 474 [37], avant-corps des Pràsàt Suor Prat 480 [38]) et devient un segment de cercle.

Moulure n° 5 : Arêtes débutant (?) à Kuṭiçvara 535, 2 (Tour C. [1]) et à Kapilapura 497, 2 (Tour C. [2]) par une faible arête (0, 5 à 1 cm. de largeur et 0, 5 de profondeur). Unique encore au Phnoṃ Bằkhèṅ 496 [3], elle est déjà plus accentuée et plus importante ; elle est redoublée à Lolei 589 [4], au Pràsàt Kravằn 537 (Tour C. [5]), commence à se déchiqueter au Pràsàt Lắk Nãṅ 540 [7], à Bàksĕi Čăṃkrŏṅ 495 [6]. Elle devient triple, la troisième presque en grand listel, à Bàt Čŭṃ 536 (Tour C. [8]), au Mébôn 531 (Tour C. [9]), à Pré Rup 538 (Tour S.-O. [10]), au Khlẵṅ Nord 480 [13], au Tà Kèv 533 (Gopura I E. [14]), à l'Enceinte Royale 476 (Gopura E. et E.-S. [15]) ; elle se déchiquette davantage au Bàphûon 475 (Gopura III E. [23]), à Thommanon 490 (Cella [25]), à Bantãy Saṃrè 541 (Tour C., Bibliothèque S., Gopura I S. [26]), à Aṅkor Vắt 497 où la

troisième arête (Gopura IV O., aile N., première fausse-fenêtre [29]) est remplacée par une moulure finissant en biseau. A Práḥ Khân 522, elle est double et à faible saillie (Gopura II E., fenêtre [35]) et simple au Bàyon 474 (Nef centrale [37]) ainsi qu'aux avant-corps des Pràsàt Suor Prat 480 [38]; elle n'est plus, dans ces deux derniers monuments, qu'un biseau.

A Aṅkor Vàt 497, elle se transforme entièrement en biseaux avec listels (Gopura II E., Galerie III, entrées O., Aile E. du cloître [30, 31]) et s'incline en sens inverse de sa courbure habituelle.

Moulure n° 6 : Elle semble apparaître au Bàphûon 475 (Gopura IV E. [24]), est nette à Práḥ Pïthu 481/5 (Tour S.-S-O. [32]) et à Bantãy Saṃrè 541 où elle présente une file de boutons de fleurs entre listels (Tour C., fausse-porte S. [27]). Elle remplace complètement les arêtes n° 5 à Aṅkor Vàt 497 (Gopura II E. [30] où elle est redoublée légèrement, Gopura III O. [31] où, redoublée, elle s'incline en sens inverse des moulures n° 5). Elle n'apparaît pas à Tà Prohm 534 (Enceinte I E., face E., porte latérale N. [34]), à Práḥ Khân 522 (Gopura II E. [35]), au Bàyon 474 (Nef centrale [37]), ni aux Pràsàt Suor Prat 480 (Avant-corps [38]).

Moulure n° 7 : Cette moulure en sa partie essentielle (bande plate) est une des plus constantes; elle s'orne d'une rainure à Aṅkor Vàt 497 (Gopura II E. [30]), d'un fil entre deux petites rainures à Bantãy Saṃrè 541 (Fenêtres de la Galerie I [28]). Son rattachement à l'élément n° 6 (ou n° 5 lorsque le n° 6 n'existe pas) est plus variable. Au Phïmãnàkàs 476 (Gopura S. de la pyramide [12]), au Tà Kèv 533 (Gopura I E. [14]), c'est un segment de cercle avec légers listels; au Mébôn 531 [9], à Prè Rup 538 [10] et au Khlãṅ Nord 480 [13], c'est une doucine entre deux listels, le supérieur devenant petite arête à Thommanon 490 (Cella [25]). Au Bàphûon 475, ce raccord s'orne de rainures (Gopura III E. et IV E. [23, 24]) ainsi qu'à Aṅkor Vàt 497 (Gopura IV O., II E. et III O. [29 à 31]). Au Bàyon 474, c'est une ligne droite (Nef centrale [37]), limitée par un listel en haut à Práḥ Khân 522 (Gopura II E. [35]).

Un élément supplémentaire n° 8 ne semble se rencontrer que dans la première période de l'art classique, de Bàkoṅ 584 au Tà Kèv 533. C'est, au Phnoṃ Bàkhèṅ 496 [3], à Bàksĕi Čãṃkrõṅ 495 [6], une doucine entre deux listels, l'inférieur continué par un cavet et une large partie plate ; c'est un segment de cercle au Pràsàt Kravàn 537 (Tour C. [5]), au Mébôn 531 (Tour C. [9]), à Prè Rup 538 (Tour S.-O. [10]), au Tà Kèv 533 (Gopura I N. [14]) et la moulure inférieure ne semble pas être suivie d'un cavet.

LE TEMPLE-MONTAGNE KHMÈR
LE CULTE DU LIṄGA ET LE DEVARĀJA

Nous avons déjà signalé (communication à la Société Asiatique du 7 avril 1933, *JA.*, p. 352) que l'originalité de l'architecture khmère nous paraît s'expliquer par l'union de deux éléments : la tour-sanctuaire, destinée principalement aux statues des ancêtres sous la forme de divinités, et la pyramide à degrés du temple-montagne. Parmi les architectures d'influence indienne, l'architecture khmère est celle qui, par une évolution particulière et assez rapide, amène à poser systématiquement les tours-sanctuaires au sommet et sur les gradins du temple-montagne. Le monument peut ainsi être saisi d'un seul regard et son unité est encore accentuée par les galeries reliant tours-sanctuaires et vestibules : galeries entourant l'édifice et galeries allant de l'extérieur vers le centre.

Que la pyramide à degrés soit bien le symbole architectural de la montagne, nous ne pouvons en douter, car le mont Kailāsa est ainsi représenté sur un fronton de Bantāy Srĕi. L'importance du mont Meru, centre du monde des dieux, symbolisé par le temple placé autant que possible vers le centre de la cité, est indiquée par de nombreuses inscriptions (Sdŏk Kăk Thoṃ, Bàt Čŭṃ, Lovêk, etc.) et lorsque l'enceinte entière des murailles de la ville est construite ou reconstruite, le temple paraît être, en général, placé au centre exact de la cité : le Bàkhèṅ dans la ville primitive, le Bàyon par rapport à l'enceinte correspondante. Dans certains temples-montagnes et peut-être dans tous, un puits central semble, de plus, avoir été creusé sous le principal sanctuaire. S'il en est ainsi, on peut se demander si ce puits n'est pas lié à l'idée de pivot du monde, car, dans la plupart des représentations du barattage de la Mer de Lait, mythe à tendances cosmiques, le Mont baratte est figuré par une perche et des inscriptions louent la stabilité du liṅga qui, nous allons le voir, paraît surmonter ce puits.

En effet, un premier point mérite d'être signalé. Au moins dans la première période et jusqu'au moment où le type du temple khmèr se trouve définitivement fixé, le temple-montagne semble lié au liṅga. Dans le sanctuaire central d'Ak Yoṃ (fin du VIIIe s. probablement) paraît avoir été un liṅga. Bàkoṅ, centre de Hariharālāya, était consacré au liṅga (stèle inédite de Bàkoṅ). C'est un liṅga qui, d'après l'inscription de Sdŏk Kăk Thoṃ et l'identification de M. GOLOUBEW, était adoré dans le sanctuaire central du Phnoṃ Bàkhèṅ (fin du IXe ou début du Xe s.). Le liṅga royal, qui avait été emmené à Kòḥ Ker, a chance d'avoir été placé sur la pyramide du Pràsàt Thoṃ (vers 930 probablement).

Des inscriptions nous donnent la certitude que le sanctuaire central du Mébôn oriental (952) et celui de Prè Rup (961) contenaient chacun un liṅga (*BEFEO.*, XXV, 1925, p. 352, st. 218 et inscription inédite de Prè Rup, trad. Cœdès). Nous n'avons aucune indication concernant Tà Kèv (fin du Xe s. ou début du XIe s.) et le Phĭmãnàkàs (terminé probablement peu avant 1011), mais si le Bàphûon peut être identifié avec le temple que mentionne l'inscription de Lovêk (règne d'Udayādityavarman II, 1050-1065), dans son sanctuaire central était un liṅga et, de toute façon d'ailleurs, sur le temple-montagne vanté par cette inscription se trouvait un liṅga. Ajoutons qu'au Mébôn oriental, d'après la stèle de consécration (*BEFEO.*, XXV, p. 351, st. 208), le liṅga du sanctuaire central n'était pas le seul. Si les quatre autres sanctuaires du sommet du temple étaient consacrés à des statues d'ancêtres divinisés, huit sanctuaires à l'étage inférieur étaient destinés à huit liṅga correspondant aux huit formes de Çiva. Nous retrouvons là ce chiffre de neuf liṅga érigés également à Liṅgapura (Kòḥ Ker probablement, — inscription de Bàksĕi Čǎṃkrŏṅ, *JA.*, 1909, p. 500, st. 37). Ce chiffre et cette disposition étaient peut-être habituels.

Les liṅga des sanctuaires centraux des temples-montagnes portaient tous, semble-t-il, le nom du roi lié à celui d'Īçvara (Çiva). Plus exactement, partout où nous avons une dénomination, elle répond à cette idée. Le liṅga de Bàkoṅ est nommé Çrī-Indreçvara (stèle de Bàkoṅ et inscriptions digraphiques: *ISCC.*, p. 370, st. 15, — inscription de Bàksĕi Čǎṃkrŏṅ, *JA.*, 1909, p. 499, st. 26, — inscription du *BEFEO.*, XXIX, 1929, p. 71, st. 22). Le liṅga de Yaçovarman au Phnoṃ Bàkhèṅ (*BEFEO.*, XXV, p. 365) est la divinité Yaçodhareçvara. Les liṅga érigés par Rājendravarman, au Mébôn oriental d'abord, puis à Prè Rup, se nomment Çrī-Rājendreçvara (*BEFEO.*, XXV, p. 352, st. 218) et Rājendrabhadreçvara (inscription inédite, trad. Cœdès). Quant au liṅga de l'inscription de Lovêk (celui du Bàphûon probablement), il a chance de correspondre au liṅga d'or (*BEFEO.*, XXXI, p. 18) que mentionne une inscription proche (Práḥ Ṅòk, K. 289) en qui résidait le « moi subtil et invisible » (*sūkṣmantarātman*) du roi Udayādityavarman II (*ISCC.*, XVIII, D, 27, citée par Cœdès dans *BEFEO.*, XXXI, p. 22-23).

Quels rapports ces liṅga avaient-ils avec le Devarāja, ce dieu-roi sous forme du liṅga, symbole de la royauté, qui résidait dans chaque capitale et au culte duquel était consacrée une famille de prêtres (inscription de Sdŏk Kăk Thoṃ) ? M. Cœdès écrivait, il y a quelques années (*BEFEO.*, XXVIII, 1928, p. 93) : « Les monuments khmèrs d'origine royale, dont nous connaissons la destination primitive avec certitude, — comme c'est le cas pour les fondations d'Indravarman Ier et de Yaçovarman, — se répartissent en trois catégories : 1) temple du Devarāja ; 2) temple de Çiva représenté sous la forme du liṅga et adoré sous un vocable rappelant le nom du roi fondateur ; 3) temples consacrés aux parents du roi et à ses ancêtres divinisés. » Or, en architecture, nous ne rencontrons que deux éléments : le temple-montagne pour le liṅga, les tours-sanctuaires pour les ancêtres divinisés. On peut se demander si les deux premières catégories

ne sont pas deux faces d'une seule et même réalité. En effet, quelques lignes plus loin, M. Cœdès ajoute : « Yaçovarman élève au centre de Yaçodharapura le Yaçodharagiri à l'usage du Devarāja, construit sur le Phnoṃ Bằkhèṅ le temple du liṅga Yaçodhareçvara ». Or, les découvertes de M. Goloubew ont justement identifié le Yaçodharagiri (mont de Yaçovarman), situé au centre de la ville primitive d'Aṅkor (Yaçodharapura), avec le Bằkhèṅ où était adoré le liṅga Yaçodhareçvara.

On ne doit pas être surpris que ce liṅga Yaçodhareçvara ne soit pas, dans certaines inscriptions, désigné par son nom de dieu-roi (Devarāja en sanskrit, Kamrateṅ jagat ta rāja en khmèr). Tout d'abord, ces inscriptions sont postérieures au règne de Yaçovarman et le liṅga du Bằkhèṅ pouvait peut-être alors avoir cessé d'être dieu-roi. L'inscription de Sdŏk Kăk Thoṃ nous donne de plus un éclatant exemple du Devarāja mentionné sans que son nom de Devarāja ou de Kamrateṅ jagat ta rāja figure. En effet, cette inscription est consacrée au culte du Devarāja que nous connaissons surtout par elle ; la partie khmère du texte indique, avec précision, que le Kamrateṅ jagat ta rāja, au moment de la fondation d'Aṅkor (Yaçodharapura) fut érigé dans cette ville sur le mont central ; or la partie correspondante sanskrite se borne à signaler (*BEFEO.*, XV, p. 80, st. 43) que, d'après les ordres du roi, au moment de la fondation d'Aṅkor, « il (le Guru) érigea *un liṅga* sur le mont Çrī Yaçodharagiri, égal en beauté au roi des Monts ». Ainsi, dans ce passage essentiel, où nous savons avec certitude qu'il s'agit du Devarāja, nous n'avons que la mention d'un liṅga sans dénomination précise. Le Devarāja n'est donc pas toujours désigné par son nom.

Remarquons qu'avec l'identification possible du Devarāja avec les liṅga portant le nom du roi lié à celui d'Īçvara, bien des contradictions d'ordre archéologique s'évanouissent. Nous lisons par exemple, dans le *BEFEO.* de 1932 (XXXII, p. 3) une note de MM. Finot et Cœdès : « Il restera toutefois à expliquer comment le temple principal (le Bằkhèṅ), dédié en 889 [1] au Devarāja, se trouvait en 968 sous l'invocation de Yaçodhareçvara (*BEFEO.*, XI, 396 ; XXV, 364). [Deux explications sont possibles : 1° Le temple central n'était peut-être pas dédié primitivement au Devarāja. Ce renseignement n'est donné que par l'inscription de Sdŏk Kăk Thoṃ, qui est postérieure de près de deux siècles à la fondation du Bằkhèṅ. D'autre part, le Devarāja n'apparaît pas dans l'épigraphie avant le séjour à Kòḥ Ker et le règne de Jayavarman IV. La fondation de Yaçovarman était peut-être dédiée à Yaçodhareçvara. 2° Au retour de Kòḥ Ker, Rājendravarman n'aurait pas réinstallé le Devarāja dans son ancien temple, désaffecté par Jayavarman IV, et aurait construit un autre Mont Central, au milieu d'une nouvelle ville dont le tracé exact reste à trouver. Et il aurait dédié le sanctuaire du Bằkhèṅ

(1) Très probablement quelques années plus tard seulement.

à Yaçovarman sous le nom de Yaçodhareçvara. — G. Cœdès] ». Comme tout devient simple si le liṅga qui recevait le culte du Devarāja portait dès l'origine le nom de Yaçodhareçvara.

D'où sont venues ces difficultés ? De la conception, croyons-nous, jamais clairement exprimée, mais constamment sous-entendue, d'un Devarāja trop matérialisé : liṅga déterminé ayant, dans la même ville, un temple spécial où il demeurait et où son culte se célébrait, les règnes se succédant. Cette conception, en épigraphie comme en archéologie, crée de nombreux problèmes qui sont peut-être factices.

Ecartons-la momentanément. Que pouvons-nous supposer ? Une hypothèse simple et logique se présente tout d'abord. Chaque temple-montagne, de construction toujours plus audacieuse, correspondrait à un nouveau règne et à un nouveau liṅga portant un nom royal nouveau, liṅga devenu Devarāja. Sans considérer que chaque roi devait forcément construire un nouveau temple-montagne, on serait ainsi amené à penser que chaque temple-montagne indiquerait un nouveau règne. La réalité est plus souple et moins logique. L'inscription de Prè Rup, récemment découverte, montre que ce temple-montagne, d'un style légèrement postérieur à celui du Mébôn oriental et d'une architecture presque analogue, était, comme ce dernier, du règne de Rājendravarman. Pourquoi ce roi a-t-il ainsi construit, treize ans après le Mébôn, un second temple-montagne presque identique au premier ? Nous l'ignorons. Il serait dangereux d'ailleurs de croire que le motif qui l'a poussé était forcément d'ordre religieux. La position du Mébôn oriental dans une île, position qui devait gêner certaines cérémonies, le développement de la cité religieuse dans l'Est au Sud de l'Étang, pourraient, tout autant que des conceptions dogmatiques, fournir des hypothèses tendant à expliquer cette construction. Mais le fait est là. Nous voyons qu'un nouveau temple-montagne, avec un liṅga au nom royal lié à celui d'Īçvara, ne correspond pas forcément à un nouveau règne et nous en venons à nous demander si, en pensant que chaque roi ne pouvait avoir qu'un liṅga royal et un temple-montagne, nous n'étions pas encore dupe de l'idée préconçue et trop matérielle du liṅga déterminé. En effet, on peut également envisager l'idée d'un culte se transportant, même au cours d'un règne, dans un nouveau temple, s'il y a consécration nouvelle et si le Devarāja est plus un *rituel* qu'un symbole matérialisé.

Or cette conception du devarāja rituel semble être celle qui se dégage de la stèle de Sdŏk Kăk Thoṃ, si nous la relisons sans parti-pris. Le roi Jayavarman II, dès son arrivée de « Java », eut un chapelain (hotar) çivaïte (Çivakaivalya) qui l'accompagna de ville en ville. Il est donc normal que, dès le début de son règne, ce roi çivaïte rénovateur qui apportait des conceptions nouvelles et çivaïtes, ait construit un temple-montagne pour le liṅga et ce temple a chance d'être Ak Yoṃ. C'est seulement en 802, sur le sommet du mont Mahendra, que le culte du Devarāja est instauré. La nouveauté consiste en la venue d'Hiraṇyadāma, ce grand brahmane, souverainement intelligent, dont la

puissance magique est immense et qui, par ordre du roi, enseigne à Çivakaivalya la magie et surtout quatre çāstra déterminés, qu'il récita du commencement à la fin pour les écrire et les enseigner à Çivakaivalya. L'inscription sanskrite dit alors : « Ce brahmane ayant, avec l'intelligence et l'expérience des mystères, extrait soigneusement l'essence des çāstra, établit, pour l'accroissement de la prospérité du monde, les *rites magiques* qui portent le nom du *Devarāja* » (st. XXIX). Quant à l'inscription khmère, elle précise également qu' « Hiranyadāma, savant dans la science magique, vint de Janapada, parce que S. M. Parameçvara l'avait invité à *faire un rituel* pour que le Kambujadeça ne fût plus dépendant de Javā et qu'il y eût [dans ce royaume] un souverain cakravartin. Ce brahmane fit un rituel selon le *Vraḥ Vināçikha* et érigea le Kamrateṅ jagat ta rāja... Et il prescrivit au steṅ añ Çivakaivalya *de faire le rituel* du Kamrateṅ jagat ta rāja. » (C. 69-78). Dans l'inscription, si d'une part on nous indique que le Kamrateṅ jagat ta rāja réside à tel endroit et que la famille des prêtres est avec lui, le culte, d'autre part, y joue un grand rôle : service quotidien (p. 82, st. LXI), indication que tel prêtre possédait le rituel (p. 83, st. LXXII), etc. Enfin, fait qui semble prouver que ce rituel et la consécration étaient plus essentiels que l'objet sacré lui-même, S. M. Paramaçivaloka (Yaçovarman), peu après la fondation d'Aṅkor, donna à son guru le liṅga de deux hasta (coudées) et plus, qui avait été érigé au Vnaṃ Kantāl (Mont central, Phnoṃ Bàkhèṅ) pour être institué à Bhadrapattana (*BEFEO.*, XV, p. 89 : 13-18). Si on a ainsi pris un des liṅga du temple-montagne royal nouvellement construit, c'est sans doute qu'on pouvait le remplacer moyennant consécration nouvelle.

Que devons-nous conclure de toutes ces observations ? Elles se groupent autour du temple-montagne. Dans le sanctuaire central de ce temple, toujours ou presque toujours est un liṅga, et toujours ou presque toujours ce liṅga porte le nom du roi lié à celui d'Īçvara. Nous constatons, de plus, qu'il y a un symbolisme certain unissant au Meru, centre du monde des Dieux et pivot de l'univers, le temple-montagne qui doit, autant que possible, se trouver au centre de la ville et où semble exister un puits formant axe placé sous le liṅga du sanctuaire central dont les inscriptions vantent la stabilité. Quant au Devarāja, il paraît être un rituel célébré autour d'un liṅga au nom royal, plutôt qu'un liṅga déterminé ayant son temple particulier. S'il en est ainsi, ce culte a pu être célébré dans des temples différents. L'architecture khmère se développant, chaque nouveau temple-montagne étant en général plus audacieux que le précédent, il serait alors normal que ce culte se soit transporté dans chaque temple-montagne nouveau sans pour cela avoir nécessairement cessé d'exister dans le ou les temples précédents.

Ces considérations et la découverte de l'inscription de Prè Rup viennent de plus confirmer, semble-t-il, l'hypothèse que nous indiquions il y a deux ans d'un développement de la ville vers l'Est dans la seconde moitié du Xe siècle (*JA.*, 1933, p. 352). En effet, tous les édifices religieux, après

le retour de Kòḥ Ker, et l'édification de Bàksĕi Čàṃkrŏṅ (Mébŏn oriental, Bàt Čŭṃ, Lăk Năṅ, Prè Rup, Kuṭīçvara), sont dans cette région qui paraît être devenue au moins un centre religieux et peut-être le centre vital de la ville elle-même. De récentes observations en avion semblent confirmer cette possibilité qui n'implique à aucun degré l'abandon de la cité bâtie autour du Phnoṃ Bàkhèṅ.

Tout ce que nous venons d'indiquer ne s'applique, semble-t-il, ni au début, ni peut-être à la fin de l'histoire khmère. Le temple-montagne paraît être une conception venue du dehors, peut-être liée, simple hypothèse, au début du règne rénovateur de Jayavarman II, originaire de « Java ». Ce roi aurait alors, dès le début de son règne, construit, avec Ak Yoṃ, le premier temple-montagne pour le liṅga royal, il aurait, plus tard (en 802), fait instituer, pour devenir cakravartin, un rituel magique s'appliquant au liṅga royal : le culte de Devarāja. Nous savons, par l'inscription de Lovék et surtout par celle de Sdŏk Kăk Thoṃ, que ce culte du Devarāja durait encore sous Udayādityavarman II (1050-1065). Que devint ce rituel après cette époque ? Nous l'ignorons. Deux grands temples-montagnes ont été encore construits à Aṅkor : Aṅkor Vằt et le Bàyon. En face de ces monuments, deux hypothèses sont également possibles sans qu'aucune raison nous amène à pencher vers l'une plutôt que vers l'autre. Le syncrétisme entre les religions était si constant que nous ne serions pas surpris si le « çivaïsme d'état » avait fait placer soit un liṅga portant le nom du roi, soit une statue jouant ce rôle et recevant le culte du liṅga royal dans le sanctuaire central du temple vishnouite d'Aṅkor Vằt comme dans le sanctuaire central du temple bouddhique du Bàyon. Une seconde hypothèse est également possible : le culte du Devarāja serait tombé en désuétude devant la prédominance du vishnouisme et du bouddhisme. Les tours placées sur la pyramide à degrés étant alors devenues le type même du temple khmèr, on aurait perdu de vue le symbolisme du temple-montagne çivaïte et on se serait servi de son architecture pour des temples vishnouites ou bouddhiques où le liṅga ne figurait pas, au moins à la place principale.

Philippe STERN.

ETUDE D'UN SQUELETTE HUMAIN DE ĐÔNG-SƠN.

Đông-sơn est un gros village annamite établi sur la rive droite du Sông Mã à 4 kilomètres au Nord de Thanh-hoá ; c'est un site célèbre par les nombreuses découvertes qui y ont été faites, d'antiquités et de monuments remontant à diverses époques, époque des Han, époque des Song (1), etc. En 1927, les travaux de recherche de phosphates amenèrent la découverte et l'exploration d'une très vaste grotte dans les rochers calcaires situés à 1 kilomètre environ au Nord-Ouest du village. Les directeurs de l'exploitation des phosphates ont remis à M. Aurousseau, le regretté directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, un squelette à peu près entier trouvé dans la grotte, en surface. Il s'agit sans le moindre doute d'un squelette de femme. Tous les os étaient recouverts d'une croûte calcaire, couleur jaune ou café, fragile, facile en général à détacher, à surface extérieure garnie de saillies fruticuleuses. Cette croûte particulière indique que le cadavre n'était pas enterré, soit qu'il ait été simplement déposé, soit qu'il s'agisse d'un individu mort à cette place. Il semblerait que, dans ces conditions, on ne puisse pas dater ce squelette ; mais fort heureusement, les débris de céramique étaient innombrables dans toute la grotte, et tous invariablement indiquent l'époque des Song ; j'ai recueilli personnellement des vases « céladon » presque intacts que j'ai remis au Musée de l'EFEO., ils correspondent au début de ce type. La dynastie des Song a duré de 960 à 1279 ; la grotte a donc servi probablement de refuge à cette époque, puis s'est trouvée fermée ; c'est donc un squelette datant de cette période que nous allons étudier. C'est le seul trouvé en Indochine que je connaisse de cette époque. Je rappellerai que Đông-sơn se trouve administrativement en Annam, mais appartient en réalité au Tonkin. Le pays (2) est habité depuis fort longtemps par les Annamites ; nous sommes en effet dans un vrai delta, terre de prédilection pour ce peuple, pays de rizières où les rochers calcaires et les coteaux de grès et de schistes apparaissent comme des îlots. Le Sông Mã est large et a offert de bonne heure un refuge naturel très sûr aux navires chinois.

---

(1) Song (chinois) = Tống (annamite).

(2) Le lecteur qui désirerait des renseignements complémentaires sur le Thanh-hoá, consultera avec intérêt les études de M. H. Le Breton, en particulier *Le Thanh-hoá pittoresque* (Hanoi-Haiphong, 1922), ainsi que la belle thèse de M. Robequain.

Dès le VIe siècle de notre ère, l'histoire rapporte une révolte des Annamites contre l'autorité chinoise ; dès les débuts de la dynastie des Han (204 av. J.-C. à 220 ap. J.-C.), les Chinois sont à Thanh-hoá.

Le sujet étudié a un indice céphalique peu élevé, assez exceptionnel pour la région ; je ne pense pas qu'il faille chercher à l'expliquer par les conditions dans lesquelles il a vécu ; la question de l'influence de la misère sur l'indice céphalique a encore besoin d'être discutée ; d'ailleurs si nous en croyons Ivanovski relativement à l'Union des Républiques soviétiques, le crâne devient, sous l'influence de la misère, plus dolichocéphale ou plus brachycéphale suivant les races et même les sexes, l'indice pouvant varier de quatre unités. La variation ne serait donc pas essentielle et nous ignorons dans quel sens elle se serait produite [Ivanovski, cité par George Montandon, 1928, p. 121-122]. Des remarques analogues peuvent se faire pour les dimensions de la face, du nez, etc. Nous ne pouvons pas nous lancer dans une discussion où les données elles-mêmes manqueraient ; nous ne nous ferons d'ailleurs pas l'esclave des chiffres. La pensée n'est pas le résultat d'un groupement géométrique de faits matériels ; bien au contraire, dans l'ordre logique, la pensée précède le calcul ; en anthropologie, les chiffres ne doivent que préciser les impressions, l'intuition ; lorsqu'ils restent de simples unités, ils sont le plus souvent nuisibles, à moins de n'être enregistrés qu'à titre documentaire.

Les comparaisons qui vont suivre ont pu être menées à bien au Laboratoire d'Anthropologie du Muséum d'histoire naturelle de Paris : que son directeur M. le Dr Rivet en soit remercié.

LE CRÂNE (fig. 19-22).

Comparaisons avec des crânes chinois. — Ces comparaisons ne sont pas satisfaisantes ; elles devaient cependant être tentées, Đông-sơn a été de bonne heure un comptoir chinois. D'autre part, ces crânes, franchement mongoloïdes, permettent la comparaison de certains traits.

Chinois de Singapour (crâne no 4927. Muséum ; coll. Martin, no 11) : nez identique, même prognathisme alvéolaire ; grosse analogie en *norma basilaris*, en particulier : même courbe dentaire. Mais, face et front bien plus fuyants et crâne moins long (indice cranien : $\frac{146 \times 100}{182} = 80,22$).

Chinois de Canton (crâne no 4929, Muséum ; coll. Martin, no 12) : même courbe cranienne ; front plus fuyant (il est vrai qu'il s'agit ici d'un homme) ; orbites beaucoup plus hautes (bien qu'il s'agisse d'un homme) ; indice cranien : $\frac{137 \times 100}{178} = 76,97$ (sans valeur comparative car il existe une forte saillie occipitale en bourrelet ; normalement le diamètre antéro-postérieur serait égal à 170-175).

Résumé des comparaisons avec les Chinois. — Les comparaisons que nous avons faites avec les crânes précédents ainsi qu'avec ceux étudiés dans les *Crania ethnica*, entraînent les remarques suivantes. Le front de la femme de Đông-sơn est moins fuyant que celui des Chinois (même en tenant compte du sexe).

Le « front fuyant » est souvent donné comme une particularité du crâne chinois ; cette affirmation a été réfutée par Holbé [1924, p. 4] ; mais, en général, le front chinois est peut-être un peu moins droit que le front annamite.

Les maxillaires supérieurs donnent au bas de la face du crâne de Đông-sơn un aspect évasé ; ce caractère ne se rencontre pas sur les crânes chinois cités. De Quatrefages et Hamy (*Crania ethnica*, p. 433) ont justement insisté sur la compression latérale des maxillaires des Chinois.

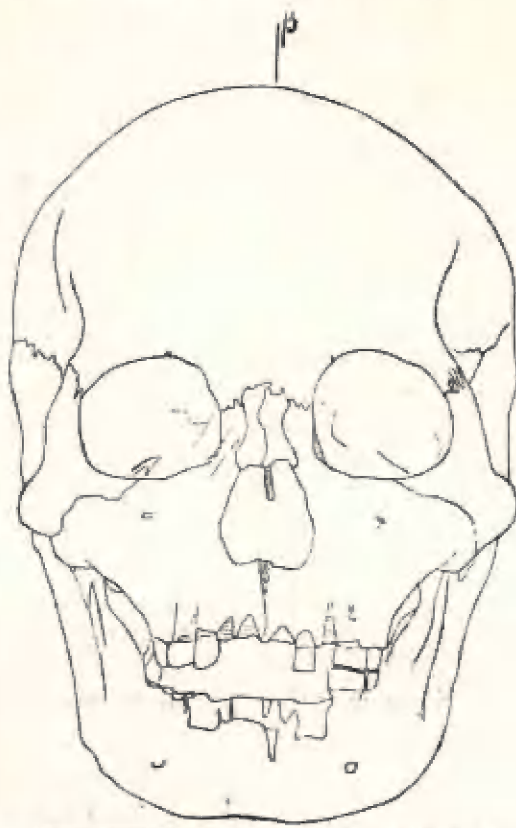


Fig. 19. — Crâne de Đông-sơn.

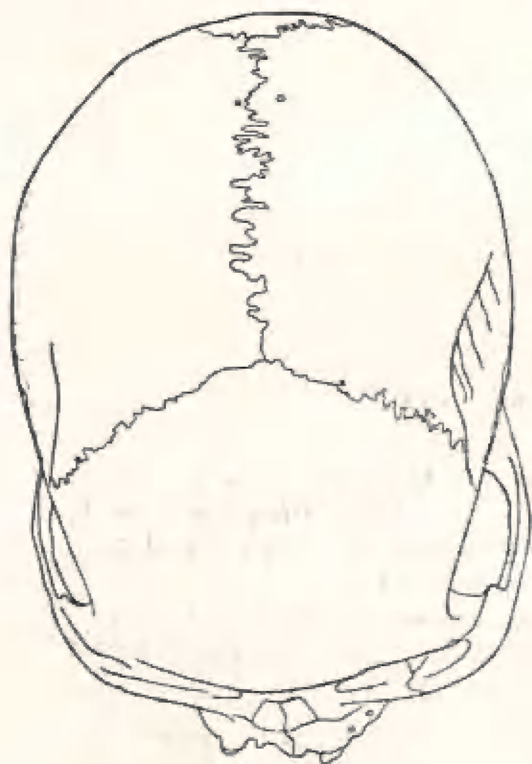


Fig. 20. — Crâne de Đông-sơn.

La femme de Đông-sơn avait également une face moins longue et un nez plus aplati que les Chinois [1].

[1] J'emploie le terme de « Chinois » comme s'il désignait une race bien définie. Pour éviter toute méprise, je rappelle qu'il n'y a pas un type chinois et que l'on

COMPARAISONS AVEC DES CRÂNES D'ANNAMITES. — Plusieurs crânes des collections du Muséum ont permis des comparaisons satisfaisantes. Les meilleures sont fournies par les crânes de deux Annamites, l'un de Sơn-tây,

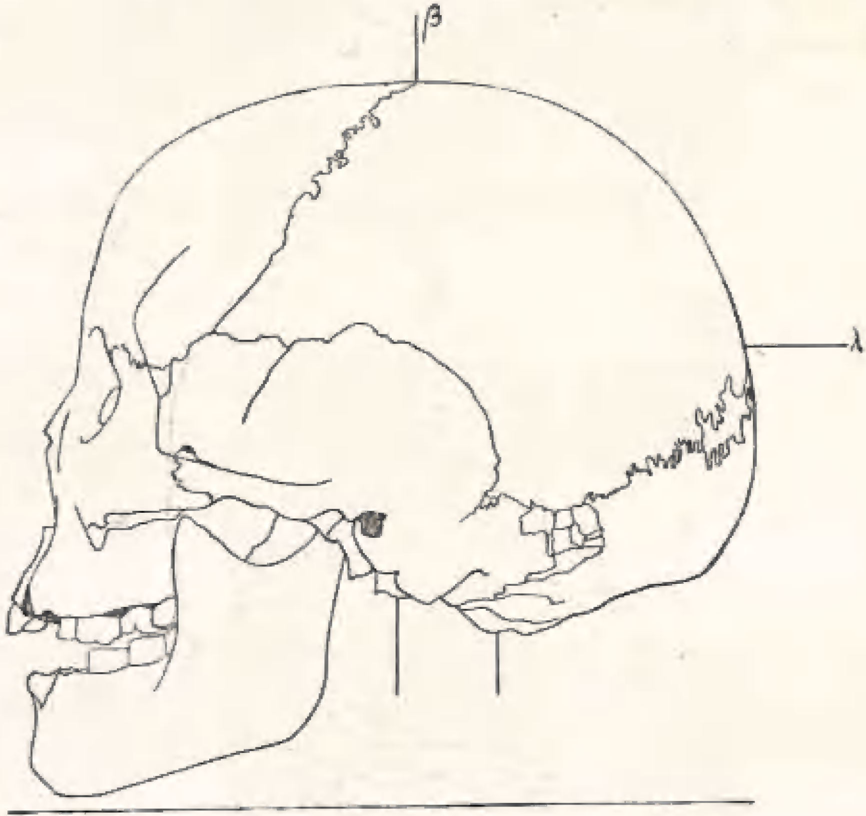


Fig. 21. — CRÂNE DE ĐÔNG-SƠN.

l'autre, mort à Poulo Condor (nos 10121 et 4414) : j'en donne les figures et les mensurations.

Parmi les crânes ayant retenu également mon attention, je citerai les suivants :

Annamite de Đại-mỗ, province de Hà-đông (crâne no 10449) : certaines analogies de la face. Mais il s'agit d'un homme, ce qui entraîne des différences. Indice cranien : $\frac{144 \times 100}{184} = 78,26$.

---

n'a jamais pu définir où celui-ci pouvait être choisi. Il y a un peuple, mieux encore un empire, chinois ; il n'y a pas de race chinoise bien qu'il soit généralement possible de reconnaître comme tel un Chinois au milieu de beaucoup d'hommes, même au milieu d'autres Jaunes.

Annamite de Sơn-tây (crâne n° 10122) : homme ; face assez voisine. Ensemble différent : plus hypsicéphale, plus large ; indice cranien : $\frac{138 \times 100}{184} = 75$.

Annamite mort à Poulo Condor (crâne n° 4415) : homme ; certaines analogies, en tenant compte de la différence de sexe.

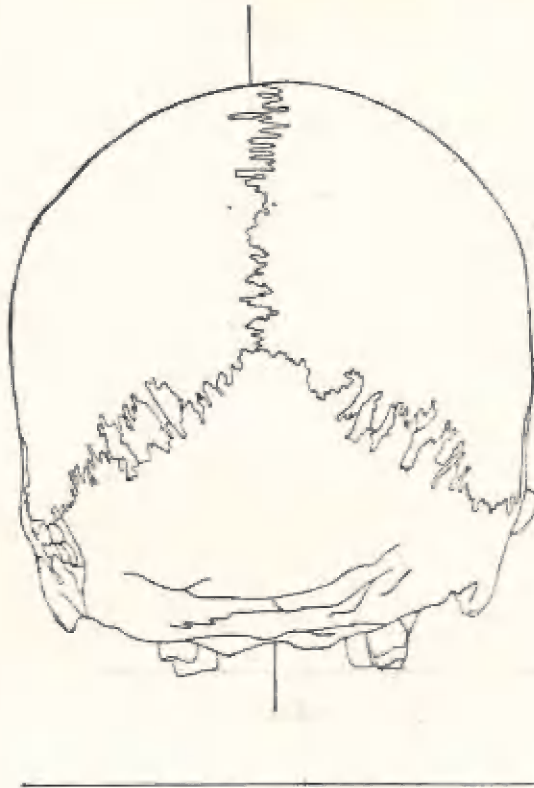


Fig. 22. — Crâne de Đông-sơn.

Ce crâne ressemble d'ailleurs au crâne 4414 d'un Annamite mort également à Poulo Condor, mais son nez est moins plat.

Annamite de Hanoi (crâne n° 4682) : face comparable, identique à celle du crâne 4415 (Annamite mort à Poulo Condor, cf. supra) et présentant les mêmes différences par rapport au crâne de Đông-sơn. Nez plus élevé. Crâne franchement pentagonal. Indice cranien : $\frac{143 \times 100}{180} = 79,45$.

Les deux crânes suivants permettent les comparaisons les plus démonstratives.

Annamite de Sơn-tây (crâne nº 10121, fig. 23-25) : nez cependant tout à fait différent. Orbites sensiblement identiques.

Annamite mort à Poulo Condor (crâne nº 4414, fig. 26-28). Fosses canines plus profondes ; fournit cependant les meilleures comparaisons.

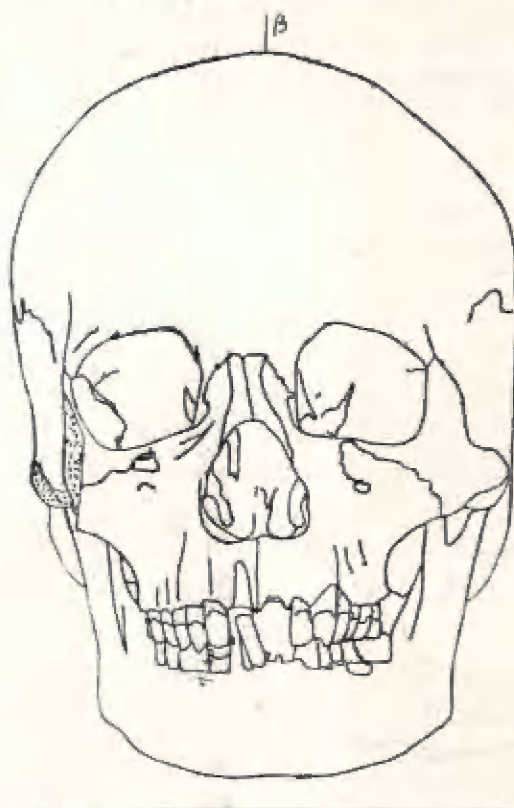


Fig. 23. — Crâne d'Annamite de Sơn-tây (Coll. Muséum d'Hist. Nat. de Paris, nº 10121).

Résumé des comparaisons avec les Annamites. — La confrontation avec les crânes précédents et avec les données des *Crania ethnica* amène aux comparaisons suivantes entre l'individu de Đông-sơn, et les Annamites pris dans l'ensemble. Les diamètres transverse et basilo-bregmatique sont plus faibles absolument. Il n'y a rien à déduire de l'indice transverso-vertical, bien que celui-ci soit l'indice vertical le plus significatif au point de vue morphologique. On ne saurait du reste pas s'en servir pour distinguer le Chinois de l'Annamite.



Fig. 24. — Crâne d'Annamite de Sơn-tây (Coll. Muséum d'Hist. Nat. de Paris, nº 10121).

Le diamètre frontal minimum est plus faible que celui de certains crânes, mais égale le chiffre donné par certaines moyennes.

Le nez est moins saillant que chez la plupart et son ouverture est plus plate, mais *la face très aplatie est tout à fait annamite* ; l'aspect est plus ovale, plus effacé que chez le type normal, les bosses pariétales sont également plus effacées; mais ce caractère très particulier fait songer à celui de certains individus, de *type poupée*, que tout voyageur a pu remarquer en pays annamite. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que nous avons affaire à un crâne

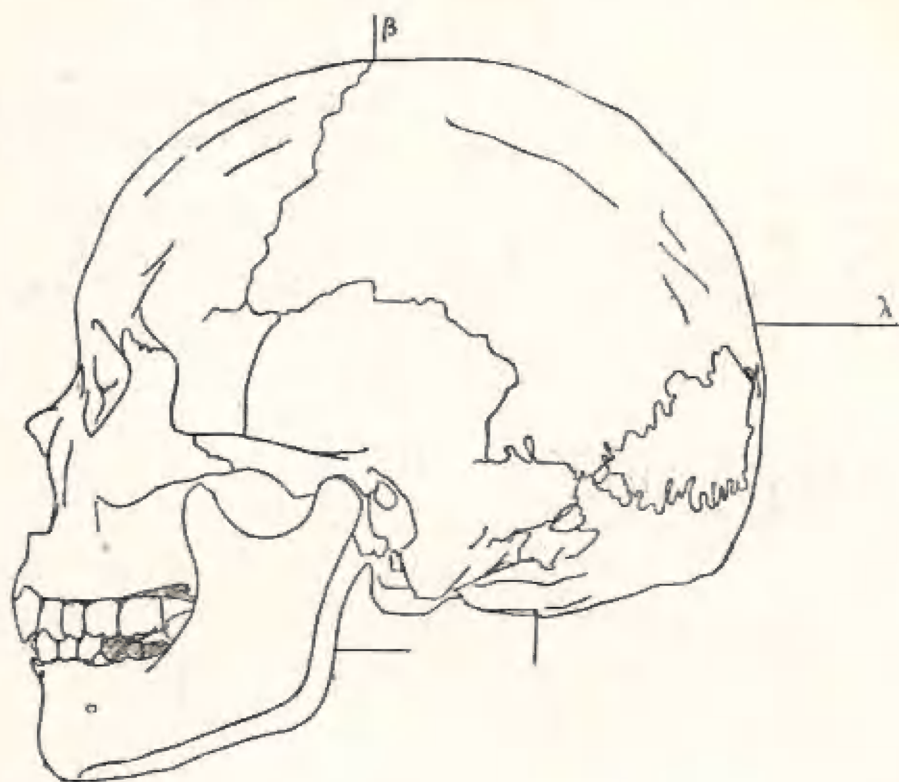


Fig. 25. — Crâne d'Annamite de Sơn-tây (Coll. Muséum d'Hist Nat. de Paris, n° 10121).

féminin ; en tenant compte de ce fait, la courbe du front est bien comparable. Les maxillaires supérieurs sont moins serrés, leur ensemble est ainsi plus évasé. La face du crâne de Đông-sơn se classe parmi les moins larges.

Par l'indice orbitaire, elle se rapproche des Annamites et s'écarte des Chinois ; il en est de même, en moyenne, quant à l'indice nasal, celui-ci étant, en général, chez le Chinois, plus faible que chez l'Annamite.

L'indice cranien peu élevé indiquerait un Annamite plutôt qu'un Chinois, mais il peut se placer dans les deux séries et il serait absurde, et contraire à l'esprit de l'histoire naturelle, de faire état de ce chiffre.

L'indice frontal est aussi bien chinois qu'annamite.

Pour terminer, on remarquera l'aspect très caractéristique de la région orbitaire ; le bord externe est très peu en arrière du bord interne, il est classique qu'il s'agit d'une particularité des crânes mongoloïdes [DENIKER, 1926, p. 98 ; TOPINARD, 1885].

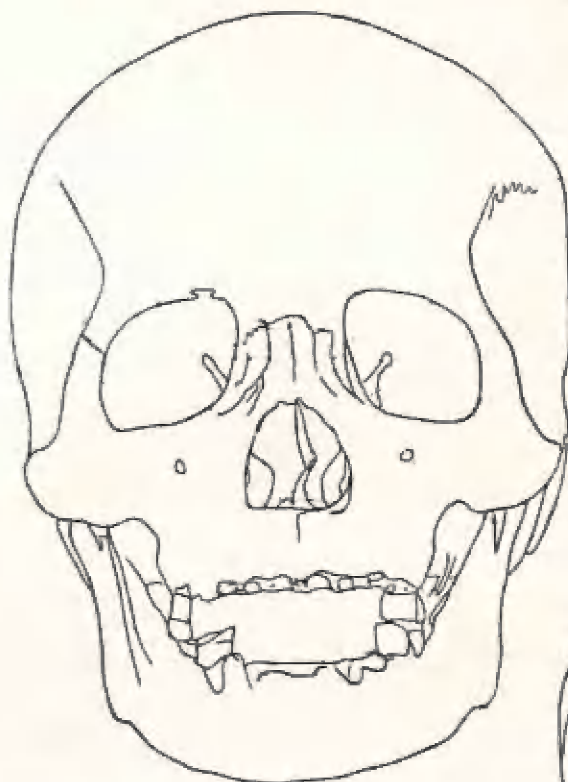


Fig. 26. — CRÂNE D'ANNAMITE DE POULO CONDOR (Coll. Muséum d'Hist. Nat. de Paris, n° 4414).

COMPARAISON AVEC DES CRÂNES DE BAHNAR. — Deux crânes de Bahnar ont retenu longuement mon attention, car ils m'offraient, à de nombreux points de vue, d'excellentes comparaisons. Les Bahnar appartenant à un fond franchement indonésien bien que plus ou moins altéré par du sang mongolique, ces comparaisons doivent être signalées.

M. le Dr VERNEAU a signalé ces crânes ; dans son étude (1895), il a distingué deux types de Bahnar, un type à face basse comparable aux Dayak et un type à face haute comparé, d'une façon très dubitative, aux crânes des amas de coquilles du Tonlé Sap. D'après

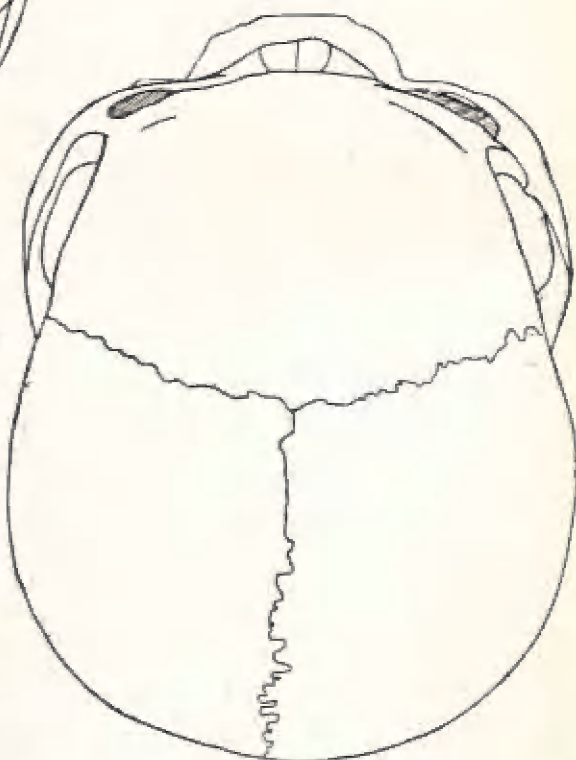


Fig. 27. — CRÂNE D'ANNAMITE DE POULO CONDOR (Coll. Muséum d'Hist. Nat. de Paris, n° 4414).

les descriptions données, les deux crânes étudiés ici appartiennent à ce dernier groupe.

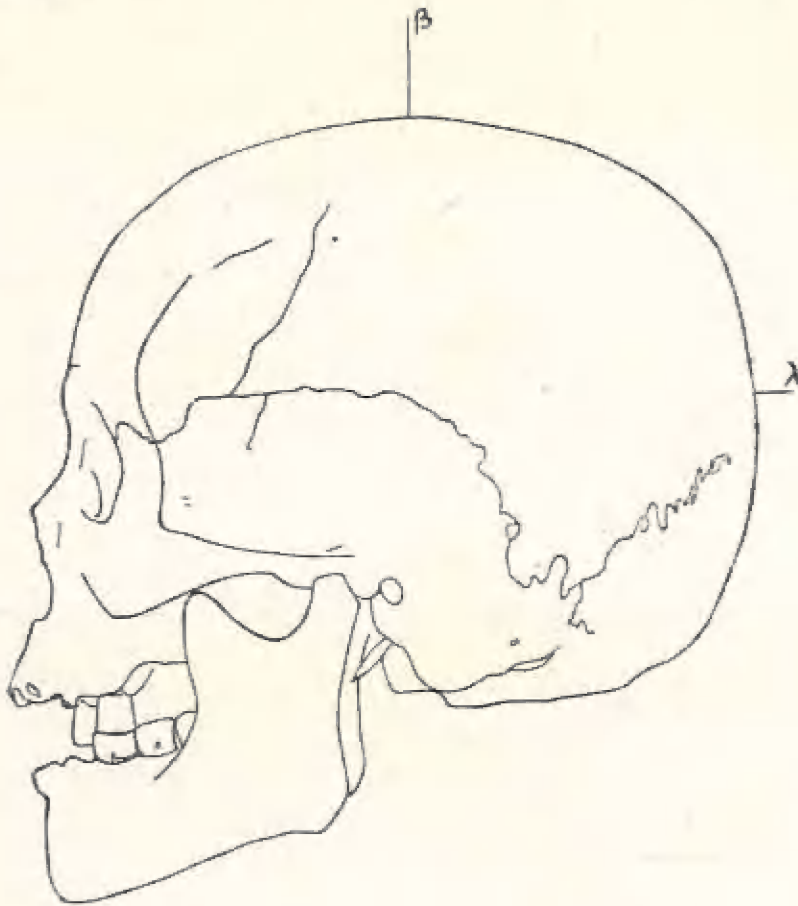


Fig. 28. — Crâne d'Annamite de Poulo Condor (Coll. Muséum d'Hist. Nat. de Paris, n° 4414).

Crâne de femme Bahnar (n° 10104, coll. Yersin, n° 4, fig. 29-31) : grande analogie, mais orbites bien plus inclinées. Indice cranien diminué par la présence d'un fort torus.

Crâne de Bahnar (n° 10103, coll. Yersin, n° 3, fig. 32-34) : grande analogie, mais crâne à profil latéral plus rectangulaire. Pas de différence quant aux orbites.

Indice cranien également réduit par la saillie de l'occipital.

Il faut remarquer la forme du nez chez ces deux crânes. On éprouve une certaine difficulté à définir la différence les séparant du crâne de Đông-sơn, mais les fosses canines (1) de celui-ci sont bien moins profondes que celles des Bahnar où elles sont très excavées, même chez la vieille femme (crâne 10104); d'autre part le modelé de ces fosses est plus doux: A ce point de vue, la femme de Đông-sơn ressemble plus à l'Annamite n° 10121. De ceci, il résulte que la région malaire est plus massive que chez les Bahnar et plus disposée en forme de toit incliné vers l'avant, d'où un *aspect plus mongolique*; voilà la *grande différence*. Cet aspect se retrouve chez beaucoup d'Annamites, mais non chez tous.

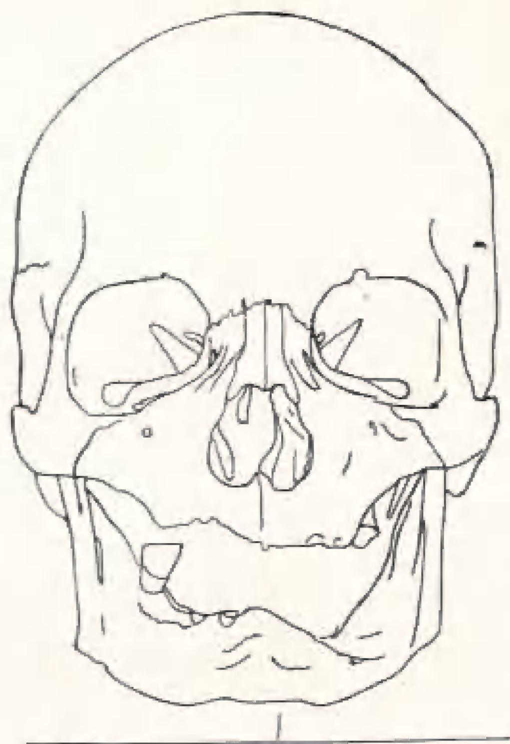


Fig. 29. — Crâne de femme Bahnar (Coll. Muséum d'Hist. Nat. de Paris, n° 10104).

Il faut remarquer également une différence quant au nez qui est plus large chez les Bahnar, différence délicate à relever au simple aspect,



Fig. 30. — Crâne de femme Bahnar (Coll. Muséum d'Hist. Nat. de Paris, n° 10104).

(1) J'emploie le terme de *fosse canine* tel qu'il est défini par Broca, Testut, etc., et non dans le sens large adopté par Boule.

mais très franche d'après les mensurations; le crâne de Đông-sơn est à peine platyrhinien (i = 53,19, la limite inférieure de la platyrhinie est donnée par i = 53), il se rapproche, par là, des crânes d'Annamites étudiés ; les deux Bahnar ont au contraire une franche platyrhinie (i = 56,84 et 56,25), ce qui est un caractère des Moï [1].



Fig. 31. — Crâne de femme Bahnar (Coll. Muséum d'Hist. Nat. de Paris, nº 10104).

Le crâne de Đông-sơn et ceux des Bahnar, certains surtout rappellent beaucoup celui d'un Mường [2]. La distinction est délicate entre le Mường et les Bahnar, elle réside encore dans la forme des fosses canines et dans le nez dont la racine est plus ensellée que chez les Bahnar. Les Mường sont d'ailleurs plus ou moins apparentés aux Moï. Deniker [1926, p. 474]

[1] A remarquer que, sur le vivant, par leur espace intercaronculaire, le Moï et l'Annamite se placent tout à fait à l'extrême de la série humaine [Paul-Boncour, 1912, p. 325].

[2] Mường (crâne, nº 10125).

classe les Mường du Cambodge parmi les Moï méridionaux influencés par les Khmèr, et, plus loin [p. 485] rapproche certains Mường septentrionaux des Thai et des Moï.

Conclusion. — De ces discussions, il résulte que le sujet de Đông-sơn est un Annamite ; mais les comparaisons auxquelles nous avons été amenés doivent nous faire admettre une influence étrangère à la race annamite et à chercher celle-ci chez les Indonésiens. Ce résultat est intéressant et, par ailleurs, tout à fait logique étant donné l'importance des Indonésiens dans le peuplement préhistorique et historique de l'Indochine. Ces conclusions auxquelles je suis parvenu par mes simples recherches, hors de toute influence étrangère, peuvent d'ailleurs être confrontées avec les idées de différents auteurs. Le problème de la dolichocéphalie en Extrême-Orient a hanté l'esprit de beaucoup de naturalistes.

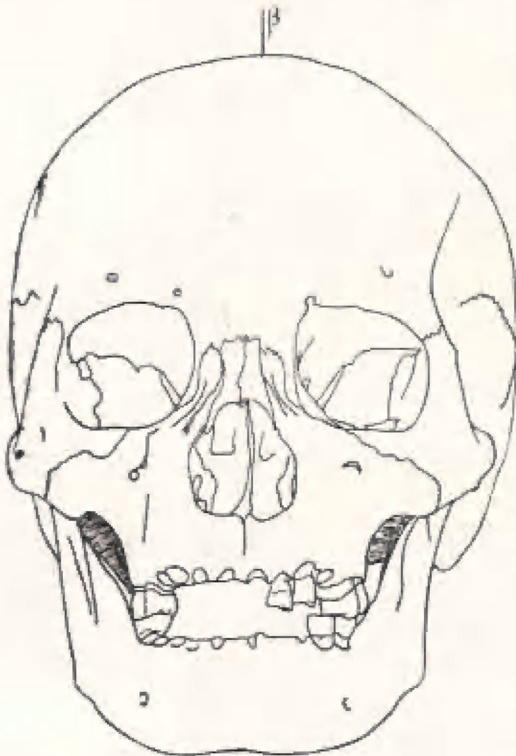


Fig. 32. — Crâne de Bahnar.

De Quatrefages [1887-1889, p. 426] s'est demandé si un élément dolichocéphale longtemps fondu avec les races jaunes n'était pas à l'origine de l'élongation du crâne de certains Indochinois et de Chinois du Sud ; il



Fig. 33. — Crâne de Bahnar.

songeait à un élément hindou et à un élément allophyle indonésien. De même [p. 524], il expliquait la présence de crânes hypsé-sténocéphales en Malaisie, par le croisement d'Indonésiens.

En 1924, PITTARD écrit [p. 491] : « Mais où les Chinois ont-ils puisé les individus dolichocéphales qui figurent dans leurs rangs ? » et il remarque,

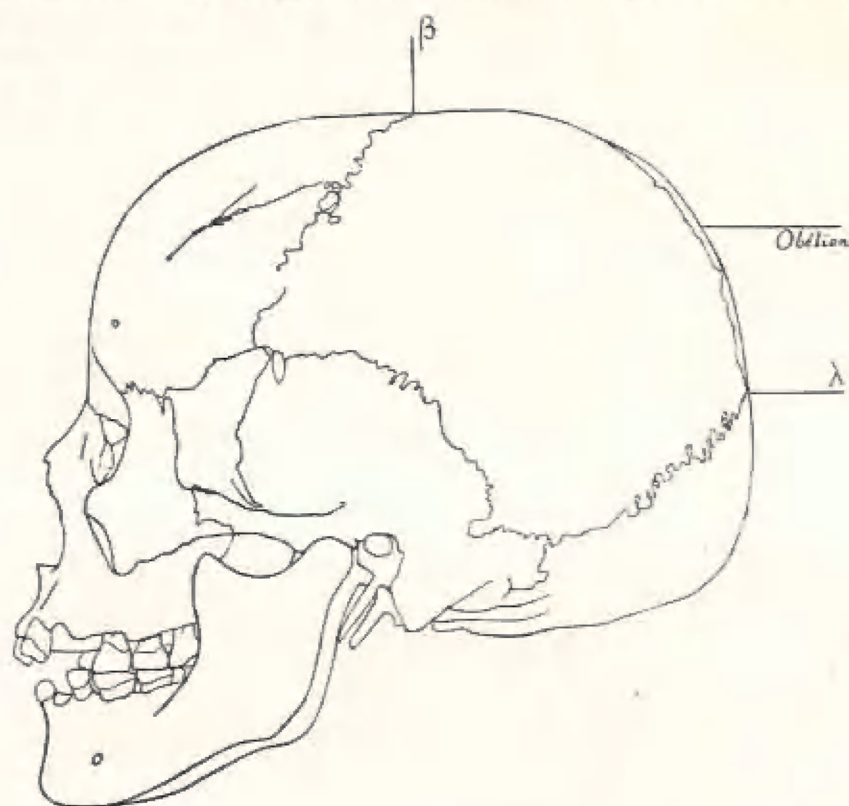


Fig. 34. — CRÂNE DE BAHNAR.

d'une part que les Chinois du Sud sont moins grands et moins souvent brachycéphales que les Chinois du Nord [p. 493] et, d'autre part, que les populations de l'Indochine sont toutes plus petites que les Chinois eux-mêmes [p. 494]. Par ailleurs, PITTARD [p. 495] ne rejette pas une hypothèse relative à l'importance des Lolo dans la formation du peuple chinois. Ceci s'accorde très bien avec ce que nous avançons. Par la taille, par l'indice céphalique, l'individu de Đông-sơn se rapproche d'ailleurs des Lolo, Mèo, etc., c'est-à-dire de groupes à sang indonésien plus ou moins mélangé ; mais, par sa face, nous avons vu qu'il est franchement mongolisé. Le crâne lui-même ovoïde, non pentagonoïde, s'écarte du type indonésien normal.

Mondière [art. *Annamite*, in *Dict. des Sc. Anthropol.*, p. 93] croyait que l'Annamite actuel avait subi des modifications dues à ses croisements avec les Malais ; d'autre part, Haddon [p. 59] pense que les Mongoloïdes, en se dirigeant vers le Sud, se sont métissés avec les races non mongoles donnant en particulier les « Mongols océaniens » ou « Protomalais », ancêtres des Malais.

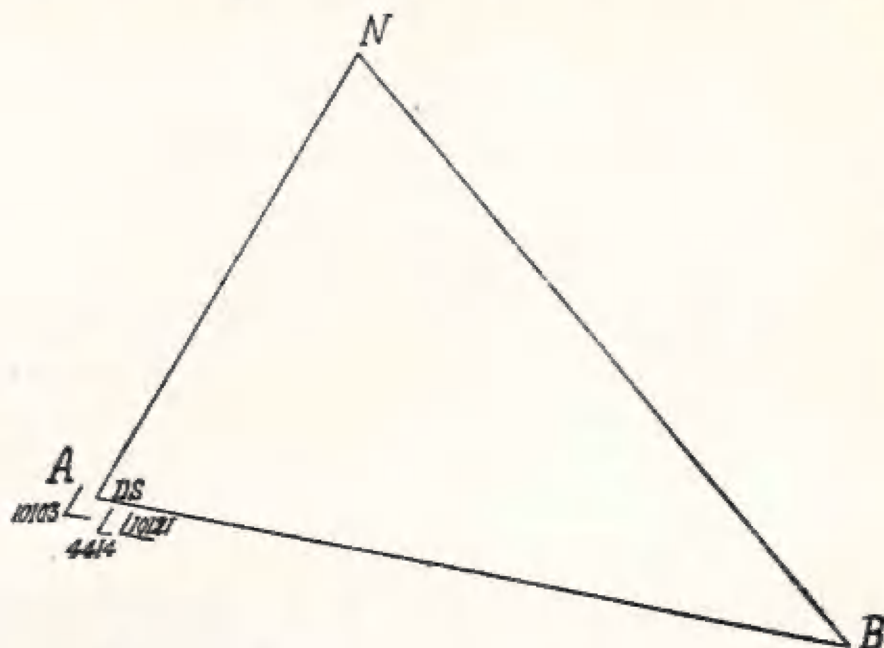


Fig. 35. — Comparaison du prognathisme, par superposition des triangles Nasion-Basion-Point alvéolaire, la base Nasion-Basion étant égalée à 100 mm. DS = Crâne de Đông-sơn. 10103 = Bahnar. 10121 = Annamite de Sơn-tây. 4414 = Annamite de Poulo Condor.

Deniker [1926, p. 465], avec Henry Girard, considère comme probable que les Chinois du Kouang-si doivent leur mésocéphalie à un mélange avec les aborigènes de race indonésienne.

Zaborowski [1900, p. 320], abordant le problème, met d'abord en garde contre le danger des spéculations basées sur le seul indice cranien. « ..... en Indo-Chine...., il existe des dolichocéphales de race et d'origine différentes. Il y a donc un réel péril et plus que du péril à s'en tenir à l'indice céphalique dans leur étude. » La découverte d'Indonésiens et de Mélanésiens néolithiques en Indochine est venue rendre cette remarque encore plus évidente.

Zaborowski écrivait en outre [p. 320-321] : « M. Girard reconnaît que dans la région qu'il a étudiée (le Tonkin), il y a une diffusion dolichocéphalique partie de la Chine (p. 26). L'influence chinoise au nord du Tonkin se traduit

en effet par une certaine tendance à la dolichocéphalie. Mais pour mon compte, je ne crois pas que ce soit la seule source de la dolichocéphalie... »

En ce qui concerne la Chine, ZABOROWSKI [*ibid.*, p. 322] pensait à une origine esquimoïde des influences dolichocéphales : « ... j'ai dit... qu'il y avait en Chine un élément ancien de type esquimoïde comme les Toungouses. Eh bien, deux de mes crânes hakkas présentent comme le mendiant de Pékin [1], cette paradoxale association de caractères en raison de laquelle BROCA classait les Esquimaux tout à fait à part dans les races jaunes. Ils sont allongés, avec un diamètre transverse très faible ; ils sont très dolichocéphales et en même temps leur ouverture nasale est simple et étroite, et leurs orbites sont très élevées. Je chercherais cependant les homologues de ces crânes parmi les restes des anciennes populations du Baïkal, sinon parmi les turco-tatares plutôt que parmi les Esquimaux. » [2]

Avec un troisième crâne de Hakka, dolichocéphale (i = 75,82), à face et nez plus courts, à orbites plus longues, on passerait peut-être pour ZABOROWSKI [*ibid.*, p. 322] au type des dolichocéphales de l'Indochine, des sauvages ou Moï en particulier qui se distinguent par une grande dolichocéphalie associée à une platyrhinie très forte et à un indice orbitaire moyen.

Enfin, ZABOROWSKI a signalé [*ibid.*, p. 326, 327] un crâne ancien, mais non daté, déterré au Tonkin, franchement *dolichocéphale* (ic = 74,4), platycéphale ($i = \frac{\text{d. basilo-bregmatique} \times 100}{\text{d. transverse}} = \frac{123 \times 100}{144} = 85{,}42$), leptorhinien (i = 47, 5) et mégasème quant à l'orbite (i = 91) ; ce crâne a été considéré comme différent de celui des Hakka aussi bien que de celui des Annamites actuels ; d'après les chiffres, il s'écarte de celui des Đông-sơn malgré la valeur voisine de l'indice cranien.

Les comparaisons ont amené ZABOROWSKI [p. 327] à attribuer aux Annamites la mésaticéphalie, la faible mésosémie, la platyrhinie. Cet auteur pense comme moi qu'ils ont été « influencés sans doute par les dolichocéphales du type des Moïs qu'ils ont dépossédés » [p. 328]. Mais il ajoute que les Moï ne sont pas les seuls dolichocéphales disséminés, parmi les Annamites. J'étais arrivé à mes conclusions sans connaître ces hypothèses de ZABOROWSKI. Je fais la même réserve que lui quant à l'influence possible d'autres dolichocéphales, nous savons maintenant que, dans l'Indochine préhistorique, les dolichocéphales mélanésiens ont joué un très grand rôle.

Le Dr VERNEAU s'est demandé l'origine du type I de ses Bahnar ; plusieurs auteurs ont recherché l'origine de la dolichocéphalie en Chine. Ici, à Đông-sơn, nous assistons au contact des Mongoloïdes et des Indonésiens, nous trouvons l'explication de la dolichocéphalie de certains Annamites

---

(1) Ce célèbre crâne dit du « Mendiant de Pékin » a pour indice 66,66.

(2) Idée curieuse à rapprocher de l'hypothèse émise par le R. P. SAVINA quant à l'origine arctique des Miao ; les Miao avec leur mésocéphalie (i = 80, 6) et leur nez large (i. nasal (vivant) = 88) s'écartent d'ailleurs carrément des Esquimaux.

et, aussi logiquement, de certains Chinois. L'Indochine est une région où s'est opéré le contact des Mongoloïdes et des Indonésiens ; on ne saurait y voir un centre de dispersion où les deux types se seraient formés par différenciation [1].

	Dông-son.	Annamite. N° 10121	Annamite. N° 4414	Bahnar. N° 10103	Bahnar. N° 10104
D. antéropostérieur	180	183	177	174	182
D. transverse	130	130,5	146	130,5	125
D. basilo-bregmatique	128	139	140	123	128
D. frontal minimum	91,5	91	98	96	88,5
D. frontal maximum	113	112	126	111	106
D. bimastoïdien maximum	116	120	128	118	117
D. bizygomatique	130	?130	140	126	126
D. naso-alvéolaire	66,5	71	74	66	63,5
D. alvéolo-basilaire	98	98	102	96	
D. naso-basilaire	98	101	103	92	
D. naso-mentonnier	112	112,5	122	107,5	105
D. interorbitaire	24,5	23,5	26	25,5	26
hauteur du nez	47	53	52	47,5	48
largeur du nez	25	28,5	27	27	27
hauteur orbitaire (G/D)	33/31	31/30	33/32	32/32	32/32
largeur orbitaire (G/D)	38/39	35,5/35	41,5/41	38/37	38,5/39
largeur maximum du bord alvéolaire	65	67	73	62	?
largeur palatine (2e mol.)	38,5	41	?43	40	?
longueur de la voûte palatine	?43				
flèche de la courbe alvéolaire	53	41,5	45	45	?
longueur du trou occipital	33	37,5	35	37	34
largeur du trou occipital	29	30	30	30	32
Mâchoire inférieure					
D. bigoniaque	96	94	104	92	96,5
D. bicondylien	122	116	126	100	112,5
D. bicoronoïdien	94	95	107	92	101
hauteur maximum de la branche montante	59				
largeur maximum —	45	45	46	38,5	
largeur minimum —	39,5	33	38	31	

(1) L'Indochine étant, par suite, un pays de métissage, je rappellerai les quelques faits suivants. Tout le monde est bien d'accord maintenant pour reconnaître que le *produit d'un croisement* ne possède pas toujours des caractères intermédiaires (cf. en particulier : Montandon, 1928, p. 129-130, et Guyénot, 1924, passim). On reconnu d'autre part que le type *Chinois*, lorsqu'il est croisé, tend à prédominer, au moins en ce qui concerne les caractères les plus apparents (cf. par exemple : Neuville, 1933, p. 100). Il faut aussi songer aux *résurgences ethniques*, de Quatrefages [1887-1889, p. 517 ; cf. *Crania ethnica*, p. 450 : crâne de Lilio] a justement cité le cas d'un crâne de type indonésien accentué provenant d'une paroisse de Luçon, en apparence, exclusivement tagale depuis un temps immémorial.

	Đông-sơn.	Annamite. N° 10121	Annamite. N° 4414	Bahnar. N° 10103	Bahnar. N° 10104
hauteur de la symphise	33,5	33	35	?31	?
épaisseur du corps mandibulaire	18	16	17	16	
angle mandibulaire	119°		113°		
Courbes — nasion-bregma	130				
Courbes — bregma-lambda	120				
Courbes — lambda-opisthion	120				
Cordes — nasion-bregma	113				
Cordes — bregma-lambda	108				
Cordes — lambda-opisthion	98				
Indices					
céphalique	72,22	71,31	82,49	75	68,68
vertical	71,11	75,96	79,10	70,69	70,33
transverso-vertical	98,46	106,5	95,89	94,25	102,4
frontal	70,385	69,73	67,12	73,56	70,80
facial-Monaco	51,15	54,62	52,86	52,38	50,04
nasal	53,19	53,77	51,92	56,84	56,25
orbitaire	83,11 (1)	86,52	78,79	85,33	82,58

LE SQUELETTE.

L'étude du squelette ne fournit pas de renseignements bien précis. Il s'agit d'un individu féminin, très délicat (cf. indice claviculo-huméral) et s'écartant ainsi du type normal. Il n'en est pas moins nécessaire de consigner le résultat de quelques mensurations; je me bornerai, au passage, à quelques remarques à leur sujet.

L'indice le plus intéressant, car il est en relation avec les proportions du membre antérieur, l'indice radio-huméral situe bien le squelette de Đông-sơn parmi les Jaunes (placés entre les Noirs et les Blancs).

Taille (sur le vivant). — En se reportant au tableau de Testut (reproduit sans modification par Martin), qui a été établi pour des femmes d'Europe, on trouve les indications suivantes variables suivant le rayon osseux considéré :

Humérus G. : 1 m. 48
— D. : 1 m. 474. Moyenne = *1,477*
Radius G. : 1 m. 516
— D. : 1 m. 516. Moyenne = *1,516*
Cubitus G. : 1 m. 518
— D. : 1 m. 513. Moyenne = *1,515*
Fémur D. : *1,464*
Tibia G. : *1,483*.

(1) En calculant séparément pour chaque orbite, on trouve : indice G. = 86,8 ; indice Dr. = 79,5 ; moyenne = 83,15.

Par suite la moyenne serait
d'après le membre antérieur : *1,496*,
— postérieur : *1,473*
et d'après l'ensemble des membres : 1,489, soit 1 m. 49.

On peut en conclure que, comparés à celui d'une Européenne, le membre antérieur est long par rapport au membre postérieur, la jambe longue par rapport à la cuisse, l'avant-bras long par rapport au bras [1].

		Gauche	Droite
Humérus :	L.	280,5	279
	circonf. minima	51,5	51
	indice de robusticité	18,36	18,28
	angle de torsion (1) (Broca)	156° (24°)	144° (36°)
	angle de divergence	94°	84°
Cubitus :	L.	225	224
	Indice de platolénie (2)	76,19	67,4
Radius :	L.	208	208
	circonf. minima	35	34
	Indice diaphysaire	76,78	76,78
Fémur (aplati dans le haut suivant la direction antéro-postérieure) :			
	L.		385
	Diam. antéro-postérieur sous-trochantérien de la diaphyse		22
	Diam. transverse sous-trochantérien de la diaphyse		25
	Longueur du col		80
	Diam. antéro-postérieur de la diaphyse (partie moyenne)		23,5
	Diam. transverse de la diaphyse (partie moyenne)		24
	Largeur maximum de la surface articulaire de la tête du fémur		41°
	Angle de divergence		81° (4)
	Angle de torsion		39°
	Angle du col		125° (5)
	Indice de robusticité		12,21 (6)

---

[1] Plus haut, il a été fait allusion aux Lolo ; chez ceux-ci l'avant-bras est long par rapport au bras, mais l'ensemble du membre antérieur est court [Legendre, *Bull. Soc. d'Anthropologie*, 1910, p. 89].

		GAUCHE	DROITE
	Indice pilastrique		97,92 (7)
	Indice platymérique		88 (7)
	Indice de la longueur du col		20,78 (8)
	Indice de la tête du fémur (= 41:41)		100
Tibia :	L.	314	
	Diam. antéro-postérieur	26,25	
	Diam. transverse	18	
	Indice de platycnémie (9) (presque normal)	68,57	
Clavicule :	L.	118	118
Bassin	(très ouvert à caractères féminins)		
	Sacrum (très incurvé) :		
	Hauteur du sacrum seul = 87		
	Flèche du — = 26		
	Indice flèche-hauteur (10) = 28,9		
PROPORTIONS			
	Indice radio-huméral (11)	74,15	74,55
	Indice tibio-fémoral (12)	81,56	
	Indice claviculo-huméral (13) (moyenne = 42,18)	42,07	42,29
	Indice intermembral (14)		69,81
	Indice huméro-fémoral (15)		72,73
	Indice radio-tibial (15)		66,23

(1) *Angle de torsion* (moyenne=150°) : il faut penser que cet angle qui augmente chez les *femmes* et chez les sujets *faibles* est ici plus fort que la moyenne du type ; ce membre se place cependant bien dans la série des *Jaunes* (139°-175°, d'après BOTEZ, 1926, p. 99, 154), bien que faible ; il le serait encore plus pour un Blanc (142°-180° [cf. MARTIN, p. 1106].

(2) *Indice de Platolénie* : *extrêmement faible* surtout à droite. VERNEAU a donné des nombres de 71 à 121.

(4) *Angle de divergence* : d'après le tableau de R. MARTIN [p. 1141], cet angle se placerait près de celui d'un Japonais (11°, 5), mais aussi au milieu des Blancs.

(5) *Angle du col* : d'après MARTIN [p. 1143], cet angle, plus fort en général chez la femme que chez l'homme, rappellerait les Japonais (♂ 128°, ♀ 129°, 7), les Malais (129°), mais aussi bien les Européens ou les Bantou !

(6) *Indice de robusticité* : se place entre les Françaises (12) et les Japonaises (12, 5) [MARTIN, p. 1134].

(7) *Indice pilastrique* : cet indice, en général plus faible chez la femme, l'est ici particulièrement [MARTIN, p. 1135-1136 ; par exemple, Japonaise 99, 8]. — *Indice platymérique* : = 88, donc fémur eurymère ; si l'on prenait à

ce niveau le diamètre minimum et le diamètre perpendiculaire à celui-ci, on aurait (18, 5 : 28, 5) un indice de 64,9, ce qui correspondrait à de l'hyperplatymérie si l'aplatissement était orienté dans le sens voulu. Le fémur est donc extrêmement aplati au-dessous des trochanters, mais, si l'on s'en tient strictement aux règles opératoires, il ne possède ni la platymérie ordinaire, ni la platymérie transversale ; ces deux particularités ont, d'après MANOUVRIER [1893, p. 133], la même signification physiologique ; il y a ici aplatissement dans un sens intermédiaire. Je reviendrai plus tard sur cette particularité.

(8) *Indice de longueur du col* : très fort [MARTIN, p. 1150 : Japonais = 17, 4]. Cet indice n'a aucune valeur raciale.

(9) *Indice de Platycnémie* : presque normal (Chinois = 66 ; Malais = 66, 6 ; Japonais ♂ = 73, 7 [MARTIN, p. 1159 ; TOPINARD, 1885, p. 1022]). Cet indice est plus fort chez la femme.

(10) Plus fort que tous les nombres cités par MARTIN [p. 1086 : *Sehnenhöhenindex*].

(11) *Indice radio-huméral* = brachykerkique : se place bien avec les Jaunes entre les Blancs et les Noirs [cf. BOTEZ, 1926, p. 17 ; TOPINARD, 1885, p. 1043-1044 ; DENIKER, 1926, p. 109 ; MARTIN, p. 395, 1067], se sépare des Nègres, tandis qu'il pourrait correspondre à un Blanc.

(12) *Indice tibio-fémoral* [TOPINARD, p. 1045 ; MARTIN, p. 418] : se situe aussi bien parmi les Blancs que parmi les Jaunes, mais s'écarte des Nègres d'Afrique (à indice plus élevé).

(13) *Indice claviculo-huméral* : le nombre indiqué ne fournit pas de comparaison raciale intéressante, il est plus faible que chez le Nègre ou le Blanc. MARTIN [p. 1098] ne cite qu'un nombre plus faible relatif à une femme andamane (= 40, 8) ; cf. également TOPINARD [p. 312].

(14) *Indice intermembral* [MARTIN, p. 428] : se place dans le groupe des Européens et des Jaunes.

(15) *Indice huméro-fémoral* [cf. MARTIN, p. 429] et *indice radio-tibial* [MARTIN, p. 429] : ces indices ne permettent guère qu'une séparation d'avec les Nègres.

ETIENNE PATTE.

OUVRAGES CITÉS.

BOTEZ, 1926. *Etude morphologique et morphogénique du squelette du bras et de l'avant-bras chez les primates.* Thèse Sciences. Paris, 1926.

DENIKER, 1926. *Les races et les peuples de la Terre.* 2e éd. Paris, Masson.

GIRARD (Henry), 1900. *Essai sur l'indice céphalique de quelques populations du Nord-Est de l'Indochine.* Ass. fr. p. l'av. des Sc. Congrès de Boulogne-sur-Mer, 1899.

Guyénot (Emile), 1924. *L'Hérédité*. Paris, Doin, 1924.

Haddon, 1927. *Les races humaines et leur répartition géographique*. Paris, Alcan, s. d.

Martin (Rudolf), 1928. *Lehrbuch der Anthropologie*. 2e éd. Iena, Fischer, 1928.

Montandon, 1928. *L'ologénèse humaine (ologénisme)*. Paris, Alcan, 1928.

Neuville, 1933. *L'espèce, la race et le métissage en Anthropologie*. Arch. de l'Inst. de Paléontologie humaine. Mém. no 11. Paris, Masson, 1933.

Paul-Boncour (Georges), 1912. *Anthropologie anatomique: Crâne, face, tête sur le vivant*. Encyclopédie scientifique. Paris, Doin, 1912.

Pittard, 1924. *Les races et l'histoire; introduction ethnologique à l'histoire*. Coll. « L'Evolution de l'Humanité ». Paris, Renaissance du Livre, 1924.

de Quatrefages, 1887-1889. *Introduction à l'étude des races humaines*. Paris.

de Quatrefages et Hamy, 1878-1879. *Crania ethnica, les crânes des races humaines....* Paris, Baillère, 1878-1879.

Topinard, 1885. *Eléments d'Anthropologie générale*. Paris, Delahaye et Lecrosnier, 1885.

Verneau, 1895. *Note sur les Moïs Ba-Hnars*. Extr. du Bull. du Muséum d'Hist. nat., 1895, no 5. Paris, Impr. nationale.

Zaborowski, 1900. *Mensurations de Tonkinois. Les dolichocéphales chinois de l'Indochine. Crânes tonkinois et annamites*. Bull. et Mém. Soc. Anthropologie de Paris, p. 319-328.

BIBLIOGRAPHIE.

Indochine française.

Gouvernement général de l'Indochine. Direction des Archives et Bibliothèques. *Manuel de l'archiviste.* Instructions pour l'organisation et le classement des Archives de l'Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1934, 8°, 161 p.

Le Service des Archives de l'Indochine, organisé par les arrêtés des 29 novembre 1917 et 26 décembre 1918, a été pourvu, par les arrêtés du 25 octobre 1930, d'un cadre d'archivistes-bibliothécaires et de secrétaires indigènes formés dans des cours d'application inaugurés en 1931. C'est la substance de cet enseignement, professé par M. R. Bourgeois, conservateur hors-classe, puis par M[lle] de Saint-Exupéry, conservateur-adjoint, que le présent *Manuel* offre sous forme d'instructions, préfacées par le premier ouvrier et le directeur du Service, M. P. Boudet. Le système adopté est en principe le système décimal, qui a paru plus souple, malgré ses défauts, pour les nécessités d'une colonie, aux archives naissantes et en voie d'accroissements imprévisibles, que le système numérique des archives anciennes et des fonds clos, ou le classement chronologique ou topographique des archives modernes tels qu'ils sont en usage dans la métropole. On trouvera dans ce guide, en plus des principes généraux, une sorte d'inventaire sommaire des archives déjà si riches de l'Indochine en même temps qu'un aperçu de la belle organisation qu'en quelques années ce Service a su réaliser et qui en ont fait une institution modèle. Un copieux index alphabétique en met dans une certaine mesure le catalogue dans la main (1).

E. Gaspardone.

(1) Une chicane sur le classement des noms annamites. Il est dit, p. 29, de le faire au nom personnel, c'est-à-dire au dernier mot. C'est en effet l'habitude annamite. Je la crois mauvaise pour un classement européen, parce qu'il n'y a dans ce cas aucune raison de ne pas suivre l'ordre traditionnel, si pratique, par noms de familles, et que cet ordre facilite en particulier la recherche des noms annamites, par le motif même qui a fait craindre de les confondre : il sera toujours plus aisé de se reporter aux quelques dizaines de noms qui suffisent pour désigner toutes les familles annamites, et dont les plus usités, très peu nombreux, sont aussi très familiers, et de trouver les noms personnels à l'intérieur de chacun de ces groupes, que de les chercher ailleurs laborieusement, la plupart restant incertains sans le caractère chinois correspondant. D'autant que tous les autres noms suivent uniformément le classement par familles, y compris les chinois. La même raison me fait rejeter pour ces derniers, sauf exceptions, la fiche de renvoi au dernier terme (p. 30) qui du reste, dans le cas, donné en exemple, des noms à trois termes ne représente que la dernière moitié du nom personnel (Lao Pong-yo, et non Lao-pong-Yo et Yo [Lao-pong]), la formation des noms de personnes chinois étant différente de l'annamite.

Hanoi Fukkoku Kyokutō gakuin shozō Annan bon shomoku 河內佛國極東學院所藏安南本書目 [*Catalogue des livres annamites conservés à l'EFEO., à Hanoi*] et *Etsunan ōshitsu shozō Annan bon shomoku* 越南王室所藏安南本書目 [*Catalogues des livres annamites conservés dans la maison royale du Việt-nam*], publiés avec deux notes par Matsumoto Nobuhiro 松本信廣. Tōkyō, *Shigaku* 史學, XIII, déc. 1934, p. 699-786, et XIV, août 1935, p. 293-341.

Le premier de ces catalogues reproduit la copie du registre d'entrée du fonds annamite de l'EFEO. L'éditeur l'avait fait exécuter au cours de son séjour au Tonkin en été 1933 et l'a simplement classée suivant le nombre de traits. La deuxième publication reproduit deux listes non récentes des livres annamites conservés au Palais de Huê et dont une partie au moins, après avoir été au Nội các 內閣, puis au Cổ-học viện 古學院, est aujourd'hui passée à la Bibliothèque Bảo-đại, qui en a pris la place dans le bâtiment de l'ancien Di-luân đương 彝倫堂 au bord de la rivière des Parfums. Ces listes sont tirées de deux catalogues plus généraux respectivement intitulés *Tụ-khuê thư-viện tổng mục sách* 聚奎書院總目冊 et *Tân thư-viện thu sách* 新書院守冊. Elles sont munies de notules originales; la première a un rapport de la 14ᵉ an. *thành-thái* (1902), la seconde est de la 6ᵉ *duy-tân* (1912). Toutes deux sont éditées d'après des copies faites avec celle du registre. M. Matsumoto les a rendues commodes par un index des titres suivant le nombre des traits. Ces trois listes ne donnent qu'un apeçu très approximatif de l'état des livres annamites ; mss. et imprimés n'y sont qu'exceptionnellement distingués; parmi les mss. les mêmes ouvrages se cachent souvent sous des titres divers, et inversement (Cp. Pelliot, in *BEFEO.*, IV, p. 619 et 622, et ma *Bibl. ann.*, p. 2). C'étaient quand même les seuls compléments de la *Première étude sur les sources annamites de l'histoire d'Annam.*

E. Gaspardone

Trần Mạnh-Đàn (陳孟檀). *Quốc-ngữ đính-ngoa* [國語訂訛. *Correction des fautes du quốc-ngữ*]. Tirage à part du *Nam-phong tạp-chí* 南風雜誌, 1932 ; Hanoi, 1933, 8°, 102 p.

L'orthographe de l'annamite n'est pas fixée, car elle subit l'influence des prononciations dialectales et aucun dialecte ne s'est imposé comme langue commune. De là des variantes constantes non seulement chez les gens peu instruits et dans la correspondance familière, mais aussi chez les instituteurs et les écrivains, aidés par les protes. L'auteur constate que les Tonkinois confondent surtout les consonnes, les gens de l'Annam, les voyelles, et que les Cochinchinois fautent sur les deux. L'auteur a essayé de dresser un tableau des principaux mots prêtant à ces confusions, qu'il définit à mesure pour les bien distinguer et qu'il a répartis en seize sections. Les confusions les plus communes sont, pour le Tonkin : *ch* pour *tr*, *x* pour *s*, *gi* pour *d* et pour *r* (on voit qu'elles se ramènent à un phénomène d'adoucissement de l'articulation) ; pour la région de Huê : *gi* pour *nh*, et, en allant vers le Sud jusqu'à la Cochinchine : *ang* pour *an*, *ac* pour *at*, *gi*

pour *v* et *a* pour *ha* (affaiblissement de l'aspiration souvent compensé par un durcissement des finales). Toutes ces confusions ne sont pas nécessairement amphibologiques : p. ex. il n'y a qu'une façon de comprendre : *trăm năm* ou *chăm năm*, *hoan-hỷ* 歡喜 ou *oang-ỷ*. Et cela gêne moins les Annamites, qui devinent plus ou moins et s'en contentent, que les étrangers qui lisent leur langue avec des habitudes plus strictes.

E. Gaspardone.

Hội Khai-trí-tiến-đức khởi thảo [Association pour la formation morale et intellectuelle des Annamites, AFIMA.]. *Việt-nam tự-điển* [Dictionnaire annamite]. Fasc. XIII-XVI, *đồp-hữu*. Hanoi, Imprimerie Trung-Bắc Tân-Văn, 1934, in-4°, 4 fasc., p. 193-256.

Nous avons fait ici même (*BEFEO.*, XXXI, 524, XXXII, 523, XXXIII, 997) l'éloge de cet immense répertoire que nous admirons comme tout le monde : c'est dire qu'en signalant quelques omissions dans les fascicules parus en 1934, nous n'avons pas le dessein d'en diminuer le mérite. L'AFIMA se propose d'ailleurs, croyons-nous, de réserver pour un supplément tout ce qui lui aurait échappé pendant l'impression. Cela seul nous autorise à lui signaler les lacunes suivantes : p. 194, *đơn giản*, « simple », *đơn-từ*, « requête » ; p. 197, *đưa đà*, « parler du bout des lèvres », *đưa mắt*, « cligner de l'œil » (G. Cordier, *Dictionnaire annamite-français*, s. v. *đưa*), *đức-dục*, « éducation morale », *đứng vậy*, « garder le veuvage » ; p. 199, *eng-éc* (onomatopée), cri du porc, etc. P. 212 sqq., il arrive fort souvent qu'on a, pour les mots du groupe *gi*, à choisir entre deux orthographes (*d* ou *r*) également admissibles en elles-mêmes, enregistrées d'ailleurs par presque tous les dictionnaires. Le P. Génibrel et M. G. Cordier, en pareil cas, ont un penchant pour le *gi*. L'AFIMA, au contraire, ne l'a point admis pour un certain nombre de termes qui sont cependant plus usités au Tonkin qu'en Annam ou en Cochinchine. Nous serions, en cela, du parti des auteurs français ; seulement nous ne pouvons nous empêcher de trouver que ces derniers, pas plus que l'AFIMA elle-même, n'ont suivi à cet égard une règle bien arrêtée et bien fixe. La confusion étant fréquente entre *d*, *gi* et *r*, et plusieurs vocables ayant souvent des variétés d'orthographe, pourquoi ne pas mettre les renvois indispensables afin de faciliter les recherches ? Or, c'est ce que ni l'AFIMA, ni les auteurs français ne semblent avoir compris. On ne trouve pas dans le *Việt-nam tự-điển*, sous *d*, ni sous *gi*, les mots suivants, que nous choisissons parmi les plus usuels : *gỉ* « rouille », *giạn*, « fêlé », *giăng*, « plus grand que l'orifice », *gianh*, « chaume ». Nous pourrions poursuivre jusqu'à la fin du fascicule, mais nous préférons nous arrêter. Devant une œuvre aussi considérable, la critique deviendrait souverainement injuste si elle ne tenait compte des difficultés d'exécution que cette œuvre présentait, de la puissance et de l'intensité de travail qu'il a fallu pour la mener à bonne fin, et des services que ce dictionnaire, tout imparfait qu'il est, est appelé à rendre. Sans doute ne faudrait-il pas le donner comme un spécimen de la science annamite, mais il prouve au moins que le courage d'entreprendre de longs travaux et la persévérance à les poursuivre sont des qualités qui ne nous font pas défaut.

Nguyễn-văn-Tố.

Georges Cordier. 法越字彙, *Dictionnaire français-annamite.* 1er vol., *A–E.* Ouvrage honoré d'une souscription par l'Ecole française d'Extrême-Orient. Hanoi, Imprimerie tonkinoise, 1934, petit in-4°, vi-860 p.

M. G. Cordier, auquel nous sommes déjà redevables d'un bon dictionnaire annamite-français (*BEFEO.*, XXX, 434-436), vient de se créer un nouveau titre à la reconnaissance des annamitisants par la publication d'un dictionnaire français-annamite. Celui-ci est, croyons-nous, essentiellement une adaptation tonkinoise du *Petit Larousse*, et, presque au même degré, la transcription annamite des termes techniques du *Nouveau Dictionnaire français-japonais* (模範. 佛和大辭典, Tōkyō, Hakusuisha, 1921). On y trouve, chose excellente, l'équivalent et non la traduction, d'un certain nombre de locutions proverbiales, ce qui permettra à l'étudiant, qu'il soit Français ou Annamite, d'entrer plus profondément dans l'esprit des deux langues. Quelques exemples donneront une idée de la méthode de l'auteur et du bonheur des idiotismes : P. 65, « Qui aime bien, châtie bien », traduit en annamite : *yêu cho vọt, ghét cho chơi*, littéralement : quand on les aime, on leur donne du rotin ; quand on les déteste, on les laisse s'amuser ; p. 80, « Pour avoir l'amande, il faut casser le noyau » ; *muốn ăn hét phải đào dun* [*giun*], litt. : pour manger du merle noir (1), il faut déterrer des vers ; ajouter : *muốn ăn cá, phải quăng chài*, pour manger du poisson, il faut lancer le filet ; p. 632, « Pêcher en eau trouble » : *đục nước béo cò*, litt. : dans l'eau trouble, les crabiers s'engraissent ; *ibid.*, « Porter de l'eau à la mer, à la rivière » : *chở củi về rừng*, litt. : « charrier du bois à la forêt ».

La destination scolaire du *Dictionnaire* nous engage à exprimer un désir. Ce répertoire sera consulté et invoqué par de jeunes professeurs qui n'auront pas tous étudié le vocabulaire chinois ou sino-japonais des sciences, et qui pourront n'être pas en état de discerner toujours le certain et le probable. La seconde édition leur rendrait plus de services encore, si l'épuration des matériaux y était plus rigoureuse et le choix des exemples plus sévère. Que l'on puisse signaler des erreurs (par ex., p. 116, « apostropher : *ẩu đả* » ; *ẩu đả* 毆打 signifie « se battre », et non « apostropher » ; p. 211, « baselle : *thứ rau muống* », lire : *rau mồng tơi*, cf. Ch. Crevost et Ch. Lemarié, *Catalogue des produits de l'Indochine*, t. I, p. 155) et des omissions (par ex., p. 95, « ancêtre », au singulier : *thuỷ-tổ*) dans celle-ci, personne assurément ne s'en étonnera ; mais M. G. C. le reconnait avec tant de bonne grâce et avec une modestie si simple que les juges les plus sévères devraient se trouver désarmés.

Nguyễn-văn-Tố.

Georges Cordier. *Cours de langue annamite.* 3e année. *Textes administratifs.* Hanoi, Imprimerie Ngô-tử-Hạ, 1934, in-8°, 310 p.

Au milieu du rude labeur que lui impose la publication de son *Dictionnaire français-annamite* (supra), M. G. Cordier trouve le loisir d'entreprendre et d'achever des

(1) *Turdus merula mandarinus*, Bonaparte (J. Delacour et P. Jabouille, *Les Oiseaux de l'Indochine française*, t. III, p. 125).

travaux secondaires d'une grande utilité : témoin ce quatrième volume de son *Cours de langue annamite* (sur les trois premiers, *BEFEO.*, XXXII, 521-522) qu'il consacre : *a*) aux « ordres, citations, récépissés, reçus ; demandes de désistement, de mise en liberté, d'exhumation ; procurations ; actes de garantie, de répudiation ; modèles de soumission, testaments » (texte, p. 3-13 ; traduction, p. 131-144) : *b*) aux « contrats » (p. 14-36, 145-177); *c*) aux « requêtes » (p. 37-48, 178-194) ; *d*) aux « circulaires » (p. 49-69, 195-220) ; *e*) aux « rapports et comptes rendus », (p. 70-100, 221-266) ; *f*) aux « édits royaux » (p. 101-117, 267-293) ; *g*) aux « lettres » d'amis, etc. (p. 118-128, 294-310).

Ce qui en fait l'originalité propre, c'est le caractère essentiellement pratique qu'il affecte, non à la façon de M. A. Bouchet, ni qu'il s'agisse d'apprendre à l'étudiant à parler annamite, mais dans le bon sens du mot, l'auteur tena t sans cesse l'étudiant dans la langue réelle et dans les textes. Une personne qui aura fait avec soin tous les exercices de ce *Cours* sera en état de lire le style administratif et judiciaire couramment et avec le plaisir de retrouver en chemin nombre de connaissances.

Sans traduction, l'original eût été pour les débutants une véritable énigme. Mais le traducteur n'a pas su triompher d'une difficulté sérieuse, celle de serrer le texte de près, tout en évitant cette simplicité de construction, qui fait de certaines requêtes un composé de petites phrases hachées et sans lien.

Nous n'avons pas craint de faire cette observation à un homme ami du progrès et désireux de le réaliser, parce que nous le savons capable de la comprendre et d'en faire son profit. Une prochaine édition, nous n'en doutons pas, sera exempte de quelques menues erreurs qu'il serait fastidieux de relever ici, et apportera l'amélioration que nous demandons. Mais nous voudrions avertir sérieusement l'auteur d'un défaut qui pourrait bientôt nuire à sa réputation. M. G. C. travaille trop vite : c'est surtout quand il s'agit de livres scolaires que les bons ouvrages ne s'improvisent pas.

Nguyễn-văn-Tố.

Georges Cordier. *Etude sur la littérature annamite*. Deuxième partie, *Le théâtre*. Hanoï, Imprimerie Tân-dân, 1934, in-8°, 316 p.

On s'est presque borné jusqu'à présent à rassembler, pour l'histoire du théâtre annamite, les matériaux les plus indispensables : on n'a pas essayé de la présenter dans son ensemble et dans son développement. La tâche est d'ailleurs extrêmement difficile : les monuments de cette littérature, à la différence de ceux de la poésie par exemple, se présentent à nous isolément, à d'assez grandes distances de temps et de lieux, et pour ainsi dire fortuitement. Il y a cependant moyen de saisir entre les œuvres fort diverses que le hasard nous a conservées une suite et un lien organique. Mais, pour y arriver, il faut un grand travail, dont les résultats, quelque soin qu'on y apportât, seraient encore incertains en bien des points et sujets à mainte rectification.

M. G. C. n'a pas songé à entreprendre ce travail. Il s'est borné à réunir dans le second volume de son *Etude sur la littérature annamite* (sur le premier volume, *BEFEO.*, XXXIII, 999), en y introduisant quelques additions et corrections de détail,

les articles et les traductions qu'il avait publiés dans la *Revue indochinoise* (juin 1912, p. 564-587, mai-juin 1917, p. 371-379 : *Le théâtre annamite* ; mars 1913, p. 275-285 : *Chu-mãi thần* ; mai-juin 1921, p. 345-369 : *Tiên-Bưu et Ông-Trượng*, etc.), dans le *Bulletin général de l'Instruction publique* [*de l'Indochine*] (janvier 1929, p. 69-71 : *La modernisation du théâtre annamite*) et dans le *Bulletin de la Société d'Enseignement Mutuel du Tonkin* (juillet-septembre 1927, p. 355-418 : *Chén thuốc độc*). Très versé dans la lecture des pièces chinoises et annamites, parfaitement au courant de tout ce qui a été écrit sur le théâtre en Indochine, il s'est proposé seulement de présenter, sous une forme simple et attachante, les renseignements que l'on trouve épars dans les études spéciales ou dans les préfaces de certaines éditions de pièces anciennes. Ce qui lui appartient en propre, ce sont les qualités de l'exposition. On aurait tort de n'accorder à ce genre de mérite qu'une estime médiocre. Si le livre de M. G. C. n'apprend rien ou presque rien aux érudits, du moins il instruira et intéressera le grand public, auquel il s'adresse.

Sur quelques points de détail, nous avons voulu vérifier l'exactitude des renseignements apportés par M. G. C. ; nulle part, nous n'avons trouvé son érudition en défaut. Tout au plus pourrait-on lui reprocher d'avoir fait des erreurs dans la transcription des noms chinois et annamites (p. 22, Seu Ma Tsien, pour Sseu-ma Ts'ien, cf. p. 23, n. 2 ; p. 23, Kouen-tseu, pour Kouan-tseu ; etc.), et d'avoir parlé en termes un peu vagues des instruments de musique. Le *Rapport sur une mission officielle d'étude musicale en Indochine* de G. Knosp (*Internationales Archiv für Ethnographie*, XXI, 1-25, 49-77) et le compte rendu qu'en a donné N. Peri dans *BEFEO.*, XII, ix, 18-21, fournissaient sur ce point à M. G. C. des informations dont il aurait pu faire un meilleur usage. De même, il aurait été bon de donner le titre complet des ouvrages cités (p. 21 : « Maspero », p. 31 : « Davis », etc.). C'est un renseignement qui a son utilité.

Nguyễn-văn-Tố.

Siam.

H. G. Quaritch Wales. *Ancient Siamese Government Administration*. London, Bernard Quaritch Ltd., 1934, in-8°, vi-263 pp.

Avec une belle intrépidité, M. Wales traite successivement, en 250 pages, de la Monarchie au Siam, des Classes légales, de l'Administration Centrale, de l'Administration des Provinces, de l'Armée, de la Législation, de l'Administration de la Justice, des Revenus et des Dépenses de l'Etat, et, enfin, de l'Eglise, sans préjudice d'une introduction de 13 pages et d'une conclusion de 6. Dans le temps, M. Wales commence au XIIIe siècle avec la dynastie de Sŭkhŏt'ăi, mais malheureusement, il ne descend pas jusqu'à nos jours, ou plutôt jusqu'au moment où l'ancien régime administratif siamois a disparu, il y a quarante ans. On est un peu tenté de reprocher cette méthode à M. Wales. Il paraît en effet imprudent de s'attaquer à l'histoire siamoise sans une sérieuse préparation chronologique. Or, le préliminaire obligé d'un pareil travail est de décrire le système saisi dans sa phase terminale, la seule que nous puissions connaître par des documents nombreux et bien datés. Je crois qu'en matière d'histoire des institutions siamoises, l'exemple qu'a donné M. Lingat dans sa thèse

sur l'*Esclavage privé au Siam* doit être suivi : dans l'état de notre documentation, la sagesse est de remonter de proche en proche. Cette critique de principe ne doit pas faire oublier les mérites du travail de M. Wales qui a réussi à porter de l'ordre dans les données souvent confuses de nos sources et qui met à la disposition d'un public pour lequel le siamois est lettre morte, les beaux travaux de S. A. R. le Prince Damrong.

J. Burnay.

Indonésie.

Himansu Bhusan Sarkar. *Indian influences on the literature of Java and Bali.* Calcutta, Greater India Society, 1934, pet. in-8°, xvi-415 pp. (Greater India Studies, N° 1).

La Greater India Society continue la série de ses utiles publications par une étude sur la littérature de Java et de Bali faite à la lumière de la littérature de l'Inde propre.

On sait que de tous les pays de l'Inde extérieure, Java et Bali sont les seuls qui aient conservé une partie de leur littérature ancienne, les autres ne nous ayant laissé que des inscriptions. Cette littérature, composée à l'époque où les deux îles développaient cette civilisation que l'on est convenu d'appeler indo-javanaise, est naturellement tout imprégnée d'influences indiennes, et de ce fait rentre précisément dans le cadre des études de la Greater India Society. L'auteur passe successivement en revue les diverses branches de cette littérature, donnant dans certains cas des résumés assez détaillés des principaux textes. Il est commode de trouver réunis en un volume de langue anglaise ces précis d'ouvrages généralement traduits en hollandais ou même simplement publiés en vieux-javanais sans aucune traduction, et sur ce point, l'auteur rend un réel service, non seulement à ses compatriotes désireux de connaître l'expansion de leur littérature nationale, mais encore à tous ceux qui ne lisent pas le hollandais.

La recherche des sources de la littérature javanaise et balinaise, besogne pour laquelle un philologue indien est particulièrement bien préparé, reste un peu superficielle et aurait pu dans certains cas être poussée davantage. Dans la discussion chronologique, l'auteur ne fait pas toujous preuve d'une rigueur suffisante. Mais étant données la nouveauté et la difficulté du sujet, il faut lui savoir gré de l'avoir courageusement abordé et de nous avoir donné un ouvrage qui, malgré ses imperfections, n'en est pas moins appelé à rendre de grands services.

G. Cœdès.

R. A. Dr. Hoesein Djajadiningrat. *Atjèhsch-Nederlandsch Woordenboek* met *Nederlandsch-Atjèhsch Register* door Dr. G. W. J. Drewes. Batavia, Landsdrukkerij, 1934, in-8°, 2 vol., xvi-1011 et 1349 pp.

Ces deux volumes ne contiennent que le dictionnaire achinais-hollandais qui comble une véritable lacune dans les études de linguistique indonésienne, le dictionnaire de

van Langen publié il y a plus de cinquante ans étant devenu tout à fait insuffisant. L'auteur a profité des matériaux mis à sa disposition par l'éminent spécialiste des études achinaises qu'est le Prof. C. Snouck Hurgronje, ainsi que d'un dépouillement de sources littéraires qui donne à ce dictionnaire une valeur particulière.

G. Cœdès.

Inde et Bouddhisme.

Kern Institute, Leyden. *Annual Bibliography of Indian Archaeology for the year 1932* published with the aid of the Government of Netherlands India and with the support of the Imperial Government of India. Vol. VII. Leyde, Brill, 1934, in-4°, xi-178 pp., 10 pl.

Les menaces de restriction qui, depuis le début de la crise, pèsent d'une façon chronique sur cette publication n'ont eu cette année d'autre effet que la réduction du tirage de 1000 à 800 exemplaires, la suppression de deux planches et une certaine diminution des notices bibliographiques qui n'affecte que la section Extrême-Orient. Si dans son avant-propos le Prof. J. Ph. Vogel n'avait loyalement averti le lecteur, celui-ci s'apercevrait à peine de ces compressions.

L'introduction est toujours aussi riche et, cette année, plus variée peut-être que par le passé. Elle débute par une assez longue note de H. Frankfort signalant des rapprochements certains entre la civilisation de l'Indus et celle du proche Orient. — Sir Aurel Stein donne ensuite un brillant aperçu de ses tournées de prospection archéologique dans la Perse du Sud. — M. Hackin résume les résultats obtenus dans ces dernières années par la mission archéologique française en Afghanistan. — M. J. Ph. Vogel donne un précis des découvertes épigraphiques dans l'Inde, particulièrement nombreuses et importantes en 1932. — Le temple de Pahāṛpur au Bengale a continué à livrer de remarquables sculptures qui sont étudiées par M. C. L. Fābri. — M. G. Yazdani signale des fresques de jātaka découvertes à Ajantā au cours d'opérations de nettoyage. — M. S. Paranavitana mentionne de récentes trouvailles épigraphiques à Ceylan, parmi lesquelles un document découvert à Saṅgamu Vihāra donne le texte du traité conclu entre Gajabāhu II (1131-1153) et Parākramabāhu I (1153-1186). — D'une conférence que j'ai faite à Leyde en septembre 1933 sur les travaux de l'Ecole Française entre 1930 et 1932, j'ai extrait les passages relatifs aux recherches préhistoriques de Mlle M. Colani, aux antiquités chinoises du Tonkin (tombeaux de Lạc-ý et tour de Bình-sơn), aux recherches de M. Goloubew sur le premier site de Yaçodharapura, et enfin à la restauration de Bantãy Srĕi par les procédés de l'anastylose.— M. A. J. Bernet Kempers consacre une note élogieuse à notre publication du *Temple d'Angkor Vat* dans les *Mémoires archéologiques de l'EFEO*. — Enfin, M. van der Hoop analyse lui-même son bel ouvrage sur les mégalithes de Sumatra.

G. Cœdès.

J. Allan, Sir T. Woiseley Haig et H. H. Dodwell. *The Cambridge shorter history of India*. Cambridge, Univ. press, 1934, in-16, xxi-970 pp., 21 cartes.

Ce volume n'est pas un simple résumé de la monumentale *Cambridge History of India*, qu'il se contente d'utiliser sans adopter nécessairement toutes ses vues. Il n'intéresse l'indianisme proprement dit que par sa première moitié consacrée à l'Inde ancienne (pp. 1-204) et l'Inde musulmane (pp. 205-480), la seconde moitié ne traitant que de l'Inde britannique.

Dans les chapitres qui sont consacrés à l'histoire ancienne, les auteurs sont parvenus à condenser les faits essentiels en tenant compte des plus récents travaux et en adoptant, en face des problèmes souvent délicats que pose cette période, une attitude modérée et impartiale. Mais la grande concision dont ils ont été obligés de faire preuve pour faire tenir le maximum de faits en deux cents pages, si elle ne gêne pas trop l'indianiste qui suivra aisément la narration encombrée de noms propres et de dates qui lui sont connus, risque de dérouter un public moins spécialisé. C'est l'écueil fatal de ces résumés qui veulent tout dire sous un volume insuffisant. Pour le grand public auquel cette histoire abrégée est évidemment destinée, quelques vues d'ensemble sur les religions et les institutions de l'Inde ancienne, quelques idées générales sur le rôle de l'Inde dans le monde extrême-oriental et sur son expansion n'auraient pas été de trop. Suivant fidèlement en cela la tradition classique indienne, les auteurs semblent ignorer complètement que la culture indienne s'est répandue sur la majeure partie de la péninsule indochinoise et de l'Indonésie.

G. Cœdès.

Jules Bloch. *L'Indo-Aryen du Veda aux temps modernes*. Paris, Adrien-Maisonneuve, 1934, in-8°, 335 pp.

Je voudrais être linguiste pour pouvoir dire en termes adéquats le mérite de ce livre qui est la première étude d'ensemble sur un sujet d'une grande complexité. Cette complexité, jointe aux habitudes de pensée et de style de l'auteur, ne contribue pas à faire de ce volume une lecture facile et, pour que le maître de l'école linguistique française, M. A. Meillet, nous dise que « le livre est souvent d'une lecture malaisée » (1), il faut certainement que cela soit vrai. Heureusement, les lecteurs qui, faute de courage ou de culture linguistique suffisante, éprouveront quelque peine à suivre l'auteur dans sa description si riche et si instructive de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe de l'indo-aryen, pourront lire avec beaucoup de profit l'introduction et la conclusion, riches de ces idées générales qui font trop souvent défaut aux travaux de linguistique pure. Ils y apprendront que « si remarquables que soient les concor-

(1) *BSL.*, XXXV, fasc. 2, p. 39.

dances entre certains phénomènes indo-aryens et ceux des langues dravidiennes ou pré-aryennes, l'évolution de l'indo-aryen n'a pas abouti à sa dénaturalisation » et que « si profondes qu'aient été les influences locales, elles n'ont pas conduit l'aryen de l'Inde à se séparer vraiment de l'aryen de l'Iran et à se différencier des autres langues indo-européennes ». L'importance de cette conclusion n'échappera à personne et l'on saura gré à M. J. Bloch de l'avoir exprimée avec une telle clarté.

G. Cœdès.

Collection Emile Senart. *Bṛhad-āraṇyaka-upaniṣad*, traduite et annotée par Emile Senart. Paris, Les Belles Lettres, 1935, in-16, xxviii-121 pp. doubles,-15 pp. de notes et index.

La traduction de la *Bṛhadāraṇyaka* a été éditée avec le même soin que celle de la *Chāndogya* dont il a été rendu compte ici même (*BEFEO.*, XXX, p. 461). Etablissement du texte, analyse de l'ouvrage, notes finales et index sont l'œuvre de M. Foucher qui a bénéficié de la collaboration de M. L. Renou. Pour le texte sanskrit établi sur la recension Kāṇva de l'*Ānandāçrama Sanskrit Series*, améliorée par l'utilisation de la recension Mādhyandina de Böhtlingk, le procédé de transcription critiqué dans le *Bulletin* de 1930 (*loc. cit.*) a été maintenu. « Peut-être convient-il d'avouer, dit M. Foucher, que le système de transcription adopté pour le texte de ces deux *upaniṣad* n'a guère recueilli l'approbation des spécialistes ; nous tâchons de nous en consoler en croyant savoir qu'il a épargné la peine des étudiants. »

G. Cœdès.

Amareswar Thakur. *Hindu Law of Evidence or a comparative Study of the Law of Evidence according to the Smṛtis.* University of Calcutta, 1933, 1 vol. in-8°, xvi + 277 p.

Nous ne possédions pas jusqu'ici d'ouvrage traitant spécialement et d'une manière approfondie du système des preuves en droit hindou. En dehors des observations d'un caractère forcément fragmentaire consignées dans les notes des traducteurs et des éditeurs des *smṛti*, notre information se réduisait aux quelques pages consacrées à cette matière dans les ouvrages d'ensemble, et celui qui nous fournissait le plus d'indications, malgré le demi-siècle écoulé depuis qu'il a été publié, était encore le *Recht und Sitte* de J. Jolly, ouvrage que M. Amareswar Thakur a sans doute estimé trop connu de ses lecteurs pour qu'il fût nécessaire de le mentionner dans sa bibliographie. La présente étude répond donc à un besoin réel, et il convient d'ajouter tout de suite qu'elle y répond d'une manière très satisfaisante.

La monographie de M. A. T. est divisée en quatre chapitres de longueurs inégales. Le premier, consacré à la preuve orale et aux présomptions, occupe plus de la moitié

du volume. Les deux suivants, relatifs l'un à la preuve écrite et l'autre à la possession, se partagent à peu près également presque toute l'autre moitié, le dernier chapitre, sur les ordalies, ne comportant que quatre pages.

A l'énoncé de ces chapitres, on pourrait croire que M. A. T. s'en est tenu à la description des moyens de preuves reconnus par le droit hindou. Il n'en est rien. Au contraire, M. A. T. s'est attaché avec beaucoup de soin à dégager les règles générales de la preuve, et ses développements sur la charge de la preuve ou sur le contenu et la portée de la preuve forment même la partie la plus originale de son travail. Mais ces questions sont traitées dans le chapitre premier, à propos de la preuve orale. Il eût été sans doute d'une meilleure méthode de leur affecter un chapitre spécial.

Le chapitre premier aurait aussi gagné, à mon sens, à être allégé des développements consacrés au serment qui, en droit hindou, a nettement le caractère d'une preuve, d'une ordalie de forme douce. De même, les présomptions et les indices, auxquels les juristes hindous, comme la plupart des législateurs anciens, attribuent souvent une valeur probatoire si redoutable, méritaient d'être étudiés à part, au lieu d'être encore artificiellement rattachés à la preuve testimoniale. Enfin, M. A. T. passe sous silence, sans doute comme étrangère au droit des *smṛti*, les solennités que la coutume imposait lors de l'accomplissement de certains actes juridiques, comme la donation. A cet égard, le traité de J. Jolly est plus complet.

M. A. T., se conformant aux traditions hindoues, range la possession parmi les moyens de preuve. Nous y voyons plutôt un mode d'acquisition de la propriété ou une condition de l'acquisition de certains droits réels. Le problème de la valeur de possession comme preuve d'un droit (et en droit hindou comme en droit romain classique, il ne peut s'agir ici que de la propriété immobilière) a donné lieu entre les juristes hindous à une controverse dont M. A. T. résume les termes dans la première partie de son chapitre III. L'autre partie envisage la possession en tant que mode d'acquisition, et expose les divers systèmes proposés par les juristes hindous sur le fondement et la portée de l'usucapion. Ces questions sortent en réalité du cadre de l'ouvrage, mais on ne saurait s'en plaindre, car M. A. T. nous a donné là une excellente analyse des discussions auxquelles se sont livrés les prudents hindous sur ces vieux problèmes.

Par contre, on doit regretter que le chapitre IV sur l'ordalie ne figure guère que pour mémoire. Certes, le sujet n'est pas neuf. Mais étant donné les amples développements dont les autres moyens de preuve ont fait l'objet, on pouvait s'attendre à trouver des indications moins sommaires sur un moyen d'une importance aussi considérable à plusieurs points de vue.

La méthode suivie par M. A. T. dans son étude est, en somme, celle des digestes hindous de date récente. Elle consiste simplement à placer sous les textes des *smṛti* les commentaires et les controverses auxquels ils ont donné lieu et à proposer, le cas échéant, une interprétation personnelle. La nouveauté de l'ouvrage réside principalement dans le choix du sujet, la forme moderne de l'exposé et l'abondance des sources utilisées. M. A. T. ne s'est pas contenté de dépouiller les textes édités, cependant nombreux déjà. Il a eu aussi recours à des sources manuscrites, comme la *Vyavahāracintāmaṇi* de Vācaspatimiçra et le commentaire de Mitramiçra sur la *smṛti* de Yājñavalkya qui, à en juger par les passages cités, ont apporté une contribution utile au sujet. L'ouvrage constitue donc une compilation claire et bien ordonnée des différents textes et commentaires relatifs aux preuves. On y trouvera

l'explication d'un grand nombre de termes techniques difficiles ou obscurs. Un index malheureusement incomplet termine le volume.

Au cours de son travail, M. A. T. s'est en outre attaché à comparer les solutions des juristes hindous avec celles des législations modernes d'Europe, représentées du reste presque exclusivement par le droit anglais, le seul que notre auteur paraisse avoir réellement consulté. La conclusion qu'il tire de cette comparaison est que le droit hindou n'est inférieur à aucun autre droit du monde. Il est regrettable que les recherches comparatives de M. A. T. aient été faussées dès l'origine par le souci d'étayer une conclusion aussi oiseuse. La valeur du droit hindou est amplement démontrée par l'influence qu'il a exercée dans toute l'Inde extérieure. Le droit romain mis à part, il n'y a pas eu dans l'antiquité de droit qui ait rayonné aussi loin et avec autant de puissance. On n'aura certes rien ajouté à la gloire des juristes hindous quand on aura réussi à établir qu'ils ont connu et recommandé jusqu'à la *cross-examination*. Le gros défaut des *smṛti*, quoi qu'en dise M. A. T., est de nous livrer un droit trop doctrinal. On a peine à y discerner le développement des institutions et les démarches successives de la pensée juridique. Par suite de leur nature même, les *smṛti* ont été tenues par les commentateurs pour l'expression d'un droit intangible, valable pour tous les temps. M. A. T., malgré sa culture européenne, reste fidèle à cet esprit. Sa monographie ne contient, pour ainsi dire, aucun essai de classification chronologique, aucune tentative pour surprendre un changement, le début ou la fin d'une évolution. Les systèmes et les controverses n'y sont rattachés à aucune phase particulière du droit, comme s'ils ne répondaient à aucun besoin social. Dès lors, les accords que M. A. T. se plaît à relever entre les juristes hindous et Best ou Taylor sont banals et sans conséquence. M. A. T. eût été certainement mieux inspiré en s'efforçant, au contraire, de dégager le côté archaïque et les particularités du droit hindou des preuves, ou bien encore en cherchant à savoir ce qu'étaient devenus à l'application, en Birmanie, au Siam ou au Cambodge, les principes formulés dans les *dharmaçāstra*. Il y avait là une double série de recherches qui pouvaient permettre à M. A. T. de sortir plus heureusement qu'il n'a fait de l'exégèse où se sont renfermés nécessairement les anciens interprètes.

R. Lingat.

Bibliographie bouddhique, IV-V, Mai 1931-Mai 1933, par A. J. Bernet Kempers, G. L. M. Clauson, Paul Demiéville, Nalinaksha Dutt, Jan Jaworski, Marcelle Lalou, L. de La Vallée Poussin, E. J. Lévy, R. Lingat, Jean Przyluski, Otto Stein, Entai Tomomatsu, Trần-văn-Giáp, P. Tuxen, J. Yoshimizu, James R. Ware. *Rétrospective* : *L'œuvre de M. le Prof. Paul Pelliot*, par Marcelle Lalou. Paris, Adrien-Maisonneuve, 1934, in-8°, x-151 pp.

Il semble que la *Bibliographie bouddhique* ait comme tant d'autres publications scientifiques subi sa crise, mais elle en a triomphé. Elle paraît de nouveau en un fascicule double, chez un autre éditeur, mais elle ne fait plus partie de la collection *Buddhica*. Peu importent ces changements, pourvu que continue à paraître régulièrement cet utile instrument de recherches.

Que des omissions soient à relever dans une bibliographie traitant d'un aussi vaste sujet, c'est inévitable, mais je n'en ai pas noté d'essentielles en ce qui concerne les ouvrages ou les articles en langue européenne. Il y a par contre certaines lacunes dans le relevé des publications parues en Extrême-Orient, et c'est d'autant plus regrettable que c'est justement dans ce domaine que les chercheurs sont le plus mal renseignés et ont le plus besoin de dépouillements complets. Je sais bien que la tâche n'est pas aisée ; mais puisqu'elle a été entreprise, et que dès le premier numéro, grâce à la collaboration de M. R. LINGAT pour le Siam et de M. TOMOMATSU pour le Japon, les principaux ouvrages parus dans ces deux pays ont pu être signalés, l'éditeur de la *Bibliographie bouddhique* se doit de poursuivre et même d'intensifier ses efforts dans ce sens.

Il est par exemple tout à fait regrettable que le gros effort accompli au Cambodge et au Laos par l'Institut bouddhique sous l'impulsion de M[lle] Suzanne KARPELÈS n'apparaisse pas dans la *Bibliographie*. Pour la période Mai 1931 — Mai 1933, il aurait fallu mentionner au moins la parution à Phnom Penh des premiers volumes de l'édition du Tripiṭaka en texte pāli avec traduction cambodgienne, les publications de la Ganthamālā éditée par l'Ecole supérieure de Pāli de Phnom Penh (I, Traduction du *Singālovādasutta* ; II, Traduction du *Vuttodaya* ; III, *Kaccāyanūpatthambaka, méthode de Pāli*), et enfin la publication d'un *Bulletin d'information religieuse* édité par le Bureau des Affaires ecclésiastiques du Cambodge.

G. CŒDÈS.

Tibet.

H. A. JÄSCHKE. *A Tibetan-English Dictionary*, with special reference to the prevailing dialects, to which is added an English-Tibetan Vocabulary. Londres, Kegan Paul, etc., 1934, pet. in-8°, XXXII-671 pp.

Réimpression mécanique dans un format réduit de la première édition de 1881 de ce dictionnaire de JÄSCHKE que celui de SARAT CHANDRA DAS, plus volumineux, n'a pas rendu inutile.

G. C.

Chine.

SSEU K'OU TS'IUAN CHOU TSONG MOU *ki* WEI CHEOU CHOU MOU *yin-tö* 四庫全書總目及未收書目引得 (*Index to Ssu K'u Ch'üan Shu Tsung Mu and Wei Shou Shu Mu*), Harvard-Yenching Institute, Sinological Index Series, n° 7. Peiping, 1932, 2 vol. gd 8° à la chinoise de (4-) X-VI-IV-II-195 (-2) et (4-) 210 (-2) p. Prix : 4 $ chin.

Title Index to the Ssü K'u Ch'üan Shu, compiled by P. Y. Yü 于炳耀 under the supervision of I. V. GILLIS. Peiping, 1934 (Sales agent, The French Book Store), pet. 4° de 38-380 p., non paginé.

Les *Index* de l'Institut de sinologie Harvard-Yenching sont bien connus (cf. p. ex. W. EBERHARD in *OZ.*, 1933, p. 44, et L. GILES in *JRAS.*, 1934, p. 630-32). Celui du

Catalogue de K'ien-long se divise en index des ouvrages et index des auteurs. Leur classement, comme pour tous les index de la collection, suit le système des *kouei-hie* 庋擷, simple complication du système inventé par l'ingénieux M. Wang Yun-wou 王雲五 (sur lequel J. J. L. Duyvendak in *TP.*, XXVIII, 1931, p. 71 s.), qui connaît en Chine une véritable mode chez les fabricants d'index et de dictionnaires, et que deux tables finales, par sons et par traits, rendent fort heureusement inutile. Les ouvrages sont en outre groupés d'après le premier caractère du titre. Suivent le titre, l'indication du nombre de chapitres, de l'auteur (avec les variantes du nom et l'indice des cas douteux), de la dynastie sous laquelle il vivait, du genre de son ouvrage (composition originale, recueil, notes ou commentaire), de son commentateur, du chap. du Catalogue impérial où se trouve sa notice et du folio dans l'édition courante de Changhai (大東書局, 1926). Dans l'index des auteurs, les noms sont accompagnés de la notation de la dynastie, de leur ouvrage ou de la liste de leurs œuvres, avec le nombre de chap. et la référence au Catalogue impérial. Une courte rubrique (t. II, p. 178-80) donne la liste chronologique des livres officiels 官書 anonymes ; les autres se trouvent dans le double index. Suivant une disposition très louable de cette collection, l'ouvrage est introduit par une bonne notice historique de l'éditeur en chef, M. Hong Ye 洪業.

L'*Index* de M. Yu est essentiellement une liste des titres. Il en comprend ainsi 10764, plus 173 supplémentaires et 187 du *Wei cheou*, chaque série numérotée à part. Le classement est celui du *K'ang-hi tseu tien* pour le premier caractère du titre. En face sont le numéro du chap. au Catalogue impérial et de la page dans l'édition du *Kouang-tong chou-kiu* 廣東書局 de la 7[e] an. *t'ong-tche* (1868). L'index est précédé d'une table des sections du Catalogue. Une attention extraordinaire est accordée à la formation des caractères chinois : les tableaux de radicaux et de calcul des traits peuvent servir ici à la rigueur, mais le système de chiffres et de lettres indiquant leur nombre pour chaque titre (système de The Gest Chinese Research Library et du département chinois à la bibliothèque de l'Université de Toronto) fait un aussi drôle d'effet que celui de M. Wang et n'a guère d'intérêt que pour les bibliothécaires qui ne sont pas sinologues. L'index de M. Yu possède néanmoins les qualités d'une liste simple et claire. Il a sa place près du fichier des bibliothèques, comme celui de M. Hong sur la table des philologues.

E. Gaspardone.

Aoyama Sadao 青山定男, Tou-che fang-yu ki-yao *sakuin Shina rekidai chimei yōran* 讀史方輿紀要索引支那歷代地名要覽 [*Vue sommaire des noms géographiques chinois.* Index du *Précis de géographie pour la lecture de l'histoire*]. Tōkyō, Tōhō bunka gakuin 東方文化學院, 1933, pet. 4°, [2-] 4-4-15-721-41-12-17 p. Prix : 7 yen, 50.

Le besoin d'un nouveau dictionnaire géographique, plus complet et plus exact que le *Li-tai ti-li tche yun pien* 歷代地理志韻編 et que le *T'ong kien ti-li kin che* 通鑑地理今釋, a été pourvu en Chine par la publication, en 1930 et 1931, du dictionnaire de Pékin et de celui de la *Commercial Press.* Au Japon, un projet analogue, conçu par M. Ichimura Sanjirō 市村瓚次郎 et borné au recueil de Kou

Tsou-yu 顧祖禹, reçut en 1929 l'approbation de la section de Tôkyô, à sa création, de l'Institut des Civilisations orientales. M. Aoyama fut chargé de le réaliser et l'œuvre entamée avant la parution du dictionnaire de Pékin. Menée à bout « après 700 jours de travail », son impression a duré une année. C'est avant tout un index du *Fang-yu ki-yao* d'après l'édition du Sseu-tch'ouan (桐華書屋) gravée la 5[e] année *kouang-siu* (1879). Il embrasse donc les toponymes anciens et modernes jusqu'à la fin des Ming. Mais c'est en même temps un excellent dictionnaire géographique de 30.000 noms, accompagnés de leur identification indiquée à la fois dans les *tao* 道 des Ts'ing et les divisions administratives existant en 1931. Il corrige l'original (en le marquant d'un signe) à l'aide des recherches récentes en particulier dans les localisations hors de la Chine propre, partie faible de tous les recueils chinois. En plus de la plupart d'entre eux, il comprend les montagnes et les fleuves, les passes, les marchés, les routes, les temples. Il complète les toponymes et les divisions administratives des villes 城 manquant dans l'original. Enfin il note entre parenthèses l'orthographe usuelle des noms écrits d'une façon plus ou moins aberrante. L'appendice contient les documents biographiques sur Kou Tsou-yu et son père, des études sur son recueil, notamment une collation de l'édition du Sseu-tch'ouan avec les deux mss. en possession de M. Inaba I. 稻葉岩吉 et de l'Institut de recherches de l'Université de Kyôto, et le texte inédit sur le Jučen 女眞 fourni par ces mss. et absent dans l'édition.

Entrepris avant la publication des deux derniers dictionnaires géographiques chinois, l'*Index* de M. Aoyama, loin de faire double emploi, les complète très heureusement. Il a sur eux l'avantage d'une grande clarté, due à la simplicité des articles, qui dépassent rarement une ligne. Le seul reproche que lui fera tout sinologue qui n'est pas en même temps japonisant, concerne le classement, dans l'ordre du syllabaire japonais, de la lecture japonaise des noms chinois : un classement par clés eût contenté tout le monde. La difficulté est d'ailleurs réduite à un simple retard pour la recherche grâce à une table finale des caractères classés par nombre de traits.

E. Gaspardone.

W. Perceval Yetts. *The George Eumorfopoulos Collection. Catalogue of Chinese and Corean bronzes, sculptures, jades, jewellery and miscellaneous objects.* Vol. Three, *Buddhist sculpture.* London, E. Benn, Ltd, 1932, in-fol., viii-93 p. & 75 pl.

Le troisième volume du Catalogue de la Collection Eumorfopoulos est consacré à la sculpture bouddhique chinoise, presqu'exclusivement, une seule, sur les cinquante pièces réunies et commentées par M. Perceval Yetts, étant étrangère à celle-ci. Est-il nécessaire de rappeler la magnificence de cette suite d'ouvrages, dont la présentation est non seulement très soignée, mais luxueuse ? Les nobles dimensions de ces Catalogues les imposent à l'attention ; le papier et l'impression sont admirables, les photographies assez habilement prises et tirées pour autoriser l'examen le plus minutieux ; quant aux planches en couleurs, elles sont teintées avec un souci de la vérité et une discrétion qui semblent devoir contenter le goût le plus exigeant.

Il fallait l'importance de la Collection Eumorfopoulos pour offrir à un historien de l'art le moyen de présenter au public, en une fois, des exemples de toutes les principales époques de la sculpture bouddhique chinoise, ou peu s'en faut. M. P. Y., se chargeant de les décrire et de les expliquer, s'est trouvé devant l'impressionnante confusion de faits qui remplissent plus de dix siècles d'histoire de la Chine en influençant son esthétique. Sa compétence lui a permis de prendre son sujet de haut. L'introduction comporte un historique de l'ancienne iconographie chinoise qu'accompagne, au fur et à mesure, un commentaire des mouvements religieux ; les éléments artistiques spécifiquement chinois montrés par les pièces sélectionnées sont l'objet de remarques ou même de brèves études scientifiques, que viennent illustrer les notices descriptives situées dans le corps du Catalogue. Si ces pièces n'amènent guère de découvertes sur une partie de l'art chinois qui est sans doute la mieux connue actuellement, elles sont néanmoins significatives, car elles font mieux connaître la diversité des formes suscitées par les écoles régionales et agrandissent le répertoire des types déjà classés. Entre le récit du rêve de l'empereur Ming (58-76 ap. J.-C.), tradition sans fondement historique, mais que relatent deux des plus anciens témoignages, le *Sūtra en 42 articles* et le *Meou tseu* (dernière partie du IIe s. de notre ère ?), et la description des sept images rapportées par HIUAN-TSANG en 645, c'est-à-dire entre les deux épisodes de l'histoire de l'art bouddhique chinois sans doute les plus « vulgarisés », M. P. Y. a enfermé toute une série d'enquêtes pénétrantes et de points de vue nouveaux.

Les temples rupestres de la Chine septentrionale sont parés de motifs ornementaux dont la plus grande part a été empruntée à l'art de l'Asie centrale et occidentale. Le *kīrtimukha*, dont le lieu de naissance reste encore à déterminer, les *devatā* se mouvant dans l'air entourés de longues draperies flottantes, la palmette, sont fréquents à Yun-kang et à Long-men. Ce n'est pas seulement de l'Inde, en tant que participant de l'iconographie bouddhique, que ce dernier élément décoratif est venu en Chine ; il doit compter parmi les nombreux ornements propres à l'Orient hellénisé que l'art iranien a propagés. Son origine devant être recherchée en Asie, M. P. Y. pense que de l'Asie aussi doit provenir une création similaire, le fameux méandre. L'auteur ne fait allusion qu'au méandre végétal, que l'on rencontre souvent dans l'ancienne sculpture bouddhique chinoise et qui est parfois assez éloigné du classique *lei-wen*, ainsi que le prouve l'exemple donné par M. P. Y. ; un sens symbolique, identique à celui qui est d'ordinaire assigné au lotus, s'attachant à certaines représentations du méandre végétal, celui-ci pourrait n'être qu'une forme annexe du rhizome dont les bourgeons, issus de nodosités presque symétriques, s'élèvent à intervalles réguliers vers la surface de l'eau. Une note consacrée au lotus, indispensable support des divinités, les préservant du contact des boues terrestres, et à ses diverses significations bien connues, clôt cette rapide revue de quelques-uns des principaux motifs que le système décoratif chinois a empruntés à l'étranger. L'auréole en forme de feuille pointue bordée de flammes, qui apparaît comme l'un des éléments particuliers du style de Wei, demeure le sujet d'un problème encore insoluble [1]. M. SIRÉN (*La*

---

[1] M. GOLOUBEW, précisant cette description : « en feuille de Pipal (ficus religiosa) », dans une étude (*Notes sur quelques sculptures chinoises*) parue en 1913 in *Ostasiatische Zeitschrift*, semblait ainsi pressentir l'origine de la forme d'ornementation dont il est question.

sculpture bouddhique chinoise du Ve au XIVe siècle, 1926, p. 26), n'en connaissant pas d'exemple dans la sculpture hindoue avant le moyen-âge, avait proposé de rechercher ses origines dans la peinture de l'Inde ou des pays avoisinants et s'était contenté, devant la gratuité des hypothèses permises, de constater que le thème avait eu plus de succès parmi les sculpteurs bouddhistes des pays du Nord que parmi ceux de l'Inde, sans pour cela conclure, nous semble-t-il, qu'il s'agirait sans doute d'une création chinoise. Depuis, une communication publiée dans *Rūpam*, nº 32, 1927, par un auteur anonyme : *An Early Bronze Figure in the Peshawar Museum*, a servi de commentaire à une figurine, qui s'adosse à un nimbe formé de deux parties jointes dont les contours suivent de près la forme du personnage, oblongs pour le corps, circulaires pour la tête. Les bordures flamboyantes de la double gloire sont réunies au sommet par un ornement qui rehausse le nimbe sans cependant lui donner, à notre avis, l'aspect d'une feuille pointue. L'œuvre est de provenance inconnue (« l'un ou l'autre des anciens sites bouddhiques de la province frontière ou le Cachemire ») [1]. L'auteur de la note de *Rūpam* paraît s'avancer un peu inconsidérément en assignant, sans grandes preuves, le IIIe ou le IVe siècle à la pièce qu'il présente. Peut-être est-il plus proche de la vérité, bien que la parenté de cette image avec les petits bronzes chinois des Ve-VIe siècles nous semble discutable, quand il émet la pensée qu'elle doit être du type de celles que les pèlerins chinois rapportèrent chez eux et qu'ils imitèrent. M. P. Y., prenant pour base d'appréciation des modèles chinois correspondants, croit que le dit bronze peut appartenir à une époque bien antérieure à celle de la dynastie Souei (581-618) ; malheureusement, spécimen unique d'une espèce disparue, il ne peut apporter à lui seul des arguments suffisants pour clore le débat. L'éminent historien d'art explique très simplement par la psychologie de l'artisan chinois la transformation du double nimbe en une auréole effilée ; la préoccupation d'ordre pratique qui dirige presque constamment l'exécution de son œuvre lui aurait fait préférer pour sa solidité un dossier massif, d'un seul jet, dont il ne lui restait qu'à parfaire l'élégance, à la pièce originale, mi-partie, plus fragile, et qui constituait un fond moins harmonieux à la statue. Puisque l'on admet que les bronzes votifs où intervient cet ornement ont précédé dans le temps les œuvres de pierre, les difficultés de technique du bronze ne seraient pas étrangères au changement. La Kouan-yin de la Coll. E., datée de 534, montre, exactement comme le célèbre petit groupe en bronze doré de l'ancienne collection Peytel, aujourd'hui au Louvre, et représentant Çākyamuni et Prabhūtaratna (daté de 518), les termes de la modification : l'auréole, d'une seule pièce, a la forme en pointe d'une feuille de figuier, sans aucune saillie interrompant sa ligne extérieure, mais sa face, décorée de flammes à la partie interne de son pourtour, porte un halo fait de lignes concentriques derrière la tête du personnage, de traits verticaux, courbés, le long de son corps. La grande statuaire ne s'est pas toujours soumise à cette simplification, il faut le dire ; les Buddha T'ang de T'ien-long chan

---

[1] Extrêmement proche des œuvres gupta, cette figure est « l'ancêtre évident des exemples similaires népalais des Xe-XIIe siècles », dit le commentateur de *Rūpam* ; on rencontre fréquemment, en effet, sur les bronzes du Tibet dont les formes sont empruntées à l'art pāla, la gloire double avec bordure de flammes (mais davantage en arc d'ogive), telle qu'elle apparaît sur la statuette pré-gupta du Musée de Peshawar, cf. le Padmapāṇi nº 71.55 de la collection tibétaine du Musée Louis Finot.

(Sirén, *La sculpture chinoise*, IV, pl. 85, 86, 88, 89), sont placés devant une auréole qui reproduit, à l'exception des flammes débordantes, celle du bronze du Musée de Peshawar ; une extrémité acérée évoquant de façon très réaliste la forme d'une feuille, rappelle nettement le nimbe des artistes Wei.

M. P. Y. s'est utilement attaché à montrer l'indépendance des Chinois vis-à-vis des prototypes indiens ; un constant appel aux textes, abondamment cités, rend ses exemples particulièrement probants. Bien que nous n'ayons pas fait porter notre compte-rendu sur cette partie si précieuse du travail de M. P. Y., les textes, sur lesquels il appuie solidement son argumentation, nous n'avons pas le droit de ne pas signaler le passage du *Sseu tsong louen*, du Vinaya des Sarvāstivādin, rapporté par le sinologue anglais au sujet de l'interdiction de reproduire l'image du Buddha. Le *Sseu tsong louen* fut traduit en chinois en 404 ap. J.-C. ; l'original remonterait au moins à trois siècles plus tôt et contiendrait des éléments encore plus anciens. Parlant de la décoration des monastères, Anāthapiṇḍika demande au Buddha : « Honoré-du-monde, puisqu'il n'est pas permis de faire des images de Votre Personne, dites, pouvons-nous au moins faire des images des Bodhisattva qui vous assistent ? » Le Buddha, à ce moment, accorde son autorisation. Toutes les branches de la secte des Sarvāstivādin, ajoute M. P. Y., ne sont pas d'accord sur ce point ; dans le Vinaya de la branche cachemirienne le même Anāthapiṇḍika demande s'il est permis de faire des portraits à la ressemblance du Buddha et il lui est répondu qu'il n'y a pas d'objections à en faire. Ainsi l'interdiction existait bien au temps de l'édification des sculptures de Bhārhut et de Sāñchī. Le Vinaya cachemirien fut traduit en chinois en 710 ; c'est, sans le moindre doute, une œuvre beaucoup plus tardive. Le texte reproduit par M. P. Y. est donc décisif en ce qui concerne le caractère formel d'une prohibition que l'on interprétait jusqu'ici, faute de références, comme « un usage établi ». On voit l'importance du document auquel M. P. Y. donne la publicité. Les lecteurs de cette remarquable préface demeureront pleins de gratitude envers son auteur d'avoir mis en œuvre, aux côtés d'une science sûre les ressources d'une sensibilité divinatoire ; grâce à elle, il a pu exposer de façon limpide les sentiments et la pensée des pieux bouddhistes de la Chine ancienne et faire mieux comprendre les mobiles et l'expression de leur art.

Nous nous permettons les observations suivantes que peuvent susciter les notices du Catalogue.

I. — Ne convient-il pas de faire une distinction entre la mudrā du salut qu'est l'añjali : mains jointes, doigts étendus, bras pliés et relevés vers le front, et la mudrā de la prière, *namaḥkāramudrā* : mains jointes devant la poitrine, doigts placés l'un sur l'autre ou entrecroisés, en attitude de dévotion (pose dite : en adoration ; Foucher, *Icon. bouddh. de l'Inde*, I, p. 69) ? C'est bien cette dernière pose qu'observent le Bodhisattva de la pl. III, le moine (c. 65) de la pl. XXXVI, les deux religieux qui flanquent Maitreya (?), pl. XXXVIII, et le petit Buddha assis, placé devant la coiffure Kouan-yin, pl. LXVII, tous dits : « en añjali mudrā ». La pose d'adoration comportant les bras levés, mains jointes, au-dessus de la tête, a existé dans l'ancienne école indienne ; elle pourrait être confondue avec l'añjali ; pareille confusion ne semble pas devoir être faite avec la classique pose d'adoration, telle qu'elle se voit déjà à Sāñchī.

II. — Pl. XVI. Cette statue est bien caractéristique de certaines œuvres de l'époque Souei originaires du Chan-si par la profusion de bijoux qui appesantit le corps, déjà trapu, du Bodhisattva. Une série d'images de Bodhisattva de la même période, prove-

nant en majeure partie de Si-ngan fou, publiée par Sirén (*La sculpture chinoise du Ve au XIVe siècle*, pl. 311, 312, 313, 314, 316, 318 *a*) montre les mêmes particularités de parure, notamment cette épaisse guirlande ou torsade — de proportions monstrueuses sur la statue de la Coll. E. — qui ne paraît être qu'un ornement frontal et ne passe pas autour du cou (v. *Catalogue Coll. E.*, pl. xvii, et Sirén, *op. cit.*, pl. 311); elle est fixée aux épaules par des appliques rondes. Sa forme varie peu ; elle est plus ou moins grosse, garnie de coulants et toujours chargée d'un motif pesant à la partie inférieure : médaillon d'où s'échappe une chute de perles, rosace, feuilles opposées que sépare un cercle orfévri. Ce bijou décoratif qui pare presque sans exception les Bodhisattva Souei, se voit encore, quoique moins important, sur quelques Bodhisattva T'ang (type provincial de la première sculpture T'ang dans le Chan-si), rarement sur des œuvres d'époque plus tardive, où il est assez souvent remplacé par les draperies, suivant la même courbe en U, au niveau des jambes (v. des Bodhisattva des Dynasties Leao et Kin, in Sirén, *op. cit.*, pl. 592 *a* et *b*, et, même auteur : *Hist. des Arts anciens de la Chine, La sculpture de l'époque Han à l'époque Ming*, pl. 101). C'est, à n'en pas douter, considérablement agrandi, le collier du Bodhisattva gandhârien, l'une des pièces constantes de sa parure, lourd assemblage de chaînes, ou de fils de perles, dont l'enroulement est maintenu de place en place par des coulants et qui porte à sa partie inférieure, la plus basse, le même pesant motif. — Dans l'art de Mathurā le collier traditionnel du futur Buddha est fait d'une large bande perlée, alourdie également par la boucle médiane, dont les éléments décoratifs sont différents : têtes de makara affrontées, par exemple. Quand celle-ci n'existe pas, le collier est plié sur lui-même de façon à former un angle aigu sur la poitrine. Ce collier, plat comme un ruban, se voit sur la gorge des Yakṣa (v. le Yakṣa de Parkham au Musée de Mathurā, les Yakṣa de Bhārhut, de Sāñchī, de Bodh Gayā) dès l'époque Maurya. Devenu, par le choix des artistes de Mathurā, le collier du Bodhisattva, il n'apparaît jamais roulé en torsade, cet agencement semblant réservé à la parure des divinités féminines, tandis qu'à Amarâvatī les deux formes, tordue en spirale et aplatie, se rencontrent (cf. Burgess, *The Buddhist stūpa...*, fig. 17), toujours ornées des motifs habituels. On peut assurer que c'est le bijou tel qu'il était traité par les sculpteurs au Gandhāra qui a servi de modèle aux artistes chinois ; ils lui ont fait le même sort qu'aux pans du châle (*uttarīya*) du Bodhisattva indien, démesurément allongés par leur goût excessif de l'ornementation (à certaines périodes) et l'ont rendu pareil à la « guirlande sylvestre » de Viṣṇu, tombant plus bas que les genoux.

III. — Pl. lii. Il paraît difficile de trouver à ce visage, d'où les rides n'excluent nullement l'apparence d'une pleine vigueur, l'aspect de vétusté généralement dévolu au vieillard Kāçyapa. S'il semble très éloigné du genre de physionomie que M. Hackin qualifie de « type classique de Kāçyapa », celui du Kāçyapa portant le khakkhara, de Lien-houa tong à Long-men, décharné, aux profondes cavités oculaires, ce visage l'est presqu'autant de toutes les manières dont se présentent les traits du saint moine placé à la gauche du Buddha et faisant pendant à Ānanda dans le fameux groupe ornemental chinois. Le caractère particulier que les artistes chinois ont prêté à la figure du vénérable disciple, est formé par les signes du grand âge : une maigreur ascétique du visage, du cou — et du torse, quand celui-ci est découvert — fait paraître l'ossature, dégage les tendons et plisse la peau (ex. : groupe d'autel en bronze, Museum of Fine Art, Boston, Sirén, *La sculpture chinoise du Ve au XIVe siècle*, pl. 319 ; grotte M, Long-men, Chavannes, *Miss. arch.*, fig. 323, etc.). Quand son visage est plus plein, mieux modelé,

Kâçyapa peut se reconnaître à l'extrême sévérité de son regard et de sa bouche (ex. : groupe de cinq personnages, University Museum de Philadelphie, Sirén, *op. cit.*, pl. 254), qui va parfois jusqu'à exprimer le mécontentement (1) (ex. : Yun-kang, T'ien-long chan, Sirén, *op. cit.*, pl. 295). On peut voir que, très souvent, les sculpteurs chinois ont rendu vieillesse par laideur (ex. : 25 patriarches, grotte dans le temple K'an King sseu, Long-men, Chavannes, *op. cit.*, n° 397 ; grotte centrale de Pin-yang, Long-men, Chav., *op. cit.*, n° 289, etc.) et que ce dernier trait marque couramment la personnalité physique de Kâçyapa, en contraste facile (2) avec celle d'Ānanda, dont la jeunesse et la beauté sont attestées par une figure « ronde comme la pleine lune et des yeux pareils à la fleur du lotus » (3).

M. Foucher a démontré, de façon définitive, que c'est dans l'art du Gandhāra qu'apparaissent les premières images de moine : « le bhikṣu bouddhiste », dit-il, « n'est pas moins introuvable que le Buddha sur les bas-reliefs de la vieille école indienne. En vain le cherchons-nous à Bhārhut et à Sāñchī. Quand enfin il se montre à Mathurā et à Amāravatī, il est en tout conforme à son prototype gandhârien, d'ailleurs traité d'après nature » (4). Il a été reconnu, toujours par M. Foucher, que les deux premiers patriarches sont les seuls que l'on ait identifiés avec certitude sur les représentations gandhâriennes et que ce sont ceux-là mêmes que les Chinois ont finalement adoptés pour encadrer le Buddha, figure principale du motif décoratif en question. Les disciples favoris, Çāriputra et Maudgalyāyana qui, sans doute, à l'origine, entouraient le Maître, auraient été, par suite de circonstances encore discutées, remplacés par Ānanda et Kâçyapa représentant, selon une des interprétations du motif, les Sūtra et l'Abhidharma (5) (pas régulièrement, puisqu'à Touen-houang Subhūti et Çāriputra encadrent encore Çākyamuni). En fait d'iconographie du moine, la tradition gandhârienne, créatrice du type, est celle qu'ont reprise les artistes des Wei et leurs successeurs :

---

(1) Nous ne croyons pas qu'il faille retenir au nombre des caractéristiques de Kâçyapa le sourire grimaçant qui est cependant son expression la plus constante à Touen-houang et qu'un bhikṣu en marbre micacé de l'époque Souei, art du Tche-li (Coll. Vignier, reproduit par M. Sirén, *op. cit.*, pl. 327), montre déjà. Il semble qu'on ne puisse imputer qu'à la maladresse d'artistes désireux de faire sortir leur personnage de l'impassibilité habituelle et incapables de traduire harmonieusement leur volonté, ce rictus « nerveux », inintelligible surtout, et qui est aussi éloigné que possible du sourire de la béatitude bouddhique.

(2) Raphaël Petrucci a fait ressortir la signification que cette opposition de type a fini par prendre en Asie centrale. Certaines compositions de Touen-houang présentent Çākyamuni assisté de deux moines que les inscriptions désignent variablement comme étant Çāriputra et Maudgalyāyana ou Ānanda et Kâçyapa. Le personnage de droite a l'aspect bénin, celui de gauche (Maudgalyāyana ou Kâçyapa) « l'aspect terrible et la chair rouge vif ». « Si ces figures de prêtres incarnent des personnages divers, ils prennent un aspect d'ordre tantrique, car l'un apparaît comme un génie bénin, l'autre comme un génie terrible et l'on voit que ces deux symboles de l'activité rédemptrice, pitoyable ou redoutable, des Buddha et des Bodhisattva, viennent revêtir des personnages historiques ou mythiques » (Petrucci, *Essai sur les peintures bouddhiques de Touen-houang*, Serindia, p. 1424).

(3) Edkins, *Chinese Buddhism*, p. 64.

(4) Foucher, *L'art gréco-bouddhique du Gandhāra*, II, 1, p. 276-278.

(5) Foucher, *Etudes sur l'iconographie bouddhique*, I, p. 159.

une révision des images montrera que ce sont eux qui ont décidé du type de Kâçyapa auquel ils ont donné — M. FOUCHER, encore, l'a remarqué — les traits de son homonyme, l'ascète.

Le personnage du grand disciple est connu dans l'art gréco-bouddhique par les scènes du *Parinirvāṇa*. Les bas-reliefs provenant du Gandhāra ont révélé qu'il était plus aisé d'identifier Kāçyapa par la place qu'il occupe, aux pieds du Bienheureux mort, que par un signe à lui particulier, car il ne porte pas toujours son bâton de voyageur, et sa figure, pas plus sûrement que son vêtement, ne le distingue des autres moines présents; il se rallie au type unique de l'école, « sans acception d'âge, ni même, pourrait-on ajouter, de sexe » (1). Dans l'art chinois, il semble, au contraire, que ce soit par son visage, par son visage et sa maigreur seulement, qu'on puisse l'identifier (2). Considéré en tant qu'élément indépendant, il figure dans des séries de patriarches, mais le plus souvent il est en faction à la gauche de Çākyamuni, lequel est accosté à droite par Ānanda, en des groupes d'autel, sur les stèles votives ou commémoratives. Sa place, disons-le d'abord, en cette combinaison (les deux bhikṣu sont généralement, à leur tour, flanqués chacun d'un Bodhisattva, qu'escorte parfois un Lokapāla), n'est pas absolument fixe; il arrive qu'on le voie à la droite du Buddha (stèle votive du Ho-nan, Wei orientaux, SIRÉN, *op. cit.*, pl. 176; groupe d'autel, bronze doré, T'ang, SIRÉN, *op. cit.*, pl. 416 A). Rappelons à ce propos ce qu'a dit CHAVANNES (3) sur la façon dont les Chinois ont souvent substitué « le côté gauche au côté droit parce que, pour eux, le côté gauche est le plus honorable »; cette interversion serait pour avantager occasionnellement Ānanda, à moins qu'elle ne témoigne du peu de fidélité des artistes devant la tradition, plus simplement. Quant à l'attribut de Kāçyapa, le bourdon du pèlerin, il manque presque toujours et les sculpteurs en font si peu de cas qu'ils le remplacent parfois dans les mains du vieillard par l'emblème même d'Ānanda: le rouleau de sūtra, ou par un vase. La pose des mains de Kāçyapa, enfin, n'est pas contrainte par une règle. Elles sont généralement en adoration, mais l'une d'elles peut relever un pan de la robe, ou être en *abhaya-mudrā*, ou tenir un bol, indifféremment; jointes devant la poitrine, elles sont souvent enfouies dans les plis drapés de la saṅghāṭī relevée et simulant les longues manches de la tunique qui, en Chine, s'est substituée à la robe monastique dans l'habillement des moines. Ce vêtement croisé, et tombant d'aplomb verticalement, ne semble faire son apparition, dans la sculpture chinoise, qu'aux débuts du VIe siècle, sur des œuvres d'artistes des Wei orientaux; par la suite, d'ailleurs, il n'éclipsera jamais la saṅghāṭī, accommodée selon le style local, sur les représentations de religieux. — Le désordre dans l'interprétation du type de Kāçyapa qu'indiquent ces notations diverses se trouve

(1) FOUCHER, *A. G. B.*, II, 1, p. 276.

(2) Sur les Parinirvāṇa de Touen-houang, « le vieillard qui harangue la foule », mêlé aux assistants, le long du nimbe qui surmonte le corps du Buddha couché, est représenté avec la physionomie caractérisée de Kāçyapa (vieillesse et maigreur) et aussi, comme le disciple, avec l'épaule droite nue. C'est presqu'une loi: dans les groupes d'autel des Ts'ien fo tong, alors qu'Ānanda est vêtu à la chinoise, les deux épaules couvertes, Kāçyapa garde l'aspect du moine indien; il porte la saṅghāṭī, dénudant la poitrine (aux côtes apparentes) et l'épaule droite.

(3) CHAVANNES, *Mission archéologique* . . . , I, 2, p. 319.

corrigé, en une certaine mesure, dès que le contrôle effectué se borne à l'observation de la physionomie que les sculpteurs chinois ont donnée au grand disciple. C'est justement la seule partie du personnage qui doive ici retenir notre attention et en laquelle il soit possible, croyons-nous, non de reconnaître, d'après un examen chronologique des monuments, la trace d'une évolution suivie, mais de découvrir l'unité qui règne dans les différents aspects de Kāçyapa. A Yu -kang (1ère époque), on identifie assez mal le vieux çramaṇa sous la forme d'un moine en prière, nimbé, qu'aucun trait ne singularise, placé à la gauche d'un Bodhisattva (?) (grotte B, n° 265). Dans la grotte E, à la partie occidentale de la paroi du fond (n° 271), un religieux, posté dans les mêmes conditions que le précédent, montre un front sillonné de rides et une bizarre expression, vaguement souriante, qui semble le résultat d'une exécution technique peu habile. On peut voir que c'est là une première accentuation volontairement donnée par les Chinois au masque d'un moine qui figure, rien n'empêche de le supposer (1), Kāçyapa, et peut-être cette expression est-elle à l'origine de la grimace que montrent les statues de Touen-houang dont nous parlions plus haut. Les œuvres de l'Asie centrale permettent de suivre l'élaboration du type réaliste du bhikṣu anonyme (voir notamment les représentations de Praṇidhi à Bäzäklik où apparaît le moine-vieillard, Von Le Coq, *Chotscho*, pl. 17, 19, 21, 22) que les Chinois ont appliqué avec très peu de variantes — c'est ce que nous voulons démontrer — au type du « plus parfait de ceux qui joignent à l'indifférence pour le monde un contentement purifié ». Un relevé méthodique des figurations sculptées de Kāçyapa permet de constater que le nombre de ces variantes n'excède pas trois. La forme la plus connue, celle dont nous avons parlé au début de cette étude, le Kāçyapa au khakkhara, de Long-men (1ère décade du VIe s.), n'est pas la plus répandue ; la représentation de la grotte de Lien-houa tong a suffi à faire sa fortune parmi les orientalistes. On ne retrouve plus guère ailleurs ces nobles traits de grand vieillard. Dès lors, « le type sénile » (2) de Kāçyapa tend à se fixer à travers les changements d'esthétique qui transforment la statuaire. On lui voit régulièrement une grosse tête placée sur un cou maigre, le crâne rasé des moines, une figure très bosselée, souvent ravinée par les rides, presque toujours déparée par un nez volumineux et tombant (stèles votives des Wei orientaux et des Ts'i du Nord, principalement). Ce visage, lourd et peu expressif, rappelle celui du moine gandhârien transformé par les artistes de Mathurā ; c'est celui qui aura cours à tous les âges de la sculpture bouddhique chinoise (3), concurremment avec un troisième type, plus tardif, impressionniste, que certains artistes s'efforcent de créer en affinant le visage du vieillard, en s'employant à le siniser, en précisant son expres-

---

(1) M. Hackin signale cette statue — « vraisemblablement un Kāçyapa » — au sujet des premiers essais d'individualisation de type entrepris par les sculpteurs de Yunkang (*Guide-catalogue* . . . , p. 53).

(2) Ainsi nommé par M. Foucher ; *A. G. B.*, II, 1, p. 277.

(3) Au point que, dans un sanctuaire bouddhique de l'époque des T'ang, visité par Jean Lartigue en 1913, à Pa tcheou, au Sseu-tch'ouan, se voient sculptés, sur les parois de grottes extérieures au temple, des moines assemblés auprès d'un Bodhisattva, qui montrent, à peu près uniformément, la maigreur et les traits sévères spéciaux à Kāçyapa (cf. Segalen, G. des Voisins, Lartigue, *Miss. archéol. en Chine*, Atlas, II, pl. xcix *a*).

sion douloureuse ou austère, en l'animant par des effets de sourcils en accent circonflexe ou en demi-cercle, de bouche ouverte, de traits allongés (stèle votive, grotte de T'ien-long chan, Chan-si, Souei, fin du VI[e] s.; œuvres archaïsantes de l'époque Ming, etc.). On peut voir que sur la partie centrale d'un tympan en calcaire gravé, T'ang, à Long-men (Sirén, *op. cit.*, pl. 439), reparaît encore la figure affligeante du Kāçyapa des artistes Wei. Ces observations peuvent se résumer en concluant qu'à travers les époques et les écoles le visage du vieux disciple a aussi peu changé que les lignes de sa robe, à peine modifiées par les styles, les sculpteurs ne s'étant pour ainsi dire pas départis du type constitué dès le VI[e] siècle, celui du moine âgé et maigre, auquel ils ont souvent donné l'air soucieux conforme à la réalité relatée par les textes. — La tête de la Coll. E. n'est pas celle d'un homme épuisé par les ans et les préoccupations; elle semble prouver que si les mortifications ont endurci cet homme, elles ne lui ont pas fait perdre sa bonne humeur; bref, elle ne présente rien de la laideur morne ou gauchement sardonique qui tour à tour signale le patriarche. Cette tête offre l'image d'une force paisible et rayonnante, d'une espèce de moquerie indulgente, voire de bienveillance et de compassion; son sourire désabusé n'est attristé d'aucune amertume et le mépris qu'il trahit s'extériorise avec tant d'esprit qu'il est presque gai. Les représentations de Kāçyapa, il faut l'avouer, n'expriment jamais, quels que soient la technique employée et le talent des sculpteurs, un ensemble de sentiments aussi complexe; elles n'ont pas non plus un aspect d'individualisation aussi poussée. On sait que les sculpteurs bouddhistes de la Chine, qui ne se sont jamais permis, sauf en d'exceptionnelles occasions (les figures de buddha ermite de l'époque Yuan, par exemple), d'accorder des traits personnels au visage de leurs divinités, ont, par contre, exécuté de saints personnages des portraits chargés d'intention. Il paraît évident que c'est de ce genre d'interprétation libre que relève la tête de moine de la Coll. E. Elle est nettement apparentée aux têtes de moines (T'ang) qui sont au Musée du Louvre (reproduites dans Migeon, *L'Art chinois*, fig. 26, pl. 16, et, plus particulièrement, fig. 35, pl. 23), et au Musée de Stockholm (cette dernière citée par M. P. Y. lui-même), aux figures, malheureusement restaurées, des arhat de la grotte des Nuées Vaporeuses à Yen-sia tong (milieu ou fin du X[e] s. (?); Sirén, *La Sculpt. ch.*, pl. 603, fig. b), au moine de Bāzāklik (Le Coq, *Chotscho*, pl. 55, fig. 6), à la tête de moine rapportée de Tumshuq par M. Pelliot (Musée Guimet), aux lo-han à visage de condottiere, qui sont autant d'exemples du jeu varié des expressions humaines. Un signe, enfin, à ne pas négliger, semble devoir renforcer notre conviction, c'est l'*ūrṇā*, absente sur la tête de la Coll. E., visible sur la grande majorité des représentations chinoises de Kāçyapa.

IV. — Pl. lxv. L'identité de date déjà proposée par M. P. Y. entre le stuc peint, où figure un personnage suspendu dans les airs, portant un bol («date douteuse»), et une grande stèle du Metropolitain Museum de New-York, datée de 543, qui montre sur l'un de ses registres le même personnage volant, se trouve confirmée par un fragment de stèle en marbre blanc «représentant deux apsaras planant, l'un avec un instrument», publié dans *Documents d'art chinois de la collection Osvald Sirén* (Ars Asiatica, VII, pl. liv, n° 633), et que M. Sirén attribue à la période des Ts'i du Nord (550-577). — Un rapprochement s'impose entre les panneaux sculptés et les bas-reliefs de la grotte 11 de Yun-kang où l'on voit l'ange gardien Suddhavāsadeva survolant les scènes des trois rencontres, environné des mêmes bandes de tissu composant de grandes ondes coudées (œuvres presque contemporaines). Il est

tentant aussi de rappeler à cette occasion les fresques qui ornent les médaillons de Bāmiyān [1], d'un siècle et demi antérieures (début du Ve s., selon toutes vraisemblances), et qui témoignent d'une virtuosité de facture à peu près égale. La nationalité de leurs auteurs, « voyageurs de passage », est, on le sait, demeurée inconnue. En examinant comparativement sur ces sculptures et sur ces fresques, l'attitude des porteurs d'offrandes aux jambes exagérément repliées, la façon dont certaines parties des corps sont escamotées au profit d'une étoffe flottante, le mouvement enveloppant des écharpes, la forme donnée aux pieds, on recueille une fois de plus la preuve que l'esprit qui a soufflé chez les artistes de la Chine du Nord était, en partie, le même que celui qui animait les peintres d'Ajantā.

V. — Pl. LXXV. Sans doute souhaiterait-on voir donnée avec plus de réserves encore la suggestion qui identifie un Buddha siamois de la période d'Ayudhyā (1350-1767) avec Dīpaṅkara « protecteur des marins ». Le Buddha est debout, les avant-bras portés en avant ; les mains ont disparu, brisées au-dessus des poignets. La position parallèle des bras permet d'augurer le geste des mains : selon toutes vraisemblances, elles étaient toutes deux en *abhayamudrā*. Les images de ce type « portent encore actuellement au Siam le nom de 'Buddha apaisant la mer' » (*Braḥ hām samud*) [2]. M. Cœdès, le premier, en parlant de statues de Buddha debout et faisant cette mudrā, a dit [3] qu'elles représentaient « soit le Buddha Dīpaṅkara, soit le Buddha Çākyamuni » et que le vocable sous lequel elles sont connues au Siam « semble se rapporter à la légende, d'ailleurs obscure, d'Abhayapāṇi 'au milieu du grand océan' représentée. . . » sur deux des miniatures inscrites qu'a étudiées M. Foucher.

M. P. Y. a repris, au compte du bronze de la Coll. E., ce rapprochement, évidemment très séduisant, mais d'autant plus aventureux, nous semble-t-il, que la base même de l'hypothèse sur laquelle il repose n'est pas absolument stable. Rien, en effet, n'est venu appuyer la supposition, émise en 1900, par M. Foucher [4], de l'existence d'un Dīpaṅkara protecteur des gens de mer. Il paraît cependant que l'activité déployée par les indianistes depuis trente-cinq ans, tant dans le domaine des fouilles que dans celui de l'épigraphie, dans celui de l'histoire de l'art que dans celui de la connaissance des littératures, eût dû provoquer une suite à cette idée, lui offrir les possibilités de se développer. L'endroit n'est pas en cet article d'expliquer les raisons du résultat médiocre de recherches ayant pour but de préciser la personnalité — hormis celle, pour les adeptes du Grand Véhicule, d'Avalokiteçvara, formellement désignée par les textes et par l'iconographie — des divinités qu'invoquait la multitude des navigateurs bouddhiques, avant de s'embarquer ou au moment du péril. Les investigations ont abouti à la découverte de cultes qui ressortissent plus à la superstition qu'au sentiment religieux, ce à quoi on pouvait s'attendre, la masse des

---

(1) Godard et Hackin, *Les antiquités bouddhiques de Bāmiyān*, pl. XVI et XVII.

(2) Cf. Cœdès, *Études asiatiques*, 1925, *Tablettes votives du Siam*, p. 153, en note, et *Recueil des Inscriptions du Siam*, deuxième partie, 1929, p. 2, pl. IV ; Prince Damrong Rajanubhab, *Extrême-Asie, revue indochinoise illustrée*, juillet 1927, *Les monuments bouddhiques au Siam*, p. 33, 43 et 54.

(3) *Recueil des Inscriptions . . .*, p. 2.

(4) Cf. Foucher, *Étude sur l'Iconographie bouddhique de l'Inde*, p. 80-82.

intéressés appartenant au commun des fidèles pour qui la Vertu des Trois Joyaux ne représente qu'un secours d'une efficacité trop peu directe. Le Mahāyāna, propageant la notion du dieu sauveur et protecteur, et créant les Bodhisattva, a modifié la formule des Buddha, faisant certains d'entre eux, comme Bhaiṣajyaguru, capables d'intervenir en faveur de l'humanité malheureuse. La clarté d'un sūtra n'est pas venue, pour Dīpaṅkara « dieu de compassion » remplacer la lueur jetée sur lui par les légendes, et des images dont l'interprétation peut encore prêter à l'incertitude. — En revenant à la possibilité d'une identification du Buddha siamois « apaisant l'océan » avec les représentations de Dīpaṅkara, on ne peut s'empêcher de remarquer que si les deux divinités sont semblables par leur attitude générale, la mudrā que chacune d'elles esquisse est différente. Tandis que la statue siamoise montre les deux avant-bras levés (1), Dīpaṅkara fait de la main droite le geste qui rassure, mais sa main gauche, plus ou moins abaissée, serre les plis formés par l'extrémité de son manteau. Cette distinction semble peu importante ; M. Cœdès ne s'y est pas arrêté (2). La liste des quarante attitudes du Buddha, selon le choix fait par le Suprême Patriarche Paramānujitajinorasa pour répondre au vœu du roi P'rā Nāng Klāu et sur laquelle repose l'iconographie bouddhique siamoise de l'époque de Bangkok, liste qu'a reproduite le Prince Damrong (3), marque cependant une séparation absolue entre les deux attitudes et spécifie leur signification réciproque. Pose 14 : debout, les deux bras levés à la hauteur de la poitrine, faisant le geste qui rassure : c'est le Buddha apaisant l'océan. Pose 19 : debout, le bras gauche pendant le long du corps, le bras droit levé dans le geste qui défend : c'est le Buddha imposant le respect aux gens de son clan. On voit que, lorsqu'un seul bras fait la mudrā de l'absence de crainte, le sens de l'image change. Il n'est pas possible de discuter de ces subtilités (4) en regardant le Buddha de la Coll. E., la disparition des avant-bras ne permettant que des suppositions quant à la pose particulière aux mains. Mais s'il s'agit, ce qui est très possible, d'un Buddha apaisant l'océan, cette statue est si loin, par le style, des Buddha de l'art de Dvāravatī que l'on a pu rapprocher des Buddha gupta et des Buddha des miniatures népalaise et ceylonaise, qui représentent Dīpaṅkara, que l'on ne peut oser lui donner ce nom.

---

(1) M. Salmony, *Sculpture in Siam*, pl. 9 et pl. 48, présente deux statues, proches de ce type, main droite en *abhayamudrā*, main gauche faisant le geste de l'argumentation, les deux avant-bras parfaitement parallèles ; M. Cœdès, *Les Collections archéologiques du Musée National de Bangkok*, montre, pl. III et pl. IV, deux Buddha debout de l'art de Dvāravatī, l'un aux bras brisés, trop haut pour que l'on puisse deviner la pose des mains, l'autre les deux mains levées dans le geste de l'argumentation.

(2) Un point d'interrogation après le nom de Dīpaṅkara laisse néanmoins voir son doute. *Et. asiat.*, *Tablettes votives...*, p. 153.

(3) Op. cit., *Les monuments bouddhiques au Siam*.

(4) On peut noter que Frankfurter, qui paraît avoir puisé aux mêmes sources que le Prince Damrong, dans sa liste des attitudes du Buddha (*J.S.S.*, June, 1913), ne fait pas mention du « Buddha apaisant l'océan » ; son choix ne porte que sur trente-deux postures et il fait savoir que bien d'autres attitudes orthodoxes existent, en plus de celles qu'il cite. L'attitude de la figure n° 21, identique au « Buddha apaisant l'océan », sauf que les avant-bras levés s'écartent légèrement du corps, est, selon lui, la pose du « Buddha ouvrant le monde ».

Nous terminerons ces petites remarques, qui ne visent aucunement à réfuter des affirmations de M. P. Y., mais seulement à discuter une ou deux de ses hypothèses, par une évocation tout objective. Ceux des lecteurs du Catalogue qui conservent dans leur souvenir la forme, la couleur et les attitudes des personnages du Wayang Wong, seront saisis, en regardant la planche LXXI où figure, dorée et peinte, la statue d'un Bodhisattva Ming, accroupi, tournant le dos, le visage de profil, par l'extraordinaire ressemblance qui existe entre cette image et celle qui représenterait l'un des héros du théâtre javanais, que l'on croit voir là se livrant à un lent geste symbolique (Kusumāvacayam : la cueillette des fleurs, par exemple). La position des bras et des jambes, du torse et de la tête, l'allure du vêtement, et jusqu'à la lourde coiffure portée en arrière comme le grand *makouta* (*mukuṭa*) du danseur-acteur, précisent l'analogie. Une coïndication due au hasard ne peut être invoquée, si ce n'est pour l'angle sous lequel la photographie a été prise, qui accentue légèrement les similitudes. Nous ne citons ce trait que comme un exemple curieux de la tradition indienne autorisant un rapprochement entre deux arts qui, pour avoir une commune origine et être l'un et l'autre d'inspiration divine, n'en sont pas moins séparés par l'effet des apports de deux esthétiques parfaitement différentes.

Claude Pascalis.

J. G. Andersson. *Children of the Yellow Earth. Studies in Prehistoric China.* Translated from the Swedish by E. Classen. London, Kegan Paul, Trench, Trubner & C°, 1934, in-8°, XXI-345 pp., 32 pl., 336 fig. et 1 carte [1].

Ce livre est dédié « à la mémoire de mon charmant ami, Davidson Black († Mars 15, 1934) ». « Fruit de dix années de recherches sur le terrain, *10 années heureuses* ! et six ans d'études de laboratoire ... », cet ouvrage mentionne une quantité si grande de découvertes précieuses qu'on en reste confondu. Destiné, non aux professionnels, mais au grand public, il est agrémenté de réflexions plaisantes, d'anecdotes agréables, même piquantes. Le texte est accompagné de 32 planches, 336 figures, une carte. Nous aurions souhaité quelques cartes de plus, permettant de suivre le texte de près.

L'auteur s'exprime ainsi : « Mon ambition est de laisser parler d'elles-mêmes mes propres découvertes et de les présenter sous une forme facile à comprendre, sans détails fastidieux. Mes collaborateurs et moi avons tourné une nouvelle page de l'histoire de Chine. Grâce à une série de circonstances heureuses, je fus en beaucoup d'occasions le pionnier. »

Chap. I. *Les premiers signes de vie.* — M. Andersson était géologue ; il raconte plus tard comment il se convertit et, jetant le marteau aux orties, se fit archéologue. Il débuta en Chine comme conseiller du Gouvernement pour l'organisation de ses richesses en charbon et minerai. Il eut entre les mains des minerais à Stromatolites, traces de corps piriformes (5 cm. de long, 1-2 de large); les interstices sont remplis par de petits grains de minerai : on ignorait la nature de ces vestiges bizarres ; M. Andersson reconnut leur origine organique ; ce sont les plus anciens restes animaux

[1] L'orthographe des noms chinois figurant dans ce compte-rendu est celle de M. J. G. Andersson.



Fig. 36. — Sites préhistoriques de la Chine septentrionale [Andersson, *Les Enfants de la Terre jaune*].

de Chine. En 1914, il visite les mines de charbon près de Kaiping (1). La fig. 4 représente les strates presque verticaux de l'angle Nord de cette mine ; pli synclinal produit par des forces (2) qui ont comprimé ces sédiments marins, horizontaux à l'origine. Ils contiennent : Cambrien à *Obolus*, *Lingulella* et *Changshania* (trilobite) ; Ordovicien calcaire à *Actinoceras* ; Carboniférien, corail calcaire à *Lithostrotion*. Le Permo-carboniférien se voit aussi avec *Pseudomonotis Mathieui*. Au voisinage de Kaiping, la mer prédomine donc pendant les périodes cambrienne et ordovicienne. Il semblerait que pendant la période carboniférienne les conditions continentales prévalent. Pendant un court intervalle, le district disparaît de nouveau dans la mer. La strate à *Productus*, sous le charbon, est la dernière trace d'activité marine. Du commencement du Permien jusqu'à notre temps, autant que nous le savons, c e district a été terre ferme.

Chap. II. *Marécages forestiers préhistoriques.* — A Kaiping, à la fin du Carboniférien et au commencement du Permien, la flore consistait en forêt de Cryptogames vasculaires avec de rares groupes de Gymnospermes primitives. Parmi les premières : *Equisetum*, *Lycopodium* et des fougères. Nos modernes Equisétacées, Lycopodiacées, Sélaginellacées sont toutes herbacées, tandis que celles du Carbonifère étaient de grands arbres avec des troncs qui atteignaient jusqu'à deux mètres de diamètre.

La pl. 3 représente une élégante reconstitution d'un de ces paysages. Les pieds des végétaux baignent dans l'eau, les feuilles ont des découpures fines, délicates. Le flore de Chen Chia Yü (Honan) montre des espèces différentes, entre autres le *Gigantopteris* qui était probablement une fougère comme les Ptéridospermes, mais de taille immense.

A Chai T'ang, à l'Ouest de Péking, on découvrit une flore jurassique en rapport avec les dépôts de charbon. La plus grande partie consiste en Cycadophytes, Conifères et Gingko. Le *Gingko biloba* vit encore en Chine et au Japon. Des restes de plantes tertiaires furent trouvés dans un champ de houille près de Moukden, *Alnus*, *Sequoia*, etc. Fait curieux, cette association de plantes a des rapports avec une flore tertiaire de Menat (Puy-de-Dôme).

L'extension d'une riche flore tertiaire dans l'hémisphère Nord, jusqu'au voisinage des régions polaires, est un problème climatologique de grand intérêt.

Chap. III. *Sauriens géants du Shantung et les premiers Mammifères.* — En novembre 1928, M. Andersson part de Péking pour le Sud. Dans le Shantung, après des recherches infructueuses, il recueille, le 3 décembre, des os de Dinosaure, « les plus beaux monstres de nos six années de recherches ». La pl. 4 montre le paysage dans lequel vivaient ces géants : grès, sans aucune végétation, formant de petits monticules arrondis. Quand ce jour-là, à midi, M. Andersson rentre dans sa demeure passagère, un mot d'un de ses chercheurs (3), T'an, l'informe qu'il avait trouvé des *os de dragons*.

C'est au petit village de Ning Chia Kou que furent faites les premières découvertes de restes de Dinosauriens. Dans de curieuses formations, les Meng Yin series, on

(1) A l'Est de Péking.

(2) Si nous ne nous trompons, M. Andersson, dans tout le cours de l'ouvrage, n'attribue aucun phénomène géologique à un charriage.

(3) M. Andersson, quand il arrive dans une contrée, envoie en reconnaissance de jeunes Chinois ayant reçu un enseignement spécial.

trouve des *Unio*, des *Bithinia*, etc., espèces d'eau douce prouvant que ces formations ont été déposées dans un lac. Les restes de poissons sont très intéressants, surtout de nombreux crânes d'une forme remarquable qui fut nommée *Synamia Zdanskyi*. Les os de reptiles découverts là par M. ANDERSSON et après par le Dr. ZDANSKY forment un ensemble complet, une famille de Dinosaures, nouvelle et remarquable, les Helopodidae ; les spécimens *Helopus Zdanskyi* sont des Sauriens longs de 10 mètres, corps court, cou et queue très longs, jambes comme celles des éléphants ; plante des pieds comme celle des Hippopotames, des Tapirs et des Antilopes de marais, tellement élargie que WIMAN la compare au *trugor* suédois ou soulier d'eau, pièce de bois ronde ou en lacis de branchages que l'homme adapte à ses pieds pour marcher dans les fonds boueux. Les vertèbres et la petite tête de l'*Helopus* ont des lacunes pleines d'air comme certains oiseaux. Le squelette supérieur et moyen est très léger. La partie inférieure du pelvis, ainsi que les jambes et les pieds, en une substance osseuse massive, sont relativement lourds. D'après sa dentition, ce Dinosaurien mangeait des plantes d'eau et marchait sur le fond des lacs. Quand il voulait respirer, il allongeait le cou et sa tête émergeait.

Dans le Shantung, se voient des empreintes de plantes crétacées, *Sphenolepis arborescens*, Conifères ; *Zamites* et *Thinnfeldia* en relations avec les *Cycas* modernes ; *Baiera*, en relations avec le *Gingko biloba* actuel. Un couple de poissons, de la famille des Lycoptera, et de nouvelles formes d'insectes, décrites par le Prof. GRABAU, offrent un grand intérêt.

L'argile rouge représente la partie supérieure du Crétacé. Des Sauropodes, pesants mangeurs de plantes, appartiennent au groupe de notre vieil ami de Ning Chia Kou, l'*Helopus Zdanskyi*. Parmi les Dinosaures de proie, le *Theropoda*. Parmi les Ornithopodes, le *Tanius sinensis*, animal d'eau, Dinosaure aussi grand que l'*Helopus*.

L'auteur examina plus tard les couches éocènes dans le Sud du Shansi. Il y trouva une formation semblable au dernier Tertiaire à Hipparion.

De 1916 à 20, il voyage dans le Sud du Chihli, le Nord du Honan, jusqu'au Fleuve Jaune. Il découvre un grand champ éocène inexploré. En 1930, ZDANSKY publie sa monographie des très vieux mammifères, du plus ancien tertiaire de Chine. Des formes nombreuses, *Amynodon sinensis*, de la famille des Rhinocéros. Les matériaux provenaient de Yuan Chü (Eocène) et du Shantung (Oligocène).

Chap. IV. *Comment les montagnes se formèrent.* — Laissons la parole à l'auteur : « En faisant les découvertes paléontologiques relatées plus haut, nous notâmes une série d'observations géologiques. Toutes les strates représentaient des âges différents, des plus antiques au commencement des temps modernes ; déposées dans les eaux, elles étaient à l'origine horizontales, parallèles à la surface ; maintenant elles sont, les unes dans une direction, les autres dans un sens opposé.

« Le bassin houiller de Kaiping, par exemple, s'est allongé de l'Est-Nord-Est à l'Ouest-Sud-Ouest, parce qu'il a subi une poussée latérale telle que les sédiments du centre s'écroulèrent ; le vieux calcaire Ordovicien a partiellement été rejeté au-dessus des séries carbonifériennes plus jeunes. Cet amincissement s'est opéré sur une épaisseur de plus de 2000 m. et sur une longueur de 3 kilomètres. Comment s'est-il produit ? Il n'y a qu'une réponse : un mouvement de plissement de la croûte terrestre.

« Si l'on regarde les profils montagneux au Nord de Kaiping, on voit une série de selles, au fond desquelles les très anciennes roches *archéennes* sont à nu.

« L'écorce terrestre subit deux mouvements : l'un engendré par une pression latérale : l'autre a une direction perpendiculaire, il cause les failles : une grande ou petite portion de la croûte solide se détache de son entourage et s'enfonce, laissant les portions voisines intactes. Dans le Shantung, la croûte terrestre a, dans des chaînes courant au Sud-Ouest ou au Nord-Est, une épaisseur de 4.330 mètres au-dessus du roc archéen. »

Nous ne pouvons dans cette analyse suivre l'auteur pas à pas. Contentons-nous de traduire la fin du chapitre.

« L'action des forces [1] est très complexe et toujours changeante. Aussitôt qu'un pli de montagne résultant d'une pression latérale apparaît, des monticules longs et bas se dressent sur l'ancienne plaine. Les rivières commencent immédiatement à adapter leur cours en creusant des vallées à travers le pli ; montagnes et pics sont modelés en proportion des fissures et cañons. Si les forces destructives continuent leur œuvre pendant une longue période, il en résulte ce que les géologues appellent pénéplaine, surface presque horizontale. Tôt ou tard, la croûte terrestre, cessant d'être inactive, se mettra encore en mouvement ; de nouveaux plis, de nouveaux volcans et de nouvelles failles apparaîtront.

« Ces changements constants, dus aux forces destructives et aux forces créatrices, demandent au savant des années de patient labeur pour interpréter un des plis sillonnant la face ridée de notre gigantesque mère la Terre. »

Chap. V. *Dragons et mines d'os de dragons.* — Dans l'imagination populaire des Occidentaux, le dragon était une puissance du mal qui fut combattue et défaite par les principaux héros de l'antiquité mythologique : Apollon tua le Serpent Python, Hercule abattit l'Hydre de Lerne, Persée coupa les têtes de la Gorgone Méduse.

Au moyen âge chrétien, l'Archange St Michel et St Georges terrassent cet envoyé de l'enfer.

En Orient, le dragon représente une force bien disposée pour l'humanité, et est même devenu le symbole de l'homme parfait, le Fils du Ciel, l'Empereur. Deux des premiers empereurs avaient comme pères des dragons.

Le dragon fut associé dans bien des cas à la dignité impériale. Quand le grand monarque qui fonda la dynastie des Ts'in, eut tué le dieu dragon avec des flèches empoisonnées, il se sentit malade et mourut dans les sept jours.

La robe de l'empereur était ornée de dragons brodés en or et en argent ; le souverain seul pouvait porter cet emblème qui décorait aussi son étendard.

La nuit où naquit Confucius, sa mère vit en rêve deux dragons couleur d'azur qui descendaient du ciel. Chaque ville de quelque importance a un temple consacré au culte du dragon-roi, distributeur de la pluie.

Rostovtzeff a exprimé l'idée que le dragon, comme motif artistique, appartient à la civilisation babylonio-assyrienne et serait venu par l'Iran dans le Céleste Empire.

Il n'est pas impossible que l'Alligator du district de Yangtsé et le crocodile du Sud de la Chine aient joué un rôle dans le développement du premier type de dragon.

M. Andersson ajoute : « Dans quelques formes divergentes, j'ai pensé reconnaître les longs filaments de la bouche de *Silurus*, le corps singulier de l'*Hippocampus* et les bras de la seiche.

(1) Le lecteur remarquera, une fois de plus, que dans ces interprétations, il n'est jamais question de charriage.

« En été, qui est en Chine la saison humide, le dragon demeure dans les nuages. Quand cet animal fabuleux se querelle, dans le ciel, avec un de ses semblables, il en résulte du tonnerre et de fortes pluies. Lorsque cet être fantastique a soif, du haut du ciel, il aspire l'eau de l'Océan, ce qui produit des piliers d'eau, des cyclones, etc.

« Le dragon aime par-dessus tout trois choses, le bambou, l'arsenic et les hirondelles. Le sang du dragon est précieux ; les rubis sont des gouttes pétrifiées de ce liquide. La salive, le plus aromatique de tous les parfums, a une grande valeur. L'encens formé avec le corps du dragon était autrefois envoyé en tribut à l'empereur.

« En Chine, les apothicaires vendent les os du dragon et ses dents, très estimés pour leur pouvoir curatif. Quelques auteurs chinois anciens prétendent que le dragon change, non seulement de peau, mais aussi d'os. Voici, en partie, une recette : faites bouillir les os du dragon avec des herbes aromatiques. Réduisez en poudre ; ajoutez-y des morceaux de deux jeunes hirondelles, etc. L'effet de ce médicament est divin.

« En 1899, un naturaliste allemand, HABERER, est contraint par la révolte des Boxers à prendre comme terrains de recherches les boutiques de pharmaciens de Shanghai, Ningpo, Ichang et Péking ; il y fait une abondante récolte d'os et dents de dragons. Un professeur de Munich, Max SCHLOSSER, la décrit sous ce titre : *Les Mammifères fossiles de Chine* ; il distingue 90 espèces ; parmi les bêtes de proie, des Ours, des Hyènes et le *Machairodus*, remarquable par ses canines-sabres ; des éléphants, *Stegodon*, *Mastodon* et *Elephas*, etc., etc.

« D'où ces restes provenaient-ils ? Impossible de le savoir. En 1917, au Geological Survey, à Péking, nous décidons de chercher les dépôts tertiaires qui renfermaient ces *os de dragons*.

« Nous nous adressons aux différentes missions en Chine. La mission suédoise nous aide tout particulièrement : à Honanfou, en 1918, un de ces ecclésiastiques nous montre un crâne de Rhinocéros ; Mlle Maria PETTERSSON, une missionnaire aussi, m'aide beaucoup, entre autres, dans mes recherches sur le terrain. Avec elle, dans l'argile rouge, nous trouvons nos premiers fossiles, mandibules de Rhinocéros, d'Hyène, etc.

« Les découvertes dans le Honan central augmentent ma conviction en l'existence d'une riche faune mammalogique. Les trouvailles chez un apothicaire de Péking nous aiguille vers le marché de Chichou, dans le Sud du Chihli. Un des plus jeunes agents du Service géologique, M. LI, est envoyé à Chichou en mai 1918. En été 1919, CHANG, un de mes collecteurs, rapporte de Pao Te Hsien une récolte qui surpasse les trouvailles faites dans le Honan. Avec le Dr. ZDANSKY, nous allons à Pao Te. Dans une série, nous recueillons quelques restes de mammifères, de poissons et de mollusques d'eau douce.

« A Chi Chia Kou une grande quantité d'*os de dragons* est discernable ; par un système ingénieux, les indigènes en font l'extraction dans des galeries. Au printemps, arrivent les acheteurs des grandes firmes de droguistes : 6 unités monétaires pour les *os de dragons*, 6 à 8, plus grosses, pour les dents.

« ZDANSKY et mes collecteurs chinois font une abondante récolte d'os de mammifères bien conservés ; elle surpasse même la fameuse collection de PIKERMI. Envoyée à Upsala, elle est étudiée, de 1918-28, par le Prof. WIMAN. Pour la liste des mammifères, nous renvoyons le lecteur aux p. 84 et 85 de l'ouvrage. En 1927, un élève du Prof. WIMAN, le Dr. BIRGER, publie une monographie richement illustrée des girafes de cette faune à *Hipparion*. On peut en conclure que le gros gibier de l'Afrique et spécialement des

steppes est une moderne survivance de l'abondante vie animale (la faune à *Hipparion*) qui, durant la période transitoire entre le Miocène et le Pliocène, circula dans le Sud de l'Europe et dans l'Asie centrale.

«Nous pouvons supposer que la faune à *Hipparion* vivait dans des steppes herbeuses, avec çà et là des bouquets, comme les steppes de l'Afrique du Sud. Sous l'influence du climat chaud, l'argile rouge, avec son fort pourcentage d'oxyde de fer, enrobe, conserve les os.

« Beaucoup d'animaux de la faune à *Hipparion* moururent dans des conditions normales. D'autres périrent à la suite de violentes cataractes, d'autres enfin durent être la proie des flammes dans des incendies causés par la foudre tombant au milieu des steppes. Cette faune à *Hipparion* se place entre le Miocène et le Pliocène.

« En 1924, MM. LICENT et BARBOUR trouvent dans le San Kan Ho, tributaire de la rivière Hun, une magnifique faune du dernier Pliocène, appelée Ni Ho Wan faune. Le Sanménien est une série, riche en mammifères, du Pliocène le plus récent, recherches conduites par le P. TEILHARD DE CHARDIN. La faune de Choukoutien (avec l'homme de Péking) dont il va être question, appartient à la première partie du Pléistocène, Quaternaire.

Chap. VI. *L'homme de Péking*. — « En envisageant l'histoire du développement de la vie animale comme la montrent les fossiles des formations géologiques, on songe à un long film illuminé qui se déroule dans l'obscurité du théâtre. Le commencement du drame est petit, simple ; à mesure qu'il se développe, la complication devient de plus en plus grande, de nouveaux caractères apparaissent, leur nombre augmente graduellement jusqu'au point culminant.

« Les couches fossilifères, l'une après l'autre, se succèdent en un nombre infini, comme les images dans un film. Les premières figures qui apparaissent, les *Collenia*, étaient entièrement obscures. Sautons quelques scènes : auprès des plantes anciennes, nos grands végétaux modernes semblent mesquins.

« Le système crétacé nous présente un drame mystique de géants, *Helopus, Tanius* et des dents isolées de Stégosauriens.

« Mais quand nous atteignons l'Eocène déposé sur la Rivière Jaune et dans le Shantung, l'intérêt grandit et notre attention est captivée par les splendides peintures des steppes à *Hipparion*.

« Finalement apparaît sur la scène le grand acteur du drame préhistorique, l'homme de Péking.

« Un jour, en février 1918, un ami me signale à Chi Ku Shan (50 km. environ au Sud de Péking), « Montagne de l'os de poulet », dans le district de Choukoutien, un endroit où je trouve de petits os ; plusieurs d'entre eux, creux, ont appartenu évidemment à des oiseaux.

« Au premier abord, Choukoutien se distingue par ses nombreuses carrières de calcaire ordovicien. Semblable à des piliers, l'argile fossilifère se détache sur le fond de l'excavation. Très intrigués, nous, les géologues, interrogeons les carriers : « Il y a plus de cent ans, répondent-ils, ici se trouvait une grotte ; des renards y vivaient et dévoraient tous les poulets du voisinage. Dans le cours des temps, ces renards se transformèrent en esprits malfaisants. Un homme essaya de tuer les renards, mais ces esprits le rendirent fou. » Après avoir brisé quelques piliers d'argile et trouvé des os fossilisés, nous abandonnons ces recherches. Puis j'y retourne avec les Drs. ZDANSKY

et Granger. Un paysan, nous voyant fouiller près de la montagne de l'os de poulet, nous indique dans les calcaires une fissure remplie de fragments d'os de grands animaux. Nous y récoltons une mandibule de porc ; les jours suivants, découvertes plus intéressantes, dents de Rhinocéros, mandibule d'Hyène, etc.

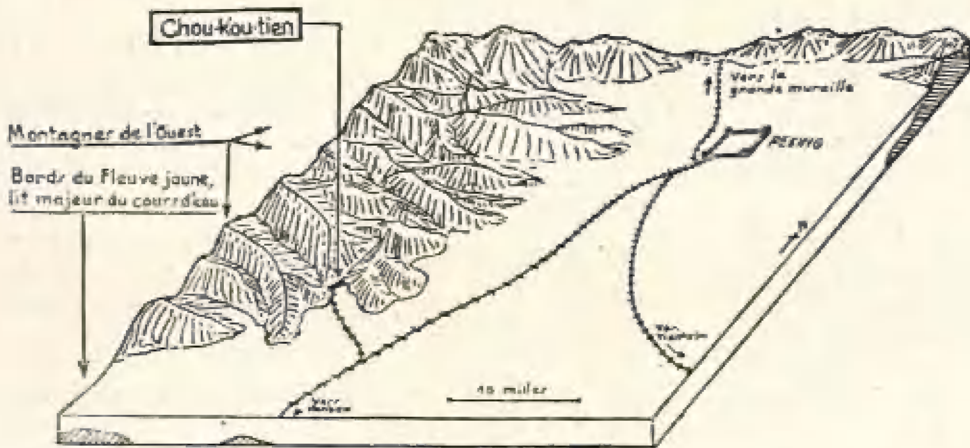


Fig. 37. — Schéma montrant la situation de Choukoutien [Andersson, fig. 36, d'après le Prof. G. B. Barbour]. (Un mille équivaut à 1 kilomètre 609 mètres.)

« Le Dr. Granger nous fait connaître un excellent système de bandage américain permettant de conserver intacts des os très fragiles.

« Le Dr. Zdansky reste plusieurs semaines à Lao Niu Kou, continuant ses fouilles ; elles prouvent qu'il travaille dans une cavité du calcaire ordovicien semblable à celle de la « Montagne de l'os de poulet », mais plus grande.

« En été 1923, le Dr. Zdansky reprend ses recherches. Lors d'une de mes visites, je lui dis : « J'ai l'impression qu'il y a ici les restes de nos ancêtres ; prenez votre temps, videz la grotte si c'est nécessaire ».

« Parmi les formes de mammifères, on peut citer les chiens, en petit nombre, les ours, *Bibos*, des hyènes, *Sus*. Toute cette faune n'est pas plus jeune que le Pléistocène inférieur.

« Quand le Prince héritier et la Princesse de Suède vinrent à Péking, on organisa une séance en l'honneur du royal archéologue. On lui présenta des restes d'*Helopus*, des girafes des dépôts à *Hipparion*, etc. Ma contribution fut une molaire ressemblant à une dent humaine. Elle fut envoyée plus tard à Upsala. « L'hominien prévu par moi était trouvé. »

« Le 22 octobre, un congrès scientifique se tient dans la grande salle de l'Ecole supérieure de médecine à Péking. Après d'autres communications, j'expose les résultats des recherches faites à Upsala et projette une image de la dent découverte par le Prof. Zdansky.

« Les savants de Chine, Drs. Wong, Black et Grabau m'approuvent. Nous décidons une nouvelle campagne. Nous nommons la récente découverte l'*homme de Péking*.

« Quelque temps après, le P. Teilhard de Chardin m'écrit une lettre empreinte de cordialité pour me mettre en garde contre une méprise possible. La fameuse dent n'aurait-elle pas appartenu à un carnivore ?

« Ces doutes ne me découragent pas. Le travail commence à Choukoutien le 16 avril 1927 et continue jusqu'au 18 octobre. La fondation Rockefeller se charge en entier de la partie financière.

« Pendant cette période, le géologue Li et le Dr. Bohlin retirent 3.000 mètres cubes de la grotte dont la disposition est ainsi connue.

« Le 16 octobre, seulement deux jours avant la fin du travail annuel, le Dr. Bohlin trouve une dent d'hominidé. Le 19, après six heures du soir, il se présente au laboratoire du Dr. Black, en costume de brousse, couvert de poussière, mais rayonnant de joie. Davidson Black étudie la précieuse pièce ; elle appartenait sans aucun doute à un hominidé ; notre ami crée un genre nouveau, *Sinanthropus*, nom spécifique *pekinensis*. L'existence de l'homme de Péking était prouvée !

« La quatrième période de travail fut couronnée de succès si grands qu'ils dépassent les rêves les plus audacieux, dents, parties de crâne, mâchoires.

« Quelques mots sur la signification du terme hominidé. — Supérieure aux différents groupes de singes anthropoïdes est la famille des hominidés qui n'a actuellement qu'un seul représentant, l'*Homo sapiens*.

« L'*Homo neanderthalensis*, qui vivait au milieu du Pléistocène (Quaternaire), représente la première civilisation paléolithique d'Europe.

« 1° En 1891-2, furent trouvés à Trinil (Java) les fameux fragments de squelette du *Pithecanthropus erectus*. La faune qui l'accompagnait le fit attribuer au Pléistocène inférieur [1].

« 2° En 1908, fut trouvée en Allemagne, dans le sable de la rivière à Heidelberg, une mâchoire inférieure d'Hominidé, très bien conservée, que l'on nomma *Palaeanthropus heidelbergensis*.

« 3° Puis en 1911-12, à Piltdown (Sud de l'Angleterre), Dawson découvre l'*Eoanthropus dawsoni*.

« Enfin, Choukoutien et son sensationnel hominidé, plus ancien que l'*Homo Neanderthalensis*.

« Bien différentes des autres, nos trouvailles ont été faites dans une grotte de peu d'étendue dans laquelle tous les dépôts étant conservés, d'autres pièces d'importance capitale peuvent encore être mises au jour.

« Je n'hésitais pas à proclamer que nous étions au commencement d'une période de grandes découvertes au Nord de la Chine, se rapportant aux relations de notre espèce. Les aires d'extension des calcaires offrent, en bien des endroits, des conditions aussi favorables qu'à Choukoutien.

« *De l'argent, de l'endurance et un bon flair sont les trois choses qui procureront de nouveaux trésors.* »

Description de la grotte de Choukoutien ; régions fertiles et stériles. Nous renvoyons le lecteur du *BEFEO*. à un compte rendu précédent [M. Colani, t. XXXIII, fasc. 2, p. 1015].

---

(1) Au Congrès de Manille, en février 1935, un jeune paléontologue, M. von Kœnigswald, présenta une révision de cette faune, faite avec beaucoup de soin. Il l'attribue au Pléistocène moyen. [M.C.]

« Pei trouve, le 2 décembre 1929, un crâne presque complet de *Sinanthropus*. Quelle merveille ! Il est inclus dans un travertin si dur que Davidson Black, avec un soin extrême, mettra quatre mois à le dégager. Ce savant publie une grande monographie, avec de belles illustrations : « Un crâne adolescent de *Sinanthropus Pekinensis* » (1931).

« En 1932, la majeure partie d'un autre crâne est envoyé à Péking. L'examen de ces deux crânes a beaucoup étendu nos connaissances sur l'histoire très primitive de l'homme. Le professeur d'anatomie de Londres, Elliot Smith, maître de Davidson Black, commentant les découvertes de Choukoutien, écrivit « La signification de l'Homme de Péking » : « Sous beaucoup de rapports, l'Homme de Péking diffère du *Pithecanthropus* et ressemble à l'*Eoanthropus*, quoique les différences avec ce dernier soient encore frappantes. Il occupe une position intermédiaire, mais il est plus primitif et plus généralisé que l'un ou l'autre ».

« Sir Arthur Keith, connu par ses travaux sur le développement de nos connaissances en histoire primitive de l'homme, consacre trois chapitres au *Sinanthropus*. La figure 38 les résume.

« Avec des restes de *Sinanthropus* nous trouvons aussi des os d'autres mammifères et des instruments. Dans un dépôt, plus de 2000 fragments de quartz ; et environ 10 morceaux de grès vert qui ne se rencontre pas dans la grotte, etc. Un petit nombre de ces pierres portent des signes indiscutables de travail humain.

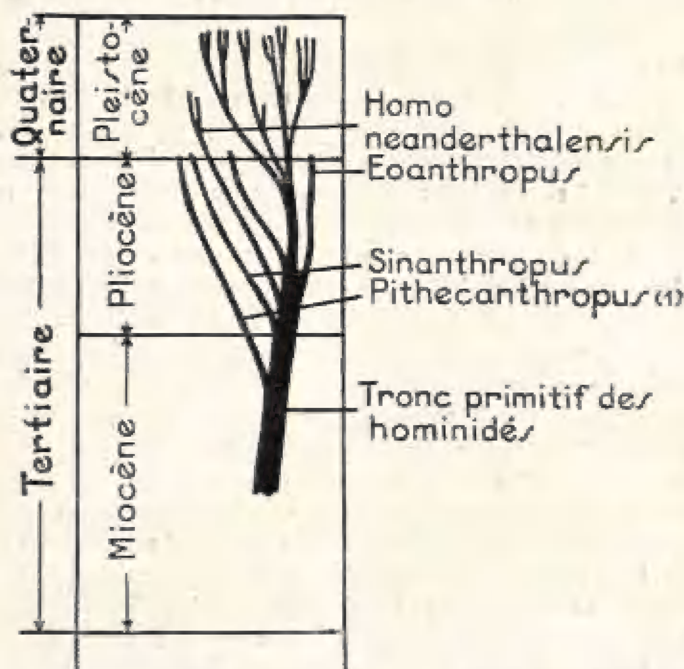


Fig. 38. — Arbre généalogique de l'Hominidé [d'après Keith, Andersson, fig. 43. p. 119].

« L'abbé Breuil de Paris, invité à Choukoutien en automne 1931, dit que ces spécimens sont sans nul doute des instruments et que quelques cornes et objets en os avaient aussi servi d'outils. Pei, l'abbé Breuil et le Dr. Black recueillent parmi le matériel découvert en 1931 des restes de bois brûlé et des traces d'incinération sur des os.

« Cette constatation révolutionne toutes les théories sur l'histoire primitive de l'humanité. Avec nos études si complètes de Choukoutien, nous laissons bien loin derrière nous celles de nos devanciers (trouvailles de Java, du Sud de l'Angleterre, des environs de Heidelberg). Dans le monde savant, on fit quelques réserves : la caverne ne contenait-elle pas une vieille faune pléistocène, *Sinanthropus* compris, et un dépôt plus récent avec les instruments lithiques ? Le rapport de Pei en 1931 réduisit à néant cette suggestion.

« La seconde restriction est que deux hominidés auraient pu vivre dans la grotte de Choukoutien ; le second, plus avancé que le *Sinanthropus*, aurait façonné les instruments.

« Teilhard et Pei ont publié une description précise, avec arguments à l'appui écartant complètement cette objection. »

Le chapitre se termine ainsi : « Espérons que des découvertes encore plus brillantes seront faites dans les parties inexplorées des dépôts de Choukoutien. » »

Chap. VII. *La terre jaune.* — « Nulle part dans le monde, l'alliance entre le sol et la population paysanne n'est aussi étroite et variée que dans le Nord de la Chine.

« La grande influence de la terre jaune sur le peuple et sur sa vie est due uniquement à son rôle topographique. Où la terre jaune prévaut, elle règne sur le sol et sur les eaux, et même sur l'air qui se remplit d'une fine poussière à chaque tempête. Hoang T'u, la terre jaune, est cette poudre qui couvre le Nord de la Chine ; la science occidentale l'appelle lœss.

Cette couche a une épaisseur de 50 à 60 mètres ; elle en dépasse 100 dans le Shensi et le Kansu.

« Le trait caractéristique de ce lœss est sa topographie fantastique. Ses dépôts remplissent, pour ainsi dire, les vallées et couvrent les montagnes, comme chez nous la neige. D'après la théorie de Richthofen, généralement admise maintenant, le lœss serait, comme la neige, un sédiment éolien. Il est transporté et déposé par le vent quand la vitesse de celui-ci s'amoindrit et que la configuration du sol offre abri et protection. La couverture de lœss a été désagrégée par l'eau de pluie, si bien qu'une excursion dans la région est une exploration dans laquelle le voyageur, surpris et inquiet, s'arrête court devant un précipice de 30 mètres. Il rencontre de fantastiques piliers de terre jaune, voit le paysage à travers des arches qui subsistent quelque temps, tandis que s'opère le lavage emportant le lœss.

« Examinons la formation des ravins. Le Hoang T'u typique est une poussière jaune gris, adhérant aux rochers perpendiculaires. Cette fine terre poreuse se laisse facilement traverser par la pluie qui tombe à la surface ; elle se comporte comme un gigantesque filtre ; l'eau s'enfonce jusqu'au substratum consistant en gravier, argile tertiaire ou roche solide. La partie inférieure de ce sol, en lœss, est saturée d'eau et a la consistance d'un fin porridge. Ce fond glisse dans la vallée ouverte ; la masse supérieure, relativement sèche, s'enfonce perpendiculairement.

« Quand l'eau a déposé le lœss, nous trouvons des coquilles d'eau douce, Hélicidés, entre autres.

« Avant le lœss, une grande partie du Nord de la Chine était une steppe, semblable sans doute aux steppes actuelles du Sud de la Mongolie.

« En 1898, le zoologue américain EASTMAN décrit un grand œuf d'oiseau trouvé près de Kalgan, dans le Nord. Il est identique à un fossile signalé non loin de Cherson, au Sud de la Russie, provenant d'une autruche éteinte, *Struthiolithus chersonensis*. Pareilles découvertes dans la Chine septentrionale se multiplièrent; on en signalait 18 en 1923.

« En 1922, nous trouvons dans le site préhistorique de Yang Shao Tsun (Honan) de nombreux fragments de coquilles de *Struthiolithus*; les gens du dernier âge de la pierre adoraient sans doute ces œufs, comme les paysans actuels quand ils trouvent « un œuf de dragon » flottant sur le Fleuve Jaune.

« Quelques-uns de ces œufs sont enterrés dans le lœss à plusieurs mètres de profondeur. Ils ont dû être pondus dans la steppe; peu après, une tourmente de fine poussière les aura complètement recouverts. Leur longueur est de 179 mm.; ceux de l'Autruche actuelle d'Afrique ne mesurent que 162 mm.

« Les restes de mammifères sont très rares dans le lœss; on trouve souvent, isolés, os et dents.

« Pendant mon voyage sur le Fleuve Jaune, printemps 1921, j'arrive une fois dans un district riche en restes d'éléphants fossiles. Mon cuisinier m'apporte deux beaux morceaux de défense; le lendemain un grand morceau de crâne. Nous tâchons de découvrir où est le gîte de ces « os de dragon ». Enfin nous trouvons dans le mur de lœss une petite excavation. Après négociations et pourboires aux habitants, les recherches commencent. Tout à coup, j'entends une voix de vieille, stridente et furieuse. Ceux qui ont voyagé longtemps en Chine savent qu'en ce pays toutes choses peuvent être remises à leur place, sauf une vieille hystérique. Après de vains essais d'apaisement de notre part, la vénérable dame grimpe dans la cavité et s'y campe, rendant tout travail impossible. J'ouvre mon parasol et abrite cette énergumène; résultat nul. Employant un moyen infaillible pour faire déguerpir les paysannes, je prends mon appareil à photographies. La femme part, mais, nous, innocents chercheurs, faisons de même, car la foule de deux cents personnes devient menaçante. Ai-je donc offensé la vénérable matrone?

« L'éléphant fossile de Chine s'apparente à l'éléphant antique de l'Inde, *Elephas nomadicus* FALC. et CAUTLEY. Le rhinocéros laineux, *Rhinoceros tichorhinus* CUV. et deux hyènes furent aussi recueillis dans le lœss. Sous le lœss, il y a des dépôts de graviers laissés par l'eau courante et qui contiennent des mollusques d'eau douce intéressants. Le Dr. ODHNER pense que beaucoup de ces mollusques indiquent un climat chaud et humide.

« Sur les bords du Fleuve Jaune, à la limite du Honan et du Shansi, se voient deux formations pliocènes (1) de climats opposés.

« Hoang T'u, le sol jaune et Hoang Ho, le Fleuve Jaune. Le sol jaune couvre tout le Nord de la Chine, comme un immense tapis. La Rivière Jaune et le sol jaune symbolisent deux forces opposées de la nature, l'esprit de l'eau et l'esprit de l'air. Au commencement du Pléistocène (2), l'esprit de l'eau paraît avoir régné seul; partout,

(1) Tertiaire supérieur.

(2) Pléistocène, Quaternaire.

sous le lœss, nous trouvons des formations dues à l'eau courante. Mais à l'âge suivant, l'esprit de l'air est vainqueur ; les rivières s'affaiblissent chaque année, puis ne sont plus capables de charrier leur eau jusqu'à l'Océan, et enfin se dessèchent. Chassée par le vent, la poussière remplit les chenaux. Tout le Nord de la Chine devient une steppe ondulée. Grande et terrible est cette victoire de l'esprit de l'air, mais elle ne dure pas longtemps. De nouveau, les nuages d'été sont chargés de pluie ; de nouveau, les fleuves coulent entre leurs rives et atteignent l'Océan.

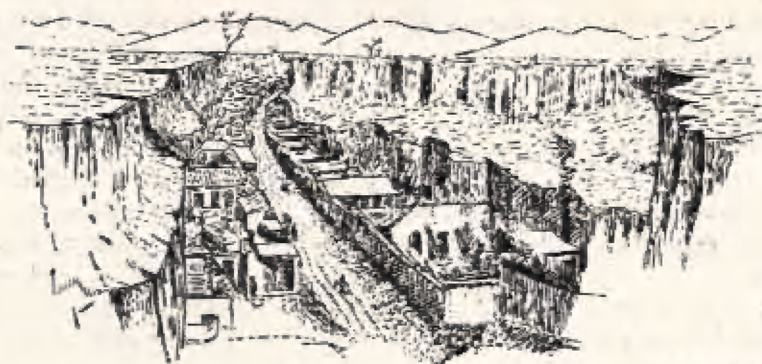


Fig. 39. — Le village du lœss de Su Chia Chiao, près de Kalgan [Andersson, fig. 54, d'après un dessin du Prof. G. B. Barbour].

« Le tapis qui couvre le pays, tissé par l'esprit de l'air, est de texture fragile, l'eau le met en lambeaux. Vengeance splendide ! Mais l'esprit de l'air n'abandonne pas la lutte. Au printemps surtout, la tempête fait rage sur les montagnes ; des masses de poussière sont arrachées du centre de l'Asie.

« Nous savons par les grandes découvertes des savants français dans le désert de l'Ordos que l'homme du vieil âge de la pierre vivait au commencement de la formation du Lœss. La contrée différait beaucoup de ce qu'elle est maintenant : la plaine du lœss était intacte ; nous y trouvons à présent un lacis de profonds ravins.

« Aux temps historiques, les rivières et leurs mille tributaires continuent leur œuvre de destruction ; mais l'eau, hostile d'abord, apporte ensuite le bien-être, et la contrée devient florissante.

Chap. VIII. *L'homme pléistocène (quaternaire) dans le désert de l'Ordos.* — « Parmi toutes les sociétés de missionnaires qui ont déployé leur activité en Chine, celle de Jésus a la place d'honneur. Pendant la dernière période de la dynastie Ming et sous les premiers empereurs mandchous, des jésuites sont les astronomes de la cour à Péking. Le grand atlas cartographique exécuté de 1708-18 ; en 1735, une géographie en quatre volumes in-folio, d'après les informations de vingt-sept prêtres ; une flore de Chine en six volumes, etc., sont dus aux pères du même ordre.

« En 1914, le P. Licent commence ses recherches. En 1920, il trouve la riche faune à *Hipparion*. Des confrères l'avertissent qu'à l'angle Sud du désert de l'Ordos se trouve un site où les os de mammifères abondent. Il invite le P. Teilhard de Chardin à collaborer avec lui.

« A l'Ouest du désert de l'Ordos, rive droite du Fleuve Jaune, près de la grande muraille, se voyaient d'intéressantes coupes dans un lœss couvert par les derniers dépôts de la rivière ; il y avait là un kjökkenmödding du vieil âge de la pierre. La couche fertile contenait 300 kilogs d'instruments lithiques, du charbon, des foyers, des restes de repas, morceaux d'os d'âne sauvage, *Equus Hemionus*, etc., des débris de coquilles d'œufs de l'Autruche géante. Les instruments en pierre avaient pour la plupart été façonnés sur place.

« Voici l'opinion des deux pères : tout le bassin du Choei Tong Kéou contient de nombreuses traces d'une industrie paléolithique absolument homogène, laissée par une population qui habita le district pendant toute la période de formation du lœss. Au milieu du bord Sud du désert de l'Ordos, les deux savants découvrent une faune pléistocène, très riche en espèces et très bien conservée ; des instruments faits de mains humaines contemporains les uns des autres. Ajoutons des mollusques d'eau douce.

« Ce bord méridional de l'Ordos était une oasis à la lisière de la grande steppe lœssique, presque désertique. L'homme y avait à sa disposition eau et gros gibier.

« La liste des espèces est imposante ; voici quelques genres : *Elephas*, Rhinocéros laineux, *Equus*, *Sus*, *Camelus*, *Cervus*, *Ovis*, *Bos* (auroch), *Canis* (loup), *Hyaena*, etc.

« MM. Boule et Teilhard de Chardin distinguent trois éléments :

« 1° Formes éteintes caractéristiques du Pléistocène (Quaternaire) ;

« 2° Formes encore vivantes, disparues de l'Ordos ;

« 3° Formes ayant encore vécu dans l'Ordos.

« Dans la partie inférieure de Sjara Osso Gol, des instruments microlithiques et un joli petit objet en os gravé.

« Le type de ces instruments en pierre se rapproche étroitement du Moustérien d'Europe qui termine le Paléolithique inférieur. Avec ces milliers d'instruments, aucune pièce de squelette humain.

« La réussite de ces découvertes doit être attribuée, en toute justice, à l'enthousiasme de Licent, à l'initiative et à la méthode scientifique de Teilhard.

Chap. IX. *La face de la terre géante.* — « Le printemps est merveilleux dans les montagnes ; la tempête lève de telles masses de fine poussière que je pouvais me croire transporté à l'âge où le vent déposait sur les steppes l'épais et doux tapis de terre jaune. Un après-midi tout s'obscurcit. Le lendemain matin, vaste panorama, devant moi la contrée aux douces ondulations, avec ses milliers d'abricotiers en fleurs.

« Au Sud de la principale vallée de Chai T'ang, à l'extrême bord du plateau, se dressent deux tours, du haut desquelles on a une vue étendue sur des montagnes de 1500 mètres. Nous-même, nous sommes à 400 mètres. Le paysage qui s'étend pour nous au Sud consiste en montagnes basses. Après une heure d'exploration, nous comprîmes que les montagnes élevées étaient formées de gravier couvrant un substratum rocheux.

« Le plateau sur lequel nous nous trouvons est découpé par des vallées profondes qui aboutissent à celle de Chai T'ang. Tout montre que l'ancien lit de gravier appartient à une époque révolue depuis longtemps, alors que la vallée était 200 mètres plus haut. Le plateau était une partie de l'ancien fond de la vallée.

« L'antique topographie, parvenue à maturité, fut transformée et revivifiée quand les rivières commencèrent à entailler profondément les roches et à graver d'étroits ravins, avec des fonds de vallées 200 mètres plus bas que l'ancienne, qui était large.

« Nous sommes maintenant familiarisés avec deux stades de la physiographie de ce district montagneux. Le plus archaïque, à maturité, paysage à large vallée, est le stade de *Pao Te*. Le dernier, caractérisé par le cañon, est le stade *Fen Ho*.

« Retournons à la vallée de Chai T'ang, au bord du plateau où nous avons commencé nos études. A l'angle Nord-Ouest, vue intéressante : au-dessous de nous, une vallée tributaire qui vient du Sud-Ouest, celle de Ma Lan. Son grand lobe est une formation unique. De deux côtés, de petits vallons, au milieu une terrasse dominante. Au point de vue géologique, le sol consiste en gravier relativement fin, avec un ciment jaunâtre comme du lœss, et des intercalations de lœss ordinaire. Grossi par la pluie, le torrent monta et la mixture lœss et gravier s'accumula en lits de plus en plus épais. Ainsi furent formées les couches de graviers de l'Age de Ma Lan (Age du lœss). De nouveau, les conditions changèrent. Les pluies torrentielles tombèrent, plus abondantes et persistantes. Les rivières recommencèrent à se jeter dans la mer et à creuser plus profondément les vieux dépôts. Cette érosion a donné sa configuration à la terrasse de Ma Lan, a emporté une partie des formations de cet âge et a creusé un canal profond de 10 mètres dans le roc. C'est le stade de P'an Chiao, nom de la vallée située à l'Est de Chai T'ang.

« On peut diviser en quatre étages la formation du district de Chai T'ang ; le plus ancien date de la fin du Miocène.

« La Rivière T'ao, tributaire Sud du Fleuve Jaune, présente un vigoureux cañon, de l'âge de Fen Ho ; les ondulations du paysage environnant sont de celui de Pao Te ; les dépôts de la vallée de celui de Ma Lan et l'érosion verticale de la rivière de celui de P'an Chiao.

Chap. X. « *Nous découvrons le premier village préhistorique.* — Au commencement du siècle de nombreux instruments de l'Age de la pierre furent découverts en Chine ; on les considéra comme provenant de races barbares ayant, avant les Chinois, vécu là ou sur les confins de l'Empire pendant les lointaines périodes historiques. Nos premières découvertes furent faites dans le Nord du Chihli (Hopei), province encore barbare quand Shansi, Shensi et Honan étaient déjà civilisés.

« En automne 1920, j'envoie mon collecteur, Liu Chang-shan, dans le district occidental de Loyang (Honan), avec mission de chercher surtout des restes de vertébrés tertiaires [1]. Imaginez ma joyeuse surprise quand, en décembre, à Péking, il dépaquette une collection de plusieurs centaines de haches, couteaux, etc., en pierre, très bien conservés. Il les avait achetés aux paysans du village de Yang Shao Tsun qui les avaient trouvés dans leurs champs.

« L'année suivante, j'entrepris de nouvelles études dans le Honan. Me rendant au village de Yang Shao Tsun, je vois que le fond d'un ravin est en une argile tertiaire rouge, en contact avec une couche pleine de cendres et contenant des fragments de poterie. Après quelques minutes de fouilles, je déterre une petite pièce céramique admirablement polie à la surface, d'un joli rouge avec de la peinture noire. Elle ressemble à celles qu'ont trouvées les expéditions de Pumpelly en 1903-4 dans le Turkestan, et à la poterie polychrome du Néolithique le moins ancien et de l'Enéolithique du Sud-Est de l'Europe.

---

(1) Près de là une récolte avait déjà été faite (voir chap. V).

« Le 19 avril, je réussis à extraire moi-même un œuf d'autruche ; la question de son âge est élucidée (chap. VII). A Yang Shao Tsun, où j'habite, tous les jours les gamins m'apportent pour quelques sous, des haches en pierre déterrées dans les champs ; j'en trouvais moi-même.

« Ayant besoin de références bibliographiques, je vais à Péking consulter les trois volumes de Pumpelly. Les découvertes du Turkestan russe sont attribuées au premier âge du métal ; les nôtres sont associées au dernier Néolithique.

« La même année, en automne, le Gouvernement me permet d'entreprendre de grandes fouilles à Yang Shao Tsun. Je suis assisté par un géologue chinois, par le Dr. Zdansky et par Mlle Elsa Rosenius, qui devint plus tard ma femme ; elle s'intéresse surtout au village moderne et prend beaucoup de très bonnes photographies. Le district contient des richesses géologiques et historiques. Les habitants étant attachés aux coutumes antiques, leurs ustensiles domestiques dérivent de formes anciennes. Leur vie, simple, rude, est surtout agricole.

« Les dépôts néolithiques sont au Sud. L'un d'eux est très volumineux. Les fameux kjökkenmöddinger danois sont célèbres en partie par leurs énormes dimensions ; au Turkestan, Pumpelly trouva des restes considérables d'habitations appartenant à des civilisations successives du Néolithique (ou de l'Enéolithique), à l'Age du fer. A Yang Shao, une seule civilisation, probablement de courte durée. Longueur du dépôt 600 m., largeur 480 ; épaisseur moyenne 3 m. Cette masse était farcie de fragments de poterie et d'autres restes de l'activité humaine. L'ancien village devait être très grand et très peuplé.

« Au fond du dépôt culturel, dans un substratum d'argile rouge tertiaire, des poches circulaires (1 m. 9 à 2, 8 de diamètre ; profondeur actuelle 0 m. 5 à 1 m. 9). Elles étaient pleines d'une terre très cendreuse ; céramique très fragmentée.

« En Alsace, à Achenheim, et à Stutzheim, on a trouvé des *Kellergruben* d'habitations néolithiques qu'on peut probablement mettre en parallèle avec nos poches de Yang Shao Tsun. Les unes et les autres tiendraient le milieu entre les caves et les demeures souterraines. Des poches identiques (cache-pits) ont été mises au jour en Amérique. Hooton les a étudiées : « Site d'un village et d'un cimetière indiens, près de Madisonville, Ohio ». Elles sont modernes ; l'étroite ressemblance montre un parallélisme dans les conditions d'existence. Aucune de ces fosses, anciennes ou récentes, eurasiatiques ou américaines, ne fut employée comme tombe.

« D'autres découvertes préhistoriques m'amènent à examiner le sol au point de vue géologique. Voici ma conclusion : au temps où les dépôts de sable, de gravier, furent formés, le ravin actuel n'existait pas, mais un cours d'eau coulait environ à la hauteur du plateau. La fin du dernier stade, érosion verticale, fut marquée par des accumulations, épaisses de 6 m. de dépôts contenant des outils préhistoriques, laissés par l'eau courante. Remarque très importante : les ravins n'existaient pas au temps de la civilisation de Yang Shao, le village était sur une plaine unie, maintenant traversée par un cours d'eau dans une vallée très profonde. Cette topographie est commune à toutes les contrées de la Chine septentrionale avec son lœss et son argile tertiaire dont la surface est décomposée en lobes, séparés par des ravins profonds, qui occupent 10 % et parfois plus de l'espace total ; leur fond, trop étroit, ne peut être cultivé ; perte sérieuse pour cette contrée où chaque pied carré de terre fertile est employé. En outre, l'eau courante est maintenant à 40 mètres plus bas que la plaine.

« Des squelettes humains ont été découverts dans la région, entre autres par le Dr. Zdansky ; dix-sept, plus ou moins complets. Nous récoltons un grand nombre de pièces en pierre, os et argile.

« Instruments en pierre : d'abord, les haches en grès ; souvent très épaisses. Puis les haches et ciseaux asymétriques de toutes tailles, les pointes de flèches, les disques pour fileurs. Les anneaux, en terre et en argile cuite. Des poinçons et aiguilles en os.

« Poterie : très importante ; tessons abondants et variés. Poterie peinte sans égale dans les civilisations de l'Age de la pierre. Parmi les vases non peints, nombreuses formes de plats, de bols, etc. Autre groupe très important : urnes pointues et tripodes (voir chap. XII).

« Au-dessus de toute comparaison est la poterie peinte de la station de Yang Shao Tsun ; elle rappelle celles de l'Est de l'Europe et de l'Orient appartenant à l'époque de transition entre l'âge de la pierre et celui du cuivre. La facture et la décoration de la céramique du Honan sont très soignées. Dans une publication antérieure, je les ai comparées à celles de l'Age du Cuivre que Pumpelly trouva en 1903 et 1904 à Anau, dans le Turkestan russe.

« Sur un tesson grossier et épais se voient des empreintes de plantes ; leur détermination donna *Oryza sativa* L. Le riz était donc cultivé il y a quatre mille ans, à Yang Shao, dans des conditions hydrographiques meilleures que celles de maintenant.

Chap. XI. *Un sanctuaire cannibale.* — « En été 1921, le Ministre de l'Agriculture à Péking m'envoie en expédition officielle au Sud-Ouest de la Mandchourie. Mes ordres comprennent deux choses : investigations géologiques pour la construction d'un port près de Hulutao, et examen de deux mines de houille, au point de vue de leurs ressources. Je termine en partie le 10 juin.

« Le Dr. Roy Chapman Andrews, alors en tournée en Mongolie, m'envoie son guide-interprète, M. Wong, pour se familiariser avec nos méthodes de fouilles.

« Les montagnes du Sud-Est de Sha Kuo T'un sont un Précambrien calcaire, siliceux. J'expédie M. Wong, avec mes hommes, Yao et Pai, pour reconnaître des grottes indiquées par des paysans du voisinage. De l'une d'elles, en partie pleine de terre, ils rapportent quelques os de petits mammifères. Le 14 juin, Wong me montre des trouvailles préhistoriques très intéressantes. La grotte est vidée. Nous déterrons des os humains dans des circonstances qui réclament l'aide d'un anatomiste. Je télégraphie au Dr. Black.

« La terre de la cavité est en grande partie une fine poudre sableuse avec une forte proportion de calcaire et de petits grains de quartz. Nous prenons nos mesures d'après deux lignes horizontale et verticale. Le contenu de la caverne n'est pas homogène. Nous appelons le dépôt 2, plein d'ossements humains, BBB. (Big Bone Bed). La plupart des os humains, fragments céramiques, pièces en pierre et en os gisaient dans le dépôt 2, BBB. Les couches supérieures (3 à 6) donnent peu de chose. L'activité humaine prédomina pendant la période de formation du sédiment 2.

Une partie des instruments sont en une mauvaise roche incluse dans les calcaires. Le lot le plus important, les beaux spécimens de facture élégante, sont en chalcédoine provenant des roches éruptives du voisinage. Citons : grattoirs, têtes de flèches ; quatre petites haches en pierre polie ; anneaux de différentes formes, de section très mince ; quelques-uns en marbre ; plus de cent fragments très fragiles d'anneaux en coquilles d'eau douce, des Unionidés. En marbre, quantités de perles et une vingtaine de boutons très petits.

« Le Prof. Black, en nettoyant des os humains de Sha Kuo T'un, découvre un échantillon très intéressant, unique parmi nos trouvailles : un animal sculpté en marbre dur, probablement un chat. L'objet est percé au milieu comme pour y passer un lien.

« Quelques spécimens en os ; la plus remarquable est une aiguille pour coudre, enfoncée dans un os tubulaire, humérus de renard.

« Des restes céramiques, en fragments ; quelques formes ont pu cependant être reconstituées ; entre autres, quatre pièces qui ont une surface rouge brique peinte en noir. Les trois plus belles de ces pièces ont été trouvées dans la strate si pauvre des dépôts meubles. Le sédiment serait donc contemporain des fragments céramiques de la plus importante station du Honan. Parmi d'autres poteries, une jarre à col très étroit semblable à des urnes funéraires dont il sera question plus loin (chap. XX).

« En examinant l'ensemble des découvertes faites en cette grotte, trois interprétations différentes se présentent :

« a) La caverne était funéraire.

« b) Elle était l'habitation d'un groupe de cannibales.

« c) Elle était un lieu de culte ; des sacrifices humains y étaient consommés.

« Le Prof. Black examine soigneusement les os, restes de quarante-cinq humains, et constate que la plupart d'entre eux avaient été brisés quand des parties molles y adhéraient encore. Beaucoup d'os creux avaient été fendus pour en extraire plus facilement la moëlle. Ces considérations et d'autres permettent d'adopter l'hypothèse d'un repaire de cannibales. Quarante-cinq individus n'ont pas pu se loger dans cette chambre.

« L'idée d'un lieu de culte doit être abandonnée ; néanmoins, les anneaux très fragiles et les quatre petites haches en pierre étaient peut-être employés dans des cérémonies religieuses.

Chap. XII. *Instruments et vases anciens.* — « Dans notre vie moderne, même les peuples les plus avancés ont, à leur insu, de nombreux restes d'un lointain passé. Les Chinois instruits, qui ont été en contact avec les Occidentaux, ont modifié leurs habitudes ancestrales ; les pauvres des villes et les paysans appartiennent encore à une race relativement primitive et intacte. Les plus simples ustensiles domestiques des miséreux constituent un matériel qui nous parle avec force et clarté de la première culture historique chinoise.

« En 1923, je décrivis les couteaux en pierre que j'avais trouvés au Nord de la Chine ; mon attention n'était pas alors attirée par leur type le plus ancien. J'en possède maintenant une riche collection du Honan et surtout du Kansu. Cet instrument est fait le plus souvent d'une écaille détachée d'un grand galet. Dos épais ; des deux côtés, deux incisions permettent d'adapter un lien. Quelques-uns sont polis sur les deux faces. Ils sont quelquefois en croissant ; beaucoup d'autres rectangulaires. Les uns et les autres parfois percés de deux trous.

« Des couteaux analogues ont été trouvés au Japon. Les croissants en pierre gisaient aussi dans de vieilles habitations des Esquimaux de l'Asie et de l'Amérique septentrionales. Au commencement de 1920, je récolte le type en fer dans la Chine du Nord.

« A Péking, le remouleur, dans la rue, pour attirer le client, se sert d'un instrument de musique composé de quatre plaques en métal, équivalents morphologiques de ces couteaux. Chacun est un type solitaire ; l'ensemble, une colonie de quatre individus.

« Pour la moisson, le paysan chinois se sert surtout de la faux, de types différents suivant les régions. Elle a la forme du couteau en croissant, mais une petite protubérance s'adapte au manche en bois.

« En 1920, je commençais ma collection de faux en fer, et me demandais si les instruments modernes n'étaient pas les descendants des couteaux préhistoriques en pierre. Dans mes séries, existait une lacune entre le prototype sans manche et la faux actuelle avec manche. En 1927, à Péking, dans des collections, je vis quelques grands couteaux en pierre, provenant de fouilles de An Yang (Honan septentrional) et datant à peu près de 1000 B.C. En 1929, notre bon collecteur nous envoie une remarquable faux en bronze qui rappelle étroitement un couteau en pierre.

« Un point important à propos de l'évolution de ces instruments : la faux en métal était commune dans le proche Orient (Egypte, Mésopotamie) à des périodes pouvant coïncider avec celle de Yang Shao en Chine. Dans ce district, l'idée du manche ne serait-elle pas venue de l'Orient ? Les lames de couteaux, qui paraissent avoir été répandues dans toutes les races mongoles, étaient inconnues des peuples préhistoriques de l'Occident. Elles ont peut-être traversé le détroit de Behring.

« Les couteaux en pierre forment le très large groupe des instruments en pierre qui ont survécu jusqu'à nos jours.

« Les ouvriers travaillant le bois emploient un autre instrument très important, le *pen* ou hache à douille, en usage dans une grande partie de l'Eurasie à l'Age du bronze. D'abord, quand le métal était rare et coûteux, pointe en pierre, douille en métal ; plus tard, tout en fer. Lord AVEBURY dit que les haches à douille en fer furent utilisées en Sibérie et dans le Sud de l'Afrique. On en connait deux types de la tribu Shan, Sud-Ouest de la Chine. Ces haches que l'on trouve encore dans le Céleste Empire, étaient répandues à l'Age du bronze et au premier Age du fer ; on en voit beaucoup dans des tombes chinoises. Elles sont comparables aux types magnifiques de l'Age du bronze en Scandinavie septentrionale.

« On peut établir une série typologique entre la simple hache en pierre néolithique qui est asymétrique et, la hache de l'Age du bronze, de forme gracieuse et richement décorée.

« Une arme ne fut pas longtemps employée, mais était très en faveur à l'Age du bronze et au premier Age du fer. Considérons-la au point de vue chinois, puis discutons son origine. Les Chinois l'appellent « ko ». Le prototype est en pierre (1), court, de facture maladroite. Le modèle le plus perfectionné, en cuivre ou bronze, est élégant et porte des trous servant à le fixer au manche.

« Une série typologique de têtes de flèches triangulaires montre le passage entre les types anciens en os et en bronze de l'Age de Yang Shao, ceux en bronze du premier Age du fer, et les modernes en fer.

« Dans le Musée des Antiquités d'Extrême-Orient à Stockholm, nous avons arrangé une exposition de textile probablement unique en son genre. En première place, nous exposons les soies et lai es du troisième siècle A. D. rapportées par Sven HEDIN de la ville déserte de Loulan.

---

(1) Rappelons que nous avons décrit dans le *BEFEO.*, t. XXXIII, fasc. 2, p. 985, une hache en pierre d'un modèle inconnu, se rapprochant du type ko. [M. C.]

« Nous avons réussi à acquérir des textiles de périodes plus anciennes. Nous possédons un poignard, arme splendide, vieille de 3000 ans ; des traces d'étoffe la couvrent en entier. Enveloppée d'un tissu, elle avait probablement été placée dans une tombe ; le carbonate de cuivre a pénétré l'étoffe ; il y a eu remplacement des fibres par le sel ; la structure du tissu est conservée en un beau malachite vert [1].

« D'autres objets en bronze, couteaux, miroirs, etc., montrent le même phénomène. La pièce la plus ancienne et la mieux conservée est le poignard.

« Retournant deux mille ans en arrière, nous avons aussi exposé des restes textiles des stations habitées à Yang Shao. Pour une grande partie de la céramique non peinte, la surface révèle que le vase a été formé par une natte ou un morceau d'étoffe employé comme fondation. Nous avons photographié de très fines empreintes laissées dans la poussière il y a 5000 ans ; elles ressuscitent le tissage de la période de Yang Shao.

« Dans nos fouilles à Yang Shao, nous voyons souvent des disques, sorte de fusaïoles en pierre ou en terre cuite. Dans le Honan et le Kansu, les indigènes se servent à présent, comme jadis, de cet objet pour le filage.

« En été 1923, voyageant à travers le Kansu, j'atteins un point élevé d'où je vois dans une petite vallée une minuscule ferme [2] bâtie sur le modèle en usage il y a 2000 ans et qui reproduit celui qu'on trouve dans les tombes de la dynastie Han. Une autre fois, j'ai vu un four identique à ceux d'il y a vingt siècles. Survivance d'un type de construction très caractéristique.

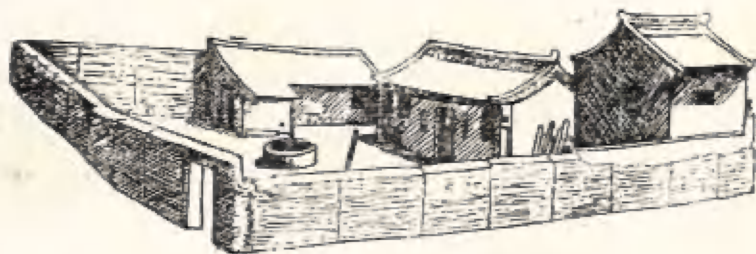


Fig. 40. — Ferme paysanne actuelle dans le Kansu, réminiscence des modèles trouvés dans les tombes Han [Andersson, fig. 104].

« Nos fouilles à Yang Shao Tsun et surtout à Pu Chao Chai, nous procurent d'étranges fonds de vases terminés en pointe ; l'empreinte d'un panier couvre la surface. Avec nos multiples tessons, un technicien reconstitue deux vases. Ensuite nous découvrons des cols et des surfaces décorées par des empreintes d'étoffes. Les caractéristiques de ces pièces sont : col étroit, pointe basale aiguë, hauteur atteignant

(1) Des stations funéraires de Sa-huỳnh, nous avons un phénomène analogue: des morceaux de fer [transformés en magnétite $Fe^3 O^4$] remplaçant des bribes de tissu montrent tous leurs fils. [M. C.]

(2) Un tremblement de terre récent a englouti le village ; cette ferme a seule échappé au cataclysme.

960 millimètres, paroi mince, seulement 5 millimètres. A quoi pouvaient-elles servir avec leurs anses placées très bas ? Comment les portait-on ? les conservait-on ? Autant d'énigmes.

« De nos jours, certaines bouteilles de limonade ont aussi un fond pointu.

« Il est possible, pas tout à fait probable, que le Li tripode ait pour origine la réunion de trois vases pointus auxquels on a fait un collet commun. Parfois on plaçait des vases à perforation inférieure sur le Li tripode ; la cuisson se faisait doucement.

« Le type de vases à deux étages, apparu à l'Age de la pierre, a survécu pendant l'Age du bronze ; il est appelé *hsien* par les antiquaires chinois.

« La céramique de Yang Shao nous livre encore un autre type : un grand bol hémisphérique sur trois pieds. Au début, tous les vases destinés à la cuisson des aliments étaient posés sur trois pierres. Le Ting tripode a survécu à travers les âges jusqu'à nos jours. Le bol à trois solides jambes a été inventé par beaucoup de peuples. Les vieux paysans suédois actuels ont un ustensile de cuisine en fer assez analogue. Mais le Li tripode est propre à la Chine seule.

Chap. XIII. « *Nous suivons les hommes de Yang Shao à Kokonor*. — La ressemblance entre la céramique peinte de Yang Shao Tsun et celle de Anau dans le Turkestan russe me tourmentait Il avait dû y avoir migration ou échange de cultures entre le Tien Shan et les monts Altaï. Au printemps de 1923, je pars pour approfondir la question. Le 21 juin, nous arrivons à Lanchow, chef-lieu du Kansu. Mon objectif est le lac intérieur salé de Kokonor, au Nord-Ouest du Tibet. A Lanchow, deux routes s'offrent à moi : la grande que l'on peut faire en car, et le sentier, promettant des aventures variées le long des rives du Hoang Ho. Je choisis le dernier pour étudier la structure géologique de la contrée.

« Sur notre chemin, nous voyons de longues séries de grottes dans lesquelles il y a une quarantaine d'années, lors de la dernière insurrection des Musulmans, les paysans terrorisés se réfugièrent. Ils pouvaient se fortifier et se défendre dans ces cavernes d'accès très difficile.

« Au commencement de mon voyage, je promis 50 à 100 [1] dollars au premier qui ferait une découverte préhistorique ; l'heureux gagnant est mon cuisinier Chuang. A Shih Li P'o, tout à coup, cet homme, gaillard très éveillé, saute de cheval et cherche le long des parois d'un ravin ; nous en faisons autant. L'un de nous tire d'un amas de cendres un fragment de céramique peinte. Ce fut le plus grand événement de tout le voyage. La trouvaille de Chuang montre qu'il y a rapport entre la civilisation de Yang Shao (Honan) et celle du voisinage du Tibet.

« En ayant obtenu la permission des autorités locales, nous retournons à Shih Li P'o faire des fouilles. Nous recueillons des instruments en pierre et en os, des fragments de vases grossièrement peints, beaucoup d'autres du type Yang Shao et des débris de très grands pots à paroi épaisse, peints en dessins vigoureux. Ce groupe est probablement plus récent que les autres. Nous terminons le 21 juillet. Le 28, nous quittons notre premier campement à Kokonor, projetant de faire le tour du lac. Chemin faisant, j'étudie une espèce d'âne sauvage.

---

[1] Bonne méthode. Mais quelle forte somme ! [M.C.]

« Le 30 juillet, première découverte archéologique : un « pilier » de pierre, de 1 m. 64 de haut, 3 m. 7 de large, qui émerge d'un vieux dépôt. Il contient des couteaux en os et des fragments de jarres, céramiques peintes semblables à celles de Yang Shao.

« Nous continuons notre voyage autour du Kokonor : observations physiographiques fort intéressantes et nouvelles découvertes préhistoriques. Voici notre bilan :

« 1° En plusieurs endroits autour du lac, fragments de jarres de type préhistorique.

« 2° Du côté Nord du Kokonor, dans un district de dunes sablonneuses, des masses de silex, un couteau en os de type Yang Shao et les céramiques peintes caractéristiques de Yang Shao.

« 3° A l'extrémité orientale du lac, dans l'ancien rivage, à une hauteur de 6 à 7 mètres au-dessus du niveau actuel de l'eau : un sol de culture, foncé, contenant des fragments de jarres, des instruments en os et une hache en corne de cerf. D'après les appareaces, ce dépôt serait aussi préhistorique. D'où nous concluons que la surface du Kokonor n'a jamais, depuis trois ou quatre mille ans, surpassé de plus de 6 mètres son niveau actuel.

« Ces diverses observations, faites pendant une exploration hâtive, sont insuffisantes, mais elles peuvent stimuler ceux qui prendront la peine d'étudier le Lac Bleu et ses antiques riverains.

Chap. XIV. *Le cadeau du vieillard fou.* — « Dans un pays des plus pittoresques, nous campons un après-midi au pied d'une terrasse haute de 20 mètres au milieu d'un massif d'arbres au feuillage épais. C'est délicieux, après des semaines dans les steppes nues de Kokonor. Mais notre situation est dangereuse ; nous pouvons avoir maille à partir avec les habitants du village situé au-dessus de nous. Cette bourgade d'agriculteurs tibétains sous la juridiction chinoise, s'appelle Lo Han T'ang. Nous commençons à nous installer ; un de nos collecteurs nous informe qu'à l'angle de la terrasse, à droite de notre campement, il a trouvé des traces d'habitation préhistorique. Nous creusons dans le gravier ; les villageois descendent jusqu'à nous, discutant avec véhémence ; très superstitieux, ils s'imaginent que chaque pierre, chaque arbre sont gardés par des génies qui se vengeront si on les dérange. Dans le groupe, un petit vieux parle avec vivacité et gesticule montrant l'Ouest ; il prétend qu'à 2 kilomètres, de l'autre côté de la vallée nous trouverons des restes préhistoriques plus intéressants et plus beaux. Quelques Tibétains, très excités, crient fort s'adressant à mon interprète et au vieillard : « Ils disent que le vieux est fou et que ses paroles sont absurdes », me traduit Li. Deux vigoureux garçons entraînent brutalement le pauvre bonhomme. Je suis inquiet. Le lendemain, Chen, tout joyeux, apporte une collection d'objets de l'Age de pierre, plus beaux que ceux que nous avons récoltés dans le Kansu ; ils gisaient juste à la place indiquée par le loquace vieillard. Je vais à ce splendide site, laissant deux soldats garder le camp, le soir, ils m'apprennent qu'un de nos chevaux a disparu et qu'une de nos mules a reçu un coup de couteau sur la gueule. Actes de sabotage. Je tiens conseil avec Li et nos boys de Péking ; nous arrêtons un plan de campagne.

« Mes deux soldats m'ont été fournis par le général musulman Ma in Hsi Ning qui, pour punir les Tibétains, fait une expédition autour du fameux temple de Labrang. La manière dont se conduisent les guerriers mahométans remplit les rebelles de terreur.

« A six heures du matin, j'envoie Li et les deux soldats prévenir le chef du village de ma visite et surtout l'empêcher de s'enfuir. Peu après, nous montons à cheval, derrière nous tous nos serviteurs, et avec le plus de dignité et d'ostentation possibles, nous suivons la rue du village. A la porte du maire, nous sommes reçus cérémonieusement. A la suite d'un long colloque, je pose mes conditions : ce soir, avant six heures, le cheval me sera rendu et une indemnité de 10 dollars me sera payée pour la mule blessée. A la fin de l'après-midi, le chef du village arrive avec le cheval et la somme exigée.

« Au bout d'une semaine, nous quittons ce camp idyllique. Le 28 août, nous revenons au « site du vieux fou », et nous nous installons tout près. En plusieurs points, le dépôt archéologique est épais d'un mètre au maximum. Trouvaille fort intéressante : deux fonds de fours ; les gens de l'Age de pierre y faisaient probablement cuire leurs poteries. Quantité considérable de beaux tessons peints. Ce site était à peu près contemporain de celui de Yang Shao Tsun (Honan) ; nous parlerons plus loin (chap. XVI) d'une autre céramique, rappelant celle de Ch'i Chia P'ing, appartenant au plus ancien Yang Shao.

« Les instruments en os sont en général très beaux, épingles, poinçons, couteaux ; ceux en pierre intéressants, longues haches, ciseaux, etc. Le couteau rectangulaire a reçu ici une décoration additionnelle le long des deux bords étroits. Des bracelets en marbre blanc. Des ronds en pierre taillée (diamètre 10 à 12 centimètres, épaisseur 3 à 5). Environ une vingtaine de fragments d'os de chiens, probablement employés à la chasse. Le peu d'os de porcs et le grand nombre d'os de ruminants et rongeurs montrent que les habitants de cette station étaient surtout des chasseurs et des pasteurs nomades. Il en est de même de nos jours à Lo Han T'ang, au bord du plateau du Tibet.

Chap. XV. *L'archéologie prend le dessus.* — « Quand, le 15 septembre, je retourne à mes vieux quartiers de Hsi Ning (chef-lieu du Kansu), tout mon voyage me paraît un échec. En l'organisant, j'espérais faire de copieuses découvertes de vertébrés fossiles ; elles furent presque nulles.

« Nos trouvailles archéologiques, il est vrai, sont très intéressantes au point de vue géographique. J'aurais voulu davantage, pour satisfaire entièrement ma conscience. Sur le chemin de Kokonor, dans le talus d'une route, j'avais aperçu quelques fragments, d'apparence prometteuse. Deux de mes gens, envoyés pour y faire des recherches, au bout de plusieurs jours, m'apportent, non seulement de beaux fragments céramiques du type de Yang Shao, mais aussi des urnes intactes, achetées à des paysans du village de Chu Chia Chai. J'allais y faire des fouilles. Les premiers jours, nous trouvons dans la partie Sud quelques urnes entières. Au Nord, après un sérieux examen, quelques petites perles et d'autres indications nous prouvent que nous sommes en présence du plus riche et du plus remarquable cimetière préhistorique que je connaisse.

« A une profondeur assez grande, gisent 43 squelettes ; une abondance exceptionnelle d'objets funéraires. Bientôt nous nous apercevons que ces pièces ont dû être transportées à quelque distance de leur place originelle ; ce désordre ne peut être attribué qu'à un tremblement de terre.

« Nous continuons les fouilles avec beaucoup de méthode. Bien des objets sont d'une fragilité extrême. J'emploie l'excellente technique du Dr. Walter Granger : elle consiste, entre autres, en bandages faits d'une pâte de farine et de grossier papier

brun chinois. Pour les couteaux et les armes en os, nous avons recours à un autre procédé : les pièces sont laissées dans une colonne de terre qu'on imprègne peu à peu de gomme.

« A Chu Chia Chai, quelles semaines joyeuses de travail dans l'enthousiasme des découvertes ! Mais bientôt une déception ; un jour, en arrivant à Hsi Ning, je constate que les soldats musulmans ont grimpé sur le toit de l'hôtel et brisé la chambre où est déposé mon matériel ; ils ont pris ma machine à écrire, puis l'ont abandonnée dans le jardin.

« Obligés ensuite de voyager la nuit, nous approchons d'un grand village habité par des Musulmans, très craints et haïs des Chinois. Attaqué, dans l'obscurité je tue un homme, un des pires brigands mahométans, qui, dans les ténèbres, détroussent les voyageurs.

« Nos découvertes de Chu Chia Chai, contemporaines les unes des autres, sont de l'Age de Yang Shao.

« Tout près d'un squelette, un couteau en os. A côté du bras d'un autre squelette, un groupe de lancettes plates, triangulaires, les unes longues, les autres courtes.

« La trouvaille la plus importante est celle de sept petites pièces en os, minces, rectangulaires, plates (12 à 22 mm. de long, 3 à 8 de large). Quelques-unes portent une encoche au bord, d'autres des diagonales gravées.

Chap. XVI. *La vallée de T'ao.* — « La découverte du site de Chu Chia Chai, si riche et unique, sous bien des rapports, marque un tournant de ma vie. Je décide de rester un été de plus dans le Kansu. Je consacre le reste de mon existence aux investigations archéologiques, commencées par de si belles découvertes, et j'abandonne mon œuvre géologique.

« Le comité suédois de recherches en Chine m'avait donné les crédits nécessaires pour une seule expédition estivale ; j'obtiens qu'il finance une seconde saison au Kansu.

« Je ne savais où trouver les importants trésors préhistoriques que renferme encore cette province ; une circonstance heureuse vint à mon aide. En ce temps-là, vivait à Lanchow un missionnaire anglais, âgé de trente-quatre ans, M. ANDREW. Grand voyageur, enthousiaste explorateur, aimé et estimé dans la contrée.

« Quand nous retournons à Lanchow en novembre 1922, ANDREW me propose de donner un aperçu de nos travaux aux élèves de son école de missionnaires. J'accepte dans l'espoir d'obtenir de ces garçons des informations sur des sites préhistoriques inconnus. Quelques jours après, je reçois une courte note d'ANDREW : « J'ai quelque chose qui vous intéresse ; venez. » Je pars ; il était à son école ; sa femme me montre une urne funéraire peinte, d'une conservation parfaite. Depuis mes fouilles de Hsi Ning, ce type m'est très bien connu. Le spécimen en question, riche et finement décoré, appartient à l'Age de pierre ; il est vieux de 5000 ans. Je n'imaginais pas une aussi belle découverte. ANDREW en négocie le prix avec le propriétaire, un Chinois qui en possède d'autres. J'en obtiens ainsi cinq.

« Mon plus cher désir est de découvrir d'où proviennent ces urnes. Si un marchand assure qu'elles ont été trouvées au Nord, nous sommes certains qu'elles sont originaires du Sud.

« Au commencement de mars, arrivent quantités de ces vases ; plusieurs ont dû être déterrés récemment. Trois ou quatre vendeurs viennent chaque jour chez moi ; je comprends qu'ils ont formé un syndicat ; je suis vraiment assailli par eux.

« Prenant une résolution, je dis confidentiellement à Chuang que je lui remets 50 dollars pour acquérir l'amitié des vendeurs d'urnes et de leurs aides et tâcher de savoir quelle est la provenance de ces précieuses pièces. Au bout de deux jours, il revient pâle, mais tremblant de joie : « J'ai besoin d'un cheval et de 200 dollars ; je serai de retour peut-être dans une semaine. » Proposition acceptée. Il revient, comme il avait prévu, avec une caravane de mules chargées de grandes et splendides urnes funéraires parmi lesquelles une de type inconnu.

« A 200 *li* chinoises de la Rivière T'ao, vit une population entièrement mahométane. Les hommes m'avaient vendu les pièces recueillies dans leurs vieux cimetières. Le résultat de nos achats est la déplorable spoliation de ces nécropoles préhistoriques. Je fais une visite au Gouverneur lui demandant de mettre fin à ces actes de vandalisme.

« Le 23 avril, nous quittons Lanchow pour nous rendre sur les lieux. A 1.800 mètres d'altitude, dans une haute vallée ouverte, parfaitement irriguée, sur un fond plat croissent le pavot à opium, les abricotiers, les pêchers, aux fruits les plus parfumés.

« Le sauvage de l'Age de pierre vivait sur des terrasses (de la formation de Ma Lan) à 50 mètres au-dessus de cette plaine si richement cultivée de nos jours.

« Conduits par Chuang, nous arrivons le 23 avril au grand village de Hsin Tien. Au Nord, un cimetière de l'Age du bronze qui a été pillé pour me vendre les pièces à Lanchow. Il reste heureusement assez de tombes pour donner une idée des coutumes funéraires à l'Age du bronze. Le district de Hsin Tien fournit un excellent exemple de l'abondance des restes préhistoriques dans la vallée T'ao ; dans une aire de cent mètres carrés, nous trouvons trois riches gisements : un lieu d'habitation du premier âge de la pierre, Ch'i Chia ; un autre de la période Yang Shao ; et une opulente nécropole de l'Age du bronze.

« Ayant terminé avec ce cimetière, nous allons au village de P'ai Tzû P'ing, peuplé surtout par des Musulmans ; je puis observer leur vie. Dans cette localité, notre plus importante découverte est le vaste kjökkenmödding de Ch'i Chia P'ing, remarquable par sa belle céramique d'un genre particulier. En réalité, il n'y a pas là de poterie peinte, mais seulement à la surface quelques fragments du type Yang Shao. Deux modèles en terre cuite rendent célèbre le site de Ch'i Chia P'ing : une petite urne en très joli rouge brique, au collet haut ; les anses sont soit grandes, débutant au haut du collet, soit rudimentaires. Ces vases dont la partie inférieure est couverte de dessins faits au panier, ont des parois fort minces. Le second groupe appartient à la nombreuse famille de la céramique au peigne, très répandue dans l'Eurasie septentrionale ; elle consiste en traits interrompus ; ceux de Ch'i Chia P'ing, groupés en gracieux dessins sur le modelé soigné des objets, font de ce groupe élégant un des plus nobles des céramiques préhistoriques.

Chap. XVII. *Le vivant dans la vallée et le mort dans les montagnes.* — « Au printemps 1924, j'envoie chercher de nouveaux gisements au-dessus de la vallée T'ao ; mon serviteur découvre dans un ravin, près du village de Ma Chia Yao, une station immensément riche, de la période Yang Shao (350 mètres Est-Ouest ; très étroite du Nord au Sud). Son mobilier surpasse celui du grand site typique de Yang Shao (Honan).

« Nous en extrayons 6000 tessons céramiques et quelques vases intacts. Cette vaisselle quotidienne d'homme de l'Age de pierre consiste en partie en bols, en partie en urnes à cols étroits. Les bols sont souvent peints à l'intérieur et à l'extérieur. Dans les dessins les courbes prédominent. A signaler la représentation assez rare du crapaud

« Le matériel lithique consiste en haches et en ciseaux, rectangulaires et ovales, et en disques taillés, grossiers.

« Les bracelets sont intéressants, façonnés dans la pierre ou modelés en argile.

« Parmi les petits objets en terre, tous zoomorphes, groupe singulier, quelques hochets (rattle) ; une petite tortue.

« Nombreux objets en os : aiguilles, poinçons, ciseaux, et autres pièces d'attribution incertaine. Trois bagues.

« A la mi-été 1924, nous quittons P'ai Tzù P'ing pour monter plus haut; nous grimpons plusieurs centaines de mètres. Serons-nous bientôt arrivés ? « Non, beaucoup plus haut. » 200 mètres encore ! Enfin à 2.200 mètres au-dessus du niveau de la mer, des traces de fouilles récentes dans un cimetière ancien. Fragments de vases peints.

« Après un rapide examen, mon guide me conduit à un second cimetière, qui a dû contenir plus de deux cents tombes accompagnées d'urnes funéraires uniques comme taille et comme beauté. L'état actuel rend les recherches scientifiques impossibles. Chacune des cinq nécropoles, situées sur un des très hauts sommets, domine de 400 mètres le fond de la vallée T'ao. Ces cimetières sont de l'âge des terrasses, cela me paraît vident. Les hommes portaient leurs morts pendant 10 kilomètres et à 400 m. au-dessus de leurs demeures. De ce champ de repos, une vue circulaire leur montrait les lieux où ils avaient grandi, pei é, grisonné, et enfin ils trouvaient là une tombe balayée des vents, baignée de soleil. Ce devait être un peuple fort, viril, aimant la nature.

« Pour faciliter mon travail, je m'installe non loin avec mon attirail, chez un jeune Musulman, nommé Ma.

« Après de longues recherches, Chuang découvre une tombe splendide qui n'a pas été pillée. Douze jarres peintes d'une façon exquise entourent le squelette d'un homme adulte. Deux haches en pierre polie et deux polissoirs, tout près de la tête, complètent l'abondant mobilier.

« Impossible d'achever les fouilles le même jour ; à côté, je plante une petite tente et je laisse deux soldats pour garder la station. Le lendemain, de bonne heure, je grimpe la montagne ; la situation est alarmante ; un des soldats me dit : « Seigneur, les Mahométans sont plus de 200. Je suis effrayé ; ils veulent la guerre. Ne pouvez-vous pas vous dépêcher avec les os du vieil homme ? et nous partirons ».

« A la nécropole, on n'a touché à rien. Mais tout autour cette foule regarde d'une façon bien farouche. Un vieillard, avec de grandes lunettes de corne, se détachant du groupe, s'avance. Nous nous saluons selon toutes les règles de l'étiquette chinoise. Il m'explique que nos fouilles ont soulevé dans le voisinage une hostilité générale ; il faut les abandonner de bon gré, sous peine de s'exposer à de sérieuses difficultés. J'y consens, mais ne puis laisser les recherches commencées la veille. Il comprend mon point de vue et me promet assistance.

« Vers midi, nous avons presque fini lorsque éclate un violent orage. Après plusieurs heures de pluie torrentielle, nous regagnons la maison de Ma.

« La vallée de T'ao sera certainement considérée plus tard comme un des champs de recherches préhistoriques les plus importants du monde. Le district de P'an Shan avec ses cinq cimetières sur les crêtes, est une des plus magnifiques nécropoles laissées par les préhistoriques. Au printemps de 1924, les tombes étaient invisibles, cachées par les herbes. Aucun mégalithe géant, mais la majesté du paysage, le modelé parfait des urnes, le fini et la beauté de leur décoration, se conformant aux lois rigoureuses du dessin, en font un cimetière sans pareil dans l'histoire de l'humanité.

« Malheureusement, nos renseignements sur la position du mort et sur son mobilier sont incomplets. Un indigène nous vend quelques objets, entre autres un nombre considérable de très grandes haches en pierre.

« Comme objets remarquables, citons : un anneau de jade, du type nommé *yuān* par les antiquaires chinois ; deux pendants perforés en pierre verte, etc.

« Des nécropoles de P'an Shan, proviennent plusieurs centaines de splendides urnes funéraires exposées au Musée géologique de Péking et au Musée des Antiquités d'Extrême-Orient à Stockholm.

« Dans une tombe à mobilier peu important, le squelette incomplet semblait couché sur le côté gauche, les genoux repliés (« hocker » grave). Dans la tombe au riche mobilier, mentionnée plus haut, le squelette était dans la même position (hocker position). Parmi les nombreux objets, des fragments d'un grand vase et un petit bol ; disposition permettant au mort d'apaiser sa soif. Pour la description des urnes, nous renvoyons au texte.

« Observation particulière : cinq types d'urnes importants dans une même tombe montrent, avec quelque certitude, que les sépultures P'an Shan appartiennent à une courte période, archéologiquement parlant.

« Ayant terminé la description topographique des tombes de P'an Shan, je passe à une question intéressante, mais difficile : l'interprétation de la décoration pour les urnes funéraires.

« Chap. XVIII. *Rites de la fécondité, magie de la chasse et culte de la mort.* — Dans les âges reculés, deux principes apparaissent à l'homme plus importants que les autres : l'un, le procréateur qui donne la vie ; l'autre, le principe nourricier, mâle et femelle. Plus tard, on éprouva la nécessité de découvrir où étaient ces divinités ; celui qui donne la vie, dans les cieux, l'éclair, le soleil, etc. ; la déesse nourricière dans la terre, les nuages ou la lune, etc. ; de nos jours, on l'appelle la nature (d'après Edvard Hammarstedt).

« Le 13 décembre, Fête de la Lumière, est associé dans notre esprit à une jeune fille avec une guirlande de chandelles brûlant dans ses cheveux épars (légende de Sainte Lucie). Dans les croyances populaires nordiques, elle personnifiait, quoique vierge, les forces de la nature et, dans le préchristianisme, elle était regardée comme la Mère de tout.

« Ces attributs donnés, dans la mi-hiver, par les anciens peuples scandinaves à celle qui apporte la lumière et la vie, nous rappellent plusieurs déesses des civilisations éteintes. Par exemple, la sémitique Astarté. En Germanie, son prototype se reconnaît dans le porteur de l'élixir de vie.

« Pendant les fêtes de Noël, avec le reste de la farine grattée dans le fond de l'auge, on fait le *gâteau de la Noël*. D'après la croyance populaire, le pouvoir d'une chose est concentré dans son dernier reste ; le pouvoir d'une plante, dans la dernière branche verte, fruit ou semence, etc. Le gâteau de la Noël, à la fin de la fête, est enterré au grenier sous les graines, jusqu'au commencement des semailles du printemps. Alors, en partie distribué aux laboureurs, en partie mêlé aux semences, il est mis dans le sol. Il procurera d'abondantes récoltes pour la nouvelle année. Il ressemble au disque du soleil.

« Dans certaines parties de la Germanie, la femme qui vient de pétrir la pâte de Noël et en a des croûtes collées aux bras, doit aller dans le jardin embrasser les arbres fruitiers.

« Grâce à J. G. FRAZER et à son fameux ouvrage *Le rameau d'or* (1890), nous connaissons les innombrables variétés de rites magiques des peuples primitifs invoquant l'aide des forces de la nature.

« Inutile de donner des exemples, sauf quelques-uns concernant l'Asie méridionale et l'Insulinde. A Nicobar, on charge une femme enceinte et son mari de semer dans les jardins. Les insulaires du détroit de Torrès font des modèles de dugong et de tortue pour attirer ces animaux.

« Les découvertes préhistoriques pourraient nous procurer des vestiges qui, correctement interprétés, nous révéleraient quelque chose de la vie spirituelle des anciens peuples.

« Une perspective très attirante est ouverte aux archéologues : la possibilité de lire dans des choses mortes plus que la forme, la couleur et le dessin ; de pénétrer les complexes spirituels qui ont mis leur sceau sur quelques objets préhistoriques.

« Salomon REINACH, dans un essai célèbre, donne une interprétation extrêmement probable de l'art au dernier Paléolithique. Les animaux admirablement reproduits sur les parois des cavernes sont des bêtes de chasse, de proie, entre autres. Il paraît clair que ce n'est pas pour l'amour de l'art, mais dans un dessein défini que ces animaux comestibles sont peints là. Ces chefs-d'œuvre se trouvent presque toujours dans des cavernes obscures, souvent dans des passages inaccessibles.

« Deux savants anglais, SPENCER et GILLEN ont en 1899 publié un livre sur les tribus du centre de l'Australie. Ces barbares représentent des animaux sur des parois rocheuses, hors de l'atteinte des femmes, des enfants et des jeunes gens non initiés. De même, au Magdalénien, les symboles magiques ne devaient être vus que des chasseurs.

« La paire fameuse de bisons en argile du Tuc d'Audoubert, cachée dans une grotte d'accès des plus difficiles, fait croire à des séances secrètes de magie, destinées à augmenter le tableau de chasse.

« Le problème si ardu, l'interprétation de l'immense pierre gravée de l'Age du bronze (Suède méridionale) est vue sous un nouveau jour depuis le traité d'ALMGREN.

« De simples cavités dans le roc sont les racines fondamentales de toute la peinture complexe ; elles symbolisent l'acte humain de la génération, employé ici au service du culte général de la fertilité par lequel on célèbre le mariage de la force mâle, nuage, tonnerre, pluie, et de la force femelle, la terre. Le culte de la fécondité était développé tout autour de la Méditerranée orientale.

« Dans les grandes peintures de l'Age du bronze, l'élément le plus important est le bateau. On y voit aussi l'arbre et la roue.

« ALMGREN classe dans le culte général de la fertilité les éléments des gravures rupestres nordiques, comme les figurations de labourage, les scènes d'amour (mariage du dieu de la fertilité), les batailles (lutte entre les pouvoirs de l'été et de l'hiver), etc. Un cas particulier de ce vaste culte est celui de la mort.

« Nous allons reproduire quelques notes, écrites sous l'inspiration du travail d'ALMGREN, et relatant nos observations en Chine.

« *Culte des bateaux*. En Chine, pendant la fête du bateau dragon, célébrée le cinquième jour du cinquième mois, au moment où la végétation s'éveille, on avait l'habitude d'arranger des processions sur l'eau avec des embarcations en forme de dragon.

« Dans les gravures sur roches de Suède, d'Europe et du Sud-Ouest de l'Asie, le bateau et l'arbre sacrés sont combinés.

« *L'arbre de vie.* Durant mon voyage en chemin de fer dans la province de Shantung, je vis, dans les cimetières et dans les plaines sans arbres, de beaux cyprès ; cet *arbor vitae* joue un rôle considérable.

« *La roue du soleil.* J'ignore quelle est l'extension de ce symbole dans les dessins décoratifs chinois ; on le trouve sur des objets en bronze.

« *Culte des haches.* Des reproductions de haches ne sont pas rares en Suède et jouent un rôle important dans les Alpes liguriennes. Le culte des haches était fréquent dans l'ancienne Chine. Certaines pièces en bronze sont si belles qu'elles ne peuvent guère être que rituelles.

« *Labourage sacré.* Pratiqué à l'âge du bronze nordique.

« Chaque année, l'Empereur de Chine labourait un champ près du temple de l'Agriculture à Pékin

Chap. XIX. *Le symbole d'Aphrodite.* — « Le rivage de la mer a toujours été aimé de l'humanité. Là nous apprenons à écouter respirer la Nature, le murmure des vagues sur le sable humide ; ou, dans un cycle plus mystérieux, le rythme montant et descendant des marées.

« Les gracieuses coquilles de mollusques ont fourni aux mères, ancêtres de nos races, de jolis colliers et pendentifs. Belles petites coquilles de *Nassa*, d'*Oliva* et d'*Olivella*.

« Certains bivalves donnent des perles. Les *Purpura* et les *Murex* ont fourni la pourpre. Autre usage : *Murex, Buccinum, Strombus, Fusus*, etc., employés comme instruments de musique les plus primitifs.

« Le disque du soleil montant au-dessus de la mer a inspiré une des plus anciennes formes de religion naturelle. Un des premiers personnages divins est la déesse de l'amour et de la fécondité s'élevant du sein des flots et créée de l'écume des vagues.

« Si la théorie attrayante d'Elliot Smith est correcte, les anciens peuples, Assyriens, Babyloniens, Ishtar, etc., associaient la déesse de la fécondité à la coquille cauris [1] (cowrie). Ma contribution à la question n'apporte presque rien de nouveau, mais j'ai classé les matières dans un ordre spécial.

« *La distribution de la coquille cauris.* Dans les mers tropicales existent de nombreuses espèces du genre *Cypræa*, quelques-unes grandes et joliment colorées. Parmi les plus petites, deux ont joué un rôle particulier dans l'histoire de la race humaine : *C. moneta* eut comme monnaie une grande importance ; et *C. annulus* partagea la réputation de la monnaie cauris.

« Jackson, p. 124 de son livre, donne une carte de la distribution de ces sortes de cauris : ils vivent le long de la ceinture littorale de l'Océan Indien et de la partie occidentale du Pacifique ; absentes de l'Amérique, *C. moneta* et *C. annulus* ont été rencontrées dans la Mer Rouge.

« Marco Polo raconte (au XIIIe siècle) qu'il trouva des cauris comme monnaies au Yunnan ; ils venaient de Poulo Condor, près de la Cochinchine méridionale.

« *C. moneta* a aussi été rencontrée dans les îles Liu Kiu (Japon).

« *Cauris dans les tombes.* Au chapitre XX, nous verrons la grande extension des cauris, réels ou imités, dans les mobiliers funéraires en Chine depuis l'âge de Yang Shao jusqu'au commencement de l'ère chrétienne.

---

(1) Vulgairement appelée porcelaine. [M. C.]

« *C. pyrum* et *C. lurida* gisaient à côté d'un squelette dans la grotte de Laugerie-Basse (Dordogne, vallée de la Vézère). Appartenant aussi au dernier Paléolithique, dans la Grotte des Enfants, à Menton, fut trouvée une *Cypræa*.

« Dans les tombes pré-dynastiques en Egypte, *C. moneta* et *C. annulus*.

« Au milieu de dépôts préhistoriques, dans l'Inde, toujours associée à la coquille trompette *Turbinella pyrum* qui prit une part si importante aux anciens actes rituels, *C. moneta*.

« Au Nord du Caucase, *Cypraea moneta*, dans la fameuse nécropole de Kuban (transition entre l'Age du bronze et celui du fer. — 1300-1700 B. C. ?).

« Dans le cimetière d'Ananino, à l'Ouest du Caucase, *C. moneta*.

« Nombreuses découvertes de *C. moneta* et *C. annulus* dans des tombes en Bosnie, France, Angleterre, Allemagne ; spécialement en Prusse, dans la vieille région de l'ambre du littoral baltique.

« Sur la côte Ouest de Suède, dans des circonstances remarquables, furent trouvées avec des fossiles, cinq coquilles de *C. moneta*.

« Même récolte, en Amérique, au Tennessee, dans les Monts Roden. Aurait-elle été apportée dans un des bateaux de C. Colomb ?

« Examinons maintenant l'association du Cauris aux rites funéraires modernes.

« Dans l'Inde, le long de la route, depuis la maison mortuaire jusqu'à la tombe, sont répandus des cauris. En Chine, on emploie au même usage des papiers imitant des monnaies de cuivre.

« En Afrique, entre autres coutumes, on placerait près de la tête du mort peu ou beaucoup de cauris. On met parfois près de la bouche, une calebasse pleine de perles et cauris afin de payer « les dépenses du voyage ».

« Dans l'Ouganda, une singulière forme de magie : cinq mois après les funérailles d'un roi, la tête est séparée du tronc. On décroche la mandibule, on la traite par des procédés spéciaux et on l'orne de perles et de cauris ; puis elle est conservée dans un temple bâti exprès.

« *Les cauris comme monnaie*. Ils étaient une monnaie commune au début de l'histoire chinoise, sous la dynastie Yin. Marco Polo en vit au Yunnan. Cette province en 1578 payait un tribut en cauris ; au même siècle, cette monnaie fut officiellement démonétisée. En Indochine, dans la dernière moitié du XIX[e] siècle, elle circulait à Luang Prabang. En 1881, elle avait depuis peu cessé d'être en usage au Siam, à Bangkok. Dans l'Hindoustan, elle était encore employée au milieu du XVIII[e] siècle. De même, en Afrique équatoriale, jusqu'aux temps modernes, etc.

« *Les cauris comme ornement*. Leur rôle, purement décoratif en apparence, prédomine dans les temps modernes. Aux époques reculées un complexe magique s'y rattache.

« *Les cauris et la femme*. Un voyageur a rencontré à l'Est du Tibet, une jeune fille avec des cauris dans les cheveux. Les femmes en portent ou en ont porté en Birmanie, dans l'Inde, au Sud de l'Arabie (Bédouines), chez quelques peuples de la Volga, en Afrique, au Cameroun, etc. Mais elles s'en parent avec un complexe spécial d'idées. Les jeunes filles tiagy portent des coquilles de mollusques, probablement des cauris, comme symbole de leur virginité.

« Chez beaucoup de peuples, ces Gastropodes accompagnent les fiançailles. Les Jur en font une partie obligatoire des cadeaux des accordailles, avec des perles, etc.

« Chez les Chetti, au Sud de l'Inde, les femmes non mariées portent ces coquilles.

« Le cauris est aussi associé à la grossesse, parfois comme protection contre le danger.

« Au Japon, on lui attribue des relations avec la naissance de l'enfant ; on l'appelle « koyasu-gai » (coquille de naissance facile).

« *Le cauris, image d'une partie des organes féminins.* Un auteur du XVIIIe siècle, ADAMSON, dans son *Histoire Naturelle du Sénégal*, traite de la façon suivante cette question : « Concha Venerea sic dicta quia partem foemineam quodam modo repraesentat : externe quidem per labiorum fissuram, interne vero propter cavitatem uterum mentientem...... Sunto igitur dictae Porcellanae (id est Venerae) ob aliquam cum pudendo muliebri similitudinem. »

« *Relation avec les enfants.* Les cauris sont souvent portés par eux pour les garantir du « mauvais œil », des malheurs et des maladies. Dans le Nord du Kansu, pendant un voyage, je vis un petit paysan qui avait un cauris dans les cheveux. J'en offris un dollar ; la mère refusa, ne voulant à aucun prix dépouiller son fils de cette précieuse amulette.

« *Circoncision.* L'opérateur se sert d'une coquille cauris. Il en reçoit 81 comme salaire.

« *Rites de l'initiation.* Dans deux parties du globe largement séparées, le cauris est associé aux rites de l'initiation. En Afrique occidentale, à Sierra Leone, il est inclus dans le sachet médical pour la Société de l'Homme-Léopard.

« On retrouve la même pratique chez les Américains du Nord de l'Amérique. D'après JACKSON, dans les deux cas, le cauris est un « symbole de vie ».

« *Dieux et fétiches.* Au Togoland, à l'entrée des villages, il y a beaucoup d'idoles avec des cauris en guise d'yeux ; devant elles, des offrandes, bouteilles et calebasses, remplies des mêmes coquilles. Les prêtres et prêtresses en mettent sur eux comme parure pour les danses rituelles.

« Au Congo, nous trouvons des fétiches semblables, figures humaines sculptées dans du bois, avec des cauris servant d'yeux. En Nouvelle Zélande, *Cypraea asellus* est employée au même usage, etc.

« Dans d'autres contrées, ces coquilles sont offertes au dieu qui protège contre la variole.

« *Administration de la justice.* Au Togoland les *Cypraea* servent dans les ordalies.

« *Augures.* En Afrique : Liberia, Togoland, etc. Chez le peuple Egba, 16 cauris sont lancés en l'air par le prêtre de la guerre ; si la majorité tombe l'ouverture en bas, cela signifie la guerre.

« *Jeux divinatoires.* En Afrique, dans différentes contrées, on fait sauter quatre cauris ; ils retombent ; si trois ou quatre des orifices sont en haut, « le cauris sourit », ce qui signifie gain.

« *Chasse et pêche.* Aux îles du Pacifique, par exemple, des cauris sont suspendus dans les filets.

« Au Togoland, les fétiches de chasse sont décorés de ces coquilles.

« *Amazones et chasseurs de têtes.* Au Dahomey, l'amazone du roi habite une maison richement décorée de crânes humains et de guirlande de cauris. C'est une coutume de tremper un cauris dans le sang de l'ennemi que l'on vient de tuer et de le fixer au moyen du sang gluant au bois de son fusil comme symbole de victoire, etc.

« *Offrandes aux rivières, sources et arbres.* A leurs esprits des cauris sont offerts.

« *Chevaux, autres bêtes de selle, bêtes de somme.* Les Arabes du Nord-Ouest du Darfur entrelacent des cauris dans les crinières des chameaux et des chevaux. Dans

l'Inde les éléphants sont décorés avec ces coquilles. La coutume d'orner les harnais des chevaux de cauris s'étend de la Perse, par la Hongrie, jusqu'à la Germanie et la Scandinavie.

« Nous avons vu maintenant les randonnées, par les mains humaines, du petit cauris dans le temps et l'espace.

« Pourquoi cet humble mollusque a-t-il été choisi parmi tant d'autres ? Sa forme qui résiste à l'usure, son épaisseur et le poli de sa surface, l'ont fait adopter comme monnaie pratique.

« Elliot Smith dit que tout le culte complexe des cauris provient de la ressemblance que les primitifs voyaient entre ces coquilles et l'organe du sexe féminin. L'idée primordiale était le symbole de la fécondité d'où dérive tout un groupe de conceptions : virginité, fiançailles, cadeau de noces, remède contre la stérilité, aide pendant l'accouchement.

« Les peuples primitifs considèrent la mort comme l'entrée dans une nouvelle vie, passage critique pour chaque individu. Pensant l'assister dans ce voyage, ses parents lui offrent les substances qui font vivre.

« Voilà des milliers d'années que l'homme a associé cette petite coquille marine à la déesse de la fécondité et l'a nommée « Concha Venerea ».

Chap. XX. *Le symbolisme des tombes à P'an Shan.* — « Cette céramique, nous l'avons déjà dit, appartient à une seule période archéologique, relativement courte.

« Des 6043 fragments de vases rapportés de Ma Chia Yao, une faible, mais remarquable minorité, provient de P'an Shan. Entre autres, nous avons six petites pièces finement décorées, d'un type spécial à cette station préhistorique.

« Les poteries funéraires des montagnes de P'an Shan consistent presque exclusivement en urnes à col très étroit. Des bols aussi, mais bien inférieurs comme peinture, peu soignés. Parmi les dessins, nous distinguons les groupes suivants :

« 1° Bandes horizontales concentriques ;

« 2° Quatre grandes spirales couvrant toute la moitié supérieure du vase ;

« 3° De grandes figures, comme des gourdes, dans la même position que les spirales ;

« 4° De grands losanges ;

« 5° Les champs remplis de dessins quadrillés.

« On remarque un caractère persistant : parmi ces décorations variées se voit un élément commun auquel j'ai donné le nom de « *dessin de la mort* » : deux champs noirs projettent des dents de scie les unes vers les autres ; elles sont séparées par une bande rouge ou violette, pointillée, qu'elles touchent par leurs sommets. La couleur rouge doit être interdite aux vivants et réservée aux morts.

« Le Dr. Hanna Rydh a montré que des dessins similaires se voient sur les urnes mortuaires du dernier âge de la pierre en Scandinavie septentrionale.

« Notre savante compatriote a prouvé que le dessin triangulaire est le symbole de la fécondité féminine. Elle présume que cette figure est multipliée (rangées de triangles) pour intensifier ses effets.

« D'autres explications sont aussi plausibles. Les dents représenteraient les barrières dont les agriculteurs primitifs s'entouraient, eux et leur petit champ, comme protection contre les mammifères nuisibles.

« Dans notre premier *Bulletin* de Stockholm, Mme Rydh explique que le triangle est un symbole féminin. Dans le second, le Prof. Karlgren tente de démontrer

que cette même figure était, dans les premières dynasties chinoises, le symbole de la fécondité mâle.

« Ces érudits ont peut-être raison tous les deux. Dans le symbolisme du proche Orient, on voit deux triangles se touchant par le sommet ; ils représenteraient l'acte de la génération et seraient à un très haut degré le symbole de la fécondité.

« Celui qui admet cette interprétation marche sur une très mince couche de glace qu'une catastrophe peut briser à tout moment.

« Il est nécessaire de fournir au trépassé tout ce dont il a besoin pour lutter dans sa nouvelle existence ; il faut aussi lui donner des forces vitales : entre deux lignes de triangles, forces vitales, une ligne rouge, symbole de la vie, le sang. On remplirait un volume en citant les rapports du sang comme substance de vie, d'après les conceptions des peuples primitifs.

« Au Paléolithique, on trouve beaucoup de sépultures dans lesquelles de l'ocre rouge a été pulvérisé : Barma Grande, Cro Magnon (Dordogne), la fameuse « Lady Rouge » (un squelette d'homme !) de Paviland, dans le Pays de Galles, etc. Des squelettes de l'Age du cuivre ont donné lieu aux mêmes observations.

« Avec les antiquités chinoises les plus anciennes on trouve souvent des traces de cinabre, etc.

« Revenons aux urnes de P'an Shan et à la bande rouge centrale du dessin mortuaire. Après ce qui précède, nous sommes prédisposés à l'accepter comme le symbole de la vie donnée au mort.

« Sur une urne de Pien Chia Kou, nous trouvons des rangées d'ovales pointillés. Après examen, il est hors de doute que ce soit une représentation du « symbole d'Aphrodite », la coquille cauris (*Cypraea moneta*) ressemblant à l'organe féminin.

« Pour les peuples primitifs, la copie ou l'objet avaient même valeur magique. A Chu Chia Chai, à l'enveloppe du Gastropode, on a substitué un fac-similé en os.

« Si nous comparons les rangées de cauris sur le couvercle en bronze avec le dessin sur les jarres de Ma Chang, nous sommes certains de la ressemblance stricte et de l'attribution des deux séries à des *Cypraea*. D'après nos abondants documents, nous pouvons conclure que cette coquille est, en magie imitative, un des plus puissants symboles de vie donné au mort dans les tombes.

« Que signifient les quatre magnifiques spirales qui couvrent toute la partie supérieure de quatre vases peints ? D'après Mackenzie, ces spirales doivent représenter quelque phénomène atmosphérique terrifiant, trombe d'eau ou tourbillon de vent. Au Nord de la Chine, contrée de la civilisation Yang Shao, il y a deux types de climats : d'août à juin, climat désertique, très peu de pluie, tempêtes de poussière. A la fin de mai, la chaleur s'appesantit déjà sur le pays. Alors en juin, le nouveau régime commence ; bandes de nuages sombres à l'horizon ; sur la plaine, tornades de poussière, capricieuses et destructrices. Ce prélude n'est pas tout ; des éclairs brillent et des torrents de pluie s'abattent, apportant de riches moissons, mais peut-être aussi des dévastations. Il est naturel que ce drame ait profondément impressionné les hommes de l'Age de pierre par son action tragique et par sa signification profonde comme distributeur de vie aux cultures. De ce festival de la nature, doit provenir la légende du Dragon Roi. Enfermé en son palais d'hiver, au fond des lacs, des rivières et des mers, le grand faiseur de pluie monte les degrés en spirale des tornades, roulant à travers les plaines jusqu'à ce qu'il ait atteint son atelier d'été dans les nuages. Il envoie à la terre altérée, l'éclair, le tonnerre, mais aussi la pluie vivifiante.

« De Visser, traitant du phénomène que les Japonais appellent *tatsumaki*, dit que les tornades, qui peuvent en un moment détruire les travaux humains, sont attribuées au Dragon qui monte dans les cieux.

« Laissant de côté la description d'autres motifs, passons à une pièce céramique bizarre, reproduite dans quelques ouvrages : tête humaine peinte avec un énorme cou serré (1). Elle a servi probablement de couvercle à une urne funéraire ; c'est une des plus remarquables productions céramiques magiques de P'an Shan ; le caractère rituel est augmenté par un serpent qui s'enroule sur la nuque avec sa tête au sommet du crâne, la gueule ouverte.

« Le culte du serpent est dans les coutumes religieuses des peuples préhistoriques un élément aussi répandu que les mystiques rangées de triangles, l'ocre rouge et les cauris. Ces symboles et d'autres encore sont destinés à rendre plus aisé le hasardeux passage à travers les portes de la mort.

Chap. XXI. *La civilisation de Yang Shao.* — « Trois fois, pendant nos voyages à travers la Chine préhistorique, nous avons rencontré des êtres humains qui, à des périodes très différentes, vivaient dans le pays.

« D'abord (chap. VI), nous avons fait connaissance avec l'homme de Pékin, un des premiers, si ce n'est absolument le premier, des hominidés auxquels nous accordons le nom d'« homme ». *Sinanthropus pekinensis* était un sauvage ; le niveau de son développement est très bas ; des animaux variés et en partie terrifiants, Rhinocéros, nombreuses bêtes de proie, entre autres le tigre à dents de sabre, étaient en compétition avec lui pour les ressources alimentaires de la contrée, plantes et gibier comestibles.

« Les géologues chinois ont non seulement découvert les instruments primitifs de l'homme de Pékin, mais aussi des lits de cendres. Après hésitations et discussions, il est prouvé que l'homme de Pékin a été maître de la caverne assez longtemps pour pouvoir faire du feu et y remiser ses rustiques instruments.

« Des temps très longs s'écoulèrent. Le climat et l'aspect du pays changent. Quel rôle joue l'homme pendant ces immenses périodes ? Nous l'ignorons.

« Au Chap. VIII, j'ai raconté que les Pères jésuites Licent et Teilhard de Chardin en 1923, dans des dépôts de gravier sous le lœss et aussi à la base des couches de lœss (de l'Ordos), trouvèrent des restes nombreux et non équivoques de l'homme au vieil Age de la pierre. Ce sauvage vivait au milieu d'une faune ressemblant à celle de la Mongolie actuelle, mais avec beaucoup de formes éteintes depuis longtemps : un éléphant, le rhinocéros laineux, etc. Ce primitif était encore à un niveau inférieur dans la famille humaine ; il n'est pas certain (2) qu'on puisse le comprendre dans le genre d'homme moderne, *Homo sapiens*. D'un autre côté, il est évident que notre espèce a fait de grands progrès depuis les débuts de l'homme de Pékin.

« Le primitif du désert de l'Ordos était certainement un grand chasseur de l'abondant gibier qui parcourait les steppes.

« De longues périodes s'écoulent encore pendant lesquelles l'histoire de la Chine est plongée dans d'épaisses ténèbres. Puis des découvertes préhistoriques éclairent les immenses plaines de la Chine septentrionale.

---

(1) Voir infra, figure 41, p. 702 [M. C.].

(2) On n'a encore découvert aucune partie de son squelette.

« C'est l'Age de la civilisation de Yang Shao. La contrée est occupée par des cultivateurs vivant ensemble dans de grands villages. Il devait y avoir déjà des artisans sachant travailler le bois. Leurs céramiques sont les plus belles qui aient été trouvées dans le monde entier à cet Age.

« Les squelettes ont été classés par Davidson Black comme Protochinois ; ils semblent les ancêtres des Chinois modernes. De l'Age de Yang Shao jusqu'au commencement des temps historiques, en 1500 B. C. environ, nous rencontrons un attrayant problème, celui des débuts de la civilisation chinoise.

« Nous avons trouvé 40 sites de la période Yang Shao au Nord de la Chine ; pas un seul marquant une transition entre l'ancien Age de la pierre découvert dans l'Ordos et celui de Yang Shao.

« La période de Yang Shao, si abondante, représente la fin de l'Age de la pierre et peut-être le début de ceux des métaux. Pourquoi n'avons-nous rien trouvé du Nouvel Age de la pierre représenté d'une façon si copieuse dans d'autres parties du monde ? Il est certain que pendant la période du lœss toute la Chine septentrionale fut couverte d'un tapis épais de 50-100 mètres, apport éolien de terre jaune. Au commencement de ce temps, les êtres humains étaient nombreux ; les découvertes de l'Ordos le prouvent ; puis la région fut dépeuplée par la sécheresse, ou tout au moins habitée par de petits groupes survivant ici et là, aux endroits où ils trouvaient de l'eau.

« Après la période du lœss survint un grand changement climatérique (chap. IX), à l'Age de P'an Chiao ; les pluies abondantes recommencèrent et s'écoulèrent dans de nouvelles rivières qui tranchèrent le tapis de lœss, puis, peu à peu, retrouvèrent leur ancien cours. Leur pouvoir érosif était si considérable qu'elles se creusèrent de profonds chenaux dans le roc. L'Age de P'an Chiao était tout à fait favorable à la culture : climat doux, pluies abondantes. Cette période a dû être l'Age néolithique réel dont nous n'avons encore trouvé aucune station ; le travail des rivières les aurait détruites. Peut-être deux de nos instruments se rattachent-ils à ce temps.

« La rareté ou plutôt l'absence de traces de l'Age nouveau lithique indiquerait que la population était clairsemée : chasseurs et pêcheurs errant par troupes peu nombreuses dans les forêts et le long des vallées.

« Violent contraste avec l'Age de Yang Shao dont les stations pourraient être un millier. Nous avons seulement fait œuvre de pionnier ; il reste des trésors de ce stade, riche et splendide, qui a constitué les fondations de la civilisation chinoise. La période de Yang Shao annonce un Age nouveau : importante augmentation de population, vivant dans de grands villages permanents, formes perfectionnées de l'agriculture, métiers manuels de toutes sortes.

« Les circonstances nous suggèrent la pensée que la céramique peinte arriva au Kansu et au Honan à l'état d'art fini ; nous ignorons le pays d'origine où elle a atteint une pareille perfection. Une partie de ces poteries ont une étroite ressemblance avec celles trouvées par l'expédition Pumpelly à Anau, dans le Turkestan russe, et surtout avec celles de la contrée de Kiev en Russie méridionale (culture de Tripolje). La théorie admise par les spécialistes est que cette céramique, originaire du proche Orient et de l'Est de l'Europe, chemina à travers l'Asie centrale et parvint en Chine. Rappelons-nous les quelques vases aux parois minces, aux exquises formes et à la belle décoration ; on n'en a presque pas rencontré ailleurs du dernier Age de la pierre et du début des Ages des métaux. En ce cas, une grande période de recherches commence seulement ; différents points de l'Asie centrale seront notre Terre Promise.

« Dans la Chine orientale, nous ne trouvons pas de descendant de la magnifique céramique peinte de l'Age de Yang Shao. Même observation au sujet des objets coloriés des dynasties Chou et Han.

« Quelques éléments de la culture Yang Shao ont persisté jusqu'à nous, se modifiant un peu à travers les siècles (couteau rectangulaire, Li tripode).

« Quand je fus de retour à Stockholm, deux botanistes examinèrent une jarre de Yang Shao Tsun, aux parois minces et poreuses montrant de nombreuses empreintes de plantes. Ils y reconnurent *Oryza sativa*, le riz cultivé. Découverte sensationnelle qui fait remonter à une grande distance dans le temps l'histoire de cette céréale dont la patrie n'est donc pas la sèche Asie centrale, mais la pluvieuse Asie méridionale. A quel moment débuta la civilisation de Yang Shao ? En 1923, j'estimais cet âge à environ 3000 B. C. Menghin, dans son histoire universelle de l'Age de la pierre, dit à peu près 2000 B. C. Je me réserve d'essayer plus tard une chronologie.

	La plus récente histoire géologique de la Chine septentrionale.		
	Dépôts terrestres.	Formations terrestres.	Civilisation.
Quaternaire. Pléistocène.	Tourbe.		Culture de Yang Shao.
	Le lœss se redépose.	Formation de cañon de P'an Chiao sur une plus petite échelle.	
	Lœss avec *Struthiolithus*, un Eléphant et le Rhinocéros laineux.	Ma Lan : vallée remplie de gravier et d'incrustations de lœss.	L'homme du vieil Age de la pierre de l'Ordos.
	Dépôts de la caverne de Chou-kou-tien.		Le *Sinanthropus* avec des instruments en pierre et des dépôts de cendre.
Tertiaire. Pliocène.	Gravier et sable avec mollusques d'eau douce.		
	Lœss semblable aux argiles rouges. | Dépôts calcaires à Ni Ho Wan, avec une abondante faune de Mammifères.	Fen Ho : creusement des vallées en cañon.	
	Argile rouge avec *Hipparion*, etc.	PaoTe : dépôts d'argile rouge et de gravier sur une surface parvenue à maturité.	

« Notre connaissance de l'archéologie du proche Orient est avancée, tandis qu'en Extrême-Orient nous sommes au seuil d'une période de recherches ; il faudra encore plusieurs décades pour qu'elle nous conduise à des réajustements de la chronologie préhistorique.

« La période de Yang Shao se détache comme un riche et brillant épisode. Des restes historiques de l'ancienne Chine furent découverts à An Yang (Honan septentrional), capitale du petit royaume qui, à la fin de la dynastie Shang (Yin), fut l'origine du pouvoir. Celui-ci, mille années plus tard, devint l'Empire de l'époque Han.

« Ces trouvailles consistaient en partie en courtes inscriptions gravées sur vases et armes en bronze, etc. Nous voyons là la culture complète de la Chine historique, religion, langage, calendrier, etc.

« Nous ne savons rien de ce qui concerne les 1.000 à 1.500 années séparant la culture Yang Shao et celle des Yin, si ce n'est qu'un important développement s'est produit.»

Voilà une longue analyse de l'ouvrage très suggestif de M. Andersson : histoire géologique de la Chine septentrionale ; histoire de sa faune depuis les êtres les plus inférieurs jusqu'à l'homme ; préhistoire de cette vaste contrée, ce qu'on en connaît ; récit circonstancié des péripéties accompagnant les principales découvertes ; tableaux d'ethnographie actuelle, etc. Quel immense ensemble, si nouveau ! L'auteur ne se rattache à aucune école [1], pas plus en géologie qu'en préhistoire. Il décrit ce qu'il a observé et, avec un esprit entièrement libre, en tire des conséquences. Cela fait la force et l'intérêt de sa vaste étude.

M. Colani.

Nils Palmgren. *Kansu mortuary urns of the Pan Shan and Ma Chang groups.* The Geological Survey of China Paleontologica Sinica, Series D, volume III, fascicule 1. Peking, 1934. pl. I-XLI, 228 text figures, 204 pages.

Le matériel étudié dans ce bel ouvrage consiste en un grand nombre d'urnes funéraires peintes, provenant de deux localités du Kansu, de Pan Shan et de Ma Chang [2].

Dans une préface, M. le Prof. J. G. Andersson, renvoie à différentes études publiées par lui. Il y décrit les sites, dans lesquels ont été faites les fouilles et le

---

(1) A dessein, selon toute évidence, M. Andersson n'emploie à peu près jamais les mots Paléolithique et Néolithique. Il a raison, à notre avis ; on ajuste difficilement à l'Asie orientale, ces expressions créées pour l'Europe occidentale.

(2) Indications fournies par l'auteur, p. IV :

Late Neolithic or Chalcolithic Ages { Ma Chang stage / Yang Shao stage (Pan Shan) / Ch'i Chia stage.

mobilier accompagnant la céramique. Dans l'ouvrage destiné au grand public, intitulé *Children of the Yellow Earth*, il relate d'une façon brillante la découverte [1] des nécropoles contenant les urnes funéraires et il représente en des termes colorés la pittoresque contrée montagneuse où elles gisaient.

M. Palmgren, dans une introduction, datée de 1934, nous raconte comment il apprit à connaître (dès 1925, croyons-nous), par le menu ce riche matériel. Il fut chargé de débarrasser ces vases de leur gangue, sans altérer les couleurs ; il employa une solution très faible d'acide chlorhydrique, et rinça dans de l'eau courante. L'idée lui vint peu à peu de décrire cette belle poterie.

Le plan de son travail peut servir de modèle, il est conçu d'une façon méthodique, fort commode pour le lecteur. Suivons-le : comment ces urnes funéraires peintes ont-elles été façonnées ? L'artisan n'a pas employé de tour, il semble bien avoir procédé par la méthode [2] des « boudins d'argile » [3]. Pour les détails, nous renvoyons au texte. La vaisselle de Pan Shan a dû être cuite à une température variant de 900 à 1.000° C... Les pots trouvés dans ces cimetières ont été cuits dans l'ensemble à une température extraordinairement uniforme. Mais chaque récipient a pu subir un nombre de degrés supérieur ou inférieur à la moyenne, les différences de nuances l'attestent. Ces pièces étaient, selon toute évidence, destinées à contenir des substances solides et non des liquides, lors des cérémonies funéraires.

Pour les poteries du Ma Chang, du sable était mêlé à l'argile (celle de Pan Shan était employée sans « dégraissant »). La couleur de la surface était en général un peu plus pâle que celle de la céramique examinée plus haut. Pas de tour. La méthode des anneaux (rings) d'argile a été employée. La surface externe des vases n'est pas absolument lisse, comme dans les pièces de Pan Shan, mais présente de petits creux. Sous la base, on voit souvent des empreintes de nattes.

Formes des vases de Pan Shan. — L'auteur distingue quarante types, dans le détail desquels nous n'allons pas entrer. Cette vaisselle présente une grande variété de forme et de taille ; quelques récipients ont une capacité supérieure à 35 litres ; d'autres ne contiennent qu'un décilitre, ou même moins. Tous ont d'une façon uniforme un fond plat et circulaire. Ils possèdent des anses ou en sont dépourvus. Les uns ont un col, les autres n'en ont pas, etc.

Le quarantième type est représenté par des bustes (fig. 41), semblables à des figurines, avec la poitrine large, le cou haut et une tête humaine [4].

Laides, certes, cependant des proportions assez heureuses, la symétrie, l'harmonie, leur donnent, à notre avis, une sorte de charme étrange. Couvercles supposés, elles devaient, croit-on, servir à des pratiques funéraires ; dans ce cas, elles étaient placées sur de grands pots qui leur tenaient lieu de corps.

Formes des vases de Ma Chang. — Vingt types seulement. Les vases peints, appartenant au style de Ma Chang, sont manifestement dérivés des types les plus

(1) Andersson, *Children of the Yellow Earth. Studies in prehistoric China*, p. 264.

(2) « . . . the whole is built up of rings . . . » (Palmgren, p. 2).

(3) Deniker, *Les races et les peuples de la terre*, p. 179.

(4) La représentation d'une de ces pièces originales est en vignette sur la couverture du *Bulletin des antiquités d'Extrême-Orient* publié à Stockholm.

avancés de la poterie de Pan Shan. Parmi les différentes formes, il y a des séries qui représentent les modèles du dernier Pan Shan au premier Ma Chang.

La peinture et l'ornementation des urnes funéraires de Pan Shan. — La règle était d'employer deux couleurs pour la décoration de ces urnes, le noir et le rouge. Un groupe de tons chromatiques rouges était employé. La qualité de cette couleur était parfois si inférieure qu'après cuisson, on pouvait à peine distinguer la limite entre le rouge et le noir. Celui-ci semble en quelques cas avoir été mauvais et même avoir eu une teinte rougeâtre.



Fig. 41. — Couvercle (?) en forme de tête humaine [Palmgren, *loc. cit.*, pl. xix, fig. 9].

M. Palmgren, après avoir donné en détails les caractères de cette décoration, divise les modèles de dessins en dix-neuf, plus quelques types individuels. Les spécialistes tireront grand profit de cette étude si serrée. Nous n'allons pas suivre l'auteur sur ce terrain ; un aperçu suffira. Les différentes familles comprennent: I, bandes horizontales ; II, dessins en zigzags ; III, demi-cercles ; IV, guirlandes ; V, échelles ; VI, cercles irrégulièrement dispersés ; VII, rangées de petits cercles, etc.

La peinture et la décoration de la poterie à Ma Chang. — La filiation de la céramique de Ma Chang, descendant de celle de Pan Shan, est mise en pleine lumière par la peinture et la décoration.

Les familles de dessins sont au nombre de 16 : I, le manteau est décoré avec quatre grands cercles (plusieurs sous-familles) ; II, des dessins anthropomorphes alternent en général avec des cercles ; III, dessins en formes de cauris ; IV, la plus grande partie des motifs du manteau consiste en bandes horizontales de zigzags, etc.

Résumé de l'analyse de la décoration des deux nécropoles. — La décoration de la poterie mortuaire des montagnes de Pan Shan montre différents degrés d'évolution.

La simple et naïve décoration, presque géométrique (mais sans travail mathématique), des premiers âges.

La décoration géométrique non peinte.

Le style géométrique, dit de *Jardin d'enfants* (« Kindergarten »), trouvé dans la première phase du développement de la poterie de Pan Shan. Il ne comprend qu'un petit nombre d'éléments, bandes horizontales ou zones, demi-cercles, etc.

Le caractère rectiligne de l'ornementation se modifia rapidement dans le cours du développement ultérieur ; il produisit même une « riche orchestration ». Le manteau surtout fut orné durant cette phase. Les derniers stades furent plus féconds encore.

La période finale de la céramique de Pan Shan touche à la première période de celle de Ma Chang qui emploiera trois différentes méthodes : la première dérive directement de celle des deux couleurs de Pan Shan. La seconde a déjà été inventée durant la période de Pan Shan, le dessin est tracé sur un fond coloré. La troisième n'emploie qu'un ton foncé, probablement mélange de couleurs sombres. Les inventions de Pan Shan ont été exploitées durant la période de Ma Chang.

Certaines indications montrent qu'il y a eu une transition directe entre la poterie de Ma Chang et celle de Hsin Tien. Quelques-uns des éléments typiques de la céramique de Hsin Tien étaient déjà inventés dans la période de Ma Chang. Cependant une nouvelle facture commença dans Hsin Tien.

Les céramiques de Pan Shan et de Ma Chang portent des marques qui ne sont pas en association directe avec la décoration. Ces traits sont des moins compliqués ; ils représentent peut-être une forme primitive d'écriture.

M. Palmgren termine par un chapitre dans lequel il indique quelles sont les collections privées contenant des urnes funéraires du Kansu et quels sont les auteurs qui ont parlé de cette riche céramique.

Telle est l'analyse de ce bel ouvrage, intéressant pour les amateurs d'art chinois antique, précieux pour les spécialistes, à cause des descriptions, faites avec une méthode impeccable et des nombreux renseignements, fort bien classés. Si nous avions pour toute la céramique préhistorique d'Extrême-Orient quelques analyses à la fois aussi minutieuses et amples, l'étude de ces temps anciens se préciserait d'une singulière façon.

N'oublions pas de mentionner les nombreuses illustrations, très soignées, fort nettes ; elles comprennent entre autres une quinzaine de planches en couleur. On ne saurait assez louer la Geological Survey de Chine de ce grand effort, exceptionnel en un temps de crise.

M. Colani.

Japon.

Amano Keitarō 天野敬太郎, *Hompō shoshi no shoshi* 本邦書誌ノ書誌 [*Bibliographie des bibliographies nationales*]. Ōsaka et Tōkyō, Mamiya shōten 間宮商店, 1933, 8°, 370 p., Prix : 3 yen 50.

L'ouvrage de M. Amano avait commencé de paraître en trois articles dans le *Toshokan kenkyū* 圖書館研究, revue de l'Association des jeunes bibliothécaires publiée à Ōsaka ; nous les avions signalés et utilisés dans le *Bulletin de la Maison franco-japonaise*, IV, 1933, p. 29 s. Il a été ici corrigé, augmenté et présenté sous une forme matérielle plus commode et plus agréable. C'est un inventaire des bibliographies japonaises depuis l'antiquité jusqu'à la fin de la 7ᵉ an. *shōwa* (1932). Il est divisé en deux parties : *a*) les bibliographies avant *meiji* et *b*) après. La première ne comprend que les imprimés, rangés suivant la date de publication, avec l'indication

des titres (souvent doubles ou triples dans les anciennes bibliographies), des auteurs, du nombre de volumes, du lieu, de l'éditeur et du format en pouces 寸. L'auteur s'est efforcé de noter les différents tirages et les rééditions. Il s'est servi en particulier de l'*Edo jidai no shomoku* 江戸時代之書目 de Sugiura Kyūen 杉浦丘園, du *Shomoku shūran* 書目集覽 de Tokushi Yūshō 禿氏祐祥 et des articles bibliographiques de Kurita Motoji 栗田元次 (cf. mes *Bibliogr. jap.* in *Bul.* cité, p. 46 et 47, n. 3). Cette partie contient 177 numéros, avec les bibliographies japonaises d'ouvrages chinois et les éditions japonaises de bibliographies chinoises. Seize bibliographies mal connues sont citées à la fin (p. 45). La deuxième partie est proprement la reprise des articles au *Toshokan kenkyū* accrus d'un Supplément pour 1931 et 1932. Il compte 4.373 numéros parmi lesquels, par suite de déplacements, ont été supprimés ; il semble qu'il eût mieux valu en retrancher autant du total de la liste. Ils sont classés par matières, ce qui a entraîné des répétitions. On y trouve, entre autres, un grand nombre de catalogues d'expositions et de librairies, les réimpressions depuis *meiji* d'ouvrages antérieurs et les bibliographies japonaises publiées à l'étranger ainsi que leurs réimpressions au Japon. Les bibliographies bouddhiques sont comprises (p. 92 s.). Les bibliographies se rapportant à des sujets étrangers, notamment européens, les articles bibliographiques des revues et les listes de références sur des sujets spéciaux ont été relevés. Seuls ont été exclus les mss., la chronique bibliographique des revues et journaux, les monographies non bibliographiques d'un seul ouvrage et les préliminaires et tables des recueils collectifs 叢書 et des collections 全集, quand ils ne formaient point un volume indépendant ou un article nécessaire. L'auteur a intercalé des notes succinctes et précises. L'index des auteurs, avec un certain nombre de notules biographiques, et l'index des œuvres sont classés dans l'ordre des 50 sons du syllabaire, suivant le code du *kana* établi par la Société des jeunes bibliothécaires : ヂ assimilé à ジ et ヅ à ズ, les trois *prononciations* 音 dans l'ordre : 清, 濁 et 半濁, et la simplification de l'orthographe des voyelles longues. Cette *Bibliotheca bibliographica* est le guide indispensable à travers le flot toujours croissant des bibliographies et des catalogues japonais.

E. Gaspardone.

Gunji Kiichi 郡司喜一. *Jūshichi-seiki ni okeru Nis-Shamu kankei* 十七世紀に於ける日暹關係 « Les relations du Japon avec le Siam au XVIIe siècle ». Tōkyō, Ministère des affaires étrangères, 1934, 1187 pp.

Parmi les nombreux ouvrages publiés jusqu'ici au Japon tant en japonais qu'en langue européenne traitant des relations du Japon avec le Siam au XVIIe siècle (1),

(1) E. M. Satow, *Notes on the intercourse between Japan and Siam in the seventeenth century*, dans *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, Yokohama, 1885, XIII, pp. 139-210. Miki Sakae 三木榮, *Nis-Shamu kōtsū shi kō* 日暹交通史考 « Etudes sur l'histoire des communications entre le Japon et le Siam ». Tōkyō, Kokin shoin, 1934, 394 pp. Dr. Tsuji Zennosuke 辻善之助, *Kaigai kōtsū shi wa* 海外交通史話 « Histoire des communications entre le Japon et l'outre-mer », édition revue et augmentée. Tōkyō, Naigai shoseki kabushiki kaisha, 1930. Dr. Shinmura Izuru 新村出, *Zoku namban kō ki* 續南蠻廣記. Tōkyō, Iwanami shoten, 1925, 510 pp.

le livre de M. Gunji Kiichi présente un intérêt particulier. L'auteur a donné, dans l'ensemble de son travail, un aperçu général, détaillé et documenté du sujet traité, et il a eu la bonne fortune de pouvoir utiliser à Bangkok, où il était Consul du Japon en 1927-1928, la riche documentation de la Bibliothèque nationale que dirigeait alors M. Cœdès.

Ce livre comporte huit chapitres, dont le premier est une introduction.

Le second contient un exposé général du commerce des Japonais avec les étrangers aux XVI[e] et XVII[e] siècles. En étudiant la première arrivée des Portugais au Japon au XVI[e] siècle, l'auteur cite les relations de voyage de Mendez Pinto. Il aurait fallu mentionner, en 1542, Antonio de Mota, Francisco et Antonio Peixoto. Quant à Mendez Pinto, c'est plutôt un véritable romancier, comme le dit l'Abbé Prévost (1), qu'un explorateur.

Le troisième constitue un exposé général des relations du Siam avec les pays étrangers tels que la France, l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne, le Portugal et la Chine. Il est précédé d'une histoire sommaire du commerce des Siamois. C'est un fait bien connu qu'à la fin du XVI[e] siècle, le Japon institua une sorte de passeport désigné en général sous le nom de *shuinjō* 朱印狀, « brevets à sceau rouge », pour les voyages et le commerce à l'étranger (2). Le quatrième chapitre parle en particulier de l'institution de bateaux portant ce brevet à sceau rouge, désignés en général sous le nom de *shuinsen* 朱印船, « bateaux à sceau rouge ». Il est précédé d'un article sur les *wakō* 倭寇, « pirates japonais ». Ceux-ci ravagèrent alors la mer méridionale de la Chine, et disparurent en même temps que cette institution de bateaux munis de ces passeports. Le commerce et l'émigration des Japonais à l'étranger entrèrent dans une phase plus paisible, mais très active. Et des relations officielles ne tardèrent pas à s'établir entre le gouvernement du Japon et les pays étrangers (3). Dans le cinquième chapitre,

(1) Abbé Prévost, *Histoire générale des voyages* ou *Nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues de toutes les nations connues*. Paris, Didot, s. d., t. I, Avertissement, p. xxxiii.

(2) Noël Peri en a entrepris une étude documentée dans son *Essai sur les relations du Japon et de l'Indochine aux XVI[e] et XVII[e] siècles*, BEFEO., XXIII, 1923, pp. 1-136. Un résumé de cet essai a été publié par Louis Finot dans *Extrême-Asie*, revue indochinoise, n° 40, oct. 1929, pp. 710-718, sous le titre de *Relations historiques du Japon et de l'Indochine*. Un auteur japonais, Kawashima Genjirō 川島元治郎, y a consacré un volume intitulé : *Shuin-sen bōeki shi* 朱印船貿易史 « Histoire du commerce des bateaux à sceau rouge », Kyōto, Naigai shuppan kabushiki kaisha, 1921, 616 pp. L'EFEO. possède une copie manuscrite de deux cahiers donnant les noms des titulaires de ces « brevets à sceau rouge ». Le premier est intitulé *Ikoku goshuin chō* 異國御朱印帳 (1604-1608), par Jōdai 承兌, et le second *Ikoku tokai goshuin chō* 異國渡海御朱印帳 (1608-1616), par Genkitsu 元吉 et Sōden 崇傳, N. 531. Ces cahiers ont été publiés récemment par le Dr. Murakami Naojirō 村上直次郎 dans *Zōtei ikoku nikki shō* 增訂異國日記抄 (*Ikoku sōsho* 異國叢書, Tōkyō, Shunnan-sha, 1929, pp. 273-335, appendice).

(3) La plupart des lettres que le gouvernement du Japon de cette époque échangea avec les pays étrangers ont été recueillies par Kondō Morishige 近藤守重 (1771-1829) dans *Gai ban tsū sho* 外蕃通書 (*Kondō Seisai zenshū* 近藤正齋全集, Tōkyō, Kokusho kankō kai, 1905, vol. I, 191 pp.), et par Hayashi I 林韑 dans *Tsū kō ichi ran* 通航一覽 (1855), Tōkyō, Kokusho kankō kai, 1912-1913, 8 vol.

l'auteur commence à exposer l'histoire essentielle des relations du Japon avec le Siam et celle des ambassadeurs siamois qui vinrent au Japon au XVIIe siècle.

Le sixième est le plus intéressant du livre ; l'auteur y étudie l'émigration et la colonisation des Japonais au Siam à cette époque. Il parle du quartier des Japonais à Ăyŭth'ya, principalement d'après la carte du Ménam et le plan de la ville d'Ăyŭth'ya publiés par LA LOUBÈRE (1). Mais il n'a pas utilisé la carte excellente du Ménam donnée par François VALENTYN et sur laquelle l'emplacement de ce quatier des Japonais est indiqué plus clairement que sur le plan de LA LOUBÈRE (2). De plus, il a omis de mentionner les résultats des fouilles de ce quartier faites par le Prof. HIGASHIONNA Kanjun 東恩納寛惇 en 1933 (3).

Dans ce chapitre, l'auteur a étudié aussi le nom de Lo-yue 越羅, où mourut le prince-bonze japonais TAKAOKA shinnō 高岳親王, pendant son voyage du Japon aux Indes. Il prétend que Lo-yue doit être situé au Siam, alors que d'autres veulent l'identifier avec le Laos et que d'autres le cherchent dans la Malaisie. Il aurait pu, en tout cas, se référer à ce sujet à l'étude de M. Paul PELLIOT (4).

M. GUNJI Kiichi étudie ensuite, mais d'une manière assez incomplète, la vie de Mme CONSTANCE PHAULKON, qui était, comme on sait, de nationalité japonaise (5).

---

(1) Ce sont la *Carte du Cours du Ménam depuis Siam jusqu'à la Mer copié en petit d'après vue fort grande faite par M. de la Mare, Ingénieur du Roy*, sur laquelle le quartier des Japonais est indiqué par le mot « Japonois » et le *Plan de la ville de Siam*, sur lequel ce quartier est indiqué par celui de « Japponois », publiés par LA LOUBÈRE dans *Du royaume de Siam*, Paris, J.-B. Coignard, 1691, tome I. pp. 4 et 17. Le plan de la ville de Siam a été reproduit pour la première fois par Noël PERI dans *Nihon-machi no shin kenkyū* 日本町の新研究, « Nouvelles recherches sur les quartiers des Japonais » (*Gakusei* 學生, VII, 1, janv. 1916, p. 99).

(2) *De Groote Siamse Rievier Me-Nam ofte Moeder der Wateren, in haren loop met de in vallende Spruyten Verbeeld*, publiée par François VALENTYN dans *Oud en Niew Oost Indiën*, Dordrecht et Amsterdam, J. van Bream et G. O. de Linden, 1724-1726, tome III, 2. p. 60-61. Le quartier des Japonais y est indiqué par le mot « 36. de Japanse Campo ». L'EFEO. possède en outre la copie manuscrite de la *Carte du cours de la Rivière de Meinam depuis Judia jusqu'à son embouchure*, dessinée par Eng. KŒMPFER, J. G. S., sur laquelle ce quartier est indiqué par le mot « Japonnois ». A. 7, 6. Cf. Engelbert KŒMPFER, *The History of Japan*, traduite par J. G. SCHUCHZER. Glasgow, J. Mac Lehose, 1906, tome I, chap. 2, p. 43.

(3) HIGASHIONNA Kanjun. *Ayudhyā Nihon-machi no hakkutsu* アユチヤ日本町の發掘, « Les fouilles du quartier des Japonais à Ayudhyā », dans *Rekishi-chiri* 歴史地理, LXII, n° 3 (404), oct. 1933, pp. 9-32 (211-234).

(4) Paul PELLIOT, *Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIIIe siècle*, dans *BEFEO.*, IV, 1904, p. 131-413.

(5) Sur ce personnage, VOLTAIRE disait qu'« après avoir été sur le point d'être reine, (elle) fut condamnée, par le successeur du roi de Siam, à servir dans la cuisine, emploi pour lequel elle était née » (*Siècle de Louis XIV*, chap. 14 : Ambassadeur de Siam). En réalité, c'était une chrétienne tout à fait honnête. Noël PERI l'appelle « une femme japonaise miséricordieuse » (*Gakusei*, VII, n° I, pp. 95-100). ALBERT-MONTÉMONT, en tête de l'Introduction à sa *Bibliothèque universelle des voyages*, cite ce mot de la Princesse CONSTANCE de Siam : « C'est en comparant tout que l'on peut s'éclairer ; il est beau de savoir et honteux d'ignorer » (Paris, Arment-Aubrée, 1833, tome I, Introduction, p. 1).

Ce qui mérite de retenir notre attention dans ce chapitre, c'est l'étude des routes maritimes du Siam au Japon, d'après les travaux antérieurs, notamment d'après celui de IKEDA Youemon 池田與右衛門 : *Genna kōkai ki* 元和航海記, « Livre de navigation écrit en 1615-1613 » (1). Mais l'auteur a omis les voyages de Jean HUGUES DE LINSCHOTEN, malgré la description donnée par IKEDA Youemon (2).

Dans le septième chapitre, l'auteur a étudié les aventures de YAMADA Nagamasa 山田長政 au Siam au XVIIe siècle. Mais il ne semble pas connaître le travail intéressant de M. MIKI Sakae 三木榮 dans lequel les noms siamois sont identifiés (3).

Le dernier chapitre du livre traite, d'une manière générale, du commerce du Japon avec le Siam au XVIIe siècle. En parlant des articles importés du Japon au Siam à cette époque, l'auteur n'a pas utilisé la liste de ces présents magnifiques envoyés par le roi et la reine du Siam ainsi que par CONSTANCE PHAULKON à LOUIS XIV et à son entourage : or la plupart de ces articles provenaient du Japon (4).

Nous nous sommes bornés à signaler les principales lacunes du travail de M. GUNJI Kiichi. Nous espérons qu'elles seront comblées dans une nouvelle édition et que l'auteur tiendra compte des critiques qui ont été adressées par les membres de la Société savante, Yoyogi-kai 代代木會 (5).

KIM YUNG-KUN.

---

(1) Ce livre manuscrit a été récemment publié par le Dr. SHIMMURA Izuru dans *Namban kōmō shiryō* 南蠻紅毛史料, 1e partie, Kyōto, Kōseikaku, 1930 ; *Kaihyō sōsho* 海表叢書, vol. III, 68 pp.

(2) *Navigation et cours du Royaume de Siam vers China avec les circonstances d'icelle*, dans *Le grand routier de mer de Jean Hugues de Linschot, hollandais*, pp. 51-55 (*Histoire de navigation de Jean Hugues de Linschot, hollandais, et de son voyage ès Indes orientales*, Amsterdam, J. E. Cloppenburch, 1619).

(3) MIKI Sakae. *Yamada Nagamasa no jiseki ni tsuite* 山田長政の事蹟について, « Sur l'histoire de Yamada Nagamasa », dans *Shigaku zasshi* 史學雜誌, XLI, 1930, n° 7, pp. 64-82, et n° 8, pp. 85-99. Cf. *Les aventures du Japonais Yamada Nagamasa (1615-1633)*, dans *Excursions et reconnaissances*, 1882, n° 14, pp. 213-218.

(4) *Relation de l'ambassade de M. Chevalier de Chaumont à la cour du Roy de Siam*, Paris, A. Sereuse et D. Horthemels, 1686, appendice.

(5) Yoyogi-kai 代代木會, *Shōwa ku-nen no kokushi gakkai* 昭和九年の國史學界 « Le monde savant historique du Japon de l'année 1934 ». Tōkyō, Tsukuba kenkyū-bu 筑波研究部, 1934, p. 44.

CHRONIQUE

Jusqu'ici la Chronique du *Bulletin* avait coutume de donner, sur l'activité des membres de l'Ecole Française, des renseignements dont l'intérêt, assez faible pour les lecteurs étrangers à l'Indochine, se trouvait encore diminué par le retard inévitable avec lequel ils étaient publiés.

Les *Cahiers de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* qui ont commencé à paraître cette année et qui sont destinés aux Membres et aux « Amis » de l'Ecole, ont précisément pour objet de porter tous les trois mois à la connaissance de ce public particulier les nouvelles personnelles et les faits d'actualité concernant la vie de l'Ecole. Aussi avons-nous cru bien faire d'en alléger le Chronique du *Bulletin* qui ne donnera plus désormais que des notes et des extraits de rapports constituant de véritables documents. — N. D. L. R.

Ecole Française d'Extrême-Orient.

Publications. — Les deux fascicules du tome XXXII et le premier fascicule du tome XXXIII ont été distribués au cours de l'année.

Pour répondre à un désir exprimé par les membres de l'Ecole en mission de longue durée, ou résidant habituellement loin de Hanoi, et pour tenir les membres de la Société des Amis de l'Ecole Française d'Extrême-Orient au courant des faits d'actualité concernant l'institution à laquelle ils veulent bien s'intéresser, la direction de l'Ecole a entrepris la publication d'une chronique trimestrielle portant le nom de *Cahiers de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*. Le premier fascicule, relatif au 4e trimestre de 1934, a paru dans les derniers jours de l'année.

Bibliothèque. — La bibliothèque s'est enrichie de 774 volumes en langue européenne, 164 volumes annamites, 83 volumes chinois et 21 volumes japonais ; — de 2007 fascicules de périodiques européens, 5 fascicules chinois et 100 fascicules japonais; — de 63 manuscrits t'ài du Tonkin ; — de 55 cartes géographiques; — de 13 estampages d'inscriptions chinoises et de 80 estampages d'inscriptions du Cambodge.

Voici la liste des acquisitions nouvelles (1) :

Livres.

Prasanna Kumar Acharya. *Five Volumes with an Encyclopaedia, Introduction, Text, Translation, and 157 Plates in line and in colours on Hindu Architecture,* III, *Mānasāra on Architecture and Sculpture.* Sanskrit Text with Critical Notes;

(1) Les titres suivis de la mention [*Don*] sont ceux de livres ou de périodiques offerts par le corps savant, la société, l'institution ou le service officiel qui les a fait éditer. Les autres donateurs sont l'objet d'une mention spéciale. Les publications suivies de la mention [*Ech.*] sont celles qui ont été reçues à titre d'échange. La mention « dépôt légal » [*Dép.*] désigne les livres ou périodiques envoyés obligatoirement à notre bibliothèque en exécution de l'article 26 de l'arrêté du 20 septembre 1920. Les titres qui ne sont suivis d'aucune mention sont ceux des ouvrages qui sont entrés par voie d'achat.

IV, *Architecture of Mānasāra*, translated from original Sanskrit; V, *Architecture of Mānasāra Illustrations of Architectural and Sculptural Objects*. London, Oxford University Press, 1933.

Aitareya Āraṇyaka, with the Commentary of SĀYAṆA ĀCHĀRYA. Edited by Rājendralāla MITRA. Calcutta, N. K. Sirkar, 1876. (Bibliotheca Indica.)

B. M. ALEKŠEEV. *Bezsmertnye dvojniki i Daos s zolotoju zaboj v svite boga boga bogatstva. Les doubles immortels et le taoïste au crapaud d'or accompagnant le dieu de la richesse*. Petrograd, 1918.

ID. *Die chinesische Dichtung*. S. l. n. d. [*Don de l'auteur.*]

ID. *Kitajskaja poema o poete. Stansy Sykun Tu (837-908). Ein chines. Gedicht über Dichter. Die Stanzen des Sykun Tu, im Originaltext hrsg., übers. u. erklärt*. Petrograd, 1916.

ID. *Opisanie kitajskich monetovidnych amŭletov i blagoželatel'nych medalej iz Kollekcii imperatorskago ermitaža. Beschreibung chinesischer münzähnlicher Amulette und gottgefälliger Medaillen aus der Sammlung der Kaiserlicher Eremitage*. St-Petersburg, 1912.

ID. *Les problèmes de la littérature chinoise contemporaine*. (Revue de Paris.) [*Don de l'auteur.*]

'ALĪ IBNU'L-MUṬAHHAR AL-ḤILLĪ. *Al-Bâbu 'L-Ḥâdî 'Ashar. A Treatise on the principles of Shî'ite Theology* by Ḥasan B. Yûsuf B. 'ALĪ IBNU'L-MUṬAHHAR AL-ḤILLĪ. With Commentary by MIQDÂD-I-FÂḌIL AL-ḤILLĪ. Translated from the Arabic by William McElwee MILLER. London, The Royal Asiatic Society, 1928. (Oriental Translation Fund. New Series. XXIX.)

J. ALLAN. *The Cambridge Shorter History of India* by J. ALLAN, Sir T. WOLSELEY HAIG, H. H. DODWELL. Edited by H. H. DODWELL. Cambridge, The University Press, 1934. Cf. *supra*, p. 647.

Roshan Lal ANAND. *The Milk Supply of Lahore in 1930*. Inquiry conducted by Roshan Lal ANAND. Under the supervision of Prof. A. C. AGGARWALA. Lahore, Civil and Military Gazette, 1933. (The Board of Economic Inquiry Punjab. Rural Section Publication. 28.) [*Ech.*]

J. Gunnar ANDERSSON. *Children of the Yellow Earth. Studies in Prehistoric China*. Translated from the Swedish by E. CLASSEN. London, Kegan Paul, Trench, Trubner, 1934. [*Don de l'éditeur.*] Cf. *supra*, p. 664.

Aṅguttara-Nikāya. The Book of the Gradual Sayings (Aṅguttara-Nikāya) or More-Numbered suttas. Vol. III. (*The Books of the Fives and Sixes.*) Translated by E. M. HARE. London, The Pali Text Society, 1934. (Pali Text Society. Translation Series. N° 25.)

Arrêté du 28 novembre 1933 réglementant l'octroi des congés de longue durée aux fonctionnaires des cadres permanents indigènes atteints de tuberculose pulmonaire. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1933. (Gouvernement général de l'Indochine.) [*Dép.*]

Arrêté et Circulaire du 21 juin 1934 portant nouvelle réglementation de l'attribution des emplois réservés aux anciens militaires indigènes. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1934. (Gouvernement général de l'Indochine.) [*Id.*]

Arrêtés du 28 novembre 1933 fixant la hiérarchie et la solde du Personnel indigène de certains cadres latéraux, supérieurs, secondaires et subalternes. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1933. (Gouvernement général de l'Indochine.) [*Id.*]

Avadānaçataka. Edited by J. S. Speyer. Vol. I. Fasc. 3. St-Pétersbourg, 1904. (Bibliotheca Buddhica, III.)

Florence Ayscough. *Tu Fu, the autobiography of a Chinese Poet A. D. 712-770. II. Travels of a Chinese Poet, Tu Fu, Guest of Rivers and Lakes A. D. 712-770*. By Florence Ayscough. II. A. D. 759-770. London, 1934. [*Don de l'auteur.*]

E. Backhouse. *Les Empereurs Mandchous. Mémoires de la Cour de Pékin*, par E. Backhouse et J. O. P. Bland. Traduction de L. M. Mitchell. Paris, Payot, 1934. (Bibliothèque historique.)

Prabodh Chandra Bagchi. *Deux lexiques sanskrit-chinois. Fan Yu Tsa Ming de Li Yen et Fan Yu Ts'ien Tseu Wen de Yi-Tsing*. Tome I. Paris, P. Geuthner, 1929. (Sino-Indica, II.)

Rev. T. Grahame Bailey. *Kanauri Vocabulary in two parts English-Kanauri and Kanauri-English*. London, The Royal Asiatic Society, 1911. (Asiatic Society Monographs. XIII.)

R. D. Banerji. *Eastern Indian School of Mediaeval Sculpture*. Delhi, 1933. (Archaeological Survey of India. New Imperial Series. Vol. XLVII.) [*Ech.*]

Id. *History of Orissa from the Earliest Times to the British Period*. Vol. II. Calcutta, R. Chatterjee, 1931.

A. Barannikov. *Dictionnaire urdu-russe-anglais* (en russe). Leningrad, 1930. (Travaux de l'Institut Oriental de Leningrad. 37.) [*Ech.*]

Id. *Exemples de prose hindustani contemporaine*, 2e partie (en russe). Leningrad, 1930. (Travaux de l'Institut Oriental de Leningrad. 36.) [*Id.*]

J. T. O. Barnard. *A Handbook of the Rawang Dialect of the Nung Language containing a Grammar of the Language, Colloquial Exercises and a Vocabulary with an Appendix of Nung Manners and Customs*. Rangoon, Supt., Govt. Printing and Stationery, Burma, 1934. [*Don.*]

Harley Harris Bartlett. *The Sacred Edifices of the Batak of Sumatra*. University of Michigan Press, 1934. (Occasional Contributions from the Museum of Anthropology of the University of Michigan, no 4.) [*Id.*]

N. A. Baskakob. *Grammaire abrégée de la langue karakalpak* (en russe). Tourtkoul, 1932. (Trav. de l'Inst. des recherches scientifiques des Karakalpak. Division: Ethnologie-Linguistique. Linguistique. Fasc. 1.) [*Id.*]

Louis Baudiment. *François Pallu, principal fondateur de la Société des Missions étrangères (1626-1684)*. Paris, Gabriel Beauchesne, 1934.

E. Benveniste. *Vṛtra et Vṛθragna, étude de mythologie indo-iranienne*, par E. Benveniste et L. Renou. Paris, Imprimerie Nationale, 1934. (Cahiers de la Société Asiatique, III.)

Henri Berr. *En marge de l'histoire universelle*. I. *Les problèmes de l'histoire. Les origines humaines. Les premières civilisations. Le miracle grec. L'aube de la science*. Paris, La Renaissance du Livre, 1934. (L'Evolution de l'Humanité. Synthèse collective. Sér. complémentaire.)

E. E. Bertels. *Esquisse d'une histoire de la littérature persane* (en russe). Leningrad, 1928. (Trav. de l'Institut Oriental de Leningrad. 29.) [*Ech.*]

E. O. Bertels. *La lutte avec les Sorniak*, par E. O. Bertels et V. S. Uspenskajo, sous la direction de A. A. Savčenko-Belskij (en russe). Moscou, 1934. (Association de la bibliographie agraire.) [*Id.*]

Hugues BERTHIER. *De l'usage de l'arabico-malgache en Imerina au début du XIXe siècle. Le cahier d'écriture de Radama I.* Tananarive, G. Pitot, 1934. (Mémoires de l'Académie Malgache. XVI.) [*Ech.*]

Davidson BLACK. *Fossil Man in China. The Choukoutien cave deposits with a synopsis of our present knowledge of the late cenozoic in China*, by Davidson BLACK, TEILHARD DE CHARDIN, C. C. YOUNG and W. C. PEI. Edited by Davidson BLACK. Peiping, 1933. (Memoirs of the Geological Survey of China. Ser. A. N° 11.) [*Don de M. V. Goloubew.*]

Jules BLOCH. *L'Indo-Aryen du Veda aux temps modernes.* Paris, Adrien Maisonneuve, 1934. Cf. *supra*, p. 647.

P. O. BODDING. *A Santal Dictionary.* Vol. II. *D-Gh.* Oslo, I Kommisjon Hos Jacob Dybwad, 1934. (Det Norske Videnskaps-Akademi I Oslo.)

Bodhisattva-Prātimokṣa-Sūtraṃ. Edited with Introduction by Nalinaksha DUTT. Calcutta, Calcutta Oriental Press, 1931. (Calcutta Oriental Series. 28.). (Reprinted from the Indian Historical Quartrley, vol. VII, n° 2.)

Georges BONNEAU. *Chefs-d'œuvre du Kokinshû.* Paris, Paul Geuthner, 1934. (Annales du Musée Guimet. Bibliothèque d'Etudes. Tome 46.) [*Ech.*]

ID. *L'expression poétique dans le folklore japonais.* Vol. I, *Poètes et paysans : Les vingt-six syllabes de formation savante* ; II, *La tradition orale de forme fixe : La chanson de vingt-six syllabes* ; III, *Tradition orale et formes libres : La chanson du Kyûshû.* Paris, Paul Geuthner, 1933. (Annales du Musée Guimet. Bibliothèque d'Etudes. Tomes 42-44.) [*Id.*]

ID. *Introduction au Kokinshû.* Kôbe, Imprimerie Tanaka Moriichi, 1933. (Bulletin de la Maison Franco-Japonaise. Série française. Tome V, n° 4.) [*Id.*]

ID. *Ki No Tsurayuki. Préface au Kokinshû.* Edition critique. Paris, Paul Geuthner, 1933. (Annales du Musée Guimet. Bibliothèque d'Etudes. Tome 45.) [*Id.*]

ID. *Le monument poétique de Heian : Le Kokinshû.* Vol. 1, *Préface de Ki No Tsurayuki.* Vol. 2, *Chefs-d'œuvre.* Vol. 3, *Texte intégral avec les commentaires originaux, d'après Kaneko Genshin, édition de Shôwa.* Paris, Paul Geuthner, 1933-1934. (Yoshino. Collection japonaise pour la Présentation de Textes poétiques. V, VI, VII.) [*Don de l'auteur.*]

ID. *La sensibilité japonaise.* Tōkyō, 1934. (Bulletin de la Maison Franco-Japonaise. T. VI, 1-2.) [*Ech.*]

ID. *Texte intégral du Kokinshû avec les commentaires originaux d'après Kaneko Genshin, édition de Shôwa.* Paris, Paul Geuthner, 1934. (Annales du Musée Guimet. Bibliothèque d'Etudes. Tome 47.) [*Id.*]

Brahmasūtra-S'ankara-Bhāshyam with nine commentaries. Edited by Anantakrishna SASTRI. Parts I-II. Calcutta, The Metropolitan Printing & Pubishing, 1933. (Calcutta Sanskrit Series. I.)

Renward BRANDSTETTER. *Wir Menschen der indonesischen Erde.* IX, *Grundsteine zur all-indonesischen Literatur-Wissenschaft. Erster Grundstein : Die Kleindichtung der indonesischen Völker* ; *Nachtrag zu « Die Kleindichtung der indonesischen Völker ».* Luzern, E. Haag, 1934. [*Don de l'auteur.*]

Jas BURGESS. *Tamil and Sanskrit Inscriptions, with some notes on village antiquities collected chiefly in the south of the Madras Presidency.* With Translations

by S. M. Natesa Sastri. Madras, The Government Press, 1886. (Archaeological Survey of Southern India. 10.)

Et. Burnet. *La médecine et l'hygiène modernes en Chine.* Paris, Masson, 1932. (Extrait du Bulletin de la Société de Pathologie Exotique. Tome XXV, nº 6.) [*Ech.*]

F. Butavand. *Etudes de linguistique africaine-asiatique comparée. Dahoméen-Agni-Volof-Sérère-Mandé-Haoussa-Peul-Nubien-Bantou, etc.* Mâcon, Protat frères, 1933. [*Don de l'auteur.*]

Çāntideva. *Çikshāsamuccaya. A compendium of Buddhistic Teaching compiled* by Çāntideva. Edited by C. Bendall. Fasc. III. St.-Pétersbourg, Académie Impériale des Sciences, 1901. (Bibliotheca Buddhica. I.)

Thomas Francis Carter. *The Invention of Printing in China and its Spread Westward.* Revised Edition. New York, Columbia University Press, 1931.

Luigi Castiglioni. *Studi intorno alla storia del testo dell'Anabasi di Senofonte.* Milano, Ulrico Hoepli, 1932. (Memorie del R. Istituto Lombardo di Scienze e Lettere. Cl. di Lettere, Sc. Morali e Storiche. Vol. XXIV, fasc. III.) [*Ech.*]

Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale. Auteurs. CXXIV, *Ngac-Njurling.* CXXV, *No-Nubling.* Paris, Imprimerie Nationale, 1933-1934. (Ministère de l'Education Nationale.) [*Don.*]

Catalogue of the Imperial Treasures in the Shōsōin. Vol. IV; *English notes on plates* in vol. IV; vol. V. Tōkyō, Imperial Household Museum, 1932 & 1934.

Cᵗ Cau. *Monographie du 2ᵉ territoire militaire.* (Mss.)

Certificat d'études élémentaires indigènes et Certificat d'études primaires franco-indigènes. Hanoi, Imp. T.B.T.V., 1934. (Gouvernement général de l'Indochine. Direction de l'Instruction publique.) (Réglementation de l'Instruction publique. Fasc. 3.) [*Dép.*]

Jean Chabas. *De la responsabilité civile et délictuelle en droit comparé français-japonais.* Tōkyō, 1933. (Bulletin de la Maison Franco-japonaise. Tome V, nº 3.) [*Ech.*]

Robert Chabrié. *Michel Boym, Jésuite polonais et la fin des Ming en Chine (1646-1662).* Contribution à l'histoire des missions d'Extrême-Orient. Paris, Pierre Bossuet, 1933.

La chanson de Damsan. Légende recueillie chez les Rhadé de la province du Darlac. Texte et traduction par L. Sabatier. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1933. (BEFEO., t. XXXIII, fasc. 1.)

P. Chantraine. *La formation des noms en grec ancien.* Paris, Edouard Champion, 1933. (Collection linguistique. XXXVIII.)

Chao-chien Chang. *Observations on the Compositae of China.* Nanking, Academia Sinica, 1934. (Sinensia, vol. IV, nº 8.) [*Ech.*]

Pierre Choux. *Les didiéréacées xérophytes de Madagascar.* Tananarive, G. Pitot, 1934. (Mémoires de l'Académie Malgache. XVII.) [*Id.*]

Arthur Christensen. *Le premier homme et le premier roi dans l'histoire légendaire des Iraniens,* I-II. Leipzig, Otto Harrassowitz, 1918-1934. (Archives d'Études orientales. Vol. 14.) [*Id.*]

Chū gai shō 中外抄, t. 207. Tōkyō. Ikutoku zaidan 育德財團, 1934. (Sonkyōkaku sōsho 尊經閣叢書.) [*Don.*]

Jean Yves Claeys. *Introduction à l'étude de l'Annam et du Champa.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1934. (Edition du Bulletin des Amis du Vieux Hué.) [*Don de l'auteur.*]

Code civil de la République de Chine. Livre IV. *De la famille.* Livre V. *Des successions.* Traduit du chinois par Ho Tchong-chan. Zi-ka-wei, Imprimerie de l'Orphelinat de T'ou-sè-wè, 1931.

G. Cœdès. *Aṅkor Vàt, temple ou tombeau?* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1933. (Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, t. XXXIII, fasc. 1.)

Id. *On the Origin of the Śailendras of Indonesia.* Calcutta, Calcutta Oriental Press, 1934. (Reprinted from the Journal of the Greater India Society, vol. I, n° 2, July 34.) [*Don de l'auteur.*]

Madeleine Colani. *Céramique. Procédés anciens de décoration.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1933. (Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, t. XXXIII, fasc. 1.)

Id. *Le Sinanthropus pekinensis.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1932. (Extr. Bull. de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. XXXII, fasc. 2.)

Collection of maps and charts of the National Library of Peiping. Peiping, National Library of Peiping, 1934. [*Ech.*]

La conservation des monuments d'art et d'histoire. Paris, Imprimerie Polyglotte Vuibert, 1933. (Publication de l'Institut de Coopération Intellectuelle, Office International des Musées.) [*Id.*]

La construction navale en France. Mesnil-sur-l'Estrée, Firmin Didot, 1933. [*Don de l'éditeur.*]

Ananda K. Coomaraswamy. *A New Approach to the Vedas.* An Essay in translation and exegesis. London, Luzac, 1933. [*Don.*]

Id. *The Transformation of Nature in Art.* Cambridge, Harvard University Press, 1934. [*Id.*]

G. Cordier. *Cours de langue annamite.* 3e année. *Textes administratifs.* Hanoi, Ngô-tử-Hạ, 1934. [*Don de l'auteur.*] Cf. *supra*, p. 642.

Id. *Dictionnaire français-annamite.* Vol. I. *A-E.* Hanoi, Imprimerie Tonkinoise, 1934. [*Id.*] Cf. *supra*, p. 642.

Id. *Etude sur la littérature annamite. Le théâtre.* Hanoi, Imprimerie Tân-Dân, 1934. [*Id.*] Cf. *supra*, p. 643.

Louis des Courtils. *La concession française de Changhaï.* Paris, Société d'imprimeries « Festina », 1934.

Michel Cresson. *Note sur la Coiffure des femmes Mán Lan tiên dans la province de Lao-kay.* [Mss.]

F. Cumont. *Mithra et l'orphisme.* Paris, Ernest Leroux, 1934. (Revue de l'Histoire des Religions, T. CIX, no 1, janvier-février 1934.)

Lionel Curtis. *The Capital Question of China.* London, Macmillan, 1932.

Dai-ichi-ji Man-Mō gakujutsu chōsa kenkyū-dan hōkoku 第一次滿蒙學術調查研究團報告, juin-oct. 1933, section II, part 1. Tōkyō, Tokunaga Shigeyasu 德永重康, 1934. [*Don.*]

Daṇḍin. *The Kāvyādarśa of Śrī Daṇḍin.* Edited, with a commentary, by Paṇḍita Premachandra Tarkaba'gi's'a. Fasc. V. Calcutta, The Baptist Mission Press, 1863. (Bibliotheca Indica.)

Ras-Vihari Das. *The Essentials of Advaitism. Sures'vara's Naiskarmyasiddhi explained in English*. Lahore, The Punjab Sanskrit Book Depot, 1933. (The Punjab Oriental Series, N° 21.)

Govind Tryambak Date. *The Art of War in Ancient India*. Being the Vishvanath Narayan Mandlik Gold Medal Essay, 1925. London, Oxford University Press, 1929.

Mitsuyoshi Date 伊達光美. *Nihon jiin hō ron* 日本寺院法論. Tōkyō, Ganshōdō 巖松堂, 1930.

C. A. F. Rhys Davids. *Gotama the Man*. London, Luzac, 1928.

Id. *The Milinda-Questions. An Inquiry into its Place in the History of Buddhism with a Theory as to its Author*. London, George Routledge & Sons, 1930.

Id. *Sakya or Buddhist Origins*. London, Kegan Paul, Trench, Trubner, 1931.

L. R. Dawar. *Economic Conditions of Simla Rickshaw Men*. Inquiry conducted by L. R. Dawar. Lahore, C. & M. Gazette, 1914. (The Board of Economic Inquiry, Punjab. Publication n° 37.) [*Ech.*]

Id. *Market Practices in the Punjab. Being a study of the practices affecting the producer in the grain and cotton markets, together with the rules and regulations governing similar practices under the Bombay and Berar market legislation*. Lahore, Civil and Military Gazette, 1934. (The Board of Economic Inquiry, Punjab. Publication n° 39.) [*Id.*]

Raymond Deloustal. *Méthode d'annamite*. Phrases et dialogues progressifs sur des sujets familiers. Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930.

P. Demiéville. *La sinologie*. Paris, Librairie Larousse, 1933. (La Science Française.) [*Don de l'auteur*.]

J. Deny. *Grammaire de la langue turque (Dialecte osmanli)*. Paris, Imprimerie Nationale, 1920. (Bibl. Ecole des Langues orientales vivantes. V.) [*Ech.*]

E. Destaing. *Etude sur la tachelḥit du Soûs. I. Vocabulaire français-berbère*. Paris, Imprimerie Nationale, 1920. (Bibl. Ecole des Langues orientales vivantes. VII). [*Id.*]

Nundo Lal Dey. *The Geographical Dictionary of Ancient and Mediaeval India*. 2d Edition. London, Luzac, 1927. (Calcutta Oriental Series. 21.)

Dhammapadaṭṭhakathâ Pubbabhâga. Part I. Phnom-penh, Editions de la Bibliothèque royale, 1934. (Ganthamâla. IV.) [*Dép.*]

Dhammapālâcariya. *Paramattha-Dīpanī Iti-Vuttakaṭṭhakathā (Iti-Vuttaka Commentary) of* Dhammapālâcariya. Edited by M. M. Bose. Vol. I. London, The Pali Text Society, 1934. (Pali Text Society. 50.)

Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie. Fasc. CXXIV-CXXVII. *Monachisme-Monza*. Paris, Letouzey et Ané, 1934.

Dictionnaire de la Bible. Supplément. XI, *Eucharistie-Exode*; XII, *Expiation-Foi*. Paris, Letouzey et Ané, 1934.

Dictionnaire de théologie catholique. Fasc. CVI-CIX. *Philosophie-Pologne*. Paris, Letouzey et Ané, 1934.

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques. Fasc. XLI-XLIV, *Bellotti-Bermudes*. Paris, Letouzey et Ané, 1934.

Le P. Henri Doré. *Recherches sur les superstitions en Chine*. IIIe partie. *Sommaire historique du bouddhisme*. Tome XVI. *Inde, Chine jusqu'aux T'ang*. Chang-hai, Imprimerie de la Mission Catholique, 1934. (Variétés sinologiques, N° 61.) [*Ech.*]

Cte Du Mesnil Du Buisson. *La technique des fouilles archéologiques. Les principes généraux.* Paris, P. Geuthner, 1934.

Nalinaksha Dutt. *The Pañcaviṁśatisāhasrikā Prajñāpāramitā.* Edited with critical notes and introduction. London, Luzac, 1934. (Calcutta Or. Ser. 28.)

W. Eberhard. *Beiträge zur Astronomie der Han-Zeit.* II. Berlin, Akademie der Wissenschaften, 1933. (Sonderausgabe aus den Sitzungsberichten der Preussischen Akademie der Wissenschaften. Phil.-hist. Klasse, XXIII.) [*Don de l'auteur.*]

Alfred Echinard. *Histoire Politique et Militaire de la province de Thai-nguyên. Ses forces de police.* Hanoi, Imp. Trung-bắc tân-văn, 1934. (Gouvernement général de l'Indochine. Protectorat du Tonkin.) [*Dép.*]

Achar Ek-Nhim. *Girimânanda Sûtra. Poème pour réciter aux malades* (en cambodgien). Revu et corrigé par Achar Chap Pin. Phnom-penh, Bibliothèque Royale, 1934. [*Id.*]

Encyclopaedie van Nederlandsch-Indië. Aanvullingen en Wijzigingen. Afl. 38 (December 1933). Afl. 39 (Februari 1934). 's-Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1933-1934.

Encyclopédie de l'Islām. Dictionnaire géographique, ethnographique et biographique des peuples musulmans publié avec le concours des principaux orientalistes, par M. Th. Houtsma, A. J. Wensinck, E. Lévi-Provençal, H. A. R. Gibb et W. Heffening. Livraison 46. *Mi'rādj-morée*; 47. *Morée-Muḥammad*; 48. *Muḥammad-al-Muḳtadir*; 49. *al-Muḳtadir-al-Mu'tamid*; 49bis *al-Mu'tamid-Na'īmā.* Livraison P. *Tūrks-'Umra*; Q. *'Umra-Wādī Nūn*; R. *Wādī Nūn-Wilāya*; S. *Wilāya-Zaidīya*; T. *al-Zaidīya-Zūrkhāna.* Leyde, E. J. Brill, 1932-1934.

England's Work in India. (Publication de l'Université de Calcutta, nos 1805, 1818.) [*Don de M. P. Mus.*]

P. W. Fang. *Notes on some Chelonians of China. Nanking, Academia Sinica,* 1934. (Sinensia, vol. IV, no 7.) [*Ech.*]

Id. *Study on the Fishes referring to Salangidae of China.* Nanking, The Metropolitan Museum of Natural History Academia Sinica, 1934. (Sinensia. Vol. IV, no 9.) [*Id.*]

Michel Feghali. *Syntaxe des parlers arabes actuels du Liban.* Paris, Imprimerie Nationale, 1928. (Bibl. Ecole des Langues Orientales vivantes. IX.) [*Ech.*]

D. J. Finn. *Archaeological Finds of Lamma Island near Hong Kong.* Parts III-V. Hong Kong, The Newspaper Enterprise, 1933-1934. [*Don de l'auteur.*]

Id. *Was Old Hong Kong in China?* S. l. n. d. [*Id.*]

Louis Finot. *Les Etudes indochinoises.* Paris, Librairie Larousse, 1933. (La Science Française. Nouvelle édition.) [*Id.*]

Firdouci 934-1934. Leningrad, Académie des Sc. de l'U.R.S.S., 1934. (Institut d'Orientalisme de l'Acad. des Sc. de l'U.R.S.S. et de l'Ermitage gouvernemental.) [*Ech.*]

A. Foucher. *On the Iconography of the Buddha's Nativity.* Delhi, 1934. (Mem. of the Archaeological Survey of India. 46.) [*Id.*]

J. S. Furnivall. *An Introduction to the History of Netherlands India, 1602-1836.* Rangoon, British Burma Press, s. d. (Studies in the Social and Economic Development of the Netherlands East Indies. IIb.) [*Don.*]

Id. *State and Private Money-Lending.* Rangoon, The Hanthawaddy Press, s. d. (Studies in the Social and Economic Development of the Netherlands East Indies. III.) [*Id.*]

J. S. FURNIVALL. *State Pawnshops in Netherlands India.* Rangoon, The Burma Union Press. (Studies in the Economic and Social Development of the Netherlands East Indies. III c.) [*Don.*]

Ganthamâlâ. Publications de l'Ecole Supérieure de Pâli du Cambodge. IV. *Dhammapadaṭṭhakathâ Pubbabhâga.* Part I. 1ère édition. Phnom-penh, Editions de la Bibliothèque royale, 1934. [*Dép.*]

E. GASPARDONE. *Deux inscriptions chinoises du Musée de Hanoi.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1932. (Extrait du Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, t. XXXII, 2.)

P. GEDIKING. *Het Koninklijk Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen.* Weltevreden, G. Kolff. [*Don de M. P. Mus.*]

Louis GERNET et André BOULANGER. *Le génie grec dans la religion.* Corbeil, Imprimerie Crété, 1933. (L'Evolution de l'Humanité. II.)

Fausto GHISALBERTI. *Arnolfo d'Orléans. Un cultore di Ovidio nel Secolo XII.* Milano, Ulrico Hoepli, 1932. (Memorie del R. Istituto Lombardo di Sc. e Lettere. Cl. di Lettere, Scienze Morali e Storiche. Vol. XXIV. Fasc. IV. [*Ech.*]

Batakrishna GHOSH. *Les formations nominales et verbales en p du sanskrit.* Paris, Adrien-Maisonneuve, 1933. [*Don de l'éditeur.*] Cf. *BEFEO.*, XXXIII, 1010.

Trần-văn GIÁP. *Le bouddhisme en Annam. Des origines au XIIIe siècle.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1932. (Extrait du Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, tome XXXII, fasc. 1.)

ID. *Esquisse d'une histoire du bouddhisme au Tonkin.* (Conférence faite le 23 avril 1934 au Musée Louis Finot à Hanoi.) Huế, Bui-huy-Tin, 1934. (Extrait de la Revue Bouddhique Viên-âm, nos 6 et 7.) [*Don de l'auteur.*]

Victor GOLOUBEW. *Le Phnoṃ Bàkhèṅ et la ville de Yaçovarman. Rapport sur une mission archéologique dans la région d'Aṅkor, en août-novembre 1932.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1933. (Extr. du BEFEO., t. XXXIII, 1933, fasc 1.)

ID. *Le temple de la Dent à Kandy.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1932. (Extr. du Bull. Ecole Française d'Extrême-Orient, t. XXXII, fasc. 2.)

J. GONDA. *Het Oud-Javaansche Brahmāṇḍa-Purāṇa.* Bandoeng, A. C. Nix, 1933. (Bibliotheca Javanica. 6.) [*Ech.*]

M. GORTANI, G. MERLA. *Fossili del Paleozoico.* Bologna, Nicola Zanichelli, 1934. (Spedizione Italiana de Filippi. Serie II. Vol. V.)

Pierre GOUROU. *Les noms de famille ou « họ » chez les Annamites du delta tonkinois. Essai d'étude statistique et géographique.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1932. (Extr. du Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. XXXII, 2.)

Pierre GOUROU et J. LOUBET. *L'Asie moins l'Asie Russe. L'Indochine.* Hanoi, Imprimerie tonkinoise, 1934. (Collection des manuels scolaires publiés par la Dir. Instr. Publique. Cours de Géographie. Enseignement primaire sup. franco-indigène, 4e année.) [*Dép.*]

L. T. GOUZALIAN et M.M. DIAKONOV. *Les manuscrits du Shah-Nameh dans les collections de Leningrad* (en russe). Leningrad, Académie des Sciences de l'U.R.S.S., 1934. (Institut d'Orientalisme de l'Acad. des Sc. de l'U.R.S.S. et de l'Ermitage gouvernemental.) (*Ech.*)

Maurice GRAFFEUIL. *Conseil Français des intérêts économiques et financiers de l'Annam.* Session ordinaire de 1934. *Discours prononcé le 25 octobre 1934.* Huế, Imp. Đắc-lập, 1934. [*Don de l'auteur.*]

M. Graffeuil. *Discours de réception des Membres de la Chambre des Représentants du Peuple* prononcé le 15 octobre 1934 à la Résidence Supérieure en Annam par M. M. Graffeuil, Résident Supérieur en Annam. Hué, Imp. Đắc-lập, 1934. [*Dép.*]

Marcel Granet. *La pensée chinoise.* Corbeil, Imprimerie Crété, 1934. (L'Evolution de l'Humanité. 25 bis.)

F. H. Gravely and T. N. Ramachandran. *The Three Main Styles of temple architecture recognized by the Silpa-Sastras.* Madras, The Superintendent Government Press, 1934. (Bulletin of the Madras Government Museum. Vol. III, part 1.) [*Don.*]

Pierre Grossin. *Au Siam.* II. Haiphong, Imprimerie Commerciale du « Colon Français », 1933. (La Revue du « Colon Français », nº 2.) [*Ech.*]

A. Guérinot. *Bibliographie des travaux de Emile Senart, Président de la Société Asiatique (1908-1928)* établie par A. Guérinot. Paris, Imprimerie Nationale, 1934. (Journal Asiatique, juill.-déc. 1933. Fasc. annexe.) [*Don.*]

Charles Guignebert. *Jésus.* Corbeil, Imprimerie Crété, 1933. (L'Evolution de l'Humanité. 29.)

Rémy Haaksma. *Inleiding tot de Studie der vervoegde Vormen in de Indonesische Talen.* Leiden, E. J. Brill, 1933. [*Don.*]

The Hakluyt Society. Prospectus and List of Members with List of Publications and Maps. 1934. London, The Hakluyt Society, 1934.

Kosaku Hamada and Suyeji Umehara. *Study on the Ancient Tiles of the Silla Dynasty, Korea.* With a Corpus of Ancient Tiles of the Silla Dynasty. Tôkyô, The Tôkô-Shoin, 1934. (Report upon Archaeological Research in the Department of Literature, Kyôto Imperial University. Vol. XIII, 1933-1934.) [*Don.*]

Harivaṃsa. Bombay, 1926. [*Don de M. P. Mus.*]

Friedrich Heiler. *Die Buddhistische Versenkung. Eine Religionsgeschichtliche Untersuchung, 2. vermehrte und verbesserte Auflage.* München, Ernst Reinhardt, 1922.

Tatsutaro Hida. *Über die Stärkebildung von Schimmelpilzen.* Kojimachi-ku, Kokusai Shuppan Insatsusha, 1934. (Studies from The Department of Biology, the Shanghai Science Institute, nº 5.) [*Don.*]

Kanjun Higashionna 東恩納寬惇. *Rikuyu engi* 六諭衍義. Tōkyō, Kokumin kyōikusha 國民教育社, 1932. [*Don de l'auteur.*]

Id. *Ryūkyū jin-meikō* 琉球人名考, appendice : 位階制度 (*Roben sōsho* 爐邊叢書). Tōkyō, Kyōdo kenkyū ha 鄉土研究社, 1925. [*Id.*]

Hiu Yin-fang 許印芳. *Wou-t'ang tsa tchou* 五塘雜俎. [*Don de M. G. Cordier.*]

Le P. Pierre Hoang. *Catalogue des éclipses de soleil et de lune relatées dans les documents chinois et collationnées avec le canon de Th. Ritter V. Oppolzer.* Chang-hai, Imprimerie de la Mission catholique, 1925. (Variétés sinologiques. Nº 56.) [*Ech.*]

J.-H. Hoffet. *Notes sur la géologie du territoire de Kouang-tchéou-wan.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1933. (Bulletin du Service Géologique de l'Indochine, Vol. XX, fasc. 1.) [*Dép.*]

Rev. John Hoffmann. *Encyclopædia Mundarica.* Vol. II-VIII, *B-K*, 1930. *Illustrations*, 1932. Patna, Superintendent, Government Printing, Bihar and Orissa.

Henri Hubert. *Les Celtes depuis l'époque de la Tène et la civilisation celtique.* Corbeil, Imprimerie Crété, 1932. (L'Evolution de l'Humanité, 21 bis.)

Harmann Hülle. *Über den alten Chinesischen Typendruck und seine Entwickelung in den Ländern des Fernen Ostens.* Berlin, H. Berthold, 1923.

Nguyễn-văn-Huyên. *Les chants alternés des garçons et des filles en Annam.* Paris, Paul Geuthner, 1934. (Austro-Asiatica. Tome III.)

Id. *Introduction à l'étude de l'habitation sur pilotis dans l'Asie du Sud-Est.* Paris, Paul Geuthner, 1934. (Austro-Asiatica. Tome IV.)

L'Oknha Suttantaprichéa In. *Katilok ou l'Art de bien se conduire.* Phnom-penh, Editions de la Bibliothèque Royale, 1933. [*Dép.*]

Inauguration du monument élevé à Hanoi à la mémoire de l'Inspecteur Général des Ponts et Chaussées Albert Pouyanne, 28 décembre 1933. Hanoi, G. Taupin & Cie, 1934. [*Don de M. Gassier.*]

Inscriptions of Burma. Portfolio I. 493-599 B. E. (1131-1237 A. D.). Rangoon, University of Rangoon 1934. (University of Rangoon Oriental Studies Publication n° 2.) [*Don.*]

Senichirō Ise 伊勢專一郎. *Shina sansuiga shi* 支那山水畫史. *Tōhō-bunka-gakuin Kyōto kenkūjo kenkyū hōkoku* 東方文化學院京都研究所研究報告. T. V. Kyōto, Tōhō bunka-gakuin Kyōto kenkyūjo 東方文化學院京都研究所, 1933.

W. Ivanow. *A Guide to Ismaili Literature.* London, Royal Asiatic Society, 1933. (Prize Publication Fund. Vol. XIII.)

A. V. Williams Jackson. *Researches in Manichaeism with special reference to the Turfan fragments.* New York, Columbia University Press, 1932. (Columbia University Indo-Iranian Series. XIII.)

Hermann Jacobi. *Die Entwicklung der Gottesidee bei den Indern und deren Beweise für das Dasein Gottes.* Bonn und Leipzig. Kurt Schroeder, 1923. (Geistesströmungen des Ostens. Band I.)

Victor Jacquemont. *Etat politique et social de l'Inde du Sud en 1832.* Abbeville, F. Paillart, 1934. (Bibliothèque d'histoire coloniale.) [*Ech.*]

Janakajātaka. La seconde des dix vies antérieures du Bouddha. Thao Maha Janok. Traduit du Pali en vers laotiens par Maha Sila. 1ère édition. Vientiane, Imprimerie du Gouvernement, 1932.

Pierre Janet. *L'évolution de la mémoire et de la notion du temps.* Compte rendu intégral des conférences d'après les notes sténographiques. Paris, A. Chahine, 1928.

The Japan year book, 1934. Tōkyō, The Kenkyūsha Press, 1934.

H. A. Jäschke. *A Tibetan-English Dictionary with special reference to the prevailing Dialects.* To which is added an English-Tibetan Vocabulary. London, Kegan Paul, Trench, Trubner, 1934. [*Don de l'éditeur.*] Cf. *supra*, p. 351.

Jayamaṅgala. Edited by H. Sarma. Calcutta, 1926. (Calcutta Oriental Ser. 19.)

H. Jumelle. *Palmae.* Tananarive, G. Pitot, 1933. (Catalogue des plantes de Madagascar.) [*Ech.*]

D. Kalthrunner. *Manuel du voyageur.* Nouvelle édition. Paris, Fischbacher, 1887. [*Don de M. P. Mus.*]

Kapila. *The Sankhya Aphorisms* of Kapila. Calcutta, 1865. (Bibliotheca Indica.)

Kaulajñāna-Nirṇaya and some Minor Texts of the School of Matsyendranātha (Texts from Nepal. I). Edited by Prabodh Chandra Bagchi. Calcutta, Metropolitan Printing, 1934. (Calcutta Sanskrit Series. N° III.)

G. R. Kaye. *The Bakhshali Manuscript. A Study in Mediaeval Mathematics.* Delhi, 1933. (Archaeological Survey of India. New Imperial Series. Vol. XLIII. Part III.) [*Ech.*]

P. Kehr. *Die Belehnungen der Süditalienischen Normannenfürsten durch die Päpste (1059-1192.)* Berlin, Akademie der Wissenschaften, 1934. (Abh. der Preuss. Akad. der Wiss. 1934, n° 1.) [*Ech.*]

Djevdet-zade Khikmet. *Chrestomathie turque avec glossaire.* Leningrad, 1931. (Travaux de l'Institut Oriental de Leningrad. 42.) [*Id.*]

Nguyễn-văn-Khoan. *Le repêchage de l'âme avec une note sur les hồn et les phách d'après les croyances tonkinoises actuelles.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1933. (BEFEO., t. XXXIII, 1933, fasc. 1.)

Kim-hak. *Le perroquet doué de sagesse.* Poèmes composés par Kim-hak (en cambodgien). Phom-penh, Editions de la Bibliothèque Royale, 1933. [*Dép.*]

Kim-thạch kỳ duyên 金石奇緣. [*Don de M. Midan.*]

M. Kokin et G. Papajan. *La structure agraire de la Chine ancienne* (en russe). Leningrad, 1930. (Travaux de l'Institut Oriental de Leningrad. 38.) [*Ech.*]

K. Kostaneanțh. *Vimakan Taregir Thowthak joṭovaṭoy ardanagrowtheanṭh hayoṭh.* Petropoli, Typis Academiae Caesareae Scientiarum, 1913. (Bibliotheca Armeno-Georgica. II.) [*Id.*]

Anatol M. Kotenev. *New Lamps for Old, An Interpretation of Events in Modern China and whither they lead.* Shanghai, North-China Daily News and Herald Ltd, 1931.

Id. *Shanghai: Its Mixed Court and Council Material relating to the History of the Shanghai Municipal Council and the History, Practice and Statistics of the International Mixed Court. Chinese modern law and Shanghai municipal land regulations and bye-laws governing the life in the settlement.* Shanghai, North-China Daily News & Herald, 1925.

Id. *Shanghai: Its Municipality and the Chinese being the History of the Shanghai Municipal Council and its Relations with the Chinese, the Practice of the International Mixed Court and the Inauguration and Constitution of the Shanghai Provisional Court.* Shanghai, North-China Daily & Herald, 1927.

Kouo li Pei-p'ing t'ou-chou kouan t'ö ts'ang Ts'ing nei-ko ta k'ou yu-t'ou mou-lou 國立北平圖書館特藏清內閣大庫輿圖目錄, 1932. [*Ech.*]

Kouo li Pei-p'ing t'ou-chou kouan yu-t'ou pou k'ai kouang 國立北平圖書館輿圖部概況, 1934. [*Id.*]

Kou yi chou lou ts'ong tsi 古逸書錄叢輯 [*Id.*]

E. Kovalevskij. *Putsestvie v Kitay Reise nach China.* St.-Petersburg, 1853.

J. Kunst. *Een en Ander over den Vorstenlandschen Gamelan.* S. l. n. d. [*Don de M. P. Mus.*]

Id. *Oude Westersche Liederen uit Oostersche Landen.* Bandoeng, A. C. Nix, 1934. [*Ech.*]

Katsumi Kuroita 黑板勝美. *Nanyō ni okeru Nihon kankei shiryō iseki ni tsukite* 南洋に於ける日本關係史料遺蹟に就きて, « Sur les vestiges et documents historiques relatifs au Japon dans la mer du Sud », (*Keimei-kai dai-nijū-shichi-kai kōen-shū* 啓明會第二十七回講演集, 1928, Tōkyō. Keimei-kai 啓明會. [*Don de M. S. Iwafu.*]

Masahiko Kuroya. *On the Types of Cholera Vibrio of the Shanghai Epidemic of 1932.* I Report, 1932. Second Report, 1933. Shanghai. (The Journal of the Shanghai Science Institute. Section III. Vol. I, n°s 1, 4.) [*Don.*]

Ku Shih pien (*Symposium on ancient chinese history*). Vol. IV (*The Philosophers*), edited by Lo Ken-tse, 1933.

H. Perrier de La Bathie. *Melastomaceae*. Tananarive, G. Pitot, 1934. (Catalogue des plantes de Madagascar.) [*Ech.*]

Id. *Podostemaceae et Hydrostachyaceae*. Tananarive, G. Pitot, 1934. (Catalogue des plantes de Madagascar.) [*Id.*]

Alfred Lacroix. *Contribution à la connaissance de la composition chimique et minéralogique des roches éruptives de l'Indochine*. Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1933. (Bulletin du Service Géologique de l'Indochine. Vol. XX. Fasc. 3.) [*Dép.*]

Joannes de Laet. *Iaerlyck Verhael van de Verrichtingen der Geoctroyeerde West-Indische Compagnie in derthien Boecken*. Uitgegeven door S. P. l'Honoré Naber. Vol. II. 's-Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1934.

C. Lamberton. *Contribution à la connaissance de la Faune subfossile de Madagascar. Lémuriens et Ratites. Archaeoindris-Chiromys-Megaladapis-Omoplates des Lémuriens subfossiles. Les Mullerornis*. Tananarive, Imprimerie moderne de l'Emyrne, 1934. (Mém. de l'Ac. malgache, fasc. XVII.) [*Ech.*]

The Laṅkāvatāra sūtra, a Mahāyāna Text. Translated for the first time from the original sanskrit by Daisetz Teitaro Suzuki. London, George Routledge and Sons, 1932.

P. A. Lapicque. *Le port du Tonkin*. Conférence faite à la Société de Géographie de Hanoi le 22 février 1932. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1932. (Cahiers de la Société de Géographie de Hanoi. 22e cahier.) [*Don.*]

R. Lataste. *Contribution à l'étude des ports du Golfe du Tonkin*. Haiphong, Imprimerie Commerciale du « Colon Français », 1934. (La Revue du « Colon Français ». N° 4, Oct. 1934.) [*Ech.*]

B. Laufer. *Esquisse de la littérature mongole*. Traduction de V. A. Kazakevic. Leningrad, 1927. (Travaux de l'Institut Oriental de Leningrad. 20.) [*Id.*]

Bimala Churn Law. *Geography of Early Buddhism*. London, Kegan Paul, Trench, Trubner, 1932.

Id. *A History of Pali Literature*. Vol. 1-2. London, Kegan Paul, Trench, Trubner, 1933.

Id. *Reviews & Opinions on Works*. Calcutta, Bharati Printing Works, 1934. [*Don.*]

Narendra Nath Law. *Studies in Indian History and Culture*. London, Luzac, 1925. (Calcutta Oriental Series. 18.)

J. Leandri. *Chenopodiaceae*. Tananarive, G. Pitot, 1934. (Catalogue des plantes de Madagascar.) [*Ech.*]

Id. *Thymelaeaceae*. Tananarive, G. Pitot, 1934. (Catalogue des plantes de Madagascar.) [*Id.*]

Viktor Lebzelter. *Eingeborenenkulturen in Südwest- und Südafrika. Wissenschaftliche Ergebnisse einer Forschungsreise nach Süd- und Süd-Westafrika in den Jahren 1926-1928*. Leipzig, Karl W. Hiersemann, 1934.

Marcel Leger. *Les causes de la cécité en Chine*. Paris, Masson, 1931. (Extrait du Bulletin de la Société de Pathologie Exotique. Tome XXIV. N° 4.) [*Ech.*]

Ernst Leumann. *Das nordarische (sakische) Lehrgedicht des Buddhismus*. Text und Übersetzung von Ernst Leumann. Aus dem Nachlass herausgegeben von Manu Leumann. Fasc. 1-2. Leipzig, F. A. Brockhaus. (Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes. XX, 1-2.) [*Id.*]

Louis LIGETI. *Rapport préliminaire d'un voyage d'exploration fait en Mongolie chinoise, 1928-1931.* Budapest, Société Kőrösi-Csoma, 1933.

LI KEN-YUAN 李根源. *Ming Tien-nan wou ming-tch'en yi tsi* 明滇南五名臣遺集(雲南叢書集部). [*Don de M. G. Cordier.*]

A List of Publications of the National Library of Peiping. Peiping, National Library of Peiping, 1934. [*Ech.*]

List of Scientific Periodicals in the Library of the Shanghai Science Institute. August, 1934. [*Don.*]

N. N. LIXACEV. *Matériaux pour l'histoire de la sphragistique byzantine et russe.* Fasc. 1 (en russe). Leningrad, 1928. (Travaux du Musée de Paléographie. I.) [*Ech.*]

Friedrich LORENTZ. *Die Kaschubischen Ortsnamen nebst Ableitungen.* Berlin, Akademie der Wissenschaften, 1933. (Abh. der Preuss. Akad. der Wissens., Philos.-hist. Klasse. 1933. N° 4.) [*Id.*]

Ferdinand LOT. *Nennius et l'Historia Brittonum. Etude critique suivie d'une édition des diverses versions de ce texte.* Paris, H. Champion, 1934. (Bibl. Ecole Hautes-Etudes., Sc. hist. et philol., 263.) [*Id.*]

Albert LOUPPE. *Muongs de Cua-Rao. Etude monographique.* Vinh, Imprimerie Nguyễn-đức-Tú, 1934. [*Don de l'auteur.*]

Grégoire LOZINSKI. *La Bataille de Caresme et de Charnage. Edition critique avec introduction et glossaire.* Paris, H. Champion, 1933. (Bibl. Ec. Hautes-Etudes. Sc. hist. et philol., 262.) [*Ech.*]

Inna LUBIMENKO. *Les relations commerciales et politiques de l'Angleterre avec la Russie avant Pierre le Grand.* Paris, Librairie Ancienne Honoré Champion, 1933. (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes. Sc. hist. et philol. 261.) [*Id.*]

Alessandro LUZIO. *Documenti degli Archivi di Mantova asportati dagli Austriaci.* Milano, Ulrico Hoepli, 1917. (Memorie del R. Istituto Lombardo di Sc. e Lettere. Cl. di Lettere, Sc. Morali e Storiche. Vol. XXIV, fasc. 1.) [*Id.*]

Stanislas LYONNET. *Le parfait en arménien classique, principalement dans la traduction des Evangiles et chez Eznik.* Paris, E. Champion, 1933. (Collection linguistique. XXXVII.)

Cl. MADROLLE. *Indochine du Nord. Tonkin. Annam. Laos.* 2e édition. Paris, Hachette, 1925. (Guides Madrolle.) [*Don de M. G. Cœdès.*]

ID. *Indochine du Sud. De Marseille à Saigon : Djibouti. Ethiopie. Celyan. Malaisie. Cochinchine. Cambodge. Bas-Laos. Sud-Annam. Siam.* Paris, Hachette, 1926. (Guides Madrolle.) [*Id.*]

The Mahābhārata for the first time critically edited by Vishnu S. SUKTHANKAR. Ādiparvan : Vol. I, fasc. 7. Poona, Bhandarkar Oriental Research Institute, 1933.

Mahâjanaka Jâtaka. Vientiane, Imprimerie du Gouvernement. [*Dép.*]

R. C. MAJUMDAR. *La paléographie des inscriptions du Champa.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1932. (Extrait du Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, tome XXXII, fascicule 1.)

ID. *Les rois Śailendra de Suvarṇadvīpa.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1933. (Extr. du BEFEO., t. XXXIII, fasc. 1.)

G. R. MALKANI. *Ajñāna,* by G. R. MALKANI, R. DAS, T. R. V. MURTI. London, Luzac, 1933. (Calcutta Oriental Series. 26.)

Louis MALLERET. *L'Exotisme Indochinois dans la Littérature Française depuis 1860.* Paris, Larose, 1934.

Carroll Brown Malone. *History of the Peking Summer Palaces under the Ch'ing Dynasty*. Urbana, University of Illinois, 1934. (University of Illinois Bulletin.) [*Don.*]

Y. Manandean. *Meknowthiwn Storogowtheanihn Aristoteli anlayeal Ēliasi Imastasiri*. Petropoli, Typis Academiae Caesareae Scientiarum, 1911. (Bibliotheca Armeno-Georgica. I.) [*Ech.*]

Manuel de l'archiviste. Instructions pour l'Organisation et le Classement des Archives de l'Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1934. (Gouvernement Général de l'Indochine. Direction des Archives et des Bibliothèques.) Cf. *supra*, p. 639.

Man wen chou-tsi lien ho mou-lou 滿文書籍聯合目錄.

A. V. Marakueff. *The Digest of Literature on Ginseng*. Vladivostok, 1932. (Bull. of the Far Eastern Branch of the Academy of Sc. of the U.R.S.S., 1932, 3-4.) [*Don de l'auteur.*]

Id. *Mery i vesy v Kitae. Weights and Measures in China*. Vladivostok, 1930. (The Transactions of the Far Eastern Research Institute. II.)

W. Marçais. *Textes arabes de Takroûna*. Transcription, traduction annotée, glossaire par W. Marçais et Abderrahman Guiga. I, *Textes, transcription et traduction annotée*. Paris, Imprimerie Nationale, 1925. (Bibl. Ecole des Langues orientales vivantes. VIII.) [*Ech.*]

Id. *Textes arabes de Tanger*. Transcription, traduction annotée, glossaire par W. Marçais. Paris, Imp. Nat., 1911. (Bibl. Ec. Langues orientales vivantes. IV.) [*Id.*]

Benjamin March. *Standards of Pottery Description*. With an Introductory Essay by Carl E. Guthe. Michigan, University of Michigan Press, 1934. (Occasional Contributions from the Museum of the Anthropology of the University of Michigan, n° 3.) [*Id.*]

N. Ja. Marr. *La méthode d'un enseignement linguistique à l'échelle universelle et la langue abkhade* (en russe). Leningrad, 1928. (Travaux de l'Institut Oriental de Leningrad. 28.) [*Id.*]

François Martin. *Mémoires de François Martin, fondateur de Pondichéry (1665-1694)*, publiées par A. Martineau. Vol. I-III. Paris, Société de l'histoire des Colonies Françaises, 1931-1934. (Bibliothèque d'histoire coloniale.)

Mātṛkābheda-Tantram. Edited by Chintamani Bhattacharya. Calcutta, Metropolitan Printing, 1933. (Calcutta Sanskrit Series. N° VII.)

Nobuhiro Matsumoto 松本信廣. *Indoshina no bunka* 印度支那の文化, dans *Tōyō shisō* 東洋思想. *Iwanami kōza* 岩波講座. Tōkyō, Iwanami shoten, 1934. [*Don de l'auteur.*]

Somerset Maugham. *Le Fugitif*. Texte français de Mme E. R. Blanchet. Paris, Les Editions de France, 1933. [*Don de M. V. Goloubew.*]

Id. *Le Paravent chinois*. Texte français de Mme E. R. Blanchet. 32e édition. Paris, Les Editions de France, 1933. [*Id.*]

Yi-Pao Mei. *Motse, the Neglected Rival of Confucius*. London, Arthur Probsthain, 1934. (Probsthain's Oriental Series. Vol. XX.)

A la mémoire de M. Pierre Pasquier. Gouverneur Général de l'Indochine. Plaquette éditée par l'Institut bouddhique. Phnom-penh, 1934. [*Dép.*]

E. Ménétrier. *Le Vocabulaire cambodgien dans ses rapports avec le sanscrit et le pâli*. Phnom-penh, Imp. du Protectorat, 1933. [*Don.*] Cf. *BEFEO.*, XXXIII, 934.

Meng Fan-ju 孟方儒. *Han-yin wen tzu lui-tsan. Classified collection of inscriptions from seals of the Han Dynasty* 漢印文字類纂. 1933.

Etienne Michon. *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.* Séance publique annuelle du vendredi 25 novembre 1932, Discours de M. Etienne Michon, Président. Paris, Firmin-Didot, 1932. (Institut de France.) [*Don de l'éditeur.*]

P. Midan. *La Pagode des Clochetons et la Pagode Barbé (Contribution à l'histoire de Saigon-Cholon).* Saigon, Imprimerie de l'Union, 1934. (Editions de l'Asie Nouvelle.) [*Don de l'auteur.*]

Milindapañha. Traduit du pâli en cambodgien par Préas Uttama Munî Oum-Sou. Vol. II. Phnom-penh, Bibliothèque royale, 1934. [*Dép.*]

The Milindapañho, being dialogues between King Milinda and the Buddhist sage Nāgasena. The Pāli Text, Edited by V. Trenckner. London, The Royal Asiatic Society, 1928. (James G. Forlong. Fund. Vol. V.)

Min hien Ho che tseng p'in tchan-lan houei 閩縣何氏贈品展覽會. Kouo li Pei-p'ing t'ou-chou kouan 國立北平圖書館, 1934. [*Ech.*]

Ellis H. Minns. *Scythians and Greeks. A Survey of Ancient History and Archaeology on the North Coast of the Euxine from the Danube to the Caucasus.* Cambridge, University Press, 1913. [*Don de l'auteur.*]

The Minor Anthologies of the Pāli Canon. Re-Edited and Translated by Mrs. Rhys Davids. Part I. London, Humphrey Milford, 1931. (Sacred Books of the Buddhists, 8.)

Monumenta Cartographica. Reproductions of unique and rare maps, plans and views in the actual size of the originals; accompanied by cartographical monographs. Edited by F. C. Wieder. Vol. V. Hague, Martinus Nijhoff, 1933.

Tamezo Mori. *The Fresh Water Fishes of Jehol.* Tōkyō, 1934. (Report of the First Scientific Expedition to Manchoukuo. Section V. Part 1.) [*Don.*]

A. S. Morozov. *Index bibliographique sur la République Karakalpak* (en russe). Tourtkoul, 1932. (Travaux de l'Institut des Recherches scientifiques des Karakalpak. Section historique. Bibliographie. Fasc. I.) [*Don.*]

Probhat Kumar Mukherji. *Indian Literature in China and the Far East.* Calcutta, 1931. (Greater India Soc. V.) [*Ech.*]

W. C. Muller. *Inhoudsopgave van de artikelen in de Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederl.-Indië.* Deel I (1853) tot en met deel 90 (1933) met Alphabetisch Register. 's-Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1933. [*Ech.*]

Paul Munier. *Gia-long. La vie prodigieuse d'un grand roi.* Conférence faite à la Société de Géographie de Hanoi le 18 novembre 1932. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1932. (Cahiers de la Société de Géographie de Hanoi, 23e cahier.) [*Don.*]

Paul Mus. *L'Inde vue de l'Est. Cultes indiens et indigènes au Champa.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1934. [Extr. du *BEFEO.*, XXXIII.]

Takenoshin Nakai and Masao Kitagawa. *Plantae Novae Jeholenses I.* Tōkyō, 1934. (Report of the First Scientific Expedition to Manchoukuo. Section VI. Part 1. June-October, 1933.) [*Don*]

Manzō Nakao. *Notes on « Shiao-hsing Hsiao-ting Ching-shih Chêng-lei Pei-chi Pên-ts'ao ». (The Ancient Chinese Materia Medica revised in the Sung Dynasty Shao-hsing period [1131-1162].)* Shanghai, 1933. (The Journal of the Shanghai Science Institute. Section III. Vol. I, nº 1.) [*Don.*]

Manzô NAKAO and Kwong-fong TSENG. *On the chemical Composition of Daphne Genkwa.* Shanghai, Yu Shing Fong, 1933. (The Journal of the Shanghai Science Institute. Section I. Vol. I, nº 1.) [*Don.*]

Nguyễn-văn-NAM. *Cô Tân. Mademoiselle Tân (ou une jeune fille moderne).* Comédie. Hanoi, Lạc-hồng thư-xã, 1935. [*Don de l'auteur.*]

Nampyōki 南漂記. *Naufrage dans le Sud.* Traduit, avec une introduction et des notes, par Mme MURAMATSU-GASPARDONE. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1933. (BEFEO., t. XXXIII, fasc. 1.)

Nandikeśvara's Abhinaya-Darpaṇam. A Manual of Gestures and Postures used in Hindu Dance and Drama. Edited by Manomohan GHOSH. Calcutta, Metropolitan Printing, 1934. (Calcutta Sanskrit Series. Nº V.)

Nītiçāstra. Oud-Javaansche tekst met vertaling uitgegeven door R. Ng. Dr. POERBATJARAKA. Bandoeng, A. C. Nix, 1933. (Bibliotheca Javanica. 4.) [*Ech.*]

Shichiroku NOMURA. *A Simple Method of Measuring the Mechanical Activity of Cilia* by Shichiroku NOMURA and Gunji TOMITA. Shanghai, 1933. (The Journal of the Shanghai Science Institute. Section IV. Vol. I, nº 3.) [*Don.*]

Notice sur le deuxième territoire militaire du Tonkin, Chef-lieu Cao-bằng, à 292 km. de Hanoi., S. l. n. d. [*Don de M. P. Mus.*]

Notice sur le 2e territoire militaire et la région de Cao-bằng. Hanoi, Lê-văn-Tân, 1932. [*Id.*]

Nyāyāmṛta & Advaitasiddhi with Seven Commentaries. Edited by ANANTAKRISHNA SASTRI. Part I. Calcutta, Metropolitan Printing, 1934. (Calcutta Sanskrit Series. Nº IX.)

E. OBERMILLER. *Analysis of the Abhisamayālaṃkāra.* Fasc. I. London, Luzac, 1933. (Calcutta Oriental Series. Nº 27.)

S. F. OLDENBOURG. *Recueil de mémoires à Serge Fedorovic d'Oldenbourg pour le jubilé de son activité scientifique 1882-1932* (en russe). Leningrad, Editions de l'Académie des Sc. de l'U. R. S. S., 1934. [*Ech.*]

Mgr. OLICHON. *Pie XI et les Missions.* Conférence prononcée le 21 mai 1928, dans la Salle des Sociétés Savantes, à Paris. Paris, Bloud & Gay, 1928. (Six conférences sur S. S. Pie XI. Nº II.) [*Don de M. P. Mus.*]

Nils PALMGREN. *Kansu Mortuary Urns of the Pan Shan and Ma Chang Groups.* Peiping, Geological Survey of China, 1934. (Geological Survey of China. Palaeontologia Sinica. Ser. D. Vol. III, fasc. 1.) [*Don.*] Cf. *supra*, p. 700.

Henri PARMENTIER. *L'art présumé du Fou-nan.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1932. (Extrait du Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, tome XXXII, fasc. 1.)

ID. *Notes d'archéologie indochinoise.* IX, *Nouveaux tambours de bronze.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1932. (Extrait du Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, tome XXXII, fasc. 1.)

P. PASQUIER. *Discours prononcé le 27 novembre 1933 à la session ordinaire du Conseil de Gouvernement de l'Indochine.* Hanoi, Lê-văn-Tân, 1933. [*Dép.*]

Etienne PATTE. *Notes sur le préhistorique indochinois.* V. *Le kjökkenmödding néolithique de Đa-bút et ses sépultures (Province de Thanh-hoá, Indochine).* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1932. (Bulletin du Service Géologique de l'Indochine. XIX. 3.) [*Id.*]

Pāyāsirājañña sūtra (Dīgha Nikāya Mahāvagga). Traduit du pāli en cambodgien par Préas Mahā NAND. Phnom Penh, Editions de l'Institut bouddhique, 1934. [*Id.*]

E. K. Pekarskii. *Slovar't yakutskago yazyka.* Fasc. II-VIII. Saint-Pétersbourg, 1909-1926. [*Ech.*]

Peter Floris. His Voyage to the East Indies in the Globe, 1611-1615. The Contemporary Translation of his Journal. Edited by W. H. Moreland. London, The Hakluyt Society, 1934. (The Hakluyt Society. 2d Series, LXXIV.)

Charles Petit-Dutaillis. *La monarchie féodale en France et en Angleterre.* Xe-XIIIe siècle. Corbeil, Imprimerie Crété, 1933. (L'Evolution de l'Humanité. 41.)

Le P. Louis Pfister. *Notices biographiques et bibliographiques sur les Jésuites de l'ancienne Mission de Chine. 1552-1773.* Tome I. XVIe & XVIIe siècles. Changhai, Imprimerie de la Mission catholique, 1932. (Variétés sinologiques. N° 59.) [*Ech.*]

Partap Singh Phullar and Ajaib Singh Gulzar. *Cost of Ginning and Pressing Cotton in the Punjab.* Lahore, C. & M. Gazette, 1934. (The Board of Economic Inquiry, Punjab. Publication n° 36.) [*Id.*]

Maha Pin. *La dent sacrée.* Poème composé par Maha Pin (en cambodgien). Phnom Penh, Editions de la Bibliothèque Royale, 1934. [*Dép.*]

Id. *Vers l'Illumination...* Poème bouddhique (en cambodgien). Phnom Penh, Editions de l'Institut Bouddhique, 1934. [*Id.*]

Id. *Vers l'Illumination...* Poème bouddhique composé par Maha Pin, adapté du cambodgien en français par Pen Khun Ning. Phnom Penh, Bibliothèque Royale, 1934. [*Id.*]

Virgile Pinot. *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France (1640-1740).* Paris, Paul Geuthner, 1932.

Id. *Documents inédits relatifs à la connaissance de la Chine en France de 1685 à 1740.* Paris, Paul Geuthner, 1932.

A. Vayson de Pradenne. *Les fraudes en archéologie préhistorique avec quelques exemples de comparaison en archéologie générale et sciences naturelles.* Paris, Emile Nourry, 1932. [*Don de M. P. Mus.*]

P'rä Račäp'ongsavädan. (Annales du Siam.) Edition royale. (Mss.)

Programme des fêtes du couronnement de S. M. Préa Bat Samdach Préa Sisowathmonivong, roi du Cambodge. Texte cambodgien. Phnom Penh, Imprimerie du Gouvernement. [*Don de M. P. Mus.*]

Jean Przyluski. *Bouddhisme et Upaniṣad.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1932. (Extrait du Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, tome XXXII, fasc. 1.)

Puṇṇovāda Sûtra. Traduit du pâli en cambodgien par l'Achar Chhim Soum. Phnom-penh, Edition de l'Institut Bouddhique, 1934. [*Dép.*]

Račath'irat. (Mss.)

Bhai Mul Raj. *An Economic survey of the Haripur and Mangarh Taluqas of the Kangra district of the Punjab inquiry,* conducted by Bhai Mul Raj, under the supervision of H. Calvert. Lahore, Civil and Military Gazette, 1933. (The Board of Economic Inquiry Punjab. Publication n° 9.) [*Ech.*]

T. N. Ramachandran. *Tiruparuttikunram and its temples with appendices on Jaina units of measurement and time, cosmology and classification of souls.* Madras, The Superintendent, Government Press, 1934. (Bulletin of the Madras Government Museum. Vol. I, part 3.) [*Don.*]

Rao Sahib G. V. Ramamurti. *English-Sora Dictionary.* Madras, The Superintendent, Government Press, 1933. [*Don de M. G. Cœdès.*] Cf. *BEFEO.*, XXXIII, 1013.

Recueil de l'Association de Recherches scientifiques pour l'étude des problèmes nationaux et coloniaux (en russe). N° 6 (21). Moscou, Niankp., 1934. [*Ech.*]

Recueil sogdien (en russe). Leningrad, 1934. (Académie des Sciences.) [*Ech.*]

Réglementation de l'enseignement privé en Indochine. Hanoi, Trung Bắc tân văn, 1934. (Extrait du Bulletin général de l'Instruction Publique.) [*Dép.*]

Ṛgveda-Saṃhitā with the Commentary of Sāyaṇāchārya. Vol. I, Mandal I. Poona, Navin Samarth Vidyala's Samarth Bharat Press, 1934. (Tilak Maharashtra University, Vaidic Samshodan Mandal, Vedic Research Institute.)

Ernest Tatham Richmond. *Moslem Architecture, 623 to 1516, some Causes and Consequences.* London, The Royal Asiatic Society, 1926. (James G. Forlong Fund, III.)

Henri Rivière. *Correspondance politique du Commandant Rivière au Tonkin (Avril 1882-Mai 1883).* Publiée avec une introduction et des notes par André Masson. Paris, Editions d'Art et d'Histoire, Hanoi, Lê-văn-Tân, 1933. (Société de Géographie. Section des Amis du Vieux Hanoi.) [*Don de M. G. Cœdès.*]

B. A. Romanov. *La Russie en Mandchourie (1892-1906)* (en russe). Leningrad, Edition de l'Institut Oriental, 1928. (Travaux de l'Institut Oriental de Leningrad. 26.) [*Ech.*]

A. A. Romaskevic. *Dictionnaire persan-russe pour la presse persane contemporaine en exemples* (en russe). Fasc. 1-2. Leningrad, 1931. (Travaux de l'Institut Oriental de Leningrad. 40.) [*Id.*]

Id. *La presse persane contemporaine en exemples* (en russe). Fasc. 2. Leningrad, 1931. (Travaux de l'Institut Oriental de Leningrad. 39.) [*Id.*]

P. Rouede et A. Lacombe. *Nouveau dictionnaire français-italien et italien-français.* Paris, Garnier frères.

Francis Ruellan. *La Mandchourie. Esquisse de quelques problèmes géographiques.* Paris, 1933. (Association française pour l'avancement des sciences.) [*Don de l'auteur.*]

Ruishū kokushi 類聚國史, 卷百七十一. (*Sōnkyōkaku-sōsho* 尊經閣叢書). Tōkyō, Ikutoku-zaidan 育德財團, 1933-1934. [*Don.*]

Saddharmapuṇḍarīka. Edited by H. Kern and Bunyiu Nanjio. Fasc. 1, 3, 4. St.-Pétersbourg, Académie Impériale des Sciences, 1908-1910. (Bibliotheca Buddhica. X.)

Daya Ram Sahni. *Guide to the Buddhist Ruins of Sarnath with seven plates.* 1ère édition. Delhi, 1933. (Archaeological Survey of India.) [*Ech.*]

Yūkichi Sakurai 櫻井祐吉. *Annan bōekika Kadoya Shichirōbē* 安南貿易家角屋七郎兵衞, avec appendice: Matsumoto ichizoku. Tōkyō, 1929. [*Don de M. Matsumoto Nobuhiro.*]

Albert Sallet. *Exemple curieux d'anomalie végétale observé en Annam.* Toulouse, Henri Basuyau, 1934. (Extrait du Bulletin de la Soc. d'histʳ. naturelle de Toulouse, t. LXVI, 1934, 1ᵉʳ trimestre.) [*Don de l'auteur.*]

Id. *Les plantes médicinales de l'Indochine. Un anthelmintique d'Asie: le « Quisqualis indica » L. (Combrétacées).* Paris, A. Maretheux et L. Pactat, 1934. (Bulletin des Sciences Pharmacologiques. T. XLI, nº 2. Février 1934.) [*Id.*]

H. Sarmā. *Padmapurāṇa and Kālidāsa.* Calcutta, Sukhamoy Mitra, 1925. (Calcutta Oriental Series. 17.)

Sutezō Satō. *Alteration of Talc and Antigorite to Leuchtenbergite in the Metamorphosed Dolomite of the Matenrei System, North Korea.* Shanghai, 1933. (The Journal of the Shanghai Science Institute. Section II, Vol. I, nº 3.) [*Don.*]

J. Sauvaget. *« Les perles choisies » d'Ibn Ach-Chihna. Matériaux pour servir à l'histoire de la ville d'Alep.* Tome I. Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1933. (Mémoires de l'Institut Français de Damas.) [*Ech.*]

St. Schayer. *Zagadnienie elementow niearyjskich w buddyzmie indyjskim (Pre-Aryan Elements in Indian Buddhism).* Cracovie, 1934. (Bull. de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres.) [*Don de l'auteur.*]

Alfred Schmitt. *Probe eines Wörterbuchs der sprachwissenschaftlichen Terminologie den Sprachwissenschaftlern zur Begutachtung.* Mit einem Vorwort von Leo Weisgerber. Berlin und Leipzig, Walter de Gruyter, 1933. (Beiheft zum LI. Band der Indogermanischen Forschungen.)

Le P. Wilhelm Schmidt. *Der Ursprung der Gottesidee, eine historisch-kritische und positive Studie. Vol. V, Nachträge zu den Religionen der Urvölker Amerikas, Asiens u. Australiens.* Münster, Aschendorffsche Verlagsbuchdandlung, 1934.

F. M. Schnitger. *De Mendoet-Tempel op Java.* (Overgedrukt uit Elsevier's Geïllustreerd Maandschrift, April 1933.) [*Don de l'auteur.*]

Le P. L. Schram. *Le mariage chez les T'ou-Jen du Kan-Sou (Chine).* Changhai, Imprimerie de la Mission catholique, 1932. (Variétés sinologiques. N° 58.) [*Ech.*]

Le P. Arthur Segers. *La Chine. Le peuple, sa vie quotidienne et ses cérémonies.* Tongres, Imp. G. Michels-Broeders, 1932.

Mlle L. Selleger. *L'orchestre javanais ou « Gamelan ».* Conférence faite à la Société de Géographie de Hanoi le 5 décembre 1932. Hanoi, l'Eveil de l'Indochine, 1933. (Cahiers de la Société de Géographie de Hanoi, 24e cahier.) [*Don.*]

Id. *De Kunstnijverheid van Tonkin.* Het artikel werd welwillend afgestaan door de Java-Bode.

Comte de Semallé. *Quatre ans à Pékin. Août 1880-Août 1884. Le Tonkin.* Paris, Gabriel Enault, 1934.

D. V. Semenov. *Chrestomathie de la langue arabe parlée (Dialecte syrien)* (en russe). Leningrad, 1929. (Travaux de l'Institut Oriental de Leningrad. 32.) [*Ech.*]

Servus. *Locutions modernes. Dialecte cantonnais.* Hongkong, Imprimerie de la Société des Missions Etrangères, 1934. [*Don de la Maison de Nazareth.*]

André Seyrig. *Les Ichneumonides de Madagascar. II. Ichneumonidae Tryphoninae et Supplément aux I. Pimplinae.* Tananarive, G. Pitot, 1934. (Mémoires de l'Académie Malgache. XIX.) [*Ech.*]

Farzand Ali Shah. *Economics of Gut Making in the Punjab.* Inquiry conducted by Farzand Ali Shah. Under the supervision of R. A. Foster. Lahore, C. & M. Gazette, 1934. (The Board of Economic Inquiry, Punjab. Publication n° 34.) [*Id.*]

C. I. Shen. *Notes on Ustilaginales from China.* Nanking, The Metropolitan Museum of Natural History, Academia Sinica, 1934. (Sinensia. Vol. IV, n° 10.) [*Ech.*]

Sadahiko Shimada and Kōsaku Hamada. *Nan-Shan-Li. Report upon the Excavation of the Brick-Tombs of the Han Dynasty at the Foot of Mt. Lao-T'ieh, near Port Arthur, South Manchuria.* Tōkyō, The Toa-Kokogaku-Kai or the Far Eastern Archaeological Society, 1933. (Archaeologia Orientalis. Vol. III.) [*Don.*]

Saburô Shimizu. *Note on two interesting Senonian Ammonites from Hokkaido and South Saghalin.* Shanghai, 1933. (The Journal of the Shanghai Science Institute. Section II. Vol. I, n° 2.) [*Id.*]

Izuru Shinmura 新村出. *Zoku namban kōki* 續南蠻廣記. Tōkyō, Iwanami shoten, 1925. [*Don de M. Sugimoto Naojirō.*]

John SHRYOCK. *The Temples of Anking and their cults. A Study of Modern chinese religion.* Paris, 1931.

Siamese Chintz. [*Don de M. Miki.*]

SIE KOUO-TCHENG 謝國楨. *Ts'ing tch'ou che leao* 清初史料. Kouo li Pei-p'ing t'ou-chou kouan 國立北平圖書館, 1933. [*Ech.*]

Randhir SINGH. *An economic Survey of Kala Gaddi Thamman* (*Chak 73 G. B.*). *A village in the Lyallpur district of the Punjab Inquiry*, conducted by Randhir SINGH. Under the supervision of W. ROBERTS. Lahore, C. & M. Gazette, 1932. (The Board of Economic Inquiry Punjab. Punjab Village Surveys. 4.) [*Ech.*]

Sardar Kartar SINGH. *Finance and Marketing of Cultivators' Wheat in the Punjab. Being the report of investigations in the Lyallpur, Ferozepore and Attock Districts during 1930-31*, by F. A. SHAH and L. R. DAWAR. Under the supervision of S. Kartar SINGH. Lahore, C. & M. Gazette, 1934. (The Board of Economic Inquiry, Punjab. Publication nº 38.) [*Id.*]

ID. *Studies in the Cost of Production of Crops in the Punjab.* Lahore, C. & M. Gazette, 1934. (The Board of Economic Inquiry Punjab. Publication nº 33.) [*Id.*]

Sardar Kartar SINGH and Sardar Arjan SINGH. *Farm Accounts in the Punjab, 1931-1932, 1932-1933. Being the eighth year's accounts of certain farms; with sections on Cost of Well-Irrigation in the Punjab and Cost of Irrigation, by Tube-Well.* Lahore, C. & M. Gazette, 1933-1934. (The Board of Economic Inquiry, Punjab. Publication nos 32, 35.) [*Id.*]

Sher SINGH. *An economic Survey of Naggal. A village in the Ambala district of the Punjab Inquiry*, conducted by Sher SINGH. Under the supervision of H. FYSON. Lahore, C. & M. Gazette, 1933. (The Board of Economic Inquiry Punjab. Punjab Village Surveys. 5.) [*Id.*]

Sip Song liem. Vol. II. (Mss.)

Mahendranath SIRCAR. *Hindu Mysticism according to the Upaniṣads.* London, Kegan Paul, Trench, Trubner, 1934. [*Don de l'éditeur.*]

ŚIVĀDITYA's *Saptapadārthī* (With Three Commentaries). Edited by Amarendra Mohan TARKATIRTHA and Narendra Chandra VEDANTATIRTHA. Calcutta, Metropolitan Printing, 1934. (Calcutta Sanskrit Series. Nº VIII.)

P. E. SKACHOV. *Bibliografija Kitaja. Inventaire systématique des livres et articles de revues sur la Chine publiés en langue russe, 1730-1930* (en russe). Moscou, Leningrad, Edition gouvernementale, sociale, économique, 1932.

Nathan SÖDERBLOM. *The Living God, basal forms of personal religion.* London, Oxford University Press, 1933.

Some Facts about the National Library of Peiping. Peiping, National Library of Peiping, 1934. [*Ech.*]

Max. SORRE et Jules SION. *Méditerranée. Péninsules méditerranéennes.* 1ère partie. *Généralités. Espagne. Portugal*, par Max. SORRE. Paris, Armand Colin, 1934. (Géographie Universelle. VII.)

SOUEN K'AI-TI 孫楷第. *Tchong-kouo t'ong sou siao-chouo chou-mou* 中國通俗小說書目. 1933.

Souvenir des cérémonies traditionnelles du retrait des eaux et des salutations à la Lune qui se déroulent devant la maison flottante royale Damnak-Phé en présence de S. M. Préa Bat Samdach Préa Sisowathmonivong les Mardi 20, Mercredi 21 et Jeudi 22 Novembre 1934. Phnom Penh, Bibliothèque royale du Cambodge, 1934. [*Dép.*]

Śrīharsha. *The Naishadhacarita of Śrīharsha (Cantos I-XXII). Fort the first time translated into English with critical Notes and Extracts from unpublished Commentaries, Appendices and a Vocabulary*, by Krishna Kanta Handiqui. Lahore, The Punjab Sanskrit Book Depot, 1934. (The Punjab Oriental Series. XXIII.)

Sir Aurel Stein. *Archaeological Reconnaissances in Southern Persia*. London and Beccles, William Clowes and Sons, 1934. (Reprinted from The Geographical Journal, vol. LXXXIII, nº 2, February 1934.) [*Don de l'auteur.*]

Id. *The Indo-iranian borderlands: Their Prehistory in the light of Geography and of recent Explorations.* London, Roy. Anthr. Inst., 1934. (Reprinted from the Journ. of the Roy. Anthr. Inst., LXIV, July-December, 1934.) [*Id.*]

Sthiramati. *Madhyāntavibhāgasūtrabhāṣyaṭīkā of Sthiramati. Being a sub-commentary on Vasubandhu's Bhāṣya on the Madhyāntavibhāgasūtra of Maitreyanātha.* Edited by Vidhushekhara Bhattacharya and Giuseppe Tucci. Part I. Calcutta, The Baptist Mission Press, 1932. (Calcutta Oriental Series. Nº 24.)

Studia Indo-Iranica. Ehrengabe für Wilhelm Geiger zur Vollendung des 75. Lebensjahres 1856-21. Juli-1931. Herausgegeben von Walther Wüst. Leipzig, Otto Harrassowitz, 1931.

Sự tích đức Từ thành-tổ. Hanoi, Imprimerie Minsang dit T. B. Cay, 1931. [*Don de la pagode de Sài-sơn.*]

Daisetz Teitaro Suzuki. *Essays in zen Buddhism (Second and Third Series).* London, Luzac, 1933-1934.

Ryūichi Suzuki 鈴木隆一. *Kokugo sakubiki* 國語索引. Kyōto, Tōhō-bunka-gakuin Kyōto kenkyūjo, 1934.

Symposium on Chinese Culture. Edited by Sophia H. Chen Zen. Shanghai, China Institute of Pacific Relations, 1931.

Tableau du commerce extérieur de l'Indochine, année 1933. I, Commerce de l'Indochine avec la France, les colonies françaises et les pays étrangers. II, Navigation internationale. Cabotage. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1934. (Gouvernement Général de l'Indochine. Administration des Douanes et Régies.) [*Dép.*]

Minorou Tagoutchi. *Histoire de l'étude de Mandchourie en France.* Annexe: *Bibliographie de Mandchourie en langue française.* Dairen, Dairen-Bibliothèque, 1933. (Recherches sur les Bibliographies de Mandchourie et de Mongolie. Nº 1.) [*Don.*]

F. L. Tai. *Notes on Chinese Fungi IV.* Nanking, Academia Sinica, 1934. (Sinensia, vol. IV, nº 8.) [*Ech.*]

Id. *A Species of Choanephora with Dichotomously branched conidiophore (Choanephora).* Nanking, Academia Sinica, 1934 (Sinensia, vol. IV, nº 8.) [*Id.*]

Tai K'iong-souen 戴絅孫. *Kouen-ming hien tche* 昆明縣志 (雲南叢書.) [*Don de M. G. Cordier.*]

The Taittirīya Āraṇyaka of the black Yajur Veda, with the Commentary of Sāyaṇāchārya. Edited by Rājendralāla Mitra. Calcutta, C. B. Lewis, 1872. (Bibliotheca Indica.)

Tamil Lexicon. Published under the authority of the University of Madras. Vol. V, fasc. 2, 3, 4; Vol. VI, fasc. 1. Madras, The Madras Law Journal Press, 1932-1934.

S. T. Tang. *Descriptions of three new species of the Nematodmorpha of Fukien.* Nanking, Academia Sinica, 1934. (Sinensia, vol. IV, nº 7.) [*Ech.*]

T'ang Ki-yao 唐繼堯. *Kong yu sing lan* 公餘省覽. [*Don de M. G. Cordier.*]

Mme Tardieu-Blot. *Natalité et obstétrique en Indochine.* Paris, Le François, 1934. [*Don de l'auteur.*]

Emile TAVERNIER. Compte-rendu critique de *La Part de l'encens et du feu* de M. DƯƠNG-TẤN-TÀI. Hanoi, Lê-văn-Tân, 1934. (Extrait du Bulletin de la Société d'Enseignement Mutuel du Tonkin.) [*Don de l'auteur.*]

ID. *Le Culte des Ancêtres, précédé d'un exposé sur le bouddhisme, le taoïsme et le confucianisme.* Saigon, A. Portail, 1926. (Extrait du Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises. N. S. 1, 2.) [*Id.*]

ID. *Le déclin de l'apogée du règne des Tây-sơn : Les batailles de Qui-nhơn (Janvier-Février 1801).* Hanoi, Imp. Trung-bắc tân-văn, 1934. (Extr. du Bulletin Général de l'Instruction Publique. Juin-Août 1934.) [*Id.*]

TCHANG KIN-YUN 張錦蘊. *King-t'an* 鏡譚 (雲南叢書子部). [*Don de M. G. Cordier.*]

TCHANG TCHE-CHOUEN 張志淳. *Nan-yuan man lou* 南園漫錄 (雲南叢書子部). [*Id.*]

TCHANG TENG-YING 張登瀛. *Yu-chou* 育書 (雲南叢書子部). [*Id.*]

TCHAO WAN-LI 趙萬里. *Kouo li Pei-p'ing t'ou-chou kouan chan-pen chou-mou* 國立北平圖書館善本書目. 1933. [*Ech.*]

Temiyajâtaka. La première des 10 vies antérieures du Bouddha. Thao Temya-koumara. Traduit du Pâli en vers laotiens par MAHA SILA. 1ère édition. Vientiane, Imprimerie du Gouvernement, 1932. [*Dép.*]

S. C. TENG. *Notes on Hypocreales from China.* Nanking, The Metropolitan Museum of Natural History Academia Sinica, 1934. (Sinensia. Vol. IV, nº 10.) [*Ech.*]

ID. *Notes on Hysteriales from China.* Nanking, Academia Sinica, 1933. (Sinensia, vol. IV, nº 6.) [*Id.*]

Auguste THOLANCE. *Discours prononcé le 5 novembre 1934 à la session ordinaire du Conseil des intérêts français économiques et financiers du Tonkin.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1934. [*Dép.*]

A. THOMAZI. *La conquête de l'Indochine.* Paris, Payot, 1934. (Bibliothèque historique.)

T'IEN-TSÊ CHANG. *Sino-Portuguese trade from 1514 to 1644. A synthesis of Portuguese and Chinese Sources.* Leyden, E. J. Brill, 1934.

Henri TIRARD. *Le communisme des Jaunes.* Haiphong, Imprimerie Commerciale du Colon Français, 1934. (La Revue du « Colon Français », nº 3.) [*Ech.*]

ID. *La crise économique en Indochine. Pour la défense du Dân.* Haiphong, Imprimerie commerciale du Colon Français, 1934. (La Revue du Colon Français. 5.) [*Id.*]

Tōhō-bunka-gakuin Kyōto kenkyū-jo kanseki kanmoku 東方文化學院京都研究所漢籍簡目. Kyōto, Tōhō-bunka-gakuin Kyōto kenkyū-jo, 1934. [*Don.*]

Shigeyasu TOKUNAGA. *Natural Science research of the first scientific expedition to Manchoukuo.* Tōkyō, 1934. (Report of the First Scientific expedition to Manchoukuo. Section I, June-October, 1933.) [*Don.*]

Gunji TOMITA. *The Physiology of Ciliary Movement.* Sendai, K. Sasaki, 1934. I, *The Effect of Osmotic Pressure* ; II, *The Effect of Hydrogen Ions.* (Studies from The Department of Biology of the Shanghai Science Institute, nos 3-4.) [*Don.*]

ID. *Titration of Sea Water with HCl, and the Importance of Controlling the CO Tension of Acidified Sea Water.* Shanghai, 1933. (The Journal of the Shanghai Science Institute. Section IV. Vol. I, nº 2.) [*Id.*]

Tôru Tomita. *Olivine-trachyandesitic Basalt from Hsueh-hua-shan Hill, Ching-hsing District, North China.* Shanghai, 1933. (The Journal of the Shanghai Science Institute. Section II, Vol. I, n° 1.) [*Don.*]

Id. *On the so-called Leucite-basalt from Ryûdô, Kankyô-Hokudô, Korea.* Shanghai, 1933. (The Journal of the Shanghai Science Institute. Section II, vol. I, n° 4.) [*Id.*]

André Touzet. *L'économie indochinoise et la grande crise universelle.* Paris, Marcel Giard, 1934. [*Don de M. V. Goloubew.*]

Trinquet. *Rapport sur une mission topographique au plateau d'An-khê.* (Mss.)

Georges Trouvé. *Etude sur le Prei Pràsàt, le Pràsàt Kômnàp et l'édicule qui abritait la cinquième stèle inscrite du Bàrày oriental.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1932. (Extr. du Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, tome XXXII, fasc. 1.)

Zenryû Tsukamoto. *Chinese Buddhism in the Middle Period of the T'ang Dynasty with special reference to Fa-Chao and the doctrine of the Pure Land.* Kyôto, The Academy of Oriental Culture Kyôto Institute, 1933. (Memoir of Tôhô-Bunka-Gakuin Kyôto Kenkyûsho. Vol. IV.) [*Don.*]

Giuseppe Tucci. *Indo-Tibetica. I. « Mc'od Rten » e « Ts'a Ts'a » nel Tibet Indiano ed Occidentale.* Roma, Reale Accademia d'Italia, 1932. (Reale Accademia d'Italia. Studi e Documenti. I.)

Id. *Linee di una storia del materialismo indiano.* Roma, R. Accademia Nazionale dei Lincei, 1924. (Memorie della R. Accademia Nazionale dei Lincei. Cl. di Sc. Morali, Storiche e Filologiche. Vol. XVII, 1923, fasc. VII.)

Hải-vân Nguyễn-đình-Tỵ et Bằng-vân Nguyễn-trọng-Hàn. *Đạo-lý tạp-rao.* Một tập triết-ngôn ngạn-ngữ thuật theo lối ca-rao (Recueil de pensées morales et philosophiques chinoises traduites en vers annamites). Vol. I. 1re édition. Hanoi, Tân-dân thư-quán, 1934. [*Don des auteurs.*]

Um-Pou. *Ephémérides khmères.* Revu par l'Oknha Hora Tipachak (Yok). Phnompenh, Editions de la Bibliothèque Royale, 1934. [*Dép.*]

Union Catalogue of Books in European Languages in Peiping Libraries. Supplement, January, 1931-December, 1932. Edited by the National Library of Peiping. Vol. II. (*Union List of Serials*). Peiping, The National Library of Peiping and The National Tsing Hua University Library, 1933. [*Ech.*]

Union des syndicats touristiques du Nord-Indochine. Statuts. S. l. n. d. [*Don de M. G. Cœdès.*]

D. van Hinloopen Labberton. *Dictionnaire de termes de droit coutumier indonésien.* La Haye, Martinus Nijhoff, 1934. (Union Académique Internationale.)

Joris van Spilbergen. *De reis van Joris van Spilbergen naar Ceylon, Atjeh en Bantam. 1601-1604.* 's-Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1933. (Linschoten-Vereeniging. XXXVIII.)

P. V. van Stein Callenfels. *Le mariage de Draupadî.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1932. (Extrait du Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, tome XXXIII, fasc. 1.)

Vasubandhu. *Abhidharmakośa of Vasubandhu,* Sanskrit Text, with addition of the « Lost Karikas », Sanskrit Gloss, Introd., etc. by R. R. Sanskrityayana. 1933.

Veröffentlichungen des orientalischen Seminars der Universität Tübingen. Abhandlungen zur orientalischen Philologie und zur allgemeinen Religionsgechichte. Herausgegeben von E. LITTMANN und J. W. HAUER. 7. *Metaphysik des Buddhismus*, von Junyu KITAYAMA. Stuttgart-Berlin, W. Kohlhammer, 1934.

Vicitrakarṇikāvadānoddhṛta. A collection of Buddhistic Legends. Nevārī Text. Edited and Translated into English by Hans JÖRGENSEN. London, Royal Asiatic Society, 1931. (Oriental Translation Fund. New Series. XXXI.)

Việt-nam tự-điển. Hội Khai-trí tiến-đức khởi thảo. Fasc. XII-XV, *Dê-Hoan*. Hanoi, Imprimerie Trung-bắc-tân-văn, 1933-1934. Cf. *BEFEO.*, t. XXXIII, p. 997, et *supra*, p. 641.

Paul VIGNAUX. *Justification et prédestination au XIVe siècle. Duns Scot, Pierre d'Auriole, Guillaume d'Occam, Grégoire de Rimini.* Paris, Ernest Leroux, 1934. (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes. Sciences religieuses. XLVIIIe volume.) [*Ech.*]

Francisco VINDEL. *Manual Grafico-Descriptivo del Bibliofilo Hispano-Americano (1475-1850)*. Suplemento Tomo XII. Siglo xv. Londres, Maggs Bros, 1934.

J. Ph. VOGEL. *Additional Prakrit Inscriptions from Nāgārjunikoṇḍa*. Madras, Government Press, s. d. (Epigraphia Indica. Vol. XXI.) [*Don de l'auteur.*]

ID. *Op het Voetspoor van Boeddha*. Haarlem, H. D. Tjeenk Willink & Zoon n. v., 1934. [*Id.*]

E. J. VOUTE. *Systematisch Register op het Tijdschrift van het Koninklijk Nederlandsch Aardrijkskundig Genootschap*. IV. (*Jaargang 1928 tot en met 1933*). Leiden, E. J. Brill, 1934. [*Ech.*]

VYASA (Krishna-Dwaipayana). *The Srimadbhagbatam*. Translated into English Prose from the Original Sanskrit Text by J. M. SANYAL. Vol. III. Parts XII-XIII. Calcutta, B. C. Ghose, 1934.

Lionel WAFER. *A New Voyage & Description of the Isthmus of America*, by Lionel WAFER. With Wafer's secret report (1698) and David's expedition to the gold mines (1704). Edited with Introduction, Notes and Appendices, by L. E. ELLIOTT JOYCE. Oxford, The Hakluyt Society, 1934. (The Hakluyt Society. 2d Series, LXXIII.)

Jacob WASSERMANN. *Gaspar Hauser ou la paresse du cœur*. Paris, Bernard Grasset, 1933. [*Don de M. V. Goloubew.*]

Georges WEILL. *Le Journal. Origines, évolution et rôle de la presse périodique*. Corbeil, Imp. Crété, 1934. (L'Evolution de l'Humanité. Synthèse collective, n° 49.)

A. J. WENSINCK. *Concordance et indices de la tradition musulmane. Les six livres, le Musnad d'Aldārimi, le Muwatta' de Malik; le Musnad de Ahmad Ibn Hanbal*. Livraisons I et II. Leiden, E. J. Brill, 1933-1934. (Union Académique Internationale.)

William Charles WHITE. *Tombs of Old Lo-yang. A Record of the Construction and Contents of a group of Royal Tombs at Chin-ts'un, Honan, probably dating 550 B. C.* Shanghai, Kelly and Walsh, 1934.

Le P. Léon WIEGER. . . . *ismes divers. Syllabus.* Hien-hien, Imprimerie de Hien-hien, 1932. (Chine moderne. Tome X.)

ID. *Moralisme*. Hien-hien, Imprimerie de Hien-hien, 1920. (Chine moderne. Tome IX.)

Richard WILHELM. *Chinesische Wirtschaftspsychologie*. Leipzig, Deutsche Wissenschaftliche Buchhandlung, 1930. (Schriften des Weltwirtschafts-Instituts der Handels-Hochschule Leipzig. Band 5.)

Robert W. Williamson. *Religious and Cosmic Beliefs of Central Polynesia.* Vol. I-II. Cambridge, The University Press, 1933.

R. O. Winstedt & R. J. Wilkinson. *A History of Perak.* Singapore, 1934. [*Ech.*]

Maurice Winternitz. *A History of Indian Literature.* Vol. II. *Buddhist Literature and Jaina Literature.* Translated from the original german by Mrs. S. Ketkar and Miss H. Kohn. Calcutta, University of Calcutta, 1933.

K. Chimin Wong and Wu Lien-teh. *History of Chinese Medicine. Being a Chronicle of Medical Happenings in China from Ancient Times to the Present Period.* Tientsin, The Tientsin Press, 1932.

Alfred C. Woolner. *Introduction to Prakrit.* Calcutta, The Baptist Mission Press, 1928. (Panjab University Oriental Publications.)

Yang Yi-ts'ing 楊一清. *Si tcheng je lou* 西征日錄(雲南叢書二編子部). Yun-nan t'ou-chou kouan. [*Don de M. G. Cordier.*]

W. Perceval Yetts. *The Shang-yin Dynasty and the An-yang Finds.* London, 1933. (Reprinted from the Journ. of the Royal Asiatic Soc., July, 1933.) [*Don de l'auteur.*]

Yuan Kia-kou 袁嘉穀. *King chouo* 經說. [*Id.*]

Yun-nan cheng li kouen houa nim tchong kiao-yu kouan 雲南省立昆華民衆教育館. *Yun-nan pien ti wen t'i yen kieou* 雲南邊地問題研究(民衆叢書之一). Yun-nan ts'ai-tcheng t'ing yin choua kiu 雲南財政廳印刷局, 1933. [*Id.*]

Yun-nan cheng tch'eng ts'iuan t'ou 雲南省城全圖. [*Id.*]

Yun-nan kong tch'an yi lan piao 雲南鑛產一覽表. [*Id.*]

Zee Shen and Itaru Imai. *On the Orbit of Nagata's Comet.* Shanghai, The China Science Corporation, 1933. (The Journal of the Shanghai Sc. Institute. Section I. Vol. I, n° 2.) [*Don.*]

Eduard Zeller. *Die Philosophie der Griechen in ihrer geschichtlichen Entwicklung.* 1ter Teil: Allgemeine Einleitung. Vorsokratische Philosophie. 1te hälfte. 7te Auflage, mit Unterstützung von Franz Lortzing, herausgegeben von Wilhelm Nestle, 1923; 2te hälfte. 6te auflage. Herausgegeben von Wilhelm Nestle, 1920; 2ter Teil: 1te Abt. Sokrates und die Sokratiker. Plato und die alte Akademie. 5te auflage, mit einem Anhang von Ernst Hoffmann: Der gegenwärtige Stand der Platonforschung, 1922; 2te Abt. Aristoteles und die alten Peripatetiker. 4te auflage, 1921; 3ter Teil: 1te Abt. Die nacharistotelische Philosophie, 1te hälfte. 5te auflage, herausgegeben von Eduard Wellemann, 1923; 2te Abt. Die nacharistotelische Philosophie. 5te auflage, 1923. Leipzig, O. R. Resiland.

Zwölfter Bericht der Notgemeinschaft der Deutschen Wissenschaft (Deutsche Forschungsgemeinschaft) umfassend ihre Tätigkeit vom 1. April 1932 bis zum 31. Marz 1933. Berlin, Verlag der Notgemeinschaft der Deutschen Wissenschaft, 1933. [*Ech.*]

Périodiques.

Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften, 1934, nos 1-2.

Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes, t. XIX (1931-1932), fasc. 4; t. XX (1933-1934), fasc. 1-2. [*Ech.*]

Académie des Sciences Coloniales. Comptes rendus des séances, t. XIV (1929-1930). Paris, Société d'Editions géographiques, maritimes et coloniales, 1931. [*Id.*]

Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des Beaux-Arts, t. XVI (1934), fasc. 1-12. [*Ech.*]

Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des Lettres et des Sciences morales et politiques, t. XX (1934), fasc. 1-12. [*Id.*]

Acta Orientalia, vol. XIII (1934), nos 1-4. [*Id.*]

Almanach des Postes, Télégraphes et Téléphones de l'Indochine, 1934.

Analecta Bollandiana, t. LII (1934), nos 1-4. [*Ech.*]

Annales de géographie, t. XLIII (1933), nos 242-245.

Annales de la Faculté de droit d'Aix, 1932, fasc. 23. [*Ech.*]

Annales de la Faculté des Lettres d'Aix, t. XVI (1931-1932). [*Id.*]

Annals of the Bhandarkar Institute, vol. XV (1933-1934), nos 1-4 [*Id.*]

Annuaire administratif de l'Indochine, 1934. [*Dép.*]

Annuaire de l'Académie royale de Belgique, 1934. [*Ech.*]

Annuaire de la littérature agraire de l'U.R.S.S., année 1928, t. I, vol. 3 ; année 1934, fasc. 1. Leningrad, Académie des Sciences de l'U.R.S.S., 1934. [*Id.*]

Annuaire général, 1927. Paris, Larousse, 1927. [*Don de M. G. Cœdès.*]

Annual Bibliography of Indian Archaeology for the year 1932. Leyden, E. J. Brill, 1934. (Kern Institute.) [*Ech.*] Cf. *supra*, p. 646.

Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution showing the operations, expenditures, and condition of the Institution for the year ending June 30, 1930 & 1932. Washington, Smithsonian Institution, 1931 & 1933. [*Id.*]

Annual Report of the Bombay Branch Royal Asiatic Society for 1932. Bombay, Gogate Bros. Press, 1933. [*Id.*]

Thirty-First Annual Report of the Bureau of Science Philippine Islands. For the year ending December 31, 1932. Manila. [*Id.*]

Annual Report of the Imperial Household Museums Tōkyō & Nara, for the year 1932. Tōkyō, Imperial Household Museums, 1933. [*Don.*]

Annual Report on South-Indian Epigraphy for the year ending 31st March 1931. Madras, Government Press, 1934. [*Ech.*]

Annual Report on the Archaeological Survey of Ceylon for 1933. Colombo, The Ceylon Government Press, 1934. [*Id.*]

Annuario della Reale Accademia d'Italia, XIe année, t. V (1932-1933). Roma, Reale Accademia d'Italia, 1934. [*Id.*]

L'Anthropologie, t. XLIV (1934), nos 1-6.

Anthropos, t. XXIX (1934), nos 1-6. [*Ech.*]

Archaeologische Mitteilungen aus Iran, vol. VI (1933-1934), nos 1-4.

Archiv Orientální, Journal of the Czechoslovak Oriental Institute. Prague. Vol. VI (1934), no 1. [*Ech.*]

Archives de médecine et pharmacie navales, t. CXXIV (1934), nos 1-4. [*Don.*]

Archives des Instituts Pasteur d'Indochine. Avril-octobre 1933, nos 17-18. [*Dép.*]

Asia, 1934.

Asia major, vol. X (1934). [*Ech.*]

The Asiatic Review, vol. XXX (1934), nos 101-104.

L'Asie française. Bulletin mensuel du Comité de l'Asie française, 1934. [*Ech.*]

L'Asie nouvelle illustrée, 3e année (1934). Saigon, Nguyễn-văn-Của. [*Don de l'éditeur.*]

Atti della Reale Accademia dei Lincei. Classe di scienze fisiche, matematiche e naturali, vol. XX (1934), nos 1-8. [*Ech.*]

L'Avenir du Tonkin, 1934.

Bắc-kỳ nhân-dân đại-biểu viện. Tập kỷ-yếu các công việc Hội-đồng thường niên. Viện nhân-dân đại-biểu Bắc-kỳ năm 1933. Hanoi, 1934. [*Dép.*]

Baessler-Archiv, t. XVII (1934), fasc. 1-4.

The Bangkok Times, 1934.

Bengal past and present. Journal of the Calcutta Society, t. XLVI (1933) ; t. XLVII (1934).

Bibliographie bouddhique, III, mai 1930-mai 1931. Rétrospective : *L'œuvre de M. le Prof. J. Ph. Vogel* par A. J. Bernet KEMPERS, 1933 ; IV-V, mai 1931-mai 1933 par A. J. Bernet KEMPERS, G. L. M. CLAUSON, P. DEMIÉVILLE, N. DUTT, J. JAWORSKI, M. LALOU, L. de LA VALLÉE POUSSIN, E. J. LÉVY, R. LINGAT, J. PRZYLUSKI, O. STEIN, E. TOMOMATSU, TRẦN-VĂN-GIÁP, P. TUXEN, J. YOSHIMIZU, J. R. WARE. Rétrospective : *L'œuvre de M. le Prof. Paul Pelliot* par M. LALOU, 1934. Cf. supra, p. 651.

Bibliographie de l'Orient, 1934, fasc. 2-4. Leningrad. [*Ech.*]

Bibliographie géographique internationale 1932 (XLIIe Bibliographie annuelle). Paris, Armand Colin, 1933. (Association de Géographes français.)

Bibliotheca Buddhica, vol. I, fasc. 3 ; vol. XXVIII, fasc. 1. [*Ech.*]

Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië, Deel 91-92 (1934). [*Id.*]

Bijutsu Kenkyū 美術研究, 1933-1934, nos 25-36. Tōkyō, Bijutsu Kenkyū-jō. [*Id.*]

Bijutsu Kenkyū, English Summary, 1932, nos 3-11. [*Id.*]

Budget de la ville de Cholon. Exercice 1934. [*Dép.*]

Budget général de l'Indochine. Exercice 1934. [*Id.*]

Budget local du Tonkin. Exercice 1934. [*Id.*]

Bulletin administratif de la Cochinchine, 1934. [*Id.*]

Bulletin administratif de l'Annam, 1934. [*Id.*]

Bulletin administratif du Cambodge, 1934. [*Id.*]

Bulletin administratif du Laos, 1934. [*Id.*]

Bulletin administratif du Tonkin, 1934. [*Id.*]

Bulletin de l'Académie des Beaux-Arts, 1933, nos 17-18. [*Don.*]

Bulletin de l'Académie des Sciences de l'Union des Républiques soviétiques socialistes, 1934, nos 1-10. [*Ech.*]

Bulletin de l'Académie malgache, t. XV (1932). [*Id.*]

Bulletin de la Chambre d'Agriculture du Tonkin et du Nord-Annam, 1934. [*Id.*]

Bulletin de la Chambre de Commerce de Hanoi, 1934. [*Id.*]

Bulletin de l'Agence économique de l'Indochine, 1933, nos 71-72 ; 1934, nos 73-84. [*Dép.*]

Bulletin de la Maison Franco-japonaise. Tōkyō, Série française, t. VI (1934), nos 1-2. [*Ech.*]

Bulletin de la Section de Géographie (Comité des travaux historiques et scientifiques), t. XLVIII (1933). [*Don.*]

Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris, t. LV (1933), no 6 ; t. LVI (1934), nos 1-8. [*Ech.*]

Bulletin de la Société de Géographie et d'Études coloniales de Marseille, t. LIV (1933). [*Id.*]

Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, t. XXXV (1934), fasc. 1-2.

Bulletin de la Société d'Enseignement mutuel du Tonkin, t. XIV (1934). [*Don.*]

Bulletin de la Société des Études indochinoises, t. VIII (1933), nos 3-4; t. IX (1934), nos 1-2. [*Ech.*]

Bulletin de la Société Médico-chirurgicale de l'Indochine, t. XII (1934), nos 1-10. [*Don.*]

Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France, 2e, 3e et 4e trimestres 1932. [*Don de M. V. Goloubew.*]

Bulletin de l'Institut général psychologique, 33e année, nos 1-6. Vannes, Imprimerie Lafolye et J. de Lamarzelle, 1933. [*Id.*]

Bulletin de l'Office international des Instituts d'archéologie et d'histoire de l'art, vol. I (juillet 1934), no 1. Fontenay-aux-Boses, Louis Bellenand et Fils, 1934. [*Ech.*]

Bulletin des Amis du Vieux Hué, 1934. [*Id.*]

Bulletin des Musées royaux d'art et d'histoire. Bruxelles, 6e année, 1934. [*Don de M. Polain.*]

Bulletin d'études orientales, t. II (1932), fasc. 1-2. Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale, 1932. [*Ech.*]

Bulletin d'information religieuse, 1932, nos 9-12; 1933, nos 1-12. Phnom-Penh, Bibliothèque royale. [*Dép.*]

Bulletin du Club Automobile et Motocycliste du Tonkin-Annam-Laos, 7e année (1932), no 12; 8e année (1933), nos 1-9, 11-12; 9e année (1934), nos 3-10. Hanoi, Imprimerie Tân-dân. [*Don de M. G. Cœdès.*]

Bulletin du Comité d'Études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française, t. XVI (1933), nos 1-4. [*Ech.*]

Bulletin du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, janvier-juin 1934, no 7. [*Don de l'éditeur.*]

Bulletin du Museum National d'histoire naturelle, t. VI (1934), nos 1-5. [*Ech.*]

Bulletin économique de l'Indochine, 1934. [*Dép.*]

Bulletin général de l'Instruction publique, (Gouvernement général de l'Indochine), 1934. [*Id.*]

Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, années 1930-1931. [*Don.*]

Bulletin municipal. Ville de Hanoi, 1934. [*Dép.*]

Bulletin of the Department of Indian History and Archaeology, no 1, *Some Aspects of the Vāyu Purāṇa* by V. R. Ramachandra Dikshitar. Madras, University of Madras, 1933. [*Don.*]

Bulletin of the Far Eastern Branch of the Academy of Sciences of the U.R.S.S., 1933, nos 1-3. [*Ech.*]

Bulletin of the Madras Government Museum, vol. I (1929), fasc. 3; vol. III (1934), fasc. 1. [*Don.*]

Bulletin of the Metropolitan Museum of Art, vol. XXIX (1934), nos 1-12. [*Id.*]

Bulletin of the Museum of Fine-Arts, Boston, vol. XXXII (1934), nos 189-194. [*Id.*]

Bulletin of the National Library of Peping, vol. VII (1933), nos 5-6; vol. VIII (1934), no 1. [*Ech.*]

Bulletin of the National Research Institute of History and Philology (*Academia Sinica*), vol. III, nos 3-4 ; vol. IV, nos 2-3. [*Ech.*]

Bulletin of the School of Oriental Studies, London Institution, vol. VII (1933), nos 3-4. [*Id.*]

The Burlington Magazine, 1934.

Campuchea Sauriya, 6e année (1934), nos 1-12. [*Dép.*]

Canada Department of Mines. National Museum of Canada. Bulletin nos 71, 73. *Annual Report for 1932, 1933.* Ottawa, J. O. Patenaude, 1933-1934. [*Ech.*]

Census of India, vol. I (1931), parts I-II et IV ; vol. VIII, parts I-III ; vol. IX, parts I-II ; vol. X, parts I-II ; vol. XV, parts I-II ; vol. XXII, parts I-II ; vol. XXIII, parts I-II ; vol. XXIV, parts I-II.

Chambre d'Agriculture de Cochinchine. Bulletin de quinzaine, 1934. [*Ech.*]

Chambre des Représentants du peuple du Tonkin. Compte rendu des travaux de la session ordinaire de l'année 1933. Hanoi, 1934. [*Dép.*]

Chemins de fer de l'Indochine. Statistiques de l'année 1932 dressées à l'Inspection générale des Travaux publics. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1934. (Gouvernement général de l'Indochine.) [*Id.*]

The China Journal of Sciences and Art, 1934.

Chine, Ceylan, Madagascar, 1934, nos 104-108.

The Chinese Recorder, vol. LXV (1934).

Chinesisch-Deutscher Almanach, 1934. Frankfurt, 1934. (China-Institut.) [*Ech.*]

Chotmai het Lao, Journal officiel laotien, 1934. [*Dép.*]

Le Colon français républicain, 1934. [*Ech.*]

Compte administratif du Budget général de l'Indochine. Exercices 1922-1924, 1926-1932. [*Dép.*]

Compte rendu annuel des travaux exécutés par le Service géographique de l'Indochine, année 1933. Hanoi, Service géographique, 1934. [*Id.*]

Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1934. [*Don.*]

Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences coloniales, t. XIX (1933), 1934. [*Ech.*]

Công thị báo Haiphong. Moniteur de Haiphong, 1933-1934, nos 103-106. [*Dép.*]

Le Courrier d'Haiphong, 1934. [*Ech.*]

Cultural Nippon. A Study of Nippon Culture, vol. I (1933), no 1 ; vol. II (1934), no 1. Tōkyō. The Nippon Cultural Federation. [*Don.*]

Direction des Archives et des Bibliothèques. Dépôt légal. Listes des imprimés déposés en 1933 et 1934 (1er juillet au 31 décembre 1933 et 1er janvier au 30 juin 1934. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1934. [*Dép.*]

Djåwå. Tijdschrift van het Java-Instituut, 1934. [*Ech.*]

Đông-thanh tạp-chí, 1933, nos 31-36. [*Don de l'éditeur.*]

The Eastern Buddhist, vol. VI (1932), nos 2-3.

Epigraphia Indica, vol. XXI (1931), parts 3-6. [*Ech.*]

Epigraphia Zeylanica, vol. IV (1934), parts 1-2.

L'Ethnographie. Nouvelle série, 1933, no 27.

Ethnologischer Anzeiger, vol. III (1932), nos 6-7.

Eurasia Septentrionalis Antiqua, t. IX (1934).

L'Eveil de l'Indochine, 1934. [*Ech.*]

Extrême-Asie, Revue indochinoise illustrée, 1934, nos 82-91. [*Id.*]

France-Indochine, 1934.

Fu jen hsüeh-chih 輔仁學誌. Series sinologica. Ab Universitate Catholica Pekinensi edita Cuius singuli fasciculi bis in Anno prodeunt. Periodicum sinologicum « Fujen », vol. IV, no 1. [*Ech.*]

The Geographical Journal, 1934. [*Id.*]

La Géographie, 1934. [*Id.*]

Greater India Society. Bulletin no 1 (Bengali Edition). Calcutta. [*Id.*]

Hespéris. Archives berbères et Bulletin de l'Institut des Hautes Etudes marocaines, t. XVII (1933), fasc. 1-2 ; t. XVIII (1934), fasc. 1-2. [*Don.*]

Học-báo, 1934. [*Dép.*]

The Hongkong Weekly Press, 1934.

The Illustrated London News, 1934.

L'Illustration, 1934.

L'Impartial, 1934.

L'Indépendance tonkinoise, 1934.

Index bibliographique de la question agraire (*articles de revues*), année 1930, no 6-2. Moscou, 1930. (Institut Agraire International, Section de Bibliographie.) [*Ech.*]

India and the World, Monthly organ of Internationalism and Cultural Federation, vol. II (1933), nos 2-10 et 12 ; vol. III (1934), nos 1-2. [*Id.*]

Indian Art and Letters. N. S., vol. VIII (1934), nos 1-2.

Indian Culture (*Journal of the Indian Research Institute*). Edited by Devadatta Ramkrishna BHANDARKAR, Beni Madhab BARUA, Bimala Churn LAW, vol. I (juillet 1934), no 1. Calcutta. [*Ech.*]

Indian Historical Quarterly, vol. X (1934), nos 1-4. [*Id.*]

Indian Linguistics. Bulletin of the Linguistic Society of India, vol. III (1933), parts 1-6. [*Id.*]

Indochine adresses. 1re année, 1933-1934. Annuaire complet (européen et indigène) de toute l'Indochine, commerce, industrie, plantations, mines, adresses particulières. Editeurs : Mme L. LACROIX-SOMMÉ, R. J. DICKSON et A. J. BURTSCHY. Saigon, Albert Portail, 1933.

Indogermanische Forschungen. Zeitschrift für indogermanische Sprach- und Altertumskunde. Supplement au vol. LI ; vol. LII (1934), nos 1-4.

Indorevue, 1934. [*Don.*]

Institut des recherches agronomiques de l'Indochine. Compte rendu des travaux exécutés en 1932-1933. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1934. (Gouvernement général de l'Indochine.) [*Dép.*]

Institut d'Orientalisme de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. Bibliographie de l'Orient, année 1933, nos 2-4 ; année 1934, nos 5-6. Leningrad, 1934. [*Ech.*]

L'Intermédiaire des chercheurs et curieux, 1934.

Inter-Océan, vol. II (1933), nos 7-12 ; vol. III (1934), nos 1-4.

Ipek, (1932-1933).

Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts, vol. XLVIII (1933), nos 1-4. [*Ech.*]

Japan in Pictures. Asahigraph. Overseas Edition. Published monthly by Asahi Shimbun-Sha, vol. II (1934), nos 1-3, 5-6 et 9. Tōykō. [*Don.*]

The Java Gazette, vol. II (1934), nos 7-12 ; vol. III, nos 1-2.

Jeune Asie. Bulletin de la Confédération des Etudiants orientaux, vol. I (mars-juillet 1934), nos 1-5. Rome, Arti Grafiche Trinacria. [*Don.*]

Journal and Proceedings of the Asiatic Society of Bengal, vol. XXIX (1934), nos 1-4. [*Ech.*]

Journal Asiatique, t. CCXXIII (1933), CCXXIV (1934). [*Id.*]

Le Journal de Shanghai, 1934. [*Don.*]

Journal des savants, 1934.

Journal judiciaire de l'Indochine, 1934. [*Dép.*]

The Journal of American Folk-lore, vol. XLVII (1934).

Journal officiel de l'Indochine française, 1934. [*Dép.*]

Id. Textes législatifs et réglementaires, circulaires et instructions. Edition spéciale mensuelle, 2e année (1934), nos 1-12. [*Id.*]

Journal of Indian history, vol. XIII (1934), parts 1-3. [*Ech.*]

Journal of the American Oriental Society, vol. LIV (1934), no 1.

Journal of the Annamalai University, vol. II (1933), nos 1-12 ; vol. IV (1934), nos 1-2. [*Ech.*]

The Journal of the Bihar and Orissa Research Society, vol. XX (1934), parts 1-4. [*Id.*]

The Journal of the Bombay Branch of the Royal Asiatic Society, Annual report for 1932, 1933 ; vol. X (1934), nos 1-2. [*Id.*]

Journal of the Burma Research Society, vol. XXIV (1934), parts 1-3. [*Id.*]

Journal of the Department of Letters (University of Calcutta), vol. XXIV (1934). [*Id.*]

The Journal of the Greater India Society, vol. I (1934), no 1. Calcutta, Baghunath Seal. [*Id.*]

Journal of the North-China Branch of the Royal Asiatic Society, vol. LXV (1934). [*Id.*]

Journal of the Royal Asiatic Society, 1934, nos 1-4. [*Id.*]

Journal of the Royal Institute of British Architects, vol. XXXVI (1928-1929), nos 1-20. London.

Journal of the Siam Society, t. XXVII (1934), parts 1-2. [*Ech.*]

The Journal of the Siam Society, Natural History Supplement, vol. IX (1933), no 3. [*Id.*]

Journal of the Straits Branch of the Royal Asiatic Society, vol. XII (1934), parts 2-3. [*Id.*]

Journal of the University of Bombay, History, Economics et Sociology, vol. II (1934), parts 4-6 ; vol. III, parts 1-3. [*Id.*]

Kai-hō 會報, juillet 1934. Tōkyō, Indo-shina kyōkai. [*Don.*]

The Kokka, 1934, nos 518-529.

Koninklijk Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen. Jaarboek, 1934. [*Ech.*]

Koninklijke Vereeniging Koloniaal Instituut. Gids in het Volkenkundig Museum. XII, *Borneo* door B. M. Goslings. Amsterdam, Druk de Bussy, 1933. [*Id.*]

Korean Folk-lore, année 1934, nos 1-2. [*Don.*]

Kouo li Pei-p'ing t'ou-chou kouan kouan wou pao kao 國立北平圖書館館務報告, Peiping, 1932-1933. [*Ech.*]

Kyeung-hak-oueun zab-zi 經學院雜誌. Bulletin de l'Académie des études du confucianisme de la Corée (décembre 1913-mars 1918), nos 1, 3-16. Séoul, Kyeung-hak-oueun. [*Don de M. Kim Yung-kun.*]

Kyoto Imperial University Calendar 1934-1935. Kyōto, The University Office, 1934. [*Ech.*]

Die landwirtschaftliche Literatur der U. D. S. S. R., année 1933, fasc. 1-3 ; année 1934, fasc. 1 ; Index bibliographique no 6*. [*Ech.*]

The Library of Congress. Orientalia added 1932-1933. Washington, Government Printing Office, 1934. [*Id.*]

Linschoten-Vereeniging. Zes en twintigste Jaarverslag 1933. Lijst der Uitgaven naamlijst der Leden in 1933. 's-Gravenhage, 1933.

Luzac's Oriental List and Book Review Quarterly, vol. XLV (1934). [*Ech.*]

The Malacca Guardian. Memento of Wangkang Ceremonial and Procession 1933. Malacca, Wah Seong Press, 1933. [*Don de M. Yeh Hua Fen.*]

Man, vol. XXXIV (1934).

Mélanges chinois et bouddhiques publiés par l'Institut Belge des Hautes Etudes chinoises, vol. II (1932-1933). Bruxelles, 1933. [*Ech.*]

Mémoires de l'Académie Malgache, 1934, fasc. 16-17 et 19. [*Id.*]

Mémoires de l'Institut d'Orientalisme de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S., vol. II, fasc. 1-4. Leningrad, 1933-1934. [*Id.*]

Mémoires de l'Institut National de France. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XLIII, 1ère partie. Paris, Imprimerie Nationale, 1933. [*Don.*]

Memoirs of the Asiatic Society of Bengal, t. XII, no 1. [*Ech.*]

Memoirs of the Research Department of the Toyo Bunka (The Oriental Library), 1930 et 1932, nos 5-6. [*Don.*]

Memorie della R. Accademia delle Scienze di Bologna. Sezione di Scienze Giuridiche, série III, t. VII (1932-1933. [*Ech.*]

Memorie del R. Istituto Lombardo di Scienze e Lettere. Classe di Lettere, Scienze Morali e Storiche, vol. XXIV, fasc. 3-5. [*Id.*]

Mercure de France, années 1931-1933. [*Don de M. J. Y. Claeys.*]

The Metropolitan Museum of Art. Sixty-fourth Annual Report 1933. New York, 1934. [*Don de l'éditeur.*]

Minzoku-gaku 民俗學, vol. V (1933), nos 9-11. Tōkyō, Minzoku gakkai. [*Don de M. N. Matsumoto.*]

Mitteilungen aus Justus Perthes' Geographischer Anstalt, vol. LXXX (1934), fasc. 1-12.

Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien, t. LXIV (1934), nos 1-6. [*Ech.*]

Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen zu Berlin. Ostasiatische Studien, t. XXXVI (1933). [*Id.*]

The Modern Review, 1934. [*Id.*]

Le Monde Colonial illustré, 1934, nos 126, 132 et 135. Paris. [*Dép.*]

Le Moniteur d'Indochine, 1934.

Le Muséon, vol. XLVI (1933), nos 1-4 ; vol. XLVII (1934), nos 1-4. [*Ech.*]

Nachrichten von der Gesells. der Wiss. zu Göttingen. Geschäftl. Mitt., 1933-1934.

Nam-phong, 1934. [*Dép.*]

Nanking Journal, vol. II, no 2 ; vol. III, nos 1-2. [*Ech.*]

The National Library of Peiping and its Activities. Peiping, National Library of Peiping, 1934. [*Ech.*]

National Research Council of Japan, Report, vol. II (April 1932-March 1933), nº 2. Tōkyō, 1934. [*Don de l'éditeur*].

Natuurwetenschappelijke Raad voor Nederlandsch-Indie te Batavia, nºs 4-5 et 7. [*Don.*]

The Nederland Mail. Published monthly by the Nederland Line Royal Dutch Mail, Amsterdam (avril 1934), nº 1. Amsterdam, Van Munster, 1934. [*Don de l'éditeur.*]

The North-China Herald, 1934.

Orientalia, vol. III (1934), fasc. 1-3. [*Ech.*]

Ostasiatische Zeitschrift, N. S., 10e année (1934), nºs 1-6.

The Philippine Journal of Science, 1934. [*Ech.*]

La Politique de Pékin, 1934.

Present-Day Japan. Annual English Supplement of the Asahi Osaka and Tokyo (1933), nº 9; (1934), nº 10. [*Don.*]

Proceedings of the Imperial Academy. Tōkyō, 1934. [*Id.*]

Programma van het zevende Congres op 13, 14 en 15 september 1933. Leiden, E. J. Brill, 1933. (Oostersch Genootschap in Nederland.)

Publications of the Department of Foreign Affairs Manchoukuo Government. Information Bulletin (April 15, 1933 to February 15, 1934) nºs 51-120. Hsinking. [*Don.*]

Quarterly Bulletin of Chinese Bibliography, vol. I (mars 1934), nº 1. Shanghai, Chinese National Committee on Intellectual Co-operation. [*Ech.*]

The Rangoon Gazette, 1934.

Rapport sur la Direction des Archives et des Bibliothèques, 1932-1933. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1934. (Gouvernement général de l'Indochine.) [*Dép.*]

Rapport sur la navigation et le mouvement commercial de l'Indochine, année 1932. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1933. (Gouvernement général de l'Indochine. Administration des Douanes et Régies.) [*Id.*]

Rapport sur la situation administrative, économique et financière du territoire de Kouang-tchéou-wan durant la période 1933-1934. Hanoi, G. Taupin, 1934. (Gouvernement général de l'Indochine.) [*Id.*]

Rapport sur la situation administrative, économique et financière du Tonkin durant la période 1933-1934. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1934. (Gouvernement général de l'Indochine.) [*Id.*]

Reale Istituto Lombardo di Scienze e Lettere. Rendiconti, série II, vol. LXVI (1933), fasc. 1-20; vol. LXVII (1934), fasc. 1-10. Milano, Ulrico Hoepli. [*Ech.*]

Recueil général de jurisprudence, de doctrine et de législation coloniales et maritimes, 1934.

Rekishi chiri 歷史地理, vol. LXII, nºs 1-6; vol. LXIII, nºs 1-6. Tōkyō.

Rendiconti della Reale Accademia Nazionale dei Lincei. Classe di Scienze morali, storiche e filologiche. Serie sesta, vol. IX (1933), fasc. 5-12. [*Ech.*]

Rendiconti delle sessioni della R. Accademia delle Scienze dell' Istituto di Bologna. Classe di Scienze morali, t. VII (1932-1933). [*Id.*]

Répertoire d'art et d'archéologie, année 1932. Paris, Albert Morangé, 1933. (Bibl. d'art et d'archéologie de l'Université de Paris.) [*Id.*]

Report of the Librarian of Congress for the fiscal year ending June 30, 1933. Washington, Government Printing Office, 1933. (Library of Congress.) [*Don de l'éditeur.*]

Report of the National Library of Peiping for the years from July 1, 1931 to June 30, 1933. Peiping, 1934. [*Ech.*]

Report on the Postal Remittances and Savings Bank. For the Twentyfirst Fiscal year of C. H. M. K. (i. e. from 1st July 1932 to 30th June 1933). Shanghai, 1934. (China Ministry of Communications. Directorate General of Postal Remittances and Savings Banks.) [*Id.*]

Report on the Post Office for the Twentieth Fiscal year of Chung-hua Min-kuo. 1st July 1931-30th June 1932. Shanghai, The Supply Department of the Directorate General of Posts, 1933. [*Id.*]

Report upon Archaeological Research in the Department of Literature, XIII, Kosaku HAMADA et Sueji UMEHARA, *Study on the ancient tiles of the Silla Dynasty, Korea.* Tōkyō, The Tōkō-Shoin, 1934. [*Don.*]

Résumé du 10e Rapport annuel de la Maison Franco-japonaise (du 1er avril 1933 au 31 mars 1934). [*Ech.*]

Résumé du 26e Rapport annuel de la Société Franco-japonaise du 1er avril 1933 au 31 mars 1934). [*Id.*]

Revolutzionny Vostok (Revue de l'Association scientifique pour les études des problèmes nationaux et coloniaux), années 1930-1934. [*Id.*]

Revue archéologique, 1934.

Revue critique d'histoire et de littérature, 1934.

Revue de l'art ancien et moderne, 1934.

Revue de l'histoire des colonies françaises, 1934. [*Don.*]

Revue de l'histoire des religions, t. 106 (1932), nos 1-3 ; t. 107 (1933), nos 1-3 ; t. 108, nos 1-3 ; t. 109 (1934), nos 1-3. [*Ech.*]

La Revue de Paris, 1934.

Revue des Arts Asiatiques, 1934.

Revue des deux Mondes, 1934.

Revue des sciences politiques, t. LVII (1934). [*Ech.*]

La Revue du « Colon Français », nos 2-5. [*Id.*]

La Revue nationale chinoise, 1934. [*Don.*]

Revue scientifique, 1934. [*Ech.*]

Rivista degli studi orientali, vol. XIV (1933), fasc. 3-4 ; vol. XV (1934), fasc. 1-4. [*Id.*]

Rocznik Oryentalistyczny, t. VIII (1931-1932). [*Id.*]

Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland. Index of the contents of the Journal for the decade 1920 to 1929. Hertford, Stephen Austin and Sons, 1933. [*Id.*]

The Sacred Heart, vol. II (July 1, 1933). Canton. [*Don de l'éditeur.*]

Shigaku 史學, vol. XII, nos 1-4 ; vol. XIII, nos 1-4. [*Ech.*]

Siam. Report on the Operations of the Royal Survey Department Ministry of Defence for the year 1931-1932 & 1932-1933. Bangkok, 1934. [*Don.*]

Sinica. Zeitschrift für Chinakunde und Chinaforschung, 9e année (1934), nos 1-6. [*Ech.*]

Sitzungsberichte der Preussischen Akademie der Wissenschaften. Öffentl. Sitz., 1934. [*Id.*]

Sitzungsberichte der Preussischen Akademie der Wissenschaften. Phil.-hist. Klasse, 1934. Berlin. [*Id.*]

Sōjō 草上, vol. VI (1933), n° 12; vol. VII (1934), nos 1-4. [*Don de M. V. Goloubew.*]

Tetsugaku Zasshi 哲學雜誌, vol. XIX (1934), n° 1. [*Ech.*]

The Times Literary Supplement, 1934.

Tijdschrift van het Koninklijk Nederlandsch Aardrijkskundig Genootschap, vol. LI (1934), nos 1-6. [*Ech.*]

Tijdschrift voor Indische Taal-, Land- en Volkenkunde, t. LXXIV (1934), nos 1-4. [*Id.*]

The Tôhô Gakuhô 東方學報, vol. XXI (1934), nos 3-5. [*Don.*]

T'oung Pao, t. XXXI (1934), nos 1-5. [*Ech.*]

Tōyōgakuhō 東洋學報, vol. XXI, nos 1-2. Tōkyō. [*Don.*]

Transactions and Proceedings of the Japan Society, London, vol. XXXI (1933-1934). [*Ech.*]

Trung-Bắc tân-văn, 1934. [*Id.*]

L'Université d'Aix-Marseille. Guide de l'étudiant, années 1932-1933 et 1933-1934. Marseille, Imprimerie Marseillaise, 1932-1933. [*Id.*]

University of California. Publications in American Archaeology and Ethnology, vol. XXXIV, nos 1-3. [*Id.*]

Id. *Publications in Philosophy*, t. XVII (1934). [*Id.*]

University of Hong Kong. Calendar, 1934. [*Id.*]

Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam, vol. XXXII (1933), nos 1-3. [*Id.*]

La Volonté indochinoise, 1934.

Wiener Beiträge zur Kulturgeschichte und Linguistik, Jahrgang I-II (1930-1931). Wien, Universitäts-Institut für Völkerkunde. [*Ech.*]

Young Asia. Organ of the Confederation of Oriental Students, vol. I (March-July 1934), nos 1-5. Roma, Tipografica Editrice, 1934. [*Don.*]

Yoyogi-kai 代代木會. *Shōwa-hachi-nen no koku shi gaku kai* 昭和七年の國史學界. 1934.

Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, vol. 88 (1934), fasc. 1-2. [*Ech.*]

Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, 1934, nos 1-10. [*Id.*]

Zeitschrift für Ethnologie, 1933, Heft 1-6; 1934, Heft 1-3.

Zeitschrift für Indologie und Iranistik, Band IX (1932), Heft 3.

Atlas, Cartes et Plans.

Carte administrative de l'Indochine. Echelle 1 : 1.000.000e. Dressée et publiée par le Service géographique de l'Indochine. Edition d'octobre 1933. [*Dép.*]

Carte de Cochinchine au 25.000e. Dressée et publiée par le Service géographique de l'Indochine. Feuille n° 239/2, Mặt-bắc, édition de janvier 1934, 1/2 Est; 239/8, Bắc-trang, édition de janvier 1934. [*Id.*]

Carte de l'Indochine au 100.000e. Dressée et publiée par le Service géographique de l'Indochine. Feuille n° 23, Luan-Châu, édition d'août 1925; 59, Mai-Châu, tirage de septembre 1897; 88, Phù-diễn, août 1933; 92, Mương-may, août 1934, 1/2 Ouest; 100, Paksane, août 1934, 1/2 Ouest; 154, Khong, septembre 1934; 175-186, Bassin

du Krapoeu Pi, édition de 1934 ; 214, Phan-rang, tirage de novembre 1934 ; 232, Phú-quôc, avril 1934 (édition provisoire) ; 239, Soc-trang, février 1934 (édition provisoire) ; 244, Pointe de Ca-mau, avril 1934 (édition provisoire). [*Id.*]

Carte des deltas de l'Annam au 25.000^e. Dressée, héliogravée et publiée par le Service géographique de l'Indochine. Feuille n° 55, Quảng-ngãi, juin 1907 ; 56, Bô-dé, juin 1907. [*Id.*]

Carte des voies de communication du Siam. Echelle 1 : 2.500.000^e. Dressée et publiée par le Service géographique de l'Indochine. 1er décembre 1933. [*Id.*]

Carte internationale du monde au 1.000.000^e. Feuille n° N. G. 41, Makran, 1928 ; 42, Sind, 1928 ; 43, Rajputana, 2e édition, 1931 ; 44, Allahabad, 1927 ; 45, Bihar, 2e édition, 1930 ; N. F. 42, Kathiawar, 2e édition, 1926 ; 43, Satpura Mountains, 2e édition, 1930 ; 44, Wainganga, 2e édition, 1926 ; 45, Calcutta, 2e édition, 1927 ; N. E. 43, Bombay, 2e édition, 1929 ; 44, Godavari, 2e édition, 1926 ; 45, Jagannath, 2e édition, 1929 ; 46, Irrawaddy, 2e édition, 1924 ; N. D. 43, Mysore, 2e édition, 1926 ; 44, Madras, 2e édition, 1925 ; N. C. 43, Cap Comorin, 2e édition, 1926 ; 44, Trichinopoly, 2e édition, 1928 ; N. B. 44, Ceylon, 1928 ; 47, Songkhla, 1933 ; N. D. 47, Bangkok, 1933 (édition provisoire) ; 48, Khong, 1930 (édition provisoire).

Cartes : « *Les villages du Delta du Tonkin* ». Hanoi, 1934.

Plan de la ville de Haiphong dressé par ordre de M. A. Bouchet, Administrateur-Maire en janvier 1934 d'après les levés exécutés de 1906 à 1933 par le Service du Cadastre et de la Topographie du Tonkin sous la direction de M. Rémy, Chef de Service. Echelle 1 : 5.000^e. Mai 1934. [*Dép.*]

Plan de la ville de Nha-trang. Echelle 1/5.000^e. Publié par le Service géographique de l'Indochine. [*Id.*]

Plan de la ville de Saigon, 1902. Claude, éditeur. [*Don de M. J.-H. Peyssonnaux.*]



Service photographique. — Le service a exécuté, comme par le passé, tous les travaux photographiques pour l'Ecole et ses membres, ainsi que pour différentes administrations et particuliers. Parmi ces travaux, il faut noter principalement : l'illustration de l'ouvrage de M. Cl. Bourrin : « Le théâtre européen en Indochine » et de l'article du Col. Ardant du Picq : « La Citadelle de Bắc-ninh » (*Bulletin de l'Association des Amis du Vieux Huê*) ; les reproductions des principales pièces tibétaines pour le Catalogue de la section tibétaine du Musée Louis Finot par Mme Cl. Pascalis, et les prises de vues des fouilles du Dr. Janse à Nghi-vệ. La collection de clichés s'est augmentée de 350 clichés 13 × 18 et 13 clichés 18 × 24 confectionnés à Hanoi, 31 clichés 18 × 24 provenant de Tourane et 291 clichés de la Conservation d'Añkor. Les tirages sur plaques diapositives se sont élevés au nombre de 657. La collection d'épreuves s'est enrichie notamment de 308 vues documentaires sur la Birmanie, le Laos et le Cambodge (Mission de Mlle S. Karpelès), de 123 photographies prises au Cambodge par M. R. Dalet, Correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, au cours de ses tournées archéologiques. Il a été tiré 9036 épreuves de divers formats par contact, et 2042 par agrandissement, dont la grande majorité a été exécutée pour satisfaire à des commandes. Le chiffre des ventes du service photographique qui, en 1932, n'avait été que de 269 $ et en 1933 de 635 $, s'est élevé en 1934 à 1054 $.

Musée Louis Finot, Hanoi. — L'inventaire du Musée de Hanoi s'est accru de 977 numéros nouveaux. Parmi les entrées les plus importantes nous signalerons : un lot de sculptures chames provenant du Musée de Tourane et comprenant le buste et la main de la célèbre divinité féminine de Hương-quê, Quảng-nam (nº 25.964), la Tārā debout provenant des fouilles de Đại-hữu, Quảng-bình (nº 26.592, cf. *BEFEO.*, XXV, p. 472, pl. LIV), et cinq grandes sculptures provenant des fouilles de Tháp-mắm, Bình-định (nº 26.593 à 26.597 ; cf. infra, p. 759 ; — 227 pièces choisies au dépôt archéologique d'Aṅkor (nºs 26.424 à 26.577) et comprenant entre autres 3 statues de divinités (pl. XIV, A) et 5 fragments de statue en pierre, 11 statuettes brahmaniques et bouddhiques en bronze (pl. XIV, B), et 85 pièces de céramique ; — un lot de 193 pièces de céramique chinoise trouvées au Cambodge, envoyé par le Musée A. Sarraut de Phnoṃ Péñ ; — un lot de 16 poteries de Săvǎnk'ălŏk (nºs 25.969 à 25.984) envoyé par S. E. P'YA NĂK'ÔN P'RĂ RAM, Lord-lieutenant de P'ĭsnŭlŏk (Siam), en échange de quelques céramiques de Thanh-hoá ; — un lot d'instruments préhistoriques provenant de Java et des Célèbes (nºs 26.368 à 26.402), envoyé par le Service archéologique des Indes Néerlandaises, en échange de 11 haches ou ciseaux trouvés à Cao-bằng, à Saṃrŏṅ Sen, à Luang Prabang, etc. ; — six tambours de bronze : deux du type I provenant du Thanh-hoá, l'un du village de Quảng-xương (nº 25.965), l'autre du village de Nông-công (nº 26.406) ; quatre du type II : un trouvé à 1 m. de profondeur dans le cimetière de l'Avenue du Grand Bouddha à Hanoi (nº 25.943), un second acquis à Hoà-bình (nº 25.933), les deux autres trouvés en terre dans le huyện de Thạch-thành, Thanh-hoá (nºs 26.615 et 26.636) ; — deux canons de bronze décorés de filigranes d'or, et une poignée de sabre provenant du « trésor de Sầm-sơn » (pl. XV). Un des canons est daté de la 8e année Vĩnh-thịnh (1712 A. D.) ; — trois petits canons de bronze (nºs 25.946, 25.949, 25.965) trouvés en terre au village de Kim-mã, dans la banlieue Ouest de Hanoi ; ils portent gravées sur la douille destinée à les fixer au bout d'une perche des inscriptions se lisant respectivement :

雄邊左所, bureau du gauche du régiment Hùng-biên.
雄字二百號, nº 200 du caractère initial Hùng.
震威衛操練, manœuvré par le régiment Chấn-uy.

Ces noms de régiments se retrouvent dans le *Lê-triều quan chế điển lệ* 黎朝官制典例 « Répertoire des règlements concernant les grades de mandarinat de la dynastie des Lê » ; — une stèle hexagonale placée sur un socle décoré d'animaux et surmontée d'un motif en forme de chapeau conique (nº 26.412) ; elle provient du hameau de Mễ-xá, village de Đông-tân, canton de Đạm-thủy, huyện de Đông-triều, sur la rive droite du Sông Ky, à l'endroit où se trouvait autrefois le bac de Cẩm ; elle porte sur ses six faces une inscription en caractères chinois, datée de la 1ère année de Đoan-thái des Mạc (1586), et se rapportant à la construction du pont qui s'élevait auparavant à cet endroit ; — une potiche à décor polychrome et or sur fond crème en porcelaine dite d'Awada fabriquée par Yasuda à Kyōto vers la fin du XVIIIe siècle (nº 25.934 ; provient de la collection A. MEYNARD) (1).

---

(1) Le décor de ce vase comprend deux médaillons à l'intérieur desquels sont figurés des personnages : d'un côté, c'est Chūai tennō, quatorzième empereur du Japon



A



B

Musée Louis Finot. Statues khmères (cf. p. 746).







Canons du « trésor de Sầm-sơn » (cf. p. 746).

Sept conférences ont été données cette année au Musée.

En voici la liste :

19 mars 1934 : G. Cœdès. *Un grand roi du Cambodge : Jayavarman VII* (1).

26 mars 1934 : P. Gourou. *Les villages du delta tonkinois* (2).

9 avril 1934 : M. Ner. *La mentalité primitive d'après Lévy-Bruhl et P. Janet.*

16 avril 1934 : V. Goloubew. *Les récentes fouilles à Angkor* (3).

23 avril 1934 : Trần-văn-Giáp. *Esquisse d'une histoire du bouddhisme au Tonkin* (4).

30 avril 1934 : P. Mus. *Cultes indiens et indigènes au Champa* (5).

7 mai 1934 : J. Y. Claeys. *Les récentes fouilles à Tháp-mắm, près de Chà-bàn* (6).

Musée cham, Tourane. — En attendant les travaux d'agrandissement, devenus inévitables et prévus pour 1935, les sculptures rapportées de Tháp-mắm (v. infra, p. 759) ont été placées dans le Dépôt, dans les meilleures conditions de visibilité possibles. Seuls, le *gajasiṃha* qui fut la cause des fouilles et la première pièce exhumée, ainsi que le magnifique buste de Dvārapāla provenant des mêmes fouilles ont pu être mis en place dans le Musée.

Institutions placées sous le contrôle scientifique de l'Ecole. Musée Khải-định, Huế. — Les nouveaux règlements du Musée (v. infra, p. 798), refondus à la suite d'une proposition de S. E. le Ministre de l'Education Nationale, en séance du Conseil des Ministres le 1er septembre 1934, ont été approuvés le 15 novembre 1934 par M. le Résident Supérieur en Annam. Aux termes de l'art. 3, « le Musée placé sous le Haut Patronage de Sa Majesté l'Empereur, est administré, sous l'autorité du Résident Supérieur et le contrôle scientifique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, par une commission dite 'Commission d'administration du Musée Khải-định' et géré par un Conservateur ». Au sujet de la « Section des antiquités chames dont les pièces appartiennent à l'Ecole Française d'Extrême-Orient et qui a été créée par arrêté du 26 décembre 1927 du Gouverneur Général » (art. 9, 2°), l'art. 10, 2°, prévoit qu'en cas de suppression du Musée Khải-định, « les antiquités chames déposées au Musée par l'Ecole Française d'Extrême-Orient feront retour à cette institution ».

Sa Majesté Bảo-đại a bien voulu faire déposer au Musée deux tableaux représentant S. M. Duy-tân.

(191-200) avec Takeshiuchi-no Sukune et quatre autres ministres ; de l'autre, c'est l'impératrice Jingō, son épouse, qui, pour obéir à un ordre des dieux auquel l'empereur s'était soustrait, alla en 200-203 conquérir la Corée, — aussi est-elle, comme à l'ordinaire, représentée avec un costume de guerrier.

(1) Cette conférence sera publiée en 1935 par les soins de la Bibliothèque Royale du Cambodge.

(2) Cette étude constitue un chapitre de l'ouvrage de M. P. Gourou « Les paysans du Delta tonkinois » qui paraîtra en 1936.

(3) Cf. *BEFEO.*, XXXIII, p. 319, et supra, p. 576.

(4) Conférence publiée intégralement dans la *Revue bouddhique Viên-am*, nos 6 et 7, Huê, 1934. Cf. *BEFEO.*, XXXII, p. 191.

(5) Conférence publiée intégralement dans *BEFEO.*, XXXIII, p. 367.

(6) Cf infra, p. 755.

Par ailleurs, les collections ont été accrues des dons suivants :

Quatre fusils anciens dont deux ayant appartenu à M. de Mayréna, ex-roi des Sédang. — Don de M. le Résident de Kontum, par l'intermédiaire de M. Claeys.

614 sapèques anciennes trouvées dans la province de Quảng-ngãi. — Don de S. E. le Ministre des Finances par l'intermédiaire de M. le Conseiller auprès du Gouvernement annamite.

Diverses céramiques trouvées en Annam.

Un cachet en ivoire, inscription : Phó-tổng Nguyễn-văn-Kinh. Sur le cachet : Kỷ-mão các nhựt (année de Kỷ-mão, jour faste, 1878). — Don de M. Peyssonnaux, Conservateur du Musée Khải-định.

Aquarelles annamites (vers 1891) :
Réception devant la Porte Ngọ-môn. Fête du 14 juillet (vers 1891).
Combat de tigre et d'éléphants (vers 1891). — Don de M. Brière. (Ces aquarelles en très mauvais état sont cependant précieuses en tant que documents sur le Huê de 1891. Elles ont d'ailleurs été reproduites, pour la documentation iconographique du Musée.)

Deux reproductions photographiques de portraits du naturaliste P. M. Diard (1794-1863) qui a visité l'Indochine de 1821 à 1824. — Don de M. Viot. (Amboise — Indre, et — Loire.)

Par ailleurs, les collections du Musée se sont enrichies de 220 objets, par voie d'achats.

Musée Blanchard de la Brosse, Saigon. — Du rapport annuel de Mlle Georgette Naudin, nous extrayons le passage suivant :

« Plusieurs dons ont été faits au Musée :

« un éventail chinois à personnages finement dessinés et à figures d'ivoire offert par M. Chau-bac-Hai,

« un couteau à arec datant de l'époque de Gia-long, offert par M. Đặng-văn-Ky.

« M. Krieg a rapporté de France deux aquarelles originales de Delaporte, offertes par Mme Delaporte.

« Les plantons ont fait don d'une statue moderne de Quan-công.

« Le Musée a acheté une armoire-bibliothèque siamoise, laquée noir et or, choisie à Bangkok par le Conservateur sur les indications de M. le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, et deux bronzes du Thanh-hoá de l'époque des Han qui compléteront la collection des vingt trois poteries envoyées par l'Ecole Française d'Extrême-Orient en mai 1931.

« L'Ecole Française a envoyé également quatre pièces chames des fouilles de M. Claeys à Bình-định, et vingt-six (des bronzes, des têtes et des statues) du Cambodge. Une jolie statue de Sūrya, apparentée à deux autres provenant de Cochinchine, a été trouvée à Tây-ninh et apportée au Musée par l'Administration. Un liṅga ancien venant de Ben-suc a été offert par la Société des Etudes Indochinoises. »





Musée Albert Sarraut. Statue de Buddha trouvée à 2 kilomètres à l'Ouest de Phum Bàsĕt (Koṅ Pisĕi). Cf. p. 749.



A



B



C

Musée Albert Sarraut. A. Statue de Çiva et Umā sur Nandin provenant de la province de Prei Vèn. B. Statue de Vajrasattva (province de Kandal). C. Trois figurines en bronze (province de Kandàl). Cf. p. 749.





Musée Albert Sarraut. Statue de Viṣṇu trouvée à Tūol Dai Buon, Prei Srăl (Pârâṅ). Cf. p. 749.

Musée Albert Sarraut, Phnoṃ Pĕñ. — Nous publions intégralement le rapport de M. G. Groslier :

« Au cours de 1934, une soixantaine d'acquisitions ont enrichi les collections du Musée Albert Sarraut. Si ce nombre n'est pas de ceux qui frappent l'imagination, la nature, les particularités de la plupart de ces pièces font au contraire de cette année 1934 une année heureuse que les spécialistes de l'art khmèr peuvent marquer d'une pierre blanche.

« *Bronze.* — Il faut citer en premier lieu, dans l'art du bronze, un Buddha debout, haut de 0 m. 85 qui s'ajustait sur un socle non retrouvé par un fort tenon annulaire subsistant sous chaque pied (pl. XVI). Les deux mains disparues faisaient le geste de la protection ou de l'argumentation. Bien que l'*uṣṇīṣa* soit surmonté de la flamme qui semblait jusqu'ici particulière à l'art siamois dès l'époque de Sukhodaya (XIIIe–XIVe siècle), la tête, les proportions du corps et le costume sont spécifiquement khmèrs et de l'époque classique.

« Cette statue est la plus grande de toutes celles que possède le Musée et a été trouvée en terre à l'Ouest du Phum Bàsèt, Koṅ Pisĕi, dans la province de Kṑṃpoṅ Spư (cote du Musée E. 795).

« Nous possédions une statuette intéressante de Çiva et Umā sur Nandin de l'époque classique (Groslier, *Ars Asiatica*, XVI, pl. xxxix, 1). Un même groupe, légèrement plus grand (h. 0 m. 202), a été sorti de terre dans la province de Prei Vĕṅ, mais d'une composition et d'un art tout différents (pl. XVII, a). Pas un bijou, sauf le nāga-cordon brahmanique du dieu et les tiares de formes encore indiennes, ce qui permet de classer cette statuette à côté des bronzes prékhmèrs que possède le Musée (cote E. 802).

« Un très beau Vajrasattva a été trouvé près du village de Bàroṅ, Lovā Èm, dans la province de Kandàl (pl. XVII, b). Le vajra, au lieu d'être tenu dans la main droite, est ciselé en relief sur la poitrine. Le haut chignon à bouclettes est flanqué non pas d'une seule figurine de Dhyānibuddha, mais de cinq. Deux antérieurement, une de chaque côté et une postérieurement. Cette statuette, non khmère, d'une facture délicate et de forme élégante (h. : 0 m. 11) présente, en plus de ces innovations iconographiques, le grand intérêt d'être la première trouvée sûrement en terre cambodgienne, acquise par le Musée Albert Sarraut et appartenant probablement aux écoles de Çrīvijaya ou de Java antérieures au Xe siècle. Elle est en outre très différente de celles du Musée de Bangkok (Cœdès, *Ars Asiatica*, V, pl. xxvii et xxviii) (cote E. 808).

« La pl. XVII, c montre trois autres figurines trouvées au même lieu, datant des XIe–XIIe siècles au plus tard, de facture excellente, portant des traces de dorure ; elles sont également nouvelles en iconographie khmère dans l'art du bronze. Si nous possédons en elles trois sujets de la série des neuf planètes que les sculpteurs sur pierre ont souvent traitée (Groslier, *Ars Asiatica*, XVI, pl. xxxv, 2), il faut enregistrer deux āsana non encore vus sur la pierre : un curieux cheval à cornes et un tigre. Malheureusement les attributs manquent ou sont indistincts (cotes : E. 809, 810, 811).

« Une quinzaine d'autres statuettes ont été retenues, mais qui, présentant un intérêt moins évident que les précédentes, ne peuvent trouver place dans ce rapide compte-rendu.

« *Pierre.* — Le remarquable Viṣṇu de la pl. XVIII haut de 1 m. 83, provenant de Prei Srăl, Pārăṅ, province de Prei Vĕṅ, a été découvert par M. Paris, Résident de cette

province, Correspondant de l'École. Parvenu au Musée en vingt fragments, il a pu être remonté dans de bonnes conditions et est à classer parmi les plus beaux exemples connus de l'art prékhmèr (cote B. 343). Pour s'en convaincre, il n'est que de le comparer au célèbre Harihara du Prasàt Andèt et à celui de Saṃbór-Prei Kŭk (GROSLIER, *Ars Asiatica*, XVI, pl. XXII, et XXIII). Il est cependant d'une facture différente et s'en sépare, en outre, par l'absence d'arc de soutien. Une autre statue de même art, même coiffure avec même retombée sur la nuque de bouclettes de cheveux, face souriante, malheureusement sans bras, ni jambes et un peu usée, a été trouvée par M. DALET, Correspondant de l'École, dans Thnal Totuṅ, province de Kandàl (cote B. 346).

« Ainsi, le temps n'est pas éloigné où nous pourrons constituer au Musée Albert Sarraut une salle complète d'art prékhmèr, dont nous possédons déjà plus d'une trentaine d'exemples d'une beauté et d'un intérêt exceptionnels. Et il semble bien se confirmer de plus en plus que c'est antérieurement au VIIIe siècle que la sculpture aussi bien bouddhique que brahmanique est parvenue au Cambodge à son plus haut degré de perfection et de diversité.

« Du groupe d'Aṅkor, M. CŒDÈS a envoyé au Musée, six statues ou fragments récemment dégagés, dont l'art ou des particularités de costume manquaient à nos collections. Deux grandes têtes bouddhiques de la fin de l'art classique 0 m. 68 et 0 m. 44 (cote : B. 351, B. 352) ; un intéressant personnage à barbe pointue, mains en prière et jambes croisées maintenues par une ligature, souvent représenté dans les frises en bas-reliefs (B. 350) ; deux statues masculines aux coiffures singulières, et enfin une réplique en tous points remarquable de l'énigmatique statue d'homme assis jambes superposées, dite du roi Brahmadatta trouvée à P'imai, Siam (*Ars Asiatica*, XII, pl. XVIII et XIX). A quelques centimètres près, les hauteurs sont les mêmes ; même socle circulaire laissé inachevé. Toutefois, le personnage du Musée Albert Sarraut n'a pas de roue gravée sur la plante du pied, ni ceinture ouvragée, ni chignon. La sculpture en outre en est moins usée (cote : B. 347).

« On notera pour terminer qu'au cours de l'année 1931, le Musée a été visité par 2.138 Européens et 19.152 indigènes. »



Tonkin. — Le Dr. Olov JANSE, professeur honoraire à l'École du Louvre, attaché au Musée de Saint-Germain, chargé de mission par la Direction des Musées nationaux, est arrivé au Tonkin le 12 novembre 1934. Le principal objet de sa mission étant l'étude des sépultures chinoises au Tonkin et dans le Nord-Annam, il a consacré les deux derniers mois de l'année à des fouilles dans la province de Bắc-ninh : près de la pagode de Lim où il a mis au jour un caveau important, de plan complexe, et sur le mamelon de Nghi-vệ où il a découvert un très beau tombeau de l'époque des Han, d'une construction très soignée (pl. XIX et XX, A), et rempli d'objets en céramique malheureusement brisés. Nous ne nous étendrons pas davantage sur ces fouilles qui feront l'objet d'un article dans le *Bulletin*.

— Plusieurs tombeaux ou vestiges de tombeaux chinois remontant aux premiers siècles de l'ère chrétienne ont été signalés dans le courant de l'année, notamment à Huệ-lai (prov. de Hưng-yên) et à Khả-phong (prov. de Hà-nam). Le plus important





TOMBEAU DE NGHI-VỆ (fouilles JANSE). Cf. p. 750.

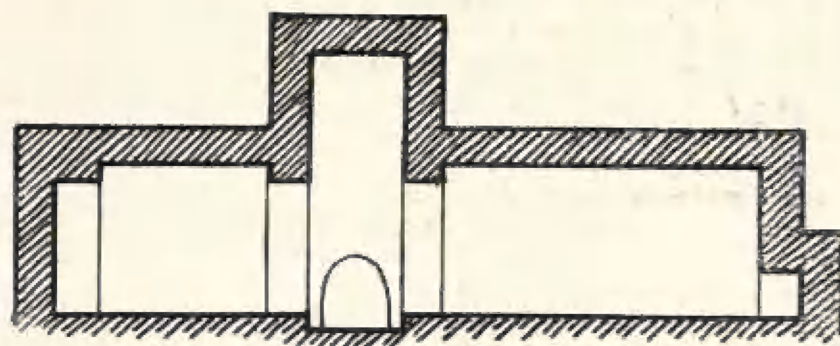


Tombeau de Nghi-vệ (fouilles Janse). Cf. p. 750.

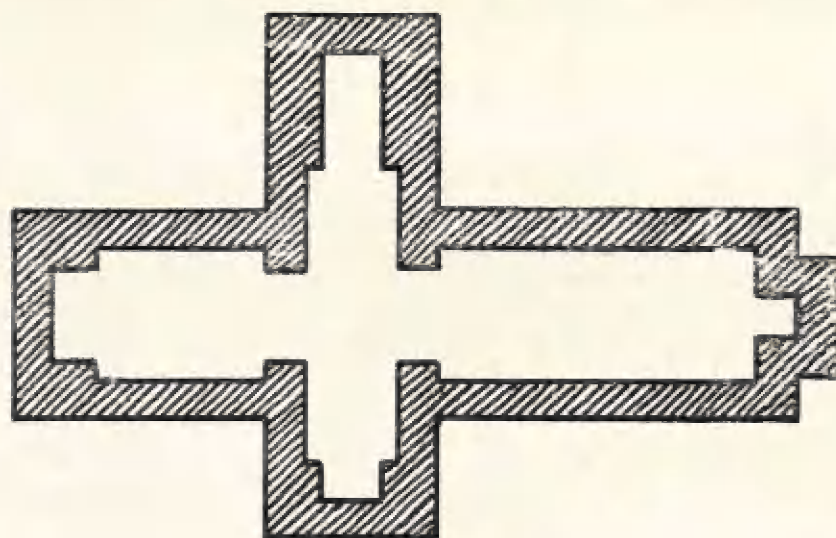


Tombeau de Uông-bí. Cf. p. 751.

est situé dans l'agglomération de Uông-bi, un des centres miniers de la province de Quảng-yên : l'architecture en est belle, et bien conservée (fig. 42 ; pl. XX, B), par contre les objets en céramique qui en ont été retirés sont d'un intérêt assez médiocre. A peine ouvert, ce tombeau est devenu un lieu de culte exploité par une bonzesse.



COUPE LONGITUDINALE



PLAN

Echelle :

0 1 2 3 4 5m

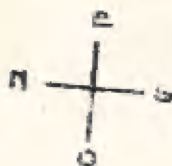


Fig. 42. — Tombeau de Uông-bí (Quảng-yên).

— La découverte d'un ancien tambour de bronze du type I ayant été signalée près du village de Thượng-lâm, canton de Viên-nội, phủ de Mỹ-đức, province de Hà-đông, l'Ecole a essayé sans succès de l'acquérir pour le Musée. Peu après sa découverte, ce tambour a été en effet placé dans le đình du village, et les autorités communales ont produit, pour appuyer leurs revendications, un opuscule en caractères chinois, soi-disant conservée auparavant dans la cassette des brevets de génie du village.

Ce document rapporte que le tambour aurait été trouvé par l'empereur Đinh Tiên-hoàng (963-979) au cours de sa campagne contre les douze seigneurs et aurait été donné au village de Thượng-lâm pour servir d'objet de culte aux génies Cao-sơn et Qui-minh. En 1509, l'empereur Tương-dực des Lê fit composer en l'honneur des génies de Thượng-lâm une prière dans laquelle est rappelée l'origine du tambour. Malheureusement, ce texte semble être apocryphe, car il reproduit en partie, en y ajoutant seulement tout ce qui est relatif au tambour, le texte d'une stèle de 1772 relative au génie Cao-sơn qui se trouve au phường de Kim-liên, dans le huyện de Hoàn-long, province de Hà-đông. Quoi qu'il en soit, ce tambour est un remarquable spécimen du type I dont voici la description due à M. H. Mauger, Inspecteur du Service archéologique (pl. XXI) :

« Ce tambour est d'une taille supérieure à la moyenne : son diamètre maximum est de 83 cm., sa hauteur de 48. Son profil est de proportions extrêmement heureuses : un tore rappelant un peu ceux des chapiteaux doriques grecs, occupe le tiers supérieur. Il se raccorde sans moulure sur une surface de révolution dont la génératrice est une doucine très allongée, présentant un point anguleux à quelques centimètres du pied.

« La pièce, en vue de sa présentation, avait été posée sur un trépied de bois qui malheureusement en masquait la partie la plus intéressante, à savoir le tore et la grande doucine dont la décoration très pure et bien accusée se trouve en parfait état de conservation ; la patine est belle et uniforme, sans traces de vert de gris, si ce n'est dans quelques trous où s'est logé un peu d'oxyde, mais qui, par bonheur, ont respecté les ciselures. Le tore lui-même est orné de barques stylisées à l'extrême, dont la proue se termine en tête d'oiseau fabuleux ; les occupants de ces barques sont des êtres, mi-hommes mi-oiseaux, casqués d'aigrettes imposantes ; le corps de ces personnages est visible en entier, car les pirogues, à cette intention, semblent figurées en coupe, tant la hauteur du bordage est faible, et sa courbure accentuée. Servant de séparation à ces motifs principaux, et disposés en un rythme fort heureux, des oiseaux aquatiques prennent leurs ébats dans l'eau. Les uns éploient leurs ailes. D'autres tiennent en leur bec un poisson. Certains peuvent être pris pour des pélicans dont ils accusent les proportions exactes ; mais la ressemblance n'est-elle pas fortuite ? Cette frise court avec entrain sous un bandeau constitué d'une rangée de cercles entre deux lignes de dents de scie. Cette même bordure d'ailleurs se retrouve dans la doucine à sa partie inférieure et forme des séparations verticales entre des panneaux sensiblement carrés, où des personnages en mascarade dansent par couples, d'une allure entraînante, à moins qu'ils ne prennent des attitudes rituelles.

« La table supérieure, décorée de cercles concentriques où se trouve le même dessin géométrique alternant avec des files d'oiseaux volants, est moins bien conservée et d'un traitement plus monotone. Au centre se trouve d'ailleurs une fissure, de la longueur de la main, et un semis de petits trous du diamètre d'une balle de fusil. »





TAMBOUR DE THƯỢNG-LÂM. Cf. p. 752.

— Nous avons reçu du R. P. Laubie, curé de Sơn-tây, la note suivante sur le chuà Vàng, situé dans la province de Vĩnh-yên, d'où proviennent des briques et des dalles sculptées dont le Musée Louis Finot possède plusieurs spécimens.

« Ce temple bouddhique aujourd'hui détruit, se trouvait situé à environ 20 kilomètres au Nord de Vĩnh-yên. Il dépendait, à ce qu'on m'a dit, à la fois des trois villages de Đơn-tri, Liên-sơn et Hoa-ngạc. La destruction complète daterait d'une vingtaine d'années, à la suite d'une vente aux chrétiens, les trois villages étant dans l'impossibilité de se mettre d'accord au sujet d'urgentes réparations.

« Sur le terrain même, il ne resterait, paraît-il, aucun vestige : les groupements chrétiens étant assez éloignés, c'est à plusieurs endroits de la province de Vĩnh-yên qu'il faut rechercher ce qui reste de la « Pagode des Chinois » ou encore du « Chuà Vàng ».

« 1° A Phú-thịnh thôn, près de Khách-nhi, village de Tang-đồ, huyện de Bạch-hạc. La chapelle chrétienne est juste en face du port de Sơn-tây. On y trouve :

« a) Sur les deux degrés supérieurs de l'escalier d'entrée une vingtaine de briques de 13 sur 10 (face sculptée) et 27 cm. Elles sont fort abîmées ; elles présentent les mêmes motifs que les briques de l'autel dont il sera parlé plus loin. Il y a encore sept briques ornées d'une simple moulure ayant 27 sur 10 cm. (face moulée), puis des briques ayant la forme de portion de cylindre et qui formait des demi-colonnes dans le « chuà ». Ces dernières briques portent à peine trace de sculpture. C'est sur les degrés inférieurs de cet escalier qu'on peut les deviner.

« b) Sur les deux estrades, à droite et à gauche du milieu de la chapelle, une quinzaine de briques plates de 33 sur 24 et 4 cm. Celles qui ne sont pas abîmées ont encore gardé un rebord grossièrement sculpté qui donne alors une épaisseur totale de 10 ou 11 cm.

« c) Sur les deux degrés de l'autel, près de cinquante briques ayant 27 sur 10 (face sculptée) et 13 cm. C'est une de ces briques qui est en dépôt au Musée. L'étude des motifs me paraît assez intéressante pour être entreprise.

« 2° A la cure annamite de Hoà-loan (vulgairement, village de Dùng, à cinq kilomètres de Việt-tri vers Vĩnh-yên), se trouve une stèle de forme parallélépipédique, sans ornement, mais indiquant, avant la liste des donateurs, le chiffre de règne suivant : 正和. D'après l'histoire annamite, « Chính-hoà » est le deuxième chiffre de règne du roi Lê Hi-tôn, qui régna de 1675 (ou 1676) à 1705, mais qui porta durant quatre à cinq ans le chiffre de règne « Vĩnh-tri ».

« La cure de Hoà-loan n'a presque plus de statues bouddhiques, qui semblaient d'ailleurs sans grand intérêt scientifique.

« 3° Dans l'église de la chrétienté de Phương-trù, huyện de Yên-lạc, non loin de la paroisse annamite de Kẻ Trò (ou Kẻ Chò), il y a une très grande cloche annamite. Je n'ai pas encore pu la voir pour en apprécier la facture.

« 4° Chez M. le Đô-thông, ancien mandarin militaire annamite, il y aurait des statues, et surtout quatre grandes briques sculptées formant un ensemble et qui seraient très belles. Ces quatre briques auraient occupé le mur du fond de la pagode. Sur ce même mur, à une certaine hauteur, couraient aussi (interrompues par des demi-colonnes de diverses épaisseurs) quatre frises : vers le bas, feuillage, filet et motif « en pointe » qu'on retrouve à Bát-tràng et sur le bois sculpté (et qui semble manquer à Đại-la), soit deux frises ; puis au-dessus une simple moulure, soit une frise, puis enfin les briques plates formant une frise en saillie. Un espace de briques

simples séparait ces diverses frises. Seul ce mur de fond aurait été sculpté, et on aurait relativement perdu fort peu de sculptures (?).

« C'est par une patiente enquête auprès des démolisseurs et transporteurs que j'ai pu avoir ces renseignements : je les donne pour ce qu'ils valent. L'intérêt des restes du Chuà Vàng se résume à mon avis à ceci :

« 1° Montrer la longue survivance de la technique de la brique datant de l'époque de Đại-la ; 2° donner en brique des motifs n'existant encore, à ma connaissance, que sur le bois ou la poterie ; 3° donner surtout quelques documents nouveaux pour l'étude de l'ornement annamite, partant de l'influence chinoise du livre de Li Ming-tchong pour aboutir aux éléments strictement annamites de l'art tel qu'il était avant l'influence française. »

— Dans la province de Quảng-yên, M. Marchal, Chef du Service archéologique, a été examiner sur place les emplacements de deux anciennes citadelles dont les levées de terre d'enceinte encore très visibles, contiennent un grand nombre de débris de poteries en terre cuite ; ces citadelles sont situées sur les concessions de la Société des Charbonnages du Tonkin de part et d'autre de la route coloniale reliant Hongay à Campha-mines et non loin de ce dernier poste. Une tour à étages en terre cuite de 0 m. 37 de hauteur trouvée dans la tranchée de la digue d'enceinte Ouest de la première citadelle a été rapportée au Musée Louis Finot, à qui elle a été offerte par le Directeur de la Société des Charbonnages.

— Un ancien pont couvert a été signalé à Phạm-lâm, canton de Đoan-lâm, huyện de Thanh-miện, province de Hải-dương (pl. XXII). Il est assez bien conservé, et ne nécessite que de menues réparations.

— Des travaux d'entretien ou de réparation ont été entrepris, surveillés, ou autorisés par l'Ecole Française dans divers monuments classés. En voici le détail, par ordre des numéros de classement :

N° 1. Đền dédié à Huyền-thiên Trấn-vũ (vulgo : pagode du Grand Bouddha) à Hanoi : enlèvement d'un pilier de portique dont l'inclinaison devenait dangereuse pour la circulation.

N° 10. Pagode bouddhique Trấn-quốc, digue Lyautey, à Hanoi : réfection générale des charpentes et des toitures.

N° 27. Đền dédié à Đổng-xung-thiên-thần-vương, village de Phù-đổng, Bắc-ninh : réparation de deux chevaux de culte.

N° 32. Temple funéraire des Lí à Đình-bảng, Bắc-ninh : réparation du *văn-chỉ* et réfection du parement de la pièce d'eau.

N° 39. Temple de Confucius ou Văn-miếu (vulgo: pagode des Corbeaux) à Hanoi : réfection générale effectuée par le Service provincial des Travaux Publics, sous la surveillance de l'Ecole Française, au moyen d'une subvention de 4.494 $ allouée à la province de Hà-đông par arrêté du Résident supérieur au Tonkin en date du 18 décembre 1933.

N° 41. Pagode bouddhique Chiêu-thiền (vulgo : pagode des Dames) au village de Yên-lãng, près de Hanoi : restauration du portique et du bâtiment antérieur.

N° 43. Đình du village de Yên-sở, province de Hà-đông : menues réparations.

N° 51. Đền de Kiếp-bạc, province de Hải-dương : remplacement des colonnes et réfection de la charpente du pavillon situé à droite du sanctuaire.





PONT COUVERT DE PHẠM-LÂM (Hải-dương). Cf. p. 754.

N° 53. Pagode bouddhique Quỳnh-lâm, province de Hải-dương : réparation de la toiture.

N° 66. Mirador de la citadelle de Nam-định : menues réparations.

N° 67. Pagode bouddhique Đại-bi, province de Nam-định : réfection du bâtiment antérieur.

N° 70. Temple dédié à l'empereur Đinh Tiên-hoàng : menues réparations.

N° 99. Pont de Khúc-toại (vulgo : Cầu Chọi), province de Bắc-ninh. La reconstruction complète de ce beau pont couvert exigerait une somme dépassant 2.000$. On a dû se contenter cette année de prévoir une passerelle provisoire remplaçant le pont sur lequel la circulation des véhicules est interdite.

N° 100. Pont de Phú-khê, province de Hà-nam : réfection de trois travées.

N° 101. Pagode de Kỳ-lân, province de Vĩnh-yên : restauration de la statue du génie Ông ác.



Annam. — Mlle Colani a fait des fouilles dans les nécropoles voisines de Sa-huỳnh (Quảng-ngãi) et au Bình-định, disposées dans les dunes de sable longeant la mer. Elle a découvert une nouvelle station funéraire, celle de Tang-long et des dépôts de céramique analogue à celle accompagnant les jarres en terre déjà étudiées par M. Parmentier (*BEFEO.*, XXIV, p. 325). A côté des vases gisaient des haches en pierre polie : trouvaille fort intéressante parce qu'elle semblerait indiquer un stade de transition entre la culture de la pierre polie et la civilisation des nécropoles dans les dunes.

Mlle Colani a fait de nouvelles observations sur la céramique funéraire de la région, observations tendant à prouver qu'un commerce important se pratiquait dans la contrée aux temps préhistoriques.

Parmi les objets découverts, figurent des pièces assez singulières, en fer recouvert d'argile, représentations zoomorphes et anthropomorphes presque informes. Quelques outils agricoles, très anciens, en fer, indemnes de rouille, ont été rapportés à Hanoi. Fait très curieux, à la suite d'une série de transformations chimiques, trop longues à énumérer, le métal est devenu un oxyde presque inattaquable par les agents atmosphériques.

— A Mĩ-sơn, le Service des Travaux Publics de l'Annam a, sur la demande de l'Ecole, procédé à des travaux de détournement de la rivière passant à l'Ouest du groupe A. Les ravinements de la berge compromettaient en effet l'existence des tours situées à proximité.

Un barrage en amont et un enrochement artificiel de la berge en cours de ravinement, au moyen de briques et des débris des culées du pont écroulé qui se trouvait à cet endroit, permettront de conjurer le danger et d'éviter de nouveaux affouillements à la saison des hautes eaux.

— M. J. Y. Claeys a rédigé le rapport suivant sur les fouilles exécutées par ses soins à Tháp-mắm (Bình-định) :

« Au cours du mois d'octobre 1933, M. Jardin, Résident de France à Qui-nhơn, signalait à l'Ecole Française d'Extrême-Orient la découverte fortuite d'une sculpture dans la région de Chaban, l'ancienne citadelle chame, correspondant au Vijaya des

inscriptions. Il s'agissait d'un lion à tête d'éléphant (Gajasiṃha, pl. XXIII, A) dont la trompe levée affleurait le sol. Il fut dégagé aussitôt. Il appartient à la seconde période de l'art cham (XIe-XVe s.) et mesure 1 m. 80 de hauteur.

« En février 1934, au cours d'une tournée entreprise dans le Sud-Annam, nous avons visité le site et reconnu l'intérêt capital de la sculpture découverte. M. Cœdès, Directeur de l'Ecole Française, rentrant de congé en France et regagnant le Tonkin par la route mandarine, fut conduit par nous sur l'emplacement du Gajasiṃha.

« Non loin de là, un mamelon, haut de 9 à 10 mètres, long et large de 30 et 40 mètres, rectangulaire à la base, se faisait remarquer par le fait qu'il se situait exactement dans l'axe Nord de la Tour Chame dite « de Cuivre » située au centre de la citadelle, et à 300 mètres environ au Nord de la levée de terre formant le rempart Nord. Ce site était appelé Tháp-mắm.

« Nous demandâmes au Directeur l'autorisation de pratiquer quelques sondages dans ce mamelon afin d'en reconnaître la qualité archéologique. Le résultat de cette fouille de recherches devait dépasser l'espoir le plus optimiste et nous faire abandonner immédiatement tout le programme de mission projeté dans le Sud.

« Chaban, le Vijaya des inscriptions, fut capitale du royaume du XIe au XVe siècle. Le mur d'enceinte de cette citadelle a environ 5 kilomètres de tour, dimensions qui la classent au premier rang parmi les constructions militaires du peuple cham. Elle se trouve à 25 kilomètres au Nord de Qui-nhơn et la route mandarine fait un angle droit en empruntant deux portions importantes de ses remparts Nord et Est. Le centre de cette place forte est marqué d'un tertre sur lequel s'élève une tour-sanctuaire imposante. D'après les portulans anciens on la nommait la 'tour de la fille'. Elle est connue sous le nom de 'tour de cuivre' par les Européens et 'Canh-tiên' par les Annamites (n° 130 des listes de classement). Au Nord de la citadelle et non loin du tertre de Tháp-mắm se trouve la pagode de Thập-tháp (n° 128 des listes de classement), village de Thuận-chánh 順政 qui contient quelques morceaux de sculptures chames.

« 'Tháp-mắm' est la prononciation annamite de deux caractères signifiant à peu près : la tour démolie. Mais le site de Tháp-mắm avait également un intérêt historique plus récent que celui qu'il tenait de la période chame. En effet, les chroniques locales s'accordant avec la tradition nous apprennent qu'au début du XIXe siècle Tháp-mắm avait servi de redoute à la citadelle, au cours des luttes entre Nguyễn Ánh (Gia-long) et les usurpateurs Tây-sơn qui en avaient fait leur capitale. En 1885 également ce tertre avait abrité quelques temps un descendant des Tây-sơn nommé Mai-xuân-Thưởng à la tête du mouvement insurrectionnel. Le rebelle fut d'ailleurs capturé par le Tổng-đốc Trần-bá-Lộc dans ce retranchement dont il avait organisé la défense.

« Le site méritait donc d'être fouillé, tout au moins pour reconnaître et vérifier l'authenticité de sa valeur historique rapportée par la tradition locale. La campagne de recherches commença le 1er mars et, dès le débroussaillement et les premières fouilles, une sorte de banquette de tir et un parapet montés avec des briques chames bien assemblées, quoique sans mortier, sur les arêtes Ouest, Nord et Est du tertre, furent dégagés. Un muret à la base du monticule complétait le système de défense. Des cartouches de fusil Gras en usage à cette époque dans l'armée française et des boulets de bronze de différents calibres furent trouvés à fleur de sol. Donc, il était exact que les événements de la conquête avaient vu se dérouler là les faits précis qui nous avaient été rapportés. Sous cette couche moderne on devait donc rencontrer,



A



B

Fouilles de Tháp-mắm. *A.* Gajasiṃha (cf. p. 756). *B.* Dvârapâla (cf. p. 757).





Fouilles de Tháp-mắm. Makara (cf. p. 757).

descendant dans la terre, mais remontant dans le passé, les traces du mouvement de la civilisation qui avait précédé l'installation des Annamites au XV[e] siècle.

« Dans la ruine d'un monument cham on rencontre généralement mêlés à un gros amas de briques en « cône de déblais » des statues, divinités ou ornements, des linteaux, des pièces d'angle ou d'accent, des pilastres, etc., en grès gris, vert ou rose. Continuant les recherches, une douzaine de tranchées, tant à la base du tertre qu'en différents points de son plateau supérieur, furent immédiatement pratiquées. Le parapet fut également coupé dans la région Nord. Dès le troisième jour des fouilles, de gros blocs de grès ayant appartenu à un important monument cham furent mis au jour. Une statue en haut-relief figurant un Çiva à quatre bras, deux mains jointes au-dessus de la tête, les deux autres tenant des attributs (pl. XXV, a), puis deux Garuḍa, pièces d'accent d'angle supérieur de tour, furent ensuite dégagées. Bientôt la fouille se révéla extrêmement fructueuse en sculptures, remarquables par leurs dimensions comme par leur excellent état de conservation. Quotidiennement, et cela pendant plus de deux mois, six à sept blocs de grès étaient extraits de l'excavation. La plupart de ces blocs, des éléments architecturaux, étaient sculptés, en bas-relief, d'animaux ou de personnages ayant eu un rôle décoratif dans le monument. La première couche de terre tassée, fourrée de racines, ayant été enlevée, une énorme poche de briques en désordre, truffées de pierres de construction apparut. Bientôt des blocs de latérite furent trouvés avec les briques, puis une sorte de terrasse plus résistante fut rencontrée à cinq mètres de profondeur environ au-dessus du niveau du tertre. Sur cette terrasse, des blocs de latérite assemblés en maçonnerie sèche furent dégagés et laissés en place. Leur disposition montra bientôt le plan d'ensemble des fondations d'une tour importante. L'état de ces blocages en latérite ne permet malheureusement pas de se rendre un compte exact des dimensions véritables du monument. La seule hypothèse possible est celle d'une tour précédée d'un vestibule important, ayant comporté des fausses-portes avec tympans à décor de personnages et d'animaux, que l'on peut rapprocher de celui des tours de Dương-long (Tours d'Ivoire) qui se trouvent dans la même région et où on a reconnu les proportions et l'influence directe de l'architecture khmère (1). Le vestibule était précédé, soit de terrasses, soit même d'un édifice secondaire, portant ou abritant des sortes de dragons-makara couchés (pl. XXIV), d'un caractère esthétique fortement influencé par le dragon annamite de même époque. Les diverses interprétations de ces animaux fantastiques et composites rencontrés à Thập-mắm sont en effet remarquables par le sens qu'elles donnent aux étapes de l'évolution de ce motif d'origine classique indienne. Ainsi, à côté du makara, pièce d'accent de haute-époque à trompe relevée, cet animal se retrouve ici couché dans une position naturelle et semble coiffé d'un masque de théâtre. Sur cette tête se reconnaissent les attributs habituels, mais leur interprétation évoque par des détails précis le dragon de l'art annamite de Đại-la-thành ou de la citadelle des Hồ (2) qui sont d'ailleurs à peu près contemporains. Dans la même fouille, des fragments importants de gardiens de temple (Dvārapāla, pl. XXIII, a) de grandes dimensions furent également trouvés. Or deux statues de Dvārapāla semblables, intactes, mais coloriées et laquées de teintes vives, existent dans la pagode de Nhạn-tháp (3) au Sud de la citadelle chame. Elles ont 2 m. 40 de

(1) Cf. *Inv.*, t. I, p. 187 et 197.
(2) Listes classement Annam n° 1.
(3) *Inv.*, t. I, p. 210.

haut. Les Annamites, en les adoptant, les ont défigurées en les maquillant selon les règles de leur décor polychrome traditionnel. Ces statues-ci proviennent d'une colline voisine, Nhạn-tháp-sơn (montagne de la Tour des Oies Sauvages). Là encore, nous trouvons, évidemment facilité par le maquillage annamite, le stade de transition entre les dvārapāla de Trà-kiệu ou Đồng-dương, capitales de la première période (Ve-Xe siècles A. D.) du royaume cham, et les génies annamites, gardiens de la loi (Hộ-pháp) qui ornent généralement le portique d'entrée des pagodes (chuà) annamites. Les Dvārapāla de Trà-kiệu de Đồng-dương et les fragments provenant de Tháp-mắm sont exposés au Musée cham de Tourane.

« Toujours à l'Est des fondations, deux makara en ronde-bosse d'un type encore inconnu au Champa ont été exhumés; l'un d'eux est à peu près intact et, en trois morceaux, atteint 1 m. 80 de haut, le second est malheureusement en moins bon état. Ils sont remarquables par la position du corps, la main arrière et les pattes relevées se transformant en une sorte de console-pilastre. Dans la gueule ils tiennent une sphère, détail dont l'influence esthétique ne vient pas des mêmes sources que l'art cham, mais où se reconnaît l'apport chinois. Leur posture se retrouve dans une autre pièce en haut-relief dont plusieurs exemplaires ont été exhumés. C'est une sorte de lion accoudé sur les pattes antérieures, le pied postérieur, unique, également relevé et formant chapiteau (pl. XXV, A). Au centre de la tour, des fragments de la cuve à ablutions, l'autel dont un angle seul est brisé, présentant un bandeau orné de perles et des lions ou garuḍa atlantes aux angles, la dalle sous l'autel percée comme celui-ci d'un orifice central, ont été trouvés sur une sorte de puits de 0 m. 50 de diamètre ménagé dans la terre à latérite et rempli de sable. Malgré la visite ancienne et habituelle de pilleurs du dépôt sacré, quelques menues parcelles d'or ont été trouvées dans le sable à un mètre de profondeur. La fouille au centre de la tour poussée au delà de deux mètres jusqu'au sol naturel, n'a donné qu'un renseignement : c'est que le tertre tout entier semble avoir été fait de main d'homme et entièrement rapporté. Les fondations du monument semblables, sauf en ce qui concerne les matériaux employés, à celles rencontrées par nous à Trà-kiệu au cours d'une campagne de deux ans de fouilles (1), laissent supposer une tour de très grandes dimensions, proches de celles de la tour principale de Dương-long.

« Les Chams qui construisirent la tour de Tháp-mắm ont employé, dans deux cas, la technique khmère. D'abord, pour le transport des pierres (un grès assez homogène qui ne se rencontre pas dans le Bình-định) au moyen de fiches plantées dans des trous. Ensuite dans l'utilisation de la latérite pour le soubassement de leur construction, emploi qu'ils avaient évité dans les constructions de leur première période (Ve-Xe siècle). La latérite est une terre ferrugineuse d'aspect spongieux qui s'oxyde rapidement à l'air libre que l'on découpe en blocs qui sont ensuite séchés et durcis au soleil. Cet emploi de procédés nouveaux s'explique facilement par le fait que les Khmèrs gouvernèrent le royaume cham à Vijaya pendant une trentaine d'années au début du XIIIe siècle. Une stèle du Phĭmānàkàs à Aṅkor relate l'expédition faite par les Cambodgiens pour punir le « présomptueux roi du Champa ». Cette expédition fut suivie d'occupation sous Jayavarman VII et il est permis de supposer que les Chams apprirent ainsi des Khmèrs certaines méthodes de construction. Mais sans

(1) Cf. *BEFEO.*, Chronique, XXVII, p. 468 ; XXVIII, p. 578.



A



B

Fouilles de Tháp-mắm. *A*. Lion cariatide (cf. p. 758). *B*. Çiva dansant (cf. p. 757).

doute n'assimilèrent-ils pas parfaitement ces méthodes, car c'est au mauvais emploi de la latérite qu'il faut attribuer, semble-t-il, l'écroulement du monument de Tháp-mắm. En effet, tout le blocage Nord du soubassement en latérite était écrasé sur lui-même, comme s'il avait eu à supporter un poids d'édifice trop considérable, alors que le matériau employé n'était pas suffisamment séché et durci. C'est d'ailleurs à cet écroulement prématuré que nous devons sans doute l'heureuse fortune d'avoir découvert à peu près intactes et protégées par leur chape de matériaux autant de sculptures en bon état, dans les œuvres basses du monument où elles furent ailleurs généralement détruites par les conquérants du pays cham.

« Cette fouille, exceptionnellement fructueuse, nous apporte un précieux enseignement : la seconde période chame, encore peu connue jusqu'ici, comportait des chefs-d'œuvre nous donnant une idée de ce qu'aurait été cet art si la conquête annamite du pays n'avait imposé à l'humble artisan indigène des traditions et une soumission aux canons d'une iconographie religieuse différente.

« Les travaux de fouilles avaient été suivis de près par le R. P. L. Escalère dont la cure de Kim-châu [1] est voisine de Bình-định. Le Père, qui devait être nommé correspondant de l'Ecole peu de temps après, voulut bien se charger de terminer les dégagements, opération dont il pouvait se charger vu l'avancement des travaux, et organiser l'expédition des sculptures choisies par nous au Musée de Tourane. Ces opérations eurent lieu sans incident. Le transport fut assuré en camion de Tháp-mắm à Qui-nhơn, puis en deux jonques de mer jusqu'à Tourane, vis-à-vis du Musée cham. Le poids total transporté a été de 58 tonnes.

« A Tourane M. Manikus, ayant reçu nos instructions puis celles du Directeur de l'Ecole Française, de passage, dirigea le déchargement des jonques. Il fit placer au dépôt les sculptures après en avoir photographié la majeure partie. Le Gajasiṃha fut installé dans le Musée actuel dans l'axe de l'entrée de droite. Le buste de Dvārapāla fut également placé dans le Musée, aile gauche. Les autres pièces furent réunies dans la salle du dépôt. Un choix fut ensuite fait par nous, en collaboration avec M. Marchal, Chef du Service archéologique, pour l'envoi aux Musées Louis Finot, Blanchard de la Brosse et Khải-định d'un certain nombre de sculptures, envoi qui fut fait peu de temps après par les soins du Secrétaire du Musée de Tourane. »

— M. Paul Mus est parti le 30 juin en mission de longue durée dans les régions moï et chames du Sud-Annam. Il a séjourné à Phan-rang, Phan-ri, Phan-thiết et Dalat. Il a complété par des copies exécutées sur place notre collection de manuscrits chams, étudié de près les traditions tant brahmanistes que musulmanes, et entrepris la comparaison systématique du cham et des dialectes moï parlés au voisinage plus ou moins immédiat de cette langue (*čuru*, *koho*, etc.). Un vocabulaire *nop* de 2.000 mots a été relevé dans l'arrière-pays de Phan-thiết. Enfin, de nombreux vestiges archéologiques ont été repérés dans la forêt qui couvre en grande partie cette région, jadis plus largement habitée, et où jusqu'à présent la carte archéologique ne mentionnait que les tours de Phô-hài, à l'embouchure du Sông Cái. Les ruines de vingt-sept sanctuaires ont pu être identifiées ainsi que les vestiges d'une citadelle rectangulaire, formée de levées de terre, auprès de Malam.

---

[1] Voir les fouilles qui avaient été pratiquées par nous près de Kim-châu en 1928, *BEFEO.*, XXVIII, p. 601.

Cochinchine. — Mlle Georgette Naudin a signalé des vestiges de construction en brique, et des fragments de statue en bronze dans la province de Biên-hoà, au lieu dit Bàn-thành, village de Long-phước, canton de Thành-tuy-thượng.

— M. G. Mignon, Professeur au Lycée Chasseloup Laubat, à Saigon, nous a adressé sur un autre point archéologique de la même province la note suivante :

« Examinant un jour chez M. Nadal, photographe à Saigon, un stock de photographies des sites et monuments de Cochinchine, prises par lui, mon attention fut attirée par un cliché représentant un intérieur de pagode. Ce qui me surprit dans cette image était la présence d'un Gaṇeça voisinant avec deux divinités chinoises. Je demandai à M. Nadal où il avait pris cette vue : en effet l'aspect de cet autel de pagode et du Gaṇeça n'était pas celui de la pagode de Tân-triều-đông (près de Biên-hoà) que je connais bien — et il n'existait pas à ma connaissance d'autre statue de Gaṇeça aux environs de Saigon.

« Sur l'assurance de M. Nadal que cette pagode était proche de Phước-thạnh et voisine du marché de Bengô, je me rendis à Bengô. C'est un village du canton de Long-vinh-thượng, province de Biên-hoà, situé près de Donnaï, à 4 km. 900 de la route coloniale n° 15. J'obtins dès mon arrivée la confirmation que le « génie-éléphant » se trouvait bien dans une pagode du lieu, à 1 km. environ de Bengô, au village de Long-hưng, et que cette pagode se nommait « Long-bao ».

« La pagode en question se trouve sur un de ces tertres fréquents dans la Cochinchine de l'Est et formant une sorte de « bois sacré » avec un bosquet de grands arbres. C'est une assez pauvre pagode. Un « đình » et une pagode bouddhique sont sur ce même terrain ainsi que nombre de vieux tombeaux en latérite.

« Le bonze m'ouvrit la porte vermoulue de la pagode, et je pus examiner à loisir le Gaṇeça. Cette statue a été recouverte d'une espèce d'enduit de peinture blanchâtre d'un demi-centimètre d'épaisseur. Grâce à des craquelures de cet enduit, je pus constater que le Gaṇeça était bien en pierre (une sorte de grès brunâtre) et paraissait fort ancien. Il a environ 40 cm. (socle à décoration de lotus non compris).

« Comme je demandais au bonze d'où provenait cette statue, il me fit connaître qu'elle avait été trouvée sous la terre, dans les environs de la pagode, il y a de cela plus d'un siècle, par un cultivateur dont il pourrait me faire connaître les descendants.

« Mon attention, d'abord entièrement accaparée par la découverte du Gaṇeça, ne s'était pas portée encore sur les deux autres statues. Comme j'examinais la seconde (celle qui repose sur un socle moderne en bois masquant le support d'origine en pierre), je m'étonnai de l'existence de ce support, car au dire du bonze il était bien du même tenant que la statue. Or les statues annamites de génies n'ont jamais de ces sortes de support, tandis que les statues chames et khmères en sont souvent pourvues.

« Après diverses interrogations, le bonze finit par me faire connaître que cette statue, ainsi que la troisième, avait été trouvée à côté de la pagode, sur une sorte de socle en pierre qu'il me montra. Primitivement, ces statues en grès bleu représentaient des « divinités inconnues » (non annamites) ; on les mit avec le Gaṇeça, précédemment trouvé, dans la petite pagode et pendant de nombreuses années, ces divinités, objet de la vénération des fidèles, firent des miracles, en particulier des guérisons merveilleuses. On s'adressait surtout au Gaṇeça contre les maladies des enfants.

« Un jour les notables du village décidèrent de peindre (on peut même dire de « naturaliser » chinoises) ces divinités. Un revêtement de stuc ornementé et de couleurs diverses en firent : de la seconde un empereur chinois Lưu-bị [1] et de la troisième, un général chinois (celui si populairement vénéré des Chinois et des Annamites : Quan-công) [2].

« Ce travestissement des statues chames ou khmères en génies du roman chinois des « Trois royaumes » me parut curieux. Je m'abstins de commenter défavorablement l'initiative malheureuse des notables. Mais le bonze était sans doute (lui, par préoccupation religieuse) du même avis que moi, car il m'avoua :

« Je crois que les notables ont eu tort, car depuis qu'on a ainsi modifié ces statues, elles ont cessé d'être « linh » (puissantes au point de vue magique).

« Un seul détail m'intriguait : le socle de la troisième statue qui avait une décoration annamite (nuages stylisés) ; j'eus la confirmation que ce socle était en plâtre, et rapporté.

« Je m'en fus chez les gens qui, au dire du bonze, étaient les descendants de « l'inventeur » de ces statues. Là, une vieille femme arrière-petite-fille du cultivateur en question, m'affirma qu'il y avait cent trente ans, son aïeul avait bien en effet trouvé ces dieux dans la terre. Une autre statue fut trouvée également dans la terre au lieu dit « Mana » (?) et portée dans la pagode Bưu-an au village tout voisin d'An-hoà.

« Je me fis conduire à la pagode Bưu-an, près de laquelle s'élève un stūpa annamite. Sur l'autel principal je découvris la pièce en question : une statue de divinité à quatre bras (le bras supérieur gauche tenant un coquillage (?) : peut-être la conque vishnouite). Cette statue, d'environ soixante centimètres, représentant le dieu *debout*, a été entièrement revêtue de dorure. Je ne pus examiner le buste, cette divinité était couverte d'une longue robe verte. Le bonze me confirma que cette statue, trouvée dans la terre, était en grès bleu, qu'il ne l'avait dorée que pour « faire plus beau » et que c'était une divinité féminine (à cause des ornements aux oreilles) — étrangère, mais puissante, même encore actuellement. Je suis persuadé que l'interprétation du bonze est des plus fantaisistes et qu'il s'agit d'un dieu. Malgré une offrande de quelques pièces d'argent au bonze, je n'obtins pas la permission de prendre une photographie.

« Tout cet ensemble de petites découvertes me paraît intéressant à plus d'un titre. D'abord parce que les statues trouvées dans la terre sur un même tertre indiquent vraisemblablement un emplacement de temple ancien cham, khmèr ou peut-être antérieur (Fou-nan ?). Ensuite parce que ce travestissement de statues anciennes me suggère cette hypothèse que les Annamites ont dû souvent procéder ainsi à l'égard des vestiges anciens.

« Il est à noter que les pagodes visitées sont très anciennes au dire des bonzes (ou plutôt qu'elles ont été reconstruites, d'âge en âge, sur des emplacements élevés, lieux de culte d'ancienne civilisation). Ces pagodes utilisent des soubassements de latérite qui me paraissent être des pierres de réemploi. »

---

(1) Nom annamite.
(2) Nom annamite.

Cambodge. *Conservation d'Aṅkor.* — La Conservation a été dirigée par M. H. Marchal, Chef du Service archéologique, jusqu'au 6 août, date à laquelle M. G. Trouvé, rentrant de congé, a repris son service. De leurs rapports nous extrayons les renseignements suivants sur la marche des travaux de recherches et de conservation proprement dits pendant l'année 1934 :

— *Yaçodharapura I.* Au sujet des recherches en relation avec la détermination du site de Yaçodharapura au IX[e] siècle, voici ce qu'écrit M. Marchal :

« J'ai collaboré avec M. Goloubew pour les travaux de recherche des constructions diverses, enceintes, fossés, sanctuaires, etc., appartenant à l'ancienne capitale d'Aṅkor dont le temple du Bàkhèṅ constitue le centre.

« Des sondages au Nord de la chaussée extérieure d'accès à l'Est du Bàyon ont fait retrouver les gradins d'un ancien bassin devant l'aile Nord des galeries extérieures orientales ; mais le niveau de la margelle supérieure de ce bassin a montré que cette construction était antérieure à la date de construction du Bàyon.

« Des recherches devant le soubassement des galeries intérieures Est, à l'endroit où aboutit la canalisation venant de la citerne, ont fait trouver à 2 m. 43 sous le niveau de la cour un premier dallage en latérite, et à 1 m. plus bas un second dallage également en latérite et que recouvre du sable à peu près pur.

« Un autre sondage dans le milieu de la cour, entre les ailes Nord des galeries intérieure et extérieure Est, a également révélé à cet endroit un dallage inférieur en latérite.

« Il se peut que ces dallages, à l'heure actuelle remblayés, soient en corrélation avec une ancienne construction antérieure au Bàyon dont le bassin extérieur mentionné plus haut ferait partie.

« Des sondages et recherches à l'extérieur du mur d'enceinte Nord du Palais royal entre les deux pavillons d'entrée ont révélé que le bassin à gradins, qui pourtourne ce mur d'enceinte, existe à cet endroit comme sur les autres côtés. Des traces du mur d'enceinte en latérite extérieur ont été retrouvées en sous-sol devant le pavillon d'entrée Est de l'escalier Nord : là comme devant les trois autres pavillons d'entrée, l'absence de toute trace d'ouvertures pour pénétrer à l'intérieur du Palais royal reste un problème. Enfin on a également repéré par des fouilles les angles Est du bassin qui est situé en dehors de l'enceinte Nord du Palais royal, et dont les gradins sont remplacés sur le côté Ouest par un mur décoré de bas-reliefs nautiques. Quelques vestiges de murs et dallages en latérite ont été mis au jour au cours de ces fouilles. »

— *Sondage de la tour centrale d'Aṅkor Vàt.* A la demande du Directeur de l'Ecole, un sondage a été entrepris au centre du sanctuaire principal d'Aṅkor Vàt avec l'espoir de retrouver des vestiges de l'idole primitive. Sous une épaisse couche de guano de chauves-souris et de débris informes qui gisaient sur le dallage, on a trouvé les fragments d'un grand piédestal et un Buddha assis sous le nāga de 2 m. 10 de hauteur dont malheureusement la face est très abîmée (pl. XXVI).

Une fois ces décombres enlevés, on a pu voir une interruption au centre du dallage montrant une cavité de 0 m. 85 de profondeur, au milieu de laquelle s'ouvrait un puits en latérite de 1 m. 30 de diamètre au début, et qui descendait à 2 m. 97, profondeur à laquelle son diamètre se réduisait à 0 m. 80. Ce puits s'interrompt brusquement pour



Torse de la statue du Buddha trouvée au cours du sondage à l'intérieur du sanctuaire central d'Aṅkor Vắt (cf. p. 762).

laisser voir un espace vide de o m. 65 de hauteur, après lequel reparaît un dallage en latérite de 0,35 d'épaisseur; sous celui-ci on a trouvé une couche de pierraille concassée interrompue par une zone noirâtre de terres et débris charbonneux. Au-dessous on ne rencontre plus que du sable pur.

Les fouilles ont fait trouver plusieurs morceaux de colonnettes octogonales en grès provenant très probablement des portes extérieures du sanctuaire central.

En août, à la reprise des travaux de sondages commencés par M. Marchal, au centre du monument, M. Trouvé a constaté que le puits avait été en partie comblé par un éboulement et que la profondeur des fouilles n'était plus que de 10 m. 55 (cote prise par rapport à celles de M. Marchal) (1). Au cours des travaux de déblaiement, pour rattraper le niveau des premières fouilles, on a trouvé plusieurs blocs de latérite éboulés, assez volumineux, provenant de la dernière assise de la plate-forme qui supporte la tour centrale, deux morceaux de grès équarris et un fragment de colonnette décorative.

A 13 m. 70 de profondeur M. Trouvé a rencontré un pilier en latérite, de section rectangulaire, mesurant o m. 55 de large, o m. 43 d'épaisseur sur 2 m .oo de haut, situé tout près du centre d'Aṅkor Vât. Ce cube de pierre semble être un ancien pilier de repère, placé au cours de l'édification du monument, au centre de l'ensemble, au niveau du dallage de la cour II; mais, par suite des tassements des remblais intérieurs de la pyramide centrale, il a dû glisser et se déplacer suivant les mouvements divers des fondations.

Les fouilles ont été interrompues à 16 m. 40 de profondeur, les eaux d'infiltration empêchant de pousser plus avant les travaux. Deux sondages, exécutés à la sonde, jusqu'à 19 m. 60, n'ont rien révélé. Les fouilles seront continuées l'an prochain.

— *Sraḥ Sraṅ.* En exécutant des banquettes de terre, de chaque côté de la route du grand circuit, les Travaux Publics ont coupé une ancienne canalisation en latérite, à ciel ouvert, au Nord-Est du Sraḥ Sraṅ. D'après les sondages effectués par M. Trouvé, elle longe la rive Est de ce bassin et mesure environ 400 mètres de longueur. Ses traces se perdent: au Nord, à quelques mètres de la route; au Sud, avant d'arriver à l'angle Sud-Est du Sraḥ Sraṅ. Peut-être reliait-elle, autrefois, cette dernière pièce d'eau, ou les bassins de Bàt Čũṃ, au Bàràỳ oriental.

— *Pràsàt Ak Yoṃ.* M. Trouvé a continué le dégagement de Pràsàt Ak Yoṃ et entrepris, dans la région de Rolûos, la recherche et l'étude des vestiges antérieurs à la fondation d'Aṅkor. Voici ce qu'il écrit à ce sujet :

« A Pràsàt Ak Yoṃ, les travaux ont continué par l'enlèvement de la digue méridionale du Bàràỳ occidental, au Nord-Est du monument. Ils ont fait découvrir l'existence de deux levées de terre superposées, — d'un sanctuaire érigé à l'angle Nord-Est de la pyramide, sur le deuxième gradin, — d'un mur de soutènement en latérite, passant au Nord du sanctuaire central, — et d'un linteau du type II intermédiaire.

« La première levée de terre formant la base de la digue Sud du Bàràỳ est à cheval sur les deuxième et troisième gradins de la pyramide d'Ak Yoṃ et englobe le sanctuaire d'angle Nord-Est nouvellement découvert. Les terres de cette levée sont très

(1) Rapport de la Conservation d'Aṅkor, juillet 1934.

denses et son ancienne plate-forme (sur laquelle se trouvent débris de briques, sable et pierraille), se voit nettement sur la coupe des terres faite par les travaux de dégagement. D'après M. Cœdès, cette digue pourrait correspondre à la chaussée prolongeant l'avenue Ouest de « Yaçodharapura I », en dehors de l'enceinte occidentale de cette ville.

« La deuxième levée de terre qui la recouvre est beaucoup moins consistante et n'est formée, sans doute, que de déblais provenant du creusement du Bàrày occidental.

« Le sanctuaire d'angle Nord-Est n'est pas encore dégagé. La partie supérieure de son briquetage se trouve à 7 m. 00 environ au-dessous du sommet de la digue du Bàrày. Il semble avoir été rasé au moment de la construction de la levée de terre primitive.

« Le mur de soutènement repose sur la première levée de terre et a été vraisemblablement construit pour protéger le sanctuaire central. »

— « *Région de Rolûos. Pràsàt Prei Pràsàt* (1) (Lg : 112 G 936 — Lt : 14 G 832). Le dégagement de ce petit ensemble a révélé deux sanctuaires d'art primitif, de fro t Nord-Sud, accompagnés d'une construction postérieure en latérite, au Sud, dont il ne reste que les fondations. Le tout est entouré d'une enceinte en briques.

« Les deux sanctuaires sont en briques avec entrée à l'Est et fausses-portes sur les autres côtés. Le somasūtra n'existe qu'au sanctuaire Sud.

« La différence entre les décors des deux sanctuaires fait supposer qu'ils ne sont pas de même époque. Le sanctuaire Sud serait antérieur. La seule pièce décorative qui soit de même style dans les deux édifices est le linteau du type II intermédiaire. Au sanctuaire Nord, les colonnettes sont cylindriques, les pilastres nus, les entre-pilastres réduits au minimum sans décor, les moulurations de base n'ont comme décoration que des appliques à ornements floraux, tandis qu'au sanctuaire Nord, les colonnettes sont octogonales (du début de la période de l'art dit d'Indravarman), le décor est plus chargé, les pilastres sont ornés de larges rinceaux, les entre-pilastres portent des réductions d'édifices, les moulurations de base sont finement ciselées, etc.

« Parmi les diverses pièces détachées, exhumées au cours des fouilles, se trouvaient quatre statuettes en grès : deux divinités masculines classiques (époque de l'art dit d'Indravarman), l'une à deux bras, l'autre à quatre ; une divinité féminine à quatre bras, d'art primitif et une divinité mascu'ine, accroupie, le genou droit relevé. Cette dernière porte un diadème comme les statues khmères ; mais, contre l'habitude, le mukuṭa n'existe pas et les cheveux sont réunis en arrière de la tête en un chignon cylindrique.

— « *Pràsàt Ôlok* (Lg : 112 G 917 — Lt : 14 G 821). Situé approximativement à 300 mètres à l'Ouest de la douve extérieure occidentale du Bàkoṅ et à une centaine de mètres au Nord de l'axe Est-Ouest passant par le centre de ce monument, le Pràsàt Ôlok se trouve à 300 mètres environ au Sud du Pràsàt Kandol Dòm Sud (I. K. 587).

« C'est un ensemble de quatre sanctuaires d'art primitif remanié probablement dans la première période de l'art khmèr classique (époque d'Indravarman), voire même à une époque plus tardive pour le sanctuaire Nord.

---

(1) Signalé en 1931 par M. Marchal qui en fit un dégagement sommaire et trouva une inscription gravée sur le piédroit Nord du sanctuaire septentrional.

« Les sanctuaires, de front Nord-Sud et ouverts à l'Est, reposent sur un soubassement commun, au milieu d'un tertre entouré d'un fossé-bassin coupé par deux chaussées Est et Ouest. Ils ont été en partie dégagés. Les travaux se poursuivent.

« A la tour attenant au sanctuaire Sud deux inscriptions ont été relevées : l'une gravée sur le piédroit Sud de la porte d'entrée ; l'autre gravée sur une dalle trouvée brisée sous la colonnette décorative Nord de la dite porte. La dalle était retournée à l'envers et entaillée pour recevoir la base de la colonnette. Cette dernière inscription doit être de l'époque de la fondation, tandis que celle qui est gravée sur le piédroit doit être de l'époque des remaniements (v. infra, p. 769).

« Les travaux de dégagement ont mis au jour plusieurs statues : deux statues de Viṣṇu, l'une coiffée de la tiare cylindrique, l'autre, de la première période de l'art classique, coiffée d'un mukuṭa conique ; une statue de divinité masculine à quatre bras, coiffée du mukuṭa à étages, et une statue de Garuḍa.

— « *Pràsàt Ó Kaèk.* Je ne l'ai pas encore repéré exactement. Il se trouve approximativement à 1 km. au Sud de la route coloniale 1bis et à 800 m. environ à l'Ouest du Pràsàt Ólok.

« C'est un sanctuaire isolé sur un tertre entouré d'un fossé-bassin. La demi-voûte Ouest subsiste encore. Tous les éléments décoratifs (porte Est et fausse-porte Ouest) sont éboulés ou ensevelis sous les décombres.

« J'ai profité d'une équipe dans les environs du groupe de Rolûos pour faire quelques recherches dans les monuments déjà classés. Au Pràsàt Kandol Dòm Nord (586), un dégagement sommaire des piédroits de la porte d'entrée du sanctuaire principal a mis au jour deux inscriptions inédites de 49 et 48 lignes (v. infra, p. 769). Au Pràsàt Kandol Dòm Sud (587) (appelé par les indigènes Tà Prohm), une inscription a également été découverte. Elle était gravée sur le montant Sud de la porte du sanctuaire ; malheureusement le délitement du grès en a détruit une grande partie. »

Monuments et vestiges nouveaux. — M. Marchal nous signale les points suivants :

« Quelques vestiges ou sanctuaires nouveaux ont été repérés et visités ; des dégagements sommaires ont été exécutés quand ces vestiges ont paru en valoir la peine. Je mentionne les plus importants. A l'Ouest du village de Pûok et près de la route coloniale 1bis allant à Kralàñ, deux pràsàt en briques alignés Nord-Sud présentent dans les quelques morceaux de sculptures en grès retrouvés à proximité (linteaux, colonnettes, marche en accolade) une certaine richesse de décor. Ce pràsàt est appelé par les indigènes Tà Moni.

« Un peu au Nord-Ouest de ce dernier, un soubassement en latérite commun à trois pràsàt en briques, aujourd'hui démoli, a laissé voir au dégagement un très beau morceau de sculpture représentant un roi assis à la javanaise sur un piédestal flanqué sur chaque face d'un haṃsa. D'autres sculptures et des linteaux provenant des pràsàt ont été également retrouvés dans les fouilles : cet endroit est désigné par les indigènes sous le nom de Kŭk Dôñ qui est celui d'un village voisin.

« Au Nord d'Aṅkor Thoṃ on a trouvé à un peu plus d'un kilomètre au Nord du n° 520 de l'*IK.* un groupe de trois sanctuaires en briques alignés Nord-Sud, connu des indigènes sous le nom de Pràsàt Kŭk Bañro ; le pràsàt central a sur le montant Sud de sa porte une inscription.

« Dans la province de Sisóphŏn au Sud, un peu Ouest du n° 839 de l'*IK.*, et sur la rive droite de la rivière Kŏmpoṅ Krasăṅ, près du Vàt Lotă, un emplacement de pràsàt en briques complètement écroulé, le Pràsàt Lotă, montre encore en place un cadre de porte en grès rouge orienté au Nord. Le linteau sculpté du type III, de bonne facture, avec frise d'orants à la partie supérieure, gît devant la porte à côté d'un piédestal.

« A 2 km. 500 à l'Est du village de Kvek, au Sud du village de Črûy Năṅ Ṅuon (sur la piste de Kralăṅ à Saṃrŏṅ), est un groupe de cinq tours en briques alignées Nord-Sud, connu sous le nom de Pràsàt Prăṃ ; toutes les parties hautes sont écroulées.

« Dans la province de Bàttaṃbaṅ à 36 kilomètres à l'Ouest de Saṃrŏṅ, près de la route qui relie ce village à Bantãy Čhmàr, se trouve un emplacement dit Pràsàt Bàrày où sont deux alignements parallèles de trois tours en briques très démolies avec un vestige de bâtiment annexe au Sud.

« Au Nord de Práḥ Khăn, à 150 mètres à l'Ouest du Stŭṅ Baṃpéṅ Siemrãp, à proximité du village de Baṃpéṅ răč, un emplacement montre les restes de deux enceintes rectangulaires concentriques où s'élevait peut-être autrefois un sanctuaire, mais dont tous les matériaux furent enlevés : le seul bâtiment qui subsiste, rejeté dans l'angle S.-E. de l'enceinte intérieure, est un pavillon en briques du type des bâtiments annexes qu'on voit à Práḥ Kô et à Bàkoṅ ; une partie de sa superstructure est encore en place. Dans le lit de la rivière qui coule à proximité de cet endroit on voit des blocs taillés de latérite.

« Au cours de diverses tournées, j'ai pu visiter quelques temples classés parmi lesquels je citerai : Práḥ Vihãr dont le bon état de conservation permettra une reconstruction qui rendra à cet ensemble toute sa valeur dès que les moyens d'accès auront été facilités ;

« Le n° 667, Pràsàt Phnoṃ Koṃbŏt d'où j'ai rapporté à Aṅkor deux pièces sculptées intéressantes ;

« Le n° 728, Pràsàt Lobŏk où un dégagement récemment fait par le Capitaine Fassy, chef de poste de Saṃrŏṅ, ont fait découvrir quelques bas-reliefs intéressants et une pierre de couronnement de tour en forme de kalaça.

« Enfin un dégagement partiel du Pràsàt Sralau (n° 609) a montré toute une série de linteaux sculptés d'une grande richesse, du style de Bantãy Srĕi, et deux inscriptions inédites (infra, p. 770). »

— De son côté, M. Trouvé a reconnu les points suivants :

« *Pràsàt Top* (Lg : 113 G 078 — Lt : 14 G 756). Sanctuaire isolé érigé sur un tertre entouré d'un fossé-bassin, avec diguette à l'Est, situé approximativement à une centaine de mètres à l'Ouest de l'Ô Krăṅ, dans la direction Est-Ouest du Phum Thmĕi (région Nord-Ouest de Dăṃdĕk).

« Le sanctuaire est en briques, ouvert à l'Est, avec éléments de la porte en grès. Le linteau du type III représente, en son centre, Indra sur éléphant tricéphale. Les colonnettes décoratives sont à multiples bagues.

« *Kŭk Pralei* (Lg : 113 G 082 — Lt : 14 G 76). Tertre situé approximativement à 500 mètres au Nord-Est du Pràsàt Top. On y voit les vestiges d'une terrasse en latérite et d'un sanctuaire en briques.

« *Pràsàt Khlăṅ.* Sanctuaire isolé, en briques, situé approximativement à 300 mètres au Nord de la route coloniale 1bis. Une inscription inédite est gravée sur le piédroit Sud de la porte d'entrée.

« *Pràsàt Rolùs.* Tertre entouré d'un fossé-bassin coupé au Sud par le Stĕ̈ṅ Pŭok et situé à 50 m. environ de la levée de terre Nord-Sud venant du Pràsàt Kôk Pô (596). Sur le bord du cours d'eau se trouve une pierre d'angle appartenant à un édifice. La brousse épaisse m'a empêché de continuer les recherches.

« *Pràsàt Kôk Pô* (597). Au cours de plusieurs sondages, quelques pièces décoratives ont été exhumées. Au vestibule Nord du sanctuaire (B) le dégagement des piédroits a fait découvrir deux inscriptions de 69 et 78 lignes (infra, p. 770).

« Enfin, entre les bornes 252 et 253 de la route coloniale 1 bis, tout près et à l'Ouest de la route, deux bornes en grès, grossièrement équarries, possèdent chacune une ligne inscrite. »

— Parmi les travaux de restauration, les plus importants ont été exécutés à Bantãy Srĕi par M. Marchal dont voici le rapport pour 1934 :

— *Bantãy Srĕi.* « Les travaux de reconstruction entrepris les années précédentes dans ce petit temple ont continué suivant les mêmes procédés d'anastylose.

« Les travaux ont commencé par le sanctuaire central, puis par les salles adjacentes qui le précèdent à l'Est et enfin par la reconstruction des deux bibliothèques Nord et Sud. Ce qui fait que tout l'ensemble des bâtiments importants de la première cour est à présent reconstitué tel qu'il était autrefois, sauf quelques pierres d'acrotères sur les étages qui n'ont pu être retrouvées. En enlevant le remblai à l'intérieur de la salle-vestibule devant le sanctuaire central, on a pu retrouver les quelques pierres de façade qui manquaient lors de la reconstruction des sanctuaires Sud et Nord et qu'on avait remplacées par des pierres nouvelles, simplement épannelées mais non décorées. Les pierres retrouvées ont été sciées sous une assez faible épaisseur pour pouvoir, avec des scellements inférieurs, être replacées en placage à leur emplacement primitif : on a ainsi fait disparaître les fâcheuses taches que produisaient sur le décor si refouillé des façades les pierres récentes qui les remplaçaient.

« Les voûtes en briques des bâtiments à rez-de-chaussée du centre et des bibliothèques ont été partiellement refaites, partie avec les briques provenant de ces anciennes voûtes, et partie avec des briques nouvelles.

« Au cours de la démolition des murs de base du sanctuaire central, et dans l'enlèvement des fondations au centre de la bibliothèque Sud, on a trouvé, placés dans des cavités ménagées à cet effet, de menus fragments de feuilles d'or. L'enlèvement de la termitière qui bloquait l'intérieur de la bibliothèque Sud a fait trouver quelques petites sculptures de facture assez médiocre et postérieures à la date de construction du monument.

« On a relevé, provisoirement, sans les scellements qui rendraient ce travail durable, les bornes qui ont pu être retrouvées de chaque côté du passage médian dallé en latérite de la cour IV Est.

« Enfin les gros arbres à proximité des constructions refaites dans la cour centrale ont été abattus par précaution, pour éviter les dégâts qu'aurait pu causer leur chute naturelle. »

— *Prè Rup.* Au sujet des travaux de dégagement et de consolidation de Prè Rup, M. Trouvé communique les renseignements suivants :

« Les travaux de dégagement ont continué à l'intérieur de l'enceinte I par l'enlèvement des déblais provenant de la pyramide centrale et de l'humus, depuis

l'angle Nord-Ouest de la pyramide jusqu'au bâtiment annexe (C¹) [1]. Au cours de ces travaux, le gopura Nord I (pl. XXVII, A), les salles longues E⁵, E⁶, E⁸ et un pavillon long où fut trouvée la stèle inscrite de Prè Rup (pl. XXVII, B, v. infra, p. 770) ont été dégagés.

« Un travail analogue a eu lieu à l'intérieur de l'enceinte II où la salle longue située à l'Ouest de la cour Nord fut dégagée ainsi que les faces des gopura Nord I et II.

« Les travaux de redressement et de consolidation se sont poursuivis par la mise en place des éléments en grès ou en latérite, trouvés éboulés au cours des fouilles, appartenant aux deux salles longues situées à l'angle Nord-Ouest de l'enceinte II, à la salle longue E⁷ et à l'escalier Nord de la pyramide. Le même travail continue à la salle longue E⁸. Quelques menus travaux de briquetage et de consolidation ont été exécutés aux gopura Ouest I et II. »

— Parmi les menus travaux de consolidation et de remise en état exécutés par la Conservation d'Aṅkor, on se contentera de mentionner ici : la reprise devant la porte Sud d'Aṅkor Thoṃ du mur de soutènement d'une partie de la chaussée des Géants, dont le côté Ouest avait subi un commencement d'éboulement dû aux eaux d'infiltration ;

la remise en place de plusieurs lions et de leurs socles sur les faces Est et Nord de la pyramide du Phimānàkàs ;

la réinstallation dans les sanctuaires de Práḥ Kô, des trois idoles féminines des tours occidentales et d'une des images masculines de l'Est. Cette dernière dont la tête avait été trouvée au cours des travaux de 1932 [2] a pu être reconstituée presque intégralement à la suite de la découverte de son corps en 1934 ;

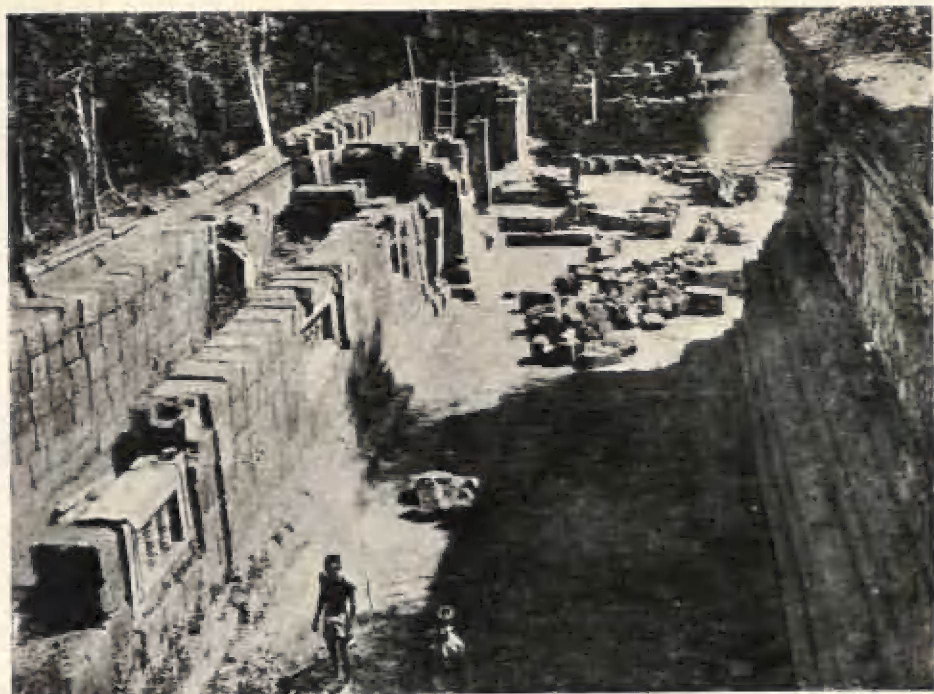
la reconstitution à Práḥ Pàlilày de deux tympans appartenant au gopura oriental et d'une belle statue du Buddha découverte à la suite du dessouchage d'un arbre.

— Sa Majesté Sisowath Monivong, roi du Cambodge, ayant exprimé le désir que le Buddha découvert au Bàyon en 1933 soit abrité et rendu au culte, le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, d'accord avec le Conseil des Ministres cambodgiens, a choisi l'emplacement de la terrasse bouddhique nº I [3] pour y élever une construction légère. L'aménagement de la terrasse et les préparatifs pour le transfèrement du Buddha ont commencé. Une souscription nationale a été ouverte au Cambodge pour couvrir les frais des travaux.

— L'entretien des monuments a été assuré, comme d'habitude, par la main-d'œuvre pénale qui, en plus de son programme, a exécuté une partie des travaux d'entretien du parc exécuté auparavant par le Service forestier. De plus, une équipe a été formée pour abattre les arbres jugés dangereux autour des monuments. Ce travail a été exécuté à la terrasse de Tép Praṇàm, à Práḥ Pàlilày, devant les terrasses royales et à la terrasse bouddhique I qui doit recevoir l'abri du Buddha du Bàyon. Enfin, les prisonniers alimentèrent les douves de Tà Prohm et de Bantãy Kdĕi par des canalisations creusées à l'intérieur de ces monuments et recueillant les eaux de ruissellement provenant du Bàrày oriental.

---

(1) *IK.*, III, fig. 67, p. 213 et croquis 1.
(2) V. *BEFEO.*, XXXIII, p. 523.
(3) *BEFEO.*, XVIII, nº 8, p. 12 et pl. 1.



A



B

PRÉ RUP. A. Cour Nord I. Vue générale du côté Est, après dégagement. *B.* Angle Nord-Est. Enceinte I. Salle longue à stèle inscrite. Vue pirse du Sud, après dégagement. Cf. p. 768.

Collaboration avec divers Services. — Le Service géographique a mis aimablement à la disposition de l'Ecole Française un opérateur, M. Perinelli, qui a fait des levés des emplacements et vestiges récemment découverts autour du Bắkhèṅ par M. Goloubew, en vue de l'établissement d'un plan de la première ville d'Aṅkor.

Les Travaux publics ont procédé à un essai d'abaissement du plan d'eau dans le Bàrày occidental, en vue de savoir si la nappe d'eau se renouvelait et pouvait être utilisée pour l'irrigation des rizières extérieures ; l'archéologie aurait pu en même temps profiter de cet abaissement pour reconnaître les vestiges de briques immergés au milieu de la partie occidentale de ce Bàrày. Malheureusement ce travail a dû être interrompu pour ne pas gêner les indigènes dans leurs travaux de cultures.

Conservation de Cochinchine-Cambodge. — M. H. Mauger, architecte diplômé par le Gouvernement, nommé membre temporaire de l'Ecole Française d'Extrême-Orient par arrêté du 31 décembre 1933, a été désigné par le Directeur de l'Ecole Française pour remplir les fonctions de Conservateur des monuments historiques de Cochinchine-Cambodge.

A ce titre, il a fait différentes tournées, notamment dans les provinces de Bắttaṃbaṅ, de Kòṃpoṅ Cām et de Tàkèv. Dans cette dernière, il a étudié l'état de conservation de l'Āsram Mahà Rosĕi. Il a été décidé que des travaux seraient entrepris en 1935 pour la restauration de cet édifice.

Entre temps, M. Mauger a dirigé à Aṅkor le chantier de Pràsàt Prei Ê Thbòṅ (n° 525), où a été effectué le dégagement du sanctuaire, puis la reconstruction des avant-corps sur des fondations en béton armé.

En novembre, il a fait des recherches sur la terrasse des Éléphants et en a effectué un relevé. Enfin, pour permettre aux voitures de circuler sur la piste d'Aṅkor à Bĕṅ Mālā, il a fait quelques travaux de consolidation au Spān Thma Stīṅ Tòč (*IK.*, n° 563) et porté la largeur du tablier de 2 m. 80 à 4 m. 10.

Epigraphie. — L'épigraphie cambodgienne s'est enrichie en 1934 d'un certain nombre d'inscriptions nouvelles. Voici quelques renseignements sur les plus importantes d'entre elles.

Pràsàt Ólok. — Des deux inscriptions signalées plus haut (p. 765), la plus ancienne (K. 808) en réemploi, est, de par son écriture et son style, certainement antérieure au IX[e] siècle ; elle relate des fondations au dieu Çrī Naimiçeçvara. La seconde, gravée sur un piédroit en mauvais état (K. 807), est un fragment de *praçasti*, probablement du roi Indravarman.

Pràsàt Kandol Dòm Nord (K. 809). — Cette inscription datée de l'année 80x çaka (878 à 887 A. D.) comporte 48 lignes en sanskrit sur le piédroit Sud et 49 lignes en khmèr sur le piédroit Nord. Elle émane de Çivasoma, le guru du roi Indravarman, bien connu par la stèle de Sdŏk Kăk Thoṃ. Nous apprenons que ce Çivasoma était petit-fils du roi Jayendrādhipativarman, lequel était un oncle maternel du roi Jayavarman II. Il avait eu lui-même pour maître le Bhagavat Rudra, et avait appris les çāstra de la bouche du Bhagavat Çaṅkara. Il est permis de se demander s'il ne s'agirait pas du célèbre Çaṅkarācārya dont l'activité dans l'Inde se place au début du siècle où vécut Çivasoma. L'objet de l'inscription est la fondation du temple sur lequel elle est gravée. Le nom est malheureusement douteux : peut-être est-ce Bhadreçvara.

Prè Rup (K. 806). — Le dégagement de ce temple nous a rendu sa stèle de fondation, document fort important qui ne comporte pas moins sur chacune des deux faces de 66 lignes de sanskrit formant au total 298 stances.

Ce texte, qui sera prochainement publié, donne sur la généalogie du roi Rājendravarman des détails nouveaux qui complètent heureusement ceux de la stèle du Mébôn. Elle donne la date de fondation de Prè Rup, soit 883 çaka (961 A.D.), le nom du monument, Rājendrabhadreçvara, qui était le nom du liṅga placé dans la tour centrale, ainsi que les noms des statues placées dans les tours d'angle : Rājendravarmeçvara, Rājendraviçvarūpa, Girijā, Rājendravarmadeveçvara, dont le culte était associé respectivement à celui du roi, de son ancêtre maternel Viçvarūpa, de sa tante maternelle Jayadevī, et de son demi-frère le roi Harṣavarman, fils de cette dernière.

Pràsàt Kôk Pô (K. 814). — L'inscription découverte par M. Trouvé dans le groupe de Pràsàt Kôk Pô (supra, p. 767) couvre les piédroits de l'avant-corps de la tour B, dont la porte avait déjà livré à Aymonier les inscriptions K. 256. Le piédroit Ouest comprend 55 lignes en sanskrit, dont les 33 premières reproduisent presque textuellement l'inscription de Jayavarman V qui commence avec la ligne 23 sur le piédroit Est de la porte (K. 256 E 2°) ; puis viennent 7 lignes en khmèr, et enfin 7 lignes en sanskrit comportant une stance d'imprécations qui se retrouve à la fin de l'inscription K. 256 E 2°. Le piédroit Est comprend 78 lignes en khmèr datées 901 çaka (979 A. D.), Jayavarman V régnant, qui se rapportent à un procès relatif à des terrains. De même que dans l'inscription de la tour A (K. 255), il est ici question de la construction du Hemaçṛṅgagiri associée à celle du *vraḥ mandira vraḥ yaçovatī*, monument dont le nom apparaît ici pour la première fois.

Pràsàt Sralau (K. 782). — Cette inscription qui comprend 32 lignes en sanskrit gravées sur le piédroit Sud et 24 lignes en khmèr gravées sur le piédroit Nord, est datée de 993 çaka (1071 A.D.). Elle émane d'un dignitaire à la cour de Harṣavarman III, Narapatīndravarman de Vrai Kanloṅ, qui consacre un liṅga de deux coudées et les images de Viṣṇu et de Çiva dans la ville de Vraḥ Daṃnap « la sainte Digue », fondée par Vīrendravarman pendant le règne de Jayavarman V, désertée sous le règne d'Udayādityavarman II, et restaurée sous Harṣavarman III. Ce texte présente l'intérêt de donner pour la première fois la date d'avènement de ce roi : 987 çaka (1065 A.D.). Cette date pose un nouveau problème, car selon les inscriptions de Pràḥ Nòk et de Pràsàt Pràḥ Khsèt, il semble que son prédécesseur Udayādityavarman régnait encore en 988 ç. (cf. *ISCC.*, pp. 143 et 173).

Institut bouddhique. — Mlle S. Karpelès, Secrétaire de l'Institut bouddhique, nous adresse le rapport suivant :

« L'Institut bouddhique et la Bibliothèque royale ont fait imprimer au cours de l'année 1934, 70.000 brochures et 62.000 gravures ayant trait à la doctrine bouddhique ; la Commission du Tripiṭaka a pu distribuer le 7e volume du Vinaya Piṭaka avant la fin de l'année et l'Institut bouddhique a entrepris un inventaire de toutes les pagodes du royaume et des manuscrits qu'elles possèdent.

« 67 écoles provinciales de pâli ont normalement fonctionné durant cette année.

« Une cérémonie fort émouvante, dite de « transmission de mérites », a eu lieu à la Bibliothèque royale à la mémoire de M. Pierre Pasquier, fondateur de l'Institut

Fig. 43. — Th'at Luong. En pointillé : plan du stūpa primitif enfermé dans le stūpa actuel.

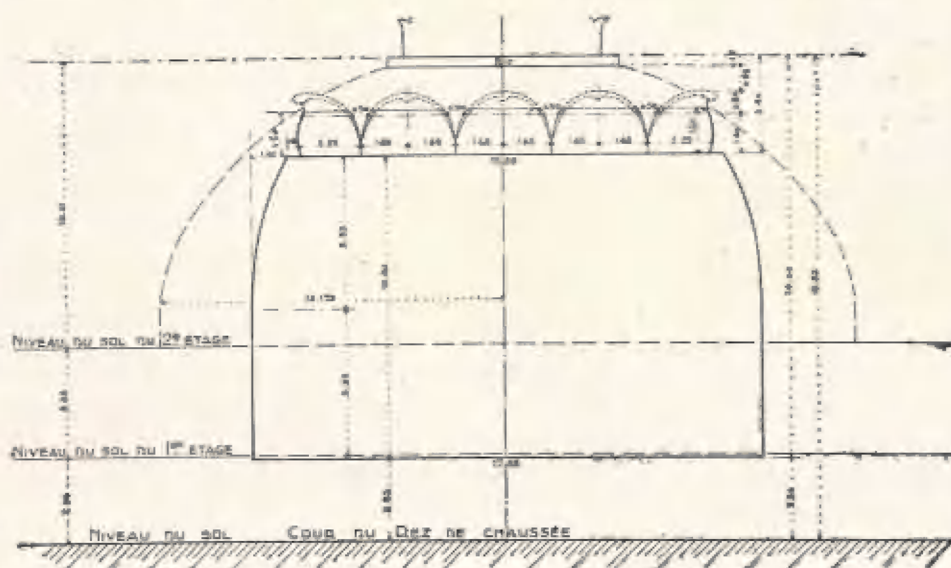


Fig. 44. — Th'at Luong. Élévation du monument primitif enfoui dans le stūpa actuel. En pointillé : la tête des lotus qui ont été démolis au-dessus de 1 m. 60.

bouddhique. Son portrait, voilé de crêpe, était entouré de sept fils de coton non tordus que tenaient dans leurs mains jointes tous les hauts dignitaires religieux de la capitale. Ceux-ci récitèrent les prières de circonstance. Le Résident supérieur, M. Silvestre, entouré de tout son cabinet, les Ministres et tous les mandarins cambodgiens, assistaient à cette cérémonie. La même eut lieu dans les pagodes à l'intérieur du royaume, et dans les pagodes du Sud-Ouest cochinchinois où M. Pasquier avait été annoncer la création de l'Institut bouddhique. »

Laos. *Restauration du Th'at Luong de Vieng Čăn.* — M. L. Fombertaux nous a remis le rapport suivant :

« J'ai entrepris, dès le mois de mars 1934, à mon retour de congé en France, les derniers travaux de restauration au Th'at Luong, c'est-à-dire : 1° la réfection de la tour centrale en lui redonnant son profil primitif (fig. 43, 44, et pl. XXVIII, A) ; 2° les enduits au mortier de chaux sur toutes les reprises et maçonneries neuves restaurées à ce jour ; 3° la recherche des vestiges archéologiques qui pourraient se trouver enfermés dans le stūpa central.

« Les travaux ont débuté par la réfection de la tour actuelle qui a été transformée et a repris son ancien aspect suivant le schéma figuré au dessin de M. Delaporte.

« Les enduits sur toutes les maçonneries neuves ont été achevés fin décembre 1934.

« Les recherches de vestiges archéologiques ont été effectuées dès le début des travaux. A cet effet, j'ai fait faire à l'Est, dans l'axe du stūpa, en partant du faîte, une fouille de 14 mètres de profondeur, et une autre transversale de 10 mètres de long environ en partant de l'axe, avec retour au Sud, ainsi qu'une fouille à chaque arête du stūpa, au S.-E., S.-O., N.-O., N.-E., ce qui m'a permis de constater qu'un monument primitif s'y trouvait enfermé (pl. XXVIII, B, et XXIX). Il consiste en une construction carrée de 17m.88 de côté, dont la base prend naissance au niveau du sol du 1er étage. Elle s'élève perpendiculairement sur 5 m. 25 pour s'incurver sur 5 m. 35 plus haut, suivant un puits de 1 m. 30, formant ainsi à 10 m. 60 de haut un arasement de 15 m. 25 de côté, que cinq grandes feuilles de lotus couronnent par chaque côté. Celles-ci sont entières et en place sur 1 m. 60 de haut, mais leur tête a disparu lors de la construction du stūpa actuel.

« Ce monument est bâti en entier en une maçonnerie de pierres de latérite parfaitement taillées, à joints parfaits et montées par assises régulières sans trace de mortier.

« L'épaisseur du mur à son arasement est de 1 m. 35 et son intérieur est bâti en maçonnerie de blocage en latérite.

« Ces vestiges relevés et photographiés, la fouille a été refermée avec les mêmes matériaux. »

Etranger. — Le Premier Congrès International des Sciences Anthropologiques et Ethnologiques qui s'est tenu à Londres du 30 juillet au 4 août 1934, sous la présidence d'honneur de S. A. R. le duc d'York et la présidence effective du comte d'Onslow, a réuni un millier de savants appartenant à plus de cinquante nations ou états. Ayant participé à ce congrès comme délégué de l'Ecole Française d'Extrême-Orient et vice-président de section, M. Victor Goloubew, à son retour en Indochine, a présenté un rapport d'où sont extraites les pages qui vont suivre.



A



B

Th'at Luong. *A.* Restauration de la tour centrale en 1934. Vue du Nord-Ouest (cf. p. 772). *B.* Fouille dans le stūpa actuel découvrant le haut du mur du th'at primitif (cf. p. 772).



A



B



C

TH'AT LUONG. *A* et *C*. Fouille à l'Est découvrant le th'at primitif enfoui dans le stūpa actuel. *B*. Fouille à l'Est découvrant le mur appareillé en latérite. Cf. p. 772.

Par le nombre des délégués présents et par l'abondance des thèmes traités dans les séances, le Premier Congrès International des Sciences Anthropologiques et Ethnologiques se classe parmi les plus importantes manifestations intellectuelles de l'après-guerre. La veille de son ouverture, l'afflux des congressistes fut tel que la nécessité impérieuse se fit sentir d'augmenter le nombre des sections prévues par le comité, et de réduire à un minimum la durée de chaque communication inscrite au programme.

Il ne saurait être question de donner ici la liste des quelque 300 mémoires et rapports lus et discutés dans les séances. Le lecteur en trouvera l'énumération et le résumé dans le *Compte Rendu* qui vient de paraître par les soins du Congrès (1). Nous ne mentionnerons ici que les communications intéressant plus ou moins directement l'Extrême-Orient et l'Océanie, en procédant par sections, suivant l'ordre indiqué par le programme des travaux.

Section A. ANATOMIE ET ANTHROPOLOGIE PHYSIQUE (Président : Sir Grafton Elliot SMITH). Ainsi qu'il fallait s'y attendre, le thème principal traité dans cette section : *La place de l'Homme parmi les Primates*, a donné lieu à de vives et longues controverses, auxquelles prirent part de nombreuses notabilités scientifiques, entre autres le prof. E. DUBOIS (Haarlem) (2), le prof. W. E. LE GROS CLARK (Londres), le prof. W. K. GREGORY (New York), A. T. HOPWOOD (Londres), L. LEAKEY (Cambridge), le Dr. J. L. SHELLSHEAR (Hongkong) (3). L'intérêt des débats se trouva considérablement accru du fait qu'un maître de l'anatomie comparée tel que Sir Grafton Elliot SMITH présidait la séance. Il semble, à la suite de ces discussions, que le Sinanthrope et le Pithécanthrope, envisagés comme les ancêtres probables de l'*Homo sapiens*, aient perdu du terrain, et que la balance penche à l'heure actuelle du côté de la partie occidentale de l'ancien monde, et plus spécialement du côté de l'Afrique tropicale, habitat du Chimpanzé et du Gorille (4). Toutefois, il semble que l'Asie n'ait pas dit son dernier mot en ce qui concerne le problème, si capital pour l'humanité tout entière, du premier Homme, et la récente découverte, à Java, d'un *Homo Soloensis* permet de croire qu'elle nous réserve encore sous ce rapport d'éclatantes révélations.

L'étude des questions se rattachant à l'origine de l'Homme a été suivie par plusieurs communications consacrées aux Hommes fossiles, dont celle de C. PINKLEY

---

(1) *Congrès International des Sciences Anthropologiques et Ethnologiques. Compte rendu de la première session*. Londres, Institut Royal d'Anthropologie, 1934, XXXII-340 p. in-8° (désigné par le titre abrégé CR. dans les notes qui accompagnent le présent rapport). Voyez également l'excellent compte rendu de M. H. VALOIS dans l'*Anthropologie*, t. XLIV, nos 5-6, pp. 557-578.

(2) Le même qui découvrit en 1892 à Java les restes fossiles du *Pithecanthropus erectus*.

(3) Les congressistes qui ont suivi de près ces discussions, ont ressenti d'une façon particulièrement intense le vide laissé dans le domaine des sciences anthropologiques par la disparition prématurée du Dr. Davidson BLACK, chef du laboratoire cénozoïque à Pékin, décédé le 15 mars 1934. Cet aimable savant que la découverte et l'étude systématique du *Sinanthropus pekinensis* ont rendu célèbre, fut non seulement un chercheur aussi consciencieux qu'infatigable, mais également un animateur et un organisateur de tout premier ordre, dont le souvenir restera toujours vivant parmi ses amis, ses collaborateurs et ses disciples.

(4) Cette thèse a été défendue notamment par A. T. HOPWOOD et L. LEAKEY, cf. CR., pp. 70 et 75.

(Londres) offrit aux congressistes une nouvelle interprétation du *crâne* de *Wadjak* (1). Dans le domaine de l'Anthropologie physiologique, l'examen des groupes sanguins a occupé une journée entière, le principal problème à l'ordre du jour étant celui des classifications raciales, basées sur les analyses chimiques du sang. Nous ne mentionnerons ici que le mémoire du Dr. H. J. T. Bijlmer (Hollande) sur ses recherches personnelles dans les îles Moluques et la Nouvelle Guinée, recherches qui complètent les travaux dont cet auteur avait tiré en 1929 la matière d'une communication au Congrès du Pacifique à Bandoeng (2).

Les différences raciales déterminées par la forme de la mandibule ont été étudiées plus spécialement pour l'Asie du Pléistocène par C. Stolyhwo et Jasiecki (Cracovie) (3). Enfin, pour terminer notre notice sur les travaux de cette section, l'une des plus importantes du Congrès, signalons encore le mémoire de A. de Silva Correira (Nova-Goa) sur les *Mahrattes de l'Inde portugaise*, ainsi qu'une étude du Commandant Erik Seidenfaden (Copenhague) sur les *Enquêtes anthropologiques et ethnologiques au Siam* (4). D'après cet auteur, la population du Siam se divise en : 1° Négroïdes, représentés par les Pygmées Semang de la Péninsule Malaise, 2° Austro-Asiatiques, représentés par les peuples Môn-Khmèr, et 3° Mongoloïdes, représentés par les Th'ăi, les immigrants chinois et quelques tribus de montagnards habitant le Nord du Siam. Une étude serrée de ces éléments ethniques aboutira sans nul doute à d'importantes découvertes intéressant les origines et la distribution des races humaines. Pour ce qui est de l'Anthropologie physique, cette science est au Siam encore à ses débuts. Le Dr. Brengues fut le premier à procéder à des mensurations systématiques sur un certain nombre d'individus appartenant à la race Môn-Khmèr. Ses observations ont été consignées dans le *Journal of the Siam Society*. En 1928-31, le prof. Congdon du Rockefeller Institute soumit à un rigoureux examen anthropométrique quelque 30.000 conscrits siamois, tous des Th'ăi. Ses travaux furent repris en 1932 par E. W. Hutchinson et le Ct Seidenfaden qui étudièrent dans le Siam du Nord une population de souche Môn-Khmèr, les Lawā. M. Seidenfaden a terminé son exposé par une rapide excursion dans le domaine de la préhistoire indochinoise, en mentionnant notamment les crânes découverts par M. H. Mansuy au Tonkin.

Section B : Psychologie (Président : Prof. F. C. Bartlett). Dans un exposé inaugural sur les *Aspects et les buts de la psychologie sociale*, M. C. Myers (Londres) a défini ainsi le programme de cette section : analyser les processus mentaux qui constituent le substratum psychologique des faits étudiés et décrits par la Sociologie ; déterminer l'action exercée sur l'homme moderne par la multiplication rapide des moyens de locomotion ; étudier les réactions qui résultent du « choc » des peuples et des cultures.

---

(1) CR., p. 76.

(2) *Ibid.*, 81. A la fin de son exposé, le Dr. Bijlmer a formulé quelques réserves quant au rôle attribué à la composition chimique du sang dans la définition d'une race, tout en admettant, bien entendu, l'utilité que présente pour l'anthropologiste l'étude des groupes sanguins (« The anthropological importance of blood-groups is certainly great, still there is something in them that gets beyound race »).

(3) CR., p. 77.

(4) *Ibid.*, p. 135.

Parmi les nombreuses communications lues dans les séances, nous n'en avons relevé que deux qui se rapportent pratiquement à l'Asie et au monde océanien, celles de Miss E. J. Lindgren (Cambridge) et de G. Bateson (Cambridge). Elles traitent toutes les deux des *Méthodes de recherche en psychologie sociale* (1). Une séance tenue en commun avec la section de Sociologie a été consacrée à l'*Etude des tensions nerveuses et des réactions dues à l'importation de cultures étrangères*. Il y eut encore deux autres séances mixtes : l'une avec la section des Religions (*Transfert du sens religieux des groupes sociaux*), l'autre avec la section de Linguistique (*La conversation en tant que problème de psychologie*).

Section C : Démographie (Président : C. B. Fawcett). Thèmes indiqués dans le programme : *Méthodes et techniques du recensement ; variations de densité et autres phénomènes intéressant l'étude de populations*. Bien que cette section, assez restreinte, ne comportât que deux séances, nous avons à noter les titres de quatre communications : Prof. Hahdakamal Mukerjee (Calcutta), *Sur les populations de la vallée du Gange* ; S. Vere Pearson (Mundesley), *Sur l'homme, le moustique et le poisson ; étude de l'irrigation et des effets de la malaria parmi les populations des temps anciens en général, et en particulier parmi celles de Ceylan* (2) ; Lindsay Ride (Hongkong), *Le problème de la population à Bornéo* ; H. Bernatzik (Vienne), *Les causes de la disparition des Mélanésiens dans les Iles Salomon* (3).

---

(1) CR., p. 152 et 153. Nous extrayons du mémoire de Miss E. J. Lindgreen, le passage suivant : « En Asie Orientale où l'homme blanc, d'habitude, n'a que peu de prestige et ne dispose d'aucun appui officiel, il est bon que l'investigateur sache attirer et amuser les gens dont il va entreprendre l'étude, et qu'il puisse fournir des renseignements utiles aux indigènes en échange des faits recueillis au cours de son enquête. Ainsi, des images, surtout des images de sorciers, seront toujours les bien venues, mais les Mongols et les Toungouzes, tout comme nous-mêmes, sont particulièrement friands d'histoires bien contées, surtout lorsqu'il s'agit de quelque voleur rusé et que l'objet du vol est un cheval. »

(2) CR., p. 173. Le Dr. Pearson qui compte parmi les meilleurs connaisseurs de la faune et de la flore ceylanaises, a fourni des données d'un très haut intérêt sur le phénomène du dépeuplement, tel qu'on l'observe dans certains pays de l'Asie tropicale, jadis prospères, mais dont la vie économique a été peu à peu anéantie par des guerres et des épidémies. Selon certains auteurs, la population de Ceylan aurait été dans l'antiquité plus nombreuse qu'elle ne l'est à présent. Ses centres de densité se trouvaient alors dans la partie septentrionale de l'île où l'on ne rencontre aujourd'hui que des plaines desséchées, tandis que les régions soumises au régime de la mousson Sud-Ouest étaient relativement peu habitées. A l'heure actuelle, c'est précisément dans ces régions que se trouvent les agglomérations les plus nombreuses et les plus importantes. Le fait s'explique par l'abandon des bassins et canaux creusés dans le Nord de Ceylan à l'époque des rois d'Anurâdhapura et de leurs successeurs, les rois de Pollonaruwa, travaux dont l'entretien avait été rendu impossible par suite des invasions tamoules, fréquentes au Moyen-Age. L'abandon des ouvrages d'irrigation favorisa la formation de terrains marécageux où pullulent les moustiques, agents vecteurs de la malaria. La communication du Dr Pearson présente un intérêt d'autant plus vif et actuel qu'une épidémie de fièvre paludéenne vient d'éclater parmi les populations indigènes de Ceylan, où elle a déjà causé de gros ravages.

(3) CR., p. 171. Les faits étudiés dans cette communication s'observent également dans la Nouvelle Calédonie, bien qu'à un moindre degré. D'après le Dr. Bernatzik, la

Section D : Ethnographie. Cette section, à cause de son importance, a été subdivisée en trois sous-sections présidées par le Dr. A. C. Haddon, le Rév. Edwin Smith et T. A. Joyce, et consacrées, la première à l'Ethnographie générale et à l'étude des faits se rapportant à l'Europe, l'Asie et l'Océanie, les deux autres respectivement à l'Afrique et au Nouveau Monde. Le thème de ralliement de la première sous-section, *La Distribution des Cultures*, a fourni au Dr. A. Haddon et à R. Sayce (Cambridge) le sujet de deux exposés d'ensemble qui servirent d'introduction à la séance et préparèrent le terrain aux discussions.

Le Prof. W. Koppers (Vienne) prit ensuite la parole pour exposer ses vues sur les origines des Indo-germains. Ces vues se résument ainsi : La « Urheimatsfrage » ou problème du berceau indo-germain passait pendant longtemps pour un problème essentiellement linguistique. Sa solution, cependant, ne paraissait guère possible sans le concours de l'Anthropologie physique et de la Préhistoire. A côté de ces sciences, il convient de ranger l'Ethnologie qui, elle aussi, a son mot à dire sur le premier habitat des Indo-germains. Actuellement, la question du « berceau primitif » intéresse surtout la Sociologie et les sciences qui se rattachent à l'étude comparée des religions. Si l'on tient compte de ce fait, on est forcé de rechercher le pays d'origine des Indo-germains non pas en Europe, mais plus à l'Est, c'est-à-dire en Asie, car ce qu'il y a d'essentiel dans la civilisation originelle de cette race, semble être lié au complexe culturel des peuples altaïques. Il en est ainsi de l'élevage du cheval, du droit paternel, des croyances basées sur la notion d'un dieu céleste et des hypostases, du culte des Dioscures, de certains rites tels que le sacrifice du cheval. Il y a donc lieu de situer le berceau des Indo-germains en Asie centrale, de préférence dans le Turkestan Occidental (¹).

L'ethnographie de l'Inde a fait l'objet de plusieurs importantes communications dont deux ou trois auraient mérité d'être plus développées. Notons en particulier celles de B. S. Guha (Calcutta) sur les *Affinités raciales des peuples indiens*, et du Prof. E. von Eickstedt (Breslau) sur les *Races de l'Inde*.

L'exposé du Dr. Guha s'appuie sur les données statistiques fournies par le dernier recensement décennal de l'Inde (1931) (²). Les mensurations prises sur plusieurs milliers d'individus et soigneusement analysées par l'auteur d'après les méthodes du Prof. Pearson, ont permis d'établir l'existence dans la Péninsule des *strata* ethniques suivants : 1° un type méditerranéen dolichocéphale prédominant dans certaines régions du centre et sur la côte de Malabar, et qui semble être l'élément basal de

---

disparition progressive des Salomoniens est due aux maladies dont le germe avait été apporté par les Européens, et qui se sont rapidement propagées parmi les natifs affaiblis par un mode d'existence nouveau, peu compatible avec les traditions de leur race. En se basant sur une expérience faite en Nouvelle Guinée, l'auteur suggère d'adjoindre au gouverneur des Iles Salomon un ethnologue, à titre de consultant et comme élément de liaison avec les indigènes. Voir à ce propos le discours prononcé par le comte d'Onslow à l'ouverture du Congrès, infra, p. 789.

(¹) CR., p. 185 et suiv. Il n'est pas sans intérêt de constater, à propos de cette hypothèse, que les témoignages sur lesquels elle repose, ont amené le prof. Koppers à se rallier, dans une certaine mesure, aux opinions exprimées dans la seconde moitié du siècle dernier (1861-1869) par Max Muller et François Lenormant, enclins à faire venir les premiers Aryens des hautes régions de l'Asie Centrale.

(²) Au sujet du « Census of India », voir plus loin, p. 777 et 788.

toute la population hindoue ; 2° un type alpino-arménoïde, représenté surtout dans les contrées de l'Ouest, mais qui se rencontre également dans le Deccan et dans le Bengale ; 3° un élément protonordique très apparent chez les hautes castes dans l'Inde du Nord, mais s'observant à l'état le plus pur chez les peuplades qui habitent les hautes vallées de l'Hindoukouch. Quant aux races aborigènes du Sud, elles ont des affinités certaines avec les Négritos.

La classification du Prof. von Eickstedt comprend les groupes fondamentaux suivants : I, les Weddides (Prédravidiens) [1], auxquels se rattachent les Gondides et les Malides, races attardées, vivant de la chasse et de la cueillette ; II, les Indides, agriculteurs et éleveurs répartis dans les régions fertiles du Nord et du Nord-Ouest ; III, les Mélanides (Tamouls, Hos, Santals), cultivateurs ayant pratiqué jadis la coutume du matriarcat, et qui constituent le gros de la population dans l'Inde du Sud [2].

Bien que les théories du Dr. Guha et du Prof. von Eickstedt ne paraissent point concorder entre elles, il y a cependant un trait commun qui les caractérise : les deux savants se montrent entièrement d'accord lorsqu'il s'agit de démontrer le rôle important que les facteurs géographiques ont joué dans la formation et la répartition des races étudiées par eux [3].

Parmi les autres contributions à l'ethnographie de la Péninsule indienne, notons le rapport du Prof. H. S. Stapleton sur *Les recherches faites en 1921-1934 par le département d'Anthropologie à l'Université de Calcutta*, rapport suivi d'une *Motion concernant le « Indian Census »*; le mémoire de K. P. Chattapadhyay (Calcutta) sur l'*Organisation sociale des Hindous* et celui de Rai Bahadur Ramaprasad Chanda sur les *Races et les Cultes de l'Inde* [4]. Ce dernier a signalé à ses collègues la présence, sur des cachets provenant de Mohenjo-Daro et de Harappa et appartenant par conséquent à l'âge du cuivre, de personnages assis à la façon des pénitents hindous ou yogi. Le fait est exact, mais pour le mettre en relief, il conviendrait d'étudier en même temps les représentations analogues que l'on rencontre, non seulement dans l'art suméro-élamite, mais aussi dans l'art égéen et dans celui de la Gaule primitive.

Le nombre et l'importance des communications que nous venons d'énumérer e rendent que plus sensible l'absence presque complète de travaux se rapportant aux pays limitrophes de l'Inde. En échange, le nombre des mémoires consacrés à l'Océanie semble attester la vogue dont cette partie du monde jouit actuellement auprès des

---

(1) Le terme « Weddides » a soulevé des objections de la part du prof. Ramaprasad Chanda (Calcutta), qui a proposé, d'accord avec le Dr. Guha, de lui substituer le terme « Nishadic » (de sanskr. Niṣāda).

(2) Cette classification est la même que le prof. von Eickstedt a adoptée dans son étude sur l'*Histoire raciale de l'Inde* (*Rassengeschichte von Indien*) dont un compte rendu a été publié dans l'*Anthropologie*, t. XLIV, p. 401.

(3) CR., p. 193 et 194.

(4) CR., p. 202 et 204. p. 195 et suiv. D'après Rai B. R. Chanda, les castes de l'Inde auraient leur origine dans la dissimilitude des coutumes sociales et croyances religieuses, ainsi que dans la rivalité économique des races immigrées. Ce point de vue s'oppose à celui du Dr. J. H. Hutton qui voit dans le système des castes le souvenir d'une organisation imprégnée de totémisme, remontant à l'époque où la population de la Péninsule Hindoustanique se composait de clans proto-Australoïdes et Austro-Asiatiques. Sur le « Census of India », voir supra, p. 776, et infra, p. 788.

ethnologues. En voici les sujets : *La nouvelle Guinée* (E. W. P. CHINNERY) ; *Anthropologie appliquée et éducation des Papous* (F. E. WILLIAMS) ; *Aspects de la sorcellerie chez les Papous* (le même) ; *Groupements linguistiques et culturels dans la Nouvelle Guinée* (F. KIRSCHBAUM, Vienne) ; *La séparation en clans chez les Papous de la rivière Sepik* (G. BATESON, Cambridge) ; *Sur quelques tribus récemment découvertes dans le centre de la Nouvelle-Guinée* (E. W. P. CHINNERY) ; *Rites mégalithiques chez les Habitants de Mallicolo* (John W. LAYARD, Londres) (1).

Les proches relations de l'Océanie avec l'Asie furent mises en évidence, à l'aide de nombreuses photographies, par le Dr. Paul RIVET (Paris) et J. KLEIWEG DE ZWAAN (Amsterdam). La belle communication du Dr. RIVET était consacrée aux affinités entre *Les civilisations primitives de l'Indochine et celles de l'Insulinde et de la Mélanésie* (2) ; l'exposé de M. KLEIWEG DE ZWAAN à l'*Elément Wedda dans l'archipel indien et les îles voisines de la Nouvelle-Guinée.*

Pour l'ethnographie de la Chine, le nombre des mémoires lus dans les séances a été relativement restreint. O. MÄNNCHEN (Vienne) a signalé *L'existence en Chine de la légende d'Hercule*, mythe d'origine probablement scythique, et dont nous croyons avoir retrouvé, d'autre part, le souvenir lointain dans les traditions dynastiques des rois khmèrs (3). M. G. HENRI-RIVIÈRE (Paris) a comparé *Les disques et Ts'ung de jade et les casse-têtes des populations primitives de l'Océanie et de l'Amérique*, rapprochement ingénieux et, certes, défendable du point de vue typologique, mais qui demande à être discuté surtout avec les sinologues (4). V. PONOSOFF (Kharbine) a passé en revue les *Cultures préhistoriques de la Mandchourie orientale*. Enfin, le Baron Robert von HEINE-GELDERN (Vienne), dans un exposé intitulé *Osterinsel, China und Indien*, a établi des parallèles extrêmement suggestifs entre l'écriture encore indéchiffrée de l'Inde préhistorique, telle qu'elle apparait sur les cachets de Harappa et

---

(1) Ce dernier exposé se rapporte à un ensemble de faits recueillis dans divers îlots voisins des Nouvelles Hébrides, et qui révèlent chez certains groupements Mélanésiens des traditions historiques fort anciennes, associées à des cérémonies où l'érection et la vénération de mégalithes jouent un certain rôle ; CR., p. 198 et suiv.

(2) Certaines de ces affinités ont été signalées par nous au IVe Congrès des Sciences du Pacifique à Bandoeng (1929), à propos des tambours de bronze et de leur diffusion en Océanie.

(3) Cf. *BEFEO.*, t. XXIV, pp. 501-510.

(4) CR., p. 198 (en français). Voici le résumé de cette communication : Une importante littérature a été consacrée aux jades des dynasties Tcheou et Han : couteaux, hallebardes, haches, animaux fantastiques ou réels, etc., on reconnaîtra sans peine dans ces objets, avec le Prof. PELLIOT, « des insignes ou instruments rituels qui n'avaient plus de destination pratique, mais qui sont des survivances d'armes et d'outils véritables d'un âge plus ancien ». Cependant, dans ces séries, les *pi* (disque perforé) et *ts'ung* (cylindre dans un parallélipipède rectangle) n'ont pas été rattachés à un prototype arme ou outil, bien que des types intermédiaires les relient incontestablement — y compris les survivances de système d'attache — à des jades dérivés d'armes. Or l'archéologie américaine et l'ethnographie mélanésienne (en particulier la Nouvelle Guinée) fournissent une importante quantité de casse-têtes pourvus ou non pourvus de leur manche, et dont les formes s'apparentent singulièrement aux *pi* et aux *ts'ung*. Je propose à ceux-ci un prototype « casse-tête », avec toutes les réserves qui s'imposent avant une étude plus approfondie, que je prépare.

de Mohenjo-Daro, et certains caractères archaïques, relevés sur des bronzes chinois [1]. Si les affinités signalées par M. von Heine-Geldern résultent d'une parenté réelle entre les deux systèmes d'écriture, ce qui ne semble point impossible, nous aurions à envisager d'un point de vue nouveau les problèmes posés par M. G. de Hevesy à propos des fameux « bois parlants » de l'île de Pâques [2]. Peut-être même serions-nous alors en mesure de tirer des conclusions de quelque portée de la ressemblance que nous avons constatée, au cours de nos propres investigations dans le domaine de l'« Indus-Civilisation », entre les cachets exhumés par Sir John Marshall et ses collaborateurs, et certains cachets carrés à boucle arrondie, utilisés sous les Han en Asie centrale [3].

Une autre communication du même savant avait trait aux *Témoignages archéologiques se rapportant à l'époque où s'établirent dans l'Inde les premiers Aryens.* Parmi ces vestiges se classerait, selon M. von Heine-Geldern, une hache-herminette (*Axthacke*) de bronze découverte en 1927-1928 dans les couches supérieures de Mohenjo-Daro, et qui a son équivalent le plus proche au Caucase et en Assyrie [4].

Section E. Technologie (Président : Henry Balfour, Oxford). Si l'on s'en réfère au programme, on ne peut qu'approuver les idées directrices dont se sont inspirés les organisateurs de cette section. De toutes les capitales de l'Europe, Londres est incontestablement celle qui possède les plus belles collections technologiques. Le Musée de Kensington et le British Museum, à eux seuls, pourraient fournir au besoin les éléments d'une encyclopédie à peu près complète, embrassant tous les arts et métiers. On songe, de plus, aux innombrables musées et collections particulières qui attestent dans toutes les parties du monde, partout où flotte le pavillon britannique, le goût des Anglais pour l'exploration et les patientes enquêtes. On pouvait donc s'attendre à ce que le Congrès de Londres marquât une date dans l'histoire de la technologie, en établissant les bases d'une collaboration internationale constante et bien coordonnée dans ce vaste domaine scientifique. On pouvait également espérer voir, à la suite de ce Congrès, se préciser et se consolider les liens qui unissent l'ethnographie à la préhistoire et à l'archéologie. Or, cette attente, ces espérances ont été déçues. Les quelques communications présentées au cours des séances semblaient s'être égarées dans un cadre trop vaste pour elles, et même, dans certains cas, elles n'avaient rien de commun avec ce cadre et auraient pu, tout aussi bien, figurer dans n'importe quelle autre section [5]. Ce furent, en d'autres termes, comme les *disjecta membra* d'un ensemble largement conçu, mais dont la réalisation adéquate ne paraît avoir tenté personne. Cependant, il reste l'initiative prise,

---

(1) CR., p. 197.

(2) A ce propos il convient d'apporter une petite correction au compte rendu de M. Vallois qui écrit (p. 571) : « R. Heine-Geldern (Vienne) a insisté sur les rapports entre l'écriture de l'île de Pâques et celles des vieilles civilisations de l'Indus ». Ceci n'est pas exact. M. von Heine-Geldern a parlé plus spécialement des liens entre *la Chine et l'Inde préhistorique*, et non entre *l'Inde préhistorique et l'île de Pâques.*

(3) Voir, notamment, les cachets de Niya, décrits par Sir Aurel Stein, *Serindia*, t. IV, pl. xx et xxix.

(4) CR., p. 196.

(5) Par contre, la communication de M. G. Henri-Rivière sur le *pi* et le *ts'ung* (supra, p. 778) aurait été mieux à sa place dans cette section que dans la section D (Ethnographie générale) où elle a été lue.

initiative que nous croyons excellente, et rien n'oblige de croire qu'elle ne portera pas ses fruits le jour où le Congrès se réunira pour une nouvelle session (1).

Parmi les communications à signaler, la plupart se rapportent à l'Océanie et à l'Inde. A. DIGBY (Londres) a fait connaître les *Armes océaniennes à dents de requin*. A. JOYCE (Londres) a étudié *les Disques en écaille de tortue des îles Salomon*, et H. BEASLEY (Londres) la *Monnaie en plumes rouges de Santa-Cruz, en Mélanésie*. Un mémoire, d'une certaine envergure, celui de C. VON FÜHRER-HAIMENDORF (Vienne), était consacré aux *Cultures paléolithiques de l'Australie*, un autre, par C. BONNINGTON (Londres), à la *Technologie de la pêche et de la pirogue dans les îles Andaman*. Enfin, J. P. MILLS (Assam) a parlé de *L'influence exercée par les rites sur les arts et les industries des tribus habitant les Naga Hills*.

Un sujet qui relève autant de l'histoire de l'art que des sciences ethnologiques a été traité par le Prof. CURT SACHS, délégué du Musée d'Ethnographie du Trocadéro (Paris) dans une communication sur *Le mouvement comme racine des styles artistiques* (2). En voici un petit extrait (3) : « Plus un peuple est primitif, plus ses différences sexuelles sont accentuées. Le type moteur des deux sexes est reflété le plus visiblement par la danse, mais le chant aussi est le miroir de cette différence ; l'homme en chantant, préfère les mouvements amples ; le chant féminin, au contraire, a l'ambitus petit, les distances moindres, et un retour centripète au point de départ, qui sera plus tard la tonique. La même différence profonde existe entre les deux moitiés de l'humanité, en laissant aux sexes une différence de grade plutôt que de qualité. Je parle de ce phénomène suivant lequel beaucoup de peuples en entier présentent des traits qui, dans d'autres peuples, sont purement féminins ; la vie sédentaire, l'agriculture, le matriarcat, le culte lunaire ou la déesse mère. On voudrait montrer par des films un Mongol dansant à sauts énormes, les membres presque arrachés et lancés au loin, et après, une danse guerrière des Moï au Cambodge (*sic*), aux pas menus et coquets et aux membres toujours ramenés au corps. Superflu de constater que le chant des deux peuples offre le même héritage. » Et l'auteur ajoute, en guise de conclusion : « Jamais nous ne dévoilerons le secret des styles d'art, si l'anthropologie ne nous fournit pas les observations, les descriptions et les définitions. Mais ces anthropologues qui nous aideront, ne seront pas ceux qui se bornent à l'anatomie pure. »

Section F. SOCIOLOGIE (Président : Prof. C. G. SELIGMANN, Londres). Il y a lieu de féliciter les organisateurs de cette section d'avoir choisi pour thème principal les relations entre *Sociologie et ritualisme*, thème précis et souple, permettant de resserrer et de canaliser les discussions, mais pouvant être traité en même temps de points de vue très différents.

---

(1) Ce qui serait à envisager avant toute autre chose, c'est la création d'un office central des musées et collections ethnologiques, analogue à l'*Office des instituts d'archéologie et d'histoire de l'art* qui fonctionne à Paris (Palais Royal), sous les auspices de l'Institut International de Coopération Intellectuelle.

(2) CR., p. 265-267. Cet exposé avait sa place tout indiquée dans la section B (Psychologie), de même que celui de M. R. LENOIR sur la *nage*, lu dans une séance de la section de Sociologie. Il est à regretter que l'Institut Général Psychologique de Paris n'ait pas eu de représentant au Comité Permanent du Congrès.

(3) Cette communication ayant été faite en français, nous en reproduisons les termes d'après le résumé publié dans le CR.

Après que E. Evans-Pritchard (Le Caire) eut fait connaître les diverses significations du mot « rite », A. Hocart (Londres) esquissa une étude sur *Le ritualisme considéré du point de vue de sa raison d'être et de ses buts.* Le Dr. R. R. Marett (Oxford) exposa ensuite ses idées sur *Le ritualisme en tant que maladie de la religion. Les Survivances dans les rites* furent analysées par le Prof. E. Westermarck (Helsingfors), le *Ritualisme dans le culte des Dieux primitifs* par R. Firth (Londres), et le *Culte des ancêtres* par L. Lévy-Bruhl (Paris), dont le magistral exposé a été lu devant un grand nombre d'auditeurs, tout comme celui de M. Mauss (Paris) sur les *Relations entre les aspects religieux et sociologique du ritualisme.*

M. Lévy-Bruhl constate que « les peuples primitifs, tels que les Australiens, Papous, Bantou, etc., n'ont point la notion correspondant à une longue succession d'événements historiques. Pour eux, le passé n'est qu'un vaste magasin (storehouse) où s'empilent les faits. Derrière ce passé indistinct ils conçoivent une période mythique, placée en quelque sorte en dehors ou au-dessus du temps. De là, l'existence, chez ces peuples, de deux catégories d'ancêtres : 1° les ancêtres proprement dits qui continuent à compter après leur mort parmi les membres du clan ou de la tribu ; 2° les ancêtres mythiques ou « éternels incréés » qui sont à l'origine de toutes les choses. Ces derniers sont des êtres composites (hommes-kangourous, hommes-émous) supérieurs aux humains.

« Ainsi, lorsque Spencer et Gillen affirment que les Arunta ignorent le culte des ancêtres, ils ont parfaitement raison, s'ils songent aux ancêtres réels d'une tribu. D'autre part, si l'on considère les rites totémistes des Arunta comme un culte, il est indéniable que l'adoration d'ancêtres légendaires n'est pas une pratique absolument inconnue à ce peuple. Par contre, beaucoup de tribus africaines ont donné un grand développement au culte de leurs ascendants humains, tandis que les ancêtres mythiques paraissent être tombés chez eux dans l'oubli. » (1)

Le mémoire de M. Mauss débute par une analyse des notions correspondant aux mots *rite, mythe, organisation religieuse,* pour nous initier ensuite à certaines coutumes des Maori, où apparaissent clairement les liens entre société, rite et croyances. Ainsi, les jeux connus chez nous sous les noms de « pas de géant », de « mât de Cocagne », de « mont de Cocagne » sont en Océanie de véritables institutions fondées sur des idées cosmologiques et ayant une fonction sociale. De même, le *tiki* ou fœtus de jade que les femmes Maori portent au cou en guise de talisman, est un symbole rituel d'une signification extrêmement complexe, où se cristallise en quelque sorte tout le système religieux d'un peuple (2).

Notons encore, parmi les autres mémoires, ceux de A. Iyer (Calcutta) sur la *Base agricole des religions dans l'Inde méridionale,* de R. Tiddington (Cambridge) sur les *Rites d'initiation chez les Karadjeri de l'Australie,* de F. Williams (Papouasie) et G. Bateson (Cambridge) sur les *Déguisements et travestis rituels en Nouvelle Guinée,* ainsi que les communications suivantes dont le sujet ne s'inspire pas directement du « thème conducteur » mentionné plus haut : E. J. Lindgren

---

(1) CR., p. 269. Le résumé de cette communication a paru en anglais. La substance en a été traitée depuis à fond par M. Lévy-Bruhl dans son ouvrage sur *La Mythologie Primitive* (Paris, 1935).

(2) CR., p. 272 (résumé en anglais). Le sujet a été discuté dans une séance commune avec la Section des religions.

(Cambridge), *Le rôle social des Shaman en Mandchourie du Nord*; M. Oka (Tōkyō), *Les sociétés secrètes du Japon*; A. Aiyappan (Madras), *Mariages entre cousins ou entre oncle-nièce à Malabar*; E. W. P. Chinnery (Papouasie), *Anthropologie et administration dans la Nouvelle Guinée* (¹); Raymond Firth (Londres), *Anthropologie sociale dans l'Ouest du Pacifique* et *Cérémonial des cultes dédiés à des divinités primitives*; W. Schmidt (Vienne), *La position de la femme vis-à-vis de la propriété dans les sociétés primitives*. Enfin, citons un exposé de A. Waley (Londres) sur *L'utilisation des sources traduites du chinois pour l'étude des civilisations anciennes*. Cet intéressant mémoire soulève une question de la plus haute importance, celle de savoir quel parti l'historien-sociologue peut tirer des traditions transmises par les auteurs chinois, et quels sont les moyens de recoupement dont il dispose pour en préciser la valeur, du point de vue de ses recherches (²).

Section G. Religions (Président : Prof. E. James, Leeds). Cette section, dont j'étais l'un des vice-présidents, était chargée de s'occuper plus spécialement des problèmes ayant trait aux cultes primitifs, aux origines préhistoriques de la magie et de la religion, aux mythes et légendes, à la diffusion des coutumes et des croyances. Ma contribution personnelle aux travaux de ce groupe consistait en un exposé, illustré de projections, sur *Les conceptions mystiques de l'urbanisme chez les Khmèrs*. En voici le résumé tel qu'il a été reproduit dans le *Compte rendu* du Congrès (p. 297) : « Les travaux de MM. Louis Finot, George Cœdès et Paul Mus en Indochine, ainsi que ceux du baron R. von Heine-Geldern à Vienne, ont attiré l'attention du public savant sur le rôle important que les conceptions cosmomagiques de l'Inde tiennent dans l'architecture khmère des Xᵉ-XIIᵉ siècles. Des recherches toutes récentes, effectuées par l'École française d'Extrême-Orient dans la région d'Angkor, ont prouvé que la capitale fondée à la fin du IXᵉ siècle par le roi Yaçovarman I, s'inspire également, en ce qui concerne son plan d'ensemble, d'un schéma mystique indien.

« Le temple principal, consacré au culte du Dieu-Roi ou *liṅga* royal, s'élève sur une colline qui est le Mont Central du royaume. Elle constitue en même temps le centre géométrique de la cité dont elle est, en quelque sorte, l'acropole religieuse. Du pied de la colline partent quatre avenues vers les quatre points cardinaux. La ville elle-même affecte la forme d'un vaste carré, ayant une superficie de 16 kilomètres carrés et protégée par un large fossé. L'ordonnance des maisons et des pièces d'eau à l'intérieur de l'enceinte indique le souci des architectes de suivre les prescriptions des

(¹) CR., p. 286. L'auteur de ce mémoire signale les services que l'Université de Sydney a rendus au gouvernement de la Nouvelle Guinée en instituant un cours spécial d'Ethnologie pratique pour les fonctionnaires anglais du « Mandated Territory ». On ne peut ne pas songer, à ce propos, à l'aide que pourraient apporter à l'Ecole coloniale de Paris des institutions telles que les laboratoires anthropologiques du Museum et le Musée d'Ethnologie du Trocadéro, récemment réorganisé par le Dr Paul Rivet.

(²) CR., p. 284. L'exposé de M. Waley a été suivi d'assez vives discussions dont il n'y a pas trace dans le CR. Le résumé même de cette communication est malheureusement trop concis pour permettre à un non-sinologue de reproduire les opinions de l'auteur, sans risquer d'en fausser le sens. Mais ce qui paraît en résulter avec une certaine clarté, c'est l'intérêt que présenterait le rattachement de l'antique littérature chinoise au domaine de l'Ethnographie et de la Sociologie comparées.

çâstra. Nul doute que la première ville d'Angkor, la Yaçodharapurî du IXe siècle, de même qu'Angkor Thom, la capitale khmère du XIIe siècle, ne fût une évocation symbolique de l'Univers indien, avec son Mont Meru, demeure éternelle des dieux, ses axes rigides, et l'Océan qui l'entoure. » Avant la lecture de cet exposé, j'avais remis au président de la section les trois mémoires suivants, destinés à être communiqués au Congrès par mes soins : *Cromlechs actuels en Annam* (avec illustrations), par Mlle Madeleine Colani (Hanoi) ; *Le village du delta tonkinois* (avec projections), par P. Gourou (Hanoi), et *L'obstétrique des Moïs dans ses rapports avec les croyances et les coutumes locales*, par M. Georges Devreux, chargé de mission au Kontum en Annam.

Dans le programme de la section, les travaux consacrés à l'Asie et à l'Océanie tenaient une large place. Le prof. W. Koppers (Vienne) lut une très substantielle étude sur *Le Totémisme en tant que problème de l'histoire humaine* ; le P. W. Schmidt (Vienne) parla du *Sacrifice primitif chez les plus anciens peuples* ; S. A. S. Huzayyin (Le Caire) du *Rôle exercé par le milieu sur la diffusion des idées religieuses vers l'Orient à travers la Haute Asie*, et J. M. Unvala (Londres) des *Rites funéraires chez les Parsis.*

Parmi les mémoires présentés au Congrès, celui du prof. Koppers sur le totémisme est la seule contribution d'une certaine envergure qui soit consacrée à ce problème capital de l'Ethnologie [1]. Il comprend quatorze thèses où se résume l'état actuel de nos connaissances sur ce vaste sujet. D'après le prof. Koppers, le complexe totémique se serait formé « quelque part » dans l'Asie du Sud (thèse I). Toutefois il serait prématuré, à l'heure qu'il est, d'en rechercher l'exacte origine, car il importe, avant tout, d'étudier les étapes de son évolution historique (XIV). Bien que la génèse du totémisme n'ait rien à voir avec celle du droit maternel, il existe des « produits de mélange » (Mischungsprodukte) où les deux éléments se sont amalgamés (X et XI). Le totémisme et l'exogamie n'ont pas eu d'évolution commune correspondant aux premiers stades de leur formation (IX). Les travaux des observateurs modernes ont confirmé les vues de J. G. Frazer en ce qui concerne l'influence exercée par le totémisme sur l'art et les insdustries des peuples primitifs. De même, on ne saurait nier le rôle important qui lui revient dans la formation des idées en rapport avec la notion de la tribu et de l'état (XII) [2].

La communication du P. W. Schmidt n'ayant pas paru dans le *Compte rendu* du Congrès, nous renonçons à en donner ici l'analyse. Quant aux idées de ce savant sur un monothéisme universel, antérieur aux religions polythéistes, elles ont été, au cours de la même séance, passées au crible d'une pénétrante critique par un évolutionniste convaincu, le prof. J. Murphay (Manchester), dans un mémoire consacré au culte des *Grands Dieux chez les races primitives* [3]. Nous avons encore d'autres travaux à mentionner. Le prof. M. A. Canney (Manchester) a présenté une curieuse étude sur la *Signification magico-religieuse du sable*, où la vieille coutume de répandre du

---

(1) Le fait est d'autant plus difficile à expliquer que l'étude des croyances totémistes a connu en Angleterre une véritable époque de floraison, avec J. Frazer, Spencer, Gillen et d'autres, et qu'elle compte parmi ses représentants actuels un A. R. Radcliffe-Brown.

(2) CR., p. 295-297 (en allemand).

(3) CR., p. 300.

sable devant les nouveaux mariés, encore observée à Knutsford dans le Cheshire, est comparée à une coutume analogue pratiquée dans l'Inde (1). Cette étude a donné lieu à des discussions auxquelles prirent part, entre autres, le prof. O. PERTOLD (Prague) et J. M. UNVALA (Londres) (2). L'un des deux mémoires présentés au Congrès par le prof. PERTOLD traite des *Différences établies par les religions entre la mort naturelle et la mort violente.* Les faits sur lesquels reposent les conclusions du savant tchécoslovaque ont été observés chez les Bhīls des Monts Sātpurā, où les tombes de ceux dont la mort a été causée par force ou par accident, se distinguent par leur aspect des autres tombes, et servent d'habitude de lieux de réunion pour l'accomplissement de rites magiques. A cette coutume, encore vivante, se rattachent d'autres coutumes qui actuellement ne se pratiquent plus, mais dont le souvenir subsiste encore chez certaines tribus aborigènes de l'Inde. Ainsi on procédait autrefois chez ces tribus à des sacrifices humains (*mēria*) lorsqu'il s'agissait d'obtenir le concours de quelque puissance surnaturelle, et l'on élevait aux immolés des monuments commémoratifs spéciaux. Sans entrer dans d'autres détails, rappelons que les phénomènes étudiés par M. PERTOLD s'observent encore, bien que sous d'autres apparences, chez les Nagas d'Assam, et que l'on en trouve de nombreuses traces dans l'Asie du Sud-Est, notamment au Cambodge et dans l'Insulinde (3).

Pour en finir avec les travaux du groupe G, il reste encore à dire quelques mots de la belle communication de M. Marcel GRIAULE sur *Les Génies « Zar »* en Abyssinie (4). Bien que le sujet en soit plutôt du domaine des africanistes, cette étude n'est pas sans intérêt pour ceux qui ont observé chez les Annamites le culte des Trois Mondes (*tam phủ*) ou des *Chư-vị* (5). « Les génies *Zar*, dit M. GRIAULE, forment une population

---

(1) CR., p. 291.

(2) Selon le prof. PERTOLD, le rôle du sable dans les cérémonies nuptiales de l'Inde relève de la magie homéopathique. La multitude des grains de sable symboliserait une nombreuse progéniture. Parfois, on remplace le sable par du paddy. Dans certaines régions de l'Inde, le liṅga de Çiva est vénéré sous l'appellation du « Seigneur du sable » (Vālukeçvara). Un temple dédié à cet aspect de Mahādeva existe à Bombay, sur le Malabar Hill; CR., p. 292.

(3) Voir à ce sujet, ce que J. P. MILLS dit de la mort violente chez les Nagas, CR., p. 265. D'après cet observateur, une mort survenue dans des circonstances anormales, est un désastre pour les proches parents du défunt, obligés de renoncer à leurs biens ou d'assister à la destruction de leurs demeures. En Assam, la distinction entre mort naturelle et mort violente repose donc sur des croyances sensiblement différentes de celles dont s'inspirent les Bhīls. Au Cambodge, du temps des rois d'Aṅkor, on immolait des esclaves ou des prisonniers sous les portes d'une ville nouvellement fondée. Le même usage était connu en Birmanie et au Siam. Le mémoire de M. PERTOLD paraîtra dans *Archiv Orientální* (Prague), en 1935.

(4) CR., p. 291 (en français). Cette étude a été lue le 31 juillet, dans une réunion que j'avais l'honneur de présider. Les faits qui en constituent la matière ont été recueillis par M. GRIAULE, chef de la Mission Dakar-Djibouti (1931-1933), durant un séjour de plusieurs mois à Gondar (Ethiopie Septentrionale). Au cours de ses enquêtes, le jeune et brillant africaniste a pu réunir « de nombreux manuscrits d'un genre absolument nouveau contenant des recensements, et des monographies de possédés et de guérisseurs ».

(5) Sur ce culte, voir l'étude de M. Paul MUS sur les *Religions de l'Indochine*, dans *Indochine*, ouvrage publié sous la direction de M. Sylvain LÉVI, Paris, 1931, pp. 128 et suiv.

hiérarchisée de plusieurs milliers d'individus qui se manifestent chez les humains par des phénomènes de possession. Le signe de cette possession est généralement une maladie, un inconvénient, une tare physique ou morale. Les femmes sont les plus fréquentes victimes, mais on peut dire, sans exagération, que chaque individu, dans l'esprit des Abyssins, est possédé plus ou moins ouvertement par un *Zar*. Ceux qui sont sérieusement « frappés » par un génie lui vouent un culte, afin non seulement d'obtenir la guérison, mais de se concilier ses faveurs. Auparavant, il convient d'identifier le *Zar* qui possède le patient. Cette opération consiste à le faire entrer en transes, ce qui coïncide avec la « descente » du génie en lui (1). Le *Zar* révèle alors son identité et les modalités du sacrifice qu'il exige. »

Section H. Langues et Écritures (Président : Dr. Alan H. Gardiner, Londres). Le programme de ce groupe, très complet, s'étendait sur un grand nombre de champs d'études et comprenait une foule de problèmes à discuter (2). Cependant, il présentait un inconvénient : celui de ne pas offrir aux congressistes de thème conducteur. Peut-être convient-il de formuler, à propos de cette section du Congrès, encore une autre remarque. Dans une réunion de linguistes d'un caractère si nettement international, les mémoires consacrés à la répartition et la diffusion des langues, à leur interdépendance, à leurs rapports avec les migrations des peuples, auraient été particulièrement à leur place. Or, sur les 24 communications lues dans les séances,

(1) Une opération analogue se pratique chez les Annamites, dans le but d'évoquer et de définir l'Esprit qui se manifeste dans le corps d'une Dame-médium (*bà-đồng*) ; cf. P. Mus, *op. cit.*, p. 129.

(2) Pour ceux d'entre nos lecteurs qui s'intéressent aux études linguistiques et à leur rattachement aux diverses branches de l'Anthropologie et de l'Ethnologie, nous reproduisons, ci-après, le programme complet de cette section :

I. Technique de la linguistique descriptive :

1° Application à l'étude des langues exotiques et non-écrites de la phonétique et des théories actuelles sur la grammaire.

2° Dictionnaires et glossaires.

3° Elaboration d'une orthographe scientifique pour des langues non-écrites.

4° Les textes ethnographiques, leur choix, leur classification et leur interprétation.

II. Les langues dans leurs relations avec la Socio-Anthropologie ; aspects linguistiques de la magie, des rites ; termes spéciaux désignant des aliments, des boissons, ou ayant trait à l'agriculture, la pêche, la chasse...

III. La Sociologie des langues et de l'écriture :

1° Influence exercée par les phénomènes d'ordre social sur un système linguistique déterminé.

2° Parallélisme entre la langue et l'évolution psychologique d'un peuple (holophrases, absence de termes généraux, inflexions pléonastiques, etc.).

3° Sémasiologie comparée ; utilisation de ses méthodes pour la traduction de textes indigènes.

4° Problèmes se rattachant à l'étude d'écritures non déchiffrées ou peu connues.

IV. Les principes généraux de la linguistique et leur application à l'Anthropologie et à l'Ethnologie.

V. Problèmes spéciaux (Pathologie du parler, l'organe du parler et la voix parmi les diverses races, aspects moteurs et auditifs du parler, etc.).

VI. Résumé des dernières recherches dans le domaine de la linguistique.

il n'y en avait que deux appartenant à cette catégorie de travaux : celle du P. SCHMIDT (Vienne) sur la *Position des langues Munda*, et celle du Dr. Paul RIVET (Paris) *Sur les Egyptiens et les Océaniens* (1). N'étant pas à même d'en donner ici l'analyse, nous nous contenterons de relever les fils qui rattachent ces deux mémoires à l'Indochine et à l'activité de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Le mémoire du P. SCHMIDT résumait une longue suite de recherches sur les langues austronésiennes et austroasiatiques, publiées en partie dans le *BEFEO*, et dont les résultats sont d'un grand intérêt pour la Linguistique indochinoise (2). Quant à la communication du Dr. P. RIVET, on y trouve, à un état plus développé et plus cristallisé, les idées que ce savant avait exposées dans une conférence faite à Hanoi le 26 janvier 1932, jour de l'ouverture du Premier Congrès des Préhistoriens d'Extrême-Orient (3).

Nous avons encore à mentionner le long mémoire du prof. CHING CHI YOUNG (Canton) sur *La langue, l'écriture et les manuscrits lolos*, dont le seul résumé occupe trois pages entières du *Compte rendu* (4). Par malheur, il n'apporte que peu de faits nouveaux. Rédigé en français, langue peu familière à l'auteur, il expose dans un style souvent confus, des idées dont l'enchaînement, par instants, nous échappe. Voici, par exemple, ce que le savant chinois dit des manuscrits lolos : « Les manuscrits des Lolos sont peu connus en Europe, et même en Chine où ils n'ont presque jamais été imprimés. Le nombre des manuscrits Lolos est minime tant en Chine qu'en Europe. Quoique de nombreux manuscrits soient exposés, on ne trouve personne qui comprenne les significations de ces trésors. D'OLLONE a essayé de classifier les manuscrits Lolos en six divisions. A notre avis, cette classification paraît trop limité et incapable par conséquent de donner toute la mentalité originaire et la pensée entière de ces peuplades uniques appelées les Lolos. En parlant des anciens Lolos, le Commandant

(1) Le *Compte rendu* ne donne que le titre de la communication faite par le P. SCHMIDT (p. 322), et se contente, en ce qui concerne celle du Dr. RIVET, de reproduire les objections de deux congressistes, Alan H. GARDINER et J. W. LAYARD (p. 322).

(2) Cf. P. Wilhelm SCHMIDT. *Les peuples mon-khmèr, trait d'union entre les peuples de l'Asie centrale et de l'Austronésie*. Traduit par Mme J. MAROUZEAU, *BEFEO*., t. VII (1907), pp. 213 sqq. N'ayant pu assister à la séance où a été lue la communication du P. SCHMIDT, je ne puis préciser le point de vue que ce savant occupe vis-à-vis des théories formulées par M. G. de HEVESY dans une série d'ouvrages dont le premier en date est un livre intitulé : *Magyar-Munda-Maori, a link between the antipodes* (1928). Voir au sujet de ces théories la notice bibliographique de M. G. CŒDÈS dans *BEFEO*., t. XXXII (1932), p. 580.

(3) *Praehistorica Asiae Orientalis*. I. *Premier Congrès des Préhistoriens d'Extrême-Orient*, Hanoi, 1932 (Recueil publié par les soins de l'Ecole Française d'Extrême-Orient) ; voir pp. 43 et suiv. Le Dr. P. RIVET appuie ses conjectures principalement sur la présence, dans la langue de l'ancienne Egypte, d'un « nombre important de radicaux communs avec l'océanien ». Il est à regretter que sa thèse n'ait pas été discutée en détail après la lecture de l'exposé. Les quelques objections qu'elle a soulevées visaient surtout les difficultés que présente l'exacte restitution phonétique de l'ancien parler égyptien. En ce qui concerne les méthodes linguistiques du Dr. RIVET, il y a peut-être lieu de rappeler ce que M. G. CŒDÈS a écrit dans un article cité dans la précédente note, à propos des conclusions « basées exclusivement sur les rapprochements de mots ».

(4) CR., p. 313-316.

d'Ollone dit avoir trouvé quelques anciens documents très intéressants. Il vit un manuscrit Lolo sur la généalogie et l'histoire de la dynastie de Chama; c'est une vraie révélation. J'ai recueilli trois manuscrits à Yun-nan-fou, de la dynastie des Ming. Les mots sont écrits sur du papier dit « tchoudzi » en chinois (papier d'herbes). Heureusement, nous y retrouvons quelques mots chinois, le nom du copiste et la date du règne de l'Empereur des Ming au bas de la dernière feuille de chaque livre. Cela nous prouve l'authenticité de ces manuscrits comme appartenant bien au temps des Ming. »

En ce qui concerne l'étude de l'écriture lolo, l'auteur constate qu'on « observe une grande difficulté pour arriver à une compréhension suffisante. D'abord personne ne comprend leur écriture à part le sorcier, seul maître intellectuel de la tribu. Deuxièmement, la profession de sorcier est héréditaire: ils ont perdu de nos jours beaucoup de leur influence, de sorte qu'il n'en reste presque plus aujourd'hui. Troisièmement, la fonction de l'écriture n'est ni universelle ni représentative; elle ne peut donc exprimer la pensée humaine, et surtout la pensée religieuse; peu à peu elle perd toute signification sacrée. Enfin la culture chinoise, soit directement, soit indirectement, pénètre chaque jour un peu plus chez les Lolos. Nous considérons donc leur écriture comme appartenant à une langue morte. »

D'un haut intérêt pour les savants spécialisés dans l'étude des langues indo-européennes a été la communication du prof. Jacques van Ginneken (Nimègue) sur la *Biologie du langage* (1). Le *Compte rendu* en donne un excellent résumé en français, auquel nous renvoyons ceux d'entre nos lecteurs qui voudraient connaître les méthodes toutes modernes utilisées par ce savant au cours de ses enquêtes et expériences.

En marge des séances de travail, les organisateurs du Congrès avaient porté sur la liste des réunions officielles quatre conférences sur des sujets d'ordre général qui furent données dans la grande salle de l'University College, au cours des quatre soirées comprises entre le 31 juillet et le 3 août. La première de ces conférences était en même temps la « Huxley Memorial Lecture » pour l'année 1934 (2). Elle avait été réservée à Sir Aurel Stein, le célèbre explorateur de l'Asie Centrale et du Béloutchistan, et avait pour sujet: *Les confins indo-iraniens; leur préhistoire à la lumière de la géographie et des investigations récentes*. Ceux d'entre les congressistes qui avaient lu *Serindia* et *Innermost Asia*, écoutèrent avec un intérêt particulièrement vif le récit du grand orientaliste qui résuma les résultats de ses dernières campagnes archéologiques dans les régions arides à l'Ouest de l'Inde, « lieux de communication entre les vieilles civilisations suméro-élamistes et celles de l'Indus ». Grâce à Sir Aurel Stein et à quelques autres voyageurs de sa trempe, nous commençons à connaître les vestiges enfouis dans le sol de ces parages à peu près déserts, vestiges vieux de plus de quatre millénaires, et dont l'étude permettra peut-être un jour de répandre de nouvelles lumières sur les origines, encore obscures de l'« Indus Civilisation » (3).

---

(1) CR., p. 320.

(2) La « Huxley Memorial Lecture » est donnée chaque année au Royal Anthropological Institute de Londres par un savant ou un explorateur particulièrement distingué, à qui l'on attribue à cette occasion une médaille commémorative.

(3) CR., pp. 18 et suiv. Cette conférence a été reproduite *in extenso*, de même que les trois autres conférences prononcées dans les réunions plénières du Congrès.

D'un intérêt non moindre, mais à un autre point de vue, était la conférence du prof. T. C. Hodson, de Cambridge, sur le *Census of India* (¹). On désigne sous ce nom, dans l'Inde, l'ensemble des données statistiques sur lesquelles est basé le dénombrement décennal de la population. Le dernier de ces recensements a eu lieu le 26 février 1931 sous la direction générale du « Census Commissioner » Dr. Hutton. Effectué dans des conditions particulièrement favorables, grâce à de nombreux concours bénévoles et « au bon esprit civique (*good citizenship*) des indigènes », il s'est étendu sur une superficie de 1.808.679 milles carrés, comprenant 39 grandes cités, 2.536 villes, 696.831 villages, 71.062.228 maisons habitées et une population de 362.837.778 âmes. Les éléments recueillis au cours de cette enquête ont été consignés dans un ouvrage spécial de grande envergure, qui passe à juste titre pour une mine inépuisable de renseignements de première main sur les peuples, les civilisations et les langues de l'Inde (²). De cette masse imposante de matériaux, le prof. Hodson a tiré la substance d'une remarquable étude, consacrée plus spécialement à deux problèmes capitaux de l'indianisme, celui des races établies sur le sol de l'Inde depuis plus de 5.000 ans, et celui des castes qui régissent la vie sociale de ces races (³). Il profite en même temps de la riche documentation fournie par le *Census of India* pour mettre en relief les récentes découvertes de Sir John Marshall à Harappa et à Mohenjo-Daro, et pour souligner le rôle important joué dans l'histoire indienne par les migrations des peuples et les relations avec le proche Orient, notamment avec la Mésopotamie (⁴).

La troisième des quatre conférences, celle du Dr. R. R. Marett (Oxford), avait pour sujet *Le développement et les tendances des études anthropologiques et ethnologiques* (⁵).

Après avoir retracé un tableau rétrospectif des sciences dont l'ensemble constitue l'Histoire Naturelle de l'Homme, le savant recteur de l'Exeter College a montré comment aux tâtonnements des premiers pionniers ont succédé, vers le milieu du siècle passé, des efforts mieux coordonnés et plus méthodiques, et comment s'est affirmée ensuite, grâce aux travaux de Tylor, de Frazer, de Lang, de Koehler et d'autres, la tendance à créer les bases d'une œuvre commune embrassant tous les

---

(¹) CR., pp. 26-39.

(²) La bibliothèque de l'EFEO. possède, sous la cote 4° 235, un exemplaire de cet ouvrage dont la publication n'est pas encore achevée. Le nombre des volumes déjà parus est de 28.

(³) Voir à ce propos, supra. p. 776-777.

(⁴) Cf. p. 27. D'après le Dr. Hutton, « tous les éléments physiques (*physical material*) dont se compose la population de l'Inde actuelle existaient dans la vallée de l'Indus dès une date très reculée. La civilisation indienne s'étend sans discontinuité sur une durée de quelque 5.000 ans. A l'époque de sa formation, il y eut très vraisemblablement des contacts directs par voie maritime entre l'Inde du Sud et la Mésopotamie. » Quant au contact par voies terrestres, il était relativement facile, car le Béloutchistan était alors un pays moins aride qu'aujourd'hui ; la terre y était bonne, et l'eau n'y manquait point. Ainsi, ce qui détermine les traits essentiels de l'histoire indienne, c'est le mouvement, c'est la migration, et non pas l'isolement racial et culturel (« Thus migration and movement, not racial or cultural isolation, are in a long view the main features of Indian history »).

(⁵) CR., pp. 39-53.

aspects de l'humanité (1). Non sans une pointe d'humour il a relevé certains traits particuliers aux anthropologues de formation anglaise qui permettent, selon lui, de tracer une ligne de démarcation entre l'*Anthropologus Britannicus*, variété locale bien déterminée, et ses collègues de l'autre côté de la Manche. En définissant les *working principles* des savants anglais, il a notamment insisté sur le fait que dans leur pensée, l'Anthropologie somatique et l'Anthropologie culturelle ne sauraient être séparées l'une de l'autre, car elles tendent vers un but unique qui est la connaissance de l'Homme (2).

La conférence du prof. J. B. S. HALDANE (Londres), la quatrième et dernière de la série, était consacrée à *La Biologie humaine et l'Anthropologie* (3). Le conférencier, spécialiste en matière de Génétique, a passé en revue les principaux champs d'études, où le biologue est appelé à fournir des données fondamentales à l'anthropologue et à compléter ses recherches, et il a terminé son exposé en appelant l'attention des congressistes sur les problèmes particulièrement complexes qui se posent partout où les races blanches sont en contact permanent avec des races moins évoluées, telles que les Nègres de l'Afrique occidentale et les Polynésiens.

Peut-être convient-il de considérer comme une cinquième conférence le discours prononcé par le comte d'ONSLOW à l'ouverture du Congrès, en présence de S. A. R. le prince GEORGE, sur le rôle de *L'Anthropologie dans l'administration* (4).

Ce discours est une véritable leçon de sagesse coloniale anglaise. Voici, par exemple, en quels termes le comte d'ONSLOW fait allusion au péril que présente pour certaines colonies une modernisation trop rapide : « Celui qui est chargé d'administrer un peuple appartenant à une race différente de la sienne, ayant sa civilisation à lui, ses lois, sa religion, son langage et ses coutumes, doit s'assimiler l'esprit de ce peuple, s'initier à ses idées sur la propriété rurale, le mariage, le rang social transmis par hérédité. C'est peut-être là une idée nouvelle. Durant le dernier siècle, nos hauts fonctionnaires coloniaux étaient moins enclins à sympathiser avec les civilisations indigènes et à en favoriser le développement qu'à transformer les natifs en Européens. Même des hommes d'état aussi éminents que Sir George GREY se sont laissé induire en erreur par ce faux point de vue. Lorsque, en 1845, GREY devint gouverneur de la Nouvelle Zélande, il fit de son mieux pour pousser la nation Maori à adopter les mœurs européennes, et même il parut y réussir merveilleusement. Grâce à son attrait personnel, il acquit parmi les indigènes un prestige qu'aucun Européen n'avait connu avant lui. Il parvint peu à peu à détruire chez les Maori les traditions de clan, transmises de père en fils, et à substituer sa propre influence à l'autorité des *rangatira* ou chefs locaux. Lorsque ce résultat fut enfin acquis, son système administratif s'écroula tout d'un coup, et des troubles éclatèrent. A mon avis, l'expérience a

---

(1) En parlant des travaux de date relativement récente, le conférencier a insisté sur les services rendus aux sciences anthropologiques par l'œuvre de DURKHEIM ; cf. CR., p. 52.

(2) Cf. CR., p. 41. « In the first place we insist that Anthropology shall not be given the narrow sense of somatology, but that the physical and cultural sides of the study of Man shall be dealt with in strict conjunction, however disparate may be the special methods required in each case ».

(3) CR., pp. 53-64.

(4) CR., pp. 15-18.

prouvé que Grey s'était trompé et qu'il eût mieux fait de conserver et de développer l'organisation sociale déjà existante du peuple gouverné par lui. » [1]

Il y a encore à dire quelques mots des dispositions prises par le comité d'organisation en vue de permettre aux congressistes de visiter les principales collections anthropologiques et ethnographiques de Londres et des villes voisines. Dans l'après-midi du 31 juillet, les membres du Congrès furent reçus par le docteur J. Beattie au Collège royal des Chirurgiens, où avait été réunie, à leur intention, une série de crânes artificiellement déformés ou trépanés, des têtes préparées, des fétiches de crânes et de dents portant les traces de mutilations volontaires. On leur présenta, en même temps, les squelettes de type néanderthaloïde, récemment découverts par T. Mc Cown dans les gisements paléolithiques du Mont Carmel en Palestine. Le 1er août, les membres du Congrès furent les hôtes de Mr et Mrs Beasley, à Cranmore, une de ces belles propriétés de campagne qui unissent le prestige du château au charme agreste du cottage, et dont seuls les Anglais paraissent posséder la formule. Ils purent y examiner à loisir une remarquable collection d'objets océaniens, une des plus complètes qui aient été formées par un particulier. Ils assistèrent ensuite à une démonstration de danses populaires organisée en leur honneur par l'« English Folk Dance and Song Society ». L'après-midi du 2 août fut consacré en partie aux salles d'histoire naturelle du Musée Britannique, où sont conservés, parmi d'autres documents humains de l'âge paléolithique, les fameux crânes de Piltdown et de Galley Hill, celui de l'*Homo Rhodesiensis*, et les restes fossilisés d'un squelette trouvé à Gibraltar [2].

---

[1] Le choix de l'exemple étudié par l'orateur n'est pas dû au hasard. Le présent comte d'Onslow est le fils d'un éminent « Victorian » qui avait été, dans la seconde moitié du dernier siècle, gouverneur de la Nouvelle Zélande. Signalons, à propos de ce discours, le vœu suivant, émis par la section F (Sociologie) à la fin du Congrès : « Que le Congrès fasse des représentations au gouvernement de Sa Majesté Britannique et à tous les autres gouvernements ayant des peuples indigènes à administrer, qu'il est en tous points désirable que dans chaque territoire un ou plusieurs anthropologues du gouvernement soient nommés comme spécialistes afin de faciliter une plus grande appréciation scientifique des mœurs indigènes et ainsi contribuer d'une façon systématique à résoudre les problèmes de chocs entre les cultures indigènes et les autres » CR., p. 10 (texte rédigé en français). Il est hors de doute, qu'un savant familiarisé sur place avec les croyances et les coutumes des indigènes, et sachant parler leur langue, peut dans certaines occasions rendre de grands services à un gouvernement colonial, et même le tirer de graves embarras. Le fait suivant m'a été communiqué par un ancien ministre des colonies hollandais : Vers la fin du dernier siècle, le gouvernement des Indes Néerlandaises était engagé dans une guerre aussi dispendieuse que meurtrière contre les populations insoumises de Sumatra. La partie semblait déjà perdue, lorsqu'on eut l'idée d'adjoindre au général qui commandait le corps expéditionnaire un linguiste distingué, le Dr. C. Snouck Hurgronje. Grâce aux conseils de cet excellent connaisseur de la Malaisie et peut-être plus encore grâce à l'emprise exercée par lui sur les chefs indigènes, la guerre prit vite fin et l'ordre fut rétabli.

[2] A l'occasion du Congrès, les expositions spéciales suivantes ont été installées au British Museum : a) Stèles et objets de fouilles provenant de Honduras ; b) étoffes d'Afrique occidentale ; c) spécimens d'industries paléolithiques en Europe occidentale ; d) objets provenant des fouilles de l'Oasis de Kharga ; e) poteries préhistoriques trouvées par Sir Aurel Stein lors de ses fouilles en Béloutchistan, au Makran, et dans le Sud de la Perse.

Enfin, le 3 août, les membres du Congrès furent reçus par le directeur de l'Institut Warburg (3, Thames House, Millbank, S. W. 1) qui leur fit visiter une exposition de photographies illustrant des survivances anciennes (rites symboliques, magie, mythes).

Parmi les collections et les établissements scientifiques qui furent accessibles aux savants étrangers pendant leur séjour à Londres, mentionnons encore la magnifique collection de M. et Mme G. Eumorfopoulos à Chelsea, si riche en objets d'art chinois et en faïences persanes (1) ; celles de M. A. Keiller (néolithique de Grande-Bretagne) et de Mlle Estella Canziani (poteries du Rif) ; le Musée Bryant et May (appareils pyrogènes), l'Institut Royal Anthropologique, avec sa riche bibliothèque (52, Upper Bedford Place, W. C. 1), l'Institut de Sociologie (exposition de « sociological surveys », de matériaux et de publications), ainsi qu'une exposition d'antiquités palestiniennes présentée par M. J. L. Starkey.

Enfin, les membres du Congrès désireux de voir les musées de province, pouvaient participer, pour une somme relativement modique, à une tournée de sept jours dont l'itinéraire comprenait les principales villes du centre de l'Angleterre (2). Outre cette tournée le programme facultatif du Congrès avait prévu un *week end* à Oxford et à Cambridge.

Au cours des séances tenues par le *Conseil permanent*, plusieurs importantes résolutions furent prises. On décida, notamment, que la prochaine session du Congrès aura lieu en 1938, à Copenhague, sous la présidence du docteur Th. Thomson, directeur du Musée ethnographique (3). Parmi les commissions spéciales permanentes, créées à la suite de ces délibérations, figurent un *Comité international de standardisation des méthodes anthropologiques* et un *Comité pour les films scientifiques*, composé de MM. Rivet, Sergi, Blom, Joyce, Krause et Brodrick. Le but de cette seconde organisation est de conserver, dans la mesure du possible, les films d'intérêt scientifique déjà existants, de favoriser la prise de films nouveaux dans toutes les parties du monde, et de fonder une filmothèque. Les nombreux entretiens que j'ai eus à propos de ce projet avec M. Alan H. Brodrick, secrétaire général du Congrès, me permettent d'espérer que l'Indochine aura à jouer un rôle important dans la réalisation du vaste programme élaboré par le Comité de Londres (4).

---

(1) Cette collection a été publiée par les soins de son propriétaire dans un ouvrage monumental d'une présentation artistique impeccable et dont le texte avait été rédigé par des spécialistes de tout premier ordre, tels que M. W. Perceval Yetts et M. R. L. Hobson. L'Ecole Française en possède un exemplaire inscrit sous la cote : Fol. 223.

(2) Les congressistes qui participèrent à cette tournée ont pu observer à Abbot's Bromley (Staffordshire) la curieuse « danse des bois de cerf », survivance d'un très ancien rite cynégétique, analogue au *Leng Trot* que les habitants des villages voisins d'Aṅkor exécutent encore actuellement, le jour du nouvel an cambodgien ; cf. à ce propos H. Marchal, *Notes sur la danse dite Leng Trot*, dans *Bull. de la Société des Etudes Indochinoises*, juillet-sept. 1934, p. 85. Une photographie prise à Abbot's Bromley a été publiée avec le compte rendu de M. Vallois dans *Anthropologie*, t. XLIV, nos 5-6, p. 563.

(3) Jusqu'à la date du nouveau Congrès, la liaison entre Copenhague et Londres sera assurée par les secrétaires de l'ancien Congrès, MM. J. L. Myres et Alen H. Brodrick.

(4) Ce programme sera prochainement publié dans une brochure spéciale. En ce qui

Mais l'Indochine occupait les congressistes encore à bien d'autres points de vue. Nombreux furent les savants de tous les pays qui m'exprimèrent le désir d'entrer en correspondance avec l'Ecole Française d'Extrême-Orient, et à qui j'eus à fournir des renseignements sur le voyage en Indochine du docteur P. Rivet, sur les enquêtes ethnologiques de M. J. Y. Claeys et de M. Ner, sur les jarres du Tran-ninh et la préhistoire du Laos, sur les Moï, les races du Haut-Tonkin, et sur beaucoup d'autres sujets. Je constatai également avec quelle attention soutenue nos collègues d'Autriche et d'Allemagne suivent nos recherches dans le Thanh-hoá, et en particulier celles qui se rapportent aux tambours de bronze et au « peuple de Đông-sơn ». Le fait, d'ailleurs, n'a rien d'inattendu. Dans toutes les branches de l'Anthropologie et de l'Ethnographie, il est des problèmes de haute actualité scientifique qui convergent vers un centre d'attraction correspondant au Sud-Ouest de l'Océanie et à l'Archipel Indien. Ce centre, semble-t-il, se déplace de plus en plus vers le Nord, dans la direction du Continent asiatique. Le jour n'est pas loin où il aura atteint la Péninsule Indochinoise, et alors bien des recherches qui ne paraissent intéresser, à l'heure actuelle, qu'un petit groupe de spécialistes, prendront de l'envergure, et se trouveront ainsi élevées au rang de travaux intéressant les savants du monde entier.

V. Goloubew.

---

concerne l'Indochine, son exécution sera facilitée par l'existence de nombreux films documentaires pris par le Service photographique du Gouvernement général et par M. J. Y. Claeys, membre de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, avec le concours financier du Museum National d'Histoire Naturelle.

NÉCROLOGIE

Le R. P. HENRI DE PIREY.

L'Ecole vient de perdre en deux ans trois de ses plus dévoués collaborateurs, appartenant à ce groupe des Missions étrangères où elle a trouvé si souvent une aide aussi féconde que désintéressée. A mes vieux amis le P. DURAND et le P. MAX DE PIREY, décédés en 1932, la mort vient de joindre en 1934 le frère du dernier, le P. HENRI DE PIREY qui n'a pas survécu à la perte de son aîné, tant était profonde l'affection qui unissait les deux frères. Aidé du P. MAX dans tous ses travaux de numismatique où sa collaboration, volontairement effacée, fut de tous les instants, le P. HENRI s'est consacré dans ses derniers temps à une révision minutieuse du catalogue de nos collections de sapèques que les deux frères avaient aidé si souvent à compléter et qu'ils avaient enrichies des pièces manquantes tirées de leur belle collection personnelle. Outre ces études de numismatique, le P. H. de PIREY s'était surtout employé à la recherche des monuments čams et le sort y a heureusement récompensé ses continuels efforts. On lui doit les renseignements les plus précieux sur cette région du Quảng-bình qui, avant ses trouvailles, semblait presque dépourvue de vestiges de cette ancienne civilisation, et un de ses derniers travaux est l'établissement d'une carte archéologique détaillée de la province. Ses fouilles fécondes de Mỹ-đức, de Long-đái, de Đại-hữu, de Trung-quán ont enrichi la connaissance de l'art čam et nos musées de toute une série de remarquables statues et de curieux dépôts sacrés. Il aura même eu la bonne fortune de trouver au cours de sa fouille de Đa-nghi au Quảng-trị, la plus ancienne sculpture čame, une pierre en réemploi ornée d'un vase fleuri d'un décor presque indien et qui remonte sans doute au Ve siècle de notre ère (Ars Asiatica, *Le Musée de Tourane*, pl. VI, 35, 1).

La préhistoire l'intéressait également et c'est jusque chez les Bahnars qu'il a pu en recueillir des témoins, de ces « pierres de foudre », vieux outils de pierre qu'ils entourent encore d'un respect superstitieux. Mais ses recherches les plus fécondes dans cette voie furent l'exploitation méthodique du kjökkenmödding du lac Bau-tro, à Tam-toà, près de son église, aux portes de Đồng-hới, fouilles précieuses dont le C^ne PATTE, qui y collabora, a rendu compte dans le *BEFEO.*, XXIV, p. 521.

Né le 5 juillet 1873 à Maizières dans le Doubs, le P. Henri (Marie-François) Arnoulx de PIREY suivit, dès son ordination, son frère aîné dans les missions d'Annam et fut attaché au Quảng-bình qu'il n'a jamais quitté ; il est mort à Hanoi le 26 juillet 1934. Outre sa collaboration aux travaux de l'Ecole, il a publié divers articles dans le *BAVH*. C'était un caractère aimable, un esprit très fin, vif et éveillé, et qui laisse de grands regrets chez tous ceux qui l'ont connu ; pour moi qui ai vécu avec lui tant d'heures charmantes dans ces recherches communes qui le passionnaient, c'est avec une émotion profonde que je rends, à lui comme à la grande figure de son frère, ce dernier hommage.

H. PARMENTIER.

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS

22 janvier 1934.

Arrêté nommant M. H. Marchal, membre permanent de l'Ecole, à l'emploi de Chef du Service archéologique de l'Ecole, pour compter du 10 novembre 1933, date effective de sa prise de service (*J.O.*, 1934, p. 254).

25 janvier 1934.

Arrêté accordant à l'Ecole une subvention de 15.000 piastres (7e annuité) pour l'aménagement du Parc d'Angkor (*J.O.*, 1934, p. 277).

21 février 1934.

— Décision prorogeant pour une durée de deux mois, à compter du 1er mars 1934, la mission d'études et de recherches préhistoriques confiée à Mlle M. Colani, assistante hors classe du Service géologique de l'Indochine en retraite.

— Décision prorogeant pour une durée de six mois, à compter du 1er mars 1934, la mission d'études et de recherches archéologiques confiée à M. H. Parmentier, correspondant de l'Ecole.

27 février 1934.

Arrêté ramenant à 900 piastres l'indemnité forfaitaire annuelle pour frais de déplacement et de tournées allouée au Chef du Service archéologique de l'Ecole (*J.O.*, 1934, p. 237).

3 avril 1934.

Arrêté nommant correspondants de l'Ecole pour une période de trois ans, à compter du 3 avril 1934 : M. André Robert d'Argence, professeur principal honoraire ; M. Robert Pierre Dalet, commis principal des Postes, des Télégraphes et des Téléphones ; Mlle Georgette Naudin, professeur d'enseignement primaire, conservateur du Musée Blanchard de la Brosse (*J.O.*, 1934, p. 986).

23 avril 1934.

Contrat engageant M. R. Mercier comme chef des travaux pratiques de l'Ecole pour une période d'un an, à compter du 26 février 1934.

4 mai 1934.

Décision prorogeant pour une durée de deux mois, à compter du 1er mai 1934, la mission d'études et de recherches préhistoriques confiée à Mlle M. Colani, assistante hors classe du Service géologique de l'Indochine en retraite.

26 mai 1934.

Décision chargeant M. Marcel Ner, professeur agrégé au Lycée Albert Sarraut, d'une mission d'études et de recherches sociologiques dans les régions moï du Sud-Annam.

31 mai 1934.

Arrêté fixant à 480 piastres par an l'indemnité pour supplément de fonctions allouée au secrétaire-bibliothécaire de l'Ecole (*J.O.*, 1934, p. 1637).

1er juin 1934.

Décision chargeant M. J. Y. Claeys, membre permanent, des fonctions de secrétaire-bibliothécaire de l'Ecole, en remplacement de M. P. Mus partant en mission (*J.O.*, 1934, p. 1759).

9 juin 1934.

Décision chargeant M. J. Y. Claeys, membre permanent, secrétaire-bibliothécaire de l'Ecole, de l'expédition des affaires pendant la durée de l'absence hors de Hanoi du Directeur.

6 juillet 1934.

Décision prorogeant pour une durée de deux mois, à compter du 1er juillet 1934, la mission d'études et de recherches préhistoriques confiée à Mlle M. Colani, assistante hors classe du Service géologique de l'Indochine en retraite.

12 juillet 1934.

— Décision chargeant M. J. Manikus, attaché à l'Ecole, de la délivrance des certificats de non-classement concernant les objets d'art indochinois exportés par le port de Haiphong.

— Arrêté nommant M. P. Mus, membre permanent de l'Ecole à 26.000 fr., à l'emploi de membre permanent à 33.000 fr. pour compter du 1er juillet 1934 (*J.O.*, 1934, p. 2090).

17 juillet 1934.

Rapport sur l'activité de l'Ecole pendant l'année 1933-1934 (*Rapports au Grand Conseil des Intérêts économiques et financiers et au Conseil de Gouvernement*, session ordinaire de 1934, p. 201).

31 juillet 1934.

Arrêté nommant membres correspondants de l'Ecole, pour une période de trois ans, à compter du 31 juillet 1934 : M. L. Escalère, missionnaire apostolique en Annam ; P. Gourou, professeur agrégé au Lycée Albert Sarraut ; M. Ner, professeur agrégé au Lycée Albert Sarraut ; P. Paris, administrateur des Services civils de l'Indochine ; F. M. Savina, missionnaire apostolique à Hongkong (*J. O.*, 1934, p. 2217)

14 septembre 1934.

— Décision prorogeant pour une durée de quatre mois, à compter du 1er septembre 1934, la mission d'études et de recherches préhistoriques confiée à Mlle M. Colani, assistante hors classe du Service géologique de l'Indochine en retraite.

— Décision prorogeant pour une durée de quatre mois, à compter du 1er septembre 1934, la mission d'études et de recherches archéologiques confiée à M. H. Parmentier, correspondant de l'Ecole.

1er octobre 1934.

Décision chargeant M. H. Mauger, membre temporaire de l'Ecole, inspecteur du Service archéologique, de la Conservation des monuments historiques dans le secteur Cochinchine-Cambodge, non compris le Parc d'Angkor.

16 octobre 1934.

Arrêté accordant un passage de retour en France à Mme R. Mercier, femme d'un agent contractuel, chef des travaux pratiques de l'Ecole (*Bull. adm. du Tonkin*, 1934, p. 3348).

1er novembre 1934.

Arrêté attribuant des rappels d'ancienneté aux fonctionnaires de l'Ecole : M. G. Cœdès, directeur : 1 an, 11 mois, 17 jours ; M. E. Gaspardone, membre permanent à 39.000 fr. : 3 ans, 10 mois, 14 jours ; M. J. Y. Claeys, membre permanent à 33.000 fr. : 5 ans, 4 mois, 10 jours ; M. P. Mus, membre permanent à 33.000 fr. : 11 mois, 26 jours (*J. O.*, 1934, p. 3440).

15 novembre 1934.

Règlement du Musée Khải-định :

Art. 1er. — Le Musée Khải-định a été créé à Huế, sur la haute initiative de Sa Majesté l'Empereur d'Annam, par Ordonnance royale du 17 août 1923, rendue exécutoire par arrêté du Résident supérieur du 24 août 1923.

Art. 2. — Ce Musée est destiné à rassembler les œuvres d'art représentatives de la vie sociale, rituelle et politique de l'Annam, à reconstituer certains intérieurs indigènes, à sauver les plus beaux spécimens de l'art annamite — meubles anciens, céramiques, émaux, laques, bronzes, broderies, dessins et peintures, sculptures, incrustations, bijoux, cuirs ouvrés, objets de culte et d'usage journalier, etc. Cet établissement constitue en un mot un ensemble documentaire permettant de mieux comprendre l'histoire et la vie du peuple d'Annam.

Le Musée est divisé en 7 sections : 1° Préhistoire, 2° Art cham, 3° Art ancien annamite, 4° Art ancien extrême-oriental (civilisations anciennes des peuples voisins de l'Indochine), 5° Ethnographie des populations de l'Empire d'Annam, 6° Souvenirs des premiers Européens en Annam, 7° Bibliothèque et documentation historique et iconographique.

Afin de faciliter la classification des collections, ces sections pourront comporter des sous-sections dont l'énumération figurera au règlement intérieur du musée.

Art. 3. — Le musée, placé sous le Haut Patronage de Sa Majesté l'Empereur, est administré, sous l'autorité du Résident supérieur et le contrôle scientifique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, par une commission dite « Commission d'administration du Musée Khải-định » et géré par un Conservateur.

Art. 4. — La Commission d'administration du Musée se compose d'un Président, d'un vice-président, de membres désignés par le Résident supérieur, et de membres de droit qui sont les membres du Gouvernement annamite et les Administrateurs Conseillers auprès des Ministères.

En cas d'absence ou d'empêchement du Président, le vice-président est chargé de toutes les attributions dévolues à ce dernier.

Art. 5. — Le Conservateur est choisi parmi les membres de la Commission dont il est en même temps secrétaire-trésorier.

Le Conservateur procède à la constitution du Musée, l'acquisition des objets des collections, leur présentation, leur accroissement, leur surveillance.

Il rédige : le libellé des notices et étiquettes, les inventaires, le catalogue scientifique des collections. Il assure les relations avec l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Il dirige le personnel affecté au Musée par le Gouvernement annamite.

Il est chargé : de l'exécution du règlement intérieur du Musée, de la correspondance, de la gestion du budget de la Commission d'administration du Musée.

Il peut percevoir toute somme revenant au Musée à n'importe quel titre, acquitter tout mandat budgétaire et en donner bonne et valable quittance (arrêtés nos 182 et 183 du 20 janvier 1928 du Résident supérieur en Annam), procéder jusqu'à concurrence de la somme de cent piastres à l'acquisition des objets, meubles, etc., lui paraissant susceptibles d'accroître les collections.

Art. 6. — Le Conservateur devra toutefois, pour l'acquisition d'objets d'une valeur supérieure à cent piastres, se faire assister d'un membre français et d'un membre annamite.

En ce qui concerne l'acquisition de collections ou d'ensembles, l'acceptation ou le refus de dons d'une certaine importance, la Commission d'administration du Musée toute entière, spécialement réunie par son Président, décidera de l'opportunité de ces opérations.

Il sera établi par le Conservateur, à l'occasion de ces acquisitions, un procès-verbal d'achat d'objets, ou d'acceptation ou de refus de dons, contresigné par les membres de la Commission.

Art. 7. — La nature et le montant des acquisitions effectuées par le Conservateur, ou par la Commission d'administration, seront mentionnés sur les registres comptables et d'inventaire du Musée.

Les objets proposés comme dons seront, après leur acceptation, mentionnés sur le registre d'inventaire.

Art. 8. — Le Palais Bảo-định et ses bâtiments annexes, dans la Citadelle de Huế, ont été mis, par l'Ordonnance royale du 17 août 1923, à la disposition de la Commission d'administration du Musée pour l'installation et la conservation de ses collections.

Le Palais Bảo-định et ses bâtiments annexes, ainsi que ceux qui pourraient être construits dans l'enceinte de ce Palais, restent propriété du Domaine royal.

Art. 9. — Les collections du Musée Khải-định sont constituées par trois fonds distincts, ayant chacun leur inventaire propre : 1° objets, meubles, etc., déposés au Musée par LL. MM. les Empereurs d'Annam, 2° section des antiquités chames dont les pièces appartiennent à l'Ecole Française d'Extrême-Orient et qui a été créée au Musée par arrêté du 26 décembre 1927 du Gouverneur général, 3° objets, meubles, etc., acquis avec les fonds mis à la disposition de la Commission du Musée.

La vérification des trois inventaires précités sera effectuée chaque année par le Conservateur assisté du Thừa-phái secrétaire du Musée, et du Phó-quản chef des gardiens, sous le contrôle d'un membre de la Commission d'administration.

A l'issue des opérations d'inventaire, un procès-verbal sera établi et signé par le membre de la Commission précitée, le Conservateur, le Thừa-phái et le Phó-quản. Ce procès-verbal sera contresigné par le Président de la Commission d'administration.

Art. 10. — En cas de suppression du Musée Khải-định, 1° les objets, meubles, etc., déposés au Musée par LL. MM. les Empereurs d'Annam feront retour au Gouvernement annamite ; 2° les antiquités chames déposées au Musée par l'Ecole Française d'Extrême-Orient feront retour à cette institution ; 3° les objets, meubles, etc., ainsi que le matériel acquis sur les fonds mis à la disposition de la Commission d'administration du Musée et qui appartiennent au Domaine local de l'Annam, seront confiés à une Commission qui décidera de leur attribution à une ou plusieurs institutions ayant un but analogue, et situées en Annam.

Cette Commission sera nommée par le Résident supérieur en Annam, et ses propositions approuvées par lui, en Conseil de Protectorat.

Art. 11. — Les ressources dont dispose la Commission d'administration du Musée pour assurer le fonctionnement général de cet établissement, la constitution de ses collections et leur accroissement proviennent : 1° d'une subvention annuelle du Protectorat, 2° d'une subvention annuelle du Gouvernement annamite, 3° de menues recettes diverses : tickets d'entrée, etc.

Art. 12. — Au milieu de chaque exercice, le Conservateur établira, de concert avec la Commission d'administration du Musée, le budget de cet établissement, qui sera soumis à M. le Résident supérieur.

Art. 13. — Le président réunira la Commission d'administration du Musée toutes les fois qu'ils jugera utile de lui soumettre, en cours d'année, les questions intéressant le fonctionnement de cet établissement.

Art. 14. — A la fin de chaque exercice, le Président réunira la Commission d'aministration du Musée, à l'effet d'entendre le rapport annuel du Conservateur sur sa gestion administrative et financière. Ce rapport sera adressé à M. le Résident supérieur.

Art. 15. — Le précédent règlement, soumis à l'approbation de M. le Résident supérieur, en date du 15 novembre 1923, est abrogé.

Règlement intérieur.

Art. 1er. — Le Conservateur, dont les attributions sont énoncées à l'article 5 du règlement du Musée Khải-định, est chargé de l'exécution du « Règlement intérieur » de cet établissement.

Art. 2. — Le Conservateur dirige le personnel affecté au Musée par le Gouvernement annamite et comprenant : 1 thừa-phái, secrétaire, 1 phó-quản, chef de gardiens, 10 linh gardiens.

Art. 3. — Le thừa-phái secrétaire est chargé : de la mise au net des inventaires et du catalogue scientifique sur fiches, de la pose et de l'entretien des étiquettes et notices, des opérations préparatoires à la vérification de l'inventaire annuel des collections, de travaux divers de dactylographie, de l'entretien et de la surveillance de la Bibliothèque.

Il assure, en cas d'absence du phó-quản, la direction de la surveillance et de l'entretien du Musée et de ses collections.

Art. 4. — Le phó-quản dirige les 10 linh gardiens. Ceux-ci sont chargés : de l'entretien des bâtiments du Musée et de ses annexes ainsi que de ses jardins, de l'entretien du matériel nécessaire à la présentation des collections, de l'entretien des objets, meubles, etc., constituant celles-ci, de la garde de jour et de nuit du Musée et de ses annexes.

Art. 5. — Cinq linh sont de garde chaque nuit. Ils effectuent des rondes.

Art. 6. — Le contrôle de la garde de nuit et des rondes est assuré à tour de rôle par le thừa-phái et le phó-quản.

Art. 7. — Deux lampes restent allumées, durant la nuit, dans le bâtiment principal du Musée et deux autres lampes dans son annexe, afin de permettre la surveillance et les rondes nocturnes.

Art. 8. — Quatre extincteurs, dont le maniement est appris aux linh gardiens, sont placés en divers points du Musée, de façon à pouvoir combattre rapidement, et avec succès, tout foyer d'incendie qui viendrait à se déclarer.

Art. 9. — L'interdiction de fumer, tant dans le Musée que dans ses dépendances, doit être strictement observée par le personnel qui, à son tour, doit rappeler cette défense au public, toutes les fois qu'il sera nécessaire.

Art. 10. — Le Musée est ouvert tous les jours de 8 h. à 11 h. et de 14 h. à 18 h.

Chaque visiteur sera tenu de verser entre les mains des gardiens du Musée, et contre délivrance d'un ticket, un droit d'entrée fixé à :

Européens.	1 $ 00
Indochinois (Annamites, Tonkinois, Cochinchinois, Cambodgiens, Laotiens)	0 $ 50

Les enfants de moins de 14 ans accompagnant leurs parents, ne paient aucun droit d'entrée.

La visite du Musée est gratuite le jeudi.

Des autorisations de visite, pourront être délivrées par S. E. le Ministre des Travaux publics, des Rites et des Arts, aux artistes annamites, ce afin de contribuer dans la plus large mesure à la formation de leur goût et de leur sentiment artistique, par l'étude et la copie des modèles de meubles et d'objets conservés au Musée Khải-định.

Des autorisations de visite et des cartes permanentes d'entrée au Musée, pourront être délivrées par le Conservateur.

Un jour par mois pourra être réservé pour le nettoyage complet des salles du Musée.

Art. 11. — Chaque visiteur du Musée sera invité à mentionner ses nom et qualité sur un registre spécialement ouvert à cet effet.

Art. 12. — Des ouvrages relatifs aux arts et à l'histoire de l'Annam et de l'Extrême-Orient, et des photographies et cartes postales représentant des objets des collections, pourront être mis en vente au Musée.

Art. 13. — La reproduction et la copie des objets des collections ne pourront être effectuées que sur autorisation de S. E. le Ministre des Travaux publics, des Rites et des Arts ou du Conservateur.

Art. 14. — Le thừa-phái secrétaire, et le phó-quản chef des gardiens, ainsi que les linh gardiens, doivent obligatoirement habiter dans les bâtiments mis à leur disposition au Musée.

Sous n'importe quel prétexte le thừa-phái et le phó-quản ne pourront, durant la nuit, être en même temps absents du Musée.

Art. 15. — En raison des connaissances spéciales que doit posséder le Conservateur, relatives à l'histoire et à la technique des arts dont il a à conserver les produits,

de la responsabilité qu'il assume, et du travail matériel soutenu qu'il doit assurer, il lui est alloué une indemnité mensuelle, fixée par la Commission d'administration.

Une indemnité mensuelle, également fixée par la Commission d'administration, est aussi allouée au personnel annamite du Musée, en raison de la responsabilité et des travaux spéciaux lui incombant, ainsi que du service de nuit qu'il doit assurer.

Le montant des indemnités précitées sera prévu au Budget annuel soumis au Résident supérieur au milieu de chaque année.

Art. 16. — Afin de faciliter la classification des collections du Musée, les sections 3 et 4, énoncées au « Règlement », comportent les sous-sections suivantes :

Section 3 : Art ancien annamite : *A*, Céramique,
B, Art des métaux,
C, Mobilier et sculptures sur bois,
D, Bijouterie, joaillerie,
E, Emaux, ivoire, écaille,
F, Cristal, jades, etc.,
G, Laques et nacres.

Section 4 : Art ancien extrême-oriental :
Chinois. . . . . id.
Japonais. . . . . id.

Les sections 3 et 4 précitées pourront comporter de nouvelles sous-sections si l'accroissement des collections le nécessite. Pour la même raison, les sections 1, 2, 3, 6 et 7 pourront également comporter des sous-sections.

Art. 17. — Le précédent règlement intérieur, soumis à l'approbation de M. le Résident supérieur en date du 4 mai 1924, est abrogé.

1er décembre 1934.

Arrêté relatif au parc d'Angkor (*J. O.*, 1934, p. 4000) :

Le Gouverneur général de l'Indochine, Commandeur de la Légion d'Honneur,

Vu les décrets du 20 octobre 1911, portant fixation des pouvoirs du Gouverneur général et organisation financière et administrative de l'Indochine ;

Vu le décret du 27 février 1934 ;

Vu la loi du 31 décembre 1913 sur les monuments historiques ;

Vu les décrets du 3 avril 1920 et du 22 juin 1931 et l'arrêté du 27 juin 1933 réglant l'organisation et le fonctionnement de l'Ecole Française d'Extrême-Orient sous le régime de la personnalité civile ;

Vu le décret du 23 décembre 1924, portant règlement d'administration publique pour l'application de la loi du 31 décembre 1913 relative au classement et à la protection des monuments historiques, notamment les articles 22 et 30 dudit décret ;

Vu l'arrêté du 15 février 1925, promulguant en Indochine le décret du 23 décembre 1924, portant règlement d'administration publique pour l'application de la loi du 31 décembre 1913 ;

Vu les arrêtés du 5 mai 1925 et du 1er octobre 1932, portant classement des monuments historiques de l'Indochine ;

Vu l'arrêté du 11 juillet 1925 sur la conservation des monuments historiques appartenant aux pays de Protectorat;

Vu l'arrêté du 30 octobre 1925, créant au Cambodge, dans la circonscription de Siemréap, sous le nom de « Parc d'Angkor », une zone réservée comprenant les principaux monuments archéologiques du groupe d'Angkor;

Vu l'arrêté du 21 mai 1930, fixant les limites du Parc d'Angkor;

Vu les arrêtés du 30 septembre 1929 et du 20 janvier 1931, fixant la quotité des taxes de visite à percevoir dans le Parc d'Angkor;

Sur la proposition du Résident supérieur au Cambodge en Conseil du Protectorat et du Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient;

La Commission permanente du Conseil de Gouvernement de l'Indochine entendue,

Arrête :

Article premier. — Sont abrogés et remplacés par les dispositions ci-après les arrêtés susvisés des 30 octobre 1925, 21 décembre 1926, 30 septembre 1929 et 20 janvier 1931.

Art. 2. — Il est créé au Cambodge dans la circonscription résidentielle de Siemréap, sous la dénomination de « Parc d'Angkor », une zone réservée comprenant les principaux monuments archéologiques du groupe d'Angkor. Cette mesure a pour objet d'assurer la conservation et l'entretien de ces monuments, leur gardiennage, ainsi que les conditions d'amélioration, d'accès et de circulation.

Les limites du Parc d'Angkor sont déterminées par l'arrêté du 21 mai 1930.

Art. 3. — Le personnel chargé du gardiennage du Parc d'Angkor et le personnel des guides se composent d'agents de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, désignés par le Directeur de l'Ecole. Ils assurent leur service sous l'autorité du Conservateur d'Angkor. Toutefois, le Résident de Siemréap pourra, lorsqu'il le jugera utile, réquisitionner un guide de son choix sur simple avis adressé à la fois au Conservateur d'Angkor et au guide choisi. Cette réquisition ne donnera lieu à aucune perception.

Art. 4. — Toute personne non domiciliée dans le Parc d'Angkor et dans un rayon de 10 kilomètres autour dudit Parc ou qui n'y serait appelée par ses fonctions officielles ou professionnelles, est admise à visiter librement toutes les parties ouvertes au public, sous réserve d'acquitter le droit d'entrée prévu à l'article 7 du présent arrêté.

Sous réserve de l'acquittement du droit d'entrée, toute personne pourra prendre librement des photographies dans le Parc.

Art. 5. — En dehors du personnel de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, toute personne désirant prendre des moulages ou des estampages sur des monuments ou objets archéologiques, devra se munir préalablement d'une autorisation spéciale qui lui sera délivrée gratuitement par le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient ou par son délégué. Ce permis s'applique à tous les monuments, sauf les exceptions qui y sont spécifiées. Bien que ces permis soient gratuits, leurs titulaires sont néanmoins tenus au paiement du droit d'entrée prévu à l'article 7.

Art. 6. — Les permis de cinématographier pour professionnels et les permis de prises de films avec acteurs sont délivrés dans les mêmes conditions, mais donnent lieu à la perception d'une taxe spéciale basée sur les tarifs dégressifs ci-après :

	Du 1er au 15e jour	Du 16e au 28e jour	Minimum de perception
A. Permis de cinématographier pour professionnels : par journée	6 $ 00	3 $ 00	20 $ 00
B. Prise de films avec acteurs : par journée	10 $ 00	5 $ 00	30 $ 00

Au delà du 28e jour, il n'est plus perçu aucun droit supplémentaire.

Le paiement de la taxe spéciale est effectué par les intéressés à la perception de Siemréap au moyen des bulletins provisoires de recette, émis par le Résident de cette circonscription au profit du budget de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. A cet effet, le Conservateur d'Angkor adresse en temps utile au Résident un état faisant connaître avec précision le nombre de jours durant lesquels ont eu lieu les prises de vues, si les prises de vues ont comporté des acteurs et en général tous renseignements propres à faliciter l'établissement des bulletins provisoires de recette. Ces bulletins provisoires seront ensuite régularisés, à la diligence du Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, par des ordres de recette définitifs.

Art. 7. — Les visiteurs de toutes catégories du Parc d'Angkor sont assujettis au paiement d'un droit d'entrée dont la quotité varie suivant la durée de leur séjour dans la zone ou le rayon visés au paragraphe 1er de l'article 8 ci-après.

Le droit est perçu pour une durée maxima sans interruption de deux semaines (le jour de l'arrivée étant compté pour une journée entière) au delà de laquelle il n'est plus dû.

La quotité du droit d'entrée est fixée comme suit :

	du 1er au 3e jour	du 4e au 7e jour	du 8e au 14e jour
A. Visiteurs ayant leur résidence habituelle en Indochine : par journée.	1$00	0$75	0$50
B. Visiteurs résidant habituellement hors de l'Indochine : par journée.	2,00	1,50	1,00

Sont exempts du paiement du droit d'entrée :

1° les membres de la famille royale du Cambodge ;

2° les membres et correspondants de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, ainsi que

les membres fondateurs, à vie, et actifs de la Société des Amis de l'Ecole Française d'Extrême-Orient (à l'exclusion des membres adhérents);

3° les personnes chargées de missions officielles séjournant à Angkor pour leurs travaux ;

4° les mutilés de guerre ;

5° les enfants au-dessous de 16 ans ;

6° les domestiques accompagnant leurs maîtres ;

7° les indigènes ou asiatiques étrangers se rendant à Angkor isolément ou en groupe dans un but religieux ;

8° les détachements de militaires ou marins venus pour visiter les ruines.

Les personnes bénéficiant des exemptions ci-dessus doivent justifier, à toute réquisition, de leur identité par la production d'une pièce officielle ou, à défaut, d'un certificat délivré par le Résident de Siemréap.

Les personnes visées aux nos 7 et 8 doivent se munir préalablement d'un permis de circulation gratuit délivré, par délégation permanente du Résident supérieur au Cambodge, par le Résident de Siemréap.

Sont également exemptes du droit d'entrée les personnes pouvant établir qu'elles viennent dans la région pour l'exercice de leur profession, à l'exclusion de tout but touristique ou artistique. Elles auront à en faire la preuve au Résident de Siemréap qui leur délivra un permis à présenter aux préposés chargés de la perception du droit d'entrée. Au cas où ces personnes seraient surprises à visiter les ruines, application leur serait faite des peines prévues à l'article 15 du présent arrêté.

Art. 8. — Le droit d'entrée est perçu par l'intermédiaire des gérants des hôtels de Siemréap et d'Angkor et, ultérieurement, par les gérants de tous les hôtels et établissements similaires qui viendraient à s'ouvrir soit à Angkor, soit à Siemréap, soit en dehors de ces deux localités, dans un rayon de 10 kilomètres autour de la zone réservée constituée par le Parc d'Angkor.

Le recouvrement en est effectué au moment où les voyageurs quittent l'hôtel et alors même que du consentement de l'hôtelier, le paiement des frais d'hôtel serait différé.

Art. 9. — Les tarifs du droit d'entrée, les conditions d'exemption dudit droit ainsi que les tarifs de la taxe spéciale prévue à l'article 6 doivent être affichés en permanence au bureau de la Résidence de Siemréap ainsi que dans tous les salons, salles à manger, chambres et bureaux des hôtels visés à l'article précédent.

Art. 10. — Les hôteliers doivent posséder, en vue de la perception du droit d'entrée, un registre spécial qui leur est fourni gratuitement par l'Administration. Sur ce registre que le Résident de Siemréap ou son délégué paraphera préalablement pages première et dernière, ils doivent inscrire, de suite et sans aucun blanc, les noms, prénoms, domicile et date d'arrivée et de départ de tous les voyageurs soumis au droit d'entrée. Au moment du départ de ces derniers ils porteront sur le même registre, à la date et dans l'ordre des perceptions effectuées, le montant des sommes encaissées au titre de ce droit et ils en donneront quittance sur leurs notes d'hôtel où elles devront figurer in fine.

Art. 11. — Le contrôle de la perception du droit d'entrée est assuré par le comptable de la Résidence de Siemréap ou, à défaut, par le commissaire de police ou tout autre agent de l'Administration à la désignation du Résident.

Le vérificateur se présente deux fois par mois, aux dates fixées par le Résident de Siemréap, chez les hôteliers pour vérifier le registre dont la tenue est prescrite à l'article précédent et recueillir le produit du droit ; il consigne les résultats de sa vérification et il donne décharge à l'hôtelier par une mention inscrite sur le registre. Il porte chaque versement sur un registre à souches, remet immédiatement à l'hôtelier une quittance détachée de ce registre et verse la somme reçue à la Perception de Siemréap au moyen d'un bulletin provisoire de recette émis par le Résident de la province, au profit du budget de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, dans les conditions prévues à l'article 6.

Art. 12. — Le registre tenu par les hôteliers et les quittances délivrées par le vérificateur sont présentés à toute réquisition au Résident de Siemréap.

Art. 13. — En cas de départ furtif d'un assujetti, la responsabilité de l'hôtelier ne peut être dégagée que s'il a avisé le Résident de Siemréap de ce départ au plus tard le lendemain du jour où il s'est produit, et fait mention de cet avis sur le registre.

Art. 14. — Tout assujetti qui conteste, soit l'application du tarif qui lui est imposé par l'hôtelier, soit la quotité du droit d'entrée à lui réclamé, doit acquitter néanmoins le montant de la taxe contestée, sauf à en obtenir le remboursement après qu'il aura été statué sur sa réclamation, par le Résident de Siemréap en premier ressort et par le Résident supérieur au Cambodge en appel. Le Chef de l'Administration locale transmet copie de ses décisions au Gouverneur général.

Art. 15. — Les manquements ou infractions aux dispositions des articles 4, 5 et 6 et des trois derniers paragraphes de l'article 7 du présent arrêté sont passibles de peines de simple police.

Art. 16. — Les manquements ou infractions aux dispositions concernant les formalités établies pour le recouvrement du droit d'entrée et de la taxe spéciale prévus aux articles 6 et 8 du présent arrêté, sont constatés par le vérificateur visé à l'article 11 et déférés au Résident de Siemréap qui statue en dernier ressort.

Ils donnent lieu à l'application d'un droit supplémentaire égal, au minimum, au montant des taxes dues et au maximum, au triple de ce montant ; en cas de fraude, il est toujours appliqué un droit supplémentaire égal au quintuple des sommes dues.

Le droit supplémentaire est perçu au moyen d'un bulletin provisoire de recette émis au profit du budget de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, au même titre que pour le produit de la taxe spéciale, par le Résident de Siemréap.

Art. 17. — Le produit du droit d'entrée, de la taxe spéciale et du droit supplémentaire spécifiés ci-dessus devra être intégralement affecté aux travaux et aux dépenses prévus aux articles 2 et 3 du présent arrêté.

Art. 18. — Un programme des travaux d'assainissement et d'embellissement du Parc d'Angkor et d'aménagement de la forêt, d'amélioration des conditions d'accès et de circulation sera dressé chaque année par le Résident supérieur d'accord avec le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Celui-ci fixera de son côté la nature de l'importance des travaux d'entretien et de conservation des monuments à effectuer au moyen des crédits provenant du recouvrement du droit d'entrée, de la

taxe spéciale et du droit supplémentaire restant disponible après règlement des dépenses prévues à l'article 3 du présent arrêté.

Art. 19. — Le Résident supérieur au Cambodge décidera ou proposera toutes les réglementations utiles, en ce qui concerne le droit de pacage des animaux, les droits de pêche, de chasse, de circulation et d'établissement des indigènes, etc., dans les limites du Parc d'Angkor.

Art. 20. — Le Secrétaire général du Gouvernement général de l'Indochine, le Résident supérieur au Cambodge et le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Saigon, le 1er décembre 1934.

René Robin.

19 décembre 1934.

Arrêté fixant à 170.000 piastres le montant de la subvention forfaitaire annuelle du budget général de l'Indochine à l'Ecole pour l'année 1935 (*J. O.*, 1934, p. 4236).

